
A 471618




HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
DANS LES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'EUROPE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

CHEZ LES SLAVES

PAR

C. COURRIÈRE

MEMBRE DU COMITÉ SLAVE DU KIEF

La langue est toute la nation
Devise flamande.

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

CHEZ LES SLAVES

A LA MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ITALIE, sous le régime unitaire, 1859-1874, par M. AMÉDÉE ROUX. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ANGLETERRE, par M. ODYSSE-BARROT. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN RUSSIE, par M. C. COURRIÈRE. 1 vol.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

[illegible] POLOGNE, une brochure in-8 chez Dentu, éditeur.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN RUSSIE, 1 volume chez Charpentier, éditeur.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
DANS LES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'EUROPE

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE CONTEMPORAINE
CHEZ LES SLAVES

PAR

C. COURRIÈRE
MEMBRE DU COMITÉ SLAVE DE KIEF

La langue est toute la nation.
Devise flamande.

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

9
-ki

PRÉFACE

Le titre que j'ai donné à mon ouvrage mérite quelques explications. Avant de parler de l'état des littératures slaves au dix-neuvième siècle, j'ai du retracer le passé historique et littéraire de chaque peuple slave, afin de rendre mon étude plus complète et de faire mieux comprendre le présent. En second lieu, on ne trouvera pas ici la Russie dont la littérature a été l'objet d'un livre spécial que j'ai publié, il y a trois ans, à la même librairie. A cette époque, l'ouvrage actuel n'était pas encore projeté. Il ne faut donc pas conclure de cette distinction que j'exclus la Russie du nombre des nations slaves. Je regarde ce pays comme parfaitement slave, et ne tiens nullement à être rangé parmi les disciples de M. Douchinski, à côté de MM. Martin, Viquesnel, etc. Le principal argument de cette école qui classe les Russes (ou les Moscovites, comme elle les appelle) dans l'espèce touranienne, est que les tsars de Moscou et leurs sujets, ne descendaient pas des Rurikovitches de Kief ni des Slaves sur lesquels régnaient ces derniers. C'est comme si l'on prétendait que la France d'aujourd'hui est un autre pays que la France de Clovis, parce qu'il y a eu plusieurs changements de dynasties et agrandissements de frontières. Du reste, cette théorie est à peu près oubliée aujourd'hui.

Et puis, il n'y a pas de peuple slave qui soit pur de

tout alliage. Pendant les premiers siècles, l'Europe fut bouleversée de fond en comble par l'arrivée de peuples inconnus. Il se produisit sur sa surface et dans toutes les directions des courants aussi brusques que variés. Vers le septième siècle, l'agitation cesse et chaque nouvel arrivant prend sa place. Les Slaves, derniers venus, sont adossés aux Germains, et leurs nombreuses tribus occupent l'espace compris entre l'Elbe, la Sale, l'Inn, les Alpes et la mer Adriatique à l'ouest, la mer Égée et la mer Noire au sud, les bouches du Dniepr et les sources du Don à l'est, le lac Ilmen et la mer Baltique au nord.

A l'ouest, dans le Holstein et le Mecklembourg actuels, ce sont : les Bodritches. Entre l'Elbe, l'Oder et la mer Baltique : les Loutitches et les Vélètes; plus au sud, sur les deux rives de l'Elbe, les Serbes; au sud des Serbes, les Tchèques; de la Morava aux monts Tatra, les Moraves et les Slovaques; sur la Vistule, les Polanes.

Au sud, dans les Alpes, sur la Save et la Drave supérieure, ce sont les Slovènes ou Vendes; au sud-est, dans la Pannonie, les Croates; entre la Save, le lac de Scutari, la Morava et l'Ibar, les Serbes. (Les Croates et les Serbes, peuples-frères, émigrèrent du pays situé aux pieds des Carpathes, sur l'invitation de l'empereur Héraclée.) Au sud et à l'ouest, dans la Vieille-Moesie, les Branitchévitches, les Koutchanes, les Timotchanes; dans la Thrace: les Zahoriens et les Dragovitches; dans la Macédoine : les Slovanes, lés Smolènes, les Sakulates, etc.; dans l'Épire : les Vaïounites; en Thessalie : les Vélégostitches; dans le Péloponnèse : les Mirczanes.

Au nord-est, sur le Dniestr : les Tivertzis et les Oulitches; sur le Boug : les Boujanes, puis les Volhyniens; entre le Boug et le Styr : les Doulèbes; et à l'est de ces derniers, les Dérévlianes; près de Kief, les Polanes; sur la Desna et la Soula, les Sévéranes.

Au nord, sur l'Oka, les Radimitches et les Viatitches;

aux sources du Dniepr et de la Dvina méridionale, les Krivitches ; entre le Pripet et la Dvina, les Dragovitches ; enfin sur le lac Ilmen les Slovènes.

Ces tribus n'étaient à l'origine reliées entre elles par aucune organisation politique, et manquaient des éléments nécessaires pour former un État puissant. Au contraire, chacun tirait au hasard, obéissant à l'influence momentanée et s'armait au besoin contre la tribu voisine.

L'alliage d'éléments étrangers les partage plus tard en groupes de plus en plus distincts, et leur infuse les premiers éléments de la vie politique. Les Russes-Varègues groupent autour d'eux les Slaves de Novgorod et de Kief ; les Lachs ou Lechs ceux de la Vistule, et les Bulgares, tribu touranienne, ceux de la Mœsie, de la Thrace et de la Macédoine. Ceux de l'Elbe ou Slaves Polabes[1], sont anéantis ou absorbés par les Allemands. Les Tchèques s'établissent dans le pays des Boïens et des Marcomans, et l'Europe garde encore le souvenir des premiers en donnant à ce pays le nom de Bohême. Enfin les Croates et les Serbes, peuple identique divisé en deux rameaux, quittent leurs demeures primitives aux pieds des Karpathes, et se fixent dans les pays où on les trouve encore aujourd'hui.

Les Slaves désormais fractionnés en États politiques ont chacun leur destinée particulière suivant les influences qui président à leur développement historique. Le type commun disparaît, pour faire place à des formes multiples et variées. La langue est sujette aux mêmes lois, et se subdivise en dialectes qui finissent par ne plus avoir presque rien de commun. Et cependant l'unité de la race slave se manifeste encore aujourd'hui par des traces que la marche du temps n'a pu altérer. Les progrès accomplis par la philologie comparée ont permis d'établir l'unité de la langue.

1. L'Elbe en slave s'appelle *Laba*.

Ainsi, les rapports de famille[1], les différentes parties du corps[2], les phénomènes de la nature[3], les principales actions de l'homme[4], les produits de la terre[5], les instruments d'agriculture[6], les différentes parties des habitations[7] sont uniformément désignés chez tous les Slaves[8], ce qui permet d'affirmer que l'unité de la langue existait antérieurement à la diffusion de cette race en Europe. En outre, le dépouillement successif des manuscrits paléologiques, la philologie comparée, l'étude approfondie de la poésie populaire ainsi que des chroniqueurs byzantins et germains ont permis de retrouver des traces indiscutables d'unité dans les croyances mythologiques, les usages et l'organisation intérieure des Slaves. Le mot *Boh* (Dieu) est commun à tous les Slaves. Les dieux, demi-dieux et divinités inférieures, s'ils n'ont pas tous les mêmes noms, sont revêtus des mêmes attributs. Les fées ou nymphes slaves, s'appellent : *Rousalkas* en Russie, *Vodnas pannas* en Pologne, *Lesna Pani* en Bohême, *Vilas* chez les Serbes, *Samovilas* chez les Bulgares. La tradition du *dièd* ou du *domovoï* (génie domestique), du *lieschi* (esprit malin), du *voukodlak* (loup-garou), et du vampire ou *oupir* se trouve chez tous les Slaves. La même identité existe dans les croyances à la vie future[9], les rites funéraires et la célébration des grandes fêtes de l'année. Enfin toutes les tribus slaves avaient à l'origine, une organisation sociale qui comprenait trois degrés. C'était d'abord la famille (*rod*,

1. *Otec*, père ; *matka*, mère ; *sestra*, sœur ; *brat*, frère ; *syn*, fils, etc.
2. *Oko*, l'œil ; *nos*, le nez ; *rouka*, la main ; *noga*, le pied.
3. *Den*, le jour ; *noc*, la nuit ; *slunce*, le soleil, etc.
4. *Piti*, boire ; *sidièt*, s'asseoir ; *vidièt*, voir, etc.
5. *Jito*, seigle ; *pszeniça*, froment ; *proso*, millet, etc.
6. *Ploug*, charrue ; *jelèzo*, fer, etc.
7. *Dom*, maison ; *dvor*, cour ; *stiéna*, muraille ; *porog*, seuil, etc.
8. Voir Vocel : *Pravěk země czeské* (Prague, 1868).
9. Le mot *dousza* (âme) est commun à tous les Slaves.

zadrouga), où tous les membres vivaient en commun sous la surveillance du père ou du plus ancien. La commune, *ho-nitva*, *ujezd* chez les Tchèques, *opole* chez les Polonais, *okolina* chez les Serbes, *mir*, *verf* chez les Russes, n'était que l'extension de la famille. Enfin venait la tribu : *plemia*, *joupania*. A chacun de ces degrés, dans la famille, dans la commune comme dans la tribu, l'égalité la plus complète régnait parmi tous les membres. Cette égalité dans la tribu se traduisait par la *seym* ou *vetché*, où chaque famille envoyait ses délégués pour traiter des affaires publiques. La dignité de prince à l'origine n'était pas héréditaire mais élective [1] ; et du reste ce mot est identique chez tous les Slaves : *kniaz* en russe, *knèze* yougo-slave, *knijé* en tchèque et *ksiajé* en polonais.

Le régime patriarcal qui distinguait la vie primitive des Slaves, avait son code judiciaire basé sur la solidarité, — conséquence naturelle et logique de l'égalité des membres. Ainsi tous les habitants d'une commune étaient responsables du crime commis sur leur territoire ; c'est ce qu'on appelait *krougovaïa porouka*, chez les Tchèques : *rouka spoleczna* (en latin : *universalis fideijussio*) ; ils devaient, en ce cas, payer une amende judiciaire (*glava* chez les Polonais et les Tchèques, *vrajba* chez les Bulgares et les Croates, *krvina* chez les Serbes, *vira* chez les Russes [2]).

Enfin si l'on étudie comparativement l'immense trésor de poésie populaire que possèdent les Slaves, on rencontre aussi des vestiges de croyances et d'usages communs. L'antique épopée slave n'abonde pas en données mythologiques comme les épopées scandinaves et indiennes. Le

1. Le mot *knèze* avec cette signification se trouve encore aujourd'hui chez les Slaves du sud.

2. Le *vira* différait du *wergeld* germanique, en ce sens que d'après les institutions démocratiques qui régissaient les Slaves, le prix était le même à quelque classe qu'appartînt la victime.

Chant d'Igor, le *Jugement de Libousza* et la *Chronique de Kralovedvor* ne peuvent pas être comparés à ce point de vue à la *Kalévala*, aux *Eddas* ni aux *Védas*, car ils sont venus beaucoup plus tard. Ce sont du reste les seules épopées héroïques que possèdent les Slaves. Lorsqu'on les lit attentivement, on est frappé de l'analogie qui existe dans le caractère de l'exposition, et la façon de procéder des poèmes russes et tchèques. L'épopée populaire s'est conservée en revanche avec son caractère primitif chez les Slaves du sud et chez les Russes; toutefois cette épopée a un caractère héroïque qu'on ne saurait nier. Là aussi nous retrouvons une grande analogie au point de vue de l'inspiration. Ainsi le Marko serbe et Ilia de Mourom ne sont-ils pas des types presque identiques? Tous deux ne nous apparaissent-ils pas comme les défenseurs de leur nationalité, les redresseurs des torts et les protecteurs des faibles? Les Tchèques et les Polonais ne possèdent pas d'épopée populaire. Les premiers après leur conversion au catholicisme, tombèrent sous l'influence du féodalisme allemand; et les seconds sous celle de la culture latine dont ils avaient adopté la langue, et ces influences étrangères tarirent les sources de l'inspiration nationale. Les chansons proprement dites (chansons de mœurs, de femmes et domestiques), qui se trouvent en abondance chez tous les Slaves sans distinction, offrent aussi un caractère d'unité qu'on ne saurait nier. Ces chansons lyriques ont gardé leur coloris primitif chez les Slaves dont les institutions sociales ne sont pas encore éloignées du régime patriarcal. Chez les Tchèques, par exemple, dont le caractère originel a été altéré par la civilisation, la chanson a beaucoup perdu de ses motifs slaves, et plus nous avançons, et plus nous voyons qu'elle se rapproche de la romance moderne.

Lorsqu'on jette les yeux autour de soi, on voit les Slaves partagés en trois groupes principaux : 1° les Slaves orien-

taux; 2° les Slaves occidentaux; 3° les Slaves méridionaux ou *yougo-slaves*[1].

Les Slaves orientaux, sont : 1° les Russes divisés en *Grands-Russes* groupés autour de Moscou, Tver, Yaroslav, Nijni-Novgorod, Tambof, etc, et qui sont évalués au chiffre de 40,248,606, et les *Russes-Blancs*, qui habitent la Russie-Occidentale (3,488,600); 2° les Petits-Russiens au centre et à l'ouest de la Russie, ainsi que dans la partie orientale de la Galicie et quelques districts du nord de la Hongrie et de la Bukovine (13,324,100).

Le groupe occidental comprend : 1° les Polonais qui se trouvent en Russie, dans le duché de Posnan, en Poméranie, en Silésie et en Galicie, et qu'on appelle : grande Pologne, petite Pologne, Mazures, Poméraniens, Kujaviens, Slésaques et Kaszoubes[2], qu'on peut évaluer au chiffre de 9,593,578. On en compte aussi en Turquie près de 10,000. Ce sont les débris des anciennes familles polonaises transportées par le sultan Ahmet III, aux environs de Philipopol et de Tatar-Bazarjik[3]; 2° les Tchèques établis dans le royaume de Bohême, en Moravie et dans une partie de la Silésie (4,851,154); 3° les Serbo-Loujitches, débris des Slaves-Polabes, habitant un coin de la Saxe et du Brandebourg (136,000); 4° les Slovaques, qui occupent la partie occidentale de la Hongrie, au nombre de 1,958,825.

Le groupe méridional ou *yougo-slave*, comprend : 1° les Bulgares occupant la Mœsie, la Thrace, la Macédoine, et à l'ouest s'étendant jusqu'à Prizrène et le lac Ochride, et qu'on peut évaluer à 4,095,981, outre ceux qui habitent la Rouménie, l'Autriche et la Russie méridionale; 2° les Serbes, qui ne forment qu'une seule et

1. De *yug*, midi.

2. Les Kaszoubes situés au sud de Dantzig diffèrent par la langue des Polonais.

3. Czaïkowsky : *Populations des provinces slaves de la Turquie d'Europe*. Rouski Sbornik, 1877.

même nation avec les Croates, habitent la principauté de Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine et la Tserna-Gora, la Vieille-Serbie où ils touchent aux Arnautes, la Dalmatie, une partie de l'Istrie, de la Slavonie, des confins militaires; et en Hongrie : le pays de Srem, le Baczek et le Banat; leur nombre est évalué à 4,703,174[1]; 3° les Croates habitent les principaux centres de la Croatie proprement dite, le littoral, les îles, une partie des confins militaires, la Croatie turque, et ont des colonies en Hongrie jusqu'à Presbourg; leur nombre est de 1,424,000; 4° les Slovènes-Khorutanes occupent une partie de la Styrie, la Karinthie, presque toute la Kraïna (Krain) et l'Istrie (1,287,000). Les limites ethnographiques qui séparent les Slovènes, les Allemands et les Croates ne concordent pas avec les limites politiques, et sont très irrégulières. Pour séparer les Slovènes des Allemands dans la Karinthie, il faudrait tracer une ligne partant de Pontafel (village-frontière du côté de l'Autriche), et qui allant au nord-est traverserait la rivière Zila (en allemand Gail) puis irait à l'est en contours brisés jusqu'à la frontière de la Styrie. A l'est de Labuta (Lavamünd), et au nord de Hradec (Windischgraetz), cette ligne traverserait la frontière politique de la Styrie et de la Karniole, pénètrerait dans la Styrie en suivant toujours sa direction vers l'est, et longerait la Mura. Au sud de Radgona (Radkersburg), elle tournerait brusquement vers le nord, irait en Hongrie jusqu'au Raab, puis reviendrait vers le sud jusqu'à Lendava (Lendau), et au sud de cette ville elle rencontre-

1. Tous ces chiffres ont été établis à l'aide des ouvrages statistiques suivants : *Encyclopédie tchèque (Slovnik nauczny)*. — Krzijek : *Statistika cisarzstvi Rakouskeho* (Statistique de l'empire d'Autriche), Prague, 1872. — Neumann : *Das Deutsche Reich*, Berlin, 1872. — Boudilovicz : *Tableaux statistiques des Slaves*, Saint-Pétersbourg, 1875. — Teplof : *Matériaux pour la statistique de la Bulgarie*, Saint-Pétersbourg, 1878.

rait de nouveau la rivière Mura, qu'elle suivrait dans la direction orientale jusqu'à la frontière de la Styrie. Pour séparer les Slovènes des Croates, il faudrait suivre les frontières politiques occidentales et méridionales de la Styrie (Steiermark) et de la Kraïna d'un côté, et de l'autre la frontière de la Croatie et du littoral croate. Là où les frontières de la Kraïna, de l'Istrie et du littoral croate se touchent, il faudrait diriger la limite ethnographique de l'est à l'ouest le long de la frontière politique de la Kraïna et de l'Istrie, puis couper cette dernière province jusqu'à la mer. La partie de l'Istrie qui se trouve au sud de cette frontière, ainsi que les environs de Trieste, sont habités par des Slaves. A Trieste, les Slaves sont en minorité. Dans le comté de Goriça, la frontière irait de la Divina (Duino), au golfe Monfalcone, puis suivrait plus ou moins régulièrement le chemin de fer jusqu'à Goriça (Görz) ; de là elle irait à l'ouest jusqu'à la frontière italienne. Au delà de cette frontière, se trouvent les Slovènes vénitiens, connus sous le nom de Rézanes, et qu'on évalue à 27,000.

De tous les pays slaves, la Russie seule est indépendante, et joue un rôle en Europe. La principauté de Serbie et la Tserna-Gora [1], n'ont eu jusqu'alors qu'une indépendance factice. Du reste, le tableau ci-joint donnera une idée de la situation politique des Slaves :

1. Nous donnons à ce pays le nom italien de *Montenegro*. Il serait temps de l'appeler par son vrai nom.

TABLEAU STATISTIQUE DES SLAVES RÉPARTIS PAR ÉTATS ET PAR NATIONALITÉS

NATIONALITÉS	ÉTATS									
	Empire russe.	Prusse.	Saxe.	Autriche-Hongrie.	Italie.	Tserna-Gora.	Serbie.	Roumé-nie.	Turquie.	TOTAL
1. Russes........	43.737.006	1.196	»	»	»	»	»	20.000	11.325	43.769.527
2. Petits-Russiens	10.101.000	»	»	3.223.100	»	»	»	»	»	13.324.100
3. Polonais......	4.633.378	2.516.000	»	2.444.200	»	»	»	»	10.000	9.603.578
4. Slovaques.....	»	»	»	1.958.825	»	»	»	»	»	1.958.825
5. Serbo-Loujit-ches.........	»	84.000	52.000	»	»	»	»	»	»	136.000
6. Tchèques-Mo-raves........	7.754	60.187	»	4.783.213	»	»	»	»	»	4.851.154
7. Bulgares......	97.032	»	»	26.920	»	»	»	500.000	4.095.981	4.719.933
8. Serbes........	7.652	»	»	1.520.000	»	123.000	1.352.522	»	1.700.000	4.703.174
9. Croates.......	»	»	»	1.424.000	»	»	»	»	»	1.424.000
10. Slovènes......	»	»	»	1.260.000	27.000	»	»	»	»	1.287.000
TOTAL.....	58.583.822	2.661.383	52.000	16.640.258	27.000	123.000	1.352.522	520.000	5.817.306	85.777.291

Je n'ai presque rien à ajouter, au sujet de ce tableau, à ce que j'ai dit précédemment. Les 11,325 Russes que l'on trouve en Turquie, sont les descendants des Cosaques Zaporogues qui quittèrent la Russie du temps de Catherine II, sous la conduite de l'ataman Nékras, et se fixèrent dans la Dobrujda. Les Bulgares qui se trouvent en Autriche, en Rouménie et en Russie sont des émigrés. En Russie, ils habitent principalement la Bessarabie.

Les Slaves sont aussi divisés par la religion et l'alphabet. Il y a des Slaves musulmans, catholiques, protestants, pravoslaves (rit grec), etc. Les pravoslaves (Bulgares, Serbes et Russes), ont l'alphabet cyrillique ; les autres, l'alphabet latin. L'alphabet cyrillique est attribué à saint Cyrille qui a converti les Slaves appartenant aujourd'hui au rit grec. A l'origine, le bulgare qui était la langue dans laquelle saint Cyrille traduisit les Écritures, servit aux Slaves du rit grec de langue liturgique. On l'appelle aujourd'hui *slavon d'Église* ou *paléoslave*. Le tableau suivant indique la répartition des Slaves par religion :

TABLEAU STATISTIQUE DES SLAVES D'APRÈS L'ALPHABET, LA LANGUE ET LA RELIGION

ALPHABETS ET LANGUE	RELIGIONS						
	Pravoslaves.	Sectaires.	Uniates.	Catholiques.	Protestants.	Musulmans.	TOTAL.
I. *Alphabet cyrillique :*							
Langue russe............	35.208.202	8.011.325	200.000	350.000	»	»	43.769.527
Dialecte petit-russien....	10.163.243	2.951	2.907.906	250.000	»	»	13.324.100
Langue bulgare.........	4.271.773	»	30.000	13.160	5.000	400.000	4.719.933
Langue serbe........	3 302.670	»	»	900.504	»	500.000	4.703 171
							66.516.734
II. *Alphabet latin :*							
Langue croate...........	»	»	9.520	1.414.480	»	»	1.424.000
Langue slovène..........	»	»	»	1.272.000	15.000	»	1.287.000
Langue slovaque........	»	»	»	1.318.825	640.000	»	1.958 825
Langue tchèque.........	»	»	»	4.701.154	150.000	»	4.851.154
Langue loujitche........	»	»	»	12.000	124.000	»	136.000
Langue polonaise...	»	»	»	9.083.578	520.000	»	9.603.578
							19.260.557
TOTAL.....	52.945.888	8.014.276	3.147.426	19.315.701	1.454.000	900.000	85.777.291

Ce tableau mérite quelques explications. Le nombre des sectaires (*raskolniki*), est loin d'être exagéré. Le chiffre de 8,000,000 pour la Russie est fourni par le *Recueil de statistique militaire russe*, qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, car tous les sectaires sont loin de se faire inscrire. A ce chiffre, il faut ajouter les 11,325 Cosaques de la Dobrujda qui sont aussi sectaires. Le nombre des uniates est diminué depuis que les uniates de l'éptarchie de Cholm ont passé à l'orthodoxie russe. Les Russes catholiques habitent surtout la Russie-Blanche ; et les Petits-Russiens catholiques la Galicie. Les uniates de la Galicie étaient, à l'origine, des pravoslaves et soumis à la juridiction du métropolitain de Kief. Ce ne fut qu'au commencement du dix-huitième siècle que l'évêque Joseph Szoumlanski embrassa l'union et soumit son évêché à l'autorité du pape. En 1806, le gouvernement autrichien éleva l'évêque de Galicie à la dignité de métropolitain, et plaça sous sa juridiction la Galicie et la Bukovine. Le clergé uniate célèbre l'office en slavon d'église.

Les uniates bulgares se trouvent dans les éptarchies encore soumises au clergé grec, et surtout dans celle d'Andrianopol (en bulgare *Odrin*). Les catholiques sont pris parmi les Pauliciens. Il y a aussi, près de Nikopolis et de Svisztof, des villages catholiques dirigés par les Pères de la Passion, qui sont presque tous italiens ; protégés par l'Autriche, ces moines emploient leur argent à élever de jolies églises, mais ne songent nullement à bâtir des écoles[1]. Les Bulgares musulmans s'appellent *Pomaques* et résident dans les montagnes du Despote et du Rhodope. Enfin la société biblique cherche à se faire des adeptes et a choisi pour centre de ses opérations la ville de Samokof, mais jusqu'à présent ses tentatives sont infruc-

1. Voir Kanitz : *Donau, Bulgarien und der Balkan*, Leipzig, 1877.

tueuses, car on ne compte en Bulgarie que 5,000 protestants.

La majorité des Serbes est pravoslave, c'est-à-dire appartient au rit grec (3,302,670). En Bosnie, en Herzégovine, il y a 500,000 musulmans, presque tous appartenant à la noblesse slave. Les Serbes catholiques se trouvent en Bosnie, dans la vieille Serbie, dans l'Istrie et en Hongrie.

Au point de vue de l'alphabet, les Slaves se divisent en deux grandes catégories : ceux qui emploient l'alphabet cyrillique (66,516,734), et ceux qui emploient l'alphabet latin (19,260,557). A l'origine, les Yougo-Slaves avaient trois alphabets : le cyrillique, la glagolite chez les Dalmates catholiques, et la *bukvitza* chez les Bosniaques catholiques. Le premier, seul, est resté. Au monastère slave de Sazava-Emaüs (Bohême), il y avait une Bible écrite en caractères cyrilliques et glagolitiques, de la main de saint Procop, dit la légende : cette Bible passa à Constantinople. Le cardinal de Lorraine l'acheta, et elle servit de *Texte du sacre* pour nos rois couronnés à Reims ; on pensait alors qu'elle avait été écrite par saint Jérôme.

Pour compléter mon étude générale sur les Slaves, je donne ici le tableau des langues slaves :

LANGUES SLAVES

- **A. Rameau oriental et méridional.**
  - **1. Russe.**
    - 1. Grand-russe.........
      - 1) Moscovite.
      - 2) Novgorodien.
      - 3) Sibérien.
      - 4) Central.
    - 2. Petit-russe..........
      - 1) Oriental.
      - 2) Occidental.
      - 3) Karpathe.
    - 3. Blanc russe.
  - **2. Bulgare.**
    - 1. Ancien bulgare slavon.
    - 2. Bulgare moderne.....
      - 1) Haut-moesien.
      - 2) Bas-moesien.
      - 3) Macédonien.
  - **Serbo-croate-slovène.**
    - 1. Serbo-croate..... ...
      - 1) Herzégovinien.
      - 2) Srême.
      - 3) Résave.
      - 4) Littoral.
    - 2. Slovène............
      - 1) Haut-kraïnien.
      - 2) Kraïnien central.
      - 3) Bas-kraïnien.
      - 4) Styrien.
      - 5) Hongrois.
      - 6) Résane.
      - 7) Croate-slovène.
- **B. Rameau occidental.**
  - 1. Tchèque............
    - 1) Tchèque.
    - 2) Morave.
    - 3) Hongro-slovène.
  - 2. Polonais............
    - 1) Mazovien.
    - 2) Grand-polonais.
    - 3) Silésien.
    - 4) Kaszoube.
  - 3. Serbo-loujitche......
    - 1) Haut-loujitche.
    - 2) Bas-loujitche.

La religion et l'alphabet unis aux circonstances extérieures et politiques, firent que chacune des littératures slaves se développa d'une façon toute particulière et presque sans influence réciproque. En tête, il faut placer les littérature polonaise et russe. En seconde ligne, vient la littérature tchèque. Les littératures serbe et croate sortent des langes. Quant aux autres Slaves, ils s'efforcent de prouver que leurs idiomes sont susceptibles de développement littéraire, mais tous travaillant isolément. Ce qui contribue beaucoup à l'extension de la culture intellec-

tuelle dans les pays slaves, c'est la fondation de *Matiças*, sociétés ayant pour but de publier des ouvrages importants ou des livres à l'usage du peuple.

La Russie ne vécut d'abord que d'imitations byzantines, et de littérature religieuse. Parallèlement existait une littérature populaire très riche, comme le *Chant d'Igor*, les bylines, etc. Sous Catherine, la littérature russe devint accessible aux idées de l'Occident. Le romantisme produisit une belle éclosion de poètes comme Pouchkine, Lermontof, etc. Avec Gogol, la littérature russe pressentit le réalisme. Aujourd'hui, ses poètes et ses romanciers s'appliquent à étudier et à exprimer les diverses phases du mouvement social qui agite la Russie. Ce pays fournit, en outre, bon nombre d'historiens et de slavistes.

La Petite-Russie (Russie et Galicie) aurait pu avoir une littérature, si elle s'était trouvée dans d'autres circonstances politiques. Elle n'a que des poètes nationaux comme Szevczenko, en revanche de tous les pays slaves orientaux et occidentaux, c'est la plus riche en poésie populaire qui abonde en *doumas* et en *kolomyiki*[1].

La Pologne, bien que complètement soumise à l'influence du latinisme, a la plus brillante littérature classique et romantique. Mais comme le noble Polonais dont elle représente la vie et les tendances, elle n'a rien de slave. Certes, Mickiéwicz, Slowacki, Krasinski, etc., peuvent soutenir la comparaison avec les plus grands poètes de l'Europe, mais le peuple polonais ne les connaît pas, et du reste ils n'ont pas écrit pour lui. Ce peuple a sa littérature à lui, ses chansons et ses *krakowiaki*[2]. B. Zaleski est national et slave, mais c'est un poète oukraïnien. La Pologne n'a fourni qu'un petit nombre de slavistes, et nous avons vu à Paris un critique polonais,

1. De *Kolomyia*, pays sur le Pruth.
2. Chansons cracoviennes.

jetant l'insulte aux Slaves qui s'étaient rendus au congrès de Moscou, se moquer « des sociétés peu ou prou savantes de Prague, d'Agram, etc. », et de ces savants Slaves « qui, un lexique et une grammaire sous le bras, vont à la recherche de leurs titres et de leur état civil[1]. » Disons cependant, à la louange de la Pologne, que depuis la dernière insurrection elle se recueille et travaille. Il s'est formé, à Varsovie, une école réaliste qui a oublié les souvenirs du passé, et qui, envisageant la situation dans laquelle le pays se trouve, tâche de tirer le plus de parti possible des forces vives de la nation.

La Bohême est tout l'opposé de la Pologne. Elle a eu un passé littéraire et historique très brillant, et ses poésies primitives sont des chefs-d'œuvre. Elle peut se glorifier de son ancienne université, de Huss et des idées sociales qui surgirent du hussitisme. Mais elle fut soumise à de cruelles épreuves. Pendant presque deux siècles, elle fut tellement torturée par le germanisme et les jésuites qu'elle perdit l'usage de sa langue. Au commencement de ce siècle, il lui a fallu *recréer* sa langue et trouver un alphabet. Aujourd'hui elle a su regagner le temps perdu. Elle compte de nombreux poètes et romanciers. Mais elle est surtout la patrie des historiens, des philologues et des slavistes, et ses savants ont posé les assises du panslavisme. Ce pays est foncièrement démocratique. Ses grands écrivains sont sortis du peuple, ont vécu et travaillé pour lui. Ainsi Dobrovsky avait pour père un caporal; Hanka, un paysan; Shafajik, un pasteur; Czelakovsky, un tourneur, et Rieger, un meunier. Le poète Kollar était pasteur. On a fait aux Tchèques le reproche d'écrire trop souvent en allemand. Mais cette nécessité leur est imposée par la polémique qu'ils entretiennent sans cesse avec leurs voisins, et par le besoin de leur prouver qu'ils ne leur sont

1. Voir M. Julien Klaczko dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1867.

pas inférieurs. Du reste, les Slaves sont obligés jusqu'aujourd'hui de recourir à l'allemand dans leurs relations internationales.

Les Serbo-Loujitches, perdus dans un coin de l'Allemagne, travaillent avec énergie à sauver leur langue, et font preuve d'une vitalité étonnante.

Les Slovaques se sont détachés des Tchèques au commencement de ce siècle, et ont voulu marcher seuls. Ils ont fourni quelques écrivains et quelques poètes, mais sous la dure oppression des Magyars, leur avenir littéraire est bien chanceux.

Les Slovènes ont travaillé pendant longtemps à épurer leur langue des germanismes qui l'emplissaient, et à se créer un alphabet. Aujourd'hui ils y sont parvenus, mais il leur faut beaucoup de courage pour lutter contre le *Drang* allemand, car éparpillés dans plusieurs provinces, ils ne forment pas un tout politique complet.

Pour avoir une littérature, les Croates ont été obligés, au commencement de ce siècle, d'adopter le dalmate et de lui donner un alphabet latin. Ils ont réussi, et aujourd'hui Zahreb (Agram) est devenu le foyer littéraire et le centre des aspirations politiques des Yougo-Slaves.

La Serbie travaille aussi à se créer une littérature; toutefois les Serbes d'Autriche l'emportent, peut-être parce qu'ils sont plus rapprochés de l'Allemagne et que dans leurs luttes politiques avec les Magyars, ils doivent déployer plus d'énergie. Ce qui fait la gloire de la Serbie, c'est son immense trésor de poésie populaire, et, sous ce rapport, on peut appeler le Serbe, le chantre de la race slave.

Les Bulgares n'ont pas de traditions littéraires. Pendant des siècles, les Turcs et le clergé grec se sont acharnés à leur tuer, les uns le corps, et l'autre l'âme. C'est ce qui explique pourquoi ce peuple, si belliqueux autrefois, est aujourd'hui patient, humble et soumis. Un groupe d'écrivains s'est formé

à Bucharest et à Braïlof. Il faut croire que si ce pays pouvait respirer librement, il ne resterait pas en arrière, car avant la guerre, les Bulgares comptaient quatorze journaux. Ils avaient une école supérieure à Philipopol, un gymnase à Gabrovo et un gymnase de femmes à Eckisagra. Les villages plus peuplés comptaient deux ou trois écoles, et on peut dire que la partie intelligente de la nation bulgare se compose d'instituteurs. Espérons que le temps des épreuves est passé pour la pauvre Bulgarie.

Dans la situation politique où nous nous trouvons aujourd'hui, nous devons aimer les Slaves. Les conquêtes des Allemands sur la France en 1815 et en 1871 ont été pour les Slaves d'Allemagne de véritables défaites politiques; en revanche, la victoire de Solférino a gagné aux Slaves de l'Autriche quelques libertés.

L'Allemand est l'ennemi mortel du Slave, et s'il n'a pas encore réussi à l'écraser, c'est que ce dernier est doué d'une force vitale qui est de bon augure. Après une dizaine de siècles d'oppression, il a enfin réussi à donner signe de vie. Ce n'est pas que les Allemands pèchent par ignorance. On compte parmi leurs savants de nombreux slavistes qui connaissent mieux les Slaves que ceux-ci ne se connaissent eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, l'Allemand est plein de mépris pour le Slave, et le regarde comme un être inférieur. Il a tout fait pour lui inculquer les bienfaits de la *kultur* allemande, et s'est efforcé de le faire disparaître de l'Europe. Ainsi, il a donné aux villes slaves des noms allemands; j'en citerai quelques exemples :

DUCHÉ DE POSNAN.

Allemand.	*Slave.*
Posen.	Posnan.
Dantzig.	Gdansk.
Bromberg.	Bygdosz.
Breslau.	Vroclav.
Thorn.	Torun.

SERBES-LOUJITCHES.

Bautzen.	Budissine.
Tœplitz.	Ceplice.
Dresde.	Dresno.
Magdebourg.	Dziévine.
Gablentz.	Yabloniec.
Neustadt.	Nove Miasto.
Kottbus.	Chociebusz.
L'Elbe.	Laba.
La Neisse.	Nisa.
La Saale.	Solava.

MORAVIE.

Brünn.	Brno.
Olmutz.	Olomuc.
Nikolsburg.	Mikulov.
Tropau.	Opava.

SERBES DE HONGRIE.

Neusatz.	Novisad.
Peterwardein.	Petrovaradin.
Esseek.	Osiek.

SLOVÈNES.

Laybach.	Lublania.
Klagenfurt.	Celovec.
Göritz.	Goriça.

CROATES.

Agram.	Zahreb.
Karlstadt.	Karlovac.

Les Italiens ont fait la même chose pour les villes slaves du littoral. Ainsi :

Fiume,	*italien.*	Rieka,	*slave.*
Spalatro,	—	Split,	—
Raguse,	—	Doubrovnik,	—
Zara:	—	Zadar.	—

Je prie de lire attentivement ce tableau, car dans le cours de cet ouvrage j'emploierai ces noms propres slaves au lieu des noms allemands ou italiens.

Aujourd'hui les Slaves ne nous sont plus tout à fait inconnus. Le cours de littératures slaves fait par Mickiéwicz a été imprimé. MM. Cyprien Robert (*les Slaves de Turquie*) et Dumont ont étudié les Slaves de la Turquie. M[me] Dora d'Istria a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* ses études sur les Bulgares. M[me] Voïart a traduit en français la version allemande des poésies serbes de Talvi (M[me] Robinson). M. Eichkof a fait paraître un résumé succinct de l'*Histoire de la langue et des littératures slaves* de Shafajik. Sans compter Mérimée, nous avons MM. Rambaud et Leroy-Beaulieu, qui publient des études intéressantes et variées sur la Russie. M. Léger fait un cours de russe à l'École des langues orientales. Il a publié un travail très sérieux : *Étude sur la conversion des Slaves au christianisme*, sans compter de nombreux articles de revue. Ses deux derniers ouvrages : Le *Monde slave* et *Études slaves* manquent un peu de profondeur. M. Léger, de concert avec M. Fricz, a aussi écrit un volume très curieux sur la Bohême et les épopées tchèques. Nous avons de M. Dozon, notre consul à Janina, la traduction des poésies serbes et celle de poésies bulgares inédites. Citons encore un ouvrage de Cyrille : *Voyage sentimental dans les pays slaves*, qui serait excellent si l'auteur était moins clérical.

Les Français qui veulent étudier les langues slaves, rencontrent de grandes difficultés, par suite du manque de dictionnaires et de grammaires. Ceux qui savent l'allemand peuvent se fournir plus facilement. Pour les langues russe et polonaise, on n'a que le choix des livres. Il y a en russe un excellent dictionnaire russe-français de Makarof; le meilleur dictionnaire polonais est celui de l'émigration[1]. Pour la langue tchèque, je ne vois guère que le dictionnaire tchèque-français de Farster, mais je ne connais pas de grammaire. Quant au bulgare, il y a le dic-

1. Il a été publié à Berlin en 1863.

tionnaire de Bogrof : *Blgarsko-frenski riecznik* (Vienne, chez Sommer), qui est très incomplet. M. Dozon, à la suite de ses *Chants bulgares*, a publié un petit dictionnaire. Je ne connais pas de dictionnaire pour la langue serbo-croate, mais je pourrais recommander la grammaire serbe de Hecquard (Belgrade, 1875) et la grammaire croate de Parczicz (Paris, 1877).

L'ouvrage que je présente au public, est le premier de ce genre qui ait été publié en France. Il renfermera par conséquent des lacunes et peut-être même des erreurs involontaires, mais quand on se rappellera avec quelles difficultés un Français doit lutter pour traiter un pareil sujet, on voudra bien m'accorder un peu d'indulgence.

Outre le travail immense et compliqué que nécessite pour un étranger une œuvre de ce genre, il faut aussi tenir compte de l'impossibilité presque absolue où l'on se trouve de se créer une bibliothèque slave complète. Il y a, par exemple, des ouvrages, des journaux et des revues qui m'étaient indispensables et que je n'ai pu me procurer, soit par suite du manque de communications avec les librairies slaves de Hongrie et du sud, soit parce que la censure russe refuse tout accès à un certain nombre d'entre eux.

C. Courrière.

1/13 juin 1878.
Klévane, gouvernement de Volhynie, Russie.

N. B. Comme dans chaque alphabet slave les consonnes sont accompagnées de divers signes, afin d'exprimer des sons variés, et vu l'existence de deux alphabets latin et

cyrillique, j'ai cru devoir adopter pour tous sans distinction une méthode de transcription uniforme. Ainsi :

c,	prononcez	*ts*. Exemple : *citaonica*, prononcez *tsitaonitsa*.
cz,	—	*tch*.
sz,	—	*sch*.
szcz,	—	*shtch*.
rz,	—	*j*.
ch,	—	fortement aspiré.
h,	—	aspiré.
y,	—	comme en français.
w,	—	comme un simple *v*.

Règle générale. Toutes les lettres, voyelles et consonnes, se prononcent.

LITTÉRATURES YOUGO-SLAVES

LITTÉRATURES YOUGO-SLAVES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Les Slaves méridionaux qui dépendent de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie sont connus aujourd'hui sous la dénomination générale de *Yougo-Slaves* (de *youg*, midi)[1]. Ils se divisent en trois groupes principaux : les Bulgares, les Serbo-Croates et les Slovènes.

I. Les Bulgares actuels occupent un vaste territoire dont les limites ethnographiques sont : au nord, le Danube depuis le Timok jusqu'à ses embouchures ; à l'ouest, ils sont limités par le Timok, la vieille Serbie, où ils ont des colonies, et l'Albanie ; au sud et au sud-est, par une ligne brisée qui, partant du lac Ochride, aboutirait à Salonique, à Andrinople[2] et de là à Varna ; au nord-ouest, par la

1. Dans une signification plus restreinte, le mot *yougo-slave* est donné aux Croates.

2. Dans le vilayet d'Andrinople les Bulgares sont mêlés aux Turcs.

mer[1]. Quant au chiffre des Bulgares et à leur répartition par religion, je renvoie aux tableaux qui se trouvent dans la préface.

Les Bulgares proprement dits appartiennent à la race touranienne. Ils quittèrent les rives du Volga[2] vers le septième siècle, appelés par les Huns et sous le commandement de leur roi Asparuk. Ils répandirent la terreur dans l'Europe orientale ; Théophane les traite de *nation impure*, et les écrivains du septième siècle les appellent *maudits de Dieu*. Les Bulgares s'établirent aux pieds des Balkans, et soumirent les tribus slaves de ces régions. Mais la conquête des Slaves ne fut définitive qu'au neuvième siècle. Peu à peu les vainqueurs perdirent leur nationalité et furent absorbés par la masse des vaincus. Un prince bulgare, Kroum, du temps de Charlemagne, fit trembler Constantinople. Vers la moitié du neuvième siècle, le prince Boris fut converti au christianisme par l'apôtre Cyrille, et la nouvelle religion acheva la fusion des deux races[3]. La

1. Voir à ce sujet la *Carte ethnographique* de Rittich (Saint-Pétersbourg, 1875). Les Bulgares ont été refoulés du rivage par les Grecs.

2. Quelques savants prétendent que le mot *Bulgare*, par suite du changement de l'ancien *v* en *b* vient du mot *Volga*. La demeure primitive des Bulgares portait le nom de *Grande Bulgarie*.

3. Le christianisme acheva la fusion des vainqueurs et des vaincus, des Bulgares et des Slaves. Au neuvième siècle, la langue slave religieuse porte déjà le nom de langue bulgare ; et l'auteur de la *Vie de saint Clément* (dixième siècle) ne fait plus de différence entre la langue slave et la langue bulgare. Il est difficile de déterminer l'époque précise de cette fusion, car on ne peut pas prouver si l'altération des formes grammaticales du bulgare actuel est due à l'élément touranien ; or, certains slavistes prêtent à ce dernier une grande influence dans cette altération, tandis que d'autres, comme Miklosicz, ne lui en attribuent aucune.

Bulgarie, avant la conquête turque, était une monarchie absolue appuyée sur une forte féodalité. Le joug turc a tout confondu, et les nobles comme les paysans sont devenus des *raïas*. Il paraîtrait cependant qu'il existe encore des débris d'anciennes familles nobles. Ainsi, les descendants du tsar Jean Sziszman habitent Szoumla. La famille des Czolykanes descendrait de Rohan le *Balafré*[1].

II. Les Serbes (*Srpi*, *Serbli*, *Sorabi*) et les Croates (*Chrobati*, *Chrovati*, *Hrvati*), qui ne forment qu'un peuple, étaient primitivement établis entre l'Elbe et les Karpathes. Ils furent appelés vers le sixième siècle par l'empereur Héraclius, qui lança les Croates sur la Pannonie, et établit les Serbes sur les bords de la Save et du Danube, dans la Mœsie supérieure et la Dacie; ces deux tribus trouvèrent de nombreuses colonies slaves, qui les avaient précédées.

A partir du onzième siècle, les Serbes passèrent le Danube, et s'établirent dans le pays de Srem, le Baczek, le Banat, entre la Vulga et l'Unna, et furent plus tard chargés de garder les confins militaires. Après la bataille de Kossovo (1389), les émigrations augmentent. On compte celles de 1433, de 1453, de 1465 et celle de 1481, qui fut la plus considérable, car elle se composait de 80,000 familles. En 1483, le patriarche Arsène Crnoïevicz, attiré par les promesses de Léopold I[er], passa le Danube avec 40,000 familles. Ces Serbes, connus sous le nom de *Rasciani*, eurent des privilèges spéciaux. Leur patriarche réside à Kar-

1. Czaïkowsky, *Populations des provinces slaves de la Turquie d'Europe. Rousski Sbornik*, 1877.

lovac. Séparés par la destinée politique, les Serbo-Croates le furent plus encore par la religion. Les Serbes, sur les instances d'Héraclius, avaient embrassé le catholicisme; mais, comme le peuple ne comprenait pas le latin, cette conversion eut peu de succès, et au dixième siècle ils adoptèrent la liturgie gréco-slave et l'alphabet cyrillique.

Les Croates furent, ainsi que leurs frères serbes, convertis au catholicisme par Héraclius. Au point de vue administratif, la Croatie se divisait en deux parties : la Pannonie et la Dalmatie. A la fin du huitième siècle, les Croates passèrent sous le joug des Francs. Au siècle suivant, ils réussirent à le secouer et adoptèrent la liturgie gréco-slave. Mais au onzième siècle, ils retombèrent définitivement sous le joug de la curie romaine. Les Croates proprement dits sont très peu nombreux; mais leur nom s'étend bien au delà de leurs frontières ethnographiques. La langue littéraire des Croates et des Serbes n'a d'autre différence que celle de l'alphabet. Le croate proprement dit, c'est-à-dire celui que parle le peuple, se divise en plusieurs dialectes : celui du littoral, *tchakave* (du mot *tcha*, que), le *kaïkave* (du mot *kaï*, que), qui se parle dans le royaume de Croatie, entre la Sava et la Drava, et se rapproche du slovène[1], et enfin, le *sztokave* (du mot *szto*, que), employé dans la Dalmatie.

III. Les Slovènes-Khorutanes, appelés aussi par les Allemands *Wendes*, sont de la même souche que les Slaves de Hongrie, qu'on appelle improprement Slo-

1. Iagicz dans son *Histoire de la littérature serbo-croate* évalue les Kaïkaves à 760,729.

vaques, et dont la véritable dénomination est celle de Ougro-Slovènes. Leur idiome sert de transition entre les langues slaves du groupe occidental et celles du groupe méridional. On n'a que des données peu précises sur les premiers siècles de l'histoire des Slovènes. Il est à peu près certain que, vers le sixième siècle, cette tribu, sous la pression des Avares, émigra dans le pays qu'ils occupent aujourd'hui. A partir de cette époque, ils furent en collision avec les Allemands, les Italiens, les Avares et même les Grecs. Au septième siècle, ils firent partie du vaste royaume slave formé par Samo. Après sa mort, et la dissolution de son empire, ils tombèrent sous la domination de la Bavière, puis sous celle de Charlemagne. Plus tard ils appartinrent à l'Allemagne, et en dépendent encore aujourd'hui.

Les Yougo-Slaves, à l'origine, ne possédaient pas d'alphabet : ils se servaient de caractères symboliques gravés sur des tablettes ou sur l'écorce. Ils furent définitivement convertis au christianisme par les apôtres Cyrille et Méthode. La vie de ces derniers est assez connue et je n'en dirai que quelques mots. Cyrille, ou Constantin, et son frère Méthode, étaient originaires de Solune (Salonique). Cyrille fit ses études à Constantinople, sous la direction de Photius. Il alla ensuite évangéliser les Chazars de la Chersonèse, et c'est là qu'il découvrit les restes de saint Clément. De retour, il baptisa le roi bulgare Boris (861), puis, avec son frère, il se rendit dans la Grande-Moravie, où il avait été appelé par le roi de ce pays (863). Ces deux apôtres donnèrent aux Slaves ce qui leur manquait : un alphabet et la traduction de la liturgie grecque

ainsi que des livres saints en langue slave [1]. La langue dans laquelle eut lieu cette traduction est connue aujourd'hui chez nous sous le nom de *slavon d'Église* ou de *paléoslave*. Elle produisit de nombreux monuments religieux, historiques et judiciaires, et elle est aux Slaves du rit grec ce que le latin est aux catholiques romains. Mais malgré les nombreuses découvertes paléologiques et les recherches opiniâtres des savants, l'obscurité couvre encore bien des points de l'œuvre de Cyrille. En quelle langue a-t-il fait sa traduction? Qu'est-ce que ces deux alphabets glagolitique et cyrillique qui ont été simultanément employés? Quels sont leurs auteurs et lequel des deux est antérieur à l'autre? Voilà autant de questions sur lesquelles les slavistes sont encore loin d'être d'accord [2].

Shafajik, une des premières autorités du monde

1. Jusqu'à présent il est impossible d'établir d'une manière précise si Constantin (saint Cyrille) avait terminé la traduction de l'Évangile avant son départ pour la Moravie, et jusqu'à quel point cette traduction était avancée lors du séjour de l'apôtre slave à Constantinople. On sait seulement que lorsqu'il partit pour Rome, il emporta traduits en slave les ouvrages suivants : l'*Évangile*, les *Actes des Apôtres*, le *Psautier* et le *Missel* selon le rite grec.

2. Voir à ce sujet : Shafajik : *Pamatki hlaholskeho pisemnictvi* (Souvenirs de l'écriture glagolitique), Prague, 1853. — *Glagolitische Fragmente* (1857). — *Uber den Ursprung und die Heimath des Glagolitismus* (1856). Dobrovsky, *Institutiones linguæ slav. vet. dialecti*, Vienne, 1822. Kopitar : *Glagolita Clozianus*, Vienne, 1836. — *Prolegomena historica*. Paris, 1843. Miklosicz, *Slavische Bibliothek*. Vienne, 1851. Hanusz, *Poczatki posvatneho iazyka slovanskeho* (Commencements de la langue religieuse slave). Prague, 1859. Ginzel, *Geschichte der Slaven Apostel Cyrill und Method* (1857). *Slovnik nauczny*, voir l'article *Glagolica* par Hattala. Raczki, *Vick i dielovanie st. Cyrilla i Methoda* (Le siècle et l'œuvre des saints Cyrille et Méthode). Zahreb, 1859 — *Pismo slovieno*, Zahreb, 1861.

slave, est en contradiction avec lui-même. Tantôt il prétend que le slavon était l'ancien bulgare, et que l'alphabet cyrillique a été inventé par saint Cyrille, tantôt il se rallie à l'opinion de Kopitar et de Miklosicz, qui soutiennent que la langue employée par saint Cyrille pour sa traduction était le slovène, et que l'alphabet cyrillique a été inventé par saint Clément, tandis que saint Cyrille est l'auteur de la glagolite. Dobrovsky tranche sur le tout et regarde la glagolite comme une supercherie inventée au treizième siècle par le clergé catholique. Aujourd'hui encore, le débat est loin d'être fermé.

Pour ce qui concerne la langue à laquelle saint Cyrille a eu recours dans sa traduction de la liturgie grecque et des livres saints, je penche pour le bulgare de Thrace et de Macédoine. Kopitar et Miklosicz voulant démontrer la paternité du slovène, s'appuient sur la conformité de tournures grammaticales qui existe entre le slavon d'Église et le slovène. Mais outre que cette comparaison est tout arbitraire, car toutes les langues slaves ont plus ou moins de rapports avec le slavon d'Église, il est hors de toute vraisemblance que saint Cyrille, né en Macédoine, ait rejeté sa langue maternelle pour se servir d'une langue étrangère.

Cela dit, passons aux alphabets. Mais ici la question est plus ardue. Avant de l'aborder, étudions d'abord ces deux alphabets. La glagolite [1] contient quarante lettres [2] et l'alphabet cyrillique en contient

1. De *Glàgol*, parole, voix, son et par conséquent alphabet phonétique.

2. D'après l'*Évangiliaire* d'Assemani. Les fragments trouvés à

quarante-deux [1]. Les manuscrits glagolitiques qui nous sont parvenus, et dont le chiffre augmente de jour en jour, sont beaucoup plus nombreux que ceux écrits à l'aide de l'alphabet cyrillique, ce qui permet de conclure que la glagolite était répandue en Bulgarie, au mont Athos, en Croatie, en Dalmatie, dans les îles du littoral de l'Adriatique et en Bohême. On peut les diviser en trois catégories : les manuscrits bulgares, croates et tchèques.

Les signes graphiques de l'alphabet glagolitique dans les manuscrits bulgares sont arrondis, et la langue est l'ancien bulgare. Voici les principaux :

1° L'*Évangiliaire*, acheté par le moine Assemani dans un monastère grec du Liban et déposé à la bibliothèque du Vatican. Il a été édité par le chanoine Raczki et renferme des lectures extraites des Évangiles pour toute l'année. Date incertaine; selon les uns, il remonte au onzième siècle, et selon les autres, au treizième.

2° Le *Glagolita Clozianus*, publié par Kopitar à Vienne (1836). Manuscrit in-4°, contenant douze feuilles de parchemin. Il fut donné à Kopitar par le comte Cloz de Trente. Il contient des homélies de saint Jean Chrysostôme, de saint Athanase et de saint Épiphane : onzième siècle. Un supplément, trouvé au Tyrol dans la bibliothèque Ferdinand à Insprück, a été édité par Miklosicz, à Vienne, en 1860.

Prague par Höfler et dont je parlerai plus loin comptent trente-huit lettres ainsi que le *Glagolita Clozianus*. L'*Abecenarium bulgaricum* n'en compte que trente-et-une.

1. L'alphabet cyrillique possède trois lettres de plus : le ια, l'ξ et l'ψ grecs; en revanche, l'alphabet glagolitique a une lettre de plus, le *j*.

3° Un *Tetraevangelion*, trouvé par le slaviste russe Grigorovicz dans un monastère du mont Athos; onzième siècle; manuscrit in-4°, contenant 172 feuilles en parchemin; le commencement et la fin manquent; le feuillet 134, où commence l'Évangile de saint Jean, est écrit en cyrillique.

4° Un autre *Tetraevangelion*, trouvé au monastère Zographos du mont Athos. Grigorovicz le fait remonter au douzième siècle; le martyrologe qui est à la fin est écrit en lettres cyrilliques.

5° Fragment d'Évangile de M. Mihanovicz; manuscrit in-4°, contenant deux feuilles de parchemin avec des notes en cyrillique.

6° Le *Palimpseste de Boïana*, découvert par Grigorovicz dans la ville de ce nom, près de Sophie; manuscrit in-4°, comptant cent neuf feuilles de parchemin; il contient le texte de l'Évangile selon saint Marc; écrit en cyrillique, mais on y trouve des traces de glagolite; remonte au douzième ou treizième siècle.

7° L'*Abecenarium bulgaricum* de la bibliothèque de Paris, alphabet glagolitique avec les lettres latines correspondantes. Kopitar le fait remonter au douzième siècle.

8° La signature du *Knèze* Georges d'Iérissa au-dessous d'un acte de donation, au couvent d'Iver, sur le mont Athos. L'acte porte la date de 982.

Les manuscrits glagolitiques qu'on a découverts en Croatie diffèrent un peu soit par leurs particularités philologiques, soit enfin par la forme de leurs signes graphiques des manuscrits bulgares. Ceux qui sont plus anciens se rapprochent davantage par la langue du bulgare; dans ceux qui datent d'une

époque plus rapprochée de nous, on constate l'influence du croate. Enfin, ceux qui sont antérieurs au douzième siècle ont les caractères arrondis comme l'écriture bulgare; cette forme disparait à partir du douzième siècle et est remplacée par des caractères carrés. Cette première période est très obscure et n'a laissé aucun document. On sait seulement que vers le neuvième siècle, la liturgie gréco-slave, autorisée par le pape Jean VIII en Moravie, s'introduit en Croatie et prend place à côté du latin. Dans une lettre écrite par ce pape au clergé de Soline (879) au sujet de la discussion qui s'était élevée entre Rome et Byzance, qui avaient toutes deux des prétentions sur la Bulgarie et l'Illyrie, on voit que cette liturgie commençait à prospérer en Croatie. Deux conciles tenus successivement à Split[1] défendent l'usage de la liturgie slave. Seulement le second, par erreur, faisait porter son interdiction sur les lettres gothiques inventées par Méthode (!). Or, comme les Goths étaient ariens, il faut croire que ce concile avait eu surtout en vue de prendre des mesures contre la diffusion de l'arianisme qu'il avait confondu avec la liturgie gréco-slave. En 1222, un clerc de Rabe déclare avoir copié son psautier[2] d'après un manuscrit écrit par ordre de Théodore, archevêque de Soline[3]. Enfin le pape Innocent IV, dans une bulle adressée à l'évêque de Sénia, en 1248, constate que chez les Slaves il y a un alphabet spécial que le clergé prétend tenir de

1. Le premier en 925 et le second en 1059.
2. Ce psautier est aujourd'hui perdu.
3. Cet archevêque vivait vers 640. L'interprétation d'Assemani, qui fait rapporter cette mention à un autre Théodore, archevêque de Split (880-890) est plus qu'invraisemblable.

saint Jérôme[1]. On voit par ce qui précède que pour ce qui concerne l'existence de la glagolite en Croatie antérieurement au douzième siècle, les témoignages sont aussi rares qu'obscurs.

La glagolite commence seulement à fleurir à partir du treizième siècle, lorsque l'emploi de la liturgie slave fut autorisé par le pape Innocent IV. Elle se développe en Istrie, le long du littoral croate et des confins, en Dalmatie, jusqu'à Cétinié et la Néretva, ainsi que dans les îles du littoral. Ajoutons toutefois que son emploi n'exclut jamais celui du latin. Plus tard elle est même protégée par les papes et les archevêques. Les éditions tronquées de Karaman sont défendues. Des imprimeries glagolitiques sont établies à Tubingen, à Rome, etc. Celle de Haase, à Prague, fonctionnant grâce à l'initiative de Shafajik, publie des livres glagolitiques avec des lettres rondes et carrées.

Si la glagolite en Croatie nous a fort peu transmis de monuments religieux, elle a laissé en revanche des documents législatifs et judiciaires d'une haute importance. Parmi les principaux, citons :

1° Le *Code de Vinodola* (1288) dont une copie, datant du seizième siècle, a été publiée par Gaï, en 1843.

2° Le *Code de l'île de Krk* (1388), qui a été publié par Koukouliévicz dans les *Archives d'histoire yougo-slave*[2].

3° Les *Jugements du tribunal de Véprinek* (1500-1669) conservés au musée de Zahreb.

1. *In Slavonia est litera specialis.*
2. II, 1852.

En Bohême, jusqu'à présent, il n'a été trouvé qu'un seul fragment glagolitique, je veux parler d'un petit manuscrit découvert par Hofler, en 1855, dans la bibliothèque du chapitre de Prague et publié par Shafajik deux ans plus tard. Ce manuscrit se compose de deux feuilles de parchemin. Il n'est pas douteux que cette copie soit l'œuvre de deux clercs. L'écriture en est mixte, c'est-à-dire qu'elle tient le milieu entre les caractères croates et les caractères bulgares. Les lettres sont très effacées, de sorte qu'il est difficile de les lire. La première feuille contient dix hymnes très courts qui se chantaient selon le rit grec aux matines. La seconde contient l'office de la passion usité au Vendredi saint et trois antiennes. La langue se rapproche de l'ancien bulgare, mais par ses formes grammaticales, elle a beaucoup d'analogie avec le vieux tchèque. Il en résulte que ces fragments ont été écrits en bohême. Shafajik les fait remonter à une époque très reculée, entre 862 et 950, en s'appuyant sur ce que les hymnes qu'ils contiennent datent du règne de Léon le Sage, mort en 911, ou de Constantin Porphyrogénète, mort en 955. Enfin un autre fait qui prouve que la glagolite était autrefois cultivée en Bohême, c'est que l'empereur Charles IV, avec l'autorisation du pape Clément VI, fonda, en 1347, dans un des faubourgs de Prague, un monastère de Bénédictins appartenant au rit gréco-slave, et dans lequel la glagolite était en usage. Il nous est resté de cette époque un manuscrit connu sous le nom d'*Évangile de Rheims*, dont je reparlerai plus tard.

Comme on le voit, les monuments fournis par la glagolite sont nombreux, variés et répandus sur une vaste échelle. Le cyrillique est loin d'avoir une telle

abondance de richesse. Son monument le plus ancien est la copie d'un manuscrit faite en 1047 par un moine russe, Oupir Lichy [1]. Cette copie, déposée au monastère de la Sainte-Trinité, a été exécutée par le diacre Grégoire (1056-1057), d'après les ordres du prince Ostromir, qui gouvernait alors à Novgorod.

Maintenant que nous avons exposé le caractère des deux alphabets, leurs différences et leur extension, abordons la question de l'antériorité. Selon toute apparence, la glagolite doit réclamer pour elle la priorité. Les signes graphiques de cet alphabet sont bizarres, tourmentés; ils ressemblent aux anciennes runes, et ont été imités, soit des signes symboliques que les Slaves primitifs gravaient sur le bois, soit d'un alphabet ancien qui ne nous est pas parvenu. Raczki les fait descendre de l'écriture phénicienne. Les lettres cyrilliques ont, au contraire, un caractère plus récent et constituent un progrès. Vingt-quatre d'entre elles sont empruntées à l'alphabet grec, et les autres semblent avoir été tirées des caractères glagolitiques simplifiés et modernisés. Enfin, la glagolite, par ses formes grammaticales, surtout pour ce qui concerne ses déclinaisons et ses conjugaisons, porte les traces d'une plus haute antiquité que le cyrillique. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, le génitif masculin singulier des adjectifs, dans la glagolite, est *aego*; dans le cyrillique, il nous apparaît sous une forme plus simplifiée, *aago* ou *ago*. Une troisième preuve mise en avant par les partisans de la glagolite, mais que je trouve moins concluante, c'est l'antériorité, au point de vue chronologique, des manu-

1. L'original a été perdu.

scrits glagolitiques, sur l'Évangile d'Ostromir. A cela on peut répondre que cet Évangile, comme original et comme copie, offre des dates certaines[1], tandis que les dates attribuées par les savants aux manuscrits glagolitiques ne sont que présumées et classées arbitrairement. Jusqu'à présent, il n'a pas été *réellement* prouvé qu'un manuscrit glagolitique quelconque, moins les fragments trouvés par Hofler, offre une date remontant *certainement* au delà de l'Évangile d'Ostromir. Cette objection est d'autant plus forte que, dans la plupart des manuscrits bulgares que j'ai cités, les deux alphabets apparaissent simultanément.

Si la question de l'antériorité de l'un des deux alphabets sur l'autre est loin d'avoir une solution définitive, celle de leur paternité est encore plus obscure. Selon les uns, Cyrille est l'auteur de l'alphabet qui porte son nom, et celui de la glagolite est inconnu; selon les autres, Cyrille a inventé la glagolite, et saint Clément, son disciple, a inventé le cyrillique. Faisons d'abord remarquer que le jour où l'antériorité de l'un de ces deux alphabets sur l'autre aura été démontrée, d'une façon irréfutable, la question de la paternité sera de beaucoup simplifiée. Comme je n'ai pas la prétention d'ajouter une solution nouvelle à toutes celles qui ont déjà été proposées, ni de trancher un débat qui subsiste encore aujourd'hui, j'exposerai seulement l'état de la question. Les savants de l'un et de l'autre parti s'appuient sur des témoignages qui remontent à une haute antiquité.

1. On sait d'une façon irréfutable que la copie du manuscrit d'Ostromir, commencée le 21 octobre 1056, a été terminée le 13 mai 1057.

J'omettrai ceux qui ne supportent pas la critique, comme un passage de saint Jérôme, les affirmations de plusieurs papes ou la vie de saint Méthode, qui attribue l'invention du cyrillique à l'inspiration divine. Un témoignage des plus importants, mais qui malheureusement prête le plus à la discussion, est le passage suivant du traité *O Pismenech* du moine Chrabr, qui répond à ceux qui attaquent la liturgie gréco-slave : « Beaucoup ont travaillé pendant de longues années à faire votre écriture, tandis que la nôtre a été faite par un seul, saint Constantin le Philosophe, appelé Cyrille, et en quelques années seulement. Ces lettres sont saintes et pures, car c'est un saint qui les a formées, tandis que les vôtres l'ont été par des Hellènes et des païens... Il (saint Cyrille) a créé trente-huit lettres *po obrazou i po tchinou greckich pismen.* » Ce passage et surtout les mots *tchin* et *obraz* sont diversement interprétés. Les adversaires de Cyrille prétendent que, par ces deux mots, Chrabr a voulu prouver que Cyrille a construit son alphabet de la même manière (*po obrazou*) et dans le même ordre (*po tchinou*) que les Grecs avaient construit le leur. En outre, selon eux, si saint Cyrille était réellement l'auteur de l'alphabet qui porte son nom, alphabet composé de vingt-quatre lettres grecques, pourquoi aurait-il été nécessaire de le défendre contre les attaques des Grecs? Les partisans de saint Cyrille interprètent autrement le passage mentionné du moine Chrabr. Selon eux, les mots *tchin* et *obraz* veulent dire que saint Cyrille a construit son alphabet d'après la *forme* et l'*ordre* de l'alphabet grec, car le mot *obraz*, entendu autrement, n'aurait pas de sens, d'autant plus que le chroniqueur ajoute que

les lettres qu'il n'a pas empruntées aux Grecs lui ont été inspirées « par son esprit et un don divin .» Enfin, les Grecs prétendaient que l'alphabet slave avait été constitué d'après le leur. Les adversaires du cyrillique s'appuient aussi sur un passage d'une vie de saint Clément, écrite en grec, où il est dit en parlant de ce saint : « Il imagina d'autres caractères plus commodes que ceux trouvés par Cyrille le Savant. » A ce passage, les partisans de saint Cyrille répondent par un autre, et montrent l'Évangile cyrillique d'Ostromir, où l'auteur dit : « J'ai copié d'après la *Kuriliça.* » Ils mettent encore en avant un argument *moral* qui me paraît assez logique. La glagolite est une écriture très incommode, elle renferme certaines lettres qui rappellent l'antique usage d'écrire de droite à gauche, et d'autres qui ressemblent à des caractères symboliques; comment se ferait-il alors que saint Cyrille, qui était un homme instruit, connaissant le grec, l'hébreu et d'autres langues, ait préféré à l'alphabet grec, une écriture primitive et difficile comme la glagolite? Comme on le voit, le débat est loin d'être fermé. Espérons que l'examen des manuscrits paléologiques, dont on découvre chaque jour de nouveaux vestiges, jettera quelque lumière dans ces ténèbres. Jusque-là, on nous permettra de donner à l'alphabet emprunté au grec le nom d'alphabet cyrillique.

Je ne me suis pas occupé des autres Slaves qui, comme les Polonais, les Tchèques, les Moraves, etc., emploient l'alphabet latin. La liturgie gréco-slave et l'alphabet cyrillique rallièrent autour d'eux les Bulgares, les Serbes et les Russes qui, lors du schisme de Photius, passèrent du côté de l'Église grecque. Ces

Slaves conservent religieusement pour leur liturgie l'alphabet de Cyrille. Pour la vie civile, ils ont adopté, depuis le dix-huitième siècle, un autre alphabet, la *grajdanka*, introduite par Pierre le Grand, dont les caractères se rapprochent de la forme majuscule du latin et du grec moderne. Les Serbes l'adoptèrent avec Vouk Karadjicz, qui y introduisit certaines modifications. Les Petits-Russiens et les Bulgares qui ont conservé jusqu'aujourd'hui le cyrillique, commencent aussi à employer la *grajdanka*.

Il me reste encore à parler d'un troisième alphabet, la *bukviça*, qui apparaît dès le seizième siècle chez les Bosniaques catholiques et qui semble être un mélange combiné de la glagolite et du cyrillique.

Les Slaves du rit grec ont un sanctuaire commun, le mont Athos (*Sveta gora*)[1], qui, depuis des siècles, est le refuge de leur littérature religieuse. Sur cette montagne, située au bord de la mer Égée, dans une des presqu'îles qui se détachent à l'est de Salonique, se trouvent vingt monastères; le plus ancien des couvents slaves a été bâti par le roi serbe Stépan Nemania, à la fin du douzième siècle.

1. La sainte montagne.

I

LITTÉRATURE BULGARE[1]

CHAPITRE PREMIER

Origines de cette littérature. — Le siècle du tsar Siméon. — Littérature légendaire. — Les Bohomiles. — Littérature apocryphe. — Le joug turc et le clergé grec ; leurs conséquences. — Renaissance littéraire. — Vénéline. — Écrivains contemporains. — Journaux.

Pendant les premiers siècles qui suivirent la conversion du peuple bulgare au christianisme, les destinées de celui-ci se développèrent sous l'influence de Byzance. Les Bulgares reçurent des Grecs les premiers germes de leur culture religieuse et laïque, ainsi que de leur organisation administrative et so-

1. A consulter : *Obzor istorii slavianskich literatur* (Histoire des littératures slaves). Pypine et Spasovitch (Pétersbourg, 1865). — *Slovnik naczzny*, avec supplément (Prague, 1860-1874). — Iagicz : *Histoire de la littérature serbo-croate* (1867). *Journal du Musée de Prague* (1847). — Ireczek : *Dejiny narodu bulharskeho* (Histoire du peuple bulgare) (Prague, 1876). — Kanitz : *Donau, Bulgarien und der Balkan* (1876).

ciale. Cette influence d'une nation corrompue et raffinée sur un peuple jeune eut des résultats fâcheux pour ce dernier. Elle ne lui permit pas de développer sa vie nationale sur des bases plus solides, et ne lui donna qu'une sève factice. Byzance, par son clergé, tenait encore plus les Bulgares sous sa dépendance. Ces derniers, à chaque occasion, essayèrent de se débarrasser de ce joug religieux qui leur pesait, et d'avoir une Église autocéphale. Le prince Boris, aussitôt après sa conversion au christianisme, se plaignit au pape Nicolas des abus du clergé grec, et le pria de désigner un patriarche spécial pour les Bulgares. Le schisme de Photius (880), qui fit rentrer les Bulgares dans le sein de l'Église orientale, fut cause que cette démarche n'eut pas de suites. Plus tard, Boris s'adressa à l'empereur, mais il ne fut pas plus heureux. Aussi, lorsque les disciples de Méthode, expulsés de la Moravie par les Magyars, revinrent en Bulgarie[1], Boris leur fit-il un accueil empressé. Ce ne fut qu'au dixième siècle que fut nommé le premier patriarche bulgare, Damian.

Le règne du tsar Siméon (892-927) est regardé comme le siècle d'or de l'ancienne littérature bulgare. Siméon avait été élevé à Byzance, et son instruction lui avait fait donner le surnom de *demi-Grec*. Il organisa sa cour et l'administration de son pays à la byzantine, ce qui ne l'empêcha pas d'être un fervent protecteur de la littérature nationale. Par ses soins, les principales productions de la littérature

1. Ils étaient au nombre de cinq : Naum, Angélarius, Savva, Gorasd et Clément. Les Bulgares qui habitent sur les bords du lac Ochride, ont encore conservé la tradition de ces cinq et des deux apôtres-slaves.

religieuse des Grecs furent traduites ou compilées en bulgare. C'est sous cette influence que parurent les premiers essais de la littérature bulgare. Ce sont des sermons, des panégyriques, des Vies de Saints, écrits dans le goût grec. Il faut cependant en excepter la *Vie des apôtres Cyrille et Méthode*, qu'on attribue à un de leurs disciples, Clément[1], l'ami du tsar Siméon, qui le fit évêque de Vélicz. Clément laissa aussi des sermons écrits « dans un style simple et clair, que tout Bulgare pouvait comprendre, » dit son biographe. On doit à un autre écrivain, Jean, évêque de Bulgarie, la traduction des *Cieux* et de la *Dialectique* de Damascène, ainsi que des commentaires sur le premier livre de Moïse, où, à l'exemple des écrivains byzantins, il cite les philosophes de l'antiquité[2]. Nommons encore, parmi les écrivains de cette époque, l'évêque Constantin, le prêtre Georges, traducteur de la Chronique de Malala[3], et enfin le moine Chrabr, dont l'*Apologie* sur les Écritures slaves (*O Pismenech*) est un des plus anciens témoignages que l'on possède sur les origines du cyrillique. Mentionnons enfin le *Sbornik* (Recueil) du tsar Siméon, traduit du grec, et comprenant des extraits des Saints Pères, des articles sur l'histoire, la philosophie et la rhétorique[4]. Le règne de ce souverain fut aussi prospère au dehors qu'au dedans. Il voulait élever un empire bulgare sur les ruines de l'empire byzantin; et, après avoir défait

1. Quelques slavistes attribuent cette vie à Gorasd autre disciple de Méthode.
2. L'original de ce travail a été perdu : il reste la copie serbe.
3. Autrement dit de Jean d'Antioche.
4. On ne sait pas si ce *Sbornik* est l'ouvrage d'un seul ou de plusieurs traducteurs.

les Grecs à Mesembria, il avait pris le titre de *Tsar bulgare et souverain autocrate des Grecs.* Malheureusement, la mort ne lui permit pas de réaliser ses plans.

L'année 1019 voit la chute de l'empire bulgare sous les coups redoutables que lui porte l'empereur Basile, surnommé *Bolgarochton* (le tueur de Bulgares), et la Bulgarie devient une province de l'empire grec. Toutefois, les Bulgares essayèrent à plusieurs reprises de recouvrer leur indépendance. En 1186, les deux frères Asiène et Pierre rétablirent le royaume bulgare, qui jouit d'un certain éclat sous le règne de leur successeur Asiène II. Les Bulgares, redevenus indépendants, songèrent aussitôt à se débarrasser du clergé grec, qui leur était si odieux, et à obtenir de nouveau une Église autocéphale. Les circonstances étaient alors on ne peut plus favorables. L'empereur résidait alors à Nicée, et les croisades lui causaient de graves embarras. Afin d'obtenir le secours des Bulgares, il accéda à leur demande (1234), et la nouvelle capitale bulgare Trnovo devint le siège du patriarche.

Cette nouvelle ère de liberté dut nécessairement vivifier la littérature bulgare. Les écrits religieux qui datent de cette époque portent l'empreinte visible de l'imitation byzantine comme au temps de Siméon. Mais en dehors de cette littérature de couvent en apparaît une autre qui, de Byzance et de l'Orient, se répandit chez les Bulgares, et de là dans tout le reste de l'Europe. Je veux parler de ces récits héroïques et légendaires qui furent si à la mode au moyen âge. Ces légendes sont épiques, héroïques, ou contiennent des énigmes et des paraboles. Les originaux bulgares

ont disparu, mais les copies serbes et russes nous sont restées. Citons d'abord l'*Histoire d'Alexandre*[1], dont le nom donna lieu, en Europe à tout un cycle de poèmes, et qui se retrouve dans les contes populaires des Slaves du sud; la *Guerre de Troie*[2], *Sinagrip ou le sage Akir*[3], conte fantastique, extrait des *Mille et une Nuits*, et où l'on voit Akir résoudre toutes les énigmes que lui proposait Pharaon; les *Faits et gestes de Deugène*[4], épopée religieuse byzantine empruntée aux guerres des Grecs et des Sarrasins; la légende bien connue de *Barlaam et Josaphat*[5], qui montre comment l'ermite Barlaam convertit le tsar indien Josaphat, à l'aide de paraboles; le conte *Stéphanit et Ichnilat*[6], emprunté au *Pantcha-Tatra* indien, et dont la traduction persane passa presque dans toutes les littératures de l'Europe; et enfin la célèbre *Histoire du tsar Salomon*[7]. Ce héros biblique est célèbre en Orient, et a donné lieu à un nombre infini de récits légendaires qui passèrent à Byzance, et de là chez les

1. La plus ancienne copie se trouve dans une traduction russe de la chronique de Malala, datant du quinzième siècle, et qui n'est que la copie d'un autre manuscrit russe qui date de la moitié du treizième.

2. Se trouve au Vatican dans la copie de la traduction bulgare de Manassès (moitié du quatorzième siècle), et dans la traduction bulgare de Malaga qui attribue ce récit à un certain *Dictos*.

3. Se trouvait dans le manuscrit russe qui comprenait le *Chant d'Igor* (quatorzième siècle) et qui a disparu dans l'incendie de Moscou. Une copie postérieure date du dix-septième siècle.

4. Idem.

5. L'original a été perdu; il reste deux copies serbes qui datent du seizième siècle.

6. La copie bulgare la plus ancienne date du quatorzième siècle.

7. S'est conservée dans les copies russes. Les contes populaires des Slaves du Sud concordent merveilleusement avec ces copies.

Slaves du sud. L'imagination populaire lui attribuait un pouvoir magique sur les esprits et les aventures les plus extraordinaires. Nous le voyons tantôt s'enfuyant de la maison paternelle et courant le monde en vrai paladin, tantôt à la recherche de sa femme, que le tsar Por a enlevée, tantôt en lutte avec le tsar Kitovras.

J'ai encore à parler d'un autre genre de littérature bien différent des précédents, car, au lieu de puiser ses inspirations à des sources étrangères, elle reflète les idées et les croyances du peuple. Le christianisme byzantin eut cela d'étrange, qu'étant avant tout une religion officielle, il fut impuissant à déraciner complètement chez les Slaves le fond de traditions païennes qui était resté dans leurs croyances. Chez les Bulgares, comme chez les Serbes et les Russes, le peuple, qui avait conservé religieusement ses traditions mythologiques, les adapta aux formes du christianisme, et donna aux saints et aux saintes les attributions que leurs dieux avaient autrefois possédées. Cette substitution donna lieu en Bulgarie à une littérature véritablement nationale et poétique qui eut un grand succès. Si les produits originaux de cette littérature ont disparu, les copies serbes et russes, qui sont en partie conservées, suffisent pour nous donner une idée de cette littérature aussi vaste que curieuse. Cette littérature, appelée *apocryphe*, fut créée par les *Bohomiles*[1].

La secte des Bohomiles d'origine manichéenne se servit adroitement des superstitions populaires pour

1. *Bohomiles*, mot à mot : agréables à Dieu. Le fondateur de cette secte, le pope Bohomile vivait sous le règne du tsar bulgare Pierre (927-967).

propager ses doctrines. Elle fit de nombreux adeptes en Bulgarie, en Serbie et en Bosnie, et passa dans l'Europe occidentale, où elle produisit la secte des Patharènes et celle des Albigeois. Les Bohomiles se distinguaient par une grande sévérité de mœurs qui contrastait avec la dissolution du clergé grec. En outre, ils rejetaient toute hiérarchie officielle. Or comme les Bulgares ne supportaient qu'avec impatience le joug du clergé grec, ils adoptèrent les doctrines des Bohomiles comme une protestation dirigée contre l'Église officielle. Enfin les Bohomiles avaient sur les principaux mystères du christianisme, comme la création du monde, l'immortalité de l'âme et la vie future, des explications fantastiques qui répondaient on ne peut mieux au besoin de croyances des masses. Le côté social et politique de leurs doctrines paraît jusqu'à présent n'avoir pas encore été assez bien éclairci par la science. Il est cependant avéré qu'ils prêchaient l'égalité des conditions.

Les doctrines des Bohomiles reposaient sur le dualisme manichéen et étaient imprégnées d'un sévère esprit d'ascétisme[1]. Les Bohomiles reconnaissaient l'existence simultanée de deux principes également puissants et toujours en lutte : le principe du bien et celui du mal. Ils rejetaient l'Ancien Testament, car disaient-ils, le principe du mal ou *Satanaïl* a régné sur la terre, avec la faculté de créer jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ. C'est Jésus-

1. Le dualisme avait été emprunté aux Pauliciens, et l'ascétisme aux Massyliens, sectes qui existaient au onzième siècle en Thrace et en Macédoine, où l'empereur Simiscès avait établi des Pauliciens arméniens. Plus tard ces Pauliciens furent convertis par Rome, mais ils gardèrent toujours leur nom.

Christ qui l'a enfermé en enfer et lui a donné le nom de Satan. Selon les Bohomiles, il y a deux mondes : l'un invisible, spirituel, qui appartient à Dieu ; l'autre visible, matériel, qui appartient au diable. L'âme humaine réunit en elle ces deux mondes ; c'est un ange tombé du ciel et emprisonné dans un corps. Le diable a créé la terre, et de la terre il a fait Adam, mais il n'a pu l'animer. Il dut demander à Dieu de lui donner une âme. Il a créé Ève de la même façon. Satan et Ève donnèrent naissance à Caïn et à Calomène, mais Satan perdit dès lors sa force créatrice et ne fut plus que le maître du monde. Jésus-Christ, en apparence, s'est incarné dans un corps humain, car tout ce qui est matériel appartient au diable, — en apparence aussi, il est mort sur la croix. Les Bohomiles n'avaient point d'églises, car ils pouvaient prier Dieu partout. Ceux de Bosnie avaient des espèces de chapelles sans cloches, sans images et sans autel. Ils reniaient la croix et les images, les regardant comme des marques d'idolâtrie. Les Bohomiles d'une piété exemplaire s'appelaient *parfaits*. Ils rompaient avec la société et la famille, s'occupaient de propager leurs doctrines ou vivaient dans la solitude. Le mariage leur était interdit. Ils regardaient la viande, les œufs, etc., comme des créations du diable, et se nourrissaient seulement d'herbes et de poissons [1].

Un des principaux produits de cette littérature fut les *Entretiens de Jean le Théologue avec Jésus-Christ sur le mont Éléonstiei* [2], sorte de paraphrase libre de

1. Voir Treczek : *Dejiny harod. bul.*, pages 145-147.

2. Ces *Entretiens* se trouvent dans l'*Histoire des Albigeois* écrite en latin par le dominicain Benoît. Il paraîtrait que les Albigeois

l'Apocalypse où il est parlé de l'Antechrist, du second avènement du Christ, de deux poissons attachés comme des bœufs à la charrue et soutenant le globe terrestre[1], ainsi que de la création du monde par Satanaïl, qui enseigna à nos premiers parents le péché de la chair[2]. La plupart des récits apocryphes[3] sont attribués au pope Jérémie[4], qui, probablement, n'eut d'autre mérite que de les avoir recueillis. Ils peuvent être divisés en deux catégories : les uns sont des thèmes fantaisistes brodés sur des sujets bibliques, les autres sont des contes populaires.

Presque tous ces contes bibliques comme *l'Arbre de la Croix*, la *Sainte-Trinité*, le *Christ devenu pope*, *comment le Christ a labouré,* les *Demandes de Jérémie à la Vierge, de Combien de parties Adam a été créé*[5] etc., sont regardés comme étant du pope Jé-

les auraient reçus des Bülgares, car on lit ceci : *Hoc est secretum hæreticorum de Concoresio portatum de Bulgariâ a Nazario suo episcopo, plenum erroribus.* Du reste, le manuscrit latin est loin de s'accorder avec le manuscrit slave.

1. Ne serait-ce pas un souvenir du Léviathan dont parle le Talmud ?

2. Encore aujourd'hui, le Serbe, dans la poésie populaire, appelle son père : *père par le péché.*

3. Nous avons pour nous renseigner sur cette littérature apocryphe : 1° les copies serbo-croates et russes qui ont été conservées et dont le nombre augmente de jour en jour ; 2° les *Index* et les *Nomocanons* grecs et slaves, dont le plus ancien est celui de Pogodine qui date du quatorzième siècle ; 3° les ouvrages suivants : Fabricius, *Codex Apoc. Vet. Testamenti* et *Codex Pseudepigraphus novi Test.* — Migne, *Dictionnaire des Apocryphes.* — Thilo, *Codex Apocryphus novi Test.*

4. Selon quelques slavistes, le pope Jérémie et le pope Bohomile seraient le même personnage.

5. Selon les Bohomiles, la terre, la mer, la pierre, le vent, les nuages, le soleil et la rosée, la raison des anges et une parcelle du Saint-Esprit (en tout huit parties), auraient servi à créer le premier homme.

rémie. On lui attribue aussi les conjurations à employer contre les *trasavitzas*[1] et les *néjitis*[2]. Citons encore la *Descente de la Vierge aux enfers* sous la direction de l'archange Michel, récit qui a donné lieu à beaucoup de chansons serbes.

La seconde catégorie de cette littérature apocryphe comprend des livres sur la divination et la magie qui sont traduits du grec.

La conquête de la Bulgarie par les Turcs (1392) met fin à cette éclosion littéraire. Du reste, l'ancien bulgare, tel qu'il apparaît chez les écrivains du siècle du tsar Siméon, s'est sensiblement altéré. Plus nous avançons dans l'histoire et plus nous le voyons se modifier sous l'influence d'éléments étrangers, de sorte que la langue des *Gramotas* de Scanderberg se rapproche beaucoup plus du bulgare moderne. Quelques siècles après, il n'offre plus aucune ressemblance avec la langue de Cyrille et de Méthode.

Lorsque la Bulgarie fut conquise par les Turcs, elle n'avait pas encore eu le temps de rejeter ce qu'il y avait de vieilli, de faux dans la culture byzantine, de s'en approprier les éléments plus sains, plus vivaces, et de développer sa vie nationale d'une façon large et assurée. L'invasion ottomane la prit donc à l'improviste et eut pour conséquence d'y étouffer pendant des siècles le travail de la pensée humaine ainsi que toute velléité de civilisation. Les familles nobles

1. Les *Trasavitzas*, selon les Bohomiles et les contes populaires, seraient les sept filles d'Hérode transformées en sorcières dont chacune représenterait une maladie. En Russie, les filles d'Hérode sont appelées *lichoradkas* (fièvres). La tradition des *Trasavitzas* a été retrouvée en Sibérie, par Goulouïef.

2. Esprits malfaisants, moitié mythologiques, moitié chrétiens.

bulgares embrassèrent l'islamisme afin de conserver leurs privilèges héréditaires. Au dix-septième siècle, dans la seule Roumélie, on comptait 1294 *spahilouks* héréditaires. Le Bulgare, qui n'était pas musulman, fut soumis à la corvée (*koulouk*); il n'avait pas le droit de se plaindre d'un Turc, et son témoignage n'était pas admis devant les tribunaux. Il lui était interdit de blanchir sa maison, de construire des églises ou de sonner les cloches. Il pouvait s'attendre à chaque instant à se voir enlever sa femme ou sa fille. Il devait payer la dîme, et, comme il n'était pas astreint au service militaire, acquitter en outre le *haracz*, c'est-à-dire un ducat par tête d'homme à partir de quatorze ans. Cette obstination des Turcs à ne pas recevoir les Bulgares chrétiens dans leurs armées a eu une grande influence sur le caractère de ces derniers. Ils perdirent les notions qu'impliquent les mots patrie et devoir, et de braves et de belliqueux qu'ils étaient auparavant, ils devinrent paisibles et timides. Un des impôts les plus déshonorants, qu'ils devaient fournir, était celui prélevé sur leurs enfants. Les plus beaux garçons, de dix à douze ans, étaient enlevés et envoyés à Constantinople. Ils devenaient musulmans et étaient incorporés dans le corps des janissaires[1]. Mais le joug turc, purement matériel, ne fut pas ce qu'il y eut de plus dur à supporter. La Porte, dans sa prévoyante politique, trouva un auxiliaire aussi actif qu'utile dans la personne du patriarche grec de Constantinople, sous la dépendance duquel elle avait placé les Bulgares. Ceux-ci furent exploités par le clergé phanariote[2] comme un

1. Treczek, pages 403-404.
2. *Phanar*, quartier de Constantinople habité par les Grecs.

vil bétail. Vivant à leurs dépens, ce clergé s'enrichissait de leur travail. Les historiens et les voyageurs sont unanimes sur ce point. « Le Phanar, dit l'envoyé de Prusse Gaffron (1779), est une université de toutes les scélératesses, et il n'existe pas encore de langue assez riche pour donner des noms à toutes celles qui s'y commettent. Les intrigues, les cabales, l'hypocrisie, la trahison, la perfidie, surtout l'art d'extorquer de l'argent de toutes mains y sont enseignés méthodiquement [1]. » — « Tous les emplois du clergé, depuis le poste de patriarche jusqu'à la plus petite cure, dit Jreczek, tout était à vendre... Lorsqu'un évêché était vacant soit par la mort de l'évêque, soit par suite de son expulsion, les enchères étaient aussitôt ouvertes à Constantinople. Celui qui donnait le plus, obtenait l'évêché ; on ne prenait en considération ni la science, ni la piété, ni une conduite exemplaire, mais la richesse et les protections. C'est par ce moyen que beaucoup de cuisiniers et d'allumeurs de pipes devinrent des pasteurs spirituels... Les évêques qui avaient payé leurs places au patriarche, arrivés dans leurs diocèses, ne songeaient qu'à rentrer dans leur argent. Ils envoyaient aussitôt aux familles les plus riches des objets bénits en échange desquels ils recevaient des cadeaux d'une valeur triple... Ces pachas chrétiens étaient pires que les pachas musulmans. Les divorces, la consécration des prêtres, la récitation des prières, les enterrements, etc., tout avait son tarif [2]. » Kanitz, un voyageur autrichien, qui ne peut être suspecté de partialité en faveur des

1. Cité par Treczek, p. 421.
2. Treczek, pages 421-461.

Bulgares, dit, en parlant du même sujet : « Siméon fut le premier qui paya mille ducats pour être nommé patriarche. Mais ce prix augmenta de plus en plus. En 1573, il était de 6000 ducats, et en 1864 il était vingt-cinq fois plus élevé. Le futur patriarche devait encore donner une somme égale au haut fonctionnaire qui était chargé des négociations. Cette dignité n'était donc accessible qu'aux plus riches familles du Phanar ; aussi les candidats devaient-ils contracter des emprunts chez leurs parents et chez les usuriers. Ces emprunts étaient garantis par la vente des sièges épiscopaux. Ceux-ci se vendaient 4000 ducats en moyenne. L'évêque, pour rentrer dans ses frais, vendait à son tour les cures. Il y avait des prêtres qui achetaient jusqu'à vingt cures, puis les revendaient en détail en prenant un courtage fabuleux. Les évêques spéculaient surtout sur les divorces qu'ils faisaient traîner le plus longtemps possible. » Grégorovicz, dans son voyage en Bulgarie, constate la même dépravation. « Généralement, celui qui s'engage à servir une rente annuelle au pacha et au métropolitain reçoit un monastère en viager. Il peut alors administrer son monastère comme une ferme, y admettre ou non des moines, et gérer ses biens comme il l'entend... Le prieur du couvent de Saint-Naum paye annuellement au métropolitain et au pacha près de 15 000 piastres[1]. » En un mot, la Bulgarie n'était pour le clergé grec qu'une vaste ferme, qu'il exploitait le mieux possible. Mais qu'a fait ce clergé pour le peuple bulgare ? A-t-il songé à l'in-

1. Grégorovicz : *Esquisses de voyage dans la Turquie d'Europe* (Moscou, 1877), page 111.

struire, à le moraliser, à lui enseigner l'amour de son pays et de sa langue? Malheureusement non! Son premier souci était de tirer le plus d'argent possible de ce malheureux pays. Sa seconde et non moins grande préoccupation fut de faire une guerre acharnée et systématique à tout ce qui pouvait rappeler à ce peuple de raïas son passé et sa nationalité. Le cyrillique fut remplacé par le grec dans la liturgie, et le bulgare fut expulsé des écoles. Les livres bulgares furent traités avec un vandalisme qui est à peine croyable. C'est en vain que Gregorovicz chercha les anciens manuscrits qui étaient autrefois en grand nombre dans les monastères du mont Athos. Ils avaient été jetés au feu, ou bien pourrissaient dans les caves ou les greniers, de sorte qu'ils étaient devenus illisibles. En 1823, Joachim, métropolite de Sophie, ayant appris que dans un village se trouvaient des manuscrits et des images bulgares, se rendit sur les lieux et ordonna de les brûler. Mais le plus célèbre auto-da-fé fut celui de Trnovo, en 1825, où le métropolite Hilarion fit brûler la bibliothèque du patriarche et les archives de cette ville. Que de précieux trésors perdus pour l'histoire! Le système d'*hellénisation* des Bulgares entrepris par le clergé grec avec tant d'ardeur et de persévérance, fut surtout appliqué avec vigueur dès le commencement de notre siècle. Le grec fut la seule langue enseignée dans les écoles, et lorsque Grégorovicz parcourut la Bulgarie en 1844, il constata que les marchands n'employaient que la langue grecque, que même les basses classes parlaient une sorte de jargon où les mots grecs étaient mêlés aux mots bulgares, et que les femmes seules parlaient le bulgare dans toute sa pureté.

Si je me suis un peu appesanti sur ce sujet, c'est pour justifier le peuple bulgare des reproches qu'on lui adresse sur son abaissement et sur son indifférence apparente pour tout ce qui touche à son sort. Qu'on se rappelle que, pendant des siècles, les Turcs ont opprimé son corps et le clergé grec a torturé son âme !

Si la nationalité bulgare ne disparut pas de la surface de la terre, elle le dut à sa religion et à son riche trésor de poésie populaire, qui, tous les deux, transmirent fidèlement, de génération en génération, les souvenirs du passé. L'oppression qui pèse sur les Bulgares depuis des siècles a totalement changé la physionomie de ce peuple. Le Bulgare, de belliqueux est devenu humble, soumis, tranquille, prêt à tout pour sauver sa fortune, qu'il cache avec soin. Le féodalisme d'autrefois a disparu : nobles, marchands et paysans ont été englobés dans la classe des *raïas*. Les uns, pour venger leur offense, se sauvèrent dans les montagnes et se firent haidouques ; d'autres émigrèrent en Roumanie, en Serbie, dans le Banat ou en Russie. Il y en eut qui, pour échapper aux vexations du clergé grec, s'adressèrent au pape et embrassèrent l'union [1]. D'autres se firent mahométans [2]. Enfin, la langue bulgare reléguée dans l'oubli, devint incompréhensible pour le pope lui-même qui, bientôt ne fut plus en état de lire ni de comprendre les livres religieux, et ne se distingua plus en rien du paysan.

Telle est en quelque mots l'histoire de la Bulgarie

1. Dans les environs de Philipolis et de Svischtof.

2. Ce sont les Pomaques des Balkans. Selon l'historien bulgare Zacharief, ils embrassèrent l'islamisme en 1495, sous le règne de Bajazet II.

pendant cinq siècles. Ce pays au commencement de ce siècle était encore une *terra incognita* pour les slavistes, et Shafajik lui-même donnait si peu d'importance aux Bulgares, qu'il les évaluait seulement à 600,000 et fixait approximativement leurs demeures entre le Danube et les Balkans.

Les efforts qu'employa Rome pour convertir les Bulgares (dès le dix-septième siècle) furent cause que l'on vit se produire dans ce pays quelques livres religieux. Un moine obscur du mont Athos, Païsü, éleva le premier la voix en faveur de la langue bulgare. La biographie de cet écrivain ne se trouve nulle part. On sait seulement que vers 1762, il publia en sa langue un écrit intitulé : *Histoire des peuples, des tsars et des saints de la Bulgarie*. Il dit au début qu'il a écrit ce livre afin que chaque Bulgare connaisse les actions de ses pères et de ses ancêtres, à l'instar des autres peuples qui connaissent leur histoire. Il s'irrite contre ceux de ses compatriotes qui ne veulent pas parler leur langue. Païsü eut beaucoup de disciples qui continuèrent et complétèrent son œuvre. L'un d'eux fut le pope Stoïko, devenu plus tard évêque de Vracza (1794) sous le nom de Sophronie. Il eut le courage de prêcher en bulgare, ce qui attira sur lui le mécontentement du clergé phanariote. Il fut plus tard obligé de s'exiler à Bucharest, où il se mit à l'étude. « Je travaille le jour et la nuit, dit-il, afin d'écrire quelques livres en bulgare. Ne pouvant plus prêcher mes compatriotes, je veux qu'ils puissent du moins lire mes ouvrages et en retirer quelque profit. » Son autobiographie, qu'il publia sous le titre de : *Vie et souffrances du pêcheur Sophronie* (1804), renferme des détails fort curieux sur les troubles et le

désordre qui, à cette époque, agitaient la bulgarie. Deux ans après, il édicta son : *Kyriakodromion*, recueil de sermons traduits du grec en bulgare. Toutefois, le réveil de la nationalité bulgare ne date que du commencement de ce siècle, dans les pays où les émigrés bulgares avaient cherché un asile. Ce réveil, peu sensible d'abord, prit de plus en plus de consistance, surtout à l'étranger, à Pesth, à Bucharest et à Odessa, de sorte que les Bulgares que l'on croyait complètement mahométanisés, reparurent à l'horizon slave. Cette renaissance littéraire se traduisit d'abord par des livres de prières et des alphabets. Enfin, à Bucharest, Sapounof publia une traduction bulgare du Nouveau Testament (1821). Vénéline[1] (1802-1839), devait tirer la Bulgarie de son obscurité, et la faire connaître à l'Europe. Après avoir terminé ses études à Lwow, il s'était établi en Russie, à Kischenef. Là, il se lia avec la colonie bulgare, apprit à aimer ce peuple, sa langue et son histoire. Il se rendit de là à Moscou où il fréquenta la Faculté de médecine, et reçut le diplôme de docteur. Les articles critiques et historiques qu'il fit paraître dans les revues russes attirèrent sur lui l'attention du savant Pogodine. Celui-ci l'engagea à écrire quelque chose de plus complet et de plus sérieux, et Vénéline publia : *Les Bulgares d'autrefois et d'aujourd'hui*, qui fit une forte impression sur les Bulgares. Ce livre fut suivi d'un autre : *Germes de la nouvelle littérature bulgare*. Cet ouvrage fut le résultat d'un voyage que Vénéline entreprit en Bulgarie, par les ordres de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Mais cet écrivain ne doit pas

1. Pseudonyme du slovaque Georges Huca.

être cru à la lettre. D'un enthousiasme peu orthodoxe, il voyait des Slaves partout. Toutefois, il eut le mérite d'attirer l'attention des Slaves sur les Bulgares, et de prouver que les premiers livres liturgiques étaient venus de ce pays.

Le branle avait été donné, et les émigrés bulgares d'Odessa continuèrent l'œuvre commencée par Véné-line. Aprilof et Palaouzof, marchands bulgares, établis à Odessa, réussirent à fonder une école bulgare à Gabrovo. Ce fut la première. Aprilof publia en même temps des petits livres bulgares et une brochure intitulée : *l'Aurore de la nouvelle culture bulgare* (1847); et Palouzof, un ouvrage historique : *Le siècle du tsar Siméon* (1852). L'hiéronomonaque Néofit, directeur de l'école Grabovo, puis prieur du couvent de Ryl dans les Balkans, publia des manuels pour ses élèves, une grammaire (c'était la première), et un dictionnaire gréco-bulgare. Sa méthode d'enseignement fut appliquée dans les écoles qui se fondèrent sur le modèle de celle de Gabrovo. Un autre Néofit, archimandrite du monastère de Khilandar, fit paraître une *Encyclopédie scolaire*. Bogoief écrit un petit recueil de chansons. L'impulsion une fois donnée, le nombre des écoles bulgares augmente avec rapidité, grâce à la générosité et au patriotisme des marchands ; en 1845 il était de 51. Dès cette époque, une polémique s'engage au sujet de l'orthographe bulgare, polémique qui dure encore aujourd'hui. Vers 1845, Fotinof, professeur à l'école grecque de Smyrne, trouve le moyen de fonder un journal ; puis paraissent les débuts poétiques de Gérof et de Slaveïkof. Gérof publie un *Dictionnaire bulgare*. Jinsifof traduit le poème russe, *Chant d'Igor*, le manuscrit de Kralove-

Dvor et quelques chants du *Kobzar* de Szevszenko. Cet écrivain ayant parachevé son éducation à l'université de Moscou (1820) et en était sorti avec le titre de licencié. Il débuta par des poésies fugitives qu'il inséra dans le *Travail fraternel*, journal édicté par les étudiants bulgares de l'université. Il est aujourd'hui professeur au lycée du grand-duc héritier. Une de ses plus belles compositions est un récit : *La Chemise ensanglantée* (1830) dans lequel une simple paysanne raconte avec un sentiment dramatique touchant, comment les Turcs ont tué son fils unique. Mais tous les jeunes écrivains bulgares comprennent qu'avant de faire de la poésie, il faut apprendre au peuple à lire; et Slaveïkof, Zogravsky, Stoïan, Robovsky, Groùïef, Bohdanof, Radoulof se mettent à écrire des manuels, des grammaires, des traités à l'usage des écoles. Puis apparaissent des revues et des journaux : Le *Courrier de Constantinople*, la *Bibliothèque*, la *Bulgarie*. Dans la capitale de l'empire ottoman, les marchands et les écrivains bulgares fondent une société littéraire qui pendant plusieurs années publie une revue excellente : *Bilgarski Knijici*. Vers cette époque, arriva un événement bien fait pour donner de l'espérance aux Bulgares. J'ai déjà montré combien les Bulgares étaient avides d'autonomie religieuse. Ils résolurent de se débarrasser du clergé grec, et le mouvement commença en 1860. La cause nationale fut vaillamment défendue par Néofit, prieur du monastère de Khilandar, qui paya de sa vie son dévouement à la patrie, et par le publiciste Rakovsky. Un autre écrivain bulgare, Cankof, était à la tête d'un parti qui voulait l'union avec Rome. Le clergé grec qui ne voulait pas perdre la

source la plus importante de ses revenus, fit une résistance opiniâtre; mais grâce à l'appui de la Russie et à l'énergie du général Ignatief, un firman du sultan, daté de 1870, décréta l'autonomie religieuse de l'Église bulgare [1].

Avant d'arriver aux écrivains contemporains, il faut parler d'un poète ex-haïdouque, Rakovsky, qui a pris part aux insurrections de 1841 et 1861, et est mort aujourd'hui. Il débuta d'abord par une sorte d'épopée haïdouque dont la scène se passe dans les Balkans, *le Voyageur montagnard* (1857). Plus tard, il fonda à Novi-Sad un recueil littéraire : *l'Aurore bulgare*, et après, un journal politique : *le Cygne du Danube*. Rakovsky était un ardent patriote et fort instruit, car il connaissait le grec, l'arabe, le serbe, le russe, le turc, le français et même le sanscrit. Il publia plusieurs brochures politiques : *Voix d'un Bulgare* (1860), *la Question religieuse bulgare* (1864). Il laissa aussi quelques œuvres historiques, mais chez lui l'imagination et le patriotisme l'emportaient sur la critique. Slavéikof est le plus populaire de tous les écrivains bulgares, et le plus capable, bien qu'il soit un *autodidaxe*. Il s'occupe à la fois de poésie, d'histoire, de géographie, de philosophie et de journalisme. Ses poésies : *Smesna Rytka* (Bouquet mélangé) et *Basnenik* (Fables) sont empreintes d'un profond sentiment national et patriotique qui assurèrent leur succès au sein de la jeunesse des écoles. Envoyé par ses compatriotes à Constantinople (1857) pour y

1. L'exarchat de Bulgarie se compose de quatorze éparchies et embrasse le nord et le centre de ce pays. Les villes du sud comme Andrinople, Salonique, restent sous la dépendance du clergé grec.

traiter de la question religieuse, il publia ses *Almanachs drôlatiques*, dans lesquels il caricaturise les côtés ridicules de la vie bulgare. Karavelof fit ses études à l'Université de Moscou. Depuis 1868 il s'est établi à Bucharest où il s'occupe de journalisme. Il a publié dans les journaux des poésies lyriques. Pendant son séjour en Russie, il fit paraître ses *Mémoires* où l'on trouve des détails intéressants sur la vie du peuple bulgare. Parmi les jeunes poètes de la génération contemporaine, il faut citer Popovicz, Czintoulof et Vazof. Ce dernier, qui s'est développé tout seul, a fait paraître dernièrement un volume de poésies *Tagitie na Blgaria;* ces chants remplis d'une tristesse patriotique ont attiré l'attention sur lui.

La littérature bulgare compte aussi quelques essais dramatiques. Druméf a fait paraître un drame assez remarquable : *Ivanko*. Voïnikof est aussi l'auteur de plusieurs drames parmi lesquels je citerai : *la Princesse Raïna, la Princesse Veleslava*. La comédie a produit quelques œuvres originales : *Michel* de Dobroplodny; la *Civilisation incomprise*, de Voïnikof, et *l'Evêque de Lovcze* dans lequel Ikonomof fait la satire du clergé phanariote. Quant aux romans, on ne peut guère citer que *la Malheureuse famille* de Druméf.

Parmi les historiens bulgares, il faut citer en première ligne Drinof, sorti de l'université de Moscou et professeur à l'université de Kharkof. Il a publié l'*Histoire des premiers siècles de la Bulgarie*, *Byzance et les Slaves du sud au dixième siècle* et l'*Histoire de l'Église bulgare*. Dans son ouvrage sur la péninsule des Balkans à l'époque préhistorique, il s'efforce de prouver que les Thraces primitifs étaient les ancêtres des Bulgares. Mais sa thèse manque de solidité. Tou-

tefois il a le mérite d'avoir éclairci bien des points obscurs. On a de Stoïanof des travaux historiques et de Zacharief des études géographiques. Cankof censeur à Constantinople a publié des études philologiques dans lesquelles il se montre l'élève de Miklosicz. Czolakof est l'auteur de contes populaires et d'une grammaire écrite en allemand. Un ouvrage intéressant à lire ce sont les *Mémoires* du célèbre haïdouque Panaïot Hitof. Ce qui entrave beaucoup le développement de la littérature bulgare, c'est que l'orthographe bulgare n'est pas encore fixée. Il y règne une grande incertitude par suite de la variété de la prononciation et des dialectes, et cette langue attend encore son réformateur.

Telle est en résumé l'histoire de ce malheureux peuple. Cette histoire est écrite en lettres de sang. Que de vies humaines il a fallu donner pour obtenir, après un asservissement de plusieurs siècles, quelques bribes de liberté. En quelques années et laissés à eux-mêmes, ils ont fait preuve d'une énergie qui est d'un bon augure pour l'avenir. En 1872, la seule éparchie de Philippolis comptait déjà 305 écoles primaires et 16 écoles secondaires avec un personnel de 356 professeurs, et un total de 12400 élèves, plus 24 écoles fréquentées par 2265 jeunes filles. Les plus riches Bulgares vont faire leurs études à Paris, à Vienne, en Allemagne et en Russie. Les patriotes de l'*Omladina* habitent Bucharest et Braïlof, d'où ils travaillent à la délivrance de leur patrie. Avant la guerre actuelle, les Bulgares possédaient 14 journaux. A Constantinople paraissaient *Napredak* (Progrès), *Is[illegible]czne Vreme* (Temps oriental), *Den* (Jour), *Vek* (le Siècle), *Czitaliszte*, Journal littéraire;

à Bucharest : *le Drapeau*, journal de l'émigration; *la Science*, excellent journal littéraire, un journal agricole et un journal pédagogique. A Braïlof réside la Société littéraire bulgare, qui publie ses mémoires, auxquels collaborent les principaux écrivains. Cette Société qui tient la tête du mouvement intellectuel, a été constituée à l'aide de fonds fournis par les plus riches marchands bulgares de l'étranger. Enfin la Bulgarie comptait trois journaux officiels : le *Dunav* (Danube), paraissant à Roustchouk; *Adria*, paraissant à Andrinople, et *Solune*, paraissant à Solune (Salonique). Dernièrement un journal littéraire vient d'être fondé à Vienne sous le titre de *Renaissance*.

On a complètement méconnu le caractère du peuple bulgare. La lutte qu'il a entreprise pour obtenir l'autonomie religieuse prouve de sa part une énergie et une saine compréhension de ses intérêts qui ont surpris tout le monde. Dieu veuille que la guerre actuelle mette fin à ses souffrances!

CHAPITRE II

Poésie populaire. — Chants mythologiques. — Chansons de *iunaks*. — Chansons domestiques[1].

Il n'y a pas longtemps qu'on s'est occupé à recueillir les chants populaires de la Bulgarie. Le pre-

1. *Veda slovena* (la Véda slave) de Verkovicz (Belgrade, 1874). *Chansons populaires bulgares*, inédites, par Dozon (Paris, 1875). *Blgarski narodni pesni* (Chansons populaires bulgares), par les frères Miladinof (Zahreb, 1861). *Bolgarski piesni* de Bessonof (1855).

mier recueil date de 1842 et est dû à Bogoïef. Vient ensuite celui de Iovanovicz (1851). Quatre ans après, le slaviste russe Bessonof publia un volume assez important d'après Vélénine, Katranof et autres Bulgares, et y joignit une étude comparée des épopées serbe et bulgare. Un autre recueil beaucoup plus considérable est celui qui a été édité à Zahreb (1861) par les trois frères Miladinof. Ces patriotes, dit-on, périrent de mort violente dans les prisons turques. M. Verkovicz, archéologue de la ville de Serès, près de Salonique, a fait dernièrement paraître le premier volume d'une série de *Pesnas,* qu'il a recueillies dans les montagnes de l'ancien Rhodope [1], et surtout parmi les Pomaques et les Mrvaques. Son travail fut entravé par de grandes difficultés, car les Bulgares musulmans ne chantent pas volontiers des chants qui leur sont défendus par le gouvernement turc et le clergé. Le premier volume du recueil de Verkovicz est composé de chants religieux et mythologiques qui ont un caractère étrange. On peut les diviser en deux catégories : les uns concernant la naissance du roi Sad et son passage avec un peuple inconnu et à une époque ignorée au delà du Danube. Les autres parlent de la naissance d'Orphée et des prodiges qu'il a accomplis. Mais tous citent des dieux et des demi-dieux, dont quelques-uns portent des noms indiens qui semblent suspects.

Le cycle qui chante l'émigration du roi Sad et de son peuple de l'autre côté du Danube est évidemment un écho lointain de l'arrivée des Slaves en Mœsie,

1. Rhodope, en bulgare *Rudopa.* Une de ses chaînes porte le nom de *Dospat planina* (*Despoto-dag*).

en Thrace et en Macédoine à une époque préhistorique. Le peuple de Sad est représenté comme un peuple agriculteur. Le roi quitte son pays de Czitaï, car :

Son royaume est trop peuplé, les villages sont trop serrés, il n'y a pas d'endroits pour en bâtir d'autres, les cultivateurs n'ont rien à cultiver, et les bœufs n'ont pas de pâturages.

Une autre cause qui fait supposer qu'il s'agit ici de Slaves, c'est que le pays que Sad va conquérir s'appelle le pays des Dives; or, on trouve ce mot dans le *Chant d'Igor* avec le sens de mauvais esprit.

Le cycle d'Orphée dépeint la naissance et les prodiges du célèbre musicien, que les chants bulgares appellent Oufren, Forlen, Farklen, Orphée, Orfin[1]. Ce héros est le petit-fils du Soleil, et le fils du roi des *Youdas* dont je parlerai plus loin. Il naquit avec une *svirka*[2] merveilleuse. Quand il joue :

Tous les oiseaux s'assemblent dans le palais, pour entendre le chant mélodieux, et il est si mélodieux qu'il enivre les oiseaux; ils ne volent plus et ne s'enfuient plus du palais, mais restent à entendre le chant mélodieux. Il joue un air de *choro*[3] et les montagnes dansent...

Orphée devenu grand, part à la recherche d'une épouse digne de lui. Il ne rencontre partout que serpents, dragons et autres monstres fantastiques qu'il dompte à l'aide de sa flûte enchantée.

Ce qui fait l'intérêt de ces chants, c'est surtout les

1. La racine de ce mot est : *frklen* qui veut dire : voler, car Orphée avait le pouvoir de voler dans les airs.
2. Flûte.
3. Danse bulgare.

nouvelles données mythologiques qu'ils renferment, lesquelles, s'il est prouvé que ces chants sont authentiques, agrandiront considérablement le cadre de la mythologie slave et constitueront une sorte d'Edda slave. Ici, comme ailleurs, les dieux, demi-dieux et divinités inférieures ne sont que la personnification des phénomènes naturels qui frappaient l'imagination de l'homme primitif. L'anthropomorphisme y est à peine ébauché, excepté pour le Soleil dont le rôle consiste à épouser des mortelles et à les féconder.

Nous voyons d'abord un être suprême, *Bòh*, qui a sous ses ordres des vierges pures habillées de blanc, *Devas*. Après vient *Vichnou-Boh,* inférieur au premier et qui commande aux *Youdas*. Il a pour égaux deux autres dieux : *Koleda* et *Sour*. Le dieu Koleda commande à la Samovila, déesse des vents. *Sour* est le dieu de l'année *blanche*, ce qui veut dire probablement la saison du printemps et de l'été. Quand arrive l'année blanche, les *Youdas* se baignent dans le lac et chantent :

O Dieu, Dieu Sour, donne-nous, ô Dieu, une année de sour, que partout où nous allions, nous voyions de l'or, que nous ayions aussi dans nos cavernes des coupes d'or, pour boire le vin rouge dans des coupes d'or, et que nous te louions, ô Dieu, avec des louanges, toi qui résides au ciel, et qui fais des merveilles sur la terre [1].

Il est aussi fait mention du dieu de l'eau, du dieu

1. Encore aujourd'hui, dans la partie de la Bulgarie qui s'étend des Balkans au Danube, les souhaits que l'on échange au nouvel an portent le nom de *sourvakam* (souhait de bonheur). Les paysans se souhaitent une année fertile : *sourva godina* (Vid. Kanitz).

de la pluie, et de *Agni*, le dieu du feu; mais *Agni* est sans attributions, de sorte qu'on ne peut voir s'il est identique au soleil. Ce dernier, en revanche, joue un assez grand rôle dans les chants bulgares. Il a des flèches brillantes qui donnent la mort. Il dessèche les fleuves, la terre, ou peut à son gré plonger cette dernière dans une profonde obscurité. Il est amoureux de la belle Voulcana, l'enlève dans son palais céleste, l'épouse et la rend grosse. Le roi Site, qui n'a point d'enfants, prie le Soleil de prendre sa place auprès de son épouse. Le Soleil a une mère sur le sein de laquelle il repose après sa course quotidienne. La Lune est une étoile; elle a pour frère le Soleil, et tient chez lui les clefs de la cave. Quand les hommes veulent se la rendre favorable, ils lui donnent le nom de sœur.

Arrivons maintenant aux *Youdas*, divinités intermédiaires qui jouent un grand rôle dans ces chants mythologiques. Jusqu'à présent, on avait connu chez les Bulgares, les *Samodivas* et les *Samovilas*, qui ressemblent aux *Vilas* serbes, et aux *Rousalkas* de la petite Russie. Les *Youdas*, dont il est fait mention ici pour la première fois, appartiennent au même groupe[1]. Les *Youdas* habitent les grottes des montagnes, dans un pays qui porte leur nom. Dans certains cas, elles représentent les vents et les éléments, car une d'elles fait souffler un vent si froid qu'il gèle immédiatement le Danube. Elles représentent aussi les saisons, car elles ont l'année

1. Le mot *Youda* étant presque toujours placé comme épithète devant les mots : *Vila* ou *Samovila*, il faudrait en conclure qu'il indique une classe particulière de *Vilas*.

blanche et l'année noire. Pendant l'année noire, elles sont toutes noires et portent des mouchoirs noirs. La plupart des Youdas sont très bonnes. Elles aident Sad à combattre le dragon, ou bien traînent le char de feu du roi Talatine. Lorsqu'un héros est en danger, elles accourent aussitôt. Elles connaissent les simples, la plante d'amour et l'herbe d'accouchement, qu'elles arrachent dans le lac qui est au milieu de leurs montagnes. Elles acceptent des cadeaux, boivent et mangent avec les mortels. Amies fidèles, elles se souviennent du bien qu'on leur a fait. Toutes disposées à rendre service, elles accourent aussitôt qu'on leur donne le nom de sœur. « Tu t'es nommé notre frère, disent-elles à Talatine, et tu as conquis nos cœurs. » Ces Youdas ont beaucoup de traits humains. L'une d'elles prie Dieu de lui donner un enfant; une autre a aimé le roi Sad deux années; le roi Brava prend par force une Youda pour épouse, et la femme du roi des Youdas, mère d'Orphée, introduit l'usage du lait parmi les hommes.

Mais il y a des Youdas sombres, farouches et méchantes. Les Youdas qui entourent le roi de Feise, souverain du royaume des ténèbres sur la mer Noire, sont des enchanteresses que ne peut séduire la flûte d'Orphée. Elles gardent pour le compte de leur roi la femme du musicien, et la musique ne peut les toucher [1]. La Youda *Mora* est habillée de noir; dans sa main droite, elle tient un sabre aigu, et dans sa main gauche, des plantes vénéneuses. Ce groupe de Youdas représente probablement l'hiver [2]. On voit aisément

1. Réminiscence de la mythologie grecque.
2. Dans plusieurs pays slaves, à la fin de l'hiver, on jette à

que ces chants ont été altérés par les générations qui les ont répétés tour à tour, car on y trouve l'ange (*Vichni angel*) envoyé par le dieu Vichnou pour faire trembler les Youdas enchanteresses. En outre, il est question à plusieurs reprises du sultan turc de Stamboul :

Que Dieu punisse le roi turc qui a levé de fortes troupes, et conquis toute la terre de Palestine, et a tué le roi Sad.

Et plus loin, il est dit qu'Orphée a invité à ses noces « le roi turc de la ville de Stamboul. »

Les *Pesnas* publiés par Verkovicz ont un caractère qui déroute dès le premier abord. Le fond et la forme n'offrent aucune analogie avec la poésie populaire des autres Slaves du sud. Sauf le mot « Danube » on n'y trouve aucun nom propre slave; au contraire tous ces noms de héros ont quelque chose d'étranger, je dirais presque de finnois. Les divinités qui ont un nom slave en apparence comme : Vichnou, Agni et Koleda apparaissent pour la première fois, et étaient jusqu'alors inconnues. Enfin cette poésie a un air fantastique et sombre qui contraste avec les chansons gracieuses et charmantes des Serbes et autres Slaves du sud. Ce ne sont que descriptions de combats avec des serpents, des dragons à plusieurs têtes et autres monstres inconnus à la poésie slave. Aussi, dès l'apparition de ces chants, leur authenticité fut-elle contestée. De la part des slavistes allemands, cela n'avait rien d'étonnant, car ils ont l'habitude de crier à la contrefaçon toutes les fois que les Slaves découvrent quelque fragment poétique oublié. Mais leur protestation, dans ce cas, a été soutenue par MM. Ireczek père et

l'eau le mannequin de Morena déesse de la mort et de l'hiver. Cette Morena doit être la même que la *Mora* bulgare.

tils[1], et Léger[2]. L'argumentation des savants tchè[illegible] est celle-ci : La Bulgarie ainsi que le Rhodope ont été fouillés et étudiés jusque dans les plus petits coins, et jamais il n'a été fait mention de l'existence de chants préhistoriques ; les noms des dieux Agni, Vichnou, Koleda qui se trouvent dans ces *pesnas* ont été empruntés à la Perse et à l'Inde, et mis après coup, ce qui prouve que la découverte de M. Verkovicz est une imposture.

M. Chodzko de son côté se fait le défenseur de Verkovicz, et voici en résumé les arguments qu'il présente[3]. Les noms de Vichnou, d'Agni et de Koléda sont parfaitement slaves. Vichnou n'est autre chose que l'altération du mot bulgare et paléoslave *vichni*, qui veut dire : très haut. Le mot *agni* a aussi une étymo[illegible] slave. Le singulier bulgare du mot feu est *ogn*[illegible]riel russe est *ogni* que l'on prononce *agni*. Ch[illegible]es; la fête du soleil et du feu a lieu à la Saint-[illegible]; on construit à cette occasion un bûcher, et les vieillards y mettent le feu en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Cette coutume est retracée dans les *Védas*. Chez les Serbes, le mot *feu* a un nom propre : *vatra*. Enfin, autrefois chez les Slaves, la veille de la Koléda s'appelait le jour du feu. Le dieu Koléda (*Kolada*, *Kolenda*) est slave par excellence. Encore aujourd'hui, la veille de Noël s'appelle la fête de la *Kolada*, et le dieu *Kolada*, *Kolioudka* (diminutif), se trouve dans les chansons

1. Voir Ireczek : *Dejiny nar bul.*, page 516, et *Sitzungsberichte der König. böhm. Gesellchaft der Wiss* (1874).
2. M. Léger s'est contenté de traduire ces objections et d'y ajouter quelques observations lancées à *la légère*.
3. Chodzko : *Études bulgares* (Paris, 1875).

russes. Enfin, nier l'influence du mythe arien sur le mythe slave serait méconnaître l'histoire des Slaves. M. Dozon, notre agent consulaire à Ianina, qui a une connaissance parfaite des littératures serbe et bulgare, fut chargé par notre gouvernement de vérifier cette question d'authenticité sur les lieux. Après un mois et demi de recherches, il se prononça de la façon la plus affirmative pour l'authenticité de ces chants[1]. Janko Shafajik et le slaviste tchèque Geitler[2] qui ont visité ces régions sont du même avis. Verkovicz de son côté demande instamment l'envoi d'une commission européenne sur les lieux.

En présence de témoignages si contradictoires, à quoi faut-il s'arrêter? L'objection de M. Ireczek, en tant qu'elle affirme que la Bulgarie, et principalement le Rhodope, ont été assez étudiés à diverses époques pour que les chants mythologiques des Pomaques, en supposant qu'ils existent réellement, n'aient pu jusqu'à nos jours échapper à l'attention, est facile à réfuter. Ce n'est que depuis quelques années que la Bulgarie *commence* à être étudiée; quant au Rhodope, aux Pomaques et aux Mrvaques, ils viennent à peine d'être découverts. Ces derniers ne livrent pas facilement leurs trésors de poésie populaire: Outre leur défiance naturelle, ils redoutent le gouvernement turc qui leur défend sévèrement de chanter leurs chansons nationales de peur qu'elles ne réveillent en eux des idées d'indépendance et des velléités de révolte. Enfin, M. Ireczek est peu conséquent avec lui-

1. Voir ses rapports au *Journal officiel*, 1873.
2. Geitler : *Traductions poétiques des Thraces et des Bulgares* (Prague, 1878).

même, car dans son *Histoire* il dit en parlant des montagnes de la Bulgarie : « Naguères, c'était encore une *terra incognita* » (page 13), et ailleurs (page 15) : « Le Rhodope, il y a trente ans, était *entièrement* inconnu. »

L'argumentation de M. Chodzko, qui répond à la seconde partie de l'objection de M. Ireczek, portant sur les noms des divinités qui se trouvent dans les chants de Verkovicz, manque de solidité, et semble un peu fantaisiste. Les arguments plus sérieux de M. Geitler, à mon avis, ne sont pas encore assez convaincants. Il reste le témoignage affirmatif de M. Dozon, dont la bonne foi n'a pu être surprise, mais il ne résout pas la question d'étymologie. D'autres slavistes donnent l'explication suivante. Les tendances de M. Verkovicz sont bien connues. Il existe actuellement une école de savants serbes et bulgares qui, se faisant l'écho des passions politiques, s'efforce de prouver que les Slaves de la péninsule des Balkans sont autochtones, et que les Pélasges, venus plus tard leur ont emprunté leur civilisation. M. Verkovicz fait partie de cette école. Selon lui, les Slaves doivent occuper la première place dans le monde indo-européen.

Il rejette l'origine touranienne des Bulgares et les fait descendre de la grande famille arienne. Pour étayer cette théorie, il prétend voir dans les chants préhistoriques des Pomaques un écho lointain des hymnes religieux des *Védas*, et du reste le titre prétentieux qu'il a donné à son recueil (*Veda slovena*) prouve surabondamment ses tendances. Il est donc probable qu'emporté par la fougue de son patriotisme et de sa haine contre les Grecs, et cédant à une sorte

d'idée fixe, il ait voulu donner à ces chants une couleur arienne en intercalant dans le texte des noms de divinités indiennes, ou en refaisant, pour les besoins de sa cause, les noms des divinités slaves. Pour ma part, je ne crois pas que M. Verkovicz soit un falsificateur. Les savants Ireczek qui ont défendu avec tant d'opiniâtreté l'authenticité du *Manuscrit de Kralovedvor*, ont agi à l'égard de Verkovicz avec une précipitation et une légèreté peu dignes de la science. Le débat qui s'est ouvert sur l'authenticité de la *Veda slave*, ne sera vidé que lorsqne les slavistes auront établi d'une façon définitive les questions d'ethnographie et de philologie qui concernent les habitants peu connus de la Macédoine et du Rhodope. Il doit y avoir là plusieurs couches superposées. C'est à la science à fouiller dans toutes ces traditions accumulées par diverses races et par diverses époques, et qui ont fourni les chants de la *Véda* et à faire la part de chacun. Il n'y aurait rien d'étonnant, par exemple, à ce que le mythe d'Orphée se soit conservé dans les montagnes de Thrace et de Macédoine, puisque nous le retrouvons, sous une forme tronquée, dans la poésie populaire des Slovènes[1]. Les Pomaques et les Mrvaques du Rhodope, vivant dans des montagnes presque inaccessibles, ont mieux conservé que les autres Bulgares les souvenirs du passé, et de l'avis de tous, leur langue a gardé les anciennes formes du bulgare primitif et est restée pure de tout alliage.

1. Voir le chapitre de la *Littérature slovène*. Les *Aventures d'Orphée* ont été données à Mathias de Hongrie, un des principaux héros des chants épiques en Slovénie.

A mon avis, on s'est trop occupé jusqu'à présent du côté intrinsèque de la poésie populaire des Slaves, et personne n'a encore songé à la comparer à la poésie antique des autres peuples. Des travaux d'étude comparée analogues à ceux qui ont été faits avec tant de succès pour les langues slaves, devraient être entrepris pour la poésie. J'ai déjà dit que le mythe d'Orphée se retrouvait chez les Slovènes. Le musicien Sadko, des chansons russes, qui descend dans la demeure du roi de la mer et le fait danser aux sons de son instrument, n'est-il pas également une vague réminiscence du même mythe? Enfin un type similaire ne se trouve-t-il pas dans la création du Vâinâmõinen de la *Kalévala?* N'a-t-on pas vu de nos jours une analogie curieuse entre l'antique poëme tchèque de *Zaboï et Slavoï* et le chant scandinave de Lodbrog? Les chants des Pomaques bulgares, par leur caractère sombre, terrible et farouche, offrent eux aussi une certaine ressemblance avec les poèmes scandinaves. Tout cet assemblage de monstres bizarres et enchantés se retrouve dans ces poèmes ainsi que dans les chants russes du nord qui les ont empruntés à la race finnoise. Et cela n'a rien qui étonne, si on se rappelle que les Bulgares appartiennent à la même famille. A mon avis, le débat est loin d'être fermé sur cette question. Il ne fait, au contraire, que commencer. Conclure que les chants publiés par Verkovicz ne sont qu'une mystification, parce que nous y rencontrons un ou deux noms propres qui choquent nos idées reçues, c'est juger avec précipitation et légèreté. M. Verkovicz annonce la publication d'une nouvelle série de chants qui célèbrent Alexandre de Macédoine et Boris, le premier roi chrétien de la Bulgarie. L'exis-

tence de ces chants avait déjà été pressentie par Véneline et Bessonof[1].

Les chants épiques (*iunatzki*) et les chansons de femmes nous fournissent des notions exactes sur l'idéal social et politique des Bulgares, leurs croyances, et leur vie intérieure.

L'épopée bulgare a beaucoup de traits communs avec l'épopée serbe, mais elle est plus faible et moins développée que cette dernière, car les Bulgares ne possèdent pas cette fierté et cette énergie qui caractérisent les Serbes. La lutte contre le joug turc a développé chez ces derniers un profond amour pour la liberté, des sentiments forts et élevés, et par conséquent plus de poésie. Les Bulgares, au contraire, exploités et humiliés par les Turcs et le clergé grec n'ont su que courber la tête avec résignation, ce qui fait que chez eux l'épopée est une matière brute qui n'a presque pas été polie.

Le savant russe Bessonof écrivait à ce sujet : « Si l'on ne connaît pas l'épopée serbe, l'on ne comprendra pas l'épopée bulgare, car dans la première seulement on trouve les motifs les plus anciens qui *auraient dû* être développés dans l'épopée bulgare ; dans la première seulement on trouve représentés sous des couleurs lumineuses les héros dont les Bulgares n'ont conservé qu'un souvenir vague ou altéré. » L'analogie qui existe entre les deux épopées est, en effet, si frappante, qu'on peut étudier parallèlement leur développement et que dans les chants qui célèbrent les anciens rois, Marko et les haïdouques, les comparaisons naissent à chaque pas et comme involon-

1. Voir Bessonof : *Bol. piesni*, page 5.

tairement. Pour ne parler que des plus anciens chants il est visible qu'un motif identique a présidé à la conception de beaucoup d'entre eux. Qu'il s'agisse du tsar serbe Douschan ou du tsar bulgare Szyszman, tous deux prennent pour épouse la fille du roi des Latins, et ce dernier ne consent au mariage qu'après avoir imposé à ses hôtes certaines épreuves difficiles qui rappellent les travaux d'Hercule[1].

Marko appartient lui aussi à la poésie bulgare autant qu'à la poésie serbe. La légende raconte, en effet, qu'après avoir rompu avec son père Voukaschine, Marko se fixa à Prilep[2], dans la Macédoine occidentale. Cette ville fut le point de départ de ses exploits. Aussi la poésie bulgare lui donne-t-elle le nom de : Marko de Prilip. Quelquefois elle l'appelle aussi : Déli-Marko, Marko Kralévikė (fils du roi). Le Marko bulgare, comme son homonyme serbe, sert le sultan, et on ne voit vas que les Bulgares lui en aient gardé rancune. Toutefois il est bien inférieur comme type idéal à son frère serbe. Ce dernier donnait souvent maille à partir aux Turcs ses alliés. Le sultan était un bon homme que la vue de Marko en colère faisait trembler ; pour l'apaiser il fouillait bien vite dans sa poche et lui donnait quelques ducats. Le Marko bulgare n'était pas si terrible et se faisait souvent

1. Il serait curieux de comparer ces chants au vieux poème français : *Voyage de Charlemagne en Orient*, qui date du onzième siècle et qui vient d'être découvert. Les épreuves que Hugon, roi de Constantinople, fait subir à Charlemagne et à ses barons, offrent quelque chose d'analogue.

2. *Prilip* ou *Prilep* veut dire : très-joli. Voir à ce sujet le chapitre : *Marko, his castle and his story* dans le livre de G. Muir Mackensie et A. P. Irby : *Travels in the slavonic provinces of Turkey*. (London, 1877.)

prendre et châtier comme un niais. Un jour qu'il bâtissait des monastères, le sultan charge un noir Arabe de l'amener prisonnier à Stamboul. Ce dernier revêt un costume de moine, pénètre ainsi dans la maison de Marko, et sous prétexte de le bénir, lui passe une chaine autour du cou. Une autre fois, pendant qu'il dormait et cuvait son vin, un Arabe lui enlève sa femme. Marko est un grand pourfendeur d'Arabes[1], mais sa forfanterie fait oublier ses exploits. Il se vante à toute occasion d'être le premier héros du monde entier, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de prendre honteusement la fuite. Quelques chants nous le représentent comme un autre Gargantua. Ainsi, sa mère en parlant de lui, dit : « Il est à Stamboul, occupé à « boire du bon vin ; il a bu trois jours et trois nuits, « a avalé trois cents mesures de vin et cinquante « muids d'eau-de-vie, il boit et mange du sel et du « poivre ». Son fils Sekula, que la poésie bulgare traite avec une préférence toute sympathique, lui fait les mêmes reproches : « Tu mériterais, lui dit-il, que « je fasse sauter ta tête grise de tes épaules, car « tu perds dans le vin toute ta raison et tu ne sais « pas ce que tu fais. » La tradition semble avoir voulu idéaliser en lui, la force matérielle. Aux environs de Szvisztof on montre encore une pierre énorme que Déli-Marko aurait apportée de Nikopol[2]. Le Marko bulgare meurt autrement que son frère serbe, et

1. Bessonof voit dans ces noirs Arabes qui jouent un si grand rôle dans l'épopée bulgare, les anciens Valaques, dont les descendants qui habitent la Macédoine et la Thessalie s'appellent aujourd'hui : Karavalaques.

2. Voir Dozon, Kanitz et Bessonof.

comme le poème serbe est plus connu, je me contenterai de traduire le chant bulgare :

L'aurore se lève — de la belle terre valaque. — Ce n'est pas la brillante aurore, — c'est la mère de Marko. — Comme elle cherche Marko-*iunak*[1] ! — Sur son chemin elle rencontre le brillant soleil : — « Bonne rencontre, brillant soleil ! » — « Que Dieu te bénisse, mère de Marko ! — Où diriges-tu tes pas ? » — Elle répond tout bas : — « O toi, brillant soleil ! — Tu marches haut — et tu regardes au large. — N'as-tu pas vu Marko l'iunak ? » — Le brillant soleil lui répond tout bas : — « O mère de Marko ! — Ne cherche pas Marko l'iunak. — Marko est là-bas, là-bas. — Dans la terre de la Kraïna[2]. — Il se bat avec l'armée turque. — Quand les Turcs frappent Marko — on entend comme un écho. — Quand Marko frappe les Turcs — la terre et le ciel tremblent. — Les Turcs ont blessé le roi Marko, — De soixante-dix blessures cruelles, — et le roi Marko s'est couché — sous sa tente blanche. — Au-dessus de lui se battent des aigles noirs, — et le roi Marko leur dit doucement : — « O vous, aigles noirs ! — Ne vous battez pas ! ne vous battez pas ! — Mon sang n'est pas à boire » — Et les aigles noirs — disent doucement au roi Marko : — « O toi, roi Marko ! — Nous ne nous battons pas pour avoir ton sang, — mais nous prions Dieu — pour ta santé de iunak. » — Et le roi Marko dit aux aigles noirs : — « Allez, allez ! — Là-bas, là-bas dans la terre de la Kraïna, — manger de la chair turque, — et vous abreuver de sang noir[3] »

Ainsi, le Marko bulgare meurt comme un athlète qui succombe à la force et au nombre ; le Marko serbe comme un héros surnaturel, mystérieux, qui semble

1. *Iunak*, en bulgare comme en serbe, signifie mot à mot : jeune homme ; en poésie : guerrier, brave, héros.

2. *Kraina*, nom donné à la Valachie.

3. Il est à peu près certain que Marko périt dans une bataille livrée en 1382 par Bajazet aux Valaques. La poésie bulgare n'a pas voulu que son héros mourut comme allié des Turcs, mais au contraire comme leur ennemi.

se retirer momentanément de la scène du monde, parce que son rôle est fini, mais dont le retour est attendu impatiemment par le peuple comme étant le signal de la liberté.

L'affinité intime qui règne entre l'épopée serbe et l'épopée bulgare, se révèle à un même degré dans les chants de haïdouques. Le *haidoutine* bulgare, le *haidouque* serbe et le *klephte* grec sont frères, car une situation identique les a produits. Quelques écrivains européens [1], turcophiles déclarés, ont dépeint les haïdouques sous les couleurs les plus défavorables, ou en ont fait de simples voleurs de grand chemin. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on leur a rendu justice [2]. Le haïdouque ne peut pas être non plus comparé à l'*outlaw*. S'il rompt avec sa famille et la société, s'il se réfugie dans les montagnes, ce n'est pas pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice qui n'existe pas en Turquie, c'est parce qu'il a un père, une mère, un frère, une sœur, sa fiancée, ou enfin une injure sanglante à venger, ou bien parce que les caprices d'un fonctionnaire turc l'ont ruiné, et que n'étant pas protégé par la loi et livré à lui-même, il se fait justice, et déclare une guerre éternelle aux oppresseurs qui l'ont perdu. Il protège en même temps ses compatriotes, aussi ces derniers dans leurs chants populaires le dépeignent-ils comme un héros. Le haïdouque qui avait fait du tort à un paysan inoffensif recevait le nom méprisant de *kokoszarine*, et était éloigné de la bande. Les haïdouques,

1. Voir par exemple l'ouvrage récent de Rosen : *Die Balkans Haiduken* (Leipzig, 1878).

2. Voir les récits de voyage de Kanitz, de Mackensie et Irby, de Barkley, etc.

dans leurs chants populaires sont appelés *iounaks* (braves guerriers), et *momkis* (gaillards). Ils marchaient en bandes (*tchèta, droujina*) qui dépassaient rarement cinquante hommes. Le chef de la *droujina* portait le nom de *voiévoda* et était élu tous les ans par les haïdouques. « Maintenant, lui disaient-ils alors, tu es notre chef, où est ton cheveu, là, sont nos têtes. Avec toi nous sommes prêts à nous jeter à l'eau et au feu, pour la foi, la justice, la sainte Croix, le nom de saint Jean et le sang chrétien ». Celui qui était [illegible] dans une *tchèta* devait prêter serment. Il élevait [illegible] fois son poignard en l'air, et, faisant le signe de la croix, jurait au nom de Dieu et de saint Jean d'être fidèle à sa parole. Chaque *droujina* avait son drapeau (*bariak*) qui était rouge ou bleu. Le porte-étendard (*bariaktar*) était après le voïévode, le personnage le plus important de la troupe. Le Rhodope, les Balkans et surtout la *Stara-Planina* étaient le théâtre de leurs exploits. C'est là qu'ils se mettaient à l'abri des poursuites des soldats turcs, c'est là aussi qu'ils cachaient leurs armes. De là ils surveillaient les routes, ou descendaient dans les villages, châtier un Turc ou un Tcherkesse dont les paysans avaient à se plaindre. Ils étaient renseignés par les paysans eux-mêmes, le plus souvent par des pâtres ou des espions (*karavoulines*). Ils ne se contentaient pas d'être des vengeurs, ils attaquaient souvent pour piller, et le haïdouque Hitof Panaïote[1] avoue lui-même que quand il avait besoin d'argent, il arrêtait la poste. Les haï-

1. Les mémoires de ce célèbre haïdouque ont été publiés à Bucharest (1872) avec la rédaction de Karavelof. Le *Slavianski Sbornik* (Recueil slave, tome II) organe du Comité de bienfaisance de Pétersbourg, en a publié une traduction.

douques se réunissaient au printemps, le jour de la Saint-Georges, lorsque, dit Hitof, « ils commençaient à devenir enragés, et que la verdure et les hirondelles leur donnaient de l'audace. » Le lieu du rendez-vous (*sbirina*) était fixé d'avance. Leur campagne durait jusqu'à la fin de l'automne. Alors le manque de vivres et le froid les forçait à aller passer l'hiver dans les grandes villes où ils avaient des amis qui leur donnaient un asile (*iatakes*), ou bien ils passaient la frontière serbe ou le Danube munis bien entendu de passeports en règle. Rarement ils restaient pour cette saison dans les Balkans.

Les haïdouques d'autrefois, Manusz, Straszil, Rada, Vlko, et surtout Stoïan qui est le prototype des haïdouques serbes et bulgares étaient les représentants de familles anciennes, riches et puissantes, aussi les chants qui leur sont consacrés, ont une forme plus poétique et mieux travaillée. Les haïdouques modernes, Conio, Totio, Donczo, Hitof, Péio, Ceko, etc., sont sortis de la masse du peuple; ils apparaissent, dans la poésie populaire, sous des couleurs moins intéressantes; quelquefois on n'y voit que le récit un peu sec de leurs exploits ou de leurs ruses. Voici un des plus jolis de ces chants :

Ianka erre dans les montagnes, elle joue avec une feuille de poirier, et dit à la verte forêt : « O toi, forêt verte ! O toi, eau fraîche ! avez-vous vu les haïdouques et le voïevode Kara-Tanas? Il erre à l'ombre des forêts, et mon frère est dans sa *droujina*. » Un petit oiseau chante au fond de la forêt : « Ianka, jolie fille, pourquoi es-tu si belle quand tu es si sotte? Si les arbres parlaient, les gardes-forestiers les couperaient, les moutons ne paîtraient point dans la forêt et les haïdouques ne se cacheraient pas sous les chênes verts. » Le petit oiseau n'a pas encore fini, que tout à coup apparaît

la *droujina*. Kara-Tanas la conduit, Ivantcho porte l'étendard. Les longs fusils sur l'épaule, les yatagans dorés à la ceinture, les gibecières en or pur, les pistolets à deux coups tout reluisants, — rien ne peut faire connaître qui, parmi ces *iounaks* est le voïevode! Ianka essuie ses larmes et s'écrie : « O vous, forêts vertes, déployez largement vos feuilles. Élevez haut vos branches, formez un ombrage épais, pour mes frères, les chers haïdouques. Donnez un asile à ces *iounaks* d'élite, qu'ils marchent sous votre ombre, qu'ils taillent nos oppresseurs et qu'ils guerroyent contre les sultans de Stamboul.

Il y a des femmes qui se font aussi *haïdoutes*, comme Boïana, Todorka, Ielenka, Draganka et Sirma. Boïana et Sirma, grâce à leur force et à leur adresse à manier les armes, sont nommées *voïévodkas* des haïdouques, et savent habilement détrousser les Turcs. Boïana arrête la jeune *kadeuna*[1] Kerima qui passe avec un grand convoi d'argent. La jeune Draganka aide son frère Ivantcho à s'emparer aussi d'un trésor. Les haïdouques ne recevaient dans leurs *tchétas* que les jeunes filles. Lorsque la voïévodine Todorka se maria, elle dut quitter le fusil pour la quenouille. Les haïdouques qui étaient sous les ordres de Sirma ignorèrent longtemps son véritable sexe. Après son mariage, elle s'établit avec son mari à Prilip, où D. Miladinof fit sa connaissance.

Les Pomaques des environs de Lovcze et du Dospat sont des Bulgares mahométanisés. Ils fournissent, sous le nom de *vardars*[2], des postes de surveillance dans les montagnes. Leurs noms sont chrétiens, seulement au lieu de la finale *icz*, qui indique la descen-

1. *Kadeuna*, femme turque.
2. Les Turcs les appellent des *Séïmènes*.

dance, ils ajoutent le mot *oglou* (fils), par exemple, Pantchooglou. Ils n'observent de la religion turque que le *beïram* et le *ramazan;* pour le reste, ils ont conservé tous les usages slaves et vénèrent, comme les autres Bulgares, saint Georges, saint Dimitri et saint Nicolas. Ils ont aussi leurs chants épiques dans lesquels ils célèbrent les exploits de leurs héros; pour la plupart, ces chants ont une couleur tragique et sont empreints d'une sombre superstition. L'un d'eux définit ainsi le Pomaque : « Le Pomaque n'est pas né d'une Turque efféminée, il n'a pas grandi dans la soie et le velours, il n'a pas été nourri mollement et grassement, mais il est né d'une grossière Bulgare, il a été élevé sous un chêne et nourri de farine de maïs. »

Le monde surnaturel que représentent les croyances superstitieuses des Bulgares est seulement slave par la forme; pour le reste, il est farouche, terrible et sauvage comme si le Finnois bulgare y avait laissé l'empreinte de sa vie primitive sur le Volga. Ce ne sont que Lamias, Dragons et Samovilas faisant une guerre acharnée à l'homme.

Les *Lamias* habitent les fontaines et les puits. Pour y prendre de l'eau, il faut payer un tribut de jeunes filles. Une Youda prélevant un tribut sur un village, ne veut ni béliers à laine épaisse, ni moutons aux yeux noirs, mais deux *iounaks*, joueurs de *kaval* (flûte) et deux jeunes filles qui sachent danser. Elles ont pour frères les dragons avec lesquels parfois elles sont en guerre. Ces dragons (*zmeï*, *vitek*) ont des femelles et des petits, ce qui ne les empêche pas d'aimer les jeunes filles et de les en-

1. Voir les *Mémoires* de Karavélof (*Monde slave*, II, 1878).

lever. Pour réussir, ils prennent la forme qui leur plaît. Dans les chants mythologiques de Verkovicz, il est parlé plusieurs fois du dragon qui a trois têtes et sept queues, et qu'on ne peut tuer qu'avec des armes enchantées. Les *Youdas*, *Samodivas*, *Samovilas* ne forment qu'une seule famille, et représentent les éléments, les vents et les ouragans.

Est-ce le tonnerre qui gronde, ou la terre qui tremble? est-ce la mer qui se brise sur les écueils, ou les vilas qui se battent dans la montagne?

La Samodiva qui se bat depuis trois jours avec Stoïan sans pouvoir le vaincre, appelle à son secours les éléments et les tempêtes ses sœurs sous la forme de vents. Les Samodivas enlèvent aussi les jeunes filles. Ainsi Neda est enlevée par trois cents Youdas et trois mille Samovilas. Elles ont des habitations, une famille et des enfants. Les lieux où elles dansent sont dangereux pour les hommes et leur chant fait perdre la raison. Ordinairement elles sont malfaisantes; quelquefois elles portent secours et s'humanisent. Une Samovila panse les blessures d'un Pomaque et lave ses plaies. Sekula qui est tombé au pouvoir d'un dragon à trois têtes, est délivré par les samovilas Djurda et Erina qui deviennent ses *posestrimas*[1]. La même Djurda réveille Marko pendant la nuit pour lui annoncer que l'on vend à Samboul un sabre enchanté, et l'aide à en faire l'acquisition. Une autre qui est amoureuse du berger Stoïan revêt la forme d'une ourse pour le suivre. Une autre fois Stoïan, qui est le héros ordinaire des chan-

1. Voir l'explication que j'ai donnée de ce mot.

sons bulgares, enlève les habits d'une Samovila qui se baigne et la prend ainsi de force pour épouse. Le jour de naissance de son enfant, elle prie son mari de lui donner ses habits de Samovila et de jouer de la musette, afin qu'elle puisse danser. Stoïan lui obéit, mais au lieu de danser, elle s'envole par la cheminée, et va au séjour de ses sœurs se baigner à la source de virginité afin que sa virginité lui revienne. Parmi ces Samodivas, il y a trois *narecznicas* ou Parques qui viennent le troisième jour après la naissance de l'enfant pour fixer son sort. Elles arrivent aussi au berceau du Christ, et l'une d'elles lui coud une chemise, la seconde lui tricote un maillot et la troisième orne son bonnet. On voit par là que les croyances chrétiennes sont mêlées aux superstitions païennes. Marie accouche du Christ au monastère de saint Élie; elle va se confesser à un saint d'avoir maudit sur sa route trois arbres, puis elle communie. Les chansons sur saint Basile forment le sujet des *Koladas* bulgares.

Le soleil ne joue pas le même rôle que dans les chants mythologiques. Il se contente d'enlever la belle Grozdanka dans une escarpolette d'or.

Les chants domestiques ou chants de femmes bulgares sont loin d'avoir la poésie, la naïveté et la fraîcheur des chansons serbes. Ordinairement, les Bulgares ne voient dans les jeunes filles qu'un modèle de force et de travail, ainsi que le prouve cette chanson :

Avant tout j'aime les jeunes filles bulgares, toute la journée elles moissonnent du blé sous un soleil ardent, toute la journée elles sont sur pieds du matin au soir. Elles portent des poignées de blé et les lient en gerbes; elles posent ces gerbes en tas et chantent comme le rossignol. Lorqu'arrive

le soir, elles retournent à la maison, sautillant légèrement comme de petites perdrix, elles sont blanchettes comme un livre blanc[1] et ont le visage large comme des pommes d'api.

Le portrait qu'un amant fait de sa maîtresse est grossier et matériel. Il compare sa taille à un mince peuplier, son visage à du fromage frais, ses yeux à de noires cerises, etc. Quelques-unes de ces chansons nous rappellent cependant les belles chansons serbes :

La nuit m'a surpris, ma mère, près du pauvre pays de Schoumla, là, je rencontrai une *moma*[2] de Schoumla ; elle portait à son bras un petit panier d'or, dans ce panier étaient trois pommes, trois pommes d'été. Je lui demandai, ma mère, une pomme, et elle ne me donna pas même un gai regard, j'étendis la main et la baisai ; elle me les donna toutes avec le panier.

Et cette autre :

Je sais ce que je ferai, Lenka, je mourrai, je périrai, Lenka, à cause de toi ; mon corps, Lenka, dormira dans le tombeau, mais mon âme, Lenka, sera près de toi, l'été sur ta petite gorge, l'hiver entre tes seins. Dieu punira ta mère, Lenka, car elle ne te laisse pas sortir sur la porte, afin que nous nous voyons. Il punira aussi ton père, Lenka, car il ne te permet pas d'aller chercher de l'eau, afin qne nous restions ensemble un tout petit moment.

Les chants bulgares exaltent l'héroïsme des jeunes filles attachées à leur religion. Neda, Rada, Kana, préfèrent se donner la mort plutôt que d'épouser des Turcs. La belle Mara, courtisée par le sultan Murad, lui répond : « J'aime mieux rester blanche Bulgare que d'être une femme turque. » Saïna, sœur de Marko,

1. Cette expression dans la poésie populaire bulgare et serbe signifie une lettre.

2. *Moma*, jeune fille.

a été enlevée toute jeune par des Turcs; mais ne voulant pas renoncer à sa foi, elle s'est sauvée dans la montagne. Marko la ramène chez sa mère, qui se réjouit de ce que sa fille est restée chrétienne. La jeune fille est fort respectée, et l'outrager était commettre le plus grand des crimes. « Mieux vaut détruire une église que de déshonorer une jeune fille; l'église peut être rebâtie, le déshonneur d'une jeune fille ne peut jamais être réparé. » Les haïdouques croyaient que celui qui avait insulté une jeune fille devait infailliblement être pris par les Turcs.

L'honneur de la famille est conservé avec un soin jaloux, et toute infraction est punie de la façon la plus sévère. Ivan tue sa fille parce qu'elle court les chemins avec les kavas. Janka, compromise, cherche la mort dans le Danube. Kondofila veut se débarrasser de son fils qui la gêne dans ses relations avec son amant. Elle lui tend un piège; mais ce dernier est prévenu par sa sœur. Il se venge en tuant sa mère, et jette son corps dans le Danube. Jankulo a été séparé de sa mère et de sa sœur depuis son enfance. Il se marie avec cette dernière, sans se douter des liens qui existent entre eux, et en a un fils. Leur mère, qui les retrouve après un long esclavage, leur apprend la vérité. Effrayés, ils lui demandent ce qu'ils doivent faire de l'enfant. « Coupez-lui la tête, et brûlez son corps », répond la mère inflexible.

La situation de la femme est très dure chez les Bulgares, et a quelque analogie avec celle des turques. Comme chez les Serbes, le *dever*[1] doit con-

1. *Dever*, garçon de noces qui est ordinairement le frère, ou le beau-frère du marié.

duire la fiancée à la maison de l'époux; celui-ci ne doit point la regarder pendant le trajet; la moindre infraction à cette coutume entraînerait une sorte de déshonneur. Momczil qui s'est oublié au point d'embrasser sa fiancée en route, la perce ensuite d'un poignard. Dans les chansons bulgares, le mari n'éprouve pour sa femme qu'un amour physique.

Marko veut répudier sa femme Dafina parce qu'elle n'est plus jolie. Stoïan renonce à sa femme parce qu'elle ne lui donne pas d'enfants. La maison de Todor brûle et il hésite s'il doit sauver sa femme et ses enfants, ou son cheval noir avec la selle d'or. Sa mère lui conseille de sauver le cheval « parce que, dit-elle, un tel cheval se trouve rarement, et si ta femme brûle avec les enfants, tu en trouveras une plus belle, tu en engendreras de meilleurs. » Danka se plaint de ce que son mari la force à traîner la charrue et la bat avec une branche de ronce. Jana est vendue par son mari pour douze bourses, parce qu'elle ne lui gagne pas d'argent. Todor va trouver le boucher et lui dit de tuer sa femme parce qu'elle est « une vache stérile. » Enfin l'épouse bulgare est exposée aux mauvais traitements ou aux calomnies de sa belle-mère ou de sa belle-sœur. Ainsi la belle-mère de Borianka l'accuse auprès de son fils Stoïan de s'être divertie toute la nuit avec ses apprentis, pendant l'absence de Stoïan. Celui-ci croit ce que lui dit sa mère, et perce Borianka d'un coup de couteau.

Il ne faut pas reprocher aux Bulgares la grossièreté de leurs mœurs, mais se rappeler que pendant des siècles, les Turcs unis au clergé grec se sont appliqués à les dépraver et à tuer leur âme. Il n'est donc

pas étonnant que les Bulgares aient pris quelque chose de leurs vainqueurs.

Les *sleptzi* (aveugles) qui parcourent la Serbie, ont disparu de la Bulgarie orientale, et ne se trouvent plus qu'en petit nombre dans la Bulgarie occidentale. La *gousla* aussi est oubliée. Le soin de réciter les chants épiques (*iunatzki*) a été laissé aux Tsiganes qui accompagnent ordinairement leur récitatif de la *tsigoulka*, sorte de violon grossier. Naturellement, la poésie populaire perd beaucoup en passant par leur bouche. En revanche les chants de femme et d'amour sont plus cultivés. Le jour ils servent d'excitation au travail, le soir et les jours de fête ils retentissent à la danse du *choro*. Malheureusement, les instruments dont on se sert pour accompagner ces chansons, comme la *gaïda*, la *zourma* et la *svirka* ou *kaval* (flûte) sont assez mauvais. Le meilleur instrument est encore la *tamboura* que les Bulgares du Sud appellent *blgarina*, espèce de violon arrondi à six ou sept cordes métalliques, et qui est le frère de la *gousla*. Le *choro* bulgare ressemble au *kolo* serbe et au *labyrinthe* grec. Voici la description qu'en fait le célèbre voyageur Kanitz : « Les jeunes filles et les garçons forment d'abord une chaîne qui ressemble à un ruban aux couleurs variées. Cette chaîne fait deux pas en avant, puis un pas en arrière. La mesure est de plus en plus accélérée, et suivant son mouvement, les deux ailes se rapprochent peu à peu, puis forment un cercle qui se défait pour se reformer ensuite. Le charme de cette danse consiste dans la jolie variété des figures, ainsi que dans la mobilité élastique avec laquelle les danseurs observent la mesure. » Le Bulgare Karavelof décrit cette danse d'une autre façon :

« En avant vont les garçons, derrière eux les jeunes filles qui sont fiancées, puis les jeunes femmes, les jeunes filles et les enfants. Tous se prennent à la ceinture et forment un demi-cercle ; le joueur de *gaïda* se place au milieu, et avec lui quatre ou cinq des meilleures chanteuses. Quelquefois elles chantent seules, et quelquefois le chœur, après elles, répète chaque vers[1]. »

La poésie bulgare et la poésie serbe ont aussi beaucoup de points de ressemblance avec la poésie populaire grecque, et un travail intéressant à faire serait de comparer les chansons bulgares et serbes aux chansons grecques. Le *Chant du mort*, où l'on voit le frère se lever du tombeau pour reconduire sa sœur chez sa mère, se trouve chez les Serbes et les Grecs. Le *Charos* bulgare qui transporte les morts, est une réminiscence de la mythologie grecque. Enfin les *Vilas, Samovilas* et *Samodivas* slaves sont de la même famille que les *Horas* grecques.

1. *Monde slave*, V.

II

LITTÉRATURE SERBE[1]

CHAPITRE PREMIER

Origines de la littérature serbe. — Les Némanias. — Littérature religieuse et apocryphe. — Secte des Patharènes. — Les livres des *Fratars.* — Saint Savva. — Douschan. — Asservissement de la Serbie. — Littérature classique à Doubrovnik.

La Serbie sous la pression du danger qui la menaçait du côté des Bulgares et des Grecs, parvint à se constituer en état indépendant grâce au courage et à l'énergie de son chef, Bela Urosz (1120) fondateur de la dynastie des Némanias. Le successeur et petit-fils de Bela, Stephan Némania fut nommé grand joupan.

1. A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité. — *Obzor istorii slavianskich literatur*, déjà cité. — Iagicz, *Histoire de la littérature serbo-croate* (1867). — Journaux illustrés, *Vienac* d'Agram (1877). — *Srbadia* de Vienne (1876). — *Srpskazora* (Vienne, 1877-78). — Journal, *Zastava* (1877). — *Letopis matice srpske* (Revue de la matica serbe). — Novisad (1876-77). *Anthologie jihoslovanska*, Krzijek (Prague [illegible]). — *Les Serbes de Hongrie* (Prague, 1873-74). — *Glasnik*, organe de la Société littéraire de Belgrade, XXV-XXXV, etc.

Il réussit à dompter les rébellions des autres joupans de sa famille, et à se rendre complètement indépendant. Il prit alors le titre de roi, *kral*. Après un long règne, il se fit *kaloudjer*[1] sous le nom de moine Siméon, et entra au monastère serbe de Khilandar sur le mont Athos. Ce roi est appelé par les Serbes *sveti kral* et est honoré à l'égal de saint Louis en France. Il fut remplacé par son fils Stephan II, qui louvoya habilement entre les Bulgares, les Hongrois et les Grecs coalisés contre lui, épousa la fille du doge vénitien, Dandolo, et se montra même disposé à écouter le pape qui l'en récompensa en le couronnant roi.

L'ancien bulgare avec l'alphabet cyrillique, fut adopté par les Serbes comme langue liturgique et partant comme langue littéraire. Les Serbes s'empressèrent de copier les écrits religieux ou autres parus en Bulgarie, et c'est par ces copies dont le nombre augmente de jour en jour grâce aux recherches paléographiques, que l'on a pu remonter à la littérature primitive bulgare. Ces copies sont faciles à reconnaître, car plus on avance dans l'ordre chronologique, et plus les serbismes sont fréquents. La littérature apocryphe pénétra aussi en Serbie avec les doctrines des Bohomiles qui donnèrent naissance à la secte des Patharènes. Cette secte recruta de nombreux adhérents en Serbie et en Bosnie. La littérature serbe de cette époque compte toutefois quelques productions originales. Citons d'abord les *gramotas*[2] des grands joupans et des *krals* serbes ainsi que des Bans de Bosnie, et qui sont plus importantes au point de vue

1. *Kaloudjer*, moine slave du rit grec.
2. *Gramotas*, lettres patentes.

historique et philologique qu'au point de vue littéraire. Un autre genre plus intéressant, ce sont les écrits des *fratars* [1] dans lesquels l'enseignement religieux est développé sous forme de paraboles et d'allégories. Ces ouvrages écrits en caractères cyrilliques furent surtout très répandus en Bosnie. Il existait encore des contes populaires empruntés à l'Orient ou aux Turcs et que Karadjicz devait plus tard recueillir de la bouche du peuple. Stephan II a laissé une vie de son père saint Siméon. On a aussi quelques ouvrages de saint Savva. Ce moine est une des figures les plus populaires et les plus saillantes de l'ancienne Serbie. Fils et frère de rois, il quitta volontairement le monde et changea son nom de Racko pour celui de Savva. Il passa les deux premières années de sa vie cénobitique au monastère bâti par son père Némania sur la Studenica, puis il alla sur la sainte montagne au monastère de Khilandar, aussi construit par son père. Lorsqu'il en fut nommé le prieur, il composa à son usage un règlement détaillé (*Tipik*) qui a été conservé. Nommé archevêque par son parent l'empereur grec Lascaris (1221), il eut le bonheur de couronner son frère Stephan II. On a encore de lui une vie de son père Nemania et un *tipik* écrit pour le monastère de Studenica [2]. Un moine du couvent de Khilandar, Dométian, laissa une *Vie de saint Siméon* et une *Vie de saint Savva;* l'archevêque Daniel un *Rodoslov* renfermant l'histoire des rois serbes et des archevêques

1. *Fratar*, moine du rit romain.
2. Shafajik a publié un fragment de ce *tipik* dans son *Serbische Lesekörner*, mais il n'a pu être retrouvé.

leurs contemporains. Zamblak qui, bien que Bulgare et métropolitain de Kief, appartient à la littérature serbe, écrivit une *Vie du roi Stephan*.

Après la mort de Stéphan II, les dissensions les plus violentes s'élevèrent au sein de la nombreuse famille des Némanias. Vers le commencement du quatorzième siècle, un descendant de cette famille, Stephan Douschan, fit assassiner son père, et parvint à faire respecter son autorité. Son règne peut être comparé à celui de Charlemagne. Il conquit la Bosnie, l'Albanie, l'Étolie, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Bulgarie, et la Dalmatie avec Raguse. Il porta même ses vues sur Byzance, et son plan était de créer un nouvel empire d'Orient. La mort l'empêcha de réaliser ses projets gigantesques. Élevé à Byzance, il importa dans son pays les mœurs et les usages grecs. C'est à lui qu'on doit la publication du *Zakonik* qui porte son nom. Ce recueil de lois, élaborées par un concile où prirent part le patriarche et les évêques, le tsar et ses boïards, nous donne une idée très nette de l'état de culture dans lequel se trouvait alors la Serbie, et des réformes opérées par Douschan. On voit la féodalité serbe organisée comme la féodalité en Europe, et tenant les paysans sous son pouvoir. La cour et l'administration furent modelées sur Byzance, et les boïards serbes transformés en logothètes et en chambellans. Enfin, Douschan créa l'ordre de Saint-Stéphan. Après la mort de Douschan, les dissensions recommencèrent. Le jeune fils de Douschan fut assassiné par le joupan Voukaszine, et celui-ci s'empara d'une partie de la Serbie. Ce pays se trouva affaibli en face de l'invasion turque. Le tsar Lazar Gréblianovicz, qui régnait sur une partie de la Serbie, essaya

de résister à l'ennemi; mais, trahi par son gendre Vouk Brankovicz, qui passa du côté des Turcs, il fut écrasé, et périt à Kossovo (15 juin 1389). La Serbie végète quelque temps sous la domination de ses despotes, puis forme le *Vilayet de Serbie*, et tombe pour ne plus se relever que quatre siècles plus tard. Ceux qui ne voulurent pas supporter le joug turc s'enfuirent sur le bord de l'Adriatique où ils formèrent de hardis marins dans les stations de Klis et de Sénia [1], d'autres se réfugièrent dans la principauté de Zéta [2], et lorsque celle-ci fut conquise par les Turcs, ils s'enfuirent dans les montagnes de Katoune jusqu'alors inhabitées et fondèrent la Tserna-Gora. Plus d'un demi-million de Serbes sous la conduite du Patriarche d'Ipek, Arsène, et en d'autres circonstances, passa le Danube, et l'Autriche les établit sur ses confins qu'ils défendirent contre les Turcs.

Les nobles qui restèrent et qui ne voulurent pas embrasser l'islamisme furent confondus, avec le peuple, dans l'humble classe des raïas. La littérature serbe fut naturellement condamnée au mutisme et à l'impuissance. On ne la retrouve plus que dans les couvents épargnés par les Turcs. Les moines se contentèrent de traduire les chroniqueurs byzantins : Malala, Harmatol, Zonar et Manassias, et d'écrire eux-mêmes des chroniques qui n'offrent aucun intérêt. La littérature nationale se réfugia en Dalmatie, à Doubrovnik (Raguse), où elle devait jeter un vif éclat.

Dès les premiers siècles de l'histoire serbo-croate,

1. Connus sous le nom d'*Uscoqs*.
2. La principauté de Zéta avait pour centre le lac de Skadar (Scutari).

Doubrovnik[1] surpassait les autres villes dalmates. Par ses relations commerciales avec l'Italie et le Levant, elle était devenue le débouché des contrées slaves environnantes. Cette petite république de marchands vivait en paix avec les princes slaves de Zachlume, de Travunc, et les Néretviens, ses voisins. Comme Split, Trogir et les autres villes dalmates du Sud, elle était plus accessible à l'influence de l'Italie et de la race latine. Il a été conservé de nombreuses *gramotas* et d'autres manuscrits glagolitiques qui témoignent que l'élément slave y était fort vivace. Cette Venise slave échappa aux malheurs qui frappèrent les pays slaves environnants, et sut toujours garder son indépendance. Après la prise de Constantinople et l'asservissement des Slaves, elle donna asile aux Grecs et aux Serbes (*Uscoqs*) qui, avec les Slaves des îles du littoral, lui fournirent d'excellents marins et de hardis corsaires. Ses relations intimes avec l'Italie l'initièrent au mouvement de renaissance qui se produisit dans ce pays, et sous cette influence, sa littérature reçut un riche développement. Les nombreux écrivains ragusiens employèrent indifféremment le serbe, le latin ou l'italien. Cette période littéraire qui s'étend de la moitié du quinzième à la moitié du dix-huitième siècle, peut être regardée comme une nouvelle éclosion de la littérature serbe expulsée de ses foyers. Doubrovnik eut des poètes comme Krivicz, qui fut couronné à Rome à l'âge de dix-huit ans, Gondola ou Gundulicz (1588-1678), le plus célèbre de tous, dont le poème épique *Osman*, par la beauté de

1. Voir dans la préface ce que j'ai dit au sujet de l'altération des noms propres slaves par les Allemands et les Italiens.

la forme peut être comparé à celui du Tasse, et dont l'*Ariadna* peut être regardée comme un des premiers spécimens de libretto d'opéra italien; Palmoticz qui, dans sa *Christiade*, fut un des précurseurs de Klopstock; Koubranovicz, auteur d'une sorte de sotie, *Iediupka* (l'Égyptienne); — des mathématiciens comme Boszkovicz[1], et Jetaldicz, qui, le premier, appliqua l'algèbre à la géométrie; — des érudits comme Banduri, auteur du célèbre ouvrage *Imperium orientale* (1711), qui fut membre de notre *Académie des Inscriptions* et bibliothécaire du duc d'Orléans; — des écrivains panslavistes comme Dolci, qui laissa une étude sur les langues slaves; Krijanicz, que l'amour pour sa race amena à Moscou, sous le règne du tsar Alexis, où il composa un livre sur la Russie et les Slaves[2]. Exilé à Tobolsk pour ses théories panslavistes, qui paraissaient saugrenues à cette époque, il écrivit une grammaire qui peut être regardée comme un des premiers essais de grammaire comparée[3]. Doubrovnik avait un théâtre où l'on jouait des pièces d'Euripide et de Sophocle, traduites en serbe par Vétranicz, Zlotaricz, et des pièces de Gundulicz (*Proserpina ugrabliena*, *Dubravka*, *Galatea*, *Diana*, *Armida*, etc.); et de Palmoticz (drames empruntés à Virgile, à Homère, à Sophocle, à Ovide, *Rinaldo* et *Armide*, etc.). L'abondance des matières me force à passer sous silence beaucoup d'autres écrivains dont le nombre

1. Boszkovicz fut pendant dix ans (1773-1783) directeur optical de la marine à Paris.

2. Publié pour la première fois par M. Bessonof, à Moscou (1859), sous le titre peu exact de l'*Empire russe au dix-septième siècle*.

3. Publiée par M. Bodiansky, à Moscou (1849).

est trop grand pour pouvoir prendre place ici. Je dois cependant encore citer deux poètes populaires : Munczéticz dont les *Piesniliuvezne* (chansons d'amour) le font comparer à Pétrarque, et le franciscain André Kaczicz-Mioczicz (1690-1760), qui s'inspirant de la poésie populaire et des traditions slaves publia une collection de chants en deux volumes sous le titre de : *Razgovor ugodni naroda slovinskoga.* Ces chants qu'il composa lorsqu'il était légat du pape en Dalmatie et en Herzégovine le font regarder comme un des premiers *guzlars* yougo-slaves. Publiés dans l'ordre chronologique, ils constituent une histoire poétique des Serbo-Croates, histoire qui commence aux temps fabuleux. Nous voyons les Serbes combattant sous Alexandre le Grand avec leurs faux. Après la conquête turque, ils nous dépeint les *Uscoqs* qui ont quitté leur patrie, fuyant devant les Turcs, et emmenant avec eux leurs *iunaks*[1] leurs *glavars*[2] leurs popes et leurs *serdars*[3]. Kaczicz chante ensuite les familles les plus célèbres de la Serbie; mais en vrai franciscain, il donne la préférence aux catholiques. Citons pour terminer, un de nos compatriotes Bruère Deriveaux, fils du consul français de Raguse (1827). Sous le nom de Bruerovicz il publia en serbe des satires et une comédie qui fut jouée au théâtre de cette ville.

A partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'importance de Doubrovnik commença à baisser. Ravagée par un tremblement de terre et un

1. *Iunaks*, jeunes gens ; dans le sens poétique : jeunes guerriers.
2. *Glavars*, chefs.
3. *Serdars*, juges communaux.

grand incendie, elle reçut le coup de grâce de la main des jésuites.

CHAPITRE II

La littérature serbe au dix-neuvième siècle. — Renaissance politique et littéraire. — Obradovicz, Vouk Karadjicz. — Poésie en Serbie et en Dalmatie. — Théâtre. — Histoire, linguistique, littérature politique. — Journaux. — Écoles.

Pendant près de quatre siècles, le joug turc fit peser sur la Serbie un silence de mort. Il est évident aujourd'hui que la domination turque n'est qu'un despotisme brutal, ennemi de toute vie intellectuelle et allié à un système financier qui consiste à tirer de ses sujets le plus d'argent possible. On sait que le drapeau de l'insurrection a été levé par Georges le Noir[1] aidé des Knèzes[2] et des Haïdouques dans les montagnes de la Schoumadia et que Kara Georges s'empara de Belgrade en 1806. Il fut nommé par la Serbie *vrchovni voïevoda*. Il organisa une assemblée générale devant traiter les affaires générales (*skupztina*[3]), puis plus tard un conseil suprême ou *Sénat*. Des écoles sont établies dans les centres principaux. Une école supérieure est fondée à Belgrade avec des

1. En turc : Kara-Georges.
2. Le titre de *knez* n'est pas héréditaire, mais seulement administratif.
3. Du verbe *skupiti*, assembler.

cours de droit, d'histoire et de mathématiques. Yougovicz, un savant, en est le directeur. Malheureusement en 1812, la Russie a besoin de toutes ses forces pour lutter contre Napoléon, la Serbie est écrasée par le vizir Kurchid-Pacha, et Georges le Noir prend la fuite. Milosz rétablit l'indépendance de la Serbie, et en 1817, la *Skupsztina* lui confère le droit d'hérédité dans sa famille. Ce privilège est confirmé par le *bérat* impérial de 1830. Milosz pour son despotisme dut s'expatrier et fut remplacé par le prince Alexandre Karageorgévicz (1842-1858). En 1859, Milosch fut de nouveau rappelé. L'existence simultanée de ces deux dynasties, les Karagéorgevitches et les Obrénovitches, troublera encore pendant longtemps la tranquillité de la Serbie.

Le règne de Michel Orbrénovicz fut une époque heureuse pour la Serbie (1860-1868). On sait qu'il a été assassiné le 10 juin 1868, et que son neveu Milan Obrénovicz lui a succédé.

La renaissance littéraire de la Serbie suivit de près la renaissance politique, sans que l'on puisse dire que la dernière ait été la cause de la première. A cette époque, la langue littéraire était encore le vieux bulgare altéré par des serbismes. Ce fut dans cette langue que l'archimandrite Raïcz écrivit son *Histoire des peuples slaves et surtout des Croates, des Bulgares et des Serbes* (1792) ainsi qu'un poème épique : *Le combat du serpent contre l'aigle*. Un autre écrivain Obradovicz devait amener une réforme dans la langue. Ce moine original était à l'étroit dans son couvent; il lui fallait de l'air et des livres, et dans de telles dispositions il se trouvait en opposition avec le clergé de son époque. Il raconte lui-même que lorsque

le prieur de son couvent s'aperçut qu'il lisait des livres écrits en caractères laïques, il le prévint que s'il continuait à les lire, il perdrait le peu d'esprit qu'il avait, « car, disait-il, les livres imprimés en caractères latins sont maudits, et conduisent le monde à sa perte. » Obradovicz, dans ses écrits, lutta de toutes ses forces contre l'esclavage intellectuel et l'obscurité dans lesquels végétait son pays, il était convaincu que l'instruction seule pouvait le sauver. Obradovicz avait visité tous les pays slaves et l'Europe, et fait ses études à Leipzig où il publia ses ouvrages. Il revint se fixer en Serbie où il fut nommé sénateur, inspecteur général des écoles, et précepteur des enfants de Kara-Georges. Il publia d'abord sa vie (1783) puis les *Conseils d'un esprit sain* (1784). Le grand mérite d'Obradovicz est d'avoir mis de côté la langue religieuse et d'avoir écrit dans la langue que le peuple parlait. Ce grand patriote qui rêvait l'indépendance de son pays, trouva des imitateurs, et la langue serbe prend une place chaque jour plus grande dans les productions littéraires. A la même époque paraissent des essais de roman de Vidakovicz, professeur au gymnase de Novi-Sad : Le *Jeune homme abandonné*, *Liubomir* et *la tsarine Kasia*. Mais celui qui devait faire accomplir le plus de progrès à la langue et à la littérature serbes fut Vouk Karadjicz (1787-1864). Ayant pris part à plusieurs insurrections, il fut obligé de passer deux fois le Danube. Il se mit à la recherche des chansons populaires de son pays, et publia un premier recueil en 1814. Ces chansons attirèrent l'attention de l'Europe, et furent aussitôt traduites par Gœthe et Herder. Vouk en 1841 fit paraître une nouvelle édition beaucoup plus con-

sidérable, car elle comprenait trois volumes. En 1843 il publia un recueil de proverbes serbes: *Srpske narodne polosvice*, et en 1851 un recueil de contes populaires *Srpske narodne prépovietke*. Vouk n'eut pas seulement le mérite de faire connaître à l'Europe les nombreux trésors de poésie populaire qui se trouvaient en Serbie, sur le conseil de Kopitar qu'il connut à Vienne, il continua l'œuvre commencée par Obradovicz, c'est-à-dire qu'il se servit uniquement de la langue du peuple, qu'il éleva à la hauteur d'une langue littéraire, en lui donnant un alphabet et une orthographe. Vouk avait tout ce qu'il fallait pour remplir cette double tâche. Fils de paysan et gardeur de chèvres dans son enfance, puis plus tard juge de paix, il passa ainsi une bonne partie de sa vie au milieu du peuple, et apprit à connaître parfaitement sa langue et ses chansons. Il expliqua et défendit ses réformes dans plusieurs ouvrages : *Grammaire serbe, Srpski riecznik. Orthographe de la langue serbe* (1814) et surtout dans son célèbre dictionnaire : *Serbisch — Deutsch — Latinisches Wörterbuch* (1818) et enfin dans ses brochures où il répond aux attaques de Chadjicz. L'emprunt à l'alphabet latin de la lettre *j*[1] et sa traduction du nouveau Testament (1847) soulevèrent contre lui de Nombreux ennemis qui l'accusèrent de s'être vendu à Rome. Davidovicz secrétaire de Milosz, obtint de ce prince qu'il défendît les ouvrages de Vouk. L'interdiction fut lancée deux fois contre eux, en 1833 et en 1849, et ne fut levée qu'en 1860, lorsque sa nouvelle orthographe fut admise, excepté toutefois pour les livres des écoles primaires. Vouk, dans son

1. Le *j* dans les langues slaves a la signification d'un double *i*.

œuvre réformatrice eut pour lui les jeunes serbes qui avaient fait leurs études à l'étranger, et son mode d'accentuation fut enfin admis par la science. Toutefois le système phonétique qui servit de base à sa transcription des chansons populaires, et qu'il introduisit dans la nouvelle langue littéraire, pouvait jusqu'à un certain point paraître contraire à l'histoire ainsi qu'à l'étymologie de la langue serbe; et c'est ce qui explique l'opposition que lui fit le groupe des classiques[1]. Davidovicz fut un des fondateurs du journalisme en Serbie. Il rédigea un journal (1814-1820) et publia plusieurs almanachs dont l'un *Zabavnik* contient son *Histoire du peuple serbe*. Il forma avec Mouszicky évêque de Sziszatof, et quelques autres écrivains, un groupe littéraire aux tendances rétrogrades, et dont le but était d'employer de nouveau la langue religieuse malgré les réformes de Obradovicz et de Karadjicz. Mouszicky publia dans cette langue un assez beau poème : *Voix de la harpe de Sziszatof* (1819) et plus tard : *Voix d'un ami du peuple*, dans lequel il déplore le dualisme qui s'est introduit dans la langue serbe. Sveticz[2] lui répondit : *Réponse d'un jeune Serbe à la voix de la harpe de Sziszatof* (1821). Sveticz traduisit en outre l'*Art poétique d'Horace* et laissa des travaux philologiques et historiques. Afin de faciliter la publication des productions de la littérature serbe Sveticz, Mouszicky, Magarasevicz et Shafajik fondèrent à Pesth en 1825, la *Srpska-Matica* qui eut son organe *Létopis* rédigé d'abord par Magarasevicz, puis plus tard par Soub-

1. Miklosicz, *Lautlehre*, etc.
2. Pseudonyme de Chadjicz.

boticz. Simultanément parurent d'autres recueils périodiques : l'*Hélicon*, l'*Almanach du Banat*, l'*Abeille serbe*. En 1834, l'avocat Pavlovicz fonda un nouveau journal qui devint l'annexe de la *Létopis*. Quatre ans après, paraît le premier journal politique : les *Srpske Novine*. Toutes ces feuilles n'offraient du reste aucun intérêt, et s'occupaient surtout de la polémique qui s'était élevée entre les Serbes et les Croates au sujet des prétentions politiques du parti illyrien.

La principauté de Serbie ne tarda pas à prendre part à ce mouvement littéraire. En 1833, on fonde à Belgrade un journal politique les *Srpske Novine* rédigées par Davidovicz, puis ensuite par M. Popovicz. En outre le gouvernement invita les écrivains serbes les plus distingués de l'autre rive du Danube. Les poètes Miloutinovicz, Svéticz et Popovicz répondirent à son appel. Dès lors, on remarque dans la poésie serbe deux tendances bien marquées. Les uns comme Miloutinovicz cherchent à imiter la poésie populaire ; les autres comme Mathieu Ban prennent pour modèles les classiques de Doubrovnik.

Miloutinovicz, un des principaux représentants de l'école populaire, eut une existence très accidentée, et sa vie est un véritable roman. Tour à tour pâtre, étudiant à Leipzig, scribe, pope, marchand haïdouque, jardinier et professeur, il fut deux fois emprisonné et fut même condamné à mort (1840). Chassé du gymnase de Karlovac pour ses idées trop avancées, il revint chez ses parents, et aida son père dans son commerce de grains. Il fut même assez heureux pour faire arriver à Pesth un chargement de maïs au moment où les Français franchissaient le

Raab (1809). Son poème national *Serbianka* eut un grand succès, bien que les critiques serbes lui reprochent de s'être laissé influencer par la poésie allemande. Cette œuvre lui valut un don de 250 thalers du prince Milosz, et lors de son passage à Pesth, la jeunesse serbe de cette ville lui offrit une couronne de lauriers. Miloutinovicz fut ensuite nommé secrétaire du ministre de l'instruction publique et historiographe serbe. Cet écrivain était d'une grande fécondité. Après son poème, il publia les *Chansons de la Tserna-Gora et de l'Herzégovine* (1837) sous le pseudonyme de Czoubro Czoïkovicz, et l'*Histoire de la Tserna-Gora* fruit des études qu'il fit dans ce pays où il avait été précepteur de Pierre II. A son retour en Serbie, il fut chargé d'écrire l'*Histoire de la Serbie*, de 1813 à 1817. Il laissa deux drames dont je parlerai au chapitre du théâtre. Son *Histoire de la Serbie* déplut par sa franchise au prince Milosz qui l'exila. Lors de la révolte de 1840, il faillit perdre la vie. Il retourna de nouveau en Serbie, après l'abdication du prince Michel, mais son drame de *Kara-Georges* lui attira de nouveaux désagréments, et il dut une seconde fois quitter le pays. Miloutinovicz mourut fort pauvre, et ses amis, pour subvenir aux frais de ses funérailles durent ouvrir une souscription. Cette nature poétique entée sur un fond sauvage, n'est-elle pas l'image du pays qui l'avait produite?

Svéticz aussi appelé dans la principauté fut chargé de réformer le code judiciaire et administratif. Malgré ses occupations, il eut encore le temps de composer un recueil de poésies originales : *Piesme izvorne* (1855). Popovicz rendit de grands services

au théâtre serbe, et ses pièces, dont je parlerai plus loin, furent jouées à Belgrade et dans les villes de la Serbie. Maleticz, professeur au gymnase de Belgrade, écrivit un poème : *Apothéose de Kara-Georges* où l'inspiration fait place à la rhétorique. M. Popovicz rédacteur des *Novine* publia ses poésies sous le titre de *Macz i pero*[1] (1846).

Les Serbes de l'Autriche continuèrent à se distinguer. J. Soubboticz, avocat à Novi-Sad, et rédacteur de la *Letopis* publie un recueil de poésies sous le titre de *Lira* (1837) et neuf ans plus tard fait paraître son œuvre principale : *Stepan Deczansky* épopée qui décèle l'étude de la poésie populaire. Dans ses œuvres, il s'attache surtout à dépouiller la poésie serbe de sa forme primitive, et à la soumettre aux règles savantes de la poésie européenne. Il avait été nommé professeur de droit romain à l'université de Pesth, puis député. Ayant pris part au congrès ethnographique de Moscou (1867), il fut à son retour en butte aux persécutions du gouvernement hongrois. Radiczevicz, le poète le plus populaire du Banat, se fait remarquer par la beauté de la forme, la fantaisie et le sentiment, comme par exemple dans le *Kolo serbe*, la *Dievoïka na stoudentzou* et ses descriptions de paysage. Ilicz a su saisir la note populaire dans sa *Bataille de Kossovo* (1847). Outieszenovicz dans son poème *Nedielko*, se montre plein de foi dans la renaissance de son peuple. Parmi les principaux poètes contemporains, il faut citer Michaïlovicz, à qui l'on doit un recueil de poésies fugitives : *Smilié* et *la Voïévodine;* l'archimandrite

1. *L'Épée et la Plume.*

Gruicz qui est l'auteur d'un poème religieux et historique : *Saint Savva Nemanicz* (1861). La *Slavianka* de Nenadovicz a été traduite en français. Ce poète est un des hommes les plus instruits de la Serbie. Après avoir perfectionné ses études à Heidelberg et à Paris, il fut nommé secrétaire du ministre de l'instruction publique. Retiré aujourd'hui dans la Tserna-Gora, il fait paraître de temps à autre quelque petite pièce qui prouve que son talent n'a pas faibli. Kujundjicz, le rédacteur de l'organe de l'*Omladina*, a publié un recueil de poésies lyriques. Un autre recueil, *Guzle*, est composé de récits historiques où le poète raconte les événements qui se sont passés dans la Serbie autrichienne au dix-septième siècle. Il a aussi écrit des chants patriotiques : *Aberdar prvijek*[1]. Kujundjicz peut être classé parmi les premiers poètes de la Serbie contemporaine. Mitko Popovicz a dédié au prince Nicolas des chants de guerre intitulés : *Pred Vaskrs*[2]. Je citerai encore, en Hongrie, Iovanovicz (né en 1830), auteur de poésies fugitives, qui s'est formé à l'école populaire. Dans l'une de ses pièces : *Delia-Devoïka* (la jeune fille soldat), l'héroïne se vante d'avoir servi avec Milosz et Marko ; avec Marko elle a appris à boire, et avec Milosz elle a appris à chanter. Dans la principauté, nommons Katinski, et Dragaszevicz, professeur à l'école militaire de Belgrade et auteur d'un petit poëme : le *Haïdouque vlko*. En général, la poésie serbe se recommande plutôt par la quantité que par la qualité. Elle n'a pas encore réussi à se débarrasser de la forme populaire,

1. *Le premier coup du canon d'alarme.*
2. *Avant Pâques* ou *avant la Résurrection.*

et cette enveloppe primitive nuit beaucoup au caractère de son inspiration.

Le roman n'est bien cultivé que lorsque la poésie est en décadence. C'est ce qui n'est pas encore arrivé à la Serbie, où la poésie nationale n'a pas encore épuisé tous ses trésors. Aussi est-ce pour cela que les romanciers sont très peu nombreux. On peut seulement citer Atanackovicz, avocat serbe en Hongrie, qui a écrit : *Darak Srbianki* (le Cadeau de la Serbe) et les *Deux idoles*, dont le sujet nous reporte aux troubles de 1848, etc.; des récits historiques de Jivkovicz ; un roman historique de Soubboticz, *Dabrac*, qui est emprunté à l'histoire de la Syrmie, et un autre de Ignatovicz : *Brandkovicz*. Un autre roman de toute actualité, c'est celui de madame Milka Matrenova : *Petit tableau dans un grand cadre*, qui décrit des scènes de l'insurrection bosniaque. En fait de récits populaires, la littérature serbe possède les *Pripovetké* de Szabczanine, secrétaire du ministre de l'instruction publique, bien connu pour ses travaux pédagogiques. Ces récits pleins de naturel et de simplicité, se font remarquer par la beauté de la forme, qualité qu'on ne trouve pas toujours dans ceux d'un autre censeur plein de talent, Doura-Iakczicz.

La litttérature dramatique serbe date son développement de la fondation d'un théâtre à Novi-Sad. Les pièces qui ont paru antérieurement, comme la *Fière Tserno-Gorienne* et *Milosz Obilicz*, de Miloutinovicz, sont plutôt faites pour être lues. Popovicz, qui avait une profonde connaissance de la scène, fit faire au théâtre serbe de grands progrès. Ses drames : *Svetislav et Mileva*, *Milosz Obilicz*, et ses comédies : le *Menteur et son complice*, le *Mauvais ménage*, la *Méchante*

femme, *Belgrade autrefois et aujourd'hui*, *Roman sans roman*, la *Mode*, etc., furent jouées avec beaucoup de succès sur le nouveau théâtre de Belgrade. Les sujets des drames serbes sont toujours des sujets nationaux. Ainsi la bataille de Kossovo a fourni des drames à Nicolicz, à Vouczkovicz, à Ban et à Soubboticz. Voucziez a aussi écrit quelques drames : la *Haine d'amour* et *Kara-Georges;* Soubboticz : le *Duc Vladislav*, *Nemania; Zvonimir*, la *Croix et la Couronne*. Cet auteur, un des meilleurs dramaturges serbes, remporta deux fois le prix au concours. A la première de *Zvonimir*, le public enthousiasmé lui offrit une couronne de lauriers. Les comédies de Trivkovicz sont les plus recherchées : *Peu et trop cher*, *Moitié vin et moitié eau*, *Liubavo pismo* (la Lettre d'amour), *Na badni dan* (la Veille de Noël). Mathieu Ban peut être placé à côté de Popovicz et de Soubboticz, s'il ne les surpasse pas par la beauté de la forme, car il prit pour modèles les écrivains classiques de Raguse. La vie de cet écrivain fut très tourmentée. Ayant épousé une grecque, il se fixa d'abord à Constantinople, puis à Brousse, puis à Belgrade. Le prince Alexandre lui confia l'éducation de ses filles, et il publia à ce sujet un ouvrage sur l'éducation des femmes. En 1849, il revint à Raguse, sa ville natale, où il publia un journal : *Dubrovnik*, aux frais de la *Matiça* illyrienne. Mais il dut en suspendre la publication, par suite de malentendus avec la Matiça. Ayant été nommé professeur au lycée de Belgrade, il publia pendant la guerre de Crimée une ode au sultan. Cette manifestation impolitique souleva contre lui l'opinion publique, et il dut quitter cette ville. Il laissa de nombreux drames, entre

autres : *Meïrima*, le *Tzar Lasar*, *le Secret fatal*, *Vanda*. *Meïrima* est regardé comme son chef-d'œuvre et un des meilleurs drames serbes. Comme presque toujours, il s'agit du conflit national qui existe entre les Serbes et les Turcs; mais ici le sujet est purement romanesque, comme dans la *Zaïre* de Voltaire, car il est question de l'amour de Jiva, Serbe chrétien, pour Meïrima, fille d'Ali-Pacha. La plus belle scène, c'est celle qui représente les montagnes de Bosnie, où se sont retirés les haïdouques. Il y a là un chœur rempli de sentiment national qui peint admirablement la vie et les tendances du haïdouque, qui ne veut pas être raïa. Parlons encore d'une tragédie publiée récemment par Jovanovicz : *San i Java* (le Songe et la Réalité). Cette tragédie n'a rien de national, car la scène se passe dans une des petites cours d'Allemagne.

Les études historiques furent vivement appuyées par la *Société littéraire serbe*, fondée par J. Popovicz, Stoïcz, Shafajik et Brandkovicz. Le règlement de cette Société fut ratifié en 1841, et elle fut ouverte en 1842. Lors de la lutte du parti de Vouk avec le gouvernement au sujet du nouvel alphabet, la Société se rangea du côté de Karadjicz. Fermée pour cette cause en 1874, elle a été réouverte quelque temps après, et réorganisée en *Société serbe des Sciences*. Cette Société, depuis 1847, a son organe *Glasnik*, qui contient de nombreux matériaux historiques et littéraires. En 1850, elle chargea le docteur J. Shafajik[1] d'aller visiter les archives de Milan et de Venise, afin d'y copier les matériaux concernant l'histoire serbe.

1. C'est le neveu du célèbre slaviste tchèque.

J. Shafajik, à son arrivée à Belgrade, avait été nommé professeur de physique au lycée de cette ville; en 1843, il en devint le recteur, puis membre de la commission des écoles et de la Société littéraire. Il publia le résultat de son voyage à Venise et à Milan, et, en outre, l'*Inventaire des matériaux concernant l'histoire des Serbes et celle des Yougo-Slaves en général* (1857). Plus tard, par suite de sa faible santé, il fut nommé bibliothécaire du Musée national, et en 1867, président de la Société littéraire et sénateur. Il publia l'*Inventaire des vieilles monnaies serbes*, surveilla l'édition des *Anciennes chroniques et gramotas serbes*, et traduisit en français la *Veda Slovena* de Verkovicz. Paul Jovanovicz a laissé une *Histoire des événements les plus importants de l'histoire de Serbie de* 1459 *au* 23 *septembre* 1813 (1847); Stoïakovicz : *Histoire de la liturgie slave orientale et de l'écriture cyrillique* (1847), et : *Esquisse de la vie du peuple serbe dans les pays hongrois* (1849), et Medakovicz, une *Histoire de la Tserna Gora* (1851). Daniczicz traduisit en serbe l'*Histoire de la Serbie* de l'historien russe Maïkof. Bogoricz publia une *Histoire de l'Église serbe* depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours; Pavlovicz, la *Vie des rois serbes*, qui est intéressante au point de vue des documents nouveaux qu'elle renferme, bien qu'on puisse reprocher à l'auteur d'avoir amalgamé sans critique les nombreux matériaux dont il disposait; Chadjicz, l'*Histoire de l'insurrection serbe* sous Kara-Georges. Stoïanovicz a traité le même sujet. Vasilievicz, nommé en 1848 professeur de psychologie à l'école supérieure de Belgrade, puis en 1875 ministre de l'instruction publique, a fait paraître une *Histoire de l'instruction*

populaire en Serbie (1867), et Kosticz, une étude très intéressante sur les *Écoles dans la Tserna Gora.* Inétivy[1] a écrit : *Drjavopis Srbia* (1874), et un *Dictionnaire topographico-statistique* de la Serbie ; Gavrilovicz, ancien ministre de l'instruction publique a laissé un *Dictionnaire géographique et statistique* de la Serbie. Ceux qui veulent étudier les mœurs du peuple serbe doivent consulter l'ouvrage de Milaczévicz : *Vie du paysan serbe,* qui décrit les usages, les jeux et les superstitions de ce peuple.

Daniczicz et Novakovicz ont beaucoup fait pour la linguistique serbe. Daniczicz est un continuateur de Karadjicz. Les *Formes de la langue serbe* (1850) ont eu plusieurs éditions. Il a en outre écrit une foule d'articles dans le *Glasnik.* Il a encore publié la *Langue serbe et l'orthographe serbe* (1850), *Grammaire serbe, Syntaxe serbe* (1858). Novakovicz, qui a été deux fois ministre de l'instruction publique, a publié entre autres : *Physiologie du son dans la langue serbe* (1873).

On peut trouver des fragments de bibliographie dans le *Glasnik* de Belgrade et le *Magazin* de Zara. Mais le meilleur ouvrage bibliographique est celui de Novakovicz (1864).

On compte quelques ouvrages politiques appartenant à la plume du célèbre ministre Jean Risticz qui joue un rôle si important dans l'histoire contemporaine de son pays. Né en 1831, il fut envoyé, en 1849, aux frais du gouvernement, à l'université de Berlin, puis à celle de Heidelberg où il étudia le droit et reçut le diplôme de docteur. Il publia alors

1. Un ouvrage statistique de ce genre a aussi été publié par Iakczicz (1869).

des études littéraires sous le titre de : *Die nenev Literatur der Serben* (1852). Il alla compléter ses études à la Sorbonne, et fut chargé par la société littéraire de Belgrade de compulser à Paris tout ce qui, dans les archives, se rapportait à l'histoire de la Serbie. De retour à Belgrade, il fut employé dans plusieurs ministères, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire dans les revues. Nommé secrétaire de la *Skoupsztina*, il se lança avec ardeur dans la politique, et publia la *Légalité*; les *Réformes en Serbie*, et une brochure sur le bombardement de Belgrade (1862). Simicz a publié en serbe et en français une brochure sur le *Droit évident de la Serbie*, Jovanovicz a écrit : *The Serbian nation and the Eastern Question* (1863), et une autre brochure publiée à Paris (1870) : la *Serbie et sa mission en Orient.*

En fait d'ouvrages sur le droit, je n'ai guère à citer que la publication du code de Douschan, par Milosz Popovicz, qui reçut pour ce travail cent ducats de la Russie, et Radovanovicz, qui a traduit les Institutions de Julien (1864) et a publié : les *Fondements du droit criminel en Serbie.*

Le journalisme est plus développé chez les Serbes d'Autriche, qui sont plus rapprochés de l'Allemagne, et en polémique incessante avec les Magyars. Ils ont une école de commerce à Zimoun, et entretiennent à leurs frais leurs écoles, leurs prêtres et leurs instituteurs. C'est là que fonctionne l'*Omladina*[1] serbe, née au milieu des événements de 1848,

1. Mot à mot : jeunesse. Cette association avait d'abord un caractère littéraire. En 1866, la jeunesse serbe des écoles se réunit à Novi-Sad, et plusieurs étudiants de la principauté se joignirent à elle. Ils convinrent de publier à frais communs un journal,

et dont le rêve est de créer une fédération danubienne. Le député Miléticz paraît être l'un de ses chefs influents. L'*Omladina* a pour organe le journal *Zastava*, qui paraît à Novi-Sad. La *Vila* est pour les Serbes catholiques, le *Posoriszté* s'occupe principalement de théâtre. *Yavor* est un recueil littéraire. Le journal officiel dans la principauté est le *Vidovdan*. Il y a encore, les *Srpske Novine*. Belgrade possède une revue : *Otadjbina* (la Patrie). A Vienne paraissent deux journaux illustrés serbes : *Zora* (l'Aurore) organe de la société littéraire du même nom, constituée par les étudiants serbes qui fréquentent l'université, et *Srbadia* (la Serbie), qui donne comme supplément une bibliothèque à bon marché des principaux écrivains serbes. A Novi-Sad paraît une Bibliothèque pour les femmes (*Biblioteka za jenski svet*), publiée par Novakovicz. La *Matiça* de Novi-Sad a pour président actuel M. Branovaczki, et la *Letopis* est rédigée par M. Boszkovicz. Belgrade possède une *École* supérieure ou *Académie*, qui a été fondée par le major Anastasievicz, l'homme le plus riche de la Serbie[1]. Ce pays compte 470 écoles primaires de garçons et 47 de filles, neuf progymnases et gymnases, huit écoles élémentaires et une supérieure, plus six écoles spéciales à Belgrade. Le tout était fréquenté, en 1874, par 25,278 élèves. Or, comme la population de la principauté est de 1,352,522 habitants, la proportion est de un

des livres scolaires, ainsi que de se réunir tous les ans dans une ville désignée d'avance. Ces réunions prirent bientôt un caractère politique.

1. Cette école, en 1872, était fréquentée par 207 élèves; en 1838, elle n'en comptait que 16.

élève sur 53 1/2 habitants. Ces progrès sont ré[illegible] si on se rappelle qu'en 1840 il n'y avait pas [illegible] seule école dans toute la principauté.

CHAPITRE III

Poésie populaire. — Chants héroïques : Bataille de Kossovo [1], Marko Kralievicz. — Chansons de femmes.

La poésie populaire échappa et survécut aux désastres de la conquête turque. Elle fut à la fois l'histoire et la littérature du peuple serbe, l'expression de ses souvenirs et de sa vie, et le résultat du travail collectif de nombreuses générations, travail pur de tout alliage étranger. Le Serbe n'a pas courbé humblement la tête sous le joug turc comme le Bulgare,

1. *Kossovo*, édition de Novakovicz (Belgrade, 1876). — *Srpske narodne piesme*. Vouk Karadjicz (Leipzig, 1841-1846).

Quelques-uns de ces chants ont été traduits par Herder dans ses *Volkslieder*. *La femme de Hassan-Aga* l'a été par Gœthe. Mlle Jacobs devenue plus tard Mme Robinson en a traduit aussi une bonne partie en allemand sous le pseudonyme de Talvi (*Serbischen Lieder*, Hall, 1826). Elle a été traduite à son tour en Angleterre par M. Bowring, et en France par madame Voïart (1834). On connaît le joli pastiche de la *Guzla serbe*, par Mérimée. Un savant allemand, Gerhard et le poète russe Pouschkine s'y laissèrent prendre; mais il ne put tromper Mickiewicz.

Les deux traductions les plus complètes qui existent aujourd'hui sont : en allemand celle de M. Kapper (Leipzig, 1852-53), dont M. Laboulaye a donné quelques extraits en français dans son livre sur l'*Allemagne et les pays slaves* (Charpentier, éditeur), et en français : celles de MM. Dozon et Avril.



il a lutté avec ses haïdouques; ses chants lui rappellent son passé, et ont été la sauvegarde de sa nationalité en alimentant sa haine religieuse et nationale contre le Turc. Par eux, les vieillards apprenaient l'histoire aux jeunes gens qui auraient pu oublier, et ceux-ci y puisaient une soif ardente de liberté et une haine mortelle contre l'oppresseur. Le poète Kollar a appelé avec beaucoup de justesse le Serbe le rossignol de la race slave. Et, en effet, les Serbes possèdent à eux seuls plus de poésies populaires que les autres Slaves; ces chants retentissent partout, dans la montagne comme dans la plaine, dans les maisons comme dans les granges, là où le pâtre guide ses troupeaux comme sur la place où les jeunes gens dansent le *kolo*[1] dans les fêtes publiques, aux noces et dans les *méhanas*[2]. Ils portent toutes les empreintes de la poésie antique, et il ne leur manque que l'unité pour former une Iliade serbe. La facture et le style sont partout uniformes, de sorte qu'on pourrait croire qu'ils ont tous été composés par le même poète. C'est par le fond seulement qu'on peut les classer dans leur ordre chronologique. Les chants les plus anciens forment le cycle de Douschan; après vient celui du tsar Lazare et de la bataille de Kossovo, et ensuite celui de Marko Kralievicz. Les chants les plus modernes ont rapport aux haïdouques et à Kara-Georges.

Vouk divise ces chants en deux catégories : les chants héroïques (*iunatzké*) et les chants de femmes (*jenské*). Les chants héroïques qui offrent le plus d'in-

1. *Kolo*, danse nationale.
2. *Mehanas*, cabarets.

térêt et renferment le plus de beautés sont faits pour être récités devant un public d'auditeurs. Aussi leur musique n'est-elle qu'un récitatif scandé accompagné de la *gouzla*[1]. Les chants de femmes (chants d'amour ou domestiques) ne sont pas seulement chantés par les femmes, ils le sont encore par les garçons dans les *kolos*. Ils s'exécutent à deux voix, avec l'accompagnement de la *tamboura*, sorte de mandoline.

I. *Chants héroïques.* — Les chants héroïques qui se rapportent au cycle de Douschan n'offrent aucun intérêt. Ils ne célèbrent pas les exploits de ce tsar, mais ses fondations pieuses, les églises et les monastères qu'il a élevés. Une légende dans laquelle les croyances chrétiennes sont mêlées aux superstitions païennes, parle du partage du monde entre les saints Pierre, Nicolas, Jean, le foudroyant Élie et Pantaléon. Pierre a le vin, le froment et les clefs du ciel; Élie les éclairs et la foudre; Pantaléon les chaleurs de l'été, et Nicolas l'eau et les pâturages. La plus belle épopée serbe est, sans contredit, la *bataille de Kossovo*. Cette pièce, par sa simplicité, la grandeur des caractères et le profond sentiment national qui y règne, ressemble à une épopée antique. Elle décrit le mariage du prince Lazare, le défi du sultan Mourad, le départ de l'armée serbe pour la bataille, l'exploit de Milosz Obilicz, qui pénètre dans la tente du sultan Mourad et le met à mort, la défaite de Kossovo[2], désastre dont les Serbes se souviennent encore aujourd'hui, la trahison de

1. *Gouzla*, sorte de grand violon de forme ovale, recouvert d'une peau de mouton et qui n'a qu'une corde.
2. De *kos*, merle noir. *Kossovo pole*, signifie le *Champ des merles*.

Vouk Brankovicz, qui a abandonné les siens sur le champ de bataille, et enfin la glorification du tsar Lazare. J'en traduis quelques passages :

Le tsar Lazare s'assied pour le repas du soir, — auprès de lui est la tzarine Miliça : — et la tsarine Miliça lui dit : « — Tsar Lazare, couronne d'or de la Serbie ! — tu pars « demain pour Kossovo, — tu prends avec toi tes servi- « teur et tes voïvodes, — et tu ne laisses personne au pa- « lais, — tsar Lazare, le premier entre les hommes, — pour « t'apporter un message de moi à Kossovo, et m'en rap- « porter ; — tu emmènes mes neuf frères chéris, mes neuf « frères, les neuf Iugovitches ; — laisse-moi au moins un « frère, — un frère par qui sa sœur puisse jurer[1]. » — Le *Knèze* serbe Lazare lui répond : « Ma chère tsarine Mi- « liça, — quel frère désires-tu que je laisse au blanc palais ? » « — Laisse-moi Boszko Iugovicz. » — Alors le *knèze* serbe Lazare répond : — « Ma chère tsarine Miliça, — quand de- « main matin l'aube blanchira, — l'aube blanchira et le soleil « luira, — et les portes de la ville s'ouvriront, — va à la porte « principale, — où les troupes sortiront par colonnes, — « ainsi que la cavalerie avec ses lances de guerre. — A sa « tête sera Boszko Iugovicz, — qui portera le *bariak*[2] de « la croix ; — salue-le de ma part, — qu'il donne le *bariak* « à celui qui lui est cher, — et qu'il reste avec toi au « palais. »

Lorsque le lendemain l'aube blanchit, — et les portes de la ville s'ouvrirent, — alors la tsarine Miliça sortit, — elle se tint à la porte principale de la ville — par où sortent les troupes en colonnes, — et la cavalerie avec ses lances de guerre. — A sa tête est Boszko Iugovicz, — sur un alezan tout reluisant d'or, — le *bariak* de la croix le recouvrait mes frères[3] jusqu'à l'alezan. — De la pomme d'or qui surmonte le *bariak*, — des croix d'or qui surmontent la pomme, — flottent des glands

1. C'était une honte en Serbie de n'avoir pas de frère par lequel on puisse prêter serment.
2. *Bariak*, étendard de guerre.
3. Ce mot s'adresse à l'auditoire.

d'or, — qui touchent Boszko aux épaules. — La tsarine Miliça s'approche. — elle saisit l'alezan par la bride, — elle entoure de ses mains le cou de son frère, — et se met à lui dire tout bas : — « O mon frère Boszko Iugovicz, — le « tsar t'a laissé à moi — et a ordonné de te saluer, — donne « le *bariak* à qui t'est le plus cher, et reste avec moi à « Krouszevac, — afin que j'aie un frère par qui jurer. »

Mais Boszko Iugovicz lui répond : — « Va, ma sœur, « dans la tour blanche, — quant à moi je ne retournerai « pas, ni je ne donnerai pas le *bariak* de la croix — quand « même le tsar me donnerait Krouszevac — de peur que « l'armée ne dise de moi : — Voilà le lâche Boszko Iugo- « vicz, — qui n'ose pas aller à Kossovo verser son sang pour « la sainte croix, — et mourir pour sa foi. » — Alors il pousse son cheval vers la porte.

Mais voilà le vieux Iug-Bogdan, — et derrière lui les sept Iugovitches. — Elle les arrête tous successivement, — mais aucun d'eux ne veut la regarder.

Un peu de temps après — voilà Voïna Iugovicz, — Il mène les coursiers du tsar, — couverts de drap d'or pur ; — elle saisit son cheval gris, et entourant son cou de ses bras, — elle se met à lui dire : « — O mon frère — Voïna Iugo- « vitcz, — le tsar te laisse à moi, — et a ordonné de te sa- « luer. — Donne ces chevaux à qui t'est cher, — et tu resteras « avec moi à Krouszevac, — afin que j'aie un frère par qui « je puisse jurer. »

Voïna Iugovicz lui répond : — « Va, ma sœur, dans ta « tour blanche, — Je ne voudrais pas, moi iunak, m'en « retourner, — ni abandonner les coursiers du tsar, — « quand même je saurais que je dois périr. — Nous allons, « ma sœur, à Kossovo, — répandre notre sang pour la sainte « croix et mourir avec mes frères pour la foi » — et il poussa son cheval vers la porte.

Quand la tsarine Miliça voit cela, elle tombe sur la froide pierre, — elle tombe privée de sentiment.

Mais voilà le glorieux Lazare. Quand il voit son épouse Miliça, — des larmes lui coulent sur le visage ; il regarde à droite et à gauche, — et appelle son serviteur Goluban.

— « Goluban, mon fidèle serviteur, — descends de ton « cheval blanc comme le cygne, — prends ta maîtresse sur

« tes bras blancs, — et porte-la dans la tour élancée. —
« — Je te pardonne au nom de Dieu, — si tu ne vas pas à
« la bataille de Kossovo, — mais reste au blanc palais. »

Quand le serviteur Goluban entend cela, — des larmes coulent sur son blanc visage; — il descend de son cheval blanc comme le cygne, — prend sa maîtresse sur ses bras blancs, — et la porte dans la tour élancée. — Mais il ne peut résister à son cœur, — et retourne vers son cheval blanc comme le cygne; — monte dessus, et va à Kossovo.

Aux scènes de massacre succède le charmant épisode intitulé : *Kossovska dievoïka* (la jeune fille de Kossovo).

La jeune fille de Kossovo se lève de grand matin — elle se lève de grand matin le dimanche, — le dimanche avant que le soleil luise. — Elle retrousse ses blanches manches, — elle les retrousse jusqu'aux coudes blancs, — sur les épaules elle porte des pains blancs, — dans les mains deux coupes dorées, — dans l'une de l'eau fraîche, — dans l'autre du vin vermeil. — Elle se dirige vers la plaine de Kossovo, — elle marche au milieu du désastre du glorieux *Knèze*. — Elle retourne dans leur sang les *iunaks* — et quand elle trouve un *iunak* en vie — elle le lave avec de l'eau fraîche, — lui verse du vin vermeil, — et le réconforte avec du pain blanc.

Le hasard l'amène — près du iunak Paul Orlovicz, le jeune *bariaktar*[1] du prince; — elle le trouve encore en vie. — Sa main droite était coupée; la jambe gauche aussi jusqu'au genou, — et les côtes cassées. — Elle l'ôte du sang épais, — le lave avec de l'eau fraîche, — le désaltère avec du vin vermeil et le réconforte avec du pain blanc. — Quand le cœur du *iunak* a battu, — Paul Orlovicz lui dit : — « Chère « sœur, jeune fille de Kossovo, — quel est le grand besoin, — « qui t'oblige à retourner dans leur sang les *iunaks?* — Qui « cherches-tu dans ce carnage? — un frère, un neveu, ou « ton vieux père par le péché[2]? »

1. *Bariaktar*, porte-étendard.
2. Voir à ce sujet la note page 29.

La fille de Kossovo lui répond : — « Cher frère, guerrier « inconnu, — Je ne cherche personne de ma famille, « ni frère ni neveu, ni mon père par le péché. — Peut-« être te souviens-tu, guerrier inconnu, — quand le *Knèze* « Lazare a fait communier son armée — dans la belle « église de Samodréja, — où pendant trois semaines trente « kaloudjers donnèrent la communion à l'armée serbe? « — Trois célèbres voïévodes étaient les derniers; — l'un « le voïévode Milosz, — le second Ivan Kosanczycz, — le « troisième Milan Topliça, — trois héros plus beaux l'un « que l'autre, — et qui n'ont pas leurs pareils dans le « monde. — Leurs sabres résonnaient sur le pavé, — sur « la tête ils avaient des kolpaks de soie, — à ces kolpaks « étaient enchassées des plumes ; ils étaient couverts de bril-« lants manteaux, — avaient autour du cou des foulards de « soie, — et au doigt des anneaux d'or. — Quand passa Mi-« losz Obilicz, — il me donna son brillant manteau ; — « quand passa Ivan Kosanczycz, il me donna son anneau « d'or. — quand passa Milan Topliça, — il me donna un « mouchoir doré, — et me prit pour sa fidèle amante. — « C'est eux que je cherche dans ce lieu de combat. »

Alors Paul Orlovicz lui dit : — Chère sœur, jeune fille de « Kossovo, — vois mon âme, où les lances de guerre — « sont les plus épaisses et les plus hautes, — Là a coulé le « sang des *iunaks*, — jusqu'aux étriers d'un bon cheval, — « jusqu'aux étriers et jusqu'à la bride, — et jusqu'à la cein-« ture en soie d'un *iunak*. — C'est là qu'ils ont péri tous les « trois; mais toi retourne vers ta blanche maison, — n'en-« sanglante pas ta robe et tes manches. »

Quand la jeune fille entend ces paroles, — des larmes coulent sur son blanc visage, — et elle retourne dans sa blanche maison — criant de sa gorge blanche : — Quel sort te poursuit, ô malheureuse! — si malheureuse que si je touche un pin vert — il se dessèche [1].

1. Voir à ce sujet : *Kossovo*, édition de Novakovicz (Belgrade, 1876). J'ai tâché autant que possible de traduire littéralement le texte serbe. J'ai donné en entier la traduction de ce poëme dans la *Revue britannique* (novembre 1877).

Le héros du chant héroïque suivant, Marko Kralievicz[1], est aussi un personnage historique. Dépossédé de son héritage par le tsar Lazare, il passa au service du sultan, et ne rentra dans ses biens qu'après la défaite de Kossovo. On ne voit pas que les Serbes lui aient gardé rancune de cette défection, probablement parce que Marko profita de sa situation pour faire le plus de bien qu'il put... Ce personnage historique a été transformé par l'imagination populaire dans les chants qui font mention de lui. C'est le Roland de la Serbie. Son caractère a des côtés chevaleresques. Il ne craint pas la Vila, mais la poursuit et la bat parce qu'elle a blessé son ami. Par amour pour la justice, il donne le trône, non à son père, mais à Ourosz. Lorsqu'il est animé par le sentiment national, il est généreux, il reproche un manque d'humanité, délivre des captifs et fonde des églises. Mais c'est précisément parce que Marko est un type national que l'imagination populaire, au lieu de le revêtir d'une auréole idéale, lui a donné les vices du temps. Marko a une force musculaire peu commune et une capacité comme buveur extraordinaire. Lorsque le sultan veut se débarrasser de lui, il lui donne de l'argent pour boire. La colère lui fait commettre des actes terribles, brutaux. Lorsque la belle Rosanda lui refuse fièrement sa main en le traitant de courtisan des Turcs, Marko, furieux, s'élance sur elle, lui coupe la main droite et lui arrache les yeux. Cependant, à l'occasion, il sait être rusé. Emprisonné par les Maures, la fille du roi veut le délivrer, à condition qu'il lui jurera de la prendre pour femme. Marko place devant lui son

1. *Kralievicz*, fils de roi.

bonnet, il jure sur lui ce qu'on demande. Aussitôt mis en liberté, il s'empresse de tuer la noire mauresque. Marko a un cheval merveilleux, Chabrac. Ce dernier bondit en l'air, il court plus vite que la Vila, et sert Marko pendant cent cinquante ans. Comme les chevaux d'Homère, il a le don de parler et de pleurer, et comme son maître il aime le vin. Marko ne devait pas mourir comme un simple mortel, mais en héros légendaire[1]. Sa mort lui fût annoncée par son cheval Chabrac et la Vila. Il s'arrêta sur la montagne, entre deux pins élevés au bord d'une fontaine, tua et enterra son cheval, brisa ses armes et se coucha pour ne plus se relever. Une autre légende prétend qu'il dort dans une caverne d'où il doit sortir un jour pour chasser les Turcs.

Presque tous les chants héroïques offrent quelque chose de terrible ou de tragique. Celui qui raconte la fondation de Skadar[2] dit qu'on enterra une femme toute vivante dans le mur, on fit des ouvertures pour laisser passer ses seins afin qu'elle put allaiter son enfant, et deux ouvertures pour que ses yeux pussent voir jusqu'à sa blanche maison. Au bout d'une semaine, la mère mourut, mais pendant une année entière, l'enfant trouva sa nourriture ordinaire. Et dans cet endroit, ajoute la légende, le lait coule toujours d'une façon merveilleuse et comme un secours pour les femmes qui n'ont point de nourriture.

Le *Chant de Doïczin* est aussi tragique. Un Maure vient assiéger la ville de Salonique et défier les plus

1. L'histoire dit qu'il fut tué dans une bataille livrée par les Turcs aux Valaques en 1392.
2. Scutari.

braves. Mais comme Doïczin est depuis neuf ans malade au lit, personne ne répond au défi du Maure qui prélève alors un tribut de vierges. Le tour d'Ielica, la sœur de Doïczin arrive, mais au lieu de se rendre au camp du Maure elle raconte tout à son frère. Celui-ci charge son épouse Angelina, d'aller faire ferrer son cheval chez Pierre le forgeron; ce dernier, pour tout prix demande à Angelina de baiser ses yeux noirs. Angelina refuse, et dit tout à son mari; Doïczin se fait serrer les côtes par une pièce de forte toile, monte sur son cheval, prend sa lance de guerre et va à la rencontre du Maure. Il le tue et lui arrache les yeux qu'il place dans un mouchoir, puis se dirige vers la demeure du forgeron Pierre. Il le paye pour avoir ferré son cheval en lui tranchant la tête, lui arrache les yeux et les place dans son mouchoir. Puis, arrivé chez lui, il tire les yeux du Maure et les jette à sa sœur. « Tiens, ma sœur, voici les yeux du Maure, pour que tu saches que tu n'auras pas à les baiser, moi vivant. » Puis, prenant les yeux de Pierre, et les donnant à sa femme : « Voici, Angelina, les yeux du forgeron, afin que tu saches que tu n'auras point à les baiser, ma femme, moi vivant. » Et, après avoir dit ces mots, il rend l'âme.

Un autre chant est comme une réminiscence lointaine de l'inceste d'Œdipe. Simon Nachod dans ses voyages à travers le monde, a reçu les faveurs d'une reine qui plus tard se trouve être sa mère. Dans son désespoir il raconte son péché au prieur qui l'a recueilli et élevé. Celui-ci l'enferme dans une affreuse prison où on a de l'eau jusqu'aux genoux et où grouillent des serpents. Le prieur jette les clefs de cette prison dans le Danube, en disant : « Quand ces

clefs sortiront du Danube, Simon aura expié son péché. » Neuf ans plus tard, un pêcheur trouve ces clefs dans le ventre d'un poisson énorme qu'il a pêché, et les apporte au prieur. Celui-ci reconnaît les clefs de la prison, et se rappelant Simon, il se hâte d'aller vers la prison. O surprise! il n'y a plus ni eau, ni serpents, et Simon est assis, occupé à lire l'Évangile.

Le mariage a lieu avec les mêmes cérémonies que chez les Bulgares. La fiancée pendant le trajet ne doit point voir son fiancé, autrement elle serait déshonorée. Lorsque la fiancée de Marko poursuivie pendant la route par les obsessions de ses paranymphes se réfugie dans la tente du héros celui-ci attribuant sa présence à un autre motif, s'écrie : « Infâme fille bulgare, ne pouvais-tu attendre que nous fussions arrivés à ma blanche maison, et que la loi chrétienne fût accomplie! » Le cortège du fiancé est composé de *svati* pris parmi ses amis. La fiancée est conduite à la maison de son fiancé par le *diever* qui ressemble à notre garçon de noces, mais qui quelquefois est un homme marié. Le mariage dans les chants héroïques a souvent des suites funestes, comme par exemple les *Noces de Maxime Czernoïevicz*. Son père Ivo, avec beaucoup de peine a obtenu la main de la fille du doge de Mletak. Mais il a le malheur de vanter la beauté de son fils. « J'arriverai, dit-il au doge, avec mille *svati*, et toi rassemble aussi mille Latins [1] et parmi tous tu ne trouveras pas un *iunak* plus beau que mon fils Maxime. »

1. Les Slaves catholiques de la Dalmatie sont appelés *Latins* par les Serbes du rit grec.

Mais il devait se repentir de cette fanfaronnade. A son retour à la maison il aperçoit, ô douleur, que Maxime a le visage défiguré par la petite vérole qui l'a atteint pendant le voyage de son père. Ivo désespéré n'ose plus parler de l'union projetée. Neuf années se passent. Ivo reçoit une lettre du doge qui le somme de tenir sa promesse. Ivo ne sait que faire ; mais on lui conseille de substituer à Maxime le beau Milosz qui devra recevoir la jeune fille. Milosz consent à cette supercherie à condition que les présents donnés par les parents de la jeune fille, lui resteront, et le cortège de noces avec Milosz, Maxime et Ivo en tête part pour Mletak[1]. Milosz reçoit en cadeaux un cheval bai avec une jeune fille et un faucon, un sabre à la poignée en or, un kolpak à visière, un manteau, « comme le sultan turc ni les empereurs chrétiens n'en possédaient pas, » et une chemise d'or. Le cortège de noces quitte Mletak. Au retour, Ivo avoue à la fiancée la supercherie qu'il a employée.

« Vois là-bas, en avant des svati, cet *iunak* sur un cheval bai, qui tient dans sa main droite une longue lance, dont le bouclier est doré, et le visage est noirci par la petite vérole, c'est Maxime mon fils, c'est ton fiancé. »

Mais la vertu de la fiancée est assez forte pour soutenir cette épreuve. Le stratagème auquel on a eu recours l'indigne ; elle veut qu'on donne à Maxime les cadeaux reçus par Milosz.

O Maxime, fils unique d'une mère, que ta mère ne t'ait jamais enfanté ! et qu'elle ne te revoie plus ! que ton bouclier te serve de tombeau ! que tu paraisses tout noir devant

1. Venise.

le tribunal de Dieu, si tu ne combats pas aujourd'hui avec votre beau-frère Milosz. Un étranger doit garder mes trésors ?... Mais je ne regrette pas le reste, qu'il les garde et qu'il en meure; mais je regrette la chemise dorée, que j'ai brodée pendant trois ans, avec trois de mes amies... et vous l'avez rendue à un autre ! Écoute Maxime, mon futur, reprends sur-le-champ les cadeaux qui m'ont été enlevés, et si tu ne m'obéis pas, je te jure par le Dieu vivant, que je ne ferai pas un pas en avant, mais je ferai tourner tête à mon cheval, j'irai sur le bord de la mer, j'y arracherai une large feuille, je me gratterai le visage avec mes ongles jusqu'à ce qu'un sang rouge coule ; avec ce sang j'écrirai sur cette feuille, puis je la donnerai à mon faucon, pour qu'il la porte à mon père, afin que mon père rassemble toutes ses troupes et qu'il vienne détruire Jablak, la ville blanche, afin de venger ma honte et mon offense. »

Maxime enflammé par ces paroles, s'élance sur Milosz et le tue, puis s'enfuit se mettre au service des Turcs.

On voit par ce récit que la position de la jeune fille est indépendante chez les Serbes ; mais une fois le mariage accompli, elle abdique et devient une femme soumise. Elle n'ose conseiller son mari ni lui adresser la première la parole devant des étrangers. Lorsque le mari revient, elle doit tenir la bride de son cheval, recevoir et suspendre ses armes. Si le mari s'acquitte lui-même de cette besogne, c'est un signe de colère ou de disgrâce pour la femme.

Les haïdouques ont traversé toute la période de l'asservissement de la Serbie en chantant et en faisant le coup de fusil avec les Turcs. Les Serbes qui étaient trop pauvres pour nourrir leurs familles ou qui avaient à venger une offense, allaient rejoindre les haïdouques dans les montagnes. Aujourd'hui

naturellement les haïdouques n'ont plus de raison d'être. Le chef d'une bande s'appelait *Harambacha*. Les haïdouques avaient leurs recèleurs et leurs tavernières chez lesquelles ils buvaient du vin en secret. Au commencement de l'hiver, ils se partageaient le butin, et allaient passer cette saison chez des parents ou des amis. Ils se rassemblaient au printemps au jour de la Saint-Georges. Les haïdouques serbes ont un caractère plus chevaleresque que les *haïdouts* bulgares. Ils tuent les Turcs non pas pour piller, mais par haine nationale. Ils attaquent ordinairement de derrière les rochers ou les buissons, mais à l'occasion ils savent se battre à découvert. Le haïdouque quand il est pris, supporte les tourments avec un grand stoïcisme. Radoïca prisonnier de l'aga, feint d'être mort pour pouvoir s'évader. Mais la femme de l'aga reste incrédule. Par ses ordres, on allume du feu sur la poitrine de Radoïca, on met un serpent dans son sein, on lui enfonce des clous sous les ongles ; enfin la femme de l'aga fait danser devant lui la belle Haïkouna, mais Radoïca reste aussi immobile qu'un cadavre. Le haïdouque se venge cruellement de ceux qui le trahissent. Ainsi Gruica a été vendu et livré par sa femme Maxime. Mais Gruica échappe à la prison, il saisit sa femme, l'enduit de goudron, de soufre et de poudre, puis l'enterre jusqu'à la ceinture et met le feu à ses cheveux. Un autre chant nous montre comme contraste la femme de Voukocar sauvant son mari de prison. Elle arrive sous la forme d'un envoyé du sultan, se fait livrer Voukocar, et lorsque celui-ci sort de prison le pousse dans la montagne à coups de massue. Puis quand il est en lieu sûr, elle lui dit malignement : « Par-

donne-moi ces coups de massue, mais j'ai ainsi vengé bien des coups de pied. »

Tous ces chants héroïques font souvent mention d'une fée ou être surnaturel, la *Vila*. La Vila apparaît toujours sous la forme d'une jeune femme ou d'une jeune fille. Elle habite la montagne, au bord de l'eau. Elle se mêle aux choses de la terre; connaissant les simples elle marchande quelquefois son secours, mais le plus souvent elle accourt au premier appel. Elle apparaît dans les grandes crises et même en plein dix-neuvième siècle. Kara-Georges attaqué par les Turcs et confiant dans la force de ses voïévodes, reste dans l'inaction. La Vila vient lui annoncer la défaite.

Fuis Georges, malheur à ta mère! Velko a été battu sur le Timok, Miloez à Ravagne, et Montap est enfermé dans le fort retranchement de Déligrad : les Turcs se sont avancés sur la Morava, ont traversé cette rivière à son embouchure; ils sont déjà à Godomine. Georges, ils couvrent la plaine de Godomine, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier; leurs étendards sont aussi nombreux que les nuages, leurs tentes ressemblent à de blanches brebis et leurs lances de guerre à une noire forêt. Ne compte sur personne, Georges, car personne ne peut te secourir; mais prends tes mulets et tes chevaux. Sur tes mulets place tes nombreuses richesses, sur tes chevaux du drap non coupé, et retire-toi dans la plate Sirmie.

Une coutume chevaleresque que l'on rencontre en Serbie, c'est de s'unir entre soi par une amitié sacrée. Lorsque quelqu'un éprouve de l'affection pour un homme, une femme ou une jeune fille, il l'appelle frère en Dieu (*pobratime*), ou sœur en Dieu (*posiestrima*[1]).

1. La formule complète est : *en Dieu et en saint Jean.*

Cette appellation est consacrée soit à l'église, soit d'une façon également solennelle; elle est aussi donnée dans le danger. Dans ce cas, le secours se refuse rarement. Cette adoption fraternelle existe toute la vie. Chacun des deux membres est lié d'une façon étroite; ce lien est sacré et exige un dévouement à toute épreuve; le *pobratime* doit sauver son frère en Dieu dans la bataille, le délivrer de prison, en un mot prendre sa défense en toute occasion. Celui qui a une *posiestrima* doit la respecter et ne peut l'épouser[1]. Les Serbes se lient quelquefois par l'adoption avec les Turcs; et dans les chants héroïques, il n'est fait mention qu'une seule fois d'un Turc qui rompit le serment en mettant à mort un haïdouque son *pobratime* qui s'était réfugié chez lui. La Vila a aussi ses *pobratimes* sur la terre, et elle les secourt lorsqu'ils l'appellent. La Vila qui est battue par Marko l'appelle frère en Dieu et en saint Jean, et la colère de Marko s'apaise.

II. *Chants de femmes.* Les chants de femmes se font remarquer par une harmonie de tons, une richesse de métaphores, une naïveté et une candeur enfantines, qui en font de vrais chefs-d'œuvre. Quoi de plus beau, par exemple, que la *Mort d'Omer et de Merima*, ou la *Mort de la femme de l'aga Hassan?* Omer et Merima ont été élevés ensemble et s'aiment depuis leur enfance. Mais la mère d'Omer veut marier son fils à la riche Fata. Elle lui en fait l'éloge en disant qu'elle « a grandi dans une solitude complète, sans voir le soleil et la lune, ni savoir comment le

1. Chez les Bulgares, le mot *pobratime* n'est qu'un titre d'amitié.

blé pousse dans les champs. » Omer est marié malgré lui, et la nuit de ses noces il chante sur la *tamboura :*

Maintenant ma Mera pense que j'ôte la robe de soie de ma jeune épouse. Non, mon adorée, crois-moi, mon âme ! je garderai éternellement ton souvenir.

Maintenant ma chère Mera pense que je baise le visage blanc de ma jeune épouse. Non, mon adorée, crois-moi, mon âme ! je garderai éternellement ton souvenir.

Le premier amour ne change jamais ; ma foi est plus dure que la pierre. Le soleil peut s'éteindre au ciel, je ne violerai pas ma foi en toi.

Omer meurt cette nuit même, et le lendemain son cercueil passe sous les fenêtres de Merima. Celle-ci s'écrie :

Frères en Dieu ! jeunes porteurs ! posez le cercueil sur le gazon vert, que je voie encore une fois mon bien-aimé, que je voie ce visage chéri avec lequel il venait sous ma fenêtre ; que je voie encore cette main qui me jouait souvent de la *tamboura ;* que je l'embrasse mort, puisque je ne l'ai pas embrassé vivant.

On lui obéit, et Mérima tombe morte sur le cercueil.

La mort de la femme de l'aga Hassan[1] n'est pas moins émouvante. Hassan divorce avec sa femme et celle-ci doit quitter de force ses enfants. On la marie une seconde fois, mais quand elle passe devant la maison de son premier mari, elle a le visage couvert, afin de ne pas voir ses orphelins. Malgré cela, ceux-ci l'ont reconnue et l'appellent. Elle court vers eux, leur distribue des cadeaux et tombe morte.

La description d'une belle jeune fille est plus poé-

1. Recueilli par l'abbé de Fortis chez les Morlaques de Dalmatie et traduit par Gœthe.

tique que dans la poésie bulgare. La taille de la jeune fille est comparée à un pin élancé, son visage blanc et rose à une rose qui vient de s'épanouir le matin, ses yeux à deux pierres précieuses, ses sourcils à deux sangsues de mer, ses tresses à de la soie brillante, ses petites lèvres à de petits morceaux de sucre, ses dents à deux rangées de perles, ses bras à des ailes de cygne, ses seins à deux pigeons. Les chansons d'amour ne sont pas favorables aux veuves. La veuve est comparée à « l'eau qui fait mal à la tête, car la veuve fait toujours à sa volonté, » tandis que la jeune fille est comparée au vin rouge « qui donne des couleurs au visage. » Les jeunes filles sont très libres avant leur mariage et peuvent aimer qui elles veulent.

Sur le pré, deux jeunes amants s'embrassèrent, contents de ne pas avoir été vus. Mais le pré vert les avait vus et il le dit au blanc troupeau, le troupeau le dit à son berger, le berger au voyageur, le voyageur au marinier sur l'eau, le marinier à sa barque de noyer, la barque à l'eau froide, et l'eau froide à la mère de la fille.

La poésie populaire a une théorie originale sur les différents amours. Le premier amour, selon elle, est une coupe pleine de fleurs, le second une coupe pleine de vin et le troisième une coupe pleine de poison. Et, en effet, l'amour de la jeune fille est passionné :

Je chanterais mais je ne le puis seule, car mon bien-aimé a mal à la tête. S'il m'entendait, cela lui ferait de la peine, il croirait que je ne pense pas à lui, et je donnerais mon âme pour lui. Je l'aime et le porte dans mon cœur, comme une mère son nouveau-né.

Ou :

Mon petit rossignol, ne chante pas de bonne heure, ne

réveille pas mon maître. Je l'ai endormi moi-même et je veux le réveiller moi-même. Je vais au jardin, j'arracherai une tige touffue de lilas, et je toucherai délicatement son cher visage, afin de le réveiller.

Ou bien encore :

L'aube blanchit, les coqs chantent; laisse-moi, mon âme, laisse-moi partir. — Ce n'est point l'aube mais c'est la lune, repose encore, mon agneau, près de moi.

Les vaches meuglent autour de la maison, laisse-moi, mon âme, laisse-moi partir. — Ce ne sont point les vaches, mais l'appel à la prière, repose encore mon agneau, repose près de moi.

Les Turcs appellent à la mosquée, laisse-moi, mon âme, laisse-moi partir. — Ce ne sont point les Turcs, mais les loups, repose encore, mon agneau, repose près de moi...

Ma mère crie sur la porte, laisse-moi, mon âme, laisse-moi partir. — Ta mère ne crie pas sur la porte, repose encore, mon agneau, repose près de moi.

C'est un déshonneur pour une jeune fille serbe de n'être point mariée, et bien que le mariage impose de lourdes obligations et soit la perte de la liberté, la jeune fille désire avant tout se marier et sacrifie à son amour toutes les autres affections. Dans une chanson, une jeune fille dit à un cheval : « Prie Dieu que je sois ta maîtresse, je te nourrirai avec du blanc froment et t'abreuverai avec du vin rouge. » Dans une autre chanson, la jeune fille ne veut pas aller au *kôlo* avec son père ou son frère mais dit à sa mère : « Donne-moi mon bien-aimé et j'irai avec lui. » Ailleurs une jeune fille s'écrie : « Je ne veux pas rester orpheline[1], je vendrai mes habits, j'achèterai un faucon et un cheval et j'irai à Stamboul servir le sultan. »

1. C'est-à-dire vieille fille.

Une autre fait cette prière à saint Georges : « Quand ta fête reviendra, puisses-tu ne plus me trouver chez ma mère, que je sois mariée ou morte, mais, plutôt mariée que morte ! »

La condition de la femme serbe est relativement plus douce que celle de la femme bulgare. Elle doit une soumission absolue à son mari, mais dans son intérieur elle jouit d'une certaine liberté. Les chants qui célèbrent la famille des Jakczitches, et qui paraissent fort anciens, en fournissent la preuve. Dmitri charge sa femme Angelina d'empoisonner son frère Bogdan. Mais celle-ci ne peut se résoudre à commettre un pareil crime. Elle emplit une coupe de vin et la présente à son beau-frère, en le suppliant de se réconcilier avec son mari. Plus loin, Dmitri et Bogdan, voulant éprouver leurs épouses, les consultent sur le choix des cadeaux qu'ils ont à faire.

La conquête turque modifia sensiblement ces usages primitifs et, sous l'influence des mœurs orientales, la situation de l'épouse devint beaucoup plus pénible et plus dure. Ainsi, la femme dut, au retour de son mari, l'aider à descendre de selle, conduire son cheval à l'écurie, ôter et suspendre ses armes. Un refus de la part de ce dernier, était, en pareil cas, un signe de colère ou de disgrâce. En présence d'étrangers, la femme n'osait s'adresser à son mari, pas même pour lui faire une prière. Lorsque la jeune femme de Goïko est murée dans les fondations de Scutari, elle implore ses beaux-frères, mais pour demander grâce à son mari, elle doit surmonter sa honte et sa crainte. La femme de l'aga Hassan n'ose point visiter son mari malade.

Les liens de famille sont très forts chez les Serbes,

et quelquefois ils prévalent sur ceux du mariage. C'est une honte de n'avoir point un frère par qui on puisse jurer. On a vu dans *Kossovo* la tsarine Miliça prier son époux de laisser près d'elle un frère par qui elle puisse jurer. Dans une chanson de haïdouque, Nerad rougit de ne pas avoir de frère par qui il puisse faire un serment solennel.

La chanson n'est pas cultivée d'une manière uniforme dans toutes les contrées serbes. Les chansons de *iunaks* se chantent de préférence là où les exploits qu'elles célèbrent se sont accomplis, et où la vie patriarcale a encore gardé son coloris primitif, c'est-à-dire dans les montagnes de la Schoumadia[1], en Bosnie, dans la Tserna Gora et en Dalmatie. Dans ces régions, chaque maison a sa *gusla* et chaque Serbe sait par cœur plusieurs chants. Dans la Serbie autrichienne les *guslas* sont laissées aux mendiants, et on connaît très peu les chants héroïques. En revanche les chansons de femmes sont plus cultivées, car la civilisation y a plus raffiné le sentiment.

1. De *schouma*, forêt. La Schoumadia est la partie de la Serbie dans laquelle se trouve Belgrade.

CHAPITRE IV

La Bosnie et l'Herzégovine. — Passé historique de ces provinces. — La noblesse et le peuple. — Les prêtres et les popes. — Littérature [1].

Les Serbes bosniaques gouvernés par leurs bans et leurs joupans durent reconnaître la suzeraineté des puissants Nemanias, et dès le commencement du douzième siècle, ils entrèrent dans le mouvement littéraire et religieux des Serbes. Là, plus même qu'en Serbie, les doctrines des Patharènes firent des adeptes et furent protégées par les bans eux-mêmes. Le ban Kouline était un Patharène ardent. C'est de lui qu'on a la plus ancienne *gramota* bosniaque (1189). Ses successeurs [2] bien que oscillant entre Rome et Byzance, appartenaient ainsi que leurs voïevodes et leurs despotes à cette secte. La Bosnie fut dès lors troublée par des dissensions religieuses. Sous le règne des successeurs de Tvertko, le parti catholique l'emporta à la diète de Konica (1466), les Manichéens et les Patharènes furent persécutés, plus de quarante mille Bosniaques furent exilés et se réfugièrent en Herzégovine où le grand duc avait abjuré le catholicisme. Ces persécutions facilitèrent la conquête de

1. A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité. — *Obzor slavianskich literatur*, déjà cité. — *Slavianski Sbornik* (Recueil slave, 1er volume). Saint-Pétersbourg, 1875. — *Slavianski kalendar* (Kief, 1876). — *Travels in the Slavonic provinces of Turkey in Europe*, by G. M. Mackenzie and A.-P. Irby (London, 1877). — *Bosnia, Hercegovina i Staraia Serbia*, par Hilferding, Péters bourg, 1873). — *Bosna* (Revue *Osvêta*, IX-XI, 1876).
2. L'un d'eux, Tvertko II, prit le titre de roi (1189).

ce pays par les Turcs, car les Patharènes espérant trouver en eux des maîtres plus tolérants, se rendirent volontairement. L'asservissement de la Bosnie eut lieu à la fin du quinzième siècle.

L'Herzégovine, formée des anciennes provinces de Rama et de Zachlume, fut à l'origine un sujet de dispute entre la Serbie et la Bosnie. Vassale de la première sous les règnes des Némanias et de Douschan, elle passa, à la mort de ce dernier, sous la suzeraineté de la Bosnie. Au quinzième siècle elle était administrée par la famille des Chraniczes. En 1443, un Chranicz à raison de son zèle pour le catholicisme, reçut de l'empereur Frédéric le titre de *herzog*[1]. Cela nous explique la mise en vigueur dans ces provinces d'institutions féodales si opposées aux mœurs slaves. L'Herzégovine fut conquise par les Turcs à peu près à la même époque que la Bosnie (1482).

La conquête musulmane eut en Bosnie et en Herzégovine des résultats tout particuliers. Par suite des constitutions féodales alors en vigueur, la terre appartenait à l'aristocratie. Pour conserver leurs privilèges, les nobles, tiraillés en tous sens par le catholicisme et les doctrines pataréennes acceptèrent avec facilité un nouveau changement de religion. Ils adoptèrent le Coran. On vit alors le spectacle étrange d'une noblesse slave par la langue, car elle ignore le turc, portant des noms slaves, et slave aussi par ses mœurs et ses usages[2], devenir plus fanatique que les Turcs

1. D'où lui vient le nom de Herzégovine. Le patron de ce grand duché est saint Savva.

2. On voit encore aujourd'hui les familles de[illegible]nkoviczes, des Vidaïczes, des Luboviczes, des Sokoloviczes, [illegible] Cette dernière

eux-mêmes, — car, chez elle, le fanatisme de caste est allié au fanatisme religieux, — et opprimer son peuple avec un égoïsme cruel. Elle forma la classe des *begs* et des *agas*, et composa cette nombreuse et brillante cavalerie des *spahis* qui fut d'un si grand secours à la Turquie. Tout noble bosniaque qui se distinguait, recevait un *agalouk* ou un *spahilouk*. Ces nobles qui devaient toujours être prêts à guerroyer à leurs frais, furent les défenseurs vigilants de la Turquie contre l'Europe; ils gardaient ses frontières comme d'autres Serbes gardaient les confins de l'Autriche, et selon l'expression turque, ils étaient « le lion qui veille sur Constantinople. » Ces *agas* et ces *begs* tenaient en outre entre les mains l'administration du pays par leurs *capétanes*. Les paysans qui étaient leurs métayers devaient leur payer des impôts écrasants dont les principaux étaient la dîme (*desetina*) et l'*angaria* (corvée). Cette noblesse était tellement attachée à ses privilèges qu'elle prit plusieurs fois les armes pour s'opposer aux réformes décrétées par les sultans. Une de ces révoltes les plus importantes fut celle du *capétane* Hussein (1831) surnommée le *Zmaï* (serpent) de Bosnie qui voulait défendre les anciens usages contre les réformes de Mahmoud. Cet état de choses inquiéta la Porte qui résolut de briser la résistance de cette vieille féodalité slavo-musulmane en lui ôtant ses pouvoirs ad-

donna à la Turquie le célèbre vizir Mohamed qui gouverna sous Soliman I, Sélim II et Murad III. Tous les voyageurs qui ont parcouru ces provinces, s'accordent à affirmer que cette noblesse slavo-musulmane parle le serbe avec une pureté qu'on ne trouve pas chez le paysan, qu'elle ne connaît des fêtes turques que le *beiram* et le *ramazan*, et que pour le reste, elle observe les usages slaves.

ministratifs. Omer-Pacha[1] y réussit (1851). L'institution des spahis fut dissoute, les nobles bosniaques n'eurent plus de prérogatives foncières, il leur resta la faculté de constituer les conseils municipaux. L'administration, la justice et la perception des impôts furent confiées à des employés turcs. Le métayer (*kmet, seliak*), au lieu d'avoir un maître, en eut deux. Outre la *tretina* [2] et la corvée, il dut payer des impôts écrasants au gouvernement turc. Ajoutez à cela que ces impôts sont affermés aux enchères par des compagnies qui paient d'avance la somme totale au Trésor, puis prélèvent ces impôts par leurs commis ou bien cèdent leurs droits à des fermiers subalternes. Ces quelques mots suffisent pour nous donner le secret des insurrections qui agitent sans cesse la Bosnie. Ces insurrections ont un caractère non-seulement politique mais encore social. La situation des paysans en Bosnie et en Herzégovine ne peut être pire qu'elle n'est et tous les palliatifs appliqués par la diplomatie européenne n'y feront rien. Le seul remède qui puisse être efficace, c'est une réforme sociale, agraire et économique ; c'est l'émancipation du paysan du joug des *begs*, c'est la libre possession du sol et l'établissement d'impôts justement répartis et moins écrasants, et encore pour forcer la noblesse slavo-musulmane à accepter ces réformes, faudrait-il probablement l'intervention des puissances étrangères.

Les Slaves de la Bosnie et de l'Herzégovine au point de vue religieux et administratif[3] se divisent

1. Omer-Pacha était un rénégat croate.
2. *Tretina*, troisième partie du blé prélevée par le seigneur.
3. La Bosnie qui a pour capitale Saraïevo est administrée par un

en trois classes : les *musulmans* (aristocratie slave qui a embrassé l'islamisme et fonctionnaires turcs), les Serbes catholiques que l'on appelle *Latins*, *Szokaci*, et les Serbes du rit grec (*Risztianes* et *Vlachs*[1]). Grâce à l'impuissance organisatrice de la Turquie, ainsi qu'à tout un ensemble d'influences politiques et historiques, ces Serbes séparés seulement par la religion, ont fini par former des sortes de castes distinctes et étrangères l'une à l'autre. L'idée de nationalité est remplacée par celle de religion. Ainsi, pour un Serbe du rit grec, le Serbe catholique n'est pas un Serbe mais un Latin. Les Serbes catholiques sont en général dévoués à l'Autriche, et voient en elle leur salut. Les Serbes du rit grec, au contraire, ont les yeux tournés vers la Russie et attendent d'elle leur délivrance.

Le clergé slave (popes et kaloudjers) est dans la plus malheureuse situation. Dépendant complètement du patriarche grec, il se voit exploité lui et ses fidèles comme un vil bétail. Toutes les principales dignités et les cures sont à l'enchère. Le pope[2], persécuté par les Turcs, méprisé par ses supérieurs, et n'ayant aucun moyen de s'instruire, est presque aussi ignorant que le *seliak* (paysan). Comme il n'y a

vali (gouverneur général), et est divisée en 6 *sandjaks* et 42 *nahias*. Elle compte d'après Thoemmel (*Beschreibung des Vilajet Bosnien*, Wien, 1867), 295,000 mahométans, 136,287 catholiques et 390,460 individus appartenant au rit grec. L'Herzégovine, qui a pour capitale Mostar, est administrée par un vizir et compte 107,000 mahométans, 147,000 Serbes du rit gréco-slave, et 35,000 Serbes catholiques.

1. *Vlach*, terme de mépris dans la bouche du musulman.

2. Le mot *pope* n'a pas ici la signification vulgaire qu'on lui a donnée en Russie.

pas de séminaires, le clerc est obligé de faire ses études chez un pope où il apprend tout au plus à lire les prières et à officier ; puis, lorsqu'il a amassé une certaine somme d'argent, il va marchander une cure vacante chez le *vladyka* (évêque) grec. Cela n'a rien d'étonnant, et le contraire devrait nous surprendre. Et cependant, ce pope est plus que le prêtre, le représentant des traditions et des souvenirs historiques nationaux. Les Franciscains et les Phanariotes élevés à l'étranger n'ont rien de commun avec le peuple, tandis que le pope est uni au paysan par la langue, les mœurs, les usages et l'identité des intérêts.

Le clergé catholique, qui se compose presque entièrement de moines franciscains[1], est placé sous la protection immédiate de l'Autriche, de l'Italie, et de la France. Il reçoit de ces pays des subventions qui lui permettent de construire des églises et des écoles, mais, au dire de tous les voyageurs qui ont visité ce pays, les églises sont mieux entretenues que les écoles. Ces dernières sont au nombre de trente tout au plus, outre les écoles de filles fondées par les sœurs de saint Vincent de Paul.

On conçoit qu'au sein d'une telle misère, il n'y ait pas non-seulement les éléments d'une littérature, mais même les vestiges d'une culture quelconque. Le clergé catholique de Bosnie publie tous les ans à Pesth, en latin, un annuaire statistique et historique, sous le titre de *Schœmatismus almæ provinciæ Bosniæ*. C'est le seul ouvrage qui contienne des renseignements authentiques sur la population de ces provinces; malheureusement ces renseignements ne concernent

1. Cet ordre compte aussi des Serbes parmi ses membres.

que les catholiques. Il n'y a en fait de librairie que le dépôt de la Société biblique de Londres ; quant aux journaux, ils sont sévèrement défendus. A Saraïévo, il y a un journal officiel : *Bosna*. L'imprimerie de cette ville se contente de publier les décrets du gouvernement. Les Slaves du rit grec, malgré leur pauvreté, ont trouvé le moyen d'entretenir à leurs frais six écoles de filles et quarante-sept écoles de garçons. Il y a quelques années, deux Anglaises, miss Irby et miss Mackensie, fondèrent à Saraïevo un pensionnat de jeunes filles destiné à former des institutrices. L'insurrection les força de transporter ce pensionnat à Prague. A Mostar, il y a une imprimerie catholique appartenant à l'évêque Vralievicz, qui ne publie que des almanachs et des livres de prière. Dernièrement, un moine franciscain, Bakula, a écrit un poème grotesque : *Guerre franco-prussienne de* 1870-1871, dont le style est aussi piètre que les idées. Un Bosniaque, Kosta Risticz, a publié : *Les usages de Saraïevo* (1866), et un recueil de chansons. Un moine franciscain, Jukicz, a aussi recueilli des chansons bosniaques et herzégoviniennes (*Narodné piesmé bosanské i hercegovaczké*), qui n'ont paru qu'après sa mort. On a en outre de lui une étude géographique et historique sur la *Bosnie* (*Zemliopis i poviestnica Bosne*), ainsi qu'un recueil d'articles littéraires (*Bosanski Priateli*), dans lequel se trouve, entre autres, une intéressante description d'un ancien armorial contenant la généalogie des familles nobles de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Malgré l'oppression dans laquelle vivent les Slaves du rit grec, les souvenirs d'autrefois et les chants populaires se sont conservés chez eux dans toute leur

fraîcheur. On ne trouve pas dans ces provinces de *sleptzi* (chanteurs aveugles) chargés de perpétuer de génération en génération ces trésors si chers à une nation qui a perdu le fil de sa vie historique; c'est le peuple lui-même qui compose ces chansons et qui les chante. Il a conservé dans toute leur pureté les cycles de Douschan, de Lazare et de Marko. Il a toutefois ses héros légendaires, comme la sombre Erina, Chrèla, etc., ses haïdouques et ses *oustachis*. Enfin, les événements contemporains ont fourni des aliments à sa verve poétique. Ainsi un chant populaire décrit la révolte du célèbre Hussein, un autre célèbre le *capétane* Louk Vukalovicz, chef d'insurgés qui a fait parler de lui dans ces derniers temps.

CHAPITRE V

La *Tserna-Gora*. — Caractère du pays et du peuple. — Pierre Négosz. — Fondation d'écoles[1]. — Chants populaires.

L'histoire de cette petite *Suisse slave* à laquelle nous nous obstinons, je ne sais pourquoi, à donner le nom italien de *Montenegro*, est assez connue. Ce pays montagneux n'est, à proprement parler, qu'une mer de rochers, et un proverbe tsernogorien dit que Dieu, en créant le monde, y a vidé son sac de

1. A consulter outre les ouvrages désignés au chapitre de la Bosnie : Kosticz, *Szkole u Tsernoï Gori* (*Les écoles dans la Tserna-Gora*, 1874). — Journal, *Golos*, n° 97, 1875. — Gopcevicz : *le Montenegro et les Monténégrins* (Paris, 1877).

pierres sans regarder. Il fut peuplé de Serbes fuyant devant l'invasion ottomane. Une de ces anciennes familles qui a encore aujourd'hui ses descendants, porte le nom de Bielopavlovicz. On prétend que la Tserna Gora[1] reçut son nom du voïévode serbe, Ivan Tsernoïévicz (le Noir), qui s'enfuit du champ de bataille de Kossovo. La famille des Tsernoïévitches administrait depuis la moitié du quinzième siècle, la principauté de Zéta, qui a pour centre le lac de Scutari et qui fut le berceau des Némanitches. Lorsque les Turcs envahirent l'Albanie, Tsernoïévicz et son peuple s'enfuirent dans les montagnes de Katoune où, auparavant, les pâtres faisaient paître leurs troupeaux et peuplèrent ce pays. Vers 1516, le dernier de ces Tsernoïévitches se fixa à Venise, après avoir cédé ses pouvoirs à l'évêque (*vladyka*).

On sait avec quel courage persévérant ces montagnards luttent depuis des siècles contre les armées du sultan [2]. L'Europe est encore aujourd'hui témoin de leurs glorieux faits d'armes. Ce pays pauvre, et dont les hommes valides sont sans cesse aux frontières à faire le coup de fusil avec les Turcs, a été jusqu'à nos jours plongé dans l'ignorance la plus profonde. Il y avait cependant une imprimerie à la fin du quinzième siècle à Cetinié; et c'est là que fut publié le premier livre chez les Yougo-Slaves; il portait le nom de *Slugébnik* (missel). Les principales villes de la Tserna Gora, à la tête desquelles il faut placer Cétinié, ne sont que de grands villages.

1. En turc : *Kara-dag*.

2. Trois fois seulement (en 1687, 1714 et 1785), les Turcs réussirent à pénétrer dans la Tserna-Gora.

Cétinié ne renferme que quelques édifices d'architecture européenne, comme le *konak*[1] du prince. Pendant plusieurs siècles la Tserna Gora fut gouvernée par ses *vladykas*[2], qui étaient à la fois des *hospodars*. Les quelques écoles qui existaient alors étaient entretenues par les monastères et les popes. Mais lorsque le cri d'alarme retentissait dans les montagnes, popes, moines et élèves s'élançaient aux défilés et se transformaient en *iounaks*, combattant pour la *krst czasni*, et la *zlatna sloboda*[3].

La famille des Négosz, règne dans la Tserna Gora depuis deux siècles, et par un bonheur tout particulier, elle n'a produit jusqu'à présent aucune médiocrité. Tous ses membres manient avec une adresse égale la plume et l'épée. C'est cette famille qui devait régénérer ce petit pays. Un des derniers *vladykas*, Pierre Ier, est honoré comme un *svetac* (saint), et c'est par lui que les montagnards jurent. Son successeur, Pierre II, est regardé comme le plus grand poète de la Tserna Gora. On a de lui un poème, *Gorski vienac*[4], peinture dramatique du passé, qui reporte à cette triste époque où la Tserna Gora remplie de rénégats, allait succomber, et où, pour lui rendre son caractère indomptable, le vladyka Danilo Ier ordonna de nouvelles *Vêpres siciliennes*. « Autrefois, s'écrie le poète, — tout ce qui avait échappé au sabre turc — tout ce qui n'avait pas voulu renier sa foi — ni se laisser enchaîner — s'était enfui dans ces *plani-*

1. *Konak*, résidence.
2. *Vladyka*, évêque.
3. Pour la sainte croix et la liberté dorée.
4. Couronne de la montagne.

nas — pour périr et verser son sang — et défendre sa liberté, etc. » Puis faisant allusion à une époque moins glorieuse : « Pourquoi nos montagnes muettes — ne retentissent-t-elles plus du cri de guerre ? — Notre terre n'a-t-elle plus de chefs ? — Les brebis et les loups se sont réconciliés, — les Turcs et les Tsernogoriens ont fraternisé, — le *hodja*[1] se fait entendre dans la plaine de Cétinié... » Il publia, en outre, *Ogledalo Srpsko*, recueil de chansons tsernogoriennes, et un drame *Le Faux tsar Stephan le petit*[2]. Une de ses plus belles poésies, c'est la *Prière d'un Tsernogorien à Dieu*, qui est pleine d'originalité et de sentiment. La Tserna Gora doit à ce vladyka sa première école civile (1833), et sa première imprimerie, qui débuta par publier les *Srpske Poslovice* de Vouk Karadjicz et l'almanach littéraire de Milanovicz, secrétaire du vladyka, *Grliça* (la Colombe) très important à consulter lorsqu'on veut étudier la littérature serbe de cette époque. Pierre II dut faire venir de la Serbie un instituteur et un alphabet, mais lorsque la guerre de 1837 éclata, l'instituteur se trouva seul dans son école, ses élèves étaient partis rejoindre les combattants, et les caractères de l'imprimerie furent employés à fondre des balles dont les Tsernogoriens manquaient. Pierre II eut pour successeur Daniel (1851). Celui-ci obtint de la Russie, de séparer le pouvoir politique du pouvoir

1. Iman turc.

2. Aventurier croate qui se faisait passer pour le tsar russe Pierre III, soi-disant assassiné. Les Tsernogoriens ajoutant foi aux paroles de cet imposteur, l'élurent pour leur *hospodar*. Toutefois, son élection fut une bonne fortune pour la Tserna-Gora, car elle ranima l'enthousiasme, réunit tous les partis, et la grande invasion des Turcs de 1768 fut victorieusement repoussée.

religieux; il reçut l'investiture de prince régnant, et changea son titre de *vladyka* pour celui de *knez* (prince). Il s'appliqua à détruire la vendetta qui armait familles contre familles (*krv za krv*), la remplaça par des tribunaux et sut forcer les fiers montagnards à se soumettre à leurs décisions. En 1854, l'école de Cétinié fut organisée et compta cinq classes. Le secrétaire du prince Daniel, Medakovicz, publia une *Histoire de la Tserna Gora* (1861), et écrivit un livre sur la vie et les usages de ses habitants. De la même époque datent les poésies fugitives de Çuça, neveu et favori du prince, et qui mourut d'une façon si tragique à Constantinople (1867), ainsi que les *Chants* du voïévode Mirko Petrovicz (1820-1867), frère de Daniel, vieux sabreur de Turcs, et héros de Grahovo. Ne sachant ni lire ni écrire, il improvisait ses chants sur la *guzla* et ses compositions furent recueillies par l'archimandrite Doudicz.

Le prince actuel, Nicolas, est aussi un poète. Né en 1841, il fit ses études à l'École militaire de Paris et parcourut plusieurs fois l'Europe. Il parle, outre le serbe, le français, l'allemand, l'italien et le russe. Comme le don de la poésie est inné dans sa famille, il marche sur les traces de ses ancêtres. Il a déjà écrit un certain nombre de poésies fugitives, mais il prend de préférence pour thème de ses chansons des sujets politiques, ce qui jette un peu de froideur sur leur lyrisme. Voici la traduction libre d'une des plus célèbres qui commence par ce vers :

Onamo, onamo, za brda, etc. [1].

1. Almanach *Orlicz* (1875).

Là-bas, là-bas, au delà des montagnes, où était le palais de mon seigneur! Là, dit-on, se réunissait autrefois notre parlement de braves. Là-bas! là-bas! ô Prizrène, gloire du pays! Laisse-moi voir tes murs! Mon pays natal m'appelle et j'irai le glaive à la main.

Là-bas! Des ruines du palais du tsar, je dirai à l'ennemi: « Hors de mon toit! Nous avons contracté beaucoup de dettes; il est temps de les payer. » Là-bas! là-bas! Derrière ces montagnes, il y a, dit-on, un pays prospère et brillant; là-bas sont les saintes murailles de Detchani[1], là-bas la prière donne le paradis à l'âme.

Là-bas! là-bas! au delà de ces rochers escarpés, où le ciel bleu s'arrondit en voûte. Là-bas! là-bas! dans ces vallées belliqueuses, nous nous frayerons un chemin vers le pays serbe. Là-bas! là-bas! derrière ces montagnes, le Midi nous appelle, et notre célèbre héros foulé par les chevaux, s'écrie: « A moi! ici! la vengeance est pour vous un devoir sacré! »

Là-bas! là-bas! nous ébrècherons nos sabres sur les ossements turcs pour venger les ossements de nos frères, et de l'acier de nos glaives vaillants, nous briserons les fers du pauvre raïa! Là-bas! là-bas! derrière ces montagnes, est le tombeau de Milosz; nous retrouverons ce héros et le Serbe ne sera plus esclave.

On sait que les efforts de la Tserna-Gora, dans ces derniers temps, ont pour but principal d'obtenir un port qui lui est si nécessaire, comme débouché sur l'Adriatique. Le prince Nicolas a composé à ce sujet une ode : *A la Mer*[2] qui reflète les tendances politiques de son gouvernement :

Je te salue, mer bleue, vallée longue et large, vaste espace depuis longtemps objet de nos désirs!

1. Monastère situé dans la Vieille-Serbie et qui est un des monuments les plus anciens de la Serbie.
2. *Srpska Zora*, II, 1878.

Je te salue, et regardant avec étonnement ta beauté, je hais encore plus mes ennemis ;

Car ils ont odieusement divisé deux éléments, deux libertés, toutes deux belles, toutes deux fortes : mes montagnes et tes eaux.

Mais à quoi bon les maudire ! Dieu les punira. Nous sommes l'un à l'autre, mer bleue, car le sang répandu nous a liés.

Grâce à Dieu et au courage des faucons tsernogoriens, je te chante maintenant ma chanson qu'accompagne le puissant murmure de tes vagues.

Je t'adjure par cette chanson, sois à moi, mer bleue, afin que Dieu protège tes poissons et tes perles.

Sois à moi, mer bleue, dans ta profondeur et ta largeur, avec tes vents, ta colère et ton calme.

Sois à moi avec tes rameurs, tes lourds vaisseaux, et ton bel azur qui se reflète dans le ciel.

Sois à moi, mer bleue, et lave de ton écume mon rivage, tant que vivront le monde et les hommes, tant que le soleil ne te sèchera pas.

Ce prince-poète voulant civiliser ses montagnards, plaça les écoles et l'imprimerie de Cétinié sous la direction de l'archimandrite Doudicz. Il publia ensuite un almanach *Orlicz*. En 1869, il fonda une école de théologie et une école de femmes. En 1870, onze jeunes gens furent envoyés en Russie pour compléter leur instruction. La même année, le prince Nicolas créa 24 nouvelles écoles, ce qui portait le total à 31. En 1871, on comptait 38 écoles fréquentées par 2,000 garçons et 108 filles. L'instruction fut rendue obligatoire non-seulement pour les sénateurs, mais encore pour les glavars et les officiers. Dès lors un *nikohovicz* peut faire une meilleure carrière qu'un *kouczicz*[1].

1. *Nikohovicz*, qui n'a rien ; *kouczicz*, qui a une *koucza* (maison). Ces derniers formaient une sorte d'aristocratie, et fournissaient les *glavars* (chefs) et les voïévodes.

La Tserna Gora qui n'équivaut pas à un de nos départements et ne compte que 123,000 habitants, est divisée en *nahias*, subdivisées en *capétanies*, qui comprennent une ou plusieurs *plémés* (tribus). Le *capétane* est à la fois juge, maire et percepteur d'impôts. La soif de l'instruction est tellement forte dans ce pays, qu'un homme âgé ne rougit pas de fréquenter les écoles. Celle de Cétinié instruit les gardes du corps du prince (périaniks[1]). Le prince, lui-même, apprit à lire au voïévode Mirko Milianof. L'école supérieure des femmes fondée en 1867 à Cétinié, est placée sous le patronage de l'impératrice de Russie. Elle a pour directrice une Russe, madame Pacévicz. L'école de théologie comptait à son ouverture 37 élèves. Ce qui caractérise les mœurs du pays, c'est que deux heures par semaine, les séminaristes apprennent le maniement du fusil. En 1872, ces élèves ont fondé une société littéraire, qui porte le nom de *Borec* (le lutteur); quelques-uns sont envoyés dans les universités russes. En 1872, le prince institua à Danilof Grad une école agricole, dont douze pensionnaires sont entretenus à ses frais. Le seul organe politique que possède la Tserna-Gora est le journal officiel : *Glas Crnogorca* (Voix du Tsernogorien), rédigé par M. Popovicz, un Serbe autrichien.

Le peuple tsernogorien n'a pas encore eu ni son annaliste ni son historien. Sans cesse sur la frontière à faire le coup de fusil avec les Turcs, qui ne lui laissent ni répit ni repos, son histoire n'est qu'une longue série de combats partiels et de victoires mêlées quel-

1. On les appelle ainsi à cause des plumes qu'ils portent sur la tête.

quefois de revers. Ce peuple de braves s'est fait son propre historien. Ses chansons retracent avec soin chaque combat, en citant minutieusement les noms des héros qui s'y sont distingués, ceux des pachas et les lieux où l'action s'est passée; les dates elles-mêmes y sont conservées avec une fidélité étonnante. Le héros antique de la Tserna-Gora est Ivan Tsrnoïevicz, qui dominait sur le Zéta, le littoral et les bouches de Cattaro. Sa résidence était Jabliak. La tradition populaire prétend qu'Ivan ou Ivo, commé le Marko serbe, dort dans une grotte au-dessous du château d'Obod, et qu'il ne se réveillera que lorsque le temps sera venu de chasser les Turcs. Ivan était l'allié du célèbre Scanderberg et battit les Turcs plusieurs fois avec lui. Ces derniers le craignaient beaucoup et lui avaient donné le nom d'Ivan-beg. Son fils qui lui succéda épousa une Vénitienne qui le décida à abdiquer et à se fixer à Venise. Son frère, qui convoitait ardemment le trône, avait, dans ce dessein, embrassé la religion musulmane, et attaqué la Tserna-Gora avec les troupes que lui fournit Bajazet. La poésie populaire ne pouvant admettre une pareille félonie, raconte le fait tout autrement. Elle ne donne à Ivo Tsrnoïevicz qu'un fils, Maxime, qui épouse la fille du roi de Mletak. J'ai raconté son mariage tragique au chapitre de la poésie populaire serbe. Maxime s'enfuit à Stamboul, et embrasse l'islamisme. Bajazet en récompense lui donne le pays de Scutari. Un faucon apprend cette nouvelle au vieil Ivo qui s'en attriste et rend l'âme.

Le dernier des Tsernoïevitches s'étant fixé à Venise, la Tserna-Gora est désormais administrée par ses *vladykas*. L'un d'eux fut Danilo Ier. La chanson raconte

que les habitants du Zéta, sur l'instigation de leur pope Iovo, obtinrent du pacha de Scutari l'autorisation de bâtir une église, et prièrent l'évêque Danilo de la bénir. Le pacha donne au « moine noir » un sauf-conduit. Mais Danilo est à peine arrivé que les Turcs s'emparent de lui et exigent une forte rançon. A cette nouvelle, tous les habitants du Zéta et de la Brda se cotisent pour racheter leur *vladyka*. Danilo rendu à la liberté, veut nettoyer tout le pays des rénégats qui l'infestent. Il rassemble les *kmètes*, et leur reproche leur complaisance pour les Turcs; ils ont oublié la haine qui les sépare, le courage des Tsernogoriens a baissé et la liberté va être sous le joug. Les *kmètes* électrisés par les paroles ardentes de leur évêque, jurent de massacrer tous les rénégats qui habitent le pays. Ces nouvelles *Vêpres siciliennes* sont fixées à la veille de Noël (1702). Les cinq frères Batritches se chargent de l'exécution. « Ils placent dans le foyer le *badniak*[1], allument les cierges bénis, et célèbrent le Dieu nouveau-né. Lorque la nuit tombe, ils vident ensemble une coupe, puis sortent. » Tous les musulmans sont mis à mort, et le lendemain, jour de Noël, la Tserna Gora salue avec joie la liberté qu'elle a reconquise. Dans une autre chanson, le pacha reproche à Danilo son alliance avec le tsar moscovite, Pierre; il le somme de lui payer le haracz et de lui livrer les chefs qu'il désigne, sinon, il brûlera tout le pays de Zéta et la Tserna-Gora. Danilo en lisant cette lettre, pleure amèrement. Il rassemble les voïévodes, les serdars et les kmètes, et leur

1. Bûche énorme à laquelle le plus ancien de la famille met le feu. C'est là un usage qui existe chez tous les Slaves du sud.

demande leur opinion. Les avis sont partagés. Les uns veulent payer le haracz, les autres, livrer les chefs demandés. Giurkovicz déclare qu'il ne donnera rien, et conseille la résistance. La Vila indique à Danilo le moyen de battre les Turcs. Le célèbre Vouko qui avait été à Stamboul et connaissait le Coran aussi bien qu'un derviche, pénètre dans le camp ennemi, se fait bien venir du pacha qui le prend pour guide, et fait tomber les Turcs dans le piège que les Tsernogoriens avaient préparé. La chanson de Vouko donne le signal de la bataille. Les Turcs acculés de tous côtés sont écrasés. C'est ainsi que chaque combat, chaque héros ont leur chanson. La poésie populaire donne naturellement à chaque action d'éclat des proportions grandioses; ainsi, elle transforme le coup de main d'une *tchèta* en une grande bataille. Toutefois, plus nous nous rapprochons des temps modernes, et plus cette poésie devient minutieuse, conservant fidèlement le souvenir du plus petit événement, et le retraçant avec toute la rectitude d'un historien, ce qui nuit beaucoup à la beauté de ces chants. Un autre inconvénient, c'est que la politique y prend trop de place; ainsi, parmi ces chansons modernes à peu près dénuées d'intérêt, j'en trouve une qui parle de l'apparition de l'escadre de l'amiral Jurien de la Gravière sur les côtes de la Dalmatie.

III

LITTÉRATURE CROATE[1]

CHAPITRE PREMIER

Passé de la littérature croate. — Le catholicisme grec et le catholicisme latin. — Union avec la Hongrie. — Littérature. — Manuscrits glagolitiques. — Réaction.

Les Croates et les Serbes, qu'on se le rappelle, ont une origine et une langue communes. Les Croates, comme les Serbes, furent convertis au catholicisme par l'ordre de l'empereur Héraclius. Au commencement du neuvième siècle la destinée sépara ces deux peuples frères. Les Croates passèrent sous la domination des Allemands, qui introduisirent dans ces contrées l'organisation administrative de l'Occident aux dépens des usages slaves. De cette époque datent

1. A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité. — *Obzor istorii slavianskich literatur*, déjà cité. — Iagicz, *Histoire de la littérature serbo-croate* (1867). — *Vienac*, d'Agram (1876-77). Krzijek, déjà cité. — *Srpska Zora*, Vienne, 1877-78. Raczki : *Knijevnik*, godina I.

les plus anciennes *gramotas* croates écrites en latin, comme celle du jupan Terpimir (852) et celle du jupan Mutimir (892). Mais les Croates connurent aussi la liturgie gréco-slave.

Lorsque les apôtres Cyrille et Méthode se rendirent à Rome (866-67), ils traversèrent la Croatie septentrionale et enseignèrent au peuple leur liturgie. Un peu plus tard, Méthode en revenant de son second voyage, initia l'Istrie au rit gréco-slave. Les Croates adoptèrent alors la glagolite. Ce schisme religieux et littéraire entre la Croatie et la Dalmatie restée catholique, amena une rivalité qui dure encore de nos jours. La Dalmatie par son commerce maritime était plus accessible à l'influence de l'Italie. En outre l'archevêque latin qui avait sous sa dépendance tous les diocèses serbes résidait à Split. La glagolite se vit bientôt persécutée par ordre de Rome, et les disciples de Méthode furent expulsés de la Pannonie. La liturgie slave continua cependant à subsister au dixième et même dans la première moitié du onzième siècle. Le concile latin de Split (1059-1064) en défendit sévèrement l'emploi. Le roi croate Kreszimir qui, pour se concilier les bonnes grâces des riches villes dalmates, était prêt à leur faire toutes sortes de concessions, se chargea d'exécuter cette sentence. Toutefois l'emploi de la glagolite a produit, sinon une littérature originale, du moins de nombreux manuscrits qui se découvrent de jour en jour[1]. Ces fragments glagolitiques se composent de traductions du serbe, vies de saints,

1. Les collections les plus complètes sont celles de Berczicz, à Zadar, et de Koukoulievicz, à Zahreb. On en trouve aussi dans les bibliothèques publiques de Zahreb et de Loublania.

chroniques, récits légendaires, livres de *Fratars*. Cette époque a toutefois produit une œuvre originale : la *Chronique de Dioclée*[1]. Cette chronique qui date du douzième siècle est un récit de la vie des premiers rois croates. La légende y est mêlée à l'histoire. Zvonimir couronné roi par l'archevêque de Split, fut un fervent partisan du catholicisme. Loin d'être un souverain barbare, il avait organisé sa cour d'après l'étiquette la plus minutieuse. Les provinces jouissaient d'une grande autonomie ; elles avaient leurs assemblées qui envoyaient leurs députés à la grande diète. « Du temps du bon roi Zvonimir, dit la chronique, toute la terre croate était joyeuse, car elle avait tous les biens qu'elle pouvait désirer. » En 1102 par suite de l'extinction de la dynastie nationale des Deyislaviczes, les douze joupans des tribus croates s'unirent volontairement à la Hongrie, et Coloman fut proclamé roi des Croates. L'acte d'union stipulait d'une manière formelle la reconnaissance des droits du pays. C'est sur ce contrat synallagmatique que les Croates se basent encore aujourd'hui pour réclamer leurs libertés qui ont été violées.

A partir de cette époque, le latinisme domine complètement dans les villes; la vie nationale s'éteint, de temps à autre, quelques manuscrits glagolitiques paraissent là où, malgré la défense de la curie romaine et du clergé, la liturgie gréco-slave se pratique encore en secret. Heureusement pour cette dernière, le pape Innocent IV dans ses bulles aux évêques de Krk (Véglia) et de Siena (Sengh), leur enjoignit d'autoriser

1. Dioclée, située au sud de la Tserna-Gora, se trouvait près de Podgoriça.

la liturgie slave là ou elle avait été auparavant employée. De cette époque (treizième siècle) date l'apparition de nombreux manuscrits glagolitiques qui n'ont pas encore été tous retrouvés [1]. Je citerai entre autres les statuts de Vinodola (1280), ceux de l'île de Krk écrits en pur tchakave, et à l'aide de la glagolite, celui de Policz écrit à l'aide de l'alphabet cyrillique, etc. Cette période s'étend du treizième au seizième siècle.

Avec l'imprimerie apparaît une nouvelle littérature dans le dialecte croate proprement dit. Les Croates embrassent la réforme. Buczicz fut un des principaux propagateurs du calvinisme. La Bible fut traduite plusieurs fois en langue nationale. Mais les réformés ne tardèrent pas à susciter contre eux une véritable croisade. La noblesse hongroise se mit au service des jésuites et leur fit une guerre acharnée. Les imprimeries furent détruites, les livres brûlés, et le latin reprit son ancienne suprématie.

Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-septième siècle que la littérature croate recommença à donner signe de vie. Ritter ou Vitesovicz fonda une imprimerie et publia plusieurs ouvrages dont une chronique et un poème écrit en cyrillique et dédié à Pierre le Grand. Il y avait en outre des imprimeries glagolitiques à Venise, à Senia, à Reka, à Tubingen et même à Rome. A côté des alphabets cyrillique et glagolitique, apparut un troisième, la *bukvica,* qui fut très répandu en Dalmatie et en Bosnie. Cet alphabet qui était une modification du cyrillique, servit à pu-

1. La bibliothèque de la célèbre famille croate des Francopanes qui se trouve dans l'île de Krk, possède une riche collection de ces manuscrits.

blier des *gramotas*, des récits légendaires et même des recueils de poésie, et fut employé jusqu'au dix-neuvième siècle. Vitesovicz ne trouva des imitateurs que dans le siècle suivant, et encore ceux-ci se contentèrent-ils de publier des traductions.

CHAPITRE II.

La littérature croate du dix-neuvième siècle. — Gaï et le mouvement illyrien. — Renaissance littéraire. — Révolution de 1848. — Le mouvement yougo-slave. — Poésie. — Romans. — Histoire, étude du droit. — Journaux. — Poésie populaire en Croatie et en Dalmatie.

On vient de voir que le dialecte croate proprement n'eut pas de littérature et ne pouvait pas avoir d'avenir, car il ne représentait aucun intérêt vital. Il végéta et fut laissé au peuple. A partir de 1830, la Croatie renaît à une nouvelle vie littéraire qui régénère ce pays, et même les autres Slaves environnants, en se basant sur la nationalité et la communauté d'intérêts. Cette renaissance fut provoquée par l'adoption de la langue serbe, qui avait produit une si belle littérature classique. Cette adoption tira les Croates de l'isolement auquel les condamnait l'emploi d'un idiome local peu développé, et les mit en communion d'idées avec les Serbes de la Dalmatie qui pouvaient se vanter à juste titre de posséder une riche littérature classique. Elle les aida en même

temps à se défendre contre les prétentions despotiques des Magyars, qui voulaient remplacer le latin par le magyar dans les relations politiques existant entre les deux pays. A la tête de cette rénovation politique et littéraire était le docteur Gaï. Il est à peu près prouvé aujourd'hui que Gaï n'était pas seulement guidé par son patriotisme, et qu'il obéissait aux inspirations du prince de Metternich, qui voulait faire échec aux prétentions des Magyars. Quoiqu'il en soit, Gaï se livra avec ardeur à cette propagande politique et nationale. Il appliqua le nouvel alphabet tchèque, en le modifiant, à la nouvelle langue littéraire que les Croates venaient d'adopter, et c'est ce qui explique pourquoi les Croates ayant la même langue que les Serbes leurs frères, ont un alphabet latin. En 1835, dans une audience personnelle que lui donna l'empereur, il obtint de fonder un journal politique *Novine hrvacke* avec un supplément littéraire *Danica*. Ce dernier fut pendant longtemps le foyer autour duquel se groupèrent les principaux écrivains croates. L'année suivante, les *Novine hrvacke* prenaient le nom de *Ilirske narodne Novine*. Quelque temps après, le prince de Metternich permit à Gaï d'établir à ses frais une « imprimerie illyrienne privilégiée impériale-royale » Ce changement avait une grande signification politique. Gaï voulait réunir en un seul faisceau tous les peuples qui avaient autrefois comp[illegible], c'est-à-dire les Croates, les Slavons et [illegible] La Dalmatie n'accueillit ces avances qu'[illegible]r. Deux écrivains slovènes seuls se c[illegible] l'Illyrisme : Stanko-Vraz et Maïar. Ce d[illegible] la prétention d'inventer une langue s[illegible]ationale. Les

Serbes eux-mêmes se révoltèrent en voyant les *Illyriens* s'approprier leur langue, leur histoire et leurs traditions, et ils engagèrent une polémique qui dure encore aujourd'hui. Enfin le clergé catholique, qui craignait que les Croates, en adoptant le serbe, n'en vinssent à adopter aussi la liturgie gréco-slave, le denonça à Rome. Quoi qu'il en soit, cette dénomination avait pour résultat direct de réunir tous les Yougo-Slaves sous un seul drapeau contre l'ennemi commun, les Magyars. Désormais ils abandonnaient leurs dialectes provinciaux, pour n'avoir plus qu'une seule langue. Mais comme le mot *Illyrie* ne rappêlait aux Slaves aucune tradition nationale, les Croates l'abandonnèrent pour celui de *Yougo-Slaves,* qui était encore plus ambitieux. Dès lors, Zahreb devint le centre littéraire et politique des Slaves du sud. Poètes, écrivains et publicistes firent de la propagande nationale et prêchèrent l'unité entre les Slaves et la haine contre les Magyars. Gaï écrivit une chanson nationale commençant par ces mots : « La Croatie n'est pas morte tant que nous vivons...[1] » Dans un de ses discours virulents aux Magyars, il disait entre autres choses : « Vous êtes une île flottante au milieu du grand océan slave ; je n'ai pas créé cet océan pas plus que je n'ai soulevé ses vagues ; mais veillez à ce qu'elles ne menacent pas vos têtes, et à ce que votre île ne disparaisse. » Un autre poète des plus distingués, Voukotinovicz dans ses *Pesmas* et ses *Pesmaricas* (1842) invite le peuple croate « à secouer le joug qui les déshonore eux et la race slave, car tout sur cette terre, l'enfant et le vieillard, désire la liberté dorée. »

1. « *Jos Hrvacka nij' propala...* »

Ce poète, outre ses chansons, publia un drame : *Sastanak u grada Zmia* (l'Assemblée de la ville de Zmia) et un autre drame *Golub* (le Pigeon). Il écrivit aussi une tragédie : *Prvi i zadni kip* (la première et la dernière statue) et un recueil de poésies : *Ruje i trnie* (roses et épines). Sa tragédie : *La Première et la dernière statue* était le développement d'une ballade allemande. On a aussi de lui quelques nouvelles : dont une est intitulée *le Noir Voïévode*. Un autre poète Trnski, colonel dans un des régiments des Confins, n'est pas moins patriote que Voukotinovicz. Dans ses *Piesmas*, il s'écrie : « Qui frappe mon frère, Serbe, Dalmate ou autre, celui-là répand aussi mon sang. Allons ! que notre unité renverse l'étranger, et toi, frère, ouvre les yeux. » Ses *Satires* sont ce que la littérature croate possède de mieux dans ce genre.

Les Illyriens dans leurs tendances politiques et leur haine nationale trouvent des sympathies parmi les autres Slaves, témoin la lettre du président de la *Matiça* serbe, Tékéli, à Gaï (1840). A partir de cette époque, les Illyriens forment un parti politique considérable. Ils parlent hautement de séparer les pays slaves de la Hongrie, revêtent le costume national et fondent une *citaonica*, espèce de club qui reçoit tous les journaux slaves. En 1845 le gouvernement ajoute à l'académie de Zahreb une chaire de littérature et de langue croates, et cette nouvelle est accueillie avec joie, car c'était pour la première fois que le croate faisait partie de l'enseignement supérieur. En 1842 la *Matiça* illyrienne est fondée ; sept ans après Pétranovicz en établit une seconde en Dalmatie. La *Matiça* illyrienne a pour président le comte Draszko-

vicz, patriote exalté qui, dans une brochure adressée aux *Hochherzige Töchter illyriens*, parle de la grandeur de la nation croate dont il fait remonter l'existence à plus de trois mille ans. A la même époque paraît la *Marseillaise* croate commençant ainsi :

Celui qui est né Slave est né héros ; lève haut ton étendard ! que chacun aiguise son sabre, que chacun monte sur un cheval ardent. En avant frères, Dieu est avec nous et le mauvais esprit contre nous.

Voyez comme le noir et sauvage Tatar[1] foule notre nation et notre langue ; mais avant qu'il réussisse à nous soumettre, nous le jetterons au feu de l'enfer. Que chacun coupe une tête afin de laver notre gloire dans le sang, et mettre fin à nos souffrances. En avant ! frères, Dieu est avec nous, et le mauvais esprit contre nous.

Selvian, dans ses *Origines de la littérature illyrienne*, dit en parlant de l'unité slave : « Nous ne formons qu'un seul corps avec les Tchèques, les Polonais et les Russes ; nous sommes tous apparentés par la langue, les chansons, les usages et les souvenirs nationaux. »

Gaï eut de nombreux collaborateurs qui tous contribuèrent au succès de l'œuvre commune. Le slovène *Stanko-Vraz* publia un recueil de chansons populaires (*Narodne pesme ilirske*). Il travaillait avec Voukotinovicz à la rédaction du *Kolo*, organe du mouvement littéraire national. Demeter, après avoir écrit des drames ou plutôt des essais dramatiques comme *Krvna osveta* (la Vengeance sanglante) et l'*Amour et le Devoir*, devint le rédacteur des *Novine*.

1. Le Magyar.

Il laissa en outre un poème intitulé : le *Champ des tombeaux* qui est son œuvre principale. Il y chante la célèbre victoire que les Croates remportèrent sur les Tatars au treizième siècle, et dépeint ainsi le lieu où s'engagea la bataille : « Partout où le regard s'étend, — on ne voit rien que la pierre nue ; en vain tu cherches de la verdure dans cette vallée — aucune herbe ne lève ici la tête..... — Tout est vide, tout est muet, tout est effrayant. — Ces tombeaux sont les nids des oiseaux de nuit..... — et cependant pour moi cette plaine est belle. » Bohovicz publia plusieurs recueils de poésies entre autres : *Liubice* (les Violettes) et des chants patriotiques : *Domorodni Glasi.* Antoine Majouranicz publia les anciens poètes dalmates ; son frère Jean le chancelier, un poème qui eut du retentissement : la *Mort de l'Aga Smaïl-Czengicz* (1845). Disons quelques mots de ce chef-d'œuvre de la littérature croate, qui est connu par cœur dans toute la Croatie, et qui enflamma encore davantage la haine des Slaves contre leurs oppresseurs[1]. Son auteur, Jean Majouranicz, né en 1813, fit ses études de droit à Zahreb et fut un des plus ardents promoteurs de l'illyrisme. Nommé à partir de 1848 membre de la diète, il commença à prendre part aux affaires politiques, et fut un des membres de la députation chargée de porter à l'empereur les vœux de la Croatie et de la Slavonie. Pendant dix ans, il occupa le poste de procureur-général de la Croatie et de la Slavonie, ainsi que celui de membre du conseil du ban. Son

1. Il a été traduit en plusieurs langues. J'en ai donné la traduction entière dans la *Revue Britannique* (avril 1878). C'est pour la première fois, je crois, qu'il paraît en français.

mérite et les services signalés qu'il rendit, attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui, en 1860, le nomma chancelier de la cour. Malgré des occupations aussi sérieuses, Majouranicz ne négligea pas les muses; comme écrivain dramatique, il est supérieur à Demeter, car chez lui la passion est toujours vraie, et puis il sut s'inspirer des sources populaires. Le sujet de son poème : *Smrt Smaïl-age Czengiça* est historique. Un des représentants de cette noblesse slavo-musulmane dont j'ai parlé au chapitre de la Bosnie, l'aga Smaïl se faisait remarquer par sa cruauté, et les habitants demandèrent plus d'une fois qu'il ne fût pas chargé de prélever le *haracz*. Smaïl se vengea en attaquant à l'improviste le clan des Drobniaques à Grahovo (1836) et en décapitant trois cents prisonniers qu'il avait faits dans ce combat. Les Drobniaques implorèrent le secours des Tsernogoriens; ces derniers envoyèrent une *tchèta* contre l'aga, qui périt dans la rencontre. Le poète, tout en donnant un large essor à sa fantaisie, s'est évidemment inspiré aux sources de la poésie populaire. Plusieurs épisodes sont empreints d'un vigoureux coloris dramatique qui ne laisse rien à désirer. Le portrait de l'aga est tracé avec une finesse qui apparaît jusque dans les plus petites nuances. Ce caractère si complexe, dans lequel les sentiments les plus contraires se succèdent avec la rapidité de l'éclair, est peint de main de maître. Noble et musulman, il a tous les défauts de sa caste et de sa religion. Il est brave, intrépide; sa seule ambition est de devenir un *iounak*. Il n'a peur que du ridicule. Ne craignant pas la mort, il ne la marchande pas aux autres. La moindre résistance, la plus petite contrariété le poussent aux

plus violentes extrémités. En sa qualité de noble et de musulman, il a le plus profond mépris pour le raïa, pour le chrétien. Ce dernier est un chien qui n'a « ni yeux ni oreilles, et n'est pas digne de se chauffer au soleil à côté du Turc. » Toutefois, l'origine slave de l'aga a encore laissé quelques traces dans ce sang gâté. La vue d'une *gusla* qui gît au milieu de ses armes, apaise comme par enchantement sa colère, et il a soif de chansons. Traduisons un épisode où l'on voit l'aga Smaïl lever le haracz[1] sur les chrétiens, et ses soldats amener par bandes ces pauvres gens qui n'ont pas de quoi payer. « Haracz! haracz! » crie l'aga; et les chrétiens répondent :

D'où le raïa peut-il payer? Où prendra-t-il de l'or, quand il n'a pas de toit paisible sous lequel il puisse reposer sa tête? Où prendra-t-il de l'or, quand il n'a pas de champ qu'il puisse cultiver à la sueur de son front pour les Turcs? Où prendra-t-il de l'or quand il n'a pas de troupeau et qu'il erre avec ceux des autres dans les montagnes? Où prendra-t-il de l'or, quand il n'a pas de vêtements, quand il n'a pas de pain? Vois seigneur, nous sommes nus, nous avons faim, mais attends encore cinq ou six jours, et nous mendierons le haracz. — Je veux le haracz tout de suite. — Donne-nous du pain, donne-nous un morceau de pain, il y a longtemps que nous n'en avons vu.

Et l'aga fait périr ces chrétiens en les attachant à la queue de ses chevaux. Les Tsernogoriens ont résolu de les venger; ils envoient une *czeta*[2] contre l'aga. Ces guerriers partent la nuit :

Chacun est prêt à donner sa vie pour la sainte croix et la

1. *Haracz*, impôt.
2. *Czeta*, troupe.

liberté dorée... Semblable à la voix secrète des esprits, un murmure mystérieux vole de rocher en rocher. Chose étrange, la pierre s'anime, s'ébranle, rampe et lève la tête; de derrière les gros rochers, elle avance une main, un pied ferme... L'heure est sombre, la nuit obscure, un nuage cache les étoiles brillantes, la nuit et la *strouka*[1] recouvrent les armes éclatantes. La *tchèta* s'avance sombre et mystérieuse, personne ne murmure, personne ne parle, personne ne chante, personne ne rit, sur cent voix aucune ne se fait entendre.

La même nuit le poète nous transporte au campement des Turcs et à la tente de l'aga.

Les tentes blanchies par l'éclat de la lune paisible ressemblent à de grands tombeaux sous la neige autour desquels, vers minuit, les mauvais esprits rampent, et par leur apparition terrible épouvantent le voyageur nocturne, ou font retentir à ses oreilles le mugissement du lion, les aboiements des chiens et les plaintes des damnés. On dirait que ce sont les tombeaux des ancêtres slaves dont le nom glorieux a retenti au loin, et autour desquels jour et nuit le Turc païen veille, employant tout son esprit rusé à effrayer les malheureux enfants afin qu'ils ne puissent se plaindre de leur sort amer. Il vous semble tantôt que ce sont les mugissements du lion, tantôt que ce sont les aboiements des chiens; vous entendez aussi les gémissements des martyrs, des plaintes, des lamentations et des soupirs, le bruit des fers étouffé par des appels plaintifs! Écoute, frère, ces plaintes sont-elles un rêve? Entends-tu ce cliquetis? est-ce aussi un rêve? Écoute... écoute... Oh non! ce n'est pas un rêve, car je vois que cela te fait mal... Eh bien, tu pleures?... Oh non! ce n'est pas un rêve... car si c'était un rêve tu ne pleurerais pas!...

Un contemporain de Majouranicz, Tomasicz, plus connu sous le nom de Tomaseo, publia en italien les *Canti populi slavi* (1842). Passionné pour la littéra-

1. *Strouka*, plaid en laine grossière.

ture populaire de son pays, il dit à ce sujet dans la préface de ses chants: « Nos chansons sont notre histoire; en elles, nous cherchons ce que nous avons de bon et de mauvais. Les autres peuples les lisent, les traduisent et les admirent; et nous, nous en rougissons et nous nous moquons de notre barbarie civilisée. Réunissons, frères, notre bien avant que le souffle du temps ne l'ait détruit. Le peuple est notre père et la terre est notre mère. » La cause nationale trouva un ardent défenseur dans Koukouliévicz-Sakcinski, qui, d'abord au service militaire, fut nommé, en 1848, archiviste du royaume de Croatie. Il débuta par un drame, *Juran et Sophie*, qui fut aussitôt joué par le théâtre d'amateurs qui existait alors à Zahreb. Il publia ensuite des chants politiques, *Slavianké*, qui reflètent les tendances panslavistes de l'époque.

Koukouliévicz joua un rôle assez prépondérant dans les affaires politiques de son pays. A la diète de 1843, il demanda que le croate devînt la langue officielle dans les relations avec la Hongrie, dans les tribunaux et les écoles. Cette proposition fut rejetée par l'aristocratie. En 1848, lorsque l'Autriche fut livrée à l'anarchie, il fut nommé avec Gaï et Vraniczan, membre du gouvernement provisoire en Croatie. Grâce à lui, Ielaczic fut appelé à la dignité de ban de la Croatie. Plus tard, il fit partie de la députation chargée de présenter à l'empereur Ferdinand les besoins et les désirs du peule croate. Dans le journal littéraire, le *Midi Slave*, il émit l'idée de réunir un congrès slave à Prague.

Les Croates dans leur pétition au gouvernement ne demandaient pas moins que la formation d'un

royaume triunitaire (*troiédina Kralievna*), qui aurait englobé la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie, le littoral de Fiume et les confins. Ils demandaient, en outre, une autonomie complète avec une diète centrale à Zahreb, et la reconnaissance de la langue croate comme langue officielle du nouveau royaume. Lorsque les Hongrois se révoltèrent contre la maison de Habsbourg, les Croates poussèrent des cris de joie, et lancèrent contre eux le ban Ielaczic et cent mille soldats. On sait le reste. Après le rétablissement de la paix, arriva la réaction. Les Croates opprimés par le ministère unitaire et absolutiste de Bach et de Schmerling, furent livrés par Beust, l'auteur du dualisme, aux rancunes des Magyars, et ceux-ci purent avec raison se moquer du zèle des Croates pour la maison des Habsbourg. La littérature croate fut persécutée, et les écrivains durent se renfermer dans des occupations purement littéraires. En 1853, le poète Bohovicz fut emprisonné pour avoir soi-disant outragé la personne de l'empereur. Le journaliste Praus, directeur du *Sud-Slavische Zeitung*, et Tkalac, directeur du journal *Ost and West*, furent persécutés. Le *Pozor*, journal ultra-croate, fut obligé de se transférer à Vienne. En 1867, deux avocats, Soubboticz et Polit, qui étaient en même temps d'éminents écrivains, ayant assisté au congrès de Moscou, se virent privés de leurs charges au retour. Il est vrai que, quelque temps après, Soubboticz fut élu à la diète d'Agram, malgré les efforts de l'administration.

Les tendances annexionistes de la littérature croate reçurent un coup mortel. Les Croates n'ont pas toutefois renoncé à la fondation d'un royaume triuni-

taire, mais comme les circonstances politiques n'étaient pas favorables, ils tâchèrent d'arriver à cette union par d'autres voies et continuèrent à se donner le nom de *Yougo-Slaves*. En 1850, une société d'histoire et d'archéologie yougo-slaves fut fondée à Zahreb. Après la défaite de Solférino, les Croates reçurent leur petite part des libertés constitutionnelles qui furent alors octroyées. Le croate devint la langue nationale de la diète, et une troupe nationale prit possession du théâtre de Zahreb. Ce fut alors qu'un patriote courageux, monseigneur Strossmayer[1], donna une nouvelle impulsion au mouvement yougo-slave. Ce prélat, après avoir été professeur à Diakovo et à Vienne, avait été, grâce à son instruction, nommé évêque de Diakovo à l'âge de trente-quatre ans. La juridiction de cet évêché s'étend sur la Bosnie, la Slavonie et la Serbie. Monseigneur Strossmayer en profita pour amener un rapprochement entre ces divers Slaves. Fidèle à sa devise : *Sve za vêru a za domovinu*[2], il employa ses revenus à fonder des bourses, des établissements de bienfaisance, des séminaires et des écoles dans lesquelles il accueillait tous les Slaves sans distinction de religion[3]. Il imprima, en outre à ses frais, beaucoup de livres utiles. A la diète, il fut un des adversaires les plus acharnés des Hongrois. Aussi son nom est-il vénéré parmi les Slaves du Sud. En 1860, il offrit au gouvernement une somme de 120,000 florins pour la fondation à Zahreb d'une académie et d'une université. Le programme de cette

1. Né en 1815, à Osiek en Slavonie.
2. Tout pour la foi et pour la patrie.
3. C'est ce qui lui a valu l'honneur d'être attaqué par l'*Univers*.





académie fut ratifié en 1867. Le jour de son ouverture fut un jour de fête pour tous les Slaves du sud. Monseigneur Strossmayer en fut nommé le protecteur, le chanoine Raczki, savant historien, le président, et le savant serbe Daniczicz, le secrétaire. Le but de cette académie est de développer la littérature chez les Slaves du sud par des publications et des subventions accordées aux écrivains. Quant à l'université, sa création ne fut autorisée qu'en 1870, et par suite d'entraves causées par l'administration, elle n'a été ouverte qu'en 1874. Sur d'autres points se fondent aussi des sociétés littéraires : une *citaonica* à Doubrovnik (1863), une autre à Split et une bibliothèque slave à Zahreb.

Grâce à tous ces encouragements, la littérature croate peut être placée en tête des littératures yougoslaves. Au premier rang des poètes contemporains, il faut placer Preradovicz, ancien aide de camp de Ielaczic. Après avoir débuté par des *Primeurs*, il publia des *Chansons d'amour*, et ses *Nouvelles chansons*, qui décèlent un profond amour pour la patrie. Dans un de ses petits poèmes qui est un bijou, *Putnik* (le Voyageur), il s'écrie :

Mon Dieu ! où suis-je ? La nuit m'a surpris en pays étranger, je ne connais ni route ni sentier; partout la pierre nue blesse mes jambes fatiguées dans le désert.

Je n'ai pas encore trouvé d'asile; le vent du nord souffle des montagnes couvertes de neige ; et pour le pauvre étranger, l'obscurité épaisse est encore plus épaisse, la terre dure est encore plus dure.

Tout autour le brouillard tombe, la lune est voilée, on ne voit aucune trace d'étoile, ma mère chérie, ma mère bien-aimée, vois-tu ton fils !

Ah ! si tu le voyais maintenant, malheureux, tu pleurerais

amèrement, ta main tremblerait en l'embrassant dans ta tristesse.

Pourquoi ne t'ai-je pas écoutée quand tu me disais : Mon fils, ne quitte pas ta mère qui te prépare un doux lit sous son aile.

— Ne t'en va pas, mon fils, ma chère âme ne quitte pas le toit paternel ; l'étranger a ses chagrins, il ne fera pas attention aux tiens ; l'amour étranger aime les siens.

Le voyageur s'arrête.........

Et ses yeux levés, il regarda du côté de la chère patrie, où tous les matins le soleil brille, et où ses désirs l'entraînent.

C'est toi que mon âme désire ; pour toi que mon cœur bat, patrie, mère heureuse, c'est vers toi que ton fils retourne, versant des larmes de joie.

Reçois de nouveau ton enfant ; reçois-le, il sera à toi pour toujours, et il t'aimera toujours. Dans tes champs donne-lui un tombeau, et orne ce tombeau de tes fleurs.



Les vœux du poète furent en partie exaucés ; il mourut à Vienne, mais la jeunesse de l'université de Zahreb, dont ce poète était l'idole, vient de décider de transporter ses restes dans cette ville. Le comte Pouczicz[1], descendant d'une antique famille noble de Doubrovnik, s'est efforcé de faire connaître à l'Italie les productions de la littérature slave. Il traduisit en italien les leçons de Mickiewicz au Collège de France, ainsi que l'ouvrage du slaviste Bodianski sur la poésie populaire slave. Sa patrie lui doit une *Anthologie des poètes dalmates* et l'*Histoire de Doubrovnik*, faite à l'aide de manuscrits jusqu'alors inédits. Il habita quelque temps la Serbie et fut nommé précepteur du prince Milan. C'est à cette occasion qu'il publia ses *Souvenirs serbes*. Une de ses

1. En italien, Pozzo.

Piesmas est consacrée à Kara-Georges. Un moine franciscain bosniaque, Marticz, publia dans l'*Ami bosniaque* (1862) un poème épique *Osvetnici* (les Vengeurs), *Luka. Vukalovicz* et la *bataille de Grahovo*, dans lesquels on voit que l'auteur s'est inspiré de la poésie populaire.

Parmi les poètes de la jeune génération, je nommerai Szenoa, dont les ballades décèlent un talent peu ordinaire, Arnold, Tomicz, Novaczicz, Filipovicz un Croate des Confins, Medicz d'abord officier, puis exilé pour sa brochure politique : *Smerling, constructeur de la tour de Babel.* Presque tous ces auteurs ne vont pas au delà de la poésie fugitive.

Les romans dans ces derniers temps abondent. Je me contenterai de citer les plus remarquables. On a de Tomicz : les *Dents de travers;* de Kovaczicz : la *Catastrophe de Lublania*, de Zahar : *le Dernier amour;* de Bercic pseudonyme de Brestof : la *Femme haïdouque* et *Persa*, roman herzégovinien. Szenoa peut à juste titre être placé au premier rang. Son chef-d'œuvre est : *Prends garde à la main de Senia*[1], qui dépeint les Uscoques au moment où grâce aux intrigues de Venise, ces pirates sont presque tous détruits par l'Autriche. Citons encore du même : l'*Ami Lovro*, *Zlatorovo Zlato*, traduits en plusieurs langues, le *baron Iviça* et un *Clou du tombeau d'un poëte*, charmante nouvelle consacrée à la Kraïna et au poète Preszern.

Le théâtre national (*narodni Kazaliste*) de Zahreb fut bâti, en 1834, par un marchand Stankovicz, qui

1. Traduction du proverbe italien : *Guardati da mano di Segno* qui prouvait quelle terreur les Uscoques inspiraient aux Vénitiens.

avait gagné un gros lot à la loterie. Les troupes allemande et croate y jouèrent d'abord tour à tour. A partir de 1860, le théâtre resta définitivement entre les mains des Croates et eut pour directeur Demeter, des drames duquel j'ai déjà parlé. Bohovicz a fourni plusieurs drames et tragédies, presque toutes historiques : les *Frankopanes* (1856) ; *Stephan, dernier roi de Bosnie* (1857), et *Mathieu Gubec* (1860). Subboticz a écrit aussi un drame historique : *Némania*. Un autre tout récent, c'est celui de Markovicz : le *Roi Zvonimir*. Citons encore une pièce d'Arnold : l'*Amour de la femme*, et deux drames de Freudenreich : *Craniczari* et la *Reine noire*, ainsi que les débuts de deux jeunes auteurs : Vonsina et Muller. Si la littérature dramatique en Croatie n'est pas plus riche, c'est que le théâtre y est avant tout cosmopolite. Les trois quarts de son répertoire se composent de pièces étrangères et surtout de pièces françaises. Aussitôt qu'une œuvre de Dumas ou de Sardou paraît, elle est immédiatement étudiée par les artistes croates.

La Dalmatie qui semble vouloir prendre une place à part dans ce mouvement littéraire, tient aussi à ne pas rester en arrière. Lors du mouvement de renaissance qui se produisit vers 1830, le docteur Petranovicz fonda le *Magasin serbe-dalmate*, consacré à la poésie, à la littérature et à l'histoire. Aujourd'hui presque chaque ville dalmate possède une *citaoniça*. La *Matiça* dalmate a pour président M. Klaïcz et publie son *Glasnik*. J'ai déjà parlé du comte Pouczicz. Soundeczicz qui tient depuis des années le sceptre de la poésie dans la littérature croate, est un prêtre dalmate. D'abord collaborateur au *Magazine* de Pétranovicz, puis professeur au séminaire de Zara, il fut

privé de cette place en 1863 pour ses opinions trop patriotiques. Il chercha un refuge dans la Tserna-Gora, où le prince Nicolas l'a nommé son secrétaire. Il le chargea en outre de diriger l'imprimerie de Cetinié et de publier des livres scolaires. Il est en même temps rédacteur de l'*Orlicz* où il fait paraître ses poésies. Soundéczicz est un poète panslave. Dans ses poésies, il s'écrie :

> Entendez-vous ce que les peuples commencent à exiger, quels sont leurs désirs et leurs espérances. Sous leurs pieds la terre tremble, leurs paroles vont jusqu'aux nuages; de chaque pays chaque petit vent nous apporte des mots mystérieux qui éveillent nos cœurs et nos pensées. Ils précèdent l'époque marquée où nous attendons notre salut. Dans le creux de la caverne où Marko repose, son glaive a déjà brillé.....

La Croatie peut prendre rang en tête des pays slaves pour les études historiques et philologiques. Elle le doit surtout à ce que son enseignement supérieur se fait en langue nationale. L'Académie de Zahreb publie ses mémoires sous le titre de : *Rad iugoslavenske akademié znanosti i umietnosti*[1], et un [illegible]eil d'antiquités (*Starine*) ; ces deux recueils ont [illegible] collaborateurs Koukouliévicz, Bogisicz, Raczki, [illegible]cz, Jagicz et le savant serbe Novakovicz. L'Académie a publié il y a deux ans un ouvrage très important : *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, à l'aide de matériaux recueillis par Theiner dans les archives du Vatican. Elle a en outre confié à Loubicz le soin d'éditer les *Monuments des Archives de Venise*, et entreprend une nouvelle édition des anciens écri-

1. Mémoires de l'Académie des sciences yougo-slave.

vains croates. Un autre recueil important qui a été fondé par Koukoulievicz en 1856, et à la création duquel le ban Ielaczic et le prince Milosz Obrénovicz ont contribué pour de fortes sommes d'argent, ce sont les *Archives d'histoire yougo-slave*. Koukouliévicz ne s'en tint pas à sa revue seulement, il a encore eu le temps de publier une *Bibliographie croate* (1860); un *Dictionnaire des études yougo-slaves* et *Jura regni Croatiæ, Dalmatiæ et Slavoniæ* (1863). La première partie de ce dernier ouvrage renferme les privilèges et les libertés accordées aux villes; la seconde, les lois et les constitutions votées par les diverses diètes, et la troisième les décrets royaux et les constitutions émanant de la Hongrie. Un autre travail non moins important est : *Monumenta historica slavorum* (1863), qui contient plus de trois cents documents glagolitiques; citons encore : *Codex diplomaticus regni Croatiæ, Dalmatiæ et Slavoniæ* (1876). On doit au savant Bogisicz[1] un ouvrage dont le besoin se faisait sentir. Cet ouvrage a pour titre : le *Droit coutumier chez les Slaves méridionaux* (1874), et comprend les réponses aux questions envoyées par Bogisicz dans toutes les parties de la Slavie méridionale. Le droit privé ne contient pas moins de 505 questions, et les réponses traitant l'organisation de la commune slave d'autrefois, autrement dit la *zadruga*, sont d'un haut intérêt. Le droit public comprend 151 questions. Cet ouvrage a été édité par l'Académie en 1874. Toutefois la critique reproche à son auteur une mauvaise classification, le peu de sens d'une grande partie des

1. Si je ne me trompe, M. Bogisicz est aujourd'hui professeur à l'Université d'Odessa.

questions, ce qui influerait naturellement sur le caractère des réponses, et enfin l'enregistrement de toutes ces réponses sans contrôle ni critique. Il en résulterait que les matériaux que renferme ce livre ne peuvent être employés qu'avec beaucoup de discernement. Le chanoine Raczki a fait paraître, en 1856, ses études sur la *Glagolitique*. Pour la publication de son œuvre principale : le *Siècle et l'œuvre de Cyrille et de Méthode, apôtres slaves* (1857), il a consulté les archives de Rome. Il a, en outre, publié l'*Évangile d'Assemani*, et il est un des plus actifs collaborateurs des *Mémoires* de l'Académie et des *Archives* de Koukouliévicz. L'Académie vient de charger le professeur Haniel de publier les *Monumenta historico-juridica Slavorum meridionalium*. Le Dalmate Loubicz a écrit son livre curieux sur les *Usages populaires des Morlaques*, un *Dictionnaire bibliographique des hommes illustres de la Dalmatie*, et *Opis iugoslovenskich novac* (1875), admirable ouvrage de numismatique. Daniczicz, qui appartient aussi bien à la Croatie qu'à la Serbie, a écrit une *Histoire des formes des langues serbe et croate jusqu'à la fin du dix-septième siècle*. Il travaille actuellement à un dictionnaire serbo-croate. Koch a laissé l'*Histoire de la musique slave*, et Iagicz, l'*Histoire de la littérature serbo-croate*, qui est surtout très intéressante à consulter pour ce qui concerne les anciens manuscrits slaves. Ce savant bien connu dans le monde slave pour ses travaux philologiques, a aussi publié dans le *Slovnik Nauczny*, une étude fort bien faite sur les Slaves du sud. D'abord professeur à l'université d'Odessa, il occupe depuis 1574 la chaire des langues slaves à Berlin. Les États de Croatie ont chargé Szoulek de publier un *Dictionnaire termi-*

nologique croate, allemand et *italien.* Enfin un ouvrage qui offre beaucoup d'intérêt pour les amateurs, c'est : *Ornements domestiques et artistiques des Slaves du midi*, que Laï publie par livraisons. Il y a là de jolis dessins de tissus, de canevas et de sculptures sur bois et sur os.

Outre l'Académie, l'université et la *Matiça*, les Croates possèdent encore une Société académique à Prague. L'association de Saint-Hiéronyme de Zahreb compte 3,569 membres et publie des livres à l'usage du peuple.

J'ai déjà dit que les Croates n'avaient pas renoncé à leurs rêves ambitieux, et qu'en adoptant le mot *Yougo-Slave* au lieu de *Illyrien*, ils avaient étendu leur programme politique. Toutefois le parti national rencontre de grandes difficultés. Les Serbes de Hongrie, par exemple, veulent bien laisser à l'Autriche le soin de résoudre la question d'Orient, ainsi que le demandent les Croates, ils consentent même à faire partie de la *troïedina Kralievna*, mais comme unité égale aux Croates, et non pas comme peuple annexé. La Dalmatie est du même avis. Par ses traditions historiques et littéraires, elle est plus en communion d'idées avec la Serbie. Malheureusement la différence de religion et l'influence italienne la séparent de la mère-patrie. Les journaux croates *Obzor*, *Pomoran*, organes de l'opposition, et les *Novine*, représentent les tendances annexionistes du parti national, et sont sans cesse en polémique avec les journaux serbes. Il y a aussi à Zahreb un journal allemand : *Agramer Presse*. Le *Narodnak*, journal populaire imprimé en latin et en cyrillique, s'adresse aux Serbes pravoslaves et catholiques. Le principal or-

gane littéraire est le *Vienac*, journal illustré, rédigé par Szenoa, qui s'occupe avec un soin égal des littératures slaves et des littératures étrangères. Raïcz dirige les *Humoristiczki listi*. Le libraire Joupan publie un bulletin bibliographique. Le *Svetozor* est un journal littéraire. Enfin le savant Jagicz rédige à Berlin une revue slave : *Archiv für slavische philologie*. Il a pour collaborateurs les professeurs Leskie et Nehring.

La littérature croate possède de nombreux recueils de poésie populaire, mais aucun d'eux n'est complet, et cette mine abondante est loin d'avoir été entièrement exploitée. Parmi les principaux chercheurs, il faut citer : Tomaseo qui a publié les chants populaires de la Dalmatie ; Pavlinovicz qui a recueilli ceux de la Bosnie et de la Dalmatie, choisissant particulièrement les chants de femmes; Rokovcef, qui a publié ceux de la Kraïna, des montagnes et Koukouliévicz ceux du dialecte kaïkave. Actuellement, M. Kouhacz, annonce la publication de nombreux chants populaires encore inédits et recueillis un peu partout. La *Matiça* croate se livre au même travail. La variété des dialectes régionaux ainsi que la physionomie particulière de chaque contrée ont multiplié ces chants à l'infini, ce qui rend fort difficile toute exploration dans le domaine de la poésie populaire.

Les chants croates ne peuvent être comparés pour la richesse et la grandeur aux chants serbes. Les Croates placés presque depuis les premiers siècles sous le joug religieux et politique de l'occident, ne purent réussir à obtenir l'indépendance politique, ni à atteindre un développement quelconque. Ils se trouvèrent par conséquent dépourvus de ces souvenirs historiques grandioses, ainsi que de cet

idéal antique qui inspirèrent avec tant de bonheur les *gouzlars* serbes. Ils se rappellent, il est vrai, Marko et les Turcs; mais en général ces deux agents d'inspiration sont plutôt un écho lointain qu'un souvenir vivace et national. Pour trouver quelque chose se rapprochant de la poésie populaire serbe, il faut écouter les chants des Uscoques de Sénia, de la Slavonie et des Confins. Là, la population dont le caractère est plus guerrier, plus indépendant, a su conserver un souvenir plus saisissant de ses combats d'autrefois avec les Turcs. Toutefois ces chants sont inférieurs aux chants serbes lorsqu'ils ne les copient pas, et les héros y apparaissent sous des traits moins bien définis et moins nationaux. Marko, dit un de ces chants, a acheté un sabre maure et veut l'essayer. Il rencontre un jeune Turc et le provoque en combat singulier, mais ils se battent plusieurs jours sans que l'un puisse triompher de l'autre. Marko, en interrogeant son jeune adversaire, reconnaît en lui son neveu Sekula, élevé dès son enfance à Stamboul. L'oncle et le neveu se reconcilient et boivent pendant trois jours. Mais ils se prennent de nouveau de querelle. Marko veut marier Sekula contre son gré, et furieux de son obstination, il lui tranche la tête et l'enterre sous un saule vert. Une autre chanson raconte ainsi comment Marko se maria :

Le cheval du *Kraliévicz* s'est enfui dans les prés non fauchés, — près de trois jeunes filles non mariées. — Le *Kraliévicz* leur dit : — « Celle qui attrapera mon cheval, — sera ma bien-aimée. » — La première jeune fille appelle le cheval — sur sa blanche poitrine, — mais elle ne peut l'attraper. — La seconde jeune fille appelle le cheval — avec ses blanches mains, — mais elle ne peut l'attirer. — La troi-

sième jeune fille appelle le cheval — en lui donnant de l'avoine dans une auge. — Elle l'attrape, — et devient la femme de Marko.

Toutefois, les vieilles chansons d'*iunaks* qui retentissent dans ces contrées, se recommandent par une certaine originalité qui a aussi son mérite. En voici par exemple une qui se chante du côté de Varajdine, en dialecte kaïkave :

Pour qui, ma bien-aimée, couds-tu cette chemise? — — Pour toi, mon bien-aimé, afin que tu la portes, — que tu la portes quand tu iras au camp, — quand tu iras au camp, et que tu n'en reviendras pas. — Ceux que je rencontrerai, je leur demanderai : — N'avez-vous pas vu mon bien-aimé? — Si nous le voyons, nous ne le reconnaîtrons pas. — Il est facile à reconnaître, mon bien-aimé, — tous les *momaks* portent des *opanki*[1] liés, — et mon bien-aimé des bottes avec des éperons. — Nous l'avons vu près de Budine, — sa tête blonde nage dans le Danube, — ses yeux noirs comptent les étoiles brillantes, — son corps blanc flotte sur le Danube; — le pacha turc a ceint son sabre tranchant, — et un Turc a enfourché son cheval bai.

Dans la Croatie proprement dite, ce sont les souvenirs locaux qui forment le fond des vieilles chansons héroïques. Les héros sont pris parmi les anciennes familles de l'aristocratie croate, comme les Francopanes, et les bans Zrinski. Dans une chanson, le ban Zrinski est délivré de prison par la fille du sultan, qui se sauve avec lui et devient sa femme. Une autre chante la fin tragique des derniers représentants de ces deux familles. Le ban Zrinski est averti en rêve du danger qui le menace, lui et son

1. *Opanki*, sandales en écorce de bouleau.

parent le seigneur de Francopane. Sur le conseil d'un de leurs amis, ils se rendent à Vienne implorer la grâce de l'empereur, mais ils sont mis à mort. « La terre tremble à la mort de ces deux faucons qui ont tué tant de Turcs, et pris tant de villes blanches. »

Les chansons modernes n'ont plus le même coloris poétique. Ce ne sont, pour la plupart, que de tristes élégies dans lesquelles le soldat se lamente sur son sort, ce qui est peu en rapport avec la terreur proverbiale qu'inspirait la férocité des pandours croates. Dans ces chansons, le soldat se répand en regrets sur sa vieille mère ou sur sa bien-aimée. Dans d'autres, on voit avec quelle répulsion et quel sentiment de tristesse le jeune homme part pour l'armée. « Désert, large désert, s'écrie le malheureux conscrit, reçois-moi et sois ma patrie; ne permets pas qu'on me saisisse et qu'on m'emmène! Mais quand on me saisira et qu'on m'emmènera, qu'on me conduise près de la cabane de mon père, qu'on me permette de lui baiser les mains, qu'on me permette d'embrasser en pleurant ma mère, mes frères et mes chères sœurs. » Dans une autre, une jeune recrue demande d'emmener sa femme, afin qu'il puisse la voir et lui parler dans sa tristesse.

Les chants de femmes et les chants domestiques, malgré leur variété, ne se distinguent pas beaucoup des chants serbes. Parfois cependant, lorsqu'il s'agit de seigneurs courtisant des femmes du peuple, ils ont une teinte d'ironie ou de gaieté que l'on ne trouve pas dans la poésie serbe. Ainsi, dans une chanson de Varajdine, le roi Mathias reproche au ban Tucipeter d'être amoureux de la belle cabare-

tière Katiça, et d'être toujours chez elle à boire du vin. — « Ne me gronde pas, roi Mathias, seigneur de cette terre, répond le ban. — Si tu voyais la cabaretière, la belle Katiça, tu boirais ta forteresse de Pesth et la moitié de Budine, tu boirais ton cheval noir, ferré d'argent, et tout cela te suffirait à peine pour un jour. » Une autre nous montre le ban Jean Karlovicz, amoureux de la belle Madeleine. Pour toucher son cœur, il a recours à tous les stratagèmes possibles. Il se déguise en jeune fille et parvient à entraîner Madeleine cueillir des roses dans la forêt. Mais Madeleine l'a reconnu. « Elle retroussa sa robe au-dessus de ses genoux blancs, et s'enfuit si vite à travers la forêt, que les Vilas n'auraient pu l'attraper, à plus forte raison Jean Karlovicz. » Le roi Ignace trouve Miko caché dans un coffre, chez la belle Hélène. Au lieu de s'irriter, il dit avec beaucoup de philosophie : « N'aie pas peur de moi, Miko, quand j'étais jeune, je faisais encore pire : je sautais par-dessus les barrières, dormais dans les orties et aimais les femmes des autres. »

La Dalmatie avec les Bocchèses et les Ragusiens a des traditions historiques beaucoup plus brillantes que la Croatie, et qui, malgré la différence de religion, la rattachent par un lien puissant à la Serbie. Ainsi, la légende raconte comment Cattaro fut fondé par le tsar Douschan, à l'emplacement que lui indiqua la Vila. Douschan se vanta en public de son œuvre, sans faire mention du service qui lui avait été rendu par la Vila. Celle-ci lui reprocha son ingratitude, mais Douschan irrité la frappa au visage ; alors, la Vila pour se venger empoisonna toutes les sources du pays. Une autre chant raconte comment

le même Douschan prit pour femme la fille du roi des Latins, après avoir subi les épreuves préalables qui lui avaient été imposées. D'après un autre, Milosz est envoyé à Cattaro, chez les Latins[1], pour prélever le tribut de la part du tsar Lazare. Les Latins le reçurent magnifiquement, et lui firent voir l'église de Saint-Dimitri en se vantant de ce que les Serbes n'avaient rien de pareil. « Vous avez de l'esprit, seigneurs latins, répond Milosz, vous avez de l'esprit et vous parlez follement. Si vous connaissiez nos monastères, *zadoujbinas*[2] de nos tsars, comme ils sont et combien ils sont! » Et il énumère avec complaisance tout ce que la Serbie possède d'églises et de monastères; puis il ajoute: « Et qu'est-ce que votre église de Saint-Dimitri? Je vais jeter par-dessus ma lourde massue. » Il tient sa parole, après avoir préalablement demandé pardon au saint de cette offense involontaire. La massue en retombant de l'autre côté, brise le palais du ban, tue ses deux fils, quatre généraux de mer et douze grands seigneurs. Les Latins pour se venger, jettent Milosz en prison. Ce dernier, par l'entremise de Kosta le tsigane, envoie à Lazare une lettre écrite de son sang. Lazare, informé du sort de son envoyé, menace Cattaro de sa colère, et les Latins effrayés mettent Milosz en liberté[3]. Un autre héros de la poésie dalmate est le haïdouque Stoïan Iankovicz. Il avait chassé les Turcs de Cattaro, et les Vénitiens pour le récompenser de son courage, l'avaient nommé *serdar* des Morlaques[4].

1. C'est ainsi que s'appellent les Serbes catholiques.
2. *Zadoujbina*, fondation pie.
3. Vouk Karadjicz, II, 37.
4. Morlaques, montagnards des environs de Zadar et de Split.

Fait prisonnier par les Turcs, il végéta à Stamboul neuf ans et sept mois, puis parvint à s'évader et revint à Cattaro, au moment où sa femme allait se remarier. Stoïan comble de présents les marieurs et les renvoie. Sa mère ignorant son retour, ne cesse de pleurer son fils qu'elle croit mort. « Mon Stoïan, ma pomme d'or! Tu as oublié ta mère! Qui maintenant accueillera la vieille mère? Qui viendra à ma rencontre? Qui me demandera à moi, vieille, si je suis fatiguée? » — Lorsque la femme de Stoïan l'entend, elle sort de sa blanche maison, elle prend sa mère dans ses bras et lui dit : « Ne te lamente pas, ma vieille mère, le soleil a réchauffé ton vieux corps! Voilà ton Stoïan, ton fils! » Lorsque la vieille mère le vit, lorsqu'elle vit son fils, elle tomba inanimée sur la terre noire [1].

1. Vouk Karadjicz, III, 25. Le motif de ce chant se trouve aussi dans la poésie croate et serbe.

IV

LITTÉRATURE SLOVÈNE[1]

Le passé de cette littérature. — Renaissance. — Vodnik, Kopitar, Miklosich. — Le patriote Bleïveiss. — Poètes, historiens. — Journaux. — Sociétés.

Le christianisme pénétra dans le pays slovène de deux côtés, par Salzbourg et par Aquilée. De la littérature sacrée de cette époque il nous a été conservé une ancienne copie en latin des *Fragments de Frisinsky* (qu'on appelle improprement Frisingen[2]). Cette copie contient deux formules de confession et un fragment d'instruction. L'original, qui a disparu, devait être rédigé avec des caractères glagolitiques.

1. On devrait plutôt l'appeler *slovène-khorutane* pour la distinguer de la littérature ougro-slovène.
A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité ; *Obzor istorii slavianskych literatur*, déjà cité ; *Russki Viestnik*, article de M. Makouszef (1878). — Journaux : *Vienac* (1876-77). — *Slovensky narod* (1876-77). Krzijek : *Anthologie yougo-slave* déjà citée.
2. Shafarjik attribue ces fragments à Abraham, évêque de Frisinsky (dixième siècle). Il furent trouvés dans le couvent de Saint-Korbinian.

Dès les premiers siècles les Slovènes disparaissent de la scène. Nous les retrouvons donnant signe de vie sous la réforme. Le chanoine Primus Truber (1508-1586), qui était un des plus fervents adeptes du protestantisme, fut le premier qui se servit du slovène comme langue écrite, malgré les germanismes qui s'y étaient introduits. Il traduisit le Nouveau Testament en slovène, et fut aidé par le baron Ungnad, qui fonda une imprimerie à Lublania. On vit dès lors paraître des ouvrages religieux écrits en slovène, à l'aide de caractères glagolitiques ou cyrilliques. De nouvelles imprimeries furent établies à l'étranger, à Vittemberg, à Regensburg et à Nuremberg. Truber dans ses essais linguistiques, fut aidé par d'autres savants, et principalement par Ad. Bogoricz. Ce dernier, élève de Mélanchton, inventa un nouvel alphabet qui fut employé jusqu'au commencement de ce siècle. Il résidait à Vittemberg où il surveillait l'impression de la bible slovène. Il publia une sorte de grammaire slave comparée, sous le titre de : *Arcticæ horulæ de latino-carniolana litteratura* (1584).

Malheureusement pour les Slovènes, cette renaissance littéraire fut étouffée dans son germe. Le parti catholique protégé par Ferdinand II reprit le dessus. Les protestants qui ne voulaient pas abjurer furent exilés et leurs biens confisqués. Les imprimeries furent détruites, et les livres slovènes brûlés par les jésuites. La langue allemande recouvra dès lors son influence. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps. A la fin du dix-huitième siècle, un groupe d'écrivains à la tête desquels était l'historien Linhart[1],

1. On a de lui une histoire de la Kraïna.

publie des livres slovènes à l'usage du peuple. L'évêque Japel dans ses essais poétiques prouve que le slovène était propre à cette forme littéraire. Pohlin fait paraître une grammaire kraïnienne, un *Glossarium slavicum carniolicum* (1792), important au point de vue étymologique, et des livres religieux en slovène. Valvazor consacre toute sa vie et son argent à étudier la Kraïna et la Khorutanie. Son ouvrage volumineux : *Die Ehre des Herzogthums Krain* (1689) est rempli de détails ethnographiques, historiques et archéologiques.

La langue slovène que les Allemands traitaient dédaigneusement de *Diensbotensprache*, fut définitivement élevée à la hauteur d'une langue littéraire par le moine Vodnik. Dans le journal *Novice* (Nouvelles), fondé par lui, il salua les Russes de Souvarof, en les traitant de frères slaves. La fondation du royaume d'Illyrie par Napoléon, et la sage administration de Marmont, réveilla chez les Slovènes comme chez les Croates, le sentiment national. La langue slovène prit dans les écoles la place de l'allemand. Vodnik, dans son enthousiasme, dédia à Napoléon son ode *Ilyria ojivliena*, qui commence ainsi :

Napoléon a dit : réveille-toi Illyrie! Elle s'éveille et dit en soupirant : Qui me rappelle à la lumière! O héros illustre! est-ce-toi qui me réveilles, tu m'offres ta main redoutable, tu me relèves! Que te donnerai-je? J'ai beau regarder autour de moi, je ne reconnais pas mes enfants.

Ajoutons toutefois que quatre ans plus tard ce même poète devait écrire une nouvelle ode : *Ilyria zveliczana* en l'honneur de l'expulsion des Français. Ce changement d'opinion fut inutile, et les Allemands ne lui en

tinrent aucun compte. Vodnik tomba dans la misère la plus grande, et fut obligé pour vivre de donner des leçons. Sa pauvreté l'empêcha de publier un grand dictionnaire auquel il travaillait depuis longtemps. Vodnik était né poète, et son ode l'*Illyrie rendue à la vie* prouve à quelle hauteur il se serait élevé s'il n'avait pas été obligé de lutter contre la forme. Il avait aussi un grand penchant pour la poésie populaire et dans une de ses meilleures pièces, *Mon Souvenir*, il avoue qu'il est obligé de chanter ce que sa mère lui a appris. Vodnik travailla beaucoup pour son peuple. Outre ses poésies, il laissa une grammaire, un dictionnaire, une histoire et des livres populaires.

La chute de Napoléon fut en même temps le triomphe du germanisme sur les Slaves. En 1815, l'Autriche reprit les provinces illyriennes et le slovène fut expulsé de l'enseignement. Mais l'impulsion avait été donnée, et la vie nationale ne pouvait plus s'éteindre. Les découvertes et les travaux des savants tchèques parvinrent jusqu'en Slovénie. Kopitar d'abord censeur des livres slaves à Vienne, puis bibliothécaire de la cour, étendit le domaine des études slaves. Après avoir publié une *Grammaire slovène comparée*, il fit paraître un peu plus tard un recueil de textes glagolitiques sous le titre de *Glagolita Clozianus* (1836). Par esprit d'opposition envers les slavistes tchèques, il prétendit que la glagolitique était antérieure au cyrillique, et que le slavon d'Église ne dérivait pas de l'ancien bulgare, mais du slovène. Comme ce paradoxe n'était appuyé par aucune preuve scientifique, Kopitar fut seul à le soutenir. Il alla encore plus loin dans son système de contradiction. Il nia opiniâtrément l'authenticité du manuscrit de

Kralove-Dvor[1] et de la *Mater Verborum*. Son attitude hostile le fit accuser d'être l'agent du gouvernement autrichien. Que cela soit vrai ou non, il eut le triste honneur d'avoir pour auxiliaire dans sa polémique avec Hanka et d'autres savants tchèques, un agent de police autrichien. Les travaux de Kopitar attirèrent sur lui l'attention de l'empereur Nicolas, qui le chargea d'écrire une introduction au célèbre *Evangile du sacre*[2] publié à ses frais à Paris (1843). Ce que je viens de dire fait voir clairement que Kopitar n'était pas un panslaviste. Comme Dobrovsky et d'autres, il n'envisageait dans ses travaux que le côté scientifique.

Kopitar écrivait en latin ou en allemand; d'autres Slovènes suivirent son exemple, car l'allemand était alors seul reconnu. Il est vrai qu'à Lublania, Kastelic avait fondé un petit journal; *Kraïnska Zbeliça* (la Ruche kraïnienne), destiné à publier les œuvres des poètes nationaux, et que Stanko Vraz et Koritko avaient osé faire paraître leurs *Piesmas* en slovène; mais ces exemples étaient fort rares, et le célèbre poète Preszern écrivait ou traduisait ses charmantes chansons en allemand.

Lorsque Gaï développa l'étendard de l'Illyrisme, Stanko Vraz répondit à son appel, et rédigea avec lui la *Daniça*, puis fut secrétaire de la *Matiça* illyrienne. Ses compatriotes le regardèrent comme un traître, et Preszern le traita de *Caton à l'envers*. Vraz publia deux recueils de poésie sous le titre de *Diulabib* (1840) et *Guzle i Tambure* (1845). On a aussi de lui un

1. Voir pages 193 et suivantes.
2. Voir note 1, page 189. Cette introduction porte le titre de *Proleyomena historica*.

recueil de chansons populaires. Preszern est le premier poète lyrique de la Slovénie; et ses vers pour la forme ne laissaient rien à désirer. Ses *Piesmas* (chansons) sont remplies de tristesse, car le poète était aux prises avec les nécessités de la vie. A la tête de ses *piesmas*, il plaça l'épigraphe suivante :

J'ai longtemps craint et espéré, mais j'ai dit adieu à l'espérance et à la crainte; aujourd'hui mon cœur vide au milieu de tant de malheurs redemande la crainte et l'espérance.

Preszern est un lyrique dans le genre de Heine, et s'il n'avait pas été obligé de lutter contre les imperfections de sa langue maternelle, il serait devenu un des premiers poètes yougo-slaves. Comme lyrique il n'a pas été dépassé par aucun poète slave. Ses plus belles pièces sont : *Sous la Fenêtre, Au Chanteur, La Couronne du sonnet.* Il écrivit aussi des ballades et un poème épique : le *Baptême de la Saviça,* dont le sujet était emprunté à la conversion des Slovènes.

Le mouvement de 1848 eut, en Slovénie, le même résultat que chez les autres Slaves. Quelques années auparavant, un célèbre patriote, Bleïveiss avait fondé un journal populaire agricole, sous le titre de : *Kmetyske Novice* (1843). Dès les premiers pas, Bleïveiss eut à lutter contre les difficultés de l'alphabet créé par Bohoricz, et que les grammairiens Danko et Metelko avaient en vain remanié. Bleiveiss surmonta ces difficultés en adoptant le nouvel alphabet inventé par les Tchèques, et que Gaï venait d'appliquer si heureusement à la langue croate. Une autre tâche bien plus difficile était de purger le slovène des nombreux germanismes qui s'y étaient introduits depuis des siècles, et

qui en avaient fait un idiome spécial qu'on appelait *Krainische-Sprache*. En dépit de la violente polémique que soulevèrent les *Deustch Slovenen*, il arriva heureusement au but.

En 1848, Bleïveiss fut à la tête du mouvement national. Il demandait une autonomie administrative pour son pays, et la reconnaissance du slovène comme langue officielle. Si les Slovènes n'obtinrent pas tout ce qu'ils désiraient, ils gagnèrent néanmoins un peu plus de liberté. Les *Novices* de Bleïveiss se transformèrent en journal politique. Ianéjitch fonda le *Slovensky Glasnik*. Les savants se réunirent pour faire paraître des grammaires, des dictionnaires, des cours d'histoire et de littérature, etc., enfin tout tout ce qui manquait aux élèves des gymnases. Miklosicz[1] correspondant de l'Institut de France, suivit la route tracée par Kopitar son maître, et choisit le paléoslave pour objet de ses études (*Chrestomatia paleo-slavonica; Lautlehre der Altslovenischen Sprache; Radices linguæ slovenicae veteris dialecti; Lexicon paleo-slovenico-greco-latinum; Vie de Saint-Clément*). Aujourd'hui, il est professeur de langues slaves à l'université de Vienne, où il vient de terminer sa volumineuse *Grammaire comparée* qui comprend quatre volumes. Elle se divise ainsi qu'il suit : 1° la Phonologie (*Lautlehre*); 2° la Morphologie (*Stammbildungslehre*); 3° Formation des mots (*Formenlehre*) et 4° Syntaxe. Les deux premiers volumes sont surtout importants, car ils posent pour la première fois

1. Né en 1813. Il fit ses études à l'université de Hradec (Grætz), puis se fixa à Vienne, où il s'occupa d'abord du barreau qu'il quitta pour la philologie. Il étudia cette science sous la direction de Kopitar.

les fondements de la philologie slave. L'auteur fait preuve dans son ouvrage de connaissances aussi profondes que variées, qui font de lui un des premiers linguistes européens, toutefois la critique lui reproche un peu trop de sécheresse et un ton trop dogmatique dans l'exposition. Miklosicz comme Kopitar est un savant sans tendances panslavistes. La thèse soutenue par Miklosicz dans ses principaux ouvrages et principalement dans son *Altslovenische Formenlehre in Paradigmen,* qui est le complément du troisième volume de sa *Grammaire*, avait été déjà développée par Kopitar. Ces deux savants s'efforcent de prouver que la langue dont saint Cyrille s'est servie dans sa traduction des Évangiles est l'ancien slovène (*altslovenisch*). Pour appuyer cette thèse, ils prétendent que les Slovènes d'aujourd'hui sont les descendants des anciens Slovènes dont le domaine s'étendait jadis de la Pannonie au Danube et à la mer Égée. Miklosicz prouve en outre que le slovène actuel est de toutes les langues slaves, celle qui a le plus de ressemblance par ses formes grammaticales, avec la langue de saint Cyrille. Ecartant donc le bulgare comme langue paléoslave, il n'admet que quatre sortes d'anciens manuscrits slaves : les manuscrits slovènes, serbes, croates et russes. Disons toutefois que cette thèse est loin d'être approuvée par tous les slavistes. Quoiqu'il en soit, Miklosicz est un des rois de la philologie comparée à notre époque. Je citerai encore de lui : *Die christliche Terminologie der Slavichen Sprachen* (1875), qu'il a établie en dépouillant toutes les anciennes sources littéraires. Un autre savant slovène, Maïar, fit aussi paraître une étude historique sur les apôtres slaves : *Sveta brata Cyril i Metod* (1864).

Panslaviste enthousiaste, il ne rêvait rien moins que d'inventer une langue littéraire unique pour tous les Slaves (*Uzaïemna slovnica*); inutile d'ajouter qu'il ne trouva pas d'imitateurs. Maïar était chanoine à Celovac, mais il fut exilé de cette ville pour avoir rédigé en 1848 la pétition des Slovènes à l'empereur.

La littérature slovène désormais est fixée. Elle compte aujourd'hui de nombreux poètes. Toman (1827-70) député au Reichsrath, ex-président de la *Matiça* slovène, publia un recueil de poésies : *Glasi domorodni* où il chante l'union des Slaves, et la patrie commune qui compte autant de fils qu'il y a de grains de sable dans la mer ou d'étoiles au ciel. Un autre poète panslaviste Vesel-Koseski (mort en 1852) collaborateur de Bleïveiss, eut une immense influence sur ses compatriotes, par suite du patriotisme qui enflammait ses poésies. Outre des traductions de Schiller, de Gœthe, de Manzoni et de Pouchkine, il laissa des œuvres lyriques et épiques. Ce qui caractérise Koseski, c'est un enthousiasme et une richesse de fantaisie qui l'ont fait comparer à Klopstock, et qui le rendent quelquefois incompréhensible. Ses dernières poésies ont un caractère politique qui lui avait donné un grand ascendant sur ses compatriotes. Les poésies de Ienko (mort en 1870) sont pleines de fraîcheur et de naturel. L'une d'elles *Naprei* (En avant!) mise en musique, est devenue la Marseillaise des Slovènes. Citons encore Cegnar (odes et ballades), Valavec (sonnets et ballades), Zimmerman (poésies lyriques) et Levstik (poésies fugitives).

Le théâtre slovène a un répertoire assez pauvre, je parle des pièces originales. On ne peut guère citer que quelques drames de Vilhar, de Forster et de Hribar,

une tragédie de Iourczicz : *Tugomer*, des comédies d'Ogrinec et de Célestin. Le roman compte Milavaszicz, Zarnik écrivain humoristique, Iourczicz, le plus distingué de tous, dont les principaux romans sont : *le docteur Zober, la Fleur et le Jardin;* mesdames Tomanova et Pesiakova.

Quant à l'histoire, j'ai déjà parlé de Linhart et de Valvasor. Je citerai encore Tunczer et Pavicz qui a laissé une histoire de la Slovénie (1850). Le slaviste Trosteniak dans un ouvrage récent : *Les éléments slaves dans le dialecte vénitien*, prouve que les anciens *Venetæ* étaient slaves. Marn, élève du slaviste Maïar et professeur de théologie au lycée de Lublania a publié en 1863 un ouvrage : *Zlati vek* (le siècle d'or) où il émet ses idées sur le cyrillique et la glagolitique. Il me reste à parler d'une *Histoire de la littérature slovène* de Ianejicz (1854). On a encore de ce dernier un dictionnaire slovéno-allemand qui est à peu près le seul guide accessible aux étrangers qui veulent étudier le slovène. La philologie slovène a pour représentant le docteur Krek, professeur à l'université de Hradec (Grœtz en Styrie), qui vient de publier une *Introduction à l'histoire des littératures slaves*, magnifique travail dans lequel il examine la langue, la destinée et le développement historique des anciens Slaves. Il divise la race arienne en deux branches : la branche orientale et la branche occidentale. La première donna naissance aux peuples lithuano-slavo-allemands, et la seconde aux peuples gréco-romano-celtes. L'auteur aborde ensuite les diverses langues slaves et leur mode de fractionnement. Après avoir parlé de l'état de culture et des usages des anciens Slaves, il aborde le

domaine de la poésie populaire et ses rapports avec la mythologie et la culture des Slaves. Il n'est pas permis de taire le nom de monseigneur Slomszek (mort en 1862). Cet illustre patriote, qui aimait profondément le peuple employa toute sa vie à l'instruire et à le moraliser. Il publia une foule de livres populaires, contribua à la fondation de la société de saint Mohor et réforma l'enseignement primaire. Il eut beaucoup à souffrir des ennemis de la renaissance nationale, mais il poursuivit sa tâche jusqu'au bout.

Les efforts de Bleïveiss et des patriotes qui l'entouraient furent enfin couronnés de succès. En 1860, le gouvernement autrichien autorisa la fondation de la *Slovenska matiça* dont Toman fut le premier président[1]. Cette société compte aujourd'hui 2,000 membres. Chaque membre donne un florin par an. La *Matiça* publie chaque année six volumes. On lui doit déjà d'importantes publications. A partir de 1869 elle a son organe, *Letopis*, qui contient des articles historiques, ethnographiques, des romans et des poésies. Depuis 1867 Lublania possède une société dramatique qui compte aujourd'hui 303 membres. Cette société a institué une école de déclamation et de chant, et a son organe, *Slovenska Talia*. Une autre association, *Narodne Szola* a pour but de venir en aide aux écoles primaires et de leur fournir les livres nécessaires, et surtout des manuels. On compte en outre un club patriotique, *Narodna citalnica*, et un club politique *Trdniava*. A Celovec se trouve l'*Association de saint-Mohor* fondée par monseigneur Slomszek. Cette asso-

1. Le président actuel est le docteur Kosta.

ciation compte aujourd'hui 26,300 membres[1]; son but est de publier des livres pour le peuple. Lublania possède deux gymnases, et la Kraïna 248 écoles primaires fréquentées en 1868 par 32,315 élèves. La Slovénie a deux journaux allemands : *Laybacher Zeitung*, organe officiel, et le *Tagesblatt*, et six journaux politiques parmi lesquels il faut citer *Novice*, *Slovenski narod* qui publie un supplément littéraire et *Socza*. Les *Novice* sont encore rédigées par Bleïveiss, bien devancé aujourd'hui par le parti libéral. Cet organe est conservateur avec une teinte cléricale. Le *Slovenec* est un journal clérical. La *Socza* est l'organe de la société politique du même nom. On compte en outre quatre journaux agricoles, deux journaux pédagogiques, deux journaux religieux, et trois revues littéraires. Dans les autres régions slovènes on compte jusqu'à trente recueils périodiques. De 1861 à 1871, 58 *citalnicas* populaires ont été fondées.

On voit par là que ce petit peuple se défend vaillamment contre le germanisme et que par conséquent il est digne de toutes nos sympathies. Il ne veut rien avoir de commun avec les Croates, il a résisté à toutes leurs avances, et lorsque l'un de ses poètes (Stanko Vraz) passa dans le camp de l'illyrisme et se rangea du coté du parti annexioniste, il l'accusa de trahison et se détourna de lui. Malheureusement deux causes, l'une littéraire, l'autre politique, paralysent et paralyseront encore longtemps ses efforts. Les auteurs

1. Si l'on veut se rappeler que le chiffre de la population slovène en Autriche est de 1,260,000, on obtiendra une proportion de 2 %. Il faut convenir que cette proportion est une preuve éloquente du désir que ce peuple a de s'instruire.

d'autrefois écrivaient dans la langue du peuple, mais comme aujourd'hui chaque région a un dialecte qui lui est propre, et que les écrivains contemporains s'efforcent de faire passer l'un ou l'autre de ces dialectes dans la littérature, il est difficile de s'entendre. Il y a bien un parti qui travaille à fonder l'unité grammaticale et philologique, mais la langue slovène est loin d'être fixée et attend encore son réformateur. L'absence d'unité politique est encore plus sensible. Les Slovènes sont disséminés dans la Kraïna, la Carinthie, la Styrie, etc. Dans quelques-unes de ces régions, comme par exemple dans la Kraïna, ils sont en majorité. Dans d'autres ils ont à lutter contre les Allemands. Du côté de Gorica et de Trieste ils sont entamés par les Italiens. Les divisions administratives sont loin de correspondre aux étendues ethnographiques, de sorte que la vie nationale manquant d'unité, est obligée de graviter autour de plusieurs centres. La noblesse se tient en dehors du mouvement national, elle est cléricale et allemande, et le peuple doit compter sur ses propres forces. *Zedinenia Slovenia* (la Slovénie unie) est la devise des patriotes slovènes, mais la réalisation de leur programme politique restera encore longtemps à l'état de *pium desiderium*.

La Slovénie n'ayant jamais été indépendante et n'ayant pu, par conséquent, développer sa vie nationale, ne présente pas un riche répertoire de poésie populaire. Du reste, ce genre littéraire a été jusqu'à présent assez négligé, et les recueils de chansons sont rares. Quelques poètes, comme Vodnik et Koseski se sont occupés à paraphraser les plus belles. Les recueils de Danko, d'Ahacle et de Koritko ne

valent guère la peine d'être consultés. Le meilleur est sans contredit celui de Stanko Vraz : *Narodne Piesni* (Zahreb, 1839). La guerre séculaire contre les Turcs fait le sujet des chants épiques slovènes. Ces derniers toutefois manquent de héros typiques et les prennent un peu partout. On y voit figurer tour à tour le Marko serbe, et les *condottieri* autrichiens ou slaves Kacian, Turt, Lamberg, Lennovicz, etc. Le héros préféré est le roi de Hongrie, Mathias, auquel les Slovènes ont attribué les exploits de son père Hunyade. Voici une de ces chansons qui parle de lui :

« Le roi Mathias se marie, il prend une belle jeune fille Alencziça, pour reine de Hongrie. Mais il vécut peu avec elle, très peu, trois jours, et le quatrième, un messager lui dit : « Va au plus vite au combat sur les frontières, dans les ré-« gions danubiennes, le long des frontières hongroises. »

Le roi appelle Alencziça, il embrasse sa petite reine, et lui dit : « Je dois me rendre au plus vite dans les régions « danubiennes, le long des frontières hongroises. Pendant « longtemps elles ont été tranquilles ; mais les pillards les « ont attaquées. Compte tes trésors, veille aux remparts, « mais ne sors pas dans les jardins, afin que les Turcs ne « t'enlèvent pas. »

Il monte sur son cheval rapide, et quitte la ville blanche. Il arrive dans les régions danubiennes, le long des frontières hongroises. Ses soldats y ont établi une tente, et l'apprêtent pour Mathias. Lorsqu'il arrive, ils crient si fort que les Turcs les entendent de l'autre côté. Dans l'air voltige un oiseau, un petit oiseau inconnu. Mathias le regarde étonné. Il vole trois fois autour de la tente, puis se pose sur la pomme d'or, il chante et dit : « A cheval ! à cheval ! roi Mathias ! Pour-« quoi penses-tu aux autres ? Pourquoi mesures-tu les pays « étrangers et oublies-tu les tiens ? Ta reine est prisonnière, « les Turcs sont arrivés et ont enlevé Alencziça. »

Le roi Mathias lui répond : « Voudrais-tu te moquer de

« moi? Ne plaisante pas, oiseau, avec moi, car j'ai un fusil « rayé. »

« — Si je me moque de toi, prends ma tête en garantie. »

Le roi se place sur son cheval comme un oiseau sur la branche. Il vole (un nuage ne courrait pas plus vite) vers sa ville fortifiée, vers sa blanche maison.

Ses serviteurs viennent à sa rencontre, en avant est la chambrière. Tous se lamentent, soupirent, et sont mouillés de larmes. Le roi leur dit : « Ne craignez rien, mes servi« teurs, dans trois jours je serai prêt, et vous rendrai votre « reine. »

Il s'habille à la turque, revêt une longue robe, ceint un sabre brillant, sur ce sabre est un ruban rouge, et sous sa robe une croix en émeraude. Il ressemble au tonnerre et aux éclairs dans la tempête. Il choisit un cheval de feu, le rapide Belac, qui sous ses fers fait jaillir le sable en éclairs, puis il franchit la frontière hongroise, et se dirige vers les profondes vallées turques.

Au milieu d'elles sont trois peupliers verts : sous l'un les chevaux sont placés, et on s'apprête bravement à la danse; sous le second on vend des raïas, et sous le troisième on danse en rond.

Le roi s'approche d'une table magnifique et leur demande : « A quel prix vendez-vous ces raïas! »

Le pacha turc s'épanouit et répond gaiement : « Il y en a « qui valent un écu rouge, d'autres un écu blanc, mais nous « les donnons pour rien à ceux qui se mesurent avec nous. »

Le roi tire de sa bourse de soie un écu rouge, et le jette sur la table. Cet écu en fait trois fois le tour, et se couche devant le pacha turc. Le pacha lui dit : « Cet écu est d'un « métal connu, c'est du roi Mathias lui-même. » Le roi Mathias lui répond : « Je te dirai en toute franchise que j'ai ôté la vie « à Mathias et lui ai enlevé tout son or. »

Mathias invite Alenczica à la danse, et, tout en dansant, ils conviennent des moyens de s'enfuir. Ils se rapprochent insensiblement de Belac, lui sautent prestement en croupe, et se dirigent vers la Sava. Les Turcs les poursuivent.

Le roi fait tournoyer son épée des deux côtés; son sabre brille comme l'éclair; et comme les gerbes s'alignent devant le moissonneur, et l'herbe se couche en ordre derrière le faucheur, ainsi les Turcs derrière lui gisent en rangs. Belac vole, et ils arrivent en haut chez un forgeron habile. Mathias lui dit : « Que te donnerai-je? Tu es habile à ferrer les che- « vaux turcs, ferre rapidement mon cheval, mais que ses « fers soient à l'envers. »

Le Turc le ferre à l'envers; de la main gauche Mathias lui donne un écu, de la main droite il lui fait sauter la tête, et pousse son cheval dans la Sava. Belac se jette en hennissant, il sait bien qui il porte en croupe, qu'il porte deux êtres qui lui sont chers, le glorieux roi Mathias et son épouse délivrée. Il nage à travers la large rivière et arrive sur la belle terre hongroise.

Une autre chanson représente Mathias descendant en enfer, comme Orphée, pour délivrer la femme qu'il aime. Pour les Slovènes, Mathias, comme le Marko serbe, Charlemagne, Frédéric Barberousse et le Danois Hodger, n'est pas mort. Assis sous un peuplier, devant une table de pierre, il reste immobile avec sa *droujba*. Quand minuit sonne, les sabres sortent du fourreau et les coupes se vident. Puis le roi et ses guerriers redeviennent immobiles et muets dans la caverne. Dans un autre chant, Anselme sort du tombeau pendant la nuit, enlève sa fiancée sur son cheval, et rentre avec elle sous terre. Quelques auteurs y voient un écho de la ballade populaire allemande, qui a fourni à Bürger le sujet de sa Lénore. Mon avis est que le chant d'Anselme se rapproche plutôt du *Chant du mort*, que l'on trouve chez les Serbes et les Bulgares. D'autres chansons comme celles qui dépeignent Breda et Erica en butte aux persécutions de leur belle-mère ou de leur marâtre,

offrent un grand fond de ressemblance avec certaines chansons serbes et russes.

La poésie populaire slovène est aujourd'hui en pleine décadence. Elle ne se maintient plus guère que dans la Kraïna. Ce que le peuple chante de préférence dans les veillées, dans les cabarets et à la danse, ce sont de petites pièces très courtes, le plus souvent en quatre vers.

LITTÉRATURES

DES SLAVES OCCIDENTAUX

16.

I

LITTÉRATURE TCHÈQUE[1]

I

LES ORIGINES ET LE PASSÉ DE LA LITTÉRATURE TCHÈQUE

I. Conversion de la Bohême au christianisme. — Ses conséquences. — Poésie primitive : *Jugement de Libouxza, Le manuscrit de Kralove-Dvor.* — Poésie chevaleresque. — Chronique (900-1310). — II. Règnes de Jean de Luxembourg et de l'empereur Charles. — L'Université de Prague. — Chronique (1310-1410). — III. Le Hussitisme. — Son double caractère. — Sa littérature. — Jean Huss. — Sectes diverses. — Prédominance de la théologie. — Les frères tchèques et moraves (1410-1516). — IV. Union volontaire de la Bohème à la maison d'Autriche. — Introduction des jésuites. — Leur influence. — Règne de l'empereur Rudolphe (1526-1610). — V. Défaite de la Montagne-Blanche et guerre de Trente ans. — Triomphe des jésuites. — Ses funestes conséquences. — Komensky. — Prédominance du latin. — Abolition de l'ordre des jésuites (1610-1773). — VI. Renaissance. — Domination de l'allemand. — Journaux. — Kramerius, Dobrovsky, Nějedly. — Fondation de diverses sociétés et du Musée de Prague (1774-1820).

I. On n'a que des données incertaines sur les origines de la Bohême, ainsi que sur ses habitants primi-

1. A consulter : *Obzor istorii slavianskich literatur*, déjà cité. —

tifs : les Boïens[1] et les Marcomans. On sait seulement que les Tchèques et les Moraves se fixèrent dans ce pays du cinquième au sixième siècle. Les traditions parlent de leur chef, Czech, d'un certain roi Krok et de sa fille Libouszа qui épousa un simple laboureur Przémysl, le fondateur de la dynastie qui porte son nom. D'après une ancienne chronique, en 844, quatorze seigneurs bohèmes se rendirent à Regensburg (Ratisbonne), auprès de Louis le Germanique, et y reçurent le baptême. C'est ce qui expliquerait pourquoi, à l'origine, Prague faisait partie du diocèse de Ratisbonne. Les légendes nationales affirment que le prince tchèque Borzivoï aurait été baptisé vers 874 par l'apôtre des Slaves, l'évêque Méthode. Sa femme Loudmila vénérée comme une sainte, est devenue l'héroïne de plusieurs légendes.

En 973, le pape Jean XIII, à la prière du prince Boleslav fonda l'évêché de Prague ; mais il mit comme condition que le clergé serait latin. Les évêques de Prague devinrent les suffragants de l'archevêque de Mayence. La domination du clergé latin et allemand refoule peu à peu le rit gréco-slave et la

Slovnik nauczny, déjà cité. — Palacky : *Dejiny narodu czeského* (Histoire du peuple tchèque). Prague, 1860. — Tomek : *Dejiny Kralovstvi czeského*. Prague, 1850. — Sabina : *Dejepis literatury czeské*. Prague, 1864. — Svoboda : *Koniginhofer Handschrift*. Prague, 1829. — *Historia literaturi czeské*, Tieftrunk (1876). — *Slaviansky Ejegodnik* (Annuaire slave). Kief (1876-77). — *Spominki i ouvagi stareho vlastenca* (Souvenirs et remarques d'un vieux patriote), 1870. — *Czasopis musea kralovstvi czeskeho* (Journal du Musée tchèque), 1876-77.— *Osvěta*, 1876-77. —Choïecki, *Czechia i Czekowie* (la Bohème et les Tchèques). Berlin, 1847. — Journal illustré : *Svĕtozor*, 1877.

1. Ce sont les Boïens qui ont donné à ce pays le nom de Bohême qu'il porte chez nous. Les Boïens étaient des Celtes et les Marcomans des Germains.

littérature cyrillique. En 1096, son dernier refuge, le monastère de Sazava est occupé par le clergé latin[1]. Il ne nous reste plus comme souvenirs de cette époque qu'un chant religieux ; *Hospodine, pomiluï mi!* (Seigneur, ayez pitié de nous!) quelques fragments de manuscrits glagolitiques et le célèbre Evangile de Reims.

Un des successeurs de Borzivoï, saint Vaclav (Winceslas) (1230-1253) fut vénéré comme le patron de la Bohême jusqu'à l'époque où les jésuites lui enlevèrent cette dignité. La dynastie des Przémysl fournit à ce pays de vaillants guerriers et de sages administrateurs qui augmentèrent son importance politique. Ils conquirent l'Autriche, la Styrie, la Chorutanie jusqu'à Trieste, la Saxe et Cracovie. Ottocar II fut même appelé par les Allemands à succéder à l'empereur Conrad IV. Il refusa, et quelque temps après, la couronne passa à la maison des Habsbourg, qui devait être si fatale à la Bohême. Dès cette époque, on voit poindre en germe les causes qui amèneront plus tard l'asservissement de ce pays. La dépendance dans laquelle se trouvait la Bohême pour ses intérêts religieux, vis-à-vis du clergé allemand,

1. Ce monastère avait eu pour prieur saint Prokop. L'empereur Charles rétablit les moines du rit gréco-slave dans leur couvent. On y trouva un Évangile contenant seize feuilles de cyrillique et onze de glagolitique. Cet Évangile, qui date de la fin du neuvième siècle ou du commencement du dixième, est attribué par la légende à saint Prokop lui-même. Charles IV en fit cadeau au monastère de Sazava. Les moines de ce couvent furent expulsés par les Hussites en 1419, et cet Évangile ainsi que d'autres livres furent enlevés du couvent. Dans l'inventaire de l'église de Sainte-Marie à Reims, il est dit que le cardinal de Lorraine acheta cet Évangile à Constantinople. Comme on croyait qu'il avait été écrit par saint Jérôme, ce fut sur ce livre que nos rois prêtèrent serment.

la domination de ce clergé, les privilèges qu'il sut conquérir, les liens politiques qui unissaient les Tchèques aux Allemands, les Croisades, les formes féodales que les seigneurs tchèques empruntèrent à leurs voisins, tout cela réuni et combiné minait sourdement l'élément national. La cour et la haute aristocratie finissent par se détacher du reste de la nation. Ils imitent les Allemands et leur empruntent jusqu'à leur langue et leurs noms généalogiques[1]. Le clergé parlant latin et la noblesse allemand, la langue tchèque est laissée au peuple, et devient un idiome vulgaire (*vulgaris*). Et cependant cette langue avait produit des poèmes qui, pour la beauté et la perfection, ne laissent rien à désirer. Ces souvenirs poétiques d'un passé lointain et obscur, et dont les auteurs sont restés inconnus, se comprennent encore facilement aujourd'hui. La Russie peut s'enorgueillir de son *Chant d'Igor*. Mais la Bohême, de tous les pays slaves, offre le plus riche trésor de poésie primitive. Il est regrettable que ces chants n'aient été retrouvés qu'à l'état fragmentaire. Ils devaient être en plus grand nombre, car dans le chant de *Zaboï*, il est fait allusion au barde Ludmir qui, par la puissance de ses chants « faisait tressaillir Vyszehrad et ses environs. » Quoi qu'il en soit, ce que l'on possède suffit pour donner une haute idée de l'état de perfection, auquel était arrivée la poésie tchèque à l'époque antichrétienne.

Le premier de ces fragments est le *Jugement de Li-*

1. C'est de cette époque que datent les Rosenberg, les Sternberg, les Waldstein, etc., qui malgré leurs noms allemands, sont des familles tchèques.

bousza, le plus ancien des poèmes slaves[1]. Libousza, d'après les légendes bohèmes, était une des trois filles du roi Krok[2]. Renommée par sa sagesse, elle fut déclarée digne de succéder à son père, et épousa le laboureur Przemysl. Au début du poème, une hirondelle demande à la Vltava (Moldau) :

« O Vltava! pourquoi troubles-tu ton eau — troubles-tu ton eau recouverte d'une écume argentée? — Une tempête furieuse se serait-elle déchaînée — répandant les nuages sur le vaste ciel, — inondant les sommets des vertes montagnes, — emportant la terre au sable d'or? »

La Vltava lui raconte qu'il s'agit de deux frères, Chrudosz et Staglav, qui se disputent l'héritage paternel. L'hirondelle va apprendre cette nouvelle à Libousza qui régnait alors à Vyszehrad[3]. Cette dernière convoque le tribunal. Les juges pris dans les

1. Le manuscrit qui contient les fragments de ce poème et qu'on appelle : le manuscrit de Zéléněhora, se compose de deux feuilles de parchemin. Trouvé par un inconnu en 1818, il fut envoyé aussitôt au musée de Prague. D'après Palacky et Shafajik, ce poème date de la fin du neuvième ou du commencement du dixième siècle. Des doutes puissants s'élevèrent sur son authenticité. Dobrovsky déclara qu'il était une « honteuse contrefaçon. » Cette polémique dura jusqu'en 1859, où l'on découvrit qu'il avait été trouvé par l'intendant du comte Colloredo, en fouillant les archives du château de Zéléněhora. L'authenticité de ce manuscrit vient de nouveau d'être mise en question par le professeur Szember, qui, dans la quatrième édition de sa *Littérature tchèque*, prétend qu'il a été composé au commencement de ce siècle par Linda et Hanka. Il a été réfuté par M. J. Ireczek. (Voir *Světozor*, 1878, IX et suivants).

2. Selon quelques historiens, Krok et le fameux Samo seraient le même personnage.

3. Vyszehrad, antique capitale des princes tchèques, est aujourd'hui un des faubourgs de Prague. C'est là que se trouvait la salle des diètes où eut lieu la fameuse scène de la *Défénestration*.

trois classes des lekhs, des vladyks et des kmets, et dont le poète nous donne les noms et la généalogie à la façon d'Homère entrent dans la salle du conseil:

« Alors la princesse apparaît vêtue d'une robe blanche — et s'assied sur le trône de son père dans la glorieuse assemblée. — A côté d'elle se placent deux jeunes filles — habiles dans les divinations héroïques. — L'une d'elle tient les tables de la loi; — l'autre le glaive qui punit l'offense. — Devant elles, le feu qui témoigne de la vérité; — à leurs pieds, l'eau miraculeuse[1]. »

Libousza, se plaçant au point de vue slave, décide que les deux frères jouiront ensemble de l'héritage ou le partageront en portions égales. Chrudosz alors se lève. Il reproche aux juges d'écouter une femme, et invoquant le droit allemand, réclame la totalité de l'héritage. Libousza affligée des paroles de Chrudosz se déclare prête à abdiquer et invite les juges à donner la couronne à un homme. Un des juges, Ratibor répond par un discours dont il n'a été conservé que quelques fragments. Il défend les coutumes slaves qui rejettent dans l'ordre de succession le droit d'aînesse, et qui permettent à une femme d'occuper le trône: « Il serait peu louable pour nous, dit-il, de chercher le droit chez les Allemands. — Notre droit est dans les saintes lois — que nous ont apportées — nos pères. » Comme suite à ce poème se trouve un petit fragment qui a pour titre l'*Assemblée* et qui paraît être la continuation du discours du juge Ratibor. Comme opposition aux mœurs allemandes, l'orateur expose les usages slaves :

1. Le feu et l'eau formaient ce que l'on devait appeler plus tard : le jugement de Dieu.

« Chacun est le maître de sa famille; — les hommes labourent, les femmes font des vêtements; — le chef de la famille vient-il à mourir, — tous les enfants possèdent les biens en commun, et choisissent un *vladyka* dans la famille, — qui dans l'intérêt de tous se rend à la glorieuse assemblée, etc.[1]..... »

Ce poème qui, selon Shafajik, fait allusion à un événement du commencement du huitième siècle, nous fournit, comme on le voit, des renseignements très curieux sur cette époque. Il nous définit la vie patriarcale des Slaves primitifs, et nous montre le germanisme envahissant déjà le domaine des coutumes et des lois tchèques. Sa forme lyrique a cette simplicité exempte de monotonie qui distingue la poésie populaire, et il est regrettable que les deux fragments qui ont été retrouvés ne nous donnent qu'une idée incomplète de la vie primitive des Tchèques.

Un autre souvenir non moins curieux de cette littérature antique est le *Manuscrit de Kralove-Dvor*[2] qui bien que composé de fragments, nous fait entrevoir toute une période littéraire inconnue s'étendant jusqu'au quatorzième siècle[3]. Ce recueil mutilé contenant six chants épiques et huit petites pièces lyriques, dont quelques-unes remontent à une très haute antiquité, constitue, à l'état fragmentaire, une sorte

1. Voir *Rukopis Zelenohorsky* (Prague, 1873).

2. Ce manuscrit a été découvert en 1817, par Hanka, dans la tour de l'église de Kralove-Dvor (Königinhof). Il est composé de douze petites feuilles de parchemin, qui renferment seulement les 25e, 26e, 27e chapitres et le commencement du 28e du troisième livre. Son authenticité fut vivement combattue par le savant Kopitar et Kug payé par le gouvernement autrichien. Hanka finit par obtenir gain de cause, mais les soucis que lui causèrent ce procès, le conduisirent au tombeau.

3. Voir *Rukopis Kralovédvorsky* (Prague, 1873).

d'Iliade slave qui, pour la beauté, peut rivaliser avec celle d'Homère. D'un autre côté, les chants qui datent d'une époque plus rapprochée de nous portent l'empreinte d'un travail artificiel qui a donné à cette poésie populaire un caractère plus savant, plus étudié, et lui enlève beaucoup de sa simplicité[1]. Le plus ancien est celui de *Zaboï, Slavoï et Ludiek*. Il nous fait assister à la lutte du paganisme contre le christianisme qui commence à se répandre en Bohême (neuvième siècle). Zaboï voyant les usages antiques foulés aux pieds par des étrangers porteurs d'une religion nouvelle, veut lutter pour les dieux et la liberté de son pays. Il réunit au fond des forêts de nombreux compagnons dont le plus célèbre est Slavoï, et prenant le *varito* des bardes, il fait entendre des chants pleins d'indignation contre ces étrangers qui ont abattu les arbres sacrés et renversé les dieux de la patrie.

« Hommes aux cœurs de frères et aux regards de flammes, — je vous chante du fond de la vallée. — Ce chant part de mon cœur, — de mon cœur plongé dans une sombre tristesse. — Le père est allé rejoindre le père, — il a laissé en héritage ses enfants et ses compagnes, — et n'a dit à personne : — Frère, adresse-leur des paroles paternelles. — Et l'étranger est venu de force dans l'héritage, — il a commandé avec des mots étrangers, — et ce qui se pratique dans les pays étrangers du matin au soir — nos femmes et nos enfants doivent le faire, — et nous ne pouvons avoir qu'une femme, — dans toute la vie, depuis la jeunesse jusqu'à la mort[2]. — Ils ont chassé des bois tous les éperviers, — et les dieux que ces étrangers possèdent, — nous devons les adorer et leur faire

1. Ce poème a été traduit en seize langues et en arménien.

2. Dans le texte original il est dit : « Depuis *Vesna* jusqu'à *Morana*. » *Vesna* était la déesse du printemps, de la jeunesse et de l'amour, et *Morana* celle de l'hiver et de la mort.

des offrandes. — Nous n'osons plus nous prosterner devant nos dieux, — ni au crépuscule leur donner à manger. — Là où notre père leur apportait de la nourriture, et allait chanter leurs louanges, — ils ont abattu tous les arbres, et brisé tous les dieux. »

— « Oh! toi Zaboï, — tu chantes du cœur au cœur — une chanson pleine de tristesse. — Comme Lumir dont les paroles et les chants — émouvaient Vyszehrad et tout le pays, — ainsi tu nous a émus moi et tous nos frères. — Les dieux aiment le noble barde, — chante, ils t'ont donné d'enflammer nos cœurs contre l'ennemi. »

L'ennemi, commandé par Ludiek, est mis en déroute, et Ludiek est tué dans un combat singulier par Zaboï. Celui-ci joyeux d'avoir chassé les étrangers, s'écrie :

« O frères! ô vastes montagnes! — c'est là que les dieux nous ont donné la victoire. — Là de nombreuses âmes volent, — par-ci par-là, d'arbres en arbres. — Les oiseaux et les bêtes sauvages en ont peur, — seuls les hiboux ne les craignent pas. — Là-haut nous ensevelirons les morts, — nous offrirons de la nourriture aux dieux, — aux dieux sauveurs nous ferons de nombreux sacrifices, nous leur chanterons les hymnes qu'ils aiment, — et leur offriront les armes des ennemis vaincus[1]. »

Le second poème : *Czestmir et Vlaslav* nous reporte aussi en plein paganisme. Le prince tchèque Néklan envoie son voïévode Czestmir réprimer les brigandages commis par Vlaslav et Kruvoï[2]. Nous assistons aux

1. Les historiens tchèques Palacky et Zap présument qu'il s'agit ici de l'invasion d'une armée franque commandée par Ludiek (Louis), et envoyée par Charlemagne (805) pour convertir les Bohêmes au christianisme.

2. Cet événement, mentionné par Kosmas de Prague et autres chroniqueurs, se rapporte à la première moitié du neuvième siècle, lorsque les princes de Prague voulaient s'élever au-dessus de leurs rivaux.

sacrifices païens, et à l'assaut du château-fort de Kruvoï, description héroïque qui rivalise avec celles d'Homère. A la fin du poème, dans les vers qui dépeignent la mort de Vlaslav, nous retrouvons les croyances des Slaves païens sur la vie future : « Le « sang jaillit du fort Vlaslav — et à travers l'herbe « verte coule dans la terre humide; — son âme sort « de ses lèvres chaudes, elle vole d'arbre en arbre, — « par-ci, par-là, jusqu'à ce que le cadavre soit brûlé. » — Le poème d'*Ielen*[1] (le Cerf) est le tableau poétique de la mort d'un jeune homme tué traîtreusement dans les montagnes et sur le cadavre duquel croît un chêne, dont les branches s'étendent de plus en plus. C'est là un caractère distinctif des croyances symboliques des Slaves primitifs. *Oldrich et Boleslav*, fragment épique sans commencement, chante la délivrance de Prague et l'expulsion du roi de Pologne Boleslav *Chrobry* (1004). *Zbyhon* est un poème très court qui se rapporte à une époque moins primitive. Il s'agit ici d'un jeune guerrier dont la bien-aimée a été enlevée par Zbyhon. L'amant soupire dans les forêts en compagnie d'un pigeon auquel un épervier a ravi sa compagne. Le jeune guerrier pénètre dans le château de Zbyhon, tue ce dernier, et reprend sa maîtresse, et la colombe « ... s'envole dans la forêt— « elle vole par-ci, elle vole par-là, — d'arbre en « arbre avec son pigeon — avec son pigeon elle dort « sur la même branche. — La jeune fille toute joyeuse « avec son bien-aimé — erre partout où elle veut, — « et avec son amant dort sur le même lit. » Les trois

1. Le Musée tchèque possède aussi une autre copie sur parchemin de ce poème.

derniers poèmes : *Benesz Hermanof*, qui chante la victoire de Bénesz sur les Saxons (1203) ; *Ludisza et Lubor*, qui nous fait assister à un tournoi et *Iaroslav* [1], qui a pour sujet la victoire remportée près d'Olmutz sur les Tatars (1241) par Iaroslav de Sternberg, ne sont déjà plus des produits de la poésie populaire. On y voit l'empreinte visible du romantisme du moyen âge, et la main d'un auteur plein de talent. Les chansons qui font suite à ces poèmes, par leur naïveté et leur fraîcheur, ont un caractère populaire et national qu'on ne saurait révoquer. Elles sont au nombre de six et ont pour titre : *le petit Bouquet, les Fraises, le Coucou, l'Abandonnée, l'Alouette et la Rose*. Rien de plus charmant, par exemple, que la petite pièce intitulée ; *les Fraises :*

« Ma bien-aimée va cueillir des fraises dans le bois de pins verts, et une petite épine aiguë entre dans son petit pied blanc.

« Ah ! épine, épine aiguë! pourquoi fais-tu si mal ? Pour te punir, tu seras, épine aiguë, arrachée du bois.

« Attends, ma bien-aimée, au frais, dans le petit bois vert, je cours chercher sur le pré mon petit cheval blanc.

« Le petit cheval blanc paît dans l'herbe épaisse du pré; et la bien-aimée au frais attend son bien-aimé.

« Elle commence à se lamenter tout bas dans le bois de pins : « Ah ! que dira ma mère ? Je suis une malheureuse « jeune fille ! »

1. Gebauer dans les *Philol. Listy* (1875), prouve qu'un passage de ce chant a été emprunté à l'ancienne traduction tchèque du livre des *Millions*, de Marco-Polo, ce qui rajeunirait d'un siècle le manuscrit de Kralove-Dvor. Cette question avait déjà été soulevée par Vocel (*Pravek zemé czeské*), qui concluait que le chant d'Iaroslav datait de 1320. M. Jos. Ireczek dans le *Czasopis Musea czeského* (I, 1877), prétend au contraire que le traducteur des *Millions* connaissait ce chant.

« Ma mère me dit toujours : « Évite les jeunes gens? « Pourquoi les éviterai-je quand ils sont si bons? »

« Il (le bien-aimé) arrive sur son cheval blanc comme la neige; il saute de son cheval et l'attache par un nœud à sa bride d'argent.

« Il embrasse la jeune fille, la presse contre son cœur, baise ses lèvres; et la belle jeune fille oublie l'épine qui fait mal à son petit pied.

« Ils s'embrassent et se caressent jusqu'à ce que le soleil se couche. « Va mon bien-aimé, au plus vite à la maison, « car le soleil se couche. »

« Il saute lestement sur son petit cheval blanc comme la neige, et prenant sa bien-aimée dans ses bras, il part avec elle à la maison. »

En résumé le *Jugement de Libousza* et les poèmes du manuscrit de Kralove-Dvor doivent être mis en tête des épopées primitives que possèdent les Slaves.

Citons encore la *Chanson de Vyszehrad*, fragment d'un manuscrit du treizième siècle, dans lequel un poète inconnu célèbre ainsi la gloire de Vyszehrad : « O toi notre soleil, forteresse de Vyszehrad ! Tu t'é-« lèves hardie et fière sur des rochers à pic, tu t'é-« lèves sur des rochers à pic, terreur des étrangers. « A tes pieds roule la rivière rapide, la fraîche « Vltava. » Et la *Chanson d'amour* du roi Vaclav (1230-1253) dont le caractère romantique et chevaleresque et le style peu naturel feraient croire qu'elle est une traduction de l'allemand[1].

J'ai déjà parlé des causes qui amenèrent l'affaiblissement de la vie nationale. Pour les expliquer, il faut admettre que le germanisme et le latinisme renfermaient des éléments de culture et une puissance d'or-

1. Il est resté du roi Vaclav trois chansons en allemand qui le placent parmi les *Minesinger* allemands.

ganisation bien supérieurs à l'état de civilisation que possédait alors la Bohême. Dès la seconde moitié du treizième siècle, la poésie slave tombe dans l'oubli. La féodalité allemande avec ses tournois et ses mœurs chevaleresques fournit aux écrivains tchèques de nouveaux sujets. De ces poésies de chevalerie, il nous est resté l'*Alexandréide* composée de 2,400 vers octosyllabiques[1], *Tristram*, poème du cycle d'Arthur[2] et *Tandarias et Floribella*, aussi emprunté au cycle de la Table Ronde. L'introduction du catholicisme amena aussi une autre forme de poésie, je veux parler des cantiques; on a conservé celui de saint Vaclav, *Hospodine* et les hymnes religieux contenus dans le manuscrit de Hradeň[3].

Quant à l'histoire, elle débuta comme partout ailleurs par des chroniques. Nous avons la chronique de Kozmas chanoine de Prague (1225) qui écrivit en latin; en sa qualité de prêtre catholique, il traite un peu de haut les Slaves païens, toutefois c'est un des meilleurs guides que l'on possède lorsqu'on veut être renseigné sur les usages de ces derniers. Quant aux événements politiques ou historiques, Kozmas y fait rarement allusion; et encore dans son amour pour la rhétorique, prête-t-il souvent aux personnages dont il parle des sentiments ou des discours incompatibles avec l'esprit de l'époque. Citons encore la chronique de Dithmar. Ce dernier était un

1. On en a conservé des copies dont la plus ancienne date du quatorzième siècle. Il fut écrit d'après le poème latin de Gauthier de Châtillon, remanié par le poète allemand Ulrich Eschenbach.

2. Ce poème, qui date du quatorzième siècle, est selon toute probabilité, une imitation de celui de Grottfried de Strasbourg.

3. Ce manuscrit fut trouvé par Dobrovsky.

Allemand fils du comte Walbeck. Il vivait à la cour du roi Boleslav II, en qualité de médecin et fut plus tard évêque de Merseburg. De la même époque date la *Mater verborum* ou *Glossæ Salomonis* attribué à Salomon, prieur du couvent de Saint-Galle (895), vaste dictionnaire universel écrit en latin, en grec et en hébreu. Il est maintenant prouvé qu'il ne fut pas écrit de la main de Salomon, mais composé d'après ses ordres par les moines de cette abbaye [1]. Au douzième siècle, il passa de la Bavière en Bohême. Les glossaires tchèques qui se trouvent dans l'exemplaire que possède le musée, sont dus à Vacerad (1202), et les miniatures à Miroslav.

II. A l'extinction de la dynastie des Przemysl, la couronne de saint Vaclav (Winceslas) passa dans la maison de Luxembourg. Le roi Jean, vrai chevalier errant, toujours absent de ses États, et n'y paraissant que pour demander des soldats et de l'argent, introduisit en Bohême les mœurs italiennes et françaises. A la bataille de Crécy, voyant les Français plier, il s'écria : *Tohot buohda nebude aby kral czesky z bitwy utiekal*[2]*!* et faisant attacher son cheval à ceux que montaient deux de ses plus braves chevaliers, il se lança dans le plus fort de la mêlée où il périt. Son fils Charles, appuyé par Rome, réunit la couronne d'Allemagne à celle de Bohême. Son règne fut un des plus beaux et des plus féconds. Il avait fait ses études à Padoue et à Paris, mais il aimait beaucoup la lan-

1. *Czasopis Musea czeskeho* (I, 1877).
2. « On ne verra jamais un roi tchèque s'enfuir du champ de bataille. »

gue tchèque que sa mère lui avait apprise, et dans sa célèbre *Bulle d'or* il recommande aux électeurs l'étude de cette langue. Déjà du vivant de son père, il avait fondé une université à Prague (1348) sur le modèle de celle de Paris. Les chaires étaient occupées par de célèbres professeurs qui attiraient des auditeurs de la Pologne, de l'Allemagne et de l'Italie, et cette université devint bientôt une des plus renommées de l'Europe au moyen âge. Outre les facultés ordinaires, elle avait une école de droit et une de médecine d'où sortit le fameux Albik. Charles IV fonda en même temps un musée dont on peut voir aujourd'hui les richesses à Vienne. Il fit codifier les lois de la Bohême dans un recueil intitulé : *Majestas Carolina*. Les poètes et les savants trouvaient à sa cour une hospitalité magnifique. Il invita tout particulièrement Pétrarque. La mort seule empêcha le chantre de Laure de se rendre à la cour de l'empereur.

Malheureusement, la réunion de la Bohême à l'Allemagne donnait encore plus de force au développement du germanisme. Déjà en 1175, Prague possédait une colonie d'artisans allemands (*Vicus Teutonicorum*) qui avait ses juges et ses tribunaux. Les Allemands arrivèrent par troupes sous les règnes de Viaczeslav et de Pérémysl II. Le premier leur concéda les fameuses mines d'argent de Kutna-Hora. Des villes entières étaient uniquement peuplées d'Allemands. Au couronnement de Jean de Luxembourg, les hymnes allemands se faisaient entendre à coté des hymnes tchèques. L'élément germanique avait déjà pris si bien racine dans le pays que les décrets royaux étaient rédigés tantôt en latin, tantôt en

allemand. Charles IV voulut réagir contre le flot montant. Il rétablit la liturgie slave dans le monastère de Sazava, et protégea deux moines Waldhauser et Milicz qui prêchaient contre la corruption des mœurs des nobles et du clergé germanisés ou allemands. Le chevalier Thomas de Sztitny et un disciple de Milicz, Mathieu de Ianov s'élevèrent fortement contre la hiérarchie de l'Église. Le premier publiait son beau livre sur la *République chrétienne;* le second dans son ouvrage : *De regulis veteris et novi Testamenti* défendait les écritures contre la tradition; il peut être regardé comme un des précurseurs du hussitisme. Mais d'un autre côté, Charles IV, en introduisant les formes féodales et en établissant les tribunaux *patrimoniali*, bouleversa de fond en comble l'ancienne organisation slave et excita le mécontentement de la nation. Ses successeurs Vaclav II et Sigismond, qui se mêlèrent aux intrigues religieuses et politiques suscitées par l'élection simultanée de deux papes, et par la scission qui se produisit au sein de l'Église, ne firent qu'augmenter le désordre et l'agitation. Sans le vouloir ces deux souverains préparèrent dans une certaine mesure le mouvement hussite. L'affaiblissement de l'autorité de la royauté et de l'Église était arrivé à son dernier degré.

A la veille de la révolution qui allait ébranler la Bohême, la littérature tchèque ne produit rien de vigoureux ni de vivace. Le seul Smil de Pardubic mérite d'être cité, et encore son *Nouveau conseil* (Nova Rada) et ses *Conseils d'un père à son fils* (Rada otce k synu) n'ont-ils rien de bien original. Les écrits humoristiques et satiriques qui lui sont attribués : *Dispute entre l'eau et le vin*, *Satrapa et scolaris* sont beaucoup plus intéressants. De cette époque, date

aussi l'introduction des *Mystères* où, comme dans le reste de l'Europe occidentale, le sérieux était mêlé au comique, et dont les plaisanteries étaient loin d'être orthodoxes. Le plus ancien qui a été conservé, est le *Mastickar*, ou le *Vendeur de baume*, où la résurrection du Christ et celle d'Abraham jouent le rôle principal. Il nous reste encore à citer une chronique en vers attribuée à l'origine au chanoine Dalimil. Commençant à la création du monde, elle finit à 1314. Son auteur inconnu a plus d'imagination que Kozmas. Il prête ses sentiments et ses idées à ceux qu'il met en scène; il parle par leur bouche. Il a toutefois le mérite d'être profondément national; il dit en terminant : « Mes enfants, je vous laisse un grand royaume, et une autre chose bien plus grande encore, c'est votre langue maternelle. » Un autre écrivain, le prêtre Pulkava, sur l'invitation de Charles IV écrivit aussi une chronique très estimée.

Enfin, les réformes judiciaires accomplies par Charles IV, mirent en honneur l'étude du droit. Il est resté de cette époque les *Commentaires des lois tchèques* du juge André de Duba, et la traduction du latin des *Droits de la ville de Prague*, des statuts de Magdebourg, et de la *Majestas Carolina.*

III. Nous arrivons à un événement qui a violemment remué l'Europe au moyen âge, et qui a été fort mal expliqué chez nous. Nos écrivains cléricaux n'ont vu en Jean Huss qu'un hérétique; ils ont traité Jijka[1] et ses soldats de révolutionnaires ardents, de bandits farouches. Leur intolérance religieuse les a emportés

1. Et non pas *Ziska.*

trop loin. Ils ont tronqué la vérité, car prétendre que le hussitisme n'était qu'un simple schisme religieux, c'est faire bon marché de l'histoire[1].

Jean Huss eut des précurseurs. Déjà sous le règne de Charles IV l'autorité pontificale chancelait en Europe. En Angleterre, Wiclef prêchait la libre interprétation des saintes Écritures. La révolte contre le catholicisme officiel était à l'ordre du jour. En Bohême, le clergé érigé en caste, pourvu de nombreux privilèges, donnait depuis longtemps le spectacle des mœurs les plus dissolues. Il vendait des indulgences à prix d'argent sur les places publiques; il montrait, à Prague, des gouttes du sang de Jésus-Christ, et du lait de la sainte Vierge. Ce charlatanisme révoltait d'autant plus les esprits éclairés que le haut clergé, à leurs yeux, était le principal auteur de l'affaiblissement de la vie nationale. C'était lui qui avait remplacé les coutumes slaves par le féodalisme allemand; c'était lui qui avait substitué à la langue nationale l'allemand et le latin.

Le hussitisme débuta sur le terrain religieux. J'ai déjà dit plus haut, que la dissolution du clergé avait amené des protestations de la part de Thomas de Sztitny, de Waldhauser, de Milicz et de Mathieu de Ianof. Les théories de Wiclef importées en Bohême par un étudiant d'Oxford, Hyéronime de Prague[2], donnèrent à cette opposition beaucoup plus d'extension. Jean Huss, qui était alors professeur à l'université, et qui s'était déjà fait remarquer par ses discours contre les abus du clergé, développa dans ses cours,

1. Les Allemands brochant sur le tout ont profité de notre ignorance pour faire passer Huss pour un Allemand.

2. Il fut brûlé en 1416.

les propositions du novateur anglais[1]. L'université de Prague, qui comptait en 1404 : 200 docteurs et *magistri*, 500 bacheliers et 30,000 étudiants, était divisée en quatre *nations* : la nation tchèque avec les Moraves et les Hongrois; la nation polonaise, avec les Loujitches, les Silésiens et les Prussiens; la nation saxonne avec les Allemands du Nord, et la nation bavaroise avec les Allemands du Sud, les Suisses, etc. Chacune de ces nations avait une voix; la nation tchèque était donc en minorité. — La prédominance de l'élément étranger qui avait pour conséquence la prépondérance du latin et de l'allemand, était vue de mauvais œil par la *nation* tchèque. Les hostilités commencèrent, lorsqu'en 1403 l'assemblée des *magistri* eut à se prononcer sur les propositions de Wiclef. Huss et ses amis tchèques prirent leur défense, mais les représentants des trois autres nations les rayèrent de l'enseignement. La défaite du parti de Huss fut regardée comme une défaite nationale. La cour et les seigneurs qui voyaient avec envie l'extension matérielle du clergé en firent une question politique, et Huss put librement développer en public les propositions rejetées par l'université. En 1408, eut lieu une nouvelle réunion composée exclusivement de Tchèques[2]. Elle statua qu'il ne fallait interdire dans les propositions de Wiclef que celles qui renfermaient quelque chose d'erroné ou de scandaleux. Ce n'était donc plus qu'une interdiction facultative. Les trois

1. Les professeurs avaient le droit de lire les œuvres étrangères lorsqu'elles provenaient des universités de Paris et d'Oxford.
2. Elle se composait de 64 docteurs, 150 bacheliers et de 1000 étudiants.

autres nations protestèrent. L'animosité s'accrut, et tous ceux qui se disaient allemands ou catholiques furent traités en ennemis. Grâce à l'influence que Jean Huss avait su acquérir sur l'esprit du roi Vaclav, celui-ci rendit un décret daté de Kutnahora, qui accordait trois voix à la *nation* tchèque. Ce résultat fut regardé comme une véritable victoire. En 1404, les professeurs et étudiants étrangers, au nombre de 500, quittèrent Prague, et allèrent fonder l'université de Leipzig. Un peu plus tard, le parti national l'emporta à l'hôtel de ville, et le roi, par un décret, ordonna d'élire le bourgmestre parmi les Tchèques exclusivement. Après le départ des nations étrangères, Jean Huss fut élu pour la seconde fois recteur de l'université. Quelque temps après, excommunié par l'archevêque de Prague, Zbyniek, il dut quitter cette ville, et alla prêcher ses doctrines dans les campagnes où il fit de nombreux adeptes. On sait qu'il fut brûlé au concile de Constance, en 1415, malgré la promesse formelle du pape Jean XXIII, qui avait répondu de sa personne. Jean Huss laissa de nombreux ouvrages en latin[1] et en tchèque. Il fait preuve dans ses écrits d'une profonde connaissance des Écritures et des Pères de l'Eglise, et d'un grand talent de dialecticien. Ajoutez à cela une foi ardente, un vie pure et sans tache, de profondes convictions et un grand amour pour ses compatriotes. Son ouvrage, *de Ecclesiâ*, expose les réformes que Huss croit nécessaires. Pour lui, les

1. Ses principaux ouvrages en latin sont : *De unitate Ecclesiæ.* — *Epistolæ.* — *Explicatio symboli, Decalogi et Orationis dominicæ.* — *De Decimis.* — *De corpore Christi.* — *De indulgentiis.* — *De pernicie traditionum humanarum.* — *De Sufficientia legis Christi ad regendam suam ecclesiam,* etc.

Apôtres n'étaient pas les chefs, mais les serviteurs de l'Église et du Christ. Le pape et les cardinaux ne peuvent se regarder comme les successeurs des Apôtres, que lorsqu'ils imitent leur foi, leur esprit d'humilité et de charité. Le pape, pas plus que tout autre mortel, ne peut savoir s'il est *predestinatus* ou *præscitus*. La dignité pontificale n'est pas nécessaire au salut de l'Église. Ce n'est pas la charge qui fait le prêtre, mais le prêtre qui fait la charge. Tout prêtre n'est pas un saint, mais tout saint est prêtre. Le pouvoir de lier ou de délier appartient à Dieu seul. La confession orale n'est pas nécessaire, témoins les petits enfants, les sourds et muets, et les ermites. Les prêtres et les papes n'ont pas le pouvoir d'absoudre, car pour avoir ce pouvoir, il faut être infaillible ; or, il n'y a d'infaillible que Dieu[1].

Les œuvres de Huss en tchèque sont, ou des commentaires, ou des ouvrages de polémique et de morale. Il traduisit dans cette langue, la Bible, le *Trilogus* de Wiclef, et composa des cantiques. Huss est de beaucoup supérieur à Luther, d'abord par les services qu'il rendit à la cause nationale, ensuite par son esprit de tolérance. A ce point de vue, il fut en avance de plusieurs siècles. Sa belle maxime : *Libri hæreticorum sunt legendi, non comburendi, dum in ipsis veritas continetur*[2], souleva des tempêtes d'indignation parmi les catholiques.

Huss ne fut pas seulement un puissant dialecticien et un savant théologien, il fut aussi et surtout un grand

1. Que dirait Jean Huss s'il vivait à notre époque?
2. « Les livres hérétiques doivent être lus et non pas brûlés, car ils peuvent contenir certaines vérités. »

patriote. Il ne cessa dans ses discours et dans ses œuvres de recommander à toutes les classes l'étude de la langue tchèque. Il composa même à l'aide des lettres allemandes, un nouvel alphabet adopté d'abord par les Taborites, les frères Moraves, et encore employé aujourd'hui pour les livres religieux et populaires. En résumé, Huss comme théologien, protesta au nom de l'individualité et de la raison contre le dogme et la tradition. Comme écrivain, il contribua puissamment à l'émancipation morale et intellectuelle de son pays, et y répandit les premiers germes des principes démocratiques, qui devaient être appliqués par ses disciples. Mais le hussitisme, en tant que protestation du rationalisme contre la théologie, ne pouvait aboutir : c'était une éruption locale qui, pour s'étendre, eut besoin de l'appui du protestantisme.

La flamme du bûcher qui consuma Jean Huss alluma la guerre des hussites. Aussitôt que sa mort fut connue, une commotion violente se produisit dans toute la Bohême, et on vit alors se dessiner le double caractère religieux et national que Huss avait imprimé à ses doctrines. A Prague, ce ne fut qu'un cri général : « Mort aux papistes qui ont brûlé notre apôtre! » Jijka dans son manifeste, enjoignit au peuple de s'armer « pour la défense de la foi de Dieu et de la langue bohême et slave. » Les hussites disaient hautement qu'ils voulaient un roi slave et non allemand, et demandaient que la liturgie fut célébrée dans la langue nationale. Ils s'en prirent surtout aux nobles et aux prêtres, accusant ces deux classes dirigeantes d'être vendues aux Allemands. La guerre des hussites fut non-seulement une guerre religieuse, mais encore une révolte de l'élément slave contre la domi-

nation du germanisme. Malheureusement, les hussites étaient loin de s'entendre sur les questions religieuses. La Bible, traduite par Mathieu de Ianof et Huss, était devenue le livre par excellence du peuple tchèque. Par suite du principe de la liberté de conscience introduit par Huss, chacun l'étudia avec ferveur, la discutant et la commentant à son point de vue. Cette ardeur alla jusqu'au fanatisme. La question religieuse prit un caractère politique, et les hussites versèrent leur sang pour la liberté de leurs droits et de leurs opinions. La persécution dont ils furent l'objet de la part des empereurs, de la noblesse, et du clergé, la négation de toute autorité et de la tradition, la proclamation de la liberté de conscience, qui constituaient le fond de leurs doctrines, et enfin l'entraînement avec lequel les masses appliquent en général toute idée qui répond à leurs instincts, voilà autant de causes qui nous expliquent pourquoi les hussites furent amenés à réaliser immédiatement les conséquences logiques des principes développés par leurs chefs, et se fractionnèrent en plusieurs sectes, dont quelques-unes devaient aller jusqu'au socialisme et au communisme. Les idées démocratiques qui jaillirent de cette révolution ne devaient être reconnues en Europe que beaucoup plus tard, après avoir passé par le laboratoire des philosophes.

Les hussites les plus modérés se contentèrent d'adopter la communion sous les deux espèces, et portèrent le nom de *Podoboï*, *Calixtins* ou *Utraquistes*. Les *Taborites* [1], rejetant toute autorité religieuse, ne voulurent que la Bible. Ils croyaient aveuglément à

1. La ville de Tabor (mot à mot : camp) fut fondée par eux.

l'avènement sur la terre du « royaume des bons. » Dans leur organisation sociale, sur le mont Tabor et à Gradicza, ils s'appliquèrent à se régir entre eux à l'aide des principes du communisme. Les *Chiliastes* et les *Adamites* allèrent plus loin. Croyant que la fin du monde était proche, ils voulaient ramener la société à l'état primitif. Ils prêchaient l'abolition de la noblesse, du mariage, et la libre union des deux sexes. Leurs doctrines monstrueuses forcèrent Jijka[1], le chef des Taborites, à les exterminer. Les *Mediocres*, en Moravie, refusaient de payer tout impôt. Enfin, Jijka laissa, après sa mort, une secte qu'on appela les *Orphelins*, car elle ne voulut plus d'autre chef.

Les Taborites, tant qu'ils furent unis, repoussèrent avec succès les croisades dirigées contre eux par le pape et l'empereur. Prokop Holy, qui remplaça Jijka, fit même trembler l'Allemagne. La division des hussites en plusieurs sectes les affaiblit. En 1433, l'empereur Sigismond finit par réoccuper Prague. L'année suivante, la défaite des Taborites à Lipan mit fin à cette guerre, qui durait depuis quinze ans. Le règne du tchèque Georges Podiebrad (1438-71), qui était imbu des doctrines du hussitisme, rétablit un peu de tranquillité dans le pays. Mais, après sa mort, et à l'avènement de Vladislas Iagiello de Pologne, la réaction féodale et cléricale l'emporta, et tout le travail accompli par les hussites, dans le domaine des idées sociales et humanitaires, fut perdu pour quelques siècles. Il est vrai que le concile de

1. Jijka était un capitaine très habile. Il avait appris la guerre en Pologne et laissa un ouvrage intitulé : *Constitutio militaris.* On prétend qu'en mourant il ordonna de faire de sa peau un tambour; ce n'est qu'une fable absurde.

Bâle, plus tolérant que celui de Constance, reconnut les articles qui constituaient la confession de Prague; il est vrai aussi que la diète de Kutna-Hora (1485), proclama la liberté de conscience. Mais ni les *compactats* de Bâle, ni le décret de Kutna-Hora ne furent observés par le pape et les empereurs.

Le mouvement hussite bien que réprimé, rendit cependant des services signalés à la cause nationale, et à la littérature tchèque. Il eut pour résultat l'affaiblissement du germanisme, l'emploi de la langue tchèque dans les sermons et la liturgie. Il est vrai que la littérature ne sortit pas du domaine de la polémique religieuse, mais elle eut le grand mérite de tracer la voie au rationalisme philosophique et aux idées démocratiques basées sur l'étude des relations sociales. Les nombreux ouvrages que produisit cette époque ne nous sont pas tous parvenus. Ils ont été brûlés, pour la plupart, par le clergé et les jésuites, de sorte que nous n'avons qu'une idée incomplète des théories professées par les diverses sectes hussites, et de la polémique qu'elles ont suscitée.

L'université de Prague qui avait soutenu Huss de son vivant, le soutint aussi après sa mort. Le professeur Iakubek fut le chef de la secte des Calixtins; Jean de Essenic défendit son ami Huss au concile de Constance. Simon de Tisznov se fit l'avocat des propositions de Wiclef et des théories de Huss devant l'archevêque de Prague. En général, l'université de Prague doit être rangée dans le parti des hussites modérés. Parmi les adversaires les plus ardents de Huss, nommons les professeurs Stanislav de Znoïma, et Stépan Palec qui, à l'origine, adoptèrent les idées du célèbre réformateur, puis se tournèrent

contre lui. Au concile de Constance, Huss eut pour accusateurs Palec, André de Broda, Jean Protiva, et l'évêque de Litomysl.

Les *Utraquistes* eurent à leur tête Jean de Pribram et Jean de Rokyçan. Le premier se distingua surtout par sa polémique contre les Taborites, dont il ne pouvait pas comprendre les principes. Son livre le plus important : *Vie des prêtres du Tabor*, renferme des extraits d'écrits taborites qui sont aujourd'hui perdus. Jean de Rokyçan, que le parti des *Utraquistes* élut pour archevêque, laissa des opuscules intéressants au sujet de sa polémique contre les *Frères tchèques*.

Les *Taborites* furent défendus par Petr Payne, Martin Lokvis et Vaclav Koranda. L'Anglais Payne, exilé de son pays, pour son attachement aux idées de Wiclef, se fixa en Bohême, où il propagea les doctrines de son compatriote. Martin Lokvis, un des membres les plus avancés du parti des Taborites, fut brûlé par les modérés. Par ses opinions sur la transubstantiation, ils se rapprochait des Taborites radicaux, et ses idées développées par ses disciples, donnèrent naissance à la secte des *Chiliastes*. Koranda, prédicateur ardent et fanatique, conduisait les Taborites au combat, et les encourageait par son éloquence guerrière. On attribue soit à Koranda, soit à Jijka, soit au prêtre Czapek, le fameux hymne guerrier des hussites, qui commence ainsi :

Kdo ste boji bořovnici
A zakona ieho,
Proste od Boha pomoci

A doufeite vnêho
Je koneczne snim
Vjdycky zvitezite [1].

et qui finit par cette strophe guerrière :

[illegible]i vesele zkrziknete,
[illegible] : Na nè! hrr na nè!
Boh nasz Pan! vzkrziknete,
Bite, zabite,
Jadneho nejivte [2].

Les idées des Taborites ne périrent pas avec eux; elles devaient trouver leur développement ultérieur dans les travaux de Pierre de Chelczic, que quelques historiens tchèques appellent le plus grand philosophe de son époque. Ses principaux écrits sont : *Le Réseau de la foi* (Sit Viry), et ses *Postilla*. Dans le premier, il prend pour idéal l'Église chrétienne primitive. En conséquence, il rejette l'autorité pontificale, la royauté, la division de la société en classes, et l'esclavage des paysans; il condamne les guerres et la peine de mort. Dans ses *Postilla,* il recherche dans les saintes Écritures les fondements du nouvel ordre social qu'il rêve. Après la chute du Tabor, Pierre de Chelczic réunit autour de lui de nombreux adeptes qui, en 1457, se forment en confrérie, et se régissent d'après les idées de son fondateur. Cette union fraternelle se choisit des prêtres et des évêques, et prend plus tard le titre de *Frères tchèques* (Jednota bratri

1. Vous qui êtes les guerriers de Dieu — et de sa loi — demandez à Dieu son secours — et ayez confiance en lui — à la fin avec lui — vous vaincrez tous vos ennemis.

2. Et criez joyeusement — ensemble : en avant! hourrah! en avant! — Criez : Dieu est notre maître! — Frappez, tuez — et n'épargnez personne.

czeskych[1]. Jednota bratrska). Cette institution, qui avait pour but de réaliser une organisation sociale, d'après les règles du christianisme primitif, fut une œuvre éminemment nationale. Elle sortit du peuple[2], qui défendit son ouvrage contre les persécutions, avec un courage digne d'un meilleur sort. Les principaux compagnons de Pierre de Chelczic, furent les frères Grégoire, Lukasz, et surtout Prokop, dont les réformes avaient pour but de rapprocher davantage l'association des *Frères tchèques* de la vie réelle. Ces réformes suscitèrent le mécontentement d'un certain nombre de frères qui se détachèrent de l'union, et formèrent celle des *Amosieti*, du nom de son fondateur. Les Frères tchèques eurent pour historiens: Bohoslav, Charles de Jérotine, etc. Deux nouveaux éléments influèrent aussi beaucoup sur le développement de la littérature tchèque à cette époque ; je veux parler de l'introduction de l'imprimerie et des études classiques en Bohême. L'imprimerie prit un développement rapide dans ce temps de polémique ardente et de discussions religieuses. Celle de Pilsen servait aux catholiques; celles de Prague et de Kutna-Hora aux Utraquistes, et celle de Boleslav et de Kralice aux Frères tchèques[3].

Les études classiques furent introduites dans l'enseignement universitaire par Grégoire de Prague. Mais dans ce temps où la vie nationale était agitée,

1. Cette confrérie servit de modèle à celles qui existent encore aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau monde, sous le nom de : *Frères moraves*, *confrérie évangélique*, *Brüder-Gemeinde* ou *Zinzendorfianer*, *Herrngüter*, etc.

2. Chose étrange! Pierre de Chelczic ne savait pas le latin.

3. Ce fut dans cette dernière ville que fut imprimée la célèbre Bible de ce nom (1578).

elles n'eurent aucun succès, et les classiques restèrent isolés du reste de la nation. Toutefois, l'étude du droit continue à être en honneur. Il nous est resté de cette époque les *Règlements fonciers du royaume*, l'ouvrage de Ctibor sur les lois de la Moravie, les *Dix livres* de Victorine, et les *Desky zemské* (Tables foncières).

IV. En 1527, la Bohême offrit volontairement la couronne de Saint-Vaclav à Ferdinand d'Autriche. Ce dernier jura de respecter les libertés et les droits de la nation. Cette union joua un rôle décisif dans l'histoire de la Bohême. Si la maison des Habsbourg a déchiré ce contrat synallagmatique, c'est en son nom que les Tchèques réclameront plus tard leurs libertés. Ferdinand ne tarda pas lui-même à oublier son serment. Foncièrement catholique, il était ennemi du principe de la liberté de conscience qui avait été proclamée en Bohême. Sous prétexte que les *Frères tchèques* n'étaient pas utraquistes, il persécuta leurs associations, puis toutes les sectes hussites sans discernement. En 1556, il appela à son secours les jésuites. Ces derniers introduisirent leurs principes corrosifs dans la vie nationale, déjà débilitée par les guerres et les dissensions intérieures. Ils débutèrent comme partout, par fonder des collèges où prédominèrent les études classiques. Sous leur influence, une censure sévère fut établie. Le théâtre de Prague qui venait d'être fondé, ne donna plus que des pièces de Plaute, de Térence, ou des tragédies tirées des saintes Écritures.

Mais l'arbre était trop vigoureux pour tomber sous le premier coup de hache. Avant de s'éteindre, la vie

nationale devait encore jeter un vif éclat. L'empereur Rudolph venait de monter sur le trône. Ce souverain, ami des lettres et des arts, s'entoura d'une foule d'hommes célèbres. Kœpler dirigeait l'Observatoire de Prague, Jessenius professait la médecine et la chimie. Tycho-Brahé enseignait à l'empereur les lois de l'astrologie et de l'alchimie. Quarinus, médecin de la cour, créait le premier amphithéâtre d'anatomie. Prague comptait, outre l'université, seize écoles. Il y en avait deux à Kutna-Hora, deux à Boleslav; Hraden possédait un lycée. Les jésuites attiraient dans leurs écoles les enfants de la noblesse; les hussites s'adressaient surtout aux classes moyennes et inférieures. Les arts, négligés depuis Charles IV, commençaient à refleurir. Rudolph remplissait sa galerie de Prague de tableaux achetés en Italie. Des peintres comme Sprenger, Heinz, Savary, Hufnagel, et Jean du Mont leur maître, relevaient l'art national. Les imprimeries inondaient le pays de livres tchèques. Les jésuites eux-mêmes qui ne pouvaient se faire comprendre du peuple en lui parlant latin, se mirent à apprendre la langue tchèque. La littérature, habituée par le hussitisme à ne chercher que les résultats sérieux et pratiques, se rattache au peuple et travaille pour lui. Ce sont des dictionnaires, des encyclopédies, des recueils de proverbes et des grammaires, comme par exemple, le dictionnaire tchèque-latin de Dasypus, et la grammaire de Vavrzyniec. La chronique politique et religieuse compte Véleslavine, le Polonais Paprocki[1], Haïek, Sixtus d'Obersdorf, et

1. Son ouvrage, *le Diadochos*, renferme l'histoire des rois, des villes et des familles nobles de Bohême.

Bileïovsky, Kocyn et Placel laissent une Histoire universelle. Kuten introduit la chronologie dans l'histoire nationale; Lébéda écrit la première géographie de Bohême, et le botaniste Zalujanski pressent la théorie que Linnée devait établir deux siècles plus tard.

Malheureusement, cette prospérité ne devait pas durer. La Bohême était soumise à un travail de désorganisation qui sapait par la base la vie nationale. Que pouvait faire ce malheureux peuple avec un roi étranger, un parti catholique et un parti jésuitique, une noblesse qui, selon ses besoins, penchait tantôt pour les Allemands et la royauté, et tantôt pour le peuple, tantôt pour les catholiques et tantôt pour les sectaires? La nation, tiraillée en tous sens, avait perdu toute notion de sa situation et de son avenir. Le hussitisme lui-même qui, au siècle dernier, avait été le refuge et le protecteur de la vie nationale, avait perdu son caractère primitif. Les calixtins et les frères tchèques, par haine contre Rome et la maison d'Autriche, s'étaient rapprochés des réformateurs allemands, Erasme et Luther; ils adoptent leurs doctrines sociales religieuses et politiques, et font cause commune avec les protestants. La persécution redouble; la noblesse, par ses intrigues contre la maison de Habsbourg, excite davantage la haine du peuple; la ville de Prague se soulève, les ministres de l'empereur sont jetés par les fenêtres, la guerre éclate, et cette agitation factice, excitée par la noblesse d'un côté et le protestantisme de l'autre, aboutit à la bataille de la *Bila-Hora* (Montagne-Blanche) où la petite armée tchèque et morave est mise en pièces par Maximilien de Bavière (1220).

V. La défaite de la *Bila-Hora* est encore aujourd'hui regardée par les Tchèques comme un jour néfaste. Elle consacra le triomphe définitif et complet du germanisme et du catholicisme officiel. La maison des Habsbourg donna ce pays en pâture aux jésuites, et ceux-ci qui portent partout avec eux la gangrène morale piétinèrent à plaisir sur le cadavre de la Bohême. Ils réussirent à supprimer la vie de l'intelligence, à effacer les souvenirs de l'histoire et à étouffer la littérature tchèque. Dès le lendemain de la victoire, la chasse aux vaincus commença. Tout ce qu'il y avait de distingué ou de patriote fut mis à mort. Ainsi périrent le célèbre Jessénius, le comte Szlik, chef de la petite armée morave, Venceslav de Budova, vieillard septuagénaire, qui s'écria en mourant : « *Melius mori quam patriam videre mori!* » et Gaspard de Soulevic, âgé de quatre-vingt-six ans. La légende prétendit même — mais le fait heureusement est démenti aujourd'hui — que le poète Lomnicky reçut cent coups de bâton, et que, devenu aveugle par suite des tortures qu'il subit, il dut mendier son pain sur le pont de Prague. La persécution prit un caractère si odieux, que plus de 36 000 familles, dont 1088 familles nobles, quittèrent le pays, emportant avec elles les trésors littéraires que leurs pères leur avaient légués. Après la guerre de trente ans[1] qui acheva la ruine matérielle de la Bohême, le chiffre de la population, qui auparavant était de 4 000 000 d'habitants, descendit à 800 000. La bourgeoisie perdit ses privilèges; les professeurs tchèques furent chassés de l'université

1. Le héros de cette guerre fut un tchèque, Albert de Waldstein, que nous appelons à tort avec Schiller, Wallenstein.

et remplacés par les jésuites. L'emploi simultané de l'allemand et du latin fut rétabli. La langue tchèque fut expulsée des écoles et de l'administration. Écrire un livre en tchèque fut regardé comme une hérésie. Les écoles hussites furent fermées. Les jésuites, parcourant le pays, brûlèrent tous les livres tchèques qu'ils purent trouver. Le jésuite Koniasz se vante d'en avoir détruit, à lui seul, plus de 60 000. Que de matériaux précieux furent perdus pour l'histoire! Dans leur ardeur à faire disparaître les dernières traces de la nationalité tchèque, ils enlevèrent à saint Vaclav et à saint Prokop la dignité de patrons de la Bohême, et la conférèrent à un certain saint Jean Pomuk ou Nepomuk que le roi Vaclav, dans un accès de colère, avait fait jeter dans la rivière, pour avoir méconnu son autorité [1]. Le tombeau de Jijka, ce défenseur de la nationalité tchèque, fut détruit. Les richesses du musée et des galeries de Prague furent transférées à Vienne. La censure redoubla de sévérité. Le jésuite tchèque Balbin ne parvint à publier son livre : *Dissertatio apologitica pro lingua bohemica* qu'après la dissolution de son ordre.

Nous n'avons rien à dire sur cette époque. Pendant plus d'un siècle et demi, un silence de mort règne sur ce malheureux pays; la partie la plus lettrée de la nation s'était réfugiée à l'étranger, et surtout en Hollande, où elle continua à travailler, mais les écrits qu'elle publia ne pouvaient pénétrer en Bohême. Le peuple, se voyant abandonné s'écriait dans son déses-

1. Les Jésuites ont falsifié l'histoire en disant que Nepomuk était le confesseur de la reine.

poir : *Nemec ie řed' vsudy panem, Czech uj nic vice neplati*[1].

Les frères tchèques et moraves, qui jusqu'alors avaient été protégés par les puissants seigneurs de Jérotine, durent passer à l'étranger. L'un d'eux, qui devait faire époque dans l'histoire de son pays comme encyclopédiste et philosophe, portait le nom de Amos Komensky ou Comenius (1592-1671). Komensky émigra à Lissa, près de Posnan, puis lorsque les Polonais brûlèrent cette ville, il s'établit à Amsterdam où il mourut. Ce fut le dernier évêque des Frères tchèques. Passons sur son *Histoire de l'Église tchèque* (1648) et la *Didactique*, dont on ne peut pas fixer la date à laquelle elle a été écrite, et arrivons aux ouvrages qui ont fait de lui un des plus grands philosophes de l'époque: *Janua Linguarum*[2] *Orbis pictus, Pansophiæ podromus.* Ces deux premiers ouvrages, qui ont été traduits dans toutes les langues, constituent tout un système d'éducation qui était une nouveauté dans un temps où la phraséologie latine et le classicisme étaient à la mode. Komensky, d'accord en cela avec Montaigne, Beyle, Bacon, etc., rejette la scolastique et l'exclusivisme classique; il entre franchement dans le réalisme, et veut que l'éducation s'attache à satisfaire tous les besoins physiques et intellectuels, en un mot, qu'elle rende l'homme heureux. Dans un autre ouvrage aussi important : *Le Labyrinthe du*

1. L'Allemand est le maître partout, le Tchèque ne vaut plus rien.

2. Beyle disait à propos de cet ouvrage : « Quand Commenius n'aurait publié que ce livre-là, il serait immortel. » Ce livre a été traduit en douze langues européennes, puis en turc, en persan, en arabe et en mongol.

monde et le paradis du cœur, il montre combien la vie de l'homme est triste; il prouve que tout n'est que vanité sur cette terre, mais que celui qui rentre en lui-même et qui n'habite qu'avec Dieu, arrive à la tranquillité morale. Son *Pansophiæ podromus* est peut-être le plus important de ses ouvrages. Komensky, devançant les encyclopédistes français, pose les nouveaux principes des connaissances humaines et des sciences politiques. « La liberté, dit-il, est le plus simple et l'unique but des nations, mais, pour y arriver, il faut que les peuples aient conscience de la dignité humaine. Chaque œuvre de progrès, pour être complète, doit être discutée publiquement et avec la participation de tous. » Cette dernière phrase fait le plus grand honneur à Komensky, car en quelques mots il posa les bases du système parlementaire.

La politique libérale de Marie-Thérèse et de Joseph II, permit enfin à la malheureuse Bohême de respirer. Déjà sous Ferdinand III, les jésuites avaient perdu la direction de l'instruction publique, et ne gardaient plus à l'université que les chaires de philosophie et de théologie. Sous les règnes suivants, ils perdirent ces deux chaires. En 1773, leur ordre fut aboli. Ils comptaient en Bohême 1200 membres dont les richesses s'élevaient à *trente millions* de florins. La moitié fut affectée à l'instruction publique; l'autre moitié fut versée dans les caisses de l'État.

VI. Le règne de Joseph II, qui fut la personnification de l'absolutisme éclairé, menaça la Bohême d'un danger bien plus redoutable que le jésuitisme, c'était la *germanisation*. Les Allemands envahirent l'université, les collèges et les écoles, laissés vides

depuis le départ des Jésuites. Wieland, assistant aux cours de l'université, s'étonnait de la pureté avec laquelle les professeurs parlaient l'allemand. Le tchèque était laissé au peuple; quant aux autres classes, elles rougissaient de leur langue nationale.

Mais les idées libérales et humanitaires, qui faisaient le fond du gouvernement de Joseph II, sauvèrent la Bohême du nouveau danger qui la menaçait. La tolérance des cultes ayant été proclamée, on vit aussitôt les couvents catholiques disparaître, et des églises protestantes s'élever partout. Le nombre des élèves qui fréquentent les écoles monte de 14000 à 239442. La censure se relâche de sa sévérité. Une réforme radicale est opérée dans l'enseignement.

Sous l'influence de cette réaction contre l'oppression du catholicisme, la Bohême renaît à la vie. Mais la persécution avait été si désastreuse que la conscience nationale ne se réveille que lentement. Croyant leur pays bien mort, et n'ayant pas foi dans l'avenir, les écrivains tchèques se rejettent vers le passé. Appelant à leur aide les procédés scientifiques créés par la polémique hussite, ou par leurs voisins, ils fouillent ce passé avec ardeur, cherchent à le rétablir dans ses moindres détails, afin de montrer à leurs contemporains et aux générations suivantes combien la Bohême avait été glorieuse autrefois. Mais en reconstruisant les traditions historiques de leur pays, ils devaient nécessairement dans leurs recherches trouver des points de contact avec les peuples congénères, avec les autres Slaves. C'est ainsi que les savants de cette époque furent amenés à poser tout d'abord les bases du panslavisme historique. Cependant ces études et ces découvertes ne raniment pas leurs espérances

nationales; ils traitent ce sujet avec autant de froideur que s'il s'agissait des ruines de l'Égypte ou de l'Assyrie. Dans l'impossibilité de se servir du tchèque, qui n'existait plus comme langue littéraire, ils emploient indifféremment le latin ou l'allemand qui étaient mieux compris. Leurs travaux sont des commentaires secs et arides, savamment et consciencieusement écrits, mais dépourvus du souffle national. Tel est le caractère des œuvres de Voigt, de Ungar, de Pubiczka, de Ziegelbauer, de Böhm, de Durich, de Döbner et de Dobrovsky.

Voigt, dans son *Esprit des lois tchèques*, s'élève contre les savants allemands qui prétendaient que les Tchèques étaient un peuple sans culture et sans civilisation. Pubiczka publie son *Histoire de Bohême*. Jordan, dans ses *Originibus slavicis* prépare la voie aux historiens et aux philologues de la génération suivante. La *Bibliotheca slavica antiquissimæ dialecti* de Durich renferme des renseignements précieux sur l'origine des Slaves, leur langue, les souvenirs qu'ils laissèrent, leurs institutions et leurs croyances. Enfin Döbner, surnommé le père de la critique historique en Bohême, dans son *Introduction* à la chronique de Haïek, étudie les antiquités tchèques et slaves. Dobrovsky (1753-1829) est de beaucoup supérieur à tous les savants que je viens de nommer. Ce fut lui qui posa les assises des sciences historique et philologique slaves. Il naquit chez les Slovaques de Hongrie. Son père était caporal. Les Jésuites, ayant remarqué ses capacités, l'attirèrent dans leur noviciat de Brünn, mais il n'y resta pas longtemps. Il éprouvait une forte passion pour l'étude des langues. A l'université, il avait

étudié l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Appelé à Prague par le comte Nostitz pour être le précepteur de ses enfants, il se lia avec les savants de cette ville, et notamment avec Pelcel. Ce dernier lui inspira un vif amour pour l'histoire de Bohême. En 1792, Dobrovsky accompagna le comte Sternberg, qui allait à Stockholm réclamer les ouvrages et les manuscrits enlevés par les Suédois pendant la guerre de trente ans. Mais ils ne réussirent pas dans leur mission. L'année suivante, Dobrovsky fit un voyage à Pétersbourg et à Moscou. Cet illustre savant[1] laissa un grand nombre d'ouvrages. Comme historien, il étudia au point de vue critique les anciennes chroniques tchèques et slaves. Comme philologue, il travailla à rétablir dans toute sa pureté l'ancien slavon. De tous ces travaux, les uns ont vieilli, d'autres renferment des lacunes et même des erreurs. Néanmoins, Dobrovsky eut le mérite de créer la philologie slave, et de tracer la voie que d'autres devaient suivre. Dans son ouvrage intitulé : *Cyrill und Method, die slaven apostolen*, il cherche à dégager la vie des apôtres slaves, des fables et des légendes qui l'obscurcissaient. Ses *Institutiones linguæ slavicæ dialecti* sont regardées comme la première grammaire raisonnée du slavon, et encore aujourd'hui, cet ouvrage fait autorité. Son *Slavin* est un recueil d'études et de dissertations sur un grand nombre de questions slaves. Il dédia ce livre aux Slaves. Dans sa préface il dit en s'adressant à son ouvrage : « Va chez les frères slaves, cher *Slavin*. Tu es un messager que je leur envoie de Bohême;

1. Gœthe l'appelle : *der Altmeister Kritischer-Geschichtsforschung in Böhmen.*

apprends-leur l'heureuse nouvelle. » Dobrovsky publia en outre, de concert avec Pelcel les *Scriptores rerum bohemicarum*. Le premier, il écrivit une grammaire tchèque comparée ; le premier, il donna l'idée de composer un *Etymologicon* de tous les dialectes slaves. Mais, comme les savants précédents, il se fit remarquer par son scepticisme et son manque de foi. Il aimait la Bohême comme tout savant aime le pays qu'il a choisi pour objet de ses études. Il étudia les antiquités slaves avec l'ardeur d'un chirurgien qui travaille sur un cadavre. Il refusa de croire à l'authenticité du manuscrit de Zelenahora qu'il traitait de « honteuse contrefaçon ». Plus tard, et un peu avant sa mort, lorsqu'il vit se produire les premiers résultats du travail de renaissance qui se faisait autour de lui, il reconnut qu'il s'était trompé, et publia même quelques articles en tchèque dans l'organe du Musée de Prague.

Dobrovsky et tous les slavistes que je viens de nommer, servirent inconsciemment la cause de la renaissance. Ce qu'ils ne voulurent pas faire, d'autres le firent pour eux ; en tous cas, les recherches qu'ils accomplirent dans le domaine de l'histoire et de la philologie ne donnèrent que plus de courage à ceux qui, pleins d'ardeur et de foi, voulaient ranimer la vie nationale.

Cette phalange de vaillants lutteurs se vit arrêtée dès ses premiers pas, par une difficulté immense. Le tchèque, comme langue littéraire (*vysōka czestina*), n'existait pas. Les classes éclairées ne lisaient et ne parlaient que l'allemand. Le peuple, il est vrai, se servait encore de sa langue, mais il l'avait restreinte aux mots les plus usuels. Orthographe, dictionnaire,

grammaire, tout était à refaire. Tous se mirent à l'œuvre. Ce fut une inondation de brochures et de dissertations grammaticales et étymologiques. On écrivait des traités sur l'orthographe ou l'accent d'un mot. Chacun se mettait à la recherche de néologismes rendus nécessaires, et lorsque, après bien des études, des discussions et des efforts multiples, on parvint à créer une langue littéraire, cette langue nouvelle resta incomprise pendant bien des années. Il fallut l'étudier comme si c'eût été un idiome étranger.

Du reste, les circonstances furent très favorables à ce mouvement créateur. La fondation de plusieurs sociétés et du Musée de Prague, la découverte des manuscrits de Zelenahora et de Kralove-Dvor, les études linguistiques de Durich, de Döbner et de Dobrovsky furent d'un grand secours dans cette refonte de la langue. A la tête des écrivains qui contribuèrent le plus à ce travail, il faut placer Krameriüs, Neïedly, Pelcel, Iungmann et Prochazka. Krameriüs chercha à purger la langue tchèque des mots latins et allemands qui la défiguraient, et les remplaça par des néologismes de son invention, qui parfois étaient comiques. Afin d'assurer le succès de son œuvre, il édita un journal, les *Noviny* (Nouvelles), et publia une foule de petits livres qu'il vendait dans les foires. A côté des *Noviny* parut un autre journal : *Uczitel ludu* (l'Instructeur du peuple). Neïedly occupait la chaire de langue tchèque, que le gouvernement venait de créer à l'université de Prague. Il prit part à la lutte qui s'était engagée au sujet de la refonte de la langue. Il eut à cette occasion avec Iungmann et Dobrovsky une vive polémique dans laquelle il montra peu de

caractère. Neïedly était ennemi de toute réforme ; il voulait le maintien de la langue du siècle de Rudolphe et de l'orthographe employée à cette époque. Iungmann était le représentant de la jeune école ardente à tout refondre. La question qui fut discutée avec le plus d'opiniâtreté, était de savoir si après les consonnes *c*, *z*, *s*, il fallait mettre un *y* ou un *i*. Neïedly était pour l'*y*. Iungmann s'appuyant sur l'autorité de Dobrovsky et de Hanka, prétendait qu'il fallait mettre un *i*. Ce débat dura près de trente ans. Neïedly emporté par la chaleur de la discussion, fit de cette querelle grammaticale une question morale et religieuse. A l'entendre, ses adversaires voulaient bouleverser l'ordre social. Il ne recula même pas devant le rôle odieux de dénonciateur, et se couvrit de honte[1]. Vaincu par ses adversaires, il ne voulut jamais avouer sa défaite. Neïedly était cependant un grand patriote. C'est à lui que la Bohême doit son premier recueil périodique, le *Hlasatel*. Cette revue, qui renfermait des traductions, des poésies originales, des impressions de voyage, des articles historiques et des nouvelles, devint l'organe accrédité du mouvement de renaissance. Elle avait pour rédacteurs des écrivains de talent, comme : Hnievkovsky, l'auteur d'un poème épique, *Diévine*, et d'un poème satirique, *Faust;* Puchmaïer, un des premiers poètes nationaux de l'époque; et le célèbre Iungmann, qui traduisait dans un tchèque très pur les principales œuvres classiques de l'étranger. Pelcel écrivit l'histoire de la Bohême depuis ses origines jusqu'au règne de Vaclav IV (*Nova kronika czeska*).

1. Voir la *Vie de Iungmann*, par Zeleny (Prague, 1873).

Le côté critique laisse beaucoup à désirer; néanmoins, c'est la meilleure histoire qui ait existé jusqu'à l'apparition de celle de Palacky. D'autres suivent la voie tracée par Kramerïus. Hibel consacre tout son temps et son argent à rédiger un journal à l'usage du peuple. Palkovicz, professeur de tchèque au lycée de Presbourg, publie un dictionnaire tchèque-allemand. Hromadka, professeur de tchèque à Vienne, fonde un recueil périodique : *Les lettres de Vienne*.

Enfin, le mouvement de renaissance se traduit aussi par d'autres résultats. Ignace de Born fonde une société littéraire; en 1769 paraît une société scientifique et agronomique; en 1796, une société des beaux-arts; en 1803, un institut polytechnique; en 1810, un conservatoire national. Mais de toutes ces créations, celle qui devait rendre le plus de services à la cause nationale, fut le Musée de Prague. Les comtes Kolovrat, Sternberg, Nostitz, Kinsky, en prirent l'initiative et en assurèrent l'exécution. C'était un heureux présage pour la Bohême, que de voir la noblesse se mettre à la tête du mouvement de renaissance. Ce Musée avait pour but de recueillir tous les souvenirs concernant la Bohême, de quelque nature qu'ils fussent. Au bout d'un an, les souscriptions montaient à 152,000 florins. Le gouvernement autorisa cette création en 1810. Le comte Sternberg donna sa collection minéralogique; le comte Kolovrat, son immense bibliothèque[1]. La présidence du comité d'administration fut confiée au comte Sternberg.

1. Aujourd'hui ce musée renferme 100,000 volumes et 35,000 manuscrits.

II

LA LITTÉRATURE TCHÈQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

La *Matiça* tchèque. — Recueils et journaux (1831-1848).

Les droits de la langue tchèque étant désormais reconnus et assurés, la littérature de ce peuple éminemment actif et intelligent, ne devait pas tarder à prendre son essor. En 1831, sur l'initiative du comte Kinsky et de quelques autres nobles, on fonda à Prague une société (*Matiça*) ayant pour but la propagation des œuvres littéraires nationales[1]. A l'avènement de François Ier, la *Matiça* publia un recueil de poésies : *Hlasy Vlastencu* (Voix patriotiques), qui fut présenté à l'empereur dans l'espoir de le disposer en faveur de la Bohême; mais cette démarche n'eut aucun succès. C'est à la *Matiça* que l'on doit la publication des œuvres les plus remarquables de l'époque, comme : du *Dictionnaire* de Iungmann, de l'*Histoire du peuple tchèque* de Palacky, de l'*His-*

1. En 1820, Prague ne possédait qu'un seul libraire tchèque.

toire du Musée tchèque de Niebesky, puis d'une bibliothèque classique. C'est elle qui appela à Prague Shafajik (1833), que son *Histoire des littératures slaves* avait déjà rendu célèbre. Elle publia ses *Antiquités slaves*. En 1842, elle réforma l'alphabet tchèque en remplaçant les lettres allemandes par les lettres latines[1]. Celui de Huss ne fut plus employé que pour les livres religieux ou populaires. D'un autre côté, le romancier Tyl fonde à Prague un théâtre national. Les étudiants forment des cercles où il est interdit, sous peine d'amende, de parler allemand. Enfin en 1846, Prague possède un club national (*Mest' anska beséda*).

En même temps, les journaux et les recueils se multiplient. Presl, professeur d'histoire naturelle, fonde un journal scientifique et encyclopédique : *Krok* (1821). La *Matiça*, en 1827, a son organe (*Czasopis*) qui prend la tête du mouvement littéraire, et réunit en faisceau tous les éléments épars de la vie intellectuelle. Palacky, à l'instigation duquel cette revue avait été créée, la dirigea jusqu'en 1838. Alors, le *Czasopis* était surtout consacré à l'histoire, à la littérature et à l'esthétique. Shafajik en eut la direction de 1838 à 1843, et lui donna le cachet spécial qui distinguait ses études.

En 1830, paraît le premier journal politique, le *Czechoslav ;* en 1834, une autre feuille politique, les *Praské Noviny*, rédigée par Czelakovsky, avec un supplément littéraire, les *Variétés*. Un peu plus tard, ce supplément se détache des *Noviny* et se transforme

1. Cet alphabet a servi de modèle aux alphabets actuels des Slovaques, des Croates, des Slovènes et des Loujitches.

en *Czeska Vczela* (Abeille tchèque). Czelakovsky en conserve la direction pendant deux ans, mais comme il avait ardemment défendu la cause de la Pologne après l'insurrection de 1830, le gouvernement autrichien sur la demande de l'ambassade russe, exigea son renvoi, et il fut remplacé par Stepanek. Le manque de goût dans le choix des articles fit baisser ce recueil. En 1843, Storch et Borovski succèdent à Stepanek, et l'*Abeille* reprit un peu de son ancienne vogue. Un ancien recueil, *Jindy a nyni* (Autrefois et maintenant), prit, sous la direction de Tyl, le nom de *Czeski kvety* (Fleurs tchèques). Ce recueil fut très populaire. Il s'occupait beaucoup de la province, des théâtres, des écoles et des librairies. Tous ses abonnés étaient autant de correspondants.

Mais il fallait aussi entrer en discussion avec les Allemands qui refusaient à la langue tchèque toute valeur littéraire. En 1837, Glaser pourvut à ce besoin en fondant à Prague un journal allemand, *Ost and West* qui devint l'organe des intérêts slaves. A la même époque, la question de l'instruction publique était à l'ordre du jour. Le tchèque n'était enseigné nulle part, et le gouvernement croyait avoir fait une concession énorme en créant, à l'université de Prague, une chaire de langue tchèque. Mais cette concession ne satisfaisait pas les Tchèques; ils réclamaient l'admission de leur langue dans l'enseignement. Le clergé catholique, dont les vues concordaient avec celles du parti national, se rangea de son côté. Le consistoire de Prague avait alors pour organe: *Czasopis pro katolicke duchovenstvo*. Un prêtre, du nom de Slama, y fit paraître un article qui eut un grand retentissement. S'élevant contre l'influence pernicieuse pour la jeu-

nesse de l'éducation allemande, il concluait en disant que l'étude de l'allemand rendait accessibles au peuple tchèque toutes sortes de livres « impies et licencieux. » Enfin, sur l'initiative du clergé, les instituteurs fondèrent un journal populaire, *Pritel mladeze* (l'Ami de la jeunesse).

CHAPITRE II

Ethnographie, philologie, histoire. — Iungmann, Hanka, Shafajik, Palacky.

Les travaux ethnographiques et philologiques des savants tchèques posèrent les bases du panslavisme historique et littéraire. Ces savants, suivant la voie tracée par Dobrovsky, agrandirent l'horizon de la science slave. Les résultats obtenus produisirent une forte impression sur les autres Slaves et surtout en Russie, et provoquèrent de la part de ces derniers un vif désir d'élargir le domaine des études slaves. A la tête des savants tchèques, il faut placer Iungmann (1773-1847), que la publication de son célèbre *Dictionnaire* (1835-1840) devait rendre immortel[1], Iungman y travailla trente ans. Lorsqu'il fallut le publier, la *Matiça* se chargea de la moitié des frais. Pour subvenir au reste, Iungmann vendit sa maison et le petit morceau de terre qu'il possédait. Son *Dictionnaire comparé* résolvait les questions philologiques et grammaticales encore pendantes. La

1. Iungmann fut décoré à ce sujet de l'ordre de Saint-Léopold.

langue était désormais fixée. Hanka (1791-1861), bibliothécaire du Musée de Prague, eut le mérite d'avoir découvert le célèbre manuscrit de Kralove-Dvor, découverte qui souleva tant de contestations [1]. Il publia en outre *la Chronique* de Dalimil, l'Évangile paléoslave de Reims, l'Évangile d'Ostromir, un dictionnaire et un recueil de poésies. Hanka était un panslaviste; pendant plus d'un demi-siècle, il fut à la tête du parti russe (*ruska strana*); il entretint une correspondance avec le ministre de l'instruction publique en Russie, Schichkof, et le comte Ouvarof, dans le but de fonder, dans les universités russes, des chaires de philologie slave. Mais le parti que représentait Hanka était très faible, car la majorité de la nation ne voulait chercher son salut qu'en elle-même.

Arrivons maintenant aux deux grands écrivains qui font l'honneur de la Bohême.

Shafajik (1795-1861) était le fils d'un pasteur protestant slovaque. La lecture du *Hlasatel* décida de sa vocation. Après avoir fait ses études à l'université d'Iéna, il fut pendant quelque temps professeur au gymnase serbe de Novi-Sad, où il publia une grammaire historique de la langue serbe, sous le titre de *Serbische Lesekörner* (1833), dans laquelle il traite des rapports des dialectes slaves entre eux, ainsi que de leur affinité avec l'ancien slavon; il y émet pour la première fois l'idée que ce dernier n'est que le frère aîné des autres langues slaves. Son ouvrage *Geschichte der Slavischen literatur* [2] qu'il écrivit exprès en alle-

1. Voir note 1 page 193.
2. M. Eichkof en a publié une traduction abrégée en français.

mand pour justifier les Slaves du reproche de manque de culture, le rendit du coup célèbre. Le roi de Prusse lui offrit la chaire des langues et littératures slaves à Berlin. Shafajik refusa. Le gouvernement autrichien le nomma censeur et bibliothécaire de l'université de Vienne. Shafajik connaissait presque toutes les langues slaves, les langues orientales et le sanscrit. On se demande en le lisant, comment une vie d'homme a pu suffire à des travaux si nombreux. Après avoir écrit une *Narodopis Slovansky* (Ethnographie slave), il publia un travail sur les *Origines de la Glagolite* où il s'efforce de démontrer que le cyrillique est antérieur à la glagolite. Un peu plus tard, il revient sur sa première opinion, et dans : *Ueber die Heimath und der Ursprung des Glagolitismus,* il prétend que la glagolite a été inventée par saint Cyrille, tandis que le cyrillique est l'œuvre de l'évêque bulgare Clément. Le premier de ces alphabets serait donc plus ancien que le second. Arrivons maintenant à ses deux chefs-d'œuvre : *Uber die Abkunft der Slaven* (Origine des Slaves) et *Starojitnosti slovanské* (Antiquités slaves) œuvres gigantesques dans lesquelles les matériaux réunis de toutes parts ont été passés au creuset de la critique la plus sévère. Dans une lettre à Kollar, Shafajik regrette qu'il n'ait pu étudier que les peuples vènèdes, illyriens et sarmates. Un pareil travail était d'autant plus difficile que le premier chroniqueur slave est mort au commencement du dixième siècle, par conséquent, il faut recourir à des sources étrangères pour les siècles antérieurs. Shafajik rétablit le vrai nom des Slaves, il prouve que comme tous les autres peuples indo-européens, ils sont autochtones, et indique leurs frontières

primitives. Il est regrettable que Shafajik n'ait pu écrire la seconde moitié des *Starojitnosti slovanské* où il se proposait de dépeindre la vie intérieure des anciens Slaves. La France ne connaît cet ouvrage que par quelques extraits[1], elle devrait en avoir une traduction complète. L'apparition des ouvrages de Shafajik excita un vif enthousiasme chez les Tchèques et les autres Slaves. Cet enthousiasme ressemblait à celui d'un homme qui après avoir perdu ses papiers de famille, les découvrirait tout à coup. Shafajik est une des premières autorités en matière slave. L'analyse de ses ouvrages nous prendrait trop de place, et du reste de pareils livres ne s'analysent pas. Disons toutefois que malgré le puissant esprit critique de cet auteur, il s'est glissé dans ses ouvrages quelques erreurs qui ont été relevées depuis.

Ce que Shafajik avait fait pour les Slaves, Palacky le fit pour les Tchèques, et les services qu'il rendit à son pays, lui valurent le surnom de *Père de la Bohême*. Palacky (1798-1876) était le fils d'un instituteur morave. Devenu plus tard gouverneur dans de riches familles, il eut l'occasion de se lier avec Dobrovsky et Kopitar. Après avoir, avec Shafajik, écrit les *Éléments de prosodie tchèque*, ouvrage qui excita une vive polémique, il publia son *Esthétique*. Palacky se fixa à Prague où il se lia avec Iungmann et Hanka, et fut protégé par le comte Sternberg qui le nomma son archiviste. La société royale de Bohême le chargea d'écrire le troisième volume des *Scriptores rerum bohemicarum*. Il forma ensuite le projet de pourvoir

1. Ces extraits ont été traduits par M. Vivien Saint-Martin, dans ses *Nouvelles annales de voyages*.

le *Musée* d'un organe, et aux observations que lui faisaient le comte Sternberg et Dobrovsky sur l'impossibilité de redonner à la langue tchèque son ancien éclat, il répondait : « Si j'étais même un Tsigane et le dernier de cette race, je me croirais encore obligé de contribuer à ce que l'histoire de l'humanité se souvienne au moins de ma race ». Il convertit les incrédules, et en 1827, le Musée eut son organe : *Czasopis*, qu'on appelle communément le *Muzeïnik*, dont Palacky prit la direction. La même année, il continua la *Chronologische Geschichte Böhmens* (Histoire chronologique de la Bohême), commencée par Pubiczka, ouvrage qui lui fut confié par les États-généraux. En récompense, ils le nommèrent historiographe de la Bohême (1839). Il fut en même temps reçu comme membre de la société royale des sciences de Prague, et de l'Académie des sciences de Vienne. Un peu avant il avait été professeur d'allemand du duc de Bordeaux. Palacky se mit ensuite à étudier les anciennes chroniques tchèques : *Wurdigung der alten Böhmischen Geschitschreiber*, et celles du quinzième siècle. Après avoir publié la vie de Dobrovsky, il commença son célèbre ouvrage historique qui parut d'abord en allemand sous le titre de : *Geschichte von Böhmen*[1]. Afin de réunir le plus de matériaux possibles, il consulta les archives de Munich et celles du Vatican, étudia avec soin la topographie de la Bohême, de l'Allemagne et de la Hongrie. Dans son activité infatigable, il trouva encore le temps d'écrire d'autres ouvrages. Ainsi il publia avec Shafajik : *Die ältesten*

1. La traduction de cet ouvrage en tchèque ne commença qu'à partir de 1848.

Denkmäler der bohmischen sprache où il défendit l'authenticité du *Jugement de Libusza* et des glossaires de la *Mater verborum*, ainsi que le premier volume des *Archives tchèques* qui contenait les actes historiques et juridiques se rapportant aux quatorzième et quinzième siècles. Nous reparlerons plus tard de sa carrière politique et de sa célèbre *Histoire de Bohême*.

CHAPITRE III

Poésie. — Découvertes des manuscrits de Kralove-Dvor et de Zelenahora. Kollar : *La Fille de la Gloire.* — Autres poètes : Czelakovsky, Vocel, Macha, etc.

La poésie tchèque en 1830 a un cachet tout particulier. Les travaux des panslavistes tchèques et l'influence de la poésie antique des manuscrits de Kralove-Dvor et de Zelenahora lui donnèrent un caractère tout national et panslave. Ce ne fut que plus tard qu'elle devint accessible à l'influence du byronisme. Les poésies de Puchmaïer et de Iungmann n'avaient été que de faibles essais. La lecture des manuscrits de Kralove-Dvor et de Zelenahora produisit une impression impossible à décrire. « Ces deux manuscrits, dit à ce sujet un écrivain de l'époque, nous offraient l'image inconnue jusqu'alors de la culture purement slave de notre histoire primitive. Cette image remua tous les cœurs tchèques, et les remplit d'orgueil national. C'étaient des sons enchanteurs, mais ils nous étaient connus, c'était une voix qui venait de loin, mais elle répondait à nos sentiments.»

Cette explosion du sentiment national donna naissance à une pléïade de poètes en tête desquels il faut placer Kollar et Czelakovsky. Kollar (1793-1852) était slovaque et pasteur protestant. L'œuvre qui l'immortalisa fut son célèbre poème : *Slavy Dcera* (la Fille de la Gloire) qui est composé de plus de six cents sonnets. Ce poème a des tendances panslavistes, car le poète chante non-seulement sa patrie, mais encore tout le monde slave, la Slavie[1].

« Slavie, ma tendre mère, donne-moi des ailes avec lesquelles je puisse voler partout où habitent les Slaves, en Bohême, chez vous Serbes, Croates, puis aux sources de la Vistule et du Volga... »

Kollar retrace tous les souvenirs du passé, et cherche à éveiller dans les cœurs l'amour de la patrie commune. La *Slavy Dcera* lui fut inspirée, paraît-il, par une passion romanesque et un instant contrariée. Kollar aurait donc eu sa Laure. D'un bout à l'autre de son poème, règne un profond sentiment national et slave. Le poète pleure sur le sort des siens, et maudit ceux qui ont fait de sa patrie un tombeau. « Rougis, dit-il, envieuse Germanie, voisine de la « Slavie, c'est l'ouvrage de tes mains. Pas un ennemi « n'a répandu autant de sang et d'encre que les Alle- « mands pour la perte de la Slavie. » Dans un autre sonnet, il dit qu'il a consacré trois jours dans l'année à porter le deuil des événements néfastes qui ont perdu les Slaves : la défaite des Serbes à Kossovo, celle des Tchèques à la Montagne-Blanche, et celle

1. Il y a ici un jeu de mots intentionnel, car *Slava* veut tout aussi bien dire : *gloire* que *Slavie*.

des Polonais à Macieïowice. Sous la direction de Milek le dieu de l'amour, le poète parcourt les rives de la Baltique « autrefois le berceau mais maintenant le tombeau de mon peuple » et tous les autres pays slaves. Arrivant à la Bohême, il s'écrie :

« Comment te saluer ? par des larmes ou par des chants ? comme une mère ou comme une marâtre ? terre pleine d'honneur et d'orgueil, célèbre par la grâce et la colère de Dieu. Tes châteaux sont habités par des reptiles et des hiboux, ton pays est la pâture des étrangers, ton lion terrible [1] est devenu une enseigne, qui recouvre la mort et la pourriture. Coulez mes larmes plaintives vers la Vltava, et comme la pluie accompagne les éclairs, portez ce cri aux enfants de la gloire. Qu'ils oublient leurs querelles qui ont fait de leur patrie un tombeau, que le peuple n'écoute pas le cri des Féaques [2] mais celui de Huss, de Népomucène et de Cyrille. »

Kollar avait donné à ces trois premiers chants les noms de Sale, Elbe et Vltva et Danube. Les deux derniers sont intitulés : le Lethé et l'Achéron. Dans la région du Lethé, la fille de la Gloire montre au poète tous les héros slaves ; dans celle de l'Achéron, les traîtres et les ennemis des Slaves, c'est-à-dire les Allemands, les Magyars et les Turcs. Ces deux derniers chants sont inférieurs aux premiers. Kollar n'est pas un génie comme le Dante. C'est plutôt un barde qui pleure sur les ruines du passé ; et quelquefois ses larmes sont affectées, ses plaintes exagérées. Son rêve aurait été de faire de tous les peuples slaves une statue gigantesque, dont la Russie aurait été la tête, la Pologne le corps, la Bohême les bras, la Ser-

1. Le lion fait partie des armes de la Bohême.
2. Épithète donnée par Schiller aux Autrichiens.

bie les jambes, etc. Kollar bien que panslaviste, ne croyait pas à l'avenir de son pays ; il s'était réconcilié avec le présent, c'est pour cela que son inspiration est quelquefois factice. Kollar céda à la mode du jour, et sacrifia la poésie aux études slaves. Il publia un opuscule : *Ueber die literarische wechselseitigkeit der Slaven*, où il prouve que l'unité littéraire des Slaves doit préparer l'unité politique. Il n'admet pas toutefois l'unité linguistique absolue, car sa réalisation lui paraît impossible, mais opine pour l'emploi des quatre langues slaves les plus développées, c'est-à-dire du russe, du polonais, du tchèque et de l'illyrien. Cette brochure passa inaperçue et ne fut pas relevée par la critique.

Czelakovsky (1799-1852) est inférieur à Kollar au point de vue de l'inspiration, mais il a su faire plus d'impression sur la jeunesse, en s'inspirant de la poésie populaire. Son panslavisme est plus réel, plus pratique que celui de Kollar. Il fut d'abord professeur à l'Université de Prague et rédacteur de l'*Abeille*. Lorsque le gouvernement l'eut révoqué sur la demande de l'ambassade de Russie que blessaient les sympathies du poète pour les Polonais, Czelakovsky passa à Breslau où le roi de Prusse lui donna la chaire des langues slaves. Ses chansons qui sont devenues très populaires, se recommandent par leur sens musical, la beauté de la langue, et le talent avec lequel l'auteur a su saisir la note populaire. Il publia d'abord : *Ohlas pisni ruskych* (Écho des chansons russes) où le caractère du peuple russe est admirablement bien rendu. En voici une par exemple, qui a un caractère d'actualité. Elle a pour titre : *Russové na Dunaï*. (Les Russes sur le Danube).

Ce n'est pas la tempête qui bouleverse le vaste ciel, ce n'est pas la foudre qui éclate dans les nuages épais, c'est l'armée russe qui s'avance vers le Danube. Elle s'avance vers le Danube avec des cris de joie; elle chante et salue le Danube: « O toi, notre vieux père Danube! Longtemps nous avons soupiré après toi; depuis longtemps nous ne nous sommes pas vus! Ce n'est pas tes vagues fraîches que nous regrettions, mais nous regrettions tes cheveux blancs. Porte-nous sur tes bras, nous, braves guerriers et nos chevaux. Nous allons conquérir la terre turque; nous allons chasser les Turcs infidèles. »

« Qui nous salue braves guerriers? nous salue au delà du Danube notre vieux père? Ce ne sont pas les cloches qui font entendre leur voix argentine, leur voix argentine dans les temples de Dieu. Ce ne sont pas les trompettes dorées qui sonnent, qui sonnent dans les plaines et sur les montagnes. C'est notre tsar pravoslave qui parle; c'est le grand empereur, le père Nicolas : « O vous, braves et vaillants guerriers, ma chère armée d'élite! Vous nous servez, moi et notre patrie! Vous servez la vérité et la foi, et frappez vos ennemis comme la foudre. »

« O tsar provoslave, notre père! nous vous servirons toi et la patrie; sur un signe de toi, nous volerons dans les rangs ennemis comme la foudre, et nous mourrons pour toi. Le croissant turc tombera, le soleil brillant se lèvera, et la gloire russe resplendira en lui. »

Ces *Échos* furent suivis d'autres chants : *Ohlas pisni czeskych* d'une beauté toute locale, car il faut être Tchèque pour bien les apprécier. Il y a là des élégies, des chansons joyeuses, des satires et des ballades. Une des plus belles est *la Flûte*. Donnons ici la traduction d'une des meilleures ballades intitulée : *Toman*.

La veille de la saint Jean, le soir, la sœur dit à Toman : « Où iras-tu, mon frère, lorsqu'il fait déjà si tard, sur ton cheval sellé et tout orné? »

« Je vais à Podhaï chez le garde forestier; je dois voir sa fille, car je suis devenu subitement inquiet. Attends-moi demain à l'aube. Donne-moi, petite sœur, ma chemise de batiste et mon gilet rouge. »

Une étincelle jaillit sous son cheval, et la sœur dit à son frère : « Toman, écoute mon conseil. Ne passe pas par le bois de chênes, mais tourne-le par en bas du côté de la *Svata Hora* afin de ne pas m'attrister; traverse plutôt les champs, pour que mon cœur ne soit pas inquiet. »

Toman ne passe pas par le bois de chênes et prend le sentier qui est à droite. A Podhaï, la maison du garde est éclairée; il y a beaucoup de monde et les chambres sont pleines de bruit.

Toman est saisi d'inquiétude. De dessus son cheval, il regarde par la fenêtre; la jeune fille est tout amour, elle sourit à son fiancé. Le père est prévenant, la mère surveille le service. On mange, on boit, on cause sans se gêner. Le cheval hennit au dehors, et le jeune homme soupire.

La fiancée rougit tout à coup, sa conscience lui fait des reproches, elle dit tout bas quelques mots à sa jeune sœur, et celle-ci sort rapidement de la chambre. « Ta bien-aimée se sépare de toi pour toujours, Toman, et se donne à un autre. Cesse tes visites, nous avons aujourd'hui des hôtes plus chers que toi, cherche fortune ailleurs. »

Toman fait tourner bride à son cheval et s'élance dans la vaste plaine. Il serre les dents et son front est assombri. Autour de lui tout est triste. Il était minuit, la lune avait disparu, et le cavalier peut à peine trouver le sentier. Tout à coup il se dirige lentement vers le bois de chênes : « Toutes les belles étoiles ont percé les ténèbres; adieu mes jeunes années! vous êtes plongées dans l'obscurité. »

Il continue à s'avancer dans le bois. Les arbres bruissent au-dessus de sa tête, le vent froid de la nuit souffle. Au-dessus de la vallée crie le hibou. Le cheval ouvre les yeux et dresse les oreilles.

Ses trépignements retentissent dans les buissons; un cerf vole dans la clairière; sur ce cerf, toute retroussée, est la demoiselle des forêts[1]. Sa robe est à moitié verte et à moi-

1. La demoiselle des forêts (*Lesni panna*) joue dans les traditions

tié noire; un ruban d'escargots luisants est enroulé autour de son chapeau.

Trois fois elle galope autour du cheval, puis d'un saut majestueux, elle se range aux côtés de Toman : « Joli garçon, ne désespère pas! Confie ton chagrin au vent rapide; si une jeune fille t'a quitté, une autre te récompensera au centuple. Joli garçon ne désespère pas! Confie ton chagrin au vent rapide. » Et pendant que la demoiselle de la forêt [illegible] si voluptueusement, et le regarde dans les yeux, [illegible] sent un changement s'opérer dans son cœur. [illegible]ont, ils vont ensemble sur la tendre mousse vers la vallée. La demoiselle d'un saut majestueux, se range aux côtés de Toman : « Joli garçon, penche-toi, penche-toi, cours avec moi plus loin; ton visage me plaît, je te donnerai mille joies. Joli garçon, penche-toi et cours avec moi plus loin. » Et tout en chantant, elle lui prend la main, et des flots de volupté coulent dans les membres de Toman.

Ils vont, ils vont plus loin, près de la rivière, près des rochers. La demoiselle d'un saut majestueux, se range aux côtés de Toman : « Joli garçon, tu es à moi! Nage avec moi vers ma demeure; la lumière du jour n'y disparaît jamais. Joli garçon, tu es à moi, à moi. Nage avec moi vers ma demeure. »

Et tout en chantant, la demoiselle le baise aux lèvres. Il lâche les rênes..,.. et tombe de cheval, au pied des rochers, au milieu de la forêt.....

Le soleil monte dans le ciel; le cheval arrive au galop à la maison, piétinant tristement de ses sabots; ses hennissements annoncent une mauvaise nouvelle. La sœur court à la fenêtre, et se tord les bras en criant : « Mon frère, mon cher frère, où es-tu mort. »

Ce qui acheva de rendre célèbre Czelakovsky ce fut son poème : *Rojé stolista* (la Rose aux cent feuilles) composé de cent stances, où il chante le bonheur de la famille et se laisse aller à des rêveries philoso-

populaires de la Bohême, le même rôle que la *Rousalka* chez les Petits-Russiens et la *Vila* chez les Serbes.

phiques. Comme Kollar, il déserta le Parnasse pour étudier la philologie. Le fruit de ses travaux fut une *Grammaire slave comparée* qui est assez estimée.

Chmélensky (1800-1839) se préoccupa surtout de la forme et du rhythme. Quelques-unes de ses chansons sont pleines de sentiment, et se laissent facilement mettre en musique. Kamaryt s'inspira de Celakovsky et de la poésie populaire dans ses chansons villageoises.

Vocel (1803-1871) débuta par un recueil de chants historiques : les *Przémysliens* où il y a quelques beaux passages ; le reste est assez faible. Son second poème : *Mecz a Kalich* (l'Épée et le Calice) emprunte son sujet à la guerre des Hussites. Il manque d'inspiration et ne semble pas avoir compris le côté philosophique du hussitisme. Dans le *Labyrint Slávy* (le Labyrinthe de la Gloire), l'histoire fait place à la fantaisie. L'auteur parcourt tous les pays slaves, dépeint leur abaissement sous de sombres couleurs, et voit le salut des Slaves dans la civilisation. Iablonsky dans ses chansons d'amour a une tristesse et une mélancolie qui ne concordent guère avec le caractère tchèque. Schneider et Kalina laissèrent des ballades. Ce dernier publia en outre un poème : *Kszaft* (le Testament) qui fit beaucoup d'impression ; il écrivit aussi des chansons révolutionnaires. Hynek-Macha (1810-1836) fils d'un menuisier, publia encore jeune un poème : *Maï* qui le rendit l'idole de la jeunesse. Macha introduisit dans la poésie tchèque, un élément nouveau : le byronisme. Dans son poème *Maï*, il nous fait un tableau enchanteur de la nature où, comme contraste, il place un parricide. Macha promettait beaucoup. Malheureusement, il mourut à l'âge de vingt-six ans dans un

incendie, victime de son dévouement. Un autre poète de la même école, Nebesky, succéda à Hynek-Macha dans les sympathies de la jeunesse. Toutefois, son poème *les Antipodes*, ne répondit pas aux espérances qu'il avait fait naître. Son héros est un jeune enthousiaste à la recherche de la fontaine de Jouvence. Il rencontre le Juif errant Ashaver qui vit en ermite. Il y a dans ce poème quelques belles descriptions, mais elles ne suffisent pas à racheter le reste. Ses poésies lyriques sont meilleures.

Mais revenons à l'école de Kollar qui avait pris pour modèle l'antique poésie du manuscrit de *Kralove-Dvor*. Les Allemands prétendaient que la langue tchèque était incapable d'exprimer des sentiments poétiques. Vinarjicky leur prouva le contraire. Son poème : *Varito a Lira* contient quatre-vingt-deux pages de vers, où l'on ne trouve aucun mot qui ait deux consonnes de suite. Ce tour de force, paraît-il, convainquit les incrédules. De tous les poètes tchèques, Rubesz fut peut-être le plus populaire. Ses *Deklamovanki* grâce à leur verve et à leur ton ironique eurent beaucoup de succès. Dans l'une d'elles, il dit :

« Lorsque je vis pour la première fois ma bien-aimée, elle eut peur de moi et moi je rougis. Puis nous nous vîmes souvent seul à seul; mais je rougissais de rougir, elle avait peur de craindre. »

Stulc, au point de vue de l'inspiration, est supérieur à Rubesz. Il est regrettable qu'il ait quitté la poésie pour embrasser l'état ecclésiastique. Dédaigné par la jeunesse partagée en coteries, il ne fut bien apprécié que par les amateurs de poésie. On doit à Erben un recueil de ballades et de chants écrits dans

le goût populaire. Une de ses plus belles ballades est celle du *Saule* qui rappelle le genre de Bürger. Le poème héroï-comique de Koubek : *Voyage du poète en enfer*, est une satire mordante de la conduite des partis politiques. Il a aussi écrit le *Tombeau des poètes slaves*. Il forme avec Rubesz et un autre poète, Langer, l'école humoristique.

Sabina est un poète emphatique, sans originalité. Je citerai encore madame Czacka, morte très jeune et qui laissa quelques berceuses, pleines de simplicité et d'un sentiment exquis.

CHAPITRE IV

Contes populaires. — Romans : Tyl. — Théâtre.

Les recueils de contes populaires qui datent de cette époque sont rares. On n'a guère à citer que ceux de Maly et d'Ehrenberg.

Le roman tchèque se développa presque parallèlement à la poésie. Le premier des romanciers de cette époque est Tyl; il fut si populaire qu'il reçut le nom de *Milaczek narodu* (favori du peuple). Tyl eut le grand mérite d'avoir dépouillé la prose de sa sécheresse et de sa raideur, et de l'avoir adaptée au roman. Tyl, dans tous ses aperçus, est optimiste pour tout ce qui touche à sa patrie. Son roman le plus célèbre est le *Dernier Tchèque*. Havliczek-Borovsky, qui arrivait de Russie et rédigeait l'*Abeille*, prit Tyl à partie, et le critiqua vertement en faisant ressortir combien ce patriotisme tendre et exalté, ces déclamations de ca-

binet avaient peu de valeur. Tyl était très national. Hynek-Macha, dans ses *Bohémiens*, décrit des scènes de la vie contemporaine.

Au siècle passé, on avait bâti à Prague un théâtre allemand à la place du théâtre des marionnettes. La direction, vers 1771, y fit jouer des pièces tchèques traduites de l'allemand. En 1784, les États de Bohême fondèrent un théâtre national. Klicper y fournit les premières pièces originales, dont les principales : *Divotvorny Klobuk* (le Bonnet enchanté), et les drames *Sobieslav* et la *Juive* ne dépassent pas le niveau ordinaire. Mechaczek écrivit une comédie : *les Fiancés*, qui n'est pas meilleure. Mikovec (1845) fit jouer son *Faux Dimitri*. Lorsque Stepanek eut pris la direction du théâtre, il en profita pour faire jouer uniquement ses pièces qui étaient cependant d'un faible mérite. Klicper, par dépit alla donner les siennes en province. Plusieurs pièces originales de Tyl : *Zavisz de Falkenstein*, *Czesmir*, *Madame Marianna* et quelques autres, relevèrent le théâtre. L'opéra de Prague commençait aussi à donner signe de vie. Les Tchèques ont beaucoup de goût naturel pour la musique, et ils ont fourni un grand nombre de chanteurs à l'Allemagne. Le poète Chmélensky traduisit les opéras les plus célèbres de l'étranger et écrivit lui-même quelques opérettes.

CHAPITRE V

Révolution de 1848. — Agitation du pays. — Le *Repeal*. — Congrès slave. — Bombardement de Prague. — Rôle politique de Palacky.

L'éclosion littéraire dont j'ai parlé dans les chapitres précédents, ainsi que les théories panslavistes des principaux écrivains tchèques, avaient surexcité le sentiment national et préparé les esprits à un changement. Le pays commençait à s'agiter, et le parti démocratique posait hardiment la question de l'autonomie de la Bohême. En 1847, il profita de l'enterrement de Iungmann et du poète Kalina, pour faire des manifestations politiques. Il avait formé une société secrète intitulée *le Repeal*[1], qui suivait attentivement les événements et préparait le peuple aux changements qui pouvaient se produire. Un des membres les plus actifs de cette société, Arnold, publiait des brochures dans ce but. « Alors, dit à ce sujet un contemporain, la conviction de l'indépendance nationale avait pénétré dans toutes les classes de la société. Chaque village avait son cercle patriotique; on organisait dans un but patriotique des conférences, des bals, des spectacles, des excursions dans les localités historiques. La belle chanson de Skroup : *Kde domov muj?* retentissait gaiement partout et était devenue l'hymne national[2]. »

1. Même nom que portait une société politique en Irlande.

2. Skroup était un musicien célèbre; il composa plusieurs opéras. Voici le premier couplet de cette chanson :

« Où est ma patrie? L'eau murmure dans les prés, la forêt de pins s'agite au milieu des rochers; dans le jardin brillent de belles fleurs, il semble que c'est le paradis sur la terre. Ici est cette belle terre, c'est la terre tchèque ma patrie. »

Seule, la noblesse se tenait à l'écart. Le comte de Thun venait de publier une brochure : *Der Slavismus in Böhmen*, dans laquelle il disait qu'il n'était ni Tchèque, ni Allemand, mais Bohême, c'est-à-dire indifférent à la cause nationale. Un écrivain anonyme lui répondit par une autre brochure : *Worte eines Cechen* (paroles d'un Tchèque), qui fit beaucoup de bruit. Cet écrivain proclamait que les Tchèques devaient avoir des droits égaux à ceux des autres peuples de l'Autriche, et que ces droits ne devaient pas être accordés par faveur, mais au nom de la justice.

A la nouvelle de la révolution qui avait éclaté à Paris, tous les peuples de l'Allemagne s'agitèrent. Les Tchèques étaient prêts à agir. Le parti démocratique ayant pour chefs Arnold, Sztür et Sabina, prit en mains la direction du mouvement. Tout en tenant pour la maison d'Autriche, il réclamait l'autonomie pour son pays, l'emploi de la langue tchèque, le pouvoir législatif pour la diète de Bohême, l'annexion de la Moravie et de la Silésie, l'émancipation des paysans, la liberté des cultes et de la presse. L'empereur promit d'accéder à ces vœux, et ordonna de convoquer la diète. Tout à coup, la Bohême reçut l'ordre d'envoyer des députés à Francfort. La menace était claire : c'était l'annexion des Slaves à la Confédération germanique. Les Tchèques répondirent en convoquant un congrès slave qui commença ses débats le 31 mai, et comptait plus de 340 députés slaves. La séance fut ouverte par un discours de Shafajik, qui souhaita la bienvenue « à tous ses frères slaves, fils d'une même mère. » Malheureusement ce congrès fit un *fiasco* complet. Les projets

politiques et fédéralistes de ses membres étaient trop théoriques et n'avaient aucun rapport avec l'actualité. Ils crurent avoir rempli leur tâche en proclamant l'unité de la grande famille slave que personne ne niait, et en adressant un manifeste à l'Europe. Dans le cours des débats, ils furent forcés d'avouer implicitement qu'ils ne pouvaient pas se passer de l'Autriche, et qu'elle était, comme devait la définir plus tard le prince Gorstchakof, un gouvernement plutôt qu'un État. Enfin, tous ces députés ne pouvant pas s'entendre entre eux, furent obligés de recourir à la langue internationale des Slaves, c'est-à-dire à l'allemand.

Mais le parti démocratique qui comprenait mieux les choses, ne restait pas inactif. Havliczek-Borovsky, le fondateur du journalisme politique en Bohême, et que le comte Deim avait mis à la tête des *Novine*, se montrait dans ses articles le défenseur passionné des droits du peuple. En outre, la jeunesse de l'Université avait organisé une légion qui portait le nom de *Svornost*[1]; et le parti démocratique profitant des embarras dans lesquels se trouvait le gouvernement, avait établi un gouvernement provisoire. Quelque temps après, Windischgrætz entra dans la ville avec des troupes; des barricades furent dressées; et le combat dura toute une semaine (11-17 juin). Windischgrætz plaça son artillerie sur les hauteurs du Hradchine, d'où il foudroya la ville, et celle-ci se rendit à discrétion. Tout ne semblait pas encore perdu. L'empereur Ferdinand avait abdiqué en faveur de son frère François-Charles, et celui-ci avait transmis ses droits

1. L'union.

à son fils François-Joseph, alors âgé de dix-huit ans. Ce dernier, à son avènement, publia la fameuse loi appelée : *Gesetz der Gleichberechtigung*, qui conférait des droits égaux à tous les peuples constituant l'empire d'Autriche. Les Slaves renaissant à l'espérance, se levèrent pour défendre la maison de Habsbourg contre les Magyars. Leur joie fut cependant de courte durée. La Constitution de 1849, avec ses tendances unitaires et absolues, et appuyée par le ministère de Schwarzenberg et Bach, établit la centralisation la plus complète, et donna la prépondérance aux Allemands.

Ce fut alors qu'apparut Palacky comme *leader* du parti tchèque et homme politique. En 1848, il s'était tenu à l'écart et avait même pour un instant été ministre de l'instruction publique. Aussitôt que la révolte magyare fut étouffée, la réaction commença dans tout l'empire. Les principaux agitateurs tchèques virent leur existence en danger. Arnold fut mis en prison, Sabina subit le même sort, Fricz s'exila; Havliczek, d'abord interné à Kutna-Hora avec défense de rentrer à Prague, fut bientôt arrêté et emprisonné à Brixen (Tyrol), où il mourut. C'est là qu'il composa ses *Élégies tyroliennes* dans lesquelles il disait en s'adressant à ses ennemis :

« Faites-moi des promesses, délivrez-moi, menacez-moi, je ne serai pas traître. Ma couleur, c'est le rouge et le blanc[1] ; mon héritage : l'honnêteté et la force ! Loin d'ici ! Je suis Tchèque, oui je suis Tchèque. »

La Bohême perdit tout ce qu'elle avait gagné. Les

1. Couleurs nationales.

diètes provinciales furent épurées de façon à ce que le parti allemand y dominât. Cette politique fut vivement combattue par les fédéralistes, dont Palacky était le chef. Dans le but de défendre ses idées, il avait fondé le journal *Noviny* (Nouvelles). Dans un article intitulé : *La centralisation et l'égalité nationale en Autriche,* il exposa ses projets sur un empire fédéraliste. Il proposait de partager l'Autriche en sept régions, ayant chacune sa diète et une autonomie administrative. Cette répartition était loin d'être juste, car il annexait la Moravie à la Bohême, et les Petits-Russiens de Galicie aux Polonais. Palacky comprenait combien il était nécessaire pour les Slaves que l'Autriche existât. « Pour le besoin de l'humanité et de l'Europe, l'Autriche devrait être créée si elle n'existait pas, *car sa tâche est de défendre l'Europe contre la Russie.* » Après la chute des *Noviny*, il fonda avec Rieger (1864) un autre journal : *Narod* (le Peuple). Dans une série d'articles ayant pour titre : *Idea statu Rakouskeho*[1], il démontre la raison d'être de l'Autriche, expose de nouveau ses idées fédéralistes, et comme il était déjà question d'appliquer le dualisme, il ajoute : « Le jour de la proclamation du dualisme sera aussi le jour de naissance du panslavisme, dans sa forme la moins désirable, car ses parents seront aussi ses parrains. Qu'arrivera-t-il après? Chaque lecteur le devine. *Nous avons existé avant l'Autriche et nous existerons aussi après elle.* N'invoquez pas l'unité allemande, si vous ne voulez pas que nous invoquions pour nous défendre l'unité slave. »

1. Idée de l'état autrichien.

En 1867, Palacky et Rieger, son gendre, se rendirent à l'exposition ethnographique de Moscou. La *Revue des Deux-Mondes*, par la bouche de M. Klaczko lui lança l'anathème. Un autre écrivain, dans la même *Revue*[1], daigna lui annoncer qu'il avait perdu les sympathies de la presse libérale eu Europe (!!!). Heureusement que les actes et les écrits de Palacky, son voyage à Paris, le discours de Rieger à Moscou en faveur des Polonais, témoignaient pour lui. En 1861, l'empereur d'Autriche avait élevé Palacky à la dignité de pair. Six ans après, le dualisme était proclamé et les Slaves étaient sacrifiés. Cette nouvelle fut accueillie avec indignation, et les députés tchèques ne parurent à la Chambre que pour protester. « Ne désirant pas, dit Rieger, être les témoins d'actions illégales, nous ne pouvons rester plus longtemps. »

Dès lors, Palacky avec Rieger, Brauner, etc., organisa le parti des vieux Tchèques, parti d'abstention, qui se retranchant derrière le contrat synallagmatique passé autrefois entre la Bohême et l'empereur Ferdinand, et espérant que tôt ou tard les Allemands rendraient justice au peuple tchèque, se contente de vanter son ancienne civilisation, son ancienne Université, et de mettre Huss en avant. C'est encore ce que répétait dernièrement Rieger dans sa lettre à Axakof[2], et celui-ci lui faisait sentir son erreur en lui prouvant qu'il vaut mieux penser au présent et à l'avenir qu'au passé, qu'à côté des souvenirs il y a l'action. Certes, Palacky fut un illustre patriote,

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1869.
2. Cette lettre a été publiée par les journaux.

un défenseur passionné des libertés de son pays, et son nom pendant un demi-siècle a été attaché à tous les grands événements politiques et littéraires de sa patrie, mais la ligne de conduite qui était bonne après 1849, ne vaut plus rien aujourd'hui, et les *jeunes Tchèques* ne se gênèrent pas pour le lui dire. Malheureusement la polémique qui divise les deux partis est si forte, qu'elle dégénère parfois en persécutions contre certains écrivains, en intrigues mesquines, et qu'elle exerce une grande influence sur la littérature tchèque contemporaine.

CHAPITRE VI

Poésie : Halek, Heyduk, Czech, etc. — Théâtre (1848-1875).

Plusieurs poètes qui avaient débuté avant la révolution continuent à produire. Vinarjicky écrit ses *Kytky* (Bouquets) recueil de poésies et de contes. Iablonsky, après ses *Pisne milosti* (chants d'amour), fait paraître : l'*Ame du monde*, un poème national : *Trois époques de l'histoire tchèque*, puis un poème didactique : *la Sagesse paternelle*. L'école nationale de Kollar s'éteint peu à peu en jetant encore quelques reflets. Stulc, un de ses derniers représentants, publie les *Perles célestes*, les *Doumas tchèques* (1865), la *Harpe de Sion* (1867). Ces poésies eurent un grand succès.

L'école nationale avait fait place à l'école romantique dont Hynek-Macha était le chef. Lorsque la nouvelle Constitution de 1860 permit à la Bohême

de renaître à la vie politique, l'école romantique fut à son tour remplacée par l'école *cosmopolite*, comme les Tchèques l'appellent aujourd'hui. Le représentant de cette nouvelle école fut Halek (1835-1874). Toutefois, à ses débuts, il se laisse influencer par le romantisme de Macha. C'est ce dont on s'aperçoit en lisant ses premières compositions : *Alfred* et *Meïrima*. Ce n'est que plus tard qu'il devient lui-même et imprime à la poésie tchèque une nouvelle évolution. Ses *Chants du soir*, pleins de rêveries et riches de formes, sont regardés comme un chef-d'œuvre. Un autre poème : *Dans la nature*, ne le cède en rien au premier pour la richesse et la beauté des sentiments. Ses autres poésies : le *Noir drapeau*, *Goar*, sont aussi de toute beauté. Sabina laissa un poème romantique : la *Rose noire*.

Halek compta parmi ses disciples : Gustave Pfleger, Ianda, Neruda, Heyduk, etc. Pfleger publia un excellent roman en vers : *Monsieur Vyszinsky*, qui a une couleur satirique. Ses *Doumkas* et ses poésies lyriques sont plus faibles. Ianda[1] est plutôt romancier que poète. Ses poésies sont faibles; une des meilleures est un récit historique : *Talafus*. Neruda, dans ses poésies, montre beaucoup de scepticisme, d'âpreté et d'exaltation patriotique. La meilleure de ses compositions est : *Divoky zvuk* (mélodie sauvage), conception hardie et originale. Heyduk est un des plus célèbres élèves de Halek. Dans ses poésies : *Lesni kviti*, *Pisne*, *Cymbal a Husle*, on trouve quelques jolies perles. Fricz est un romantique qui tourne quelquefois au mysticisme, comme dans *Upir*, *Alfred*, etc. Vlczek

1. Pseudonyme de M. Cidlinsky.

vise à l'épopée, comme dans son poëme : *La guerre avec les Tatars*, qui a été modelé sur celui du Tasse.

De tous les jeunes poètes de la génération contemporaine, celui qu'il faut placer en tête est sans contredit Czech. Ses meilleures compositions sont : les *Rêves* et les *Adamites*. Le premier a une richesse de fantaisie étonnante, le second est emprunté à la guerre des Hussites. Goll est un penseur, mais il manque de sentiment et d'imagination. Sladek est encore plus faible. Il a rapporté d'Amérique quelques élégies sur les Indiens et les Irlandais. Vrchlicky (Fried), promet beaucoup. Sa meilleure composition jusqu'à présent est : *Z Hlubıne* (des Profondeurs), qui révèle l'influence de Hugo et de Czech. Je dirai la même chose de Pokorny, qui a déjà publié : *Les prairies au printemps.*

La poésie a aussi ses adhérents parmi le beau sexe. Je citerai mesdames Rojiczkova, Sazarska, Élise Krasnohorska, dont les compositions : *La vie en mai, de la Szumava* [1], décèlent un grand talent, et madame Berthe Mühlsteinova, dont les poésies, quoique faibles, se recommandent cependant par la beauté de la forme. J'oubliais encore de citer Kapper, qui s'est dévoué à la poésie des Slaves du Sud, et qui a déjà publié en allemand : *Slavische Melodien. Fürst Lazar. Die Gesangen der Serben.*

Au théâtre, c'est surtout le drame historique qui domine. Fricz, qui est rentré en Bohême, a écrit : *Vaclav IV*, *Le faux Brétislav*, *Svatopluk*, *le fils d'Otokar* (composé à Paris). Les drames de Georges

1. Partie montagneuse dans le Bohême méridionale.

Kolar, auteur et acteur à la fois, sont : *Monique*, *Magelon*[1], *la mort de Jijka*, qui prouvent de la part de l'auteur une grande habileté scénique. Sa *Mort de Jijka*, fut plus tard défendue. Havliczek-Borovsky écrivit aussi un drame : *Zavisz de Falkenstein*. Neruda, dans sa *Françoise de Rimini*, a traité le côté psychologique d'une façon originale. Le drame *Zavisz*, de Halek, a obtenu le premier prix au concours de 1860. Toutefois la critique lui reproche l'absence d'études profondes, ainsi que l'excès de lyrisme. Halek a beaucoup plus de bonheur dans la poésie. Vlczek a écrit : *Milada*, *Otokar*, *Sobieslav*, etc., le comte Kolovrat : la tragédie de *Libusza*, et madame Krasnohorska : le *Chantre de la liberté*, qui renferme trop de phraséologie et d'idéalisme, et qui manque d'action. Erjabek est un jeune débutant de grand talent; son drame : *Svatopluk* et plusieurs autres de ses pièces ont remporté des prix aux différents concours. Le sujet de son drame le plus récent : *Le fils de l'homme*, est emprunté au siège de Prague par les Prussiens. On a aussi de G. Pfleger quelques drames historiques : *Svatopluk*, sujet qui parait fréquemment sur la scène tchèque, *Boleslav Rytavy* et *Della Rosa*, joué en 1862.

Dans la comédie, c'est à Bozdiech que revient la palme. L'influence du théâtre français est visible dans ses comédies, dont les principales sont : *Le baron Gœrz*, *Du temps du Cotillon*, et l'*Essai diplomatique*, où l'on voit Kaunitz s'employer pour conclure une alliance entre la France et l'Autriche. La comédie intitulée :

1. Il est démontré que Magelon n'est qu'un plagiat, ce qui a beaucoup nui à la réputation de l'auteur.

Du temps du cotillon, prouve non-seulement que son auteur a étudié de près l'esprit français, mais encore que notre théâtre et notre histoire lui sont familiers. La scène se passe à Versailles, sous le règne tristement célèbre de madame de Pompadour : « Nous vivons à l'époque du cotillon, dit un des personnages de la pièce, c'est-à-dire à l'époque où les dames distribuent les décorations, les bâtons de maréchal, les crosses et les mîtres. Partout où vous jetez les yeux, les dames règnent : en Autriche, Marie-Thérèse ; en Russie, après Élisabeth, Catherine II ; en quarante ans, c'est la quatrième ; dans les petits États allemands, c'est la chanteuse italienne ou la danseuse française, et en France, la marquise de Pompadour. La France a lutté pendant sept ans contre la Prusse et l'Angleterre, elle a perdu la Louisiane et le Canada, et elle a fait plus de dettes qu'elle n'en pourra payer. Et pourquoi ? Parce que Frédéric de Prusse a offensé madame de Pompadour dans ses épigrammes, et que Marie-Thérèse l'a appelée sa chère amie. Nous avons enterré à Rosbach la gloire militaire du drapeau français, car madame de Pompadour avait donné le commandement au prince de Soubise, pensant que parce qu'il avait triomphé d'elle, il devait aussi triompher de l'Europe. » Vlczek, le comte Kolovrat, G. Pfleger (*Elle m'aime*) ; Zakrys (*Les deux beaux yeux*) ; Erjabek (*Le serviteur de son maître*), alimentent le répertoire du théâtre de Prague. L'Opéra avait auparavant un excellent directeur, c'était Smetana, auteur et artiste, à qui l'on doit l'opéra de *Prodana neviesta* (la Fiancée vendue). Smetana a été remplacé par Mayer, chef d'orchestre militaire ; sous la direction de ce dernier, l'opéra est en complète

décadence; on n'y joue plus que des opérettes et des vaudevilles.

CHAPITRE VII

Le roman tchèque (1848-1870) : Chocholouszek, madame Caroline Svietla.

Le roman en Bohême a été plus national que la poésie, et les tendances cosmopolites de cette dernière n'ont presque pas eu d'influence sur lui. Avec Jean Hviezda[1] commence le roman historique. Son *Charlatan* nous montre les troubles qui suivirent la mort du dernier des Przemysles. Dans son *Jarogniev de Hradek*, l'auteur traite le siècle de Georges de Podiebrad. Chocholouszek (1817-1864), rappelle Tyl par sa fertilité et sa popularité. Ses romans historiques les plus renommés sont : *Les Templiers en Bohême*, *La fille d'Otokar*, *le Champ de Kossovo*, *Deux Reines* et *la Cour du roi Vaclav*. Ce dernier est le meilleur comme peinture historique. On a en outre de lui quelques romans sur les Slaves du Sud, qu'il a publiés dans le recueil *Jih* (sud). Chocholouszek peut être comparé à Dumas père pour la facilité, la puissance d'imagination, et aussi pour la façon dont il traite l'histoire. Ehrenberg et Pravda se rapprochent du peuple et ont de belles descriptions champêtres. Le poète Vocel a aussi laissé une nouvelle : *Le dernier Orébita*.

Parmi les romanciers contemporains, Georges Ko-

1. Pseudonyme du prêtre Marek.

lar a choisi le genre léger, humoristique ou satirique, comme dans le *Diable en habit*, les *Honneurs de la vie*, la *Sorcière de Prague*, etc. Ianda écrit à peu près dans le même genre : *Mémoires d'une Cigogne*, *M. Hynek*, l'*Amour au village*. Vlczek, tantôt nous donne des scènes de la vie contemporaine comme : *Après minuit*, l'*Or au feu ;* tantôt produit des romans historiques : *Dalibor*, *Ctibor*, *Golgotha et Tabor* (1871), dont le sujet est emprunté à la guerre des Hussites. G. Pfleger étudie la société contemporaine dans : *La vie perdue*, *Deux savants*, *Deux dots*, *Deux artistes ;* son plus célèbre roman est : *Du petit monde*, qui a été traduit en plusieurs langues. Sabina a laissé un roman historique : *Jijka*. Neczasek publie des contes et nouvelles champêtres[1].

Le plus célèbre romancier tchèque actuel est une femme, madame Caroline Svietla, qui débuta en 1858. Patriote ardente, démocrate, elle défend avec chaleur l'émancipation de la femme. Svietla aime généralement à décrire la vie intérieure des classes moyennes ou inférieures, comme dans : le *Premier tchèque*, le *Roman de village*, le *Carrier*, la *Dernière dame d'Hlohovo*, *Hubiczka* (le *Baiser*), le *Monde* etc, Dans ses romans de montagne (la *Croix du torrent*), l'action est plus énergique, le drame parfois éclate. La lecture de ses *Souvenirs* est très intéressante, il est regrettable qu'ils s'arrêtent à 1848. *Commencement et fin* sont des satires de salon, où madame Svietla revendique énergiquement les droits des femmes. Sa sœur, madame Podlipska, a les mêmes

1. Neczasek a aussi laissé des romans : *Malvina*, la *Princesse russe*, etc.

tendances sociales, mais est loin de posséder le même talent. Ses plus importants ouvrages sont ceux qui traitent de l'éducation, comme par exemple : *Povidki* et *Baïky*, à l'usage de la jeunesse. Néruda est avant tout un écrivain humoristique. C'est ce qu'on remarque surtout dans ses *Arabesques*. La spécialité de Néruda est le feuilleton, et on peut dire que dans cette partie il n'a d'égal que Halek qui écrit aux *Narodni Listy*. Ses *Feuilletons* et ses *Esquisses de Paris* qui s'y rattachent, ont été publiés à part. Doucha et madame Niemcova écrivent des contes populaires. Les meilleurs de cette dernière sont : la *Fille de la montagne* et la *Grand'mère*. Il faut encore nommer Lipovski, Iraszek, Stankovsky, etc., qui semblent avoir choisi le genre historique. Holeczek prend de préférence ses sujets chez les Slaves du sud. Citons encore le nom de Hlavasa dont les débuts promettaient beaucoup, et qui eut une vie très accidentée. S'étant engagé comme volontaire dans un régiment de dragons russes, il fit avec lui la guerre en Asie et y trouva la mort.

CHAPITRE VIII

Histoire. — Palacky. — Histoire des Slaves : Ireczek. — Slavistes : Hanusz. — Archéologie. — Histoire de la littérature. — Biographie. — Bibliographie. — Philologie. — Le *Slovnik Nauczny*. — Littérature politique : J. Maly et le comte Harrach.

Avant tout, il me faut parler du célèbre ouvrage de Palacky : *Dejiny narodu czeskeho* (Histoire du peuple tchèque) qui va jusqu'en 1526. Cet ouvrage nécessita

de la part de l'auteur des recherches aussi étendues que variées. Admis à étudier les archives du Vatican, il compulsa près de 45,000 documents se rapportant à l'histoire de la Bohême, et en copia plus de quatre cents. L'impression de son livre ne rencontra pas moins de difficultés. Il avait pour censeur un professeur de théologie qui se montrait d'une intolérance extrême. Un des volumes de cet ouvrage ayant paru en tchèque avant d'être édité en allemand, Palacky reçut une sévère réprimande, et on le menaça en cas de récidive, de lui ôter tout subside. Lorsque l'auteur décrit les origines de la Bohême et l'époque préchrétienne, il est vague, hésitant et peu sûr de lui-même. Cette hésitation cesse lorsqu'il arrive aux époques plus connues. Son exposition est large, remplie de riches tableaux et de belles descriptions. Son style est classique. Le hussitisme et le règne de Georges Podiebrad nous apparaissent sous un jour nouveau et sont écrits de main de maître, dans un style simple, classique et sans système préconçu. Palacky a su indiquer à grands traits la mission du peuple tchèque qui est de lutter contre le germanisme; selon lui, les Allemands sont semblables aux Romains de l'antiquité; la seule idée politique qui les domine, c'est celle de la conquête et de l'envahissement. Les Slaves, au contraire, sont pacifiques comme les Grecs. Les premiers ne reconnaissent pour toute loi que le droit du plus fort; les seconds n'admettent que la libre volonté de tous. Dans sa vieillesse, Palacky publia un recueil d'articles politiques et littéraires intitulés *Radhost*. A la fin se trouve un post-scriptum, espèce de testament politique dans lequel cet homme célèbre avoue qu'il a perdu, mais un peu tard, les

illusions qu'il s'était faites sur la générosité de l'Autriche. « J'ai pensé toute ma vie (dit-il), que le droit triompherait, et mon erreur a été de croire au bon sens et à l'esprit de justice du peuple allemand. » Palacky laissa deux élèves : Tomek et Erben, qui ont la même ardeur pour les recherches, mais qui ne l'égalent pas pour l'exposition et la largeur de vues. Tomek a publié : *Histoire d'Autriche et de Bohême, Histoire de l'Université de Prague, Histoire de Jean Huss* et *Histoire de la ville de Prague,* qui est un complément nécessaire à l'histoire de la Bohême. L'auteur y expose la topographie de cette ville ; il raconte dans les plus petits détails l'histoire de tous les monuments, des noms propres, de sa vie intérieure, et des diverses classes qui composent sa population. Erben ne fut pas seulement un poète, il fut aussi un chercheur ardent, témoin ses *Regesta diplomatica*, qui vont jusqu'à 1253. Zap publia une *Chronique tchèque-morave* qui va jusqu'à 1526. Après sa mort, J. Maly et Pajout ont entrepris de la continuer. Gindely, qui a aidé Palacky dans ses travaux historiques, a été chargé par ce dernier de les continuer. Il a en outre publié une intéressante étude sur Valdstein que les Allemands s'obstinent à nommer Wallenstein. On lui doit aussi *Rudolphe II et son siècle*, et une vie de Komensky. Un ouvrage qui lui a donné une autorité européenne, c'est son *Histoire de la guerre de Trente ans* qui est assurément une des meilleures sur ce sujet. Tonner a publié une *Histoire populaire de la Bohême*. Tieftrunk a choisi l'époque de Ferdinand et a en outre publié l'*Histoire tchèque de Skala*. Joseph Ireczek a fait paraître les *Mémoires du comte Salvata*. On lui doit, à lui et à son frère

Hermenegild une foule d'études historiques éparses dans les revues. Czelakovsky (Jaromir) est le collaborateur assidu de la revue *Pravnik*, organe de la Société des juristes tchèques. Dvorsky a écrit une étude sur Valdstein, et une autre : *La décadence du peuple tchèque*. On a de Schulz un travail sur *Georges Podiebrad*. Emler, le rédacteur actuel du *Czasopis* du Musée, travaille aux *Fontes rerum bohemicarum* qui doivent renfermer toutes les sources de l'histoire de Bohême. Cet ouvrage a été entrepris sur l'initiative de Palacky. Deux tomes ont déjà paru ; le premier contient la *Vie des Saints*, les légendes de Cyrille et de Méthocle, de Loudmila, etc. Le second renferme la chronique de Kozmas. Il travaille aussi à la rédaction des *Reliquiæ tabularum terræ regni Bohemiæ*. Ces deux ouvrages importants sont publiés par le comte Klam-Martinitz. Récemment, Durdik a écrit une excellente *Histoire de la Moravie*. Brandl étudie la Silésie. On doit à J. Maly une histoire très bien faite des écoles en Bohême. Enfin, M. Constantin Ireczek vient de publier une *Histoire du peuple bulgare*, qui a fait événement dans le monde des slavistes. Cette œuvre remplit une lacune qui existait dans l'histoire des Slaves méridionaux. L'auteur débute par une étude détaillée de la vieille littérature bulgare, puis il passe à la conquête turque et examine les tendances panhelléniques du phanar. Les meilleurs chapitres sont ceux où il traite de la géographie descriptive de la Bulgarie, de la vie intérieure de ce peuple, de son histoire sous le joug turc du seizième au dix-huitième siècle, et du clergé phanariote. Toutefois la critique a déjà relevé dans ce livre des omissions et des erreurs. Depuis Engel, qui a publié la première

étude historique sur les Bulgares (Hall, 1797), et le slaviste Hilferding qui a laissé quelques travaux sur la Bulgarie, rien n'avait été écrit sur ce peuple slave. Aujourd'hui, grâce à M. Ireczek, nous sommes renseignés. M. Ireczek a aussi publié une bibliographie de la nouvelle littérature bulgare (Vienne, 1872).

Un des premiers archéologues tchèques fut le poète Vocel. Son ouvrage: *La Bohème préhistorique*, où il décrit les souvenirs qu'ont laissés les Boïens et les Marcomans, puis la Bohême païenne, est plutôt un assemblage de matériaux qu'une étude finie. Zap rédigea les *Mémoires archéologiques ;* à sa mort, il fut remplacé par Zoubek. Szember étudia les *Slaves occidentaux à l'époque préhistorique* (1868), et prouva que ces Slaves étaient autochthones.

Parmi les Slavistes tchèques, il faut citer Hanusz, qui s'est occupé avec succès de la mythologie slave dans ses ouvrages : *Die Wissenschaft der Slavischen Mythen* (1842), *Baïeslovny Kalendarz*. On a de Purkinié une *Austria polyglotta*, et de Krzijek une *Anthologie des Slaves du sud*. Pervolf, professeur à l'université de Varsovie, a publié dans le *Slovnik Nauczny* un article important sur les Slaves du sud; Gebauer, dans le même dictionnaire, a écrit un article sur la littérature russe. Le *Slovnik Nauczny* est une immense encyclopédie historique et géographique, rédigée par les premiers écrivains de la Bohême, sous la direction de Rieger et de J. Maly. Commencé en 1862, ce gigantesque ouvrage, au bout de dix ans, avait déjà atteint dix volumes; de temps en temps il paraît un supplément. Cette encyclopédie embrasse presque toutes les branches des connaissances humaines, et elle est indispensable à ceux qui veu-

lent étudier l'histoire et la littérature des Slaves.

La littérature tchèque a aussi ses historiens. En 1727, Prochazka avait publié à ce sujet un ouvrage intitulé : *De sæcularibus liberalium artium in Bohemia et Moravia fatis Commentarius.* Cet ouvrage est plutôt une bibliographie qu'une histoire de la littérature. Iungmann et Sabina firent paraître chacun une *Histoire de la littérature tchèque*, excellente pour l'époque. Nebesky publia des études critiques sur l'*Alexandreïde*, *Tristran*, et sur les légendes des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Erben donna plusieurs ouvrages de Huss, la Chronique de Bartosz, et des *Extraits* de la littérature tchèque. Czelakovsky fit des conférences publiques sur la littérature tchèque; J. Ireczek publia quelques monographies remarquables par un sérieux esprit de critique. Il écrivit avec son frère : *Die Echtheit des Köninginhofer Handschrifts*, où il démontra l'authenticité du manuscrit de Kralove-Dvor. Il y a quelques années, il a fait paraître un *Guide pour l'histoire de la littérature tchèque*, qui va jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; en outre, depuis quelque temps il a entrepris la publication des principaux monuments de la littérature tchèque d'autrefois.

En fait de biographies, je citerai celle de Czelakovsky par Hanusz; celle d'Amos Komensky par Zoubek; celles de Havliczek, de Iungmann et de Kollar par Zélény (1825-1875). Ce dernier a en outre laissé un *Dictionnaire de termes scientifiques* très remarqué. Les meilleures histoires de la littérature tchèque d'aujourd'hui sont celles de Szember et de Tieftrunk; cette dernière est la plus récente (1876).

Après les travaux philologiques de Dobrovsky, de

Iungmann et de Shafajik, on a ceux du Slovaque Hattala, professeur à l'université de Prague, qui, entre autres, a publié une *Grammaire comparée du tchèque et du slovène*, et une *Phonétique* du vieux tchèque moderne et de l'ancien slavon, et enfin : *De contiguarum consonnantium mutatione in linguis slavicis*. Citons encore les articles de Gebauer et la *Phonologie de l'ancien bulgare* (1873), par Geitler. Ce dernier est un jeune savant qui promet beaucoup. Il a rapporté dernièrement de son voyage en Lithuanie des *Lithuanische Studien* qui sont surtout intéressantes au point de vue de l'étude du dialecte. Dans son travail le plus récent : *Les traditions poétiques des Thraces et des Bulgares*, il cherche à défendre l'authenticité des chants de Verkovicz, mais il n'a pas réussi à trancher complètement la question.

La meilleure bibliographie tchèque est celle publiée par Douch et Urbanek. Dans un autre ordre d'idées, je citerai le *Dictionnaire historico-national* de J. Maly, qui n'a rien de commun avec le *Slovnik Nauczny*.

Les plus récents et meilleurs ouvrages de droit sont : *Le droit slave* étudié en Bohême et en Moravie, par H. Ireczek; les *Droits sur la propriété* (1871), le *Système actuel du droit privé en Autriche*, de Randa ; l'*Influence du droit allemand en Bohême et en Moravie*, de Haniel, thèse très intéressante, car l'influence du droit allemand en Bohême date des premiers siècles, et enfin l'*Histoire du droit politique en Bohême*, par Kaloucek.

La littérature politique en Bohême a pour principaux représentants J. Maly, dont les *Souvenirs d'un vieux patriote* durent être imprimés à l'étranger, et le comte Harrach, qui est fédéraliste et panslaviste à la

fois, et dont la brochure : *Le salut de l'Autriche*, fit assez de bruit. Il me reste encore à parler de Rieger, le chef depuis longtemps reconnu du parti des vieux Tchèques. Il présida à la rédaction du *Slovnik naucny* dont j'ai parlé plus haut, et y inséra une étude assez étendue sur la Bohême envisagée au point de vue historique et statistique. Orateur et publiciste éminent, il passe pour un des premiers économistes de son pays.

Pour clore ce chapitre, je n'ai plus qu'à citer la *Statistique de l'empire d'Autriche*, de Krzijek, qui rétablit les erreurs commises à dessein par les Allemands et les Magyars. Depuis quelque temps, les écrivains tchèques ont pris à tâche de donner à leur peuple les moyens de s'instruire dans sa propre langue sans être obligé de recourir à l'allemand. Ainsi, Smetana, Lepasz et Krzijek ont publié des cours sur l'histoire universelle; les historiens français et anglais ont été traduits par J. Maly, Voïaczek et Jean Palacky; les classiques latins et grecs ont été traduits dans une bibliothèque spéciale; la géographie compte parmi ses représentants, Sztorch, Zap, Erben, Brandl, etc., la statistique : Krzijek et Lepasz; l'économie politique Rieger, etc. Le droit a son journal *Pravnik*. La philosophie compte : Durdik, Lindner, Kosina; la physique et l'astronomie : Smetana, les sciences naturelles : Purkinié (physiologie), Lad. Czelakovsky (botanique) et ont des organes particuliers : *Archives, Jiva, Vesmir*.

CHAPITRE IX

Journaux. — Revues. — Sociétés. — Écoles. — Poésie populaire.

Malgré le dédain que les Allemands professent pour les Slaves en général et pour les Tchèques en particulier, on peut affirmer que le peuple tchèque est, toute proportion gardée, plus développé que le peuple allemand. On compte dans ce pays 31 journaux politiques, 21 littéraires, 4 satiriques et 44 de spécialités diverses. Parmi les principaux organes des partis politiques, je citerai le *Pokrok* et le *Pozor*, organes plus ou moins avérés du parti des *vieux Tchèques*. Le *Politik*, rédigé en allemand et fondé par *Skreïszovsky* en 1861, est l'organe du parti fédéraliste. Le *Czech*, gazette cléricale, patronisée par le cardinal Schwarzemberg, archevêque de Prague, est ultramontain et rétrograde. Le *Posel*, de Prague, appartient au parti modéré. J'ai déjà dit que les vieux Tchèques continuent à se baser sur la doctrine du droit historique; les jeunes Tchèques, qui ont à leur tête Sladkovsky, aussi célèbre comme publiciste que comme orateur, le vieux Trojan, les deux frères Gregr et Tonner, sont plus actifs et plus libéraux. Leur devise est : « agir et travailler. » Depuis longtemps la guerre règne entre les deux partis. Tant que les vieux Tchèques eurent le pouvoir en main, ils écartèrent tous les hommes de talent qui appartenaient au parti contraire. Ce n'était qu'intrigues, calomnies et fausses insinuations. Ainsi, Iesber, rédacteur du *Slovianin*, par suite de son opposition, vit sa feuille suspendue et fut obligé de se réfugier en Russie. Les

jeunes Tchèques ont pour organe les *Narodni Listy*, feuille très répandue. Lorsque Palacky se préparait à faire son testament politique, les *Narodni Listy* écrivaient : « Que se prépare-t-il à dire devant le peuple tchèque, ce vieillard qui est sur le bord de la tombe? S'est-il enfin attristé au spectacle qu'offre en ce moment la vie de notre peuple? A-t-il étouffé en lui ses sympathies et ses antipathies d'autrefois? A-t-il trouvé ce mot, cette pensée libératrice qui inspirerait au peuple une vie plus digne du nom tchèque? » De tous les pays slaves, la Bohême est celui qui a le plus de lecteurs pour les journaux ; malheureusement ceux-ci ne sont pas toujours à la hauteur de leur tâche, et perdent trop leur temps à des mesquineries. Ajoutons toutefois que dernièrement les deux partis, dans la personne de leurs chefs Rieger et Sladkovsky, ont résolu, toutes réserves faites sur leurs principes, d'agir en commun pour tout ce qui concernerait la défense des droits de la Bohême.

Les revues sont beaucoup meilleures. Il faut placer en tête l'*Osvêta* (la Civilisation), que dirige avec beaucoup de talent, depuis 1871, M. Vlczek, dont j'ai cité les poésies et les drames. Cette revue a su se tenir en dehors de toute intrigue polémique , et Vlczek, dans une brochure: *De l'instruction du peuple* (1867), s'efforce de prémunir ses concitoyens contre les entraînements de la politique. En 1874, grâce à son initiative, l'Association des écrivains tchèques fut fondée. Après l'*Osvêta* vient le *Czasopis*, ou organe du musée de Prague, dont j'ai déjà retracé l'histoire et qui aujourd'hui a pour rédacteur M. Emler. Cette revue a faibli et est assez sèche. Elle s'occupe presque exclusivement de philologie et de grammaire; de temps à

autre, un article historique ou littéraire la rajeunit. *Lumir* est un journal littéraire. Les *Humoristicke Listy*, fondées par Vilimek en 1858, depuis qu'elles se sont mises au service des vieux Tchèques, tombent en décadence et ont un rival redoutable dans un autre journal satirique : le *Paleczek*. Le journal illustré *Svêtozor*, qui remplace les anciennes *Kvêty* (Fleurs), se recommande par la beauté de ses dessins et ses articles consacrés presque exclusivement aux Slaves. *Vesmir* est un journal illustré consacré aux sciences naturelles. La philologie et la pédagogie ont pour organe les *Listy Filologicke a Pedagogicke*. Les femmes ont trois journaux : *Jenske Listy* (Lettres de femmes), organe de l'Association du travail des femmes, rédigées par madame Élise Krasnohorska; la *Jenska Bibliotheka*, rédigée par madame Podlipska, et le *Jenski Sviet* par madame Lujicka. La *Narodni bibloteka* publie les œuvres complètes des principaux écrivains tchèques du dix-neuvième siècle, au prix de dix kreutzers le volume; la *Matice lidu* et *Osvêta lidu*, sont consacrées au peuple et publient des ouvrages à très bon marché. Ainsi, en souscrivant pour un florin, on reçoit six volumes par an. La *Divadelni biblioteka*, sous la rédaction de M. Popiszil, publie les pièces de théâtre. Le recueil : *Poesie svietove* renferme des chefs-d'œuvre poétiques empruntés à toutes les littératures : les *Chants bulgares* traduits par Holeczek, les *Chants serbes* par Kapper, enfin des traductions de Heine, de Hugo et de Béranger. La moindre petite ville de province a ses journaux; ainsi, celle d'Itchim possède un journal slave, *Slavianski listy*, qui ne serait pas déplacé à Prague. Les villes de Brême et de Dresde possèdent

un journal tchèque, et en Amérique on n'en compte pas moins de onze.

La Bohême est peut-être le pays qui compte le plus d'associations de tous genres, car il y en a aujourd'hui plus de 464, dont 71 littéraires, comme par exemple: l'Association des écrivains tchèques, celles des historiens, des philologues, des auteurs dramatiques, le Cercle des ouvriers, le Club tchèque, *Slavia* société littéraire, etc. A Vienne, les Tchèques en comptent deux : la *Société académique* et la *Slovanska Beseda*, qui a pour président actuel le comte Harrach.

L'université de Prague est bien déchue de son ancienne grandeur; toutefois en 1872 elle comptait 1,755 étudiants dont 583 allemands[1]. La même année, la Bohême avec la Moravie et la Silésie possédait 7 écoles supérieures spéciales, 40 gymnases classiques et 25 gymnases *reals*, le tout fréquenté par 13,421 élèves; 30 écoles professionnelles comptant 9,642 élèves; 21 écoles normales d'où sont sortis la même année 938 instituteurs et 103 institutrices, et enfin 6,489 écoles primaires fréquentées par 1,014,858 élèves des deux sexes[2].

Les principaux recueils de poésie populaire sont ceux de Czelakovsky, d'Erben, de Prochazka, de la société *Slavia*, etc. Les chansons du peuple tchèque n'ont pas le caractère historique des chants serbes, car ce peuple est depuis beaucoup plus longtemps en contact direct avec la civilisation européenne. Les chansons d'amour ressemblent à nos romances.

1. L'université de Vienne comptait la même année 4,052 étudiants dont 687 tchèques.

2. Voir *Statistique de la Bohême* (*Slovianski Sbornik*, tome I, 1875).

Les plus intéressantes encore sont les chansons domestiques et de mœurs, où l'on trouve cette pointe d'ironie et de gaieté qui est un des traits du caractère national.

CHAPITRE X

La Moravie. — Son passé. — Union avec la Bohême. — Tendances séparatistes. — Journaux.

La Moravie, qui s'étend à l'est de la Bohême, a une superficie de 415 milles carrés et une population de 1,753,000 habitants, dont 1,260,000 Slaves. Cette province était autrefois une puissante monarchie sous les règnes de Moïmir et de Svatopulk, et eut l'honneur d'appeler de Constantinople les apôtres slaves Cyrille et Méthode. Ce grand royaume, dévasté par les Magyars, tomba en pleine décadence. La Moravie s'unit volontairement à la Bohême à la fin du douzième siècle, et partagea dès lors ses destinées. A la bataille de Marschek (1287) les Moraves, commandés par l'hetman Milota, abandonnèrent le roi tchèque Otokar et passèrent du côté de l'empereur Rudolphe, ce qui décida du sort du combat. En revanche, à la célèbre bataille de la Montagne-Blanche, les Moraves se comportèrent vaillamment et restèrent presque tous sur le champ de bataille. Le hussitisme trouva en Moravie de nombreux adhérents, et eut pour protecteurs les seigneurs de Jérotine. J'ai déjà parlé des frères Moraves. C'est en Moravie, dans le village de Kralice, que fut imprimée la Bible de ce nom, traduite par huit frères moraves, de l'hébreu et du grec. Le

célèbre Komensky (Commenius) est né en Moravie.

La Moravie a été détachée de la Bohême par Marie-Thérèse. Dès lors il règne entre ces deux pays une sorte de jalousie provinciale, devenue encore plus forte, lors de la renaissance littéraire qui se produisit en Bohême. D'un côté, les Tchèques, dans leurs exigences politiques, réclament impérieusement l'annexion de la Moravie. Celle-ci, bien qu'elle ait fourni à la Bohême plusieurs écrivains et entre autres Palacky, rejette les prétentions de sa voisine; elle veut se développer d'une façon indépendante et se créer une littérature. Elle a eu, il est vrai, quelques poètes et quelques écrivains. Ainsi, Galasz a publié un recueil de poésies comiques et satiriques, Fryczaï, un recueil de cantiques. Dans notre siècle, le prêtre Suszyl a fait paraître un recueil d'épigrammes et de chansons moraves. Koulda a publié les chansons, les contes et les usages populaires de cette province. La Moravie compte deux poètes : Furch (1817-1864) et Klacel, professeur de philosophie à Brno (Brünn), qui s'est fait révoquer parce que son enseignement n'était rien moins qu'orthodoxe. Boczek et Durdik ont publié une *Histoire de la Moravie.* Enfin cette province, depuis 1869, possède sa *Matiça*, qui a un organe, *Czasopis*, rédigé par M. Vacl. Cette *Matiça* a déjà publié l'ouvrage de Mazenauer : *Des mots étrangers dans les idiomes slaves* et un *Recueil de poésies slaves.*

Mais la Moravie, en voulant se détacher de la Bohême, se condamne à une impuissance et à une stérilité qui pèseront toujours sur elle.

Les Moraves se divisent en Hanaques (sur la rivière Hana) et en Slovaques. Il existe parmi eux, paraît-il,

certaines sectes religieuses qui datent du hussitisme, et qui se cachent avec soin. Dans les montagnes qui entourent la Moravie habitent les Volokhs, qui s'appellent Zalésaques, Kopniczares, Pasiékares, etc., selon les lieux qu'ils habitent ou leurs occupations. L'administration de la province siège à Brno (Brünn); l'archevêque habite Olomuc (Olmütz). L'université de cette ville mène une existence étiolée. Mikulova (Nicolsbourg) possède en outre une faculté de philosophie.

Les principaux journaux politiques de la Moravie sont : la *Moravska Orlice*, *Moravan*, *Pozor*, etc., et le journal satirique, *Vosa*. Elle a en outre deux journaux pédagogiques.

II

LITTÉRATURE SERBO-LOUJITCHE

Histoire du peuple serbo-loujitche. — Ses efforts pour conserver sa langue. — Sociétés, écoles. — Lübenski, Zeïler, Jordan, Smolar. — Journaux[1].

Voici un petit peuple qui habite un coin de la Saxe et du Brandebourg[2], qui a subi tour à tour la domination des Allemands (927-1002), des Polonais (1002-1033), des Tchèques (1319-1630), qui, en 1635, a été cédé par l'Autriche à l'électeur de Saxe, et, en 1815, a été partagé entre la Saxe et la Prusse, qui, entouré

1. A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité. — *Obzor slavianskich literatur*, déjà cité. — *Osvěta*, 1877. — *Světozor*, 1877. — Boguslawski, *Rys dziejow Serbo-Luzickich* (histoire des Serbo-Loujitches), Pétersbourg. 1861.

2. Ces Loujitches qui appartiennent à la race serbe sont les descendants des Milczanes et des Loujitches qui, autrefois, avec les Loutitchanes et les Bodritches portaient le nom de Slaves Polabes. Aujourd'hui, ils sont divisés en Serbes des hautes-terres et en Serbes des basses-terres. La moitié des premiers (52,000 habitants) appartient à la Saxe; la seconde moitié ainsi que les Serbes des basses-terres (84,000 habitants) appartiennent à la Prusse.

de tous les côtés par les Allemands, a été depuis la réforme soumis à un rude et incessant travail de germanisation et qui cependant a réussi à préserver les débris de son indépendance intellectuelle. En France, où l'on s'intéresse aux découvertes d'Herculanum et de Pompéï, ainsi qu'à tout ce qui se passe dans l'extrême Orient, on croit encore, à l'heure qu'il est, que la Saxe et le Brandebourg sont exclusivement habités par des Allemands. Ces derniers, dans leur habileté à dénaturer les noms propres, ont changé Budissine en Bautzen, Ceplice en Toeplitz, Drezno en Dresde, Dziévine en Magdebourg, Jabloniec en Gablentz, Nove Miasto en Neustadt, Chociebusz en Kottbus. La Laba est devenue l'Elbe; la Nisa, la Neiss; la Solava, la Saale, etc.

Les Serbes-Loujitches semblaient si bien germanisés, que les autres Slaves eux-mêmes ignorèrent pendant longtemps leur existence. Cette *terra ignota* ne fut découverte que dans la première moitié de ce siècle [1]. Ces vaillants et modestes lutteurs qui résistent avec tant de courage aux envahissements du germanisme, ne méritent-ils pas qu'on leur consacre quelques pages?

Les Serbo-Loujitches, du sixième au onzième siècle, occupaient tout le pays qui avait pour limites : au sud, l'Erzgebirge et les monts Géants; à l'ouest, la Saale; au nord, une ligne qui partant de Magdebourg aboutissait à la Neiss; et à l'est, cette rivière jusqu'aux montagnes. Pas assez forts pour conserver

1. A partir de 1842, ce pays a été successivement étudié par les savants tchèques Sztür, Shafajik, Palacky, Kollar, les écrivains polonais Macieiowski et Boguslawski, les slavistes russes Sreznievsky et Hilferding.

leur indépendance, ils furent tour à tour disputés par les Allemands, les Tchèques, les Polonais et le margraviat de Brandebourg. Le germanisme trouva un précieux auxiliaire dans la réforme, et une bonne partie du pays serbe devint entièrement allemande. [illegible] 1635, il fut cédé par l'empereur Ferdinand II à [illegible]cteur de Saxe. La guerre de Trente ans acheva [illegible]vre de la réforme; les livres slaves disparurent, et en 1648, Budissine (Bautzen) ne possédait déjà plus qu'un seul prédicateur serbe, Kasper Bierling.

Le clergé catholique et protestant, comprenant combien le danger était imminent, réunit ses efforts pour empêcher la langue serbe de tomber dans un oubli complet. Le pasteur Brancel réforma l'orthographe de la langue à l'aide des alphabets polonais et tchèques[1] et publia une traduction du Nouveau Testament (1671). Le jésuite Jacob Tycin écrivit une grammaire serbe bien supérieure pour le style à la traduction de Brancel. Les Serbes-Loujitches qui appartenaient au Brandebourg étaient beaucoup plus malheureux que leurs frères de Saxe. Frédéric-Guillaume, qui n'aimait pas les Slaves, avait rendu la langue allemande obligatoire dans les écoles (1714) et défendu d'officier aux prêtres serbes qui ignoraient l'allemand.

En Saxe, l'exemple de Brancel et de Tycin excita le patriotisme de la jeunesse serbe. Les protestants pouvaient parachever leurs études dans les universités de Leipzig et de Wittenberg; mais les catholiques manquaient d'école supérieure. Pour y remédier, les deux frères Marcin et Szymon, prêtres catholiques,

1. Les Serbes se servaient alors de l'alphabet allemand.

achetèrent à Prague une maison qui plus tard fut transformée en séminaire. De leur côté, les Serbes protestants qui fréquentaient l'université de Leipzig fondèrent dans cette ville une *Société d'éloquence serbe* (1716). Ceux de l'université de Wittenberg en firent autant en 1749.

La guerre de Sept ans arrêta ce mouvement na-tional. Un peu plus tard, les guerres de Napoléon achevèrent la ruine du pays. Les traités de Vienne donnèrent à la Prusse les Serbes des basses-terres et une partie de ceux des hautes-terres. La chute de Napoléon consacra le triomphe définitif de la nationalité allemande; aussi les Slaves perdirent-ils les quelques libertés dont ils jouissaient. La noblesse serbe fit comme partout ailleurs; elle abandonna son peuple et se rallia aux vainqueurs. La jeunesse cessa de fréquenter les universités; les sociétés littéraires qui y avaient été créées tombèrent d'elles-mêmes. Dans la partie qui appartenait à la Prusse, la population serbe avait tellement diminué, que la liturgie allemande fut introduite dans plus de cent paroisses.

La nationalité serbe allait infailliblement succomber; il se trouva heureusement un patriote qui essaya de sauver son pays de la ruine. Lubensky, étant encore étudiant à Leipzig, avait relevé la société littéraire qui y existait auparavant, et lui avait donné le nom de *Sorabia*. Lorsqu'il fut nommé pasteur à Budissine, il réveilla le patriotisme de ses concitoyens, en écrivant en serbe des petits livres, des brochures, qu'il répandait parmi le peuple. Son ami, le docteur Klin, qui partageait complètement ses idées, publia plusieurs brochures en allemand, dans le but de combattre la haine que les oppresseurs nourrissaient

contre les opprimés. Un autre patriote, le pasteur Zeïler, plus courageux que Lubenski, parce qu'il avait foi en son œuvre, fonda un journal hebdomadaire, *Serbski Noviny* (Nouvelles serbes), qui devint l'organe de la *Sorabia*. Il eut pour collaborateur son ami Krigar. Zeïler composa en outre des chansons qui eurent un grand succès et qui le placent au premier rang parmi les poètes de la Serbie. Lors de son séjour à Leipzig (1826), il se lia avec quelques célébrités slaves, entre autres avec Palacky et Milutinovicz, et leurs conseils lui donnèrent encore plus d'énergie pour poursuivre l'œuvre qu'il avait si bien commencée. Il revint à Budissine et prépara une nouvelle traduction de la Bible. Mais comment la publier? Les fonds lui manquaient totalement. La Société biblique de Londres vint à son secours, et lui envoya 2600 thalers. Les Saxons, auxquels ce réveil de l'esprit national déplaisait fortement, résolurent de le combattre. Au *Landstag* de Dresde (1833), le parti ultra-national demanda que l'allemand fut imposé aux Serbes comme langue scolaire et liturgique. Le docteur Klin, député de Budissine, défendit vaillamment la cause de son pays, et cette proposition fut retirée.

Bientôt un nouveau lutteur paraît sur la scène et prend la direction du mouvement national. Jean Smolar[1], lorsqu'il était encore au gymnase de Budissine, avait amené ses camarades à ne plus parler qu'en serbe pendant les récréations. Nommé en 1836 à la chaire de théologie de Vroclav (Breslau), il réunit autour de lui les étudiants serbes. Sur son initiative,

1. En allemand : Schmaler.

quelques-uns d'entre eux demandèrent au Sénat académique l'autorisation de fonder une société ayant pour but l'étude de l'histoire et de la langue serbe. L'autorisation fut accordée. Cette société comprenait quatre sections : serbe, allemande, historique et géographique. Quelques-uns des professeurs, comme Stencel, Hildebrand, assistaient aux séances. Cette institution ne tarda pas à porter ses fruits; elle enrichit la littérature serbe de plusieurs travaux remarquables. Un étudiant, Rösler, qui devait plus tard occuper une chaire à Gœttingue et siéger au parlement de Francfort, écrivit une étude très intéressante sur les Loujitches des hautes-terres. La section serbe, qui était sous la direction de Smolar, ne restait pas non plus inactive; elle publiait ses travaux dans un organe spécial : *Serbska Novina*. De nouveaux adhérents vinrent élargir le cadre de ces études. Un savant de premier ordre, le tchèque Purkinïé, professeur de médecine, réunit en société les étudiants tchèques qui fréquentaient l'université de Breslau. Sous sa direction, ils fondèrent, en 1839, un journal intitulé : *Kvêty* (les Fleurs). Czelakovsky, nommé en 1842 professeur de littérature slave à Breslau, agrandit leur programme en y faisant entrer l'étude des autres littératures slaves. Ce fut vers cette époque que la Société littéraire serbe reçut la visite de deux slavistes russes, Srezniewski et Bodianski, qui étaient curieux de voir de près cette résurrection littéraire.

Les efforts combinés de la société serbe de Breslau, de celle de Leipzig, et du séminaire de Prague, devaient nécessairement réagir sur le peuple lui-même. En 1839, sur l'initiative du jeune Klosopolski (Aerenfeld) les élèves du gymnase de Budissine

fondèrent une société littéraire : *Societas slavica Budissina.* C'était la première institution nationale implantée sur le sol de la patrie. A certains jours de la semaine, ces jeunes gens se réunissaient aux environs de la ville sous la direction du poète Sztür, et chantaient des chansons patriotiques. Ces manifestations furent vivement applaudies par tous ceux qui suivaient avec intérêt les efforts tentés par ce petit peuple pour sauver sa langue. Le poète tchèque Kollar qui était un zélé slavophile, envoya à ces jeunes Serbes plusieurs lettres d'encouragement.

En 1842, Smolar voulant servir d'une façon plus efficace la cause nationale, revint dans sa patrie. Son premier soin fut de publier deux volumes de chansons serbes qui eurent un grand succès. Il pressentit en même temps la nécessité d'un journal populaire qui propagerait plus facilement dans toutes les classes la culture de la langue et de la littérature. Mais comment réunir les capitaux nécessaires? Comment se faire lire par une centaine de mille Serbes dispersés au milieu des Allemands? Comment se faire comprendre également des catholiques et des protestants, des Serbes des hautes-terres et des Serbes des basses-terres? Il y avait là de quoi décourager un patriote moins zélé. Quelques années auparavant, un jeune Serbe, Jordan, élève du séminaire catholique de Prague, avait publié un journal : *Jutniczka* et avait adopté à cet effet, une orthographe qui tenait le milieu entre le vieux serbe et le tchèque. N'ayant pas réussi à se faire lire, il avait dû cesser cette publication; l'idée lui était venue alors de faire de la propagande sur un terrain plus vaste et dans une sphère moins isolée. Dans ce but il avait fondé à Vienne une feuille slave

écrite en allemand : *Slavische Jahrbücher* (1843-48). Smolar ne se laissa pas décourager par la tentative infructueuse de son compatriote. Il fonda les *Tyjdenske Noviny* (Nouvelles hebdomadaires) dont il confia la direction à Zeïler. On employa pour les rédiger, l'ancienne orthographe avec laquelle les Serbes protestants étaient familiarisés. Comme ce journal ne pouvait pas traiter les questions politiques, on en fit un journal purement littéraire. Zeïler y publia des poésies et des fables; le père de Smolar, simple instituteur de campagne, des articles agronomiques et Smolar, des études sur l'histoire de la Serbie loujitche. Les *Tyjdenske Noving* dès leur apparition eurent un grand succès; elles répondaient à un besoin impérieux; l'idée de rénovation pénétrait de plus en plus dans la masse, et bientôt le peuple sut par cœur cette belle chanson de Zeïler : *Trac dyrbi Serbstwo zawostac*, que voici en français.

La Serbie doit vivre — et le drapeau serbe flotter — tant que le soleil de Dieu éclairera — notre cher pays.

Les usages de nos pères — et nos justes droits se maintiendront — tant qu'on entendra dans les campagnes le son de la cloche — et qu'on se saluera en sortant de la messe.

La Serbie doit vivre — tant que la mère amusera ses chers petits enfants — et les bercera en chantant.

Et cette autre qui prouvait combien le poète aimait sa patrie :

« O mon pays natal, je te jure par ma main et ma plume un franc amour, pour ce que j'ai reçu de toi. Ce n'est ni par mes paroles ni par mes chansons que je veux te prouver ma reconnaissance, mais au besoin, je saurai te défendre par mon sang et mes actions... »

Vers la même époque, les élèves du séminaire serbe de Prague fondèrent une société : *Serbovka* dont la présidence fut donnée au célèbre Hanka. La semence si péniblement jetée sur le sol serbe commençait à porter des fruits. Tous les Serbes éclairés : prêtres, pasteurs, docteurs, avocats, instituteurs, étudiants, séminaristes, tous rivalisaient d'efforts pour développer la culture de la langue maternelle. En 1845, Palacky visita Budissine. Les patriotes de cette ville lui offrirent une fête dans laquelle des choristes dirigés par le musicien Kocar, ne chantèrent que des chansons serbes. Cette manifestation eut un grand retentissement. D'un autre côté Smolar, qui avait consacré sa vie à relever la littérature de son pays, eut l'idée de fonder une *Matiça* sur le modèle de celle de Prague. Il fit part de son projet à Zeïler, Klosopolski, et au docteur Pful. Ces derniers l'approuvèrent. En conséquence, ils se constituèrent en comité et s'adjoignirent Jordan et Wela. Leur premier soin fut de rédiger un règlement. Grâce à l'énergique intervention du docteur Klin qui était alors bourgmestre de Budissine, le gouvernement saxon autorisa la fondation de la *Matiça* (1847). Le but de cette société était de publier des livres populaires. A son origine, elle ne comptait pas moins de soixante-sept membres. Klin fut nommé président. Quelque temps après, sur l'initiative du *super-intendent* Kubiça, les Serbes prussiens furent autorisés à entrer en relation avec la *Matiça*. Cette dernière avait un organe spécial (*Czasopis*) qui comptait parmi ses rédacteurs : le docteur Pful, Yakub, Smolar, Zeïler, Wela, Buk, Rostok, Iencz et Cyje, avocat de la Serbie prussienne.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les événements de

1848. L'agitation avait gagné la Bohême, le duché de Posen, la Galicie, la Hongrie, en un mot tous les pays qui environnaient la Serbie loujitche. D'un autre côté, le parti démocrate allemand invitait les Serbes à se joindre à lui. Le roi de Saxe[illegible]ant au mouvement révolutionnaire, s'était enfui à Pilnitz. Mais les Serbes, en sages politiques, résolurent de soutenir la cause royale. La *Matiça* de Budissine envoya au roi une députation chargée de protester de la fidélité du peuple serbe, et de demander en même temps certaines libertés reconnues nécessaires. La pétition que ces députés présentèrent, était recouverte de plus de cinq mille signatures. Le gouvernement accueillit avec plaisir les représentants serbes, mais comme il lui était impossible pour le moment d'examiner à loisir ces réclamations, il promit de s'en occuper aussitôt que le calme serait rétabli. En même temps, les membres du *Landstag* appartenant au parti aristocratique, voyant dans les Serbes des alliés fidèles, firent passer une loi qui proportionnait le nombre des députés non plus au chiffre de la population, mais à celui des communes. Or, comme les communes serbes étaient plus nombreuses que les communes allemandes, les Serbes ne pouvaient que gagner à ce nouveau mode d'élection. Disons en outre, que le régiment d'infanterie serbe s'était vaillamment conduit en combattant contre les insurgés dans les rues de Dresde. Lorsque la révolution fut vaincue, et le calme rétabli (1849) le gouvernement saxon, fidèle à sa promesse, publia un décret en vertu duquel la langue serbe était introduite dans les écoles, la liturgie et les tribunaux.

A cette heureuse nouvelle, Smolar prit à Zeïler la

direction des *Tyjdenske Noviny* qui à cette époque, ne comptaient que deux cent-vingt et un abonnés. Ce journal pouvant désormais s'occuper de politique, ne tarda pas à voir décupler le nombre de ses lecteurs. Les Serbes loujitches purent dès lors travailler librement au developpement de leur langue et de leur littérature. La *Matiça* prit la direction du mouvement. En 1850, l'héritier du trône, le prince Albrecht fut nommé gouverneur de Budissine. Il voulut que Smolar lui enseignât la langue serbe. Lors des fêtes de son mariage (1853), Smolar alla le complimenter à la tête d'une députation serbe. L'année suivante, il publia un almanach, le premier qui ait paru en langue serbe, et qui fut tiré à trois mille exemplaires. Dès lors, les almanachs allemands commencèrent à disparaître. En 1858, les *Tyjdenske Noviny* prirent le nom de *Serbske Noviny;* elles comptaient alors plus de deux mille abonnés et avaient un supplément mensuel (*Mesaczny przidawek*) rédigé par Hornik.

A peu près vers la même époque, les Serbes protestants fondèrent un journal religieux : *Missionski Posol* (le Missionnaire) dont ils confièrent la rédaction au pasteur Rychtar. Les catholiques voulurent aussi avoir leur organe, et en 1860, parut le *Loujitchane* sous la direction du prêtre Hornik. De leur côté, les membres de la *Matiça* de Budissine ne restaient pas inactifs. Le *Czasopis* abondait en articles sur l'histoire et la littérature nationale. Le pasteur Iencz publiait son *Histoire des rois serbes*, puis un peu plus tard : l'*Histoire de la langue et de la nationalité serbe.* Dans ce dernier ouvrage écrit avec talent, l'auteur établit les titres historiques qui donnent aux Serbes le droit de prendre place parmi les autres peuples slaves. Les

études linguistiques n'étaient pas non plus dédaignées. Jordan et Smolar publiaient une grammaire; Pful un dictionnaire (1866). La *Matiça* reprit plus tard l'œuvre de Pful et travailla à un dictionnaire serbe-allemand dont il a déjà été tiré plus de cent mille exemplaires. A cette heure, elle possède une belle bibliothèque et un musée archéologique.

Mais ce n'était pas tout que d'avoir tiré le serbe de l'oubli et d'en avoir fait une langue littéraire; il fallait encore prouver aux Allemands que les Serbes-Loujitches et les Slaves en général n'étaient ni barbares ni incultes, comme ils le prétendaient[1]; il fallait engager une polémique soutenue avec les savants de la Germanie, et les forcer à lire les produits de la littérature slave qu'ils méprisaient parce qu'ils l'ignoraient. C'était dans ce but qu'une vingtaine d'années auparavant, Jordan avait fondé à Vienne son *Slavische Jahrbücher* (1843-48). Smolar, toujours à la recherche de ce qui pouvait affirmer et consolider l'existence de son peuple, reprit le projet de Jordan, et alla à Vienne publier sous le nom de Schmaler, un journal qui avait pour titre : *Centralbaltt für die slavische Literatur*[2]. Il lutta pendant quelques années contre l'indifférence des Allemands, puis fut obligé de suspendre cette publication. Il revint diriger avec

1. Les Allemands ont en général, le plus grand mépris pour les Slaves qu'ils appellent *Wendes*. Les Slaves le leur rendent bien, en les traitant de *Schwabe*.

2. Cette tentative de Smolar a été vivement critiquée par un écrivain polonais, M. Klaczko (*Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste. Revue des Deux-Mondes*, septembre 1867). M. Klaczko a eu doublement tort, car en sa qualité de Slave, il aurait dû applaudir aux efforts tentés par ce groupe d'hommes courageux qui voulaient relever leur pays.

le zèle qu'on lui connaît, l'organe de la Matiça de Budissine. Aujourd'hui son rédacteur est Hornik.

Jetons un coup d'œil sur ce que faisaient pendant ce temps les Serbes-Loujitches appartenant à la Prusse. Là, la défaillance était encore plus grande. La bureaucratie prussienne poursuivait son œuvre de germanisation avec une froide ténacité. En outre, le voisinage de Berlin, de Francfort sur l'Oder et d'autres grands centres allemands entravaient tout développement national. Les événements de 1848 furent presque aussi profitables aux Serbes prussiens qu'aux Serbes saxons. La noblesse de ce pays voulant combattre la propagande politique à laquelle se livraient les démocrates de Francfort, fonda à Chociebusz un journal conservateur : *Bramborshi Serbski Czasnik* (journal serbe du Brandebourg). La direction en fut confiée à Nowka, puis en 1852 à Pank. Plusieurs patriotes, et entre autres les prêtres Schindler et Cwar, encouragés par cet heureux début, se mirent à publier des livres populaires en langue serbe. Vers la même époque, la jeunesse serbe qui fréquentait le gymnase de Chociebusz fonda une société patriotique sur le modèle de celle qui existait au gymnase de Budissine. Enfin en 1857, le docteur Tschirner directeur du gymnase de Chociebusz, parvint à obtenir du gouvernement prussien l'autorisation de fonder une chaire de langue serbe. C'était, comme on le voit, un heureux commencement.

Les victoires remportées par la Prusse en 1866, et en 1870-71 eurent pour résultat immédiat l'unification de l'Allemagne. La germanisation des Slaves fut poursuivie avec une plus grande vigueur qu'aupara-

vant[1]. « Il est impossible (disait il y a quelques années M. de Bismark en plein parlement) de concilier les bienfaits de la culture allemande, avec l'existence de la race slave dans des provinces appartenant à la Prusse. »

Quand on voit les efforts persévérants tentés par ce petit peuple perdu au milieu des Allemands, opprimé depuis des siècles et laissé à lui-même, pour sauver d'une ruine complète sa langue maternelle, on ne peut s'empêcher d'éprouver pour lui de l'admiration, et il est difficile de ne pas croire à la vitalité de la race slave.

Finissons en disant quelques mots sur le serbe-loujitche. Cette langue tient le milieu entre le tchèque et le polonais. Elle est la seule, croyons-nous, de tous les dialectes slaves, qui, avec le slovène, ait conservé le duel[2]. La liturgie se sert encore des lettres allemandes; mais depuis une vingtaine d'années la littérature laïque emploie l'alphabet latin.

1. Constatons en passant que les triomphes remportés par les Allemands sur la France sont autant de défaites pour les Slaves allemands. Cette considération ne doit qu'augmenter la sympathie naturelle que nous avons pour ces derniers.

2. Le duel existait dans l'ancien slavon.

III

LITTÉRATURE SLOVAQUE

Les Slovaques jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. — Oppression des Magyars. — Tendances séparatistes des Slovaques. Bernolak, Sztür, Hurban, Hodja. — Révolution de 1848. — Situation actuelle des Slovaques[1].

Le royaume de Hongrie compte une population de 4,531,000 Magyars, 2,500,000 Roumains, 1,500,000 Allemands et 7 millions de Slaves, dont 1,958,825 Slovaques. Il en résulte que 4,531,000 Magyars font la loi à 7 millions de Slaves. Un écrivain allemand, ennemi de la cause slave, et qui, partant, ne peut pas être taxé de partialité[2], dit à ce sujet : « Les Magyars, laissés à eux-mêmes, ne pourraient pas exister plus d'un mois... Par le mot *liberté*, ils entendent la liberté

1. A consulter : *Slovnik nauczny*, déjà cité. — *Obzor istorii slavianskich literatur*, déjà cité. — Sasinek : *Die Slovaken* (Prague, 1875). *Golos*, article de M. Makuszef (nº 231), 1872. Picz : *Histoire politique et littéraire des Slovaques depuis un siècle.* (*Slavianski Sbornik*) tomes I et III.

2. *Œsterreich und Ungarn*, von Arcolay (1870).

du noble (car tous les Magyars sont nobles)... Il suffit d'être Magyar pour être au-dessus des lois. » Les Magyars[1] sont de race touranienne. Isolés au milieu des peuples slaves qui les entourent, ils ne se maintiennent que par la violence. La faiblesse de leurs sujets fait leur force. Du reste, ils en conviennent eux-mêmes. Le décroissement de la population magyare est un fait attesté par le *Statistiches Jahrbuch.* Dans une séance de l'Académie magyare, en 1873, un membre s'écriait : « Nous périssons ! la statistique le prouve; nous marchons d'un pas rapide au tombeau ! »

Les Slovaques ont pour voisins : à l'est les Moraves, au nord les Polonais de Galicie, et à l'ouest les Petits-Russiens. Les principaux centres ou *stoliças* sont : Trentchine, Orava, Liptof, Zvolen, Turcz, Nitra, Trnava, Spisz et Zemline. Ce peuple se divise en 1,318,825 catholiques et 640,000 protestants. Les catholiques sont plus nombreux dans le comitat de Koschitz et les autres comitats de l'est; les protestants sont en majorité dans la partie occidentale. Les Slovaques du comitat de Spisz sont appelés *Tchopaques*, du pronom *tcho* (que), ou *Majouranes* de la chaîne des Majours. Ceux du comitat de Zemline sont appelés *Tsotaques*, du pronom *tso* (que)[2]. Les Slovaques des environs de Honta et de Novogorod, portent le nom de *Trpaques*, de l'adverbe *trpau* (maintenant).

Les principales colonies allemandes sont : Presbourg, Saint-Georges, Bösing et Modern. Elles datent du milieu du treizième siècle. On trouve aussi

1. Chez nous, on est porté très souvent à confondre les Magyars avec les Hongrois, ce qui n'est pas la même chose.

2. Comme en polonais.

des colonies tchèques, qui se sont formées vers le milieu du quinzième siècle. A cette époque, la reine de Hongrie Élisabeth, pour se défendre contre le roi de Pologne Wladislaw, appela à son secours les chefs hussites Iskra, Pancrace et Komarovsky. De nombreux hussites les suivirent; ils s'établirent définitivement dans ce pays et ne purent être soumis que par Mathias Corvin.

Le pays des Slovaques (*Provincia Vagi*) formait autrefois une principauté apanagée qui reconnut d'abord la suzeraineté du prince de Moravie, puis celle de la Pologne (907-1009), et enfin celle de la Hongrie. Au quatorzième siècle, elle était administrée par des palatins. Les Slovaques étaient alors très étroitement unis avec les Tchèques. La jeunesse fréquentait l'université de Prague. Un Slovaque, Jansénius, fut recteur de cette université; un autre, Laurentius Vavrjiniec, y fut professeur. Les hussites qui vinrent en Hongrie au quinzième siècle, apportèrent avec eux une traduction de la Bible et des livres liturgiques en tchèque. Le nombre de ces colons augmenta après la bataille de la Montagne-Blanche; les liens qui unissaient ces deux pays slaves ne firent que se resserrer; les savants slovaques continuèrent à regarder la Bohême comme leur patrie, et enrichirent de leurs œuvres la littérature tchèque.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le tchèque fut la langue littéraire des Slovaques. Antérieurement il avait été la langue diplomatique de la Hongrie. On a même conservé un certain nombre de décrets rendus en tchèque par les rois de Hongrie. Cette langue se parlait à la cour et aux diètes, et elle était familière à Mathias Corvin, qui avait été élevé à Prague.

Cet état de choses dura jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Joseph II, dans son désir de germaniser tous les pays de l'Autriche, essaya d'introduire l'allemand en Hongrie. Cette tentative ne réussit pas, la noblesse magyare ayant exigé que la langue fût officielle. En 1790, la diète décida que le hongrois serait employé dans les universités. En 1830, il fut introduit dans l'administration, et en 1844 dans la diète elle-même et dans les écoles.

La noblesse magyare, comprenant qu'elle devait lutter sans cesse et par tous les moyens, si elle ne voulait pas être débordée, n'épargna rien pour consolider et étendre les concessions qu'elle avait obtenues. Elle réussit à avoir une académie, un musée, un théâtre et plusieurs sociétés littéraires. La noblesse slovaque la soutint dans cette œuvre patriotique. Devenue hongroise à son tour, comme la noblesse tchèque était devenue allemande, elle fit plus de mal à son peuple que les Magyars eux-mêmes. Elle s'étudia à représenter les patriotes slovaques comme des panslavistes dangereux; non-seulement elle méprisa sa langue, mais encore elle persécuta tous ceux qui s'occupaient de littérature. Les Magyars ayant des auxiliaires précieux, réalisèrent facilement leur programme, et bientôt le slovaque ne fut plus enseigné que dans les écoles primaires.

Le Magyar est plein de mépris pour le Slave en général, et surtout pour le Slovaque. Il les regarde comme des êtres inférieurs, grossiers et incultes. « *T'oth nem ember*, » dit-il [1]. Du reste, cette infériorité, en tant qu'elle existe, n'a rien d'étonnant. Le

1. Le Slave n'est pas un homme.

peuple slovaque, depuis longtemps, a été abandonné par ses protecteurs naturels. La noblesse est devenue hongroise, la bourgeoisie et les marchands tiennent à passer pour Allemands. Seuls, le clergé protestant et quelques patriotes ont lutté contre l'envahissement de ces éléments étrangers. Le mouvement de renaissance qui se produisit en Bohême sur la fin du siècle dernier ne fut pas perdu pour les Slovaques. Un des premiers ouvrages de Shafajik fut un *Recueil de chansons slovaques*. Un peu plus tard, Kollar publia un second recueil beaucoup plus volumineux (*Narodnié Zpiewanky Slowaku w Uhrach*). Les Slovaques sont un des peuples slaves qui possèdent le plus de chansons; les Allemands eux-mêmes avouent l'intérêt qu'elles présentent, soit au point de vue de la mélodie, soit au point de vue de la variété des sujets. On y trouve encore certaines allusions mythologiques, mais, ce qui en fait leur caractère principal, c'est la simplicité d'une vie toute patriarcale.

Le réveil de l'esprit national eut encore d'autres conséquences. Parmi les esprits les plus éclairés, les uns voulurent continuer à travailler en commun avec les Tchèques; les autres, plus téméraires dans leurs espérances, se crurent assez forts pour rompre le lien qui les unissait à la Bohême, et pouvoir créer une littérature indépendante, Le clergé catholique se mit à la tête de ce mouvement séparatiste. Mais, comme presque chaque comitat possédait un dialecte qui lui était propre, chaque novateur s'efforça de faire prévaloir celui qu'il connaissait le mieux. Le prêtre Bernolak donna le signal de ce schisme littéraire, et publia en latin une grammaire slovaque. Il fut secondé par le cardinal Rudnay, primat de Hongrie. Le chanoine

Palkowicz termina le dictionnaire commencé par Bernolak et traduisit la Bible dans le dialecte de Nitra. Ce dialecte prit alors le nom de « langue bernolaque ». Le prêtre Holy, un autre de ses disciples, traduisit la *Batrachomiomachie*, les *Églogues* de Virgile, son *Énéide* et les *Satires* d'Horace. Il composa aussi des idylles, des odes, des élégies originales et les poèmes épiques : *Swatopluk*, *Cyrillo-Metiodada* et *Slaw*.

Les protestants, prévoyant l'influence désastreuse que ce schisme pouvait exercer sur l'avenir littéraire et national de leur peuple, s'efforcèrent de le combattre. En 1803 ils fondèrent une société qui avait pour but de publier et de répandre des livres populaires écrits en tchèque. Un peu plus tard ils obtinrent au lycée de Presbourg la création d'une chaire slave et tchèque qui fut confiée à un autre Palkowicz.

Les bernolakistes avaient contre eux les esprits les plus éclairés. Dobrovsky, Kollar, Shafajik étaient Slovaques; toutefois la Bohême a le droit de les compter parmi ses enfants et de s'enorgueillir de leurs travaux. Kollar comprenait que cette rupture entre les deux peuples condamnait fatalement la littérature slovaque à l'isolement et à la stérilité. Il disait, dans la préface qu'il avait mise en tête de son recueil de chansons slovaques : « Un des principaux obstacles au progrès de l'instruction chez les Slaves, c'est la multiplicité des dialectes. Chez les Slovaques de Hongrie, il y a presque autant de dialectes que de grands centres et de comitats. Cette diversité, qui résulte de la situation géographique du pays et du voisinage de peuples étrangers, est encore plus frappante par suite de la décadence de la littérature et des tendances

nouvelles de quelques écrivains qui veulent élever les patois de village à la hauteur d'une langue littéraire. Ces malentendus les perdent, mais ils mériteraient en outre un châtiment public, car ils entravent le développement de trois à quatre millions d'hommes pour cinquante ans ou un siècle; ils les fractionnent à l'infini et produisent une vaine confusion dans les esprits. Chacun croit qu'il écrit et parle le mieux le slovaque... »

Un autre patriote, Tablic, dans un article sur les liens littéraires qui attachent les Slovaques aux Tchèques et aux Moraves, s'efforce de prémunir ses compatriotes contre les dangers de ce schisme littéraire, et leur conseille d'étudier le tchèque. Ces dangers étaient en effet si graves, que Palacky lui-même jugea nécessaire d'entrer en lice et de se faire le champion de cette union. En 1829 il écrivait que la littérature slovaque ne pouvait trouver en elle-même les forces matérielles et intellectuelles nécessaires à son développement, et que le Bernolakisme ne servait que les intérêts des Magyars.

Malheureusement ces sages conseils n'ont pas été suivis, et ce schisme menace de durer éternellement. En 1836, Holy, disciple de Bernolak, fonda un recueil littéraire *Hronka*, qui devint l'organe du parti séparatiste. En 1845, Louis Sztür, parvint à obtenir l'autorisation de fonder un journal politique : *Slovenské narodnïé Novini*, qui avait un supplément littéraire : *Orol Tatranski* (l'Aigle de Tatra [1]); il se servit pour rédiger ces journaux d'une sorte d'amalgame composé des dialectes de Touretz, de Liptof et de Trent-

1. Il dut cesser ces deux publications en 1848.

chine. Mais comme cette langue populaire était peu développée, il dut, pour combler les lacunes, créer des néologismes et de nouvelles formes grammaticales qui en firent une langue artificielle et incompréhensible. Les Slovaques eux-mêmes s'en moquaient et l'appelaient « un mélange de radis de Touretz et de fromage de Liptof ». Sztür fut aidé dans sa tâche par deux autres patriotes slovaques : Hurban et Hodja. Hurban, pasteur évangélique et collaborateur de Sztür, publia son récit de voyage en Bohême et en Moravie, puis les almanachs *Nitra* et *Svatoplukovci*. Hodja, autre pasteur, voulut faire dominer le dialecte de Liptof. Il publia quelques livres dans ce dialecte, un ouvrage latin : *Epigenes slovenicus*, où il exposa ses idées sur la forme à donner à la langue littéraire slovaque, et enfin un recueil de nouvelles populaires.

Le Bernolakisme fut aussi soutenu par la Société des *Amis de la langue slovaque*, fondée en 1840. A cette époque, le hongrois avait été introduit dans l'administration des écoles. Le clergé catholique ne faisait rien pour combattre cette prédominance d'une langue étrangère. Seul, le clergé protestant résistait. Dans les écoles catholiques, l'enseignement était donné en hongrois. En revanche, les instituteurs protestants n'apprenaient à leurs élèves que ce qui leur était nécessaire pour affronter la visite des inspecteurs. Mais la situation était fort embarrassante, car les inspecteurs étaient hongrois, et le consistoire protestant de Pesth subissait la pression de la noblesse magyare. En 1841, il fut sévèrement défendu d'enseigner le slovaque dans les écoles supérieures, les lycées et les gymnases. Ce décret fut rendu sur

les instances de l'inspecteur général de l'église évangélique, Zaï[1], qui, avec Kossuth, alors directeur du journal radical *Pesti Hirlap*, était l'agent le plus actif de la *magyarisation* des Slaves. Zaï poussait si loin le fanatisme, qu'il accusa de crime d'État l'instituteur de Lévotcha, pour avoir appris en secret le slovaque à ses élèves.

Le clergé protestant, dans cette conjecture critique, envoya une députation à l'empereur (1842). Elle fut reçue par le prince de Metternich, qui promit de s'occuper de cette question, mais rien ne fut fait, grâce aux efforts de la noblesse magyare.

La révolution de 1848 eut aussi son contre-coup dans les comitats slovaques. Lorsque Kollar et ses amis, désespérés, abandonnèrent la lutte, Sztür et Hurban se mirent à la tête du parti national. Le programme politique de Hurban consistait à faire alliance avec les autres Slaves de l'Autriche, et à organiser une contre-révolution destinée à lutter contre les Hongrois, et à défendre les intérêts dynastiques de la maison de Habsbourg. Dans ce but, il réunit un *meeting* à la suite duquel on rédigea un *memorandum* qui devait être présenté à l'empereur et à la diète de Pesth. Hurban réclamait pour les Slovaques des droits égaux à ceux que possédaient les Magyars, entre autres la faculté de se faire représenter à la diète générale et d'avoir en outre des diètes locales. Le gouvernement hongrois, irrité de pareilles prétentions, fit rechercher les auteurs de ce projet. Hurban, Hodja et Sztür durent prendre la fuite. Ils se réfugièrent à Vienne où ils fondèrent un *gouver-*

1. Le baron Zaï était le fils d'un Slovaque.

nement national slovaque, et réunirent des volontaires. Ces derniers, commandés par Bloudek et Zach[1], pénétrèrent jusqu'à Nitra. Après plusieurs rencontres avec les Hongrois, ils durent se retirer sur le territoire morave.

Quelque temps après éclata l'insurrection hongroise. Chose étrange, cette insurrection eut le don de passionner et de diviser tous les Slaves. Pendant que les Polonais, représentés par Bem et Dembicki combattaient avec les Hongrois, pendant que les Viennois forçaient leur souverain à quitter sa capitale, les Russes, les Croates de Jelaczic et les Slovaques sauvaient la maison de Habsbourg. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que les récompenses furent accordées aux insurgés, et que les libérateurs, malgré les promesses réitérées qui leur avaient été faites, furent sacrifiés.

J'ai déjà dit plus loin comment l'Autriche appliqua la fameuse loi d'égalité (*Gesetz der Gleichberechtigung*), et comment la Constitution de 1849 limita les droits des diètes provinciales. L'autonomie des divers peuples qui constituaient l'empire d'Autriche fut étouffée par la centralisation, et la littérature étranglée par la censure. Les Hongrois qui ne pouvaient pardonner aux Slovaques d'avoir pris les armes contre eux, se vengèrent cruellement. La littérature slovaque opprimée, tomba en pleine décadence. Sztür, le seul écrivain qui ait survécu, renonça à ses tendances séparatistes. Il écrivit désormais en tchèque, et perdant tout espoir, se lança dans la propagande panslaviste. Dans une brochure qui fit beau-

1. C'est le même qui a commandé une division de l'armée serbe, dans la campagne de l'an dernier.

coup de bruit : *Le slavisme et le monde de l'avenir* (1863), il attribue la décadence de la race slave à la prédominance du régime de la famille sur le principe de l'individu. Il croit toutefois qu'un grand avenir est réservé à cette race. Cet avenir ne peut être atteint que par une grande fédération qui engloberait tous les Slaves sans distinction et serait placée sous le protectorat de l'Autriche ou celui de la Russie. Cette dernière combinaison lui paraît préférable. Il se tait toutefois sur les moyens à employer pour arriver à cette fédération, et sur le *modus vivendi* qui relierait tous ses membres entre eux. Comme Kollar, il n'admet que l'existence possible de quatre grandes langues slaves : le russe, le polonais, le tchèque et le serbe. Dans son travail sur les chansons et les contes populaires slaves (1853) fait à l'aide de matériaux qu'il recueillit pendant qu'il occupait la chaire de langues slaves à Presbourg, et qui est un des meilleurs ouvrages que l'on possède en ce genre, il cherche à mettre en évidence le caractère d'unité qu'offre le génie slave.

Sztür eut des disciples et des adversaires. Citons parmi ces derniers, le prêtre Martin Hattala, maintenant professeur à l'Université de Prague. Hattala, malgré les dures leçons de l'expérience, essaya de relever l'indépendance de la langue slovaque, et continuant les funestes traditions du Bernolakisme, chercha à élever le dialecte de Zvolen à la hauteur d'une langue littéraire. Il fut appuyé par d'autres prêtres catholiques : Radlinski, Palarik et Viktorine. Ce nouveau schisme, rebelle à toute alliance avec les Tchèques, fut vivement soutenu par la *Matiça* slovaque, fondée en 1863.

Depuis que le royaume de Hongrie jouit d'une autonomie complète, les Magyars persécutent encore plus violemment les Slovaques. La société populaire *Tatrine* a été dissoute, plusieurs journaux slovaques ont été supprimés, les gymnases transformés en gymnases hongrois. L'année dernière a vu la fermeture de la *Matiça* et des trois derniers gymnases qui étaient entretenus aux frais des patriotes. Sasinek, secrétaire de la *Matiça* et rédacteur de la *Letopis*, a dû passer la frontière pour pouvoir continuer la publication de cette revue.

Inutile d'ajouter que les Magyars encouragent les séparatistes slovaques dont les tendances favorisent on ne peut mieux leurs desseins. Ils espèrent que la branche une fois détachée de sa souche, ne tardera pas à se dessécher. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est l'obstination aveugle de ces séparatistes qui, cédant à un faux amour-propre et à leur jalousie contre les Tchèques, préfèrent s'isoler et se condamner volontairement à l'impuissance.

Leur nombre diminue toutefois de plus en plus. Ainsi Hattala, le chef de ce parti, travaille aujourd'hui à appliquer les résultats de la philologie slave à la langue sloveno-tchèque, et ses travaux ont considérablement élargi le domaine de la linguistique slave. Il est actuellement professeur à l'Université de Prague.

La littérature slovaque, pendant les quelques lueurs de liberté qui ont brillé, a eu cependant le temps de fournir quelques poètes et quelques écrivains. Palkovicz et Tablic ont publié des recueils de poésie. Le prêtre Chaloupka, au point de vue de la beauté de la forme, doit être placé en tête des poètes slovaques.

Ses poésies lyriques et ses ballades sont ce que la littérature slovaque possède de mieux dans ce genre. Kral, bien qu'inférieur au premier, est aussi populaire. Sa ballade *Zverbuvanı*, qui dépeint la tristesse du jeune Janko enrôlé dans les hussards, est chantée dans les campagnes. Le prêtre Sladkovicz, né en 1820, est d'un mérite égal à Chaloupka et le dépasse même. Voici la traduction d'une de ses petites poésies : *Prosba* (la Prière).

Chante, ma sœur, chante-moi, mais avec la voix de ta mère ; les sons slovaques seuls me tranquillisent et rafraîchissent mon âme,

Chante-moi, chante, oh ! chante les beautés de la patrie, et par l'ardeur de ces chants réchauffe la jeune poitrine qui se refroidit.

Chante-moi, oh ! chante ma chère amie ; nous sommes encore jeunes aujourd'hui. Tu ne chanteras plus, quand la force des années aura refroidi ton cœur ardent...

Son poème *Marina*, qui renferme de grandes beautés poétiques, révèle une imitation de *la Fille de la Gloire*. Comme la Mina de Kollar, Marina est une figure allégorique : « Comme il fait bon (s'écrie-t-il) d'aimer ma chère patrie dans la belle Marina, et ma chère Marina dans ma belle patrie, et de les réunir toutes deux en un seul amour ! » *Detvan* est un poème épique dans lequel le héros, après plusieurs aventures romanesques, se déclare prêt à entrer dans le *Régiment noir* du roi Mathias, si on lui permet de garder son costume national, son Hélène et sa *valaszka*[1]. Un autre petit poème *Miliça*, dont l'hé-

1. Bâton surmonté d'une hachette que portent ordinairement les paysans slovaques.

roïne est une Serbe, est beaucoup plus faible. Parmi les poètes contemporains, citons : Zaborsky, Jello, Palarik, Kouzmani, Pauliny-Toth, etc. Zaborsky a essayé du drame et de la satire. Jello a choisi pour sujet de son poème *la chute de Milidouch*, la lutte des Slaves de l'Elbe contre les Germains. Pauliny-Toth, mort l'an dernier, était aussi varié que fécond. Il a abordé tous les genres : le journalisme, la politique, la poésie, la tragédie et le récit historique.

Kalinczak, dans ces romans, étudie la situation du pays et ses rapports sociaux avec la Hongrie. Un de ses plus beaux a pour titre : *la Restauration*. Le théâtre slovaque a pour représentants Palarik, qui a laissé des comédies : *Incognito*, la *Réconciliation*, etc., et Chaloupka.

Palarik a publié une remarquable étude sur la solidarité slave (1862); Dohnany, une *Histoire de l'insurrection slovaque de* 1848 ; et Viktorine, une *Grammatik der slovakischen sprache* (1862). Le prêtre Sasinek, rédacteur de la *Letopis* slovaque, a fait paraître une étude sur les Slovaques d'aujourd'hui : *die Slovaken* (Prague). Hurban continue la publication de son almanach : *Nitra*.

Les journaux sont aujourd'hui très peu nombreux par suite des persécutions que les Magyars font subir à la presse slovaque. Je n'ai guère à citer que les journaux politiques : *Narodne Noviny* et le *Hlasnik*; l'*Orel* (l'Aigle), journal littéraire, l'*Obzor*, journal illustré, et le *Rarach*, journal satirique, qui paraît à Pesth. Le *Priatel Ludu* (l'Ami du Peuple) est un journal pédagogique. La *Svornost* (Concorde) de Pesth est subventionnée par le gouvernement magyare. Citons, en outre, le nom d'un grand patriote,

l'évêque Moyses, qui entretient à ses frais un journal catholique : *Cyrille et Methode*, et a dépensé de fortes sommes d'argent pour l'instruction de son peuple. J'ai déjà dit que la *Matiça*, fondée en 1863, avait été fermée en 1874. A Tyrnava se trouve une société littéraire catholique, celle de Saint-Woïtech, qui fonctionne depuis près de dix ans.

Les contes populaires slovaques ont été recueillis par Szkultete et Dobszinsky (1858) et traduits en tchèque par madame Nemcova. Les chansons slovaques l'ont été par Shafajik (1823), Kollar (1835), et par la *Matiça* slovaque (1870). Les Allemands eux-mêmes avouent l'intérêt que présentent ces chansons, soit par leur mélodie, soit par leur contenu. La plus grande partie fournirait à un artiste des thèmes fertiles en variations. J'en traduis une qui a un caractère historique :

Nitra, chère Nitra[1]
O toi, haute Nitra,
Où sont ces temps
Dans lesquels tu florissais ?
Nitra, mère des Slovènes[2]
Quand nous te contemplons,
Nous pleurons.
Tu étais autrefois
La capitale de tous les pays
Dans lesquels coulent le Danube,
La Vistule et la Moravie ;
Tu étais autrefois
La capitale du roi Svatopluk,
Lorsque sa main puissante

1. Nitra, ancienne capitale de la Moravie.
2. N'oublions pas que le véritable nom des Slovaques est : Ougro-Slovènes.

Régnait ici.
Tu étais la ville
Sainte de Méthode,
Quand, à nos pères,
Il donna la parole de Dieu[1].

Les Slovaques chantent avec beaucoup de sentiment. Ils s'accompagnent ordinairement de la *duda* ou de la *gaïda*.

1. Allusion à la conversion des Moraves au christianisme, par Méthode (863).

IV

LITTÉRATURE PETITE-RUSSIENNE

EN GALICIE[1]

Histoire de la Galicie. — Littérature. — Oppression polonaise et lutte du parti petit-russien. — Deux écrivains allemands : Sacher Masoch et Franzose. — Journaux. — Poésie populaire.

La question petite-russienne, en Galicie, est une de celles que nos écrivains polonophiles et nos organes cléricaux ont le plus embrouillées[2]. D'accord

1. A consulter : *Slovnik naucзny*, déjà cité. — *Obzor istorii slavianskich literatur*, déjà cité. — *Slavianski Sbornik* (tome I) 1875. — Golowacki : *Karpatskaïa Rouss* (Journal du ministère de l'instruction publique, juin 1875). — Journaux : *Slovo* (1877-78), *Pravda* (1877-78), *Annuaire slave* de Kief (1876-77).

2. La respectable *Revue des Deux-Mondes* a eu, pendant un certain temps, le don de commettre toutes sortes de bévues lorsqu'elle parlait de la Russie et des Petits-Russiens. Avec M. Saint-Réné Taillandier, elle prétendait que les provinces Baltiques bien qu'*allemandes* (!) au point de vue de la langue et de la nationalité, étaient russes de cœur. Avec M. de Laveleye (livraison du 15 octobre 1869), elle affirme que les *Ruthènes* forment une nationalité indépendante de la nationalité *moscovite* (!) La même chose a été répétée par MM. Delamarre, Martin et Viquesnel

avec certains publicistes polonais et la presse autrichienne, ils ont emprunté aux chroniqueurs latins de la Pologne, le mot *Ruthenia,* par lequel ces derniers désignaient la Russie-Rouge et baptisé de ce nom les habitants de cette province. Suivant les besoins de leur cause, ils disent tantôt que les Ruthènes forment une nationalité distincte et indépendante de de l'État russe, tantôt que c'est le gouvernement autrichien qui a *inventé* la nation ruthène pour l'opposer aux Polonais.

Débarrassons cette question de toute la logomachie dans laquelle l'ont empêtrée les polonophiles, et replaçons-la en quelques mots sur son véritable terrain.

La Galicie est divisée en deux parties bien distinctes par le San, affluent de la Vistule. A l'ouest de cette rivière, habitent les Petits-Russiens, qui s'étendent jusque dans le nord de la Hongrie, dans la Bukovine et à l'est des Polonais. La Galicie compte 2,444,200 Polonais[1] et 2,626,600 Petits-Russiens, plus 596,500 en Hongrie et en Bukovine. Les Petits-Russiens sont du rite grec-uni et appartiennent à la même branche qui occupe le centre et le sud-ouest de la Russie. Cette partie orientale de la Galicie était autrefois comprise dans l'antique fédération des principautés apanagées de la Russie, et

qui se sont formés à l'école de M. Duchinski, ignorant sans doute que ce dernier, *bien que de Kief*, n'a d'autorité qu'en France. (Voir aussi le *Monde*, 2 et 9 sept. 1874.).

1. Ces chiffres empruntés à la statistique du savant tchèque Krzijek (1872), sont supérieurs à ceux donnés par Shafajik (1842), Tchoerning (1851), Unfalvy (1864) et Brachelli (1867). Au point de vue de la religion, ces chiffres subiraient quelques différences, car il y a des Petits-Russiens catholiques.

avait pour capitale Halicz[1]. Les principales villes comme Halicz, Pérémysl, etc., jouèrent même un certain rôle dans l'histoire de la Russie primitive. L'invasion des Tatars brisa les liens qui l'attachaient à la Russie, et vers la seconde moitié du quatorzième siècle, elle fut occupée par le roi de Pologne Casimir le Grand[2]. Dè slors son sort fut uni à celui de la Pologne. Privée de toute possibilité de développement, la nationalité petite-russienne en Galicie s'affaiblit de plus en plus, et l'établissement du servage lui donna le coup de grâce.

La Galicie passa à l'Autriche en 1772. L'abolition du servage donna un peu de vie à ce corps endormi, et si le gouvernement autrichien n'a pas *créé* la nationalité petite-russienne, comme le prétendent nos écrivains polonophiles, il a eu du moins le mérite de l'avoir *réveillée*. Le système de polonisation appliqué pendant des siècles avait été si actif et si énergique, que jusqu'en 1848, les quelques écrivains petits-russiens que l'on peut citer[3], durent se servir du polonais ou de l'allemand. La partie la plus éclairée, composée presque exclusivement de prêtres grecs-unis, ne comprenait même pas la nécessité d'enseigner au peuple sa langue. « C'est assez, disait l'un d'eux, d'un livre de prières et d'un catéchisme. »

L'année 1848 restera célèbre dans les annales des peuples slaves de l'Autriche. Les Petits-Russiens revendiquèrent aussi leurs droits nationaux, et par

1. D'où lui vient son nom de Galicie.
2. Danilo (1237-1266), prince de Galicie et de Kief portait le nom de *rex Russiæ illustris*. Casimir le Grand prit le titre de *dominus et hæres Russiæ*, et la Galicie fut appelée *Palatinatus Russiæ*.
3. Comme Szaszkéwicz, Ilkéwicz, Léwicki.

haine contre les Polonais, se firent les défenseurs de la monarchie. La Constitution qui leur accordait des droits égaux à leurs anciens oppresseurs, imprima à la littérature petite-russienne un mouvement d'impulsion qui devait prendre de plus en plus de développement. Cette même année, les patriotes petits-russiens, en tête desquels on comptait les professeurs Zubricki, Golowacki et Kuzemski, organisèrent la *Ruska Rada*, qui devait prendre la direction du mouvement national. A l'aide de souscriptions, ils fondèrent le *Narodni Dom*, sorte de club auquel était adjoint une bibliothèque et une *Matiça* qui avait pour but de développer l'instruction populaire et la langue nationale. Les Petits-Russiens, plus modérés, et quelques Polonais fondèrent le *Ruski Sobor*, qui avait à sa tête Lawrowski, Léontonowicz et le comte Golewski. Les dissentiments qui éclatèrent entre la *Rada* et le *Sobor* amenèrent la dissolution de ces deux sociétés (1849). Pendant que les partis discutaient la question de nationalité, la *Matiça* travaillait à une grammaire et s'occupait de reconstituer l'orthographe de sa langue. Les discussions les plus vives s'engagèrent à ce sujet. L'orthographe polonaise fut rejetée d'un commun accord, mais il fallait choisir entre le slavon d'église et une orthographe purement nationale. On finit par adopter l'alphabet cyrillique. La *Matiça* voulut avoir son organe. Elle fonda la *Zara* (l'Aurore), qui après avoir publié quelques articles archéologiques et ethnographiques dut cesser sa publication. Ce n'était pas cela qu'il fallait à une littérature à peine naissante.

Les écrivains petits-russiens comprirent mieux la tâche qui leur était échue. Ils étudièrent l'histoire de

leur pays, la vie du peuple, et ne dédaignèrent pas même d'écrire des livres élémentaires. Un de ceux qui rendirent le plus de services à la littérature de son pays, fut le professeur Golowacki, maintenant président du comité archéologique de Vilna. Il publia plusieurs ouvrages littéraires et historiques. Citons surtout son recueil volumineux de chansons populaires galiciennes, qui est bien supérieur à celui de Waclaw d'Oleska. Neczuï écrivit plusieurs nouvelles, dont l'une, *Pricepa*, nous montre la tranquillité de deux familles troublée par des mariages avec des gentillâtres polonais. Zubricki publia l'*Histoire de la principauté de Galicie.* Le même sujet fut traité par le professeur Pétruszéwicz. Les poésies de Szaszkiéwicz, de Zaréwicz, de Danilo Mlaka, etc., ne sont que des versifications déclamatoires qui ne font pas assez une large part à la vie réelle et au présent. Feïdkowicz leur est bien supérieur. Il imita beaucoup la manière de Szevczenko; ses nouvelles qui sont des études de mœurs sur les habitants des Carpathes, sont meilleures que ses poésies. Mentionnons aussi les *Récits de Galicie* ou *Récits de la petite Russie*, publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, par Sacher-Masoch, auquel on ne peut pas refuser un certain talent, mais qui a mystifié de la façon la plus amusante cette respectable revue, en lui faisant croire que don Juan de Colomea, le comte Komarof, Dmitri Balaban, etc., étaient des types empruntés à la vie petite-russienne[1].

1. Où la *Revue des Deux-Mondes* a-t-elle pris que la philosophie de Sacher-Masoch représentait l'esprit national petit-russien? Il ne manque pas cependant à Paris de Russes et de Polonais qui pouvaient la renseigner à ce sujet.

En 1860, les membres de l'ancienne *Rada* réorganisés en parti de *Saint-Georges*[1], fondèrent un journal politique, le *Slovo* (la Parole), qui eut pour rédacteur Diedicki, et qui est rédigé en caractères cyrilliques. L'histoire des tâtonnements politiques qui caractérisent la conduite politique des Polonais et des Petits-Russiens en Galicie, et des manœuvres qu'ils emploient les uns et les autres, afin de se nuire réciproquement, est très curieuse et donnerait matière à tout un volume. On peut cependant la résumer en quelques mots. Ces deux partis font le plus d'avances possibles au parti constitutionnel autrichien, afin d'obtenir ses bonnes grâces. Lorsque les Petits-Russiens l'emportent, les Polonais boudent et quittent le Reichsrath. Lorsque la préférence est donnée aux Polonais, les Ruthènes font sonner bien haut leurs sympathies ukraïnophiles ou russophiles. En un mot, Polonais comme Petits-Russiens manquent complètement de tact politique. La conduite des derniers peut encore se justifier jusqu'à un certain point, car la partie intelligente qui est à leur tête se compose de quelques avocats, professeurs et popes. Opprimés pendant des siècles, ils ne sont libres que depuis la veille. L'attitude peu libérale des Polonais ne se justifie par rien ; s'ils sont inférieurs en nombre à leurs adversaires, ils les surpassent de beaucoup par leur civilisation, leur culture, leur situation sociale et matérielle. Ils devraient donc renoncer à leurs prétentions féodales qui ne sont plus de mode, et montrer que, mieux que tout autres, ils savent apprécier les bienfaits de la liberté.

1. Du nom d'un couvent petit-russien qui se trouve à Lwow.

Après 1848, les Petits-Russiens, furieux de se voir si mal récompensés de leur dévouement à la maison des Habsbourg, se tournèrent vers la Russie. Ne voulant se servir ni de l'allemand, ni du polonais, et pas davantage du petit-russien, qu'ils traitaient de langue de paysans, les lettrés se mirent à apprendre le russe; et l'un d'eux, Zubricki, écrivit son *Histoire de Galicie* en russe. Un peu plus tard, le mouvement littéraire ukraïnien qui avait à sa tête le poète Szevczenko, rédacteur de l'*Osnova* [1], trouva un écho sympathique parmi les Petits-Russiens de Galicie. Ils découvrirent tout à coup qu'ils étaient un rameau détaché de l'Ukraine, et que leur langue était commune. Le *Slovo* de Lemberg adopta avec enthousiasme cette idée, et publia même des articles empruntés à l'*Osnova*. Les Polonais en profitèrent pour rendre leurs adversaires suspects au gouvernement, et le comte Goluchowski fut nommé gouverneur de la Galicie. Ennemi déclaré des Petits-Russiens, il fit une guerre acharnée à l'alphabet cyrillique auquel il essaya de substituer l'alphabet latin. Il fut aidé dans cette guerre d'intolérance par un célèbre savant tchèque, Jos. Ireczek. Le professeur Golowacki se vit privé de sa chaire. Persécuté pour avoir pris part au Congrès de Moscou, il dut se réfugier en Russie avec Livczak, rédacteur du journal humoristique, le *Strachopoud*. Lors de l'insurrection de 1863, le mouvement ukraïnien commença à être mal vu dans les sphères officielles de Saint-Pétersbourg, et Szevczenko fut exilé. Mais les écrivains ukraïniens trouvèrent en Galicie une seconde patrie; leurs

1. Cette revue paraissait à Pétersbourg.

œuvres, prohibées par la censure russe, parurent à Lemberg, et la mémoire de Szevczenko est encore l'objet d'un culte ardent en Galicie. A l'*Osnova* succéda la revue *Pravda* (Vérité), rédigée par Neczuï, qui y fit paraître ses nouvelles.

Lors de la seconde nomination du comte Goluchawski, les Petits-Russiens se voyant sacrifiés aux Polonais, se tournèrent de nouveau vers la Russie. Dyedicki publia dans le *Slovo* et son annexe : *Listy do hromad* (Lettres aux populations des campagnes), une série d'articles destinés à prouver que le Petit-Russien pouvait apprendre le russe en une heure. Journaux et revues parlèrent à l'envie de la littérature russe, dont ils connaissaient à peine les premiers éléments. Klimkowicz et Lowaczek fondèrent à Vienne un journal : *Slavianska Zara* (l'Aurore slave), qui avait pour but de prouver que le peuple petit-russien de Galicie était un membre de la grande famille russe. Quelques panslavistes russes leur répondirent, et ce fut tout.

En 1867, le comte de Beust autorisa la diète galicienne où la grande majorité était polonaise, à examiner dans quelle mesure les *Ruthènes* avaient le droit d'être considérés comme une nationalité. Les Polonais, naturellement, optèrent pour la négative, et le petit-russien fut expulsé des écoles. Le découragement s'empara du parti de Saint-Georges; quelques-uns de ses membres qui avaient à leur tête le métropolitain actuel, Mgr Sembratowicz, formèrent le parti des *politiques* ou des *flüger*, ayant un programme purement national, et décidés à ne plus rien demander ni aux Russes, ni à l'Ukraine. D'autres recherchèrent l'alliance des autres Slaves de l'em-

pire, et le congrès slave de Prague (1868), compta parmi ses membres le doyen Kaczala, Pawléwicz, l'historien Pétruszéwicz et Diedicki. Enfin, à côté de ce parti panslaviste et du parti national-clérical de Saint-Georges, se forma le parti national-libéral, ayant à sa tête Lawrowski, vice-président de la diète et le député Naumowicz, auteur de petites brochures populaires. Ce dernier parti entama des négociations avec les Polonais. Il demandait l'emploi du petit-russien dans les tribunaux, l'administration et dans les écoles primaires, là où dominait l'élément petit-russien, ainsi que la création d'un séminaire à Lwow. Moyennant ces conditions, ils s'engageaient à aider les Polonais à obtenir l'autonomie de la Galicie.

Le parti polonais de la diète nomma une commission qui devait s'entendre avec les Petits-Russiens. Les pourparlers durèrent un an. Le parti aristocratique polonais qui avait à sa tête M. Zemialkowski, ne voulait pas entendre parler de concessions. Le parti démocratique, qui avait pour chef M. Smolka, ne demandait pas mieux, au contraire, que de s'entendre avec les Petits-Russiens. Du reste, le mauvais vouloir des rétrogrades était visible. Dès la première séance, un des membres polonais de la commission, le professeur Kabat, proposa d'ajouter au premier paragraphe du traité, que « la Russie galicienne se regardait dé sormais comme formant une partie indissoluble avec Cracovie. » C'était demander aux Petits-Russiens de nier leur nationalité. Ceux-ci naturellement refusèrent. Les journaux polonais allèrent plus loin. Le *Dziennik Polski* prétendit qu'admettre l'emploi du petit-russien à l'Université de Lwow, c'était « ouvrir des chaires moskovites. » Le *Dziennik Lwowski* affirma

que les concessions demandées par les Petits-Russiens « étaient autant de pas vers l'anéantissement des Polonais en Galicie. » Comme on le voit, les Polonais sont encore loin d'avoir pour les autres cet esprit de justice qu'ils réclament pour eux-mêmes. L'accord tenté par le parti de Lawrowski n'eut pas lieu, et la diète de Lwow se contenta de voter un subside de 3,000 florins au théâtre petit-russien, et un autre de 1,000 florins à la société *Prosvita*, qui, constituée en 1867 par les professeurs de gymnase et de l'Université de Lwow, s'emploie activement à développer l'instruction parmi le peuple. Du reste, l'entente n'existait pas davantage entre les Petits-Russiens eux-mêmes. Ils en étaient encore à discuter sur la question de savoir si leur peuple devait être regardé comme une fraction du peuple russe, ou comme une nationalité distincte.

L'avènement du ministère de Hohenwart réveilla les espérances des Polonais qui, voulant à tout prix arriver à l'autonomie, engagèrent le parti de Lawrowski à s'unir à eux. Un journal petit-russien, l'*Osnova* (Fondement), qui venait d'être fondé non sans quelques subsides officiels (1871), soutenait la même thèse et prêchait l'union des deux partis. Lawrowski répondit avec beaucoup de justesse que les Petits-Russiens formaient non pas un parti, mais un peuple, et qu'il ne pouvait prendre d'engagements sans des garanties positives. Les avances faites par le journal polonais, le *Kraï* (le Pays), le plus orthodoxe de tous en fait de polonisme, n'eurent pas plus de succès.

Lorsque le parti centraliste, pour faire échec aux fédéralistes, inventa les élections directes, les Polo-

nais qui redoutaient d'être en minorité, combattirent ce nouveau mode électif de toutes leurs forces. Les Petits-Russiens auxquels il profitait, se rangèrent du côté des centralistes. En 1872, la *Ruska Rada,* organe du parti de Saint-Georges, envoya à Vienne une adresse signée par plus de trois cents *hromad* (communes). L'organe du parti des jeunes, *Pravda* appuya cette démarche. La loi fut votée ; les Polonais s'abstinrent de siéger au *Reichsrath* et les Petits-Russiens n'en eurent aucun profit. D'un autre côté, l'animosité qui régnait entre les deux peuples, ne fit qu'augmenter. Les journaux polonais, furieux de l'échec que leur politique avait subi, redoublèrent de violence envers les Petits-Russiens. Ils ne virent partout que « agents russes, menées panslavistes, roubles russes, etc. » Le parti de Saint-Georges qui avait arboré sur la cathédrale un drapeau de deuil, le jour où les Polonais célébraient l'anniversaire de l'union de Lublin, fut traité de « faction impie (!) », et les autres partis petits-russiens de : moskalophiles ou d'ukraïnophiles. Etrange manière de comprendre le principe des nationalités !

Nos journaux cléricaux et polonophiles parlent très souvent des intrigues du gouvernement russe qui entretient des agents en Galicie, ainsi que des tendances panslavistes des Petits-Russiens. Je ne vois dans tout cela rien de fondé. Les Petits-Russiens, selon les besoins de leur cause, sont russophiles, ukraïnophiles ou austrophiles. Ils parlent quelquefois des liens ethnographiques qui les unissent avec la Russie, mais ils ne connaissent pas le premier mot de la littérature russe.

Les poètes contemporains de la Galicie ne sont

guère nombreux et méritent à peine d'être cités. Deux d'entre eux : les prêtres Gouszalevicz et Mohilnicki sont membres de la diète de Lwow et du Reichsrath. Oustianovicz a laissé quelques poésies fugitives. Citons encore Szerbecky un poète populaire, Feldkowicz un officier, Slavicz et Maria Sionska (anonyme).

La littérature allemande, en Galicie, compte un coreligionnaire de Sacher-Masoch, Französe de Brody, dont les esquisses : *Aus Halb Asien* (1876) démontrent suffisamment par leur titre qu'elles ne sont que des descriptions faussées de la vie petite-russienne.

Les principaux journaux petits-russiens, en Galicie, sont : *Pravda*, organe du parti national et anti-russe ; le *Slovo*, organe du parti de Saint Georges, qui polémise sans cesse avec les journaux polonais, et quelquefois même avec les journaux russes ; il est dirigé aujourd'hui par Ploczansky. Le journal *Russkaïa Rada*, qui est rédigé avec la collaboration du député Naumovicz, est consacré au peuple. Un autre journal, *Nauka* (la Science), a les mêmes tendances. Citons encore les deux journaux : *Uczitel* et *Lastovka*, et un pour le clergé, *Sion*. Le couvent synodal de Saint-Georges publie un annuaire. La société *Prosvita* et celle de Kaczkowski publient des livres pour le peuple. Les Petits-Russiens ont réussi à obtenir quelques écoles, une école normale, un théâtre et une chaire à l'université, qui est occupée par le prêtre Ogonowski, bien connu par ses travaux philologiques.

Toutefois, la vie politique et intellectuelle des Petits-Russiens me semble gravement compromise dans l'avenir, ou ne fera jamais que végéter. Ce peuple,

séparé de ses frères de Russie par une formidable barrière politique, qui n'a pas de traditions littéraires et commence à renaître, n'a pas seulement l'avantage de posséder une langue suffisamment développée. Autant le petit-russien est flexible et harmonieux dans sa riche poésie populaire, autant il est impropre à traduire les besoins d'un peuple qui se civilise. Il lui faudra encore bien des années pour qu'il devienne une langue littéraire. Sa grammaire et son orthographe ne sont pas encore fixées. Prenez, par exemple, le *Slovo* et la *Pravda.* La langue du premier est du russe tout pur, ce n'est que la terminaison des infinitifs qui lui donne un peu de couleur locale. La langue du second serre de plus près, il est vrai, le petit-russien; mais pas plus que celle du *Slovo*, elle n'est compréhensible pour le peuple. Enfin, les Petits-Russiens n'ont pas de plus grands ennemis qu'eux-mêmes. Ils ne savent ni ce qu'ils veulent ni ce qu'ils sont. Les uns tournent les yeux vers la Russie; d'autres veulent se réunir à leurs frères de l'Ukraine; enfin les troisièmes prétendent ne relever que d'eux-mêmes.

Les Petits-Russiens de la Hongrie ne datent leur réveil national que de 1850 avec Dobranski, qui défendait leurs intérêts politiques, et les poètes Pavlowicz et Douchnowicz. Rakovski, Sabof, Rimak, etc., publièrent des livres à l'usage du peuple. En 1864, les patriotes créèrent *la société de Saint-Basile*, dont le but principal était de développer l'instruction parmi le peuple, et fondèrent deux journaux : *Svetlo* (la Lumière), et un journal humoristique, *Sova;* mais ces journaux furent supprimés par les Magyars. Aujourd'hui ils possèdent le *Karpat*, qui emploie les

caractères cyrilliques; quant à la *Société de Saint-Basile,* son existence est bien menacée.

L'étude comparative de la poésie populaire des Petits-Russiens de Galicie et de celle de l'Ukraine serait une preuve suffisante pour démontrer la similitude ethnographique qui réunit ces deux rameaux séparés[1]. Dans l'un comme dans l'autre, on retrouve des thèmes identiques, et cette beauté de la forme, cette richesse de sentiments qui fait de la poésie petite-russienne l'égale de la poésie serbe. Je ne parlerai pas ici des chansons rituelles qui se chantent à la veille de Noël, aux fêtes de Pâques, à la Saint-Jean, etc., et dans lesquelles on ne trouve plus que quelques faibles traces d'antiquité, sans signification réelle. La Galicie, qui n'a pas été le théâtre des luttes sanglantes et des expéditions aventureuses des Cosaques, et des révoltes des Haïdamaques, ne pouvait pas avoir ce répertoire aussi riche que varié de *doumas* historiques que l'on trouve en Ukraine. On voit cependant qu'elle a prêté une oreille attentive à ce qui se passait au-delà de la frontière, dans les steppes, et qu'elle a gardé un écho fidèle des chants qui retentissaient en Ukraine. Les bandouristes et les *Kobzars* de cette région ont dû parcourir la Galicie. Celle-ci, en effet, connaît la mort du célèbre hetman Wisniowiecki que l'on appelait aussi le cosaque Baïda, la prise et le pillage de Varna par les Cosaques, la défaite des Polonais par Chmielnicki, la mort de Nieczaïef, de Morozenko, le massacre de Human, les incursions des Tatars, etc.

1. A consulter : *Piesni ludu ruskiego w Galicyi* de Jegota Pauli (Lwow, 1839). It. de Golowacki, *Mémoires de la société impériale des antiquités russes de Moscou* (1863-64-76).

Dans les ballades domestiques, on retrouve cette sévérité du régime patriarcal et ce respect pour l'honneur de la famille, qui caractérisent généralement la vie privée des Slaves. Marousenka a eu un enfant en secret. Elle veut faire disparaître le fruit de cette faute et noie son enfant dans le Danube. L'ataman, qui en est averti, convoque les jeunes filles. Toutes se présentent avec leurs couronnes de vierges sur la tête. Marousenka n'ose pas mettre la sienne, et avoue ainsi implicitement sa faute. Une autre chanson parle ainsi :

Deux bouleaux s'inclinent tout bas. Un cosaque est assis près d'une jeune fille : « O cosaque, ne viens pas me voir. On parlera mal de toi et de moi. — Je ne crains pas les mauvaises langues. Je reste à embrasser celle que j'aime. »

La mère demanda à sa fille : « Qu'as-tu fait de ta couronne? — O ma mère, en puisant de l'eau au ruisseau, ma couronne est tombée à l'eau.

— Il faut, ma fille, rassembler la *hromada*[1] ; il faut sauver ta couronne.

— Il ne faut pas, ma mère, déranger le monde; il faut dire toute la vérité. Un cosaque, un jeune cosaque est venu et a enlevé ma couronne verte. »

Les chansons d'amour sont en tout point ressemblantes à celles de l'Ukraine.

Pourquoi me poursuis-tu, quand tu as une autre maîtresse? Je ne poursuis pas celui que je n'aime pas. Je ne veux pas, comme toi, en aimer dix à la fois.

Tu me jurais que tu n'aimais personne, et cependant tu as une autre maîtresse. Pourquoi me poursuivre? Je ne veux pas comme toi en aimer dix à la fois.

Ma voisine m'a dit qu'elle avait de toi un anneau. Puisque

1. Réunion des paysans d'un village.

tu lui fais la cour, pourquoi me poursuivre? Je ne veux pas comme toi en aimer dix à la fois.

Cesse de me tromper; je ne veux pas vivre avec quelqu'un qui a une autre maîtresse, et qui me poursuit. Je ne veux pas comme toi en aimer dix à la fois.

Cherches en une qui te ressemble, qui te jure à toi et qui donne sa main à un autre. Je ne veux pas comme toi en aimer dix à la fois.

Cherches en une autre, je ne peux plus être à toi. Puisque tu en aimes une autre, pourquoi me poursuivre? Je ne veux pas comme toi en aimer dix à la fois.

Les chansons d'amour sont presque toujours accompagnées de la danse, comme dans le *kolo* serbe. C'est ce qu'on appelle le *korovod*. Une des formes les plus célèbres de cette danse est la *kolomyïka*[1] que les Slovaques connaissent sous le nom de *kalamaïka*. La mélodie, comme dans la *krakowiak*, est à deux temps; la chanson est formée de quatrains ou de sixtains. La *kolomyïka* est particulièrement en honneur chez les habitants des Karpathes qu'on appelle *Houtzoules*. Ces fiers montagnards, bien dégénérés aujourd'hui, étaient autrefois les Tsernogoriens de la Galicie. Les *kolomyïkas* sont très nombreuses; on en formerait des volumes entiers; mais la musique et la danse en forment le seul mérite.

1. De la ville de Kolomya.

V

LITTÉRATURE POLONAISE[1]

I

ORIGINES ET PASSÉ DE LA LITTÉRATURE POLONAISE

I. Formation et lutte des pouvoirs. — Les *Pacta conventa*. — Le latinisme et le germanisme. — Académie de Cracovie. — Scolastique. — Chroniqueurs (965-1500). — II. Le siècle d'or. — Développement politique de la Pologne. — Institution de la *szlachta*. — Affranchissement de la langue polonaise. — Le classicisme dans la prose, la poésie et la satire. — Littérature politique. — Deux fautes : établissement des Jésuites, unions de Lublin et de Brzesc. — Éloquence. — Poésie latine. — Chronique (1500-1610). — III. Influence des Jésuites. — Décadence politique et littéraire. — Mémoires (1610-1730). — IV. Siècle de Stanislas — Auguste. — Réformes. — Poésie. — Histoire. — Littérature politique. — Confédération de Targowiça. — Démembrement de la Pologne (1730-1795). — V. Napoléon et Alexandre. — Grand-duché de Varsovie. — Constitution de 1815. — Université de Wilna. — Caractère de la littérature. — Poésie. — Prose. — Mémoires. — Sciences. — Recueils périodiques (1795-1818).

L'histoire de Pologne, jusqu'à la seconde moitié du dixième siècle, n'est qu'un tissu de fictions et de lé-

1. A consulter : Szaïnocha, *Bolesław Chrobry* (Lwow, 1859).

gendes. Cette époque, du reste, n'a été que fort peu étudiée par les historiens polonais. Il est cependant à peu près certain qu'antérieurement au neuvième siècle, une tribu normande, les Lachs ou Lechs, établit sa domination sur les Slaves de la Vistule, y ébaucha une sorte d'organisation politique et sociale, puis se fusionna complètement avec eux. Vers 960, la Pologne n'était encore qu'un petit duché qui avait pour capitale Gniezno. Le prince Mieczyslaw, qui ne tenait pas à partager le sort des Slaves de l'Elbe, presque anéantis par les Allemands, se convertit volontairement au catholicisme après avoir épousé la princesse tchèque Dombrowka (965), Sous le règne de son fils Boleslaw *Chrobry* (le Brave), l'évêque de Prague, Woïciech—en latin Adalbertus—chassé de cette ville par les habitants, se réfugia en Pologne, puis alla évangéliser les païens de la Prusse orientale. Massacré par ces derniers, il devint le premier martyr et le patron de la Pologne. L'empereur Otton III vint à Gniezno, honorer les reliques de l'évêque son ami,

— Id., *Iadwiga i Iagiello* (Lwow, 1855). — Schmitt, *Dzieje Polski porosbiorowej* (Histoire de la Pologne après le partage. Lwow, 1868). — Mickiéwicz, *Histoire populaire de la Pologne* (Paris). — *Obzor istorii slavianskich litteratur*, déjà cité. — A. Mickiéwicz, *Leçons sur les littératures slaves* (Paris, 1859). — *Cours de littérature polonaise*, par Maciéïowski (Varsovie, 1852); Rycharski (Cracovie, 1868) et Kuliczkowski (Lwow, 1872). — Malecki, *Jules Slowacki* (Lwow, 1866). — Woïcicki, *Ostatni Klassyk* (Le dernier classique. Varsovie, 1872). — Siemienski, *Kilka rysow z literatury i spoleczenstwa* (Esquisses littéraires et sociales, 1848-1858. Varsovie, 1859). — Tyszynski, *Wizerunki Polskie* (Esquisses. Varsovie, 1875). — It. *Rozbiory i krytiki* (Examens et critiques. Pétersbourg, 1854). — Revues : *Niwa*, 1876-1877; *Przeglad Tygodniowy* (Revue hebdomadaire), 1876-1877 ; *Ateneum*, 1877 — *Gazeta Polska*, 1876-1877 ; *Warszawski Rocznik literacki* (Annuaire littéraire de Varsovie), 1871, 1872, 1873, 1874, 1875.

et conféra à Boleslaw le titre de roi. Jusqu'au quatorzième siècle, la Pologne s'agrandit lentement. Le principe des apanages introduit dans l'ordre de succession par Boleslaw *Krzywousty* (Bouche torse), le voisinage des chevaliers teutoniques, imprudemment appelés par Conrad de Mazovie (1225), les invasions des Tatars, les guerres avec la Lithuanie retardèrent son accroissement. Lokietek rétablit l'unité politique et se fit couronner à Cracovie [1], qui devint la capitale de la nouvelle Pologne.

A l'époque préchrétienne, la Pologne possédait les mêmes principes d'organisation que les autres États slaves. Les tribus étaient composées de familles (*rod*) habitant un même territoire (*opole*) et gouvernées, en temps de paix comme en temps de guerre, par des *starostas*. Le besoin que ces familles ont de s'unir et d'agir en commun, fait que plusieurs de ces *starostas* s'élèvent à la dignité de princes (*knièzes*). Avec l'introduction du christianisme et l'adjonction de la Petite-Pologne, les choses changent de face; on voit poindre les germes de nouvelles formes sociales qui se développent aux dépens de l'ancienne organisation slave. L'Église, représentée par le légat du pape et l'archevêque de Gniezno, avait un auxiliaire redoutable dans la personne des empereurs d'Allemagne. Appuyée en outre par les chevaliers tchèques venus en Pologne depuis le mariage de Dombrowka, et forte du prestige qu'elle avait alors, elle eut peu à peu la

1. Cracovie, auparavant capitale de la Chrobatie montagnarde, faisait partie de l'antique royaume de Moravie; conquise par les Polonais en 906, puis par les Tchèques, elle fut définitivement incorporée à la Pologne par Boleslaw le Brave. En 1596, Varsovie la remplaça dans son rôle de capitale.

haute main sur les affaires temporelles. A l'antique démocratie slave, elle substitua des corporations et des classes qui finirent par devenir des castes; en un mot, elle introduisit en Pologne tout l'attirail du féodalisme européen. Certaines circonstances politiques, comme l'assassinat de l'évêque Stanislas (1073) par Boleslaw *Smialy* (le Hardi), l'abdication de ce roi, la soumission dont son successeur fit preuve envers l'Église, puis la période des apanages, facilitèrent au clergé l'obtention d'une suprématie devant laquelle le pouvoir royal dut plier.

La noblesse, à son origine, offrait deux éléments bien distincts. Dans la Grande-Pologne (*Wielkopolska*) ou duché de Gniezno, pays froid, triste, peu fertile, les nobles, égaux entre eux, étaient pauvres et avaient des mœurs rudes et sévères. Cette noblesse portait le nom de *chodaczkowa*[1], à cause de sa chaussure en écorce. Dans la Petite-Pologne, pays riche, ayant un climat plus chaud, la noblesse, accessible à l'influence étrangère, avait des allures plus libres, était plus rétive à l'autorité royale. Le pauvre *szlachcic* de la Grande-Pologne était remplacé par le riche *pan* ou chevalier, entouré de la petite noblesse. L'établissement du siège de la royauté à Cracovie donna à la Petite-Pologne une importance définitive sur les affaires intérieures. Casimir essaya de faire disparaître ces traces de séparatisme en conciliant les us et coutumes de ces deux grandes provinces dans un statut rédigé en latin, qui fut approuvé à la diète de Visliça. Mais la noblesse, profitant des embarras de la royauté et de sa lutte contre l'Église, ainsi que de

1. En latin *caligatus*.

l'anarchie qui régna lors de la période des apanages, se débarrassa peu à peu des liens qui assujettissaient son indépendance. Elle enleva d'abord au roi le droit de prélever le *poradlne*[1]; puis, lorsque le principe de l'hérédité fut remplacé par le système électif, elle consacra son indépendance par un acte indissoluble. En 1374, à Koszyc, elle fit signer à Louis de Hongrie les fameux *Pacta conventa* qui garantissaient ses libertés, l'exemptaient du service militaire au delà des frontières et garrottaient complètement la royauté, ne lui reconnaissant plus que le droit de conférer des charges, des dignités et des titres de noblesse[2]. En outre, l'emploi exclusif du latin ayant ouvert aux politiques les horizons de l'antiquité, ils trouvèrent une grande analogie entre la constitution de la république romaine et celle de la Pologne. Ils modelèrent en conséquence leurs institutions sur celles de Rome. L'État devint la *res publica*, le roi ne fut plus que le *dispensator rei publicæ;* le sénat reçut le nom de *ordo senatorius*[3], la noblesse d'*ordo equestris*, le premier sénateur castellan de Cracovie, de *princeps senatu*, les nonces, de *tribuni*.

Les victimes de cette lutte des trois grands pou-

1. *Poradlne*, impôt de 12 gros prélevé par feux ou par charrues. La noblesse de la Grande-Pologne était si pauvre, que très souvent trois ou quatre familles devaient se réunir pour former une charrue (Szaïnocha, *Iadwiga i Iagiello*. Lwow, 1855).

2. D'après les *Pacta conventa*, le roi ne pouvait se marier sans le consentement de la noblesse.

3. Le sénat se composait des évêques, des palatins et des castellans. Les sénateurs étaient inamovibles. Les palatins étaient des gouverneurs civils et militaires à la fois, les castellans des vice-gouverneurs. Les hetmans commandaient les troupes. Les députés de la diète ou *nonces* étaient choisis dans des diètes locales (*Seïmiki*).

voirs entre eux furent naturellement les plus faibles, c'est-à-dire la bourgeoisie et les paysans. La bourgeoisie, composée surtout d'Allemands, forma d'abord une institution à part ayant ses *woïtes*, ses magistrats et ne reconnaissant d'autres lois que le code de Magdebourg. Elle joua même un rôle assez important sous le règne de Lokietek, qui s'appuya sur elle dans sa lutte contre l'Église et les princes apanagés. Depuis, cette institution déclina et il n'en est plus question dans l'histoire. Le paysan, à l'origine, était un cultivateur (*kmiec*) protégé par le pouvoir royal et payant seulement une redevance en argent (*czynsz*). Plus tard, il fut placé sous la dépendance directe de la noblesse, qui obtint sur ses terres le *jus supremum et omne dominium ducale*. Attaché à la glèbe, il perdit son titre de *kmiec*, pour prendre celui plus méprisable de *chlop*.

A l'avènement du christianisme, la Pologne, au point de vue intellectuel et littéraire, était dans une situation rudimentaire. Elle n'a conservé de cette époque aucun souvenir, aucun fragment poétique, en un mot rien qui pût nous donner une idée de son état de culture antérieurement au dixième siècle. Le clergé, qui devait instruire le peuple et lui apprendre à prier, fut naturellement obligé de cultiver la langue nationale. Mais dans ces premiers essais littéraires, dont quelques-uns nous sont parvenus, on remarque des traces visibles d'emprunts faits à la langue tchèque, ce que l'on comprendra facilement si on se rappelle que le christianisme vint de la Bohême. Saint Woïciech laissa un hymne à la sainte Vierge, qui devint le chant militaire et national de la Pologne, jusqu'à l'époque de sa chute. Cet hymne, d'abord

très court, fut augmenté plus tard d'un grand nombre de strophes, et la langue en a été depuis complètement transformée[1]. On a aussi des hymnes et des cantiques d'un prieur de couvent, André Slopuchowski ; cette poésie religieuse se fait remarquer par sa naïveté et son sentiment.

Par suite de l'état rudimentaire dans lequel se trouvait la langue nationale, le latin prit un développement exclusif et isola pour des siècles la Pologne du grand courant des idées slaves. Il devint la langue officielle et littéraire du pays, fut même employé dans la conversation et les correspondances privées. Son extension générale et volontairement admise, nous explique pourquoi les traditions poétiques du passé ne purent prendre corps dans une œuvre littéraire quelconque : elle nous explique aussi pourquoi le clergé prit en main la direction des affaires et de l'éducation. Les premières écoles furent fondées par les Bénédictins et autres ordres ; les chapitres des grandes villes eurent aussi les leurs. Ces écoles étaient divisées en *trivii* (écoles inférieures), et *quadrivii* (écoles supérieures). Casimir le Grand, après en avoir demandé l'autorisation au pape Urbain V, fonda en 1364, à Cracovie, sur le modèle de l'université de Bologne, un *Studium generale* comprenant trois facultés : une de droit romain, une de médecine et une de philosophie[2]. Mais comme les jeunes

1. La copie la plus ancienne date de 1408. Macieïowski dans sa littérature polonaise (*Pismiennictwo polskie*) en donne le texte authentique. Le professeur Nehring (*Archiv für slav. philol.* Tome I) nie que saint Woïciech ait été son auteur.

2. Voir à ce sujet, docteur Brandowski : *Fondation de l'université de Cracovie* (Cracovie, 1874).

gens appartenant aux hautes familles, préféraient fréquenter les universités de Prague, de Padoue ou de Paris, ce *Studium,* qui du reste ne répondait pas aux besoins du temps, tomba en décadence sous les règnes suivants. Le projet de Casimir fut repris par la reine Edwige. Elle obtint du pape Boniface IX, l'autorisation de créer une nouvelle chaire, celle de théologie, et l'Académie de Cracovie, réorganisée sur le modèle de l'Université de Paris, fut inaugurée par Jagiello, en 1400. Les divers privilèges qui lui furent conférés, rehaussèrent son importance, et elle compta un moment jusqu'à quinze mille étudiants. A l'origine, elle rendit de grands services au pays. De cette pépinière sortirent des écrivains, des légistes, des diplomates et des savants dont le nom a passé à la postérité. Jean de Glogow (mort en 1507), un de ses professeurs, commentait Aristote et posait les premiers principes de la phrénologie. Martin d'Olkusz, un autre professeur (mort en 1540), publiait, sur l'invitation de Léon X, une réforme du calendrier romain. Grégoire de Sanok, archevêque de Lwow (mort en 1479), bien avant Bacon, voulait introduire la méthode analytique dans l'étude des sciences, et s'élevait contre les scolastiques et les dialecticiens. Ciolek ou Vitellio écrivait un traité d'optique et développait les lois de la réfraction. Kopernik (1473-1543), un élève de l'Académie, dans son ouvrage : *De orbium cælestium revolutionibus* détruisait le système de Ptolémée, et exposait les lois véritables du système planétaire[1]. Mais plus tard,

1. Les Allemands et les Polonais se disputent ce savant astronome. Ce qu'il y a de certain, c'est que Kopernik descendant

lorsque les idées marchèrent, la prépondérance de l'élément religieux et l'enseignement de la scolastique donnèrent à cette Académie un caractère étroit, routinier, puis plus tard, rétrograde, caractère qu'elle garda jusqu'à la fin. Sous sa dépendance était toute une filière d'écoles, dont les principales appelées *colonies académiques*, avaient le droit de conférer le diplôme de *baccalaureatus*.

Après ce que je viens de dire, on comprendra facilement pourquoi les premiers écrivains de la Pologne sortirent du sein du clergé. En lisant Salluste, Tacite et Tite-Live, ils apprirent à écrire l'histoire; Horace, Juvénal et Virgile leur enseignèrent les règles de la poésie. Les chroniqueurs de ce temps-là font preuve d'une grande crédulité en prenant pour de l'histoire toutes les fables qui circulaient sur l'origine de la Pologne. Dépourvus tout à fait d'esprit critique et d'élévation dans les pensées, ils sont plutôt des compilateurs. C'est ce que nous trouvons dans les chroniques de Bogufal, évêque de Posen; de Martinus Polonus, archevêque de Gniezno; de Gallus[1]; chapelain et ami du roi Boleslaw, et de Kadlubek[2], évêque de Cracovie. Leur style diffère beaucoup de celui du premier annaliste russe Nestor[3]. Celui-ci, un moine obscur, raconte d'une façon sèche et laconique ce qu'il a vu ou entendu; il écrivait en outre dans une langue encore peu développée. Les chroni-

d'une ancienne famille tchèque établie à Thorun (Thorn) pendant la domination polonaise, a fait ses études à Cracovie.

1. Gallus était-il Français ? Son nom le ferait supposer.

2. Kadlubek termina la chronique dialoguée de Mathieu aux armes de Cholew.

3. Voir sur Nestor ma *Littérature contemporaine en Russie*, pages 11 et 389.

queurs polonais au contraire vivaient à la cour, et connaissaient les pays étrangers; quelques-uns remplirent même des fonctions politiques. Ils se servaient en outre de la langue de Cicéron; Gallus écrivit sa chronique en vers. Mais ils ne doivent être consultés qu'avec réserve, excepté naturellement pour les événements dont ils ont été les témoins. Un peu plus tard apparaît Dlugosz (1415-1480), sorti de l'Académie de Cracovie, prêtre, diplomate, puis précepteur des enfants de Casimir[1]. Bien supérieur aux précédents, il a des jugements plus sains sur les événements et sur les hommes. Citons en outre un Florentin du nom de Buonacorsi, appelé aussi Callimach, favori du roi Jean Albrecht, et qui dans ses *Precepta secreta* s'efforça d'inculquer à son maître les principes de Machiavel, et enfin Ostrorog, qui fut presque un publiciste et s'éleva surtout contre l'omnipotence et les abus du clergé[2].

II. Au commencement du seizième siècle, la Pologne avait atteint un degré de puissance que beaucoup d'États européens auraient pu lui envier. Le mariage d'Edwige et d'Iagiello (1386), qui eut pour conséquence son *union volontaire*[3] avec la Lithuanie[4],

1. Son nom en latin est Joannus Longinus. Il laissa un ouvrage intitulé : *Chronicon sive annualium regni Poloniæ*, lib. XII.

2. Le mémoire qu'Ostrorog présenta à ce sujet à la diète (1459), a été seulement publié en 1831, par Bandtkie.

3. Je souligne exprès ces mots, afin que l'on ne confonde pas cette union avec celles de Lublin et de Brzesc. La première respectait les droits mutuels et l'organisation intérieure des parties contractantes.

4. Le peuple lithuanien invincible au milieu de ses forêts et de ses lacs était brave et patient. Il devait donner à la Pologne Kos-

lui fut d'un puissant secours moral et matériel. En outre, les victoires remportées par les Polonais sur les chevaliers teutoniques à Thannenberg et à Grünwald, victoires qui amenèrent le traité de Thorun (1466), donnèrent à la Pologne une partie de la Prusse royale, le duché de Warmie, et Dantzig avec son port sur la Baltique. Ses possessions au sud-ouest s'étendaient au delà du Dniepr. La Moldavie et la Valachie reconnaissaient son influence; les sultans traitaient avec elle; les murs du Kremlin de Moscou et ceux de la laure de la Trinité devaient sentir la force de ses armes. A l'intérieur, sa prospérité n'était pas moins grande : la noblesse ou *szlachta*, comme nous l'avons vu, était parvenue, après des efforts incessants et opiniâtres, à dominer la population rurale, à rendre presque fictive l'autorité royale et à obtenir, au moyen des diétines et des diètes, un gouvernement représentatif. Elle possédait cette liberté dorée (*zlota wolnosc*) tant vantée depuis par ses écrivains. S'étant assuré la sécurité au dehors par de nombreuses victoires, et astreinte seulement au service militaire intérieur, elle avait repris son caractère slave d'autrefois, en s'adonnant à la culture de ses terres. De noblesse militaire elle était devenue noblesse foncière (*ziemianstwo*), et formait une démocratie nobiliaire. L'égalité des droits civils

ciuszko et Mickiéwicz. Sa langue est une de celles qui ont le plus d'analogie avec le sanscrit. Sa mythologie rappelle celle des Indous; il reconnaissait comme divinité suprême *Perkunos* dieu du tonnerre, en l'honneur duquel on entretenait un feu sacré (*znicz*). Ses *waïdelotes* moitié prêtres moitié bardes, composaient et chantaient des hymnes populaires (*daïnos*). Le mariage d'Iagiello et d'Edwige rompit les liens qui unissaient les princes lithuaniens aux princes russes. Au quinzième siècle, la majorité de la noblesse lithuanienne était orthodoxe.

et politiques n'était plus accordée qu'aux *bene nati et possessionati*. La noblesse tenait en main la direction des affaires politiques au moyen du sénat et de ses nonces aux diètes; les affaires locales au moyen des juges choisis par l'élection. Elle formait une corporation immense, couvrant le pays tout entier, mais étroitement unie, dans laquelle le moindre *szlachcic* se croyait égal au plus riche *magnat*, parce qu'il jouissait des mêmes droits que lui. Dans cette puissante corporation, chaque membre devait agir individuellement, être prêt à servir la République soit dans les diètes, soit sur le champ de bataille. Chacun devait veiller à la conservation des libertés publiques menacées soit par les ennemis du dehors, soit par les empiètements et les tentatives de l'autorité royale. « Dans cet État étrange, dépourvu presque de centre politique, ayant une armée régulière très faible, de mauvaises finances, point de police ni de moyens de répression, toutes les fonctions sociales s'accomplissaient régulièrement, grâce à l'initiative et à l'activité de chacune des unités qui composaient ce grand corps [1]. » L'esprit de tolérance régnait partout dans les relations privées comme dans les relations publiques. Il était avivé par les voyages que faisait la jeunesse à l'étranger, son séjour à Prague, et par les correspondances que les grands seigneurs entretenaient avec les célébrités européennes. Toutes ces circonstances nous expliquent pourquoi la Pologne, au seizième siècle, se distingua par une grande tolérance religieuse, accueillant chez elle les protestants et les hus-

1. Pypine et Spasowitch : *Obzor istorii slavianskich literatur* (Saint-Pétersbourg, 1865).

sites, et adoptant très souvent leurs idées. Pour elle, la liberté religieuse était une conséquence naturelle de la liberté politique. Mais elle avait le défaut, commun à tous les Slaves, de se se passionner pour un principe, et de le pousser immédiatement jusqu'à ses limites extrêmes et même au delà. Elle trouva les doctrines de Luther et de Calvin trop peu pratiques, et lui préféra les théories des sociniens et des ariens. Le prince Radziwill, ne sachant s'il devait se faire protestant, juif ou mahométan, déclarait qu'il fallait inventer une religion nouvelle. Aux discussions politiques vint s'ajouter la polémique religieuse. Le clergé catholique, voyant son autorité et ses intérêts matériels menacés, dut réagir contre le mouvement et le combattre avec ses propres armes, c'est-à-dire abandonner le latin pour la langue nationale. Toutes ces circonstances, jointes à l'introduction de l'imprimerie en Pologne, donnèrent à la littérature polonaise une telle impulsion, que les écrivains de cette époque sont cités comme des modèles dans le genre classique.

A la tête de ce mouvement apparaissent deux grands noms, Reï et Kochanowski, également recommandables par leur désintéressement et la noblesse de leur caractère; l'un fut le père de la prose, et l'autre le père de la poésie. Reï (1505-1569), enfant de la nature, rebelle à tout enseignement au collège, dévora plus tard tous les livres qui lui tombèrent sous la main. Il peut être appelé le Montaigne de la Pologne, quoiqu'il soit beaucoup moins érudit que l'écrivain français. Il condensa le fruit de ses réflexions mûries par l'expérience de la vie, dans un ouvrage qui a pour titre : *Zwierciadlo albo jywot poczciwego czlo-*

wieka [1]. Son style, quoiqu'un peu vulgaire, est facile. Reï nous apparaît comme un observateur qui a beaucoup vu et qui ne se fait aucune illusion. Il trace les qualités que doit avoir le type idéal de l'homme tel qu'on le comprenait alors, c'est-à-dire du noble. Ajoutons toutefois qu'il aurait voulu que la noblesse fût le résultat du mérite personnel et non pas d'un hasard heureux. Son livre fourmille de traits intéressants et nous donne une idée très complète des mœurs de cette époque. Dans le même genre, signalons le livre de Gornicki : *Le Courtisan polonais*, calqué sur le : *Il libro del Cortegiano* de Balhazar Castiglione. Gornicki y examine les devoirs de la petite noblesse qui entoure les grands. En véritable courtisan, il ne trouve rien de plus beau que l'aristocratie; il la compare à un flambeau allumé qui éclaire le bien et le mal; c'est pour lui une sorte de divinité devant laquelle il se prosterne. Un passage fort curieux, c'est celui où il rappelle la confraternité des langues slaves. Cette protestation contre le latinisme est malheureusement très rare dans la littérature polonaise des siècles passés.

Kochanowski (1530-1584) est le plus grand poète classique de la Pologne. Il est rare de rencontrer un caractère plus désintéressé, une nature plus poétique et plus aimante, et tout cela avec une imagination ardente et passionnée. Kochanowski fit presque le tour de l'Europe. En France, il connut Ronsard ; en Italie il avait pu étudier le Dante, Pétrarque et l'Arioste. Mais ses modèles préférés furent les poètes et les tragiques de l'antiquité. A son retour dans son

1. *Le Miroir ou la vie de l'honnête homme.*

pays, il refusa toutes les dignités qui lui furent offertes et même la charge de sénateur, et préféra vivre modestement dans sa terre de Czarnolas[1], où il pouvait en toute liberté se livrer à ses études. Sa fécondité fut extraordinaire, car il laissa des odes, des épigrammes, des élégies, des satires, et même des drames. Sa poésie est coulante, harmonieuse, d'un caractère tout à fait antique, ce qui nuit cependant à son originalité. Son drame : *Le Renvoi des ambassadeurs grecs,* dont le sujet est emprunté à Homère, est un pastiche de la tragédie grecque qui révèle une profonde connaissance de l'antiquité. La mort de sa fille Ursule lui inspira une série d'élégies (*Treny*) où parfois la sèche érudition fait place à la simplicité et au sentiment. Ce qu'il a de meilleur, ce sont : sa traduction des psaumes de David, ses *Piesny* (chansons), où en dépit des noms mythologiques, on sent un vague écho de la poésie populaire, et enfin ses *Fraszki* (bluettes), fines satires remplies d'entrain, de verve et de bonne humeur.

Szymonowicz, un Petit-Russien de Galicie, préféra Théocrite à Horace. Les bergers de ses *Sielankas* (idylles) portent des noms grecs. On voit qu'il tâche de saisir la note populaire, mais il n'y parvient pas. Il tombe dans la trivialité ou dans l'antithèse[2].

La Pologne au seizième siècle avait atteint l'apogée du bien-être et de la prospérité. Mais il était clair

1. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de : *chantre de Czarnolas*.

2. Ad. Mickiewicz dans ses *Leçons sur la littérature slave* (Tome VII, Varsovie, 1859), cite la chanson de l'idylle intitulée les *Moissonneurs* comme un modèle de poésie populaire. Je ne suis pas de son avis. Dans cette chanson, il n'y a rien de naturel, et elle rappelle les *concetti* italiens.

qu'un système gouvernemental dont le fonctionnement reposait sur le caprice de tant de milliers d'individus devait être ébranlé à la première tempête. La liberté entière sans élément pondérateur est impossible, car il faut tenir compte, dans la pratique, des passions humaines. N'oublions pas en outre, que cette liberté en Pologne, était l'apanage d'une seule classe qui s'était élevée aux dépens des autres. Enfin, tout principe politique ou social, une fois tombé dans le domaine de l'application, doit fatalement, à moins d'un contre-poids, aller jusqu'à ses limites extrêmes, puis amener une réaction. C'est ce qui arriva à la noblesse polonaise. Elle s'aperçut bientôt que la réforme religieuse à laquelle elle avait fait d'abord un si bon accueil, s'appuyait avant tout sur la négation de toute autorité, et cherchait à s'attirer les sympathies du peuple. Craignant de voir retourner cette arme contre elle-même, elle revint sur ses pas, et provoqua un mouvement de réaction, qui favorisait on ne peut mieux les desseins des jésuites. Ces derniers appelés en Pologne par le cardinal Hosius (1564) vinrent au secours du clergé aux abois. Avec leur habileté bien connue, ils prirent en main la direction de l'éducation de la jeunesse, obtinrent la fermeture des écoles et des imprimeries fondées par les frères moraves, les protestants et les ariens, et enfin, imprimèrent à la politique une direction dont les résultats funestes devaient se faire sentir dans le siècle suivant. Ils ne se contentèrent pas seulement de faire une guerre acharnée aux protestants, ils voulurent encore soumettre au joug de l'Eglise les orthodoxes. Ici, la tâche était plus difficile, car la noblesse orthodoxe était en grande majorité en Lithuanie et dans les pro-

vinces russes. Pour y parvenir, ils firent déchirer le pacte fédéral conclu à Horodlo. L'union de Lublin (1569) et celle de Brzesc (1596) annexèrent à la Pologne les provinces russes et la Lithuanie. Les nobles orthodoxes se voyant persécutés [1] protestèrent, mais ils durent céder, et consentirent à se faire catholiques et à se poloniser, ce qui était tout un [2].

L'introduction des jésuites, qui eut pour résultat l'intolérance en matière religieuse, était une faute immense, dont les résultats furent une des causes principales qui amenèrent la chute de la Pologne. Quelques esprits éclairés, comme Klonowicz, Modrzewski et Skarga, pressentirent les terribles secousses qui allaient ébranler l'édifice politique et social de la Pologne. Chacun d'eux, se plaçant au point de vue qui lui était propre, indiqua les causes du mal, et les remèdes à apporter.

Klonowicz (1551-1608) était un poète satirique. Sa vie fut loin d'être gaie. La faim et la misère le conduisirent au tombeau, et il mourut à l'hôpital des jésuites à Lublin [3]. Ses poésies ne se distinguent pas précisément par la beauté de la forme. On voit

1. Les princes Ostrojski, Sanguszko, Czartoryski, Czétwertinski ne se convertirent qu'aux seizième et dix-septième siècles.

2. « Il y eut des déchirements, des protestations, parfois même des scènes émouvantes » dit naïvement M. Klaczko en parlant de ces unions. (*Une annexion d'autrefois*. Revue des Deux-Mondes, août, 1869.) « Il y eut de fortes résistances » dit laconiquement Ad. Mickiéwicz dans son *Histoire de Pologne* (page 59). Comme nous n'avons pas les mêmes raisons que ces écrivains pour atténuer les faits et adoucir les couleurs, nous dirons franchement qu'on eut recours à la violence, à la force matérielle, et parfois même à l'assassinat.

3. Sa mort a fourni au poète Syrokomla le sujet d'un petit poème qui renferme de véritables beautés.

qu'elles sont le fruit d'un long et douloureux enfantement. En outre, désireux de se faire lire, mais craignant d'un autre côté de s'attirer la haine des grands et des jésuites, il adoucit le ton acerbe de ses satires et de ses critiques, et a recours à toutes sortes d'artifices. Il poussa la précaution jusqu'à signer ses œuvres du nom d'*Acernus*[1] et publia sa brochure : *Equitis poloni in Jesuitas actio prima*, dirigée contre les jésuites, sans nom d'auteur. Son *Sac des Judas* est une satire sur la manière dont les tribunaux rendaient la justice. Sa *Victoria Deorum* est un traité de philosophie dans lequel l'auteur, tout en reconnaissant la nécessité de l'institution de la noblesse, penche pour la noblesse personnelle, et prend énergiquement la défense des paysans. Klonowicz était issu de la bourgeoisie, c'est ce qui explique dans une certaine mesure ses tendances démocratiques.

Modrzewski, une des plus grandes figures de son temps, n'est pas apprécié comme il le méritait. Aussi puissant écrivain que grand patriote, il fut chargé plusieurs fois de missions diplomatiques. Ses traités : *De Republica emenda*, *De Legibus*, *de Bello* prouvent qu'il prévoyait les abus que devait enfanter la constitution dont jouissait alors la Pologne, et les malheurs qu'ils pouvaient causer. Son idéal à lui est la monarchie constitutionnelle. La noblesse doit obéir aux lois et appuyer le pouvoir royal. Il se prononce en outre contre les guerres qui n'ont d'autres mobiles que la gloire ou l'ambition, et réclame la révision des lois barbares qui constituaient alors le

1. *Acernus* (de *acer*, érable) était la traduction du mot Klonowicz ; car *Klon* en polonais veut dire aussi : érable.

code criminel de la Pologne[1]. Il est regrettable qu'il se soit tenu un peu trop dans les généralités, et qu'il ait plutôt visé à une exposition théorique, qu'à des réformes pratiques. Il était protestant, comme Reï et bien d'autres publicistes de talent.

Le jésuite Pierre Skarga (1536-1612) patriote fanatique et nouveau Savonarole, voulait, lui aussi, des réformes mais sur d'autres bases. Il prit une part très active aux événements de cette époque. Toujours sur la brèche, nous le voyons, soit par la plume, soit par la parole, préparer la fatale union de Brzesc, et engager une polémique incessante avec les protestants, les ariens et les orthodoxes. La fougue de son éloquence lui fit donner le surnom de *psychotyranus* (tyran des âmes) et lui suscita de nombreux ennemis ; sa vie fut plusieurs fois en danger. Là, où il se montra vraiment grand patriote et grand orateur, ce fut dans les sermons qu'il prononça à l'ouverture de plusieurs diètes (*Kazania seïmowe*). Il tonne contre le luxe, la dissolution des mœurs, et parle en faveur du paysan opprimé. Il dépeint l'avenir de sa patrie sous de sombres couleurs. Ici, son style devient violent et heurté ; mais quelle force et quelle grandeur dans les images ! On croirait lire une page d'Isaïe ! On sent le souffle de la prophétie, dans ces pages où il montre la Pologne semblable à une veuve éplorée, qui a tout perdu, son indépendance, sa langue et ses enfants ; ceux-ci dispersés, et perdus au milieu des autres nations qui les méprisent ou les raillent.

1. L'une de ces lois condamnait le noble qui tuait un paysan à l'amende de cent gros : s'il tuait un Juif il devait payer le double. Un juif valait donc plus qu'un paysan. (!) Cette loi barbare ne fut abrogée que deux siècles plus tard.

Skarga en évoquant ces sombres images était un voyant. Mais c'est en vain qu'il déchirait les voiles de l'avenir. Les nobles qui l'écoutaient, haussaient les épaules et le traitaient de visionnaire, « ou bien balançaient la tête afin de faire briller l'aigrette de diamants attachée à leurs bonnets[1]. »

Finissons en disant quelques mots de la poésie latine de la chronique et de l'éloquence. La culture du latin, au seizième siècle, marcha de front avec celle de la langue nationale. Les deux plus remarquables poètes qui rimèrent en latin sont : Janicki qui, à cause de la pureté de son style, aurait pu passer pour un écrivain du siècle d'Auguste, et le jésuite Sarbiewski couronné au Capitole par le pape Urbain VIII.

La chronique ne fait aucun progrès. Wapowski, Kromer et Strïkowski sont d'un mérite bien inférieur à Dlugosz. L'éloquence de la chaire compte des orateurs de talents, dont les noms ont passé à la postérité. Citons parmi les plus célèbres : Wouïek, provincial de l'ordre des jésuites que son style clair et simple et son argumentation logique et serrée ont fait surnommer le Bourdaloue de la Pologne ; puis le dominicain Birkowski, aumônier du roi Wladislaw IV, qui a laissé de très belles oraisons funèbres. L'éloquence politique jouait un grand rôle dans les diètes et les diétines où toutes les affaires du pays se décidaient. Dans ce genre, il faut citer en première ligne Orzechowski, esprit puissant mais fourvoyé, ardent et passionné comme Cicéron, et Jean Zamoïski, aussi éloquent que profond.

III. — La noblesse polonaise, cédant à l'influence

1. Ad. Mickiéwicz : *Histoire populaire de la Pologne.*

pernicieuse des jésuites, avait renoncé à ses idées libérales, et commençait à persécuter les dissidents. Mais ce n'était pas assez pour les jésuites que d'avoir imprimé à la politique de la Pologne une direction conforme à leurs idées. Pour que leur triomphe fut complet, ils devaient se rendre maîtres de la jeunesse et diriger son éducation. Le nombre de leurs collèges et de leurs écoles s'augmenta avec une rapidité incroyable[1]. Faisant peu de cas de l'histoire et de la littérature nationales, ainsi que des sciences, ils enseignèrent exclusivement les classiques grecs et latins. En 1579, ils avaient obtenu du roi Batory l'autorisation de fonder une université à Wilno. L'extension subite que prit l'enseignement jésuitique, inquiéta quelques esprits plus éclairés, et rencontra même de fortes résistances. Le chancelier Zamoïski pour leur faire opposition, fonda une académie dans sa terre de Zamosc. Cette académie comptait trois facultés: une de philosophie, une de médecine et la troisième de droit. Mais n'ayant à sa disposition que de faibles ressources matérielles, elle tomba en pleine décadence après la mort du chancelier. Les jésuites rencontrèrent aussi une forte opposition de la part de l'académie de Cracovie. Cette dernière, avait eu jusque-là, le monopole de l'enseignement supérieur. Aussi vit-elle de mauvais œil ces intrus lui disputer ses privilèges. Une violente polémique s'ensuivit, et il nous est resté une brochure écrite par l'un des professeurs de l'académie, Broscius, qui critique le système d'enseignement pratiqué par les jésuites. Le

1. En 1760, cette société comptait déjà en Pologne 1100 confréries. Voir : la *Littérature jésuitique à Cracovie* (Cracovie, 1873).

triomphe des jésuites fut fatal à la littérature polonaise. L'esprit de critique disparaît et fait place à la rhétorique. Le style devient diffus, ampoulé. L'éloquence, une des formes essentielles de la vie publique, dégénère totalement[1]. Le latin dans le discours se mêle au polonais, et tous deux visent également à l'affectation et à l'emphase. En outre, les jésuites pour plaire aux grands, flattent leur ambition en mettant à la mode la science héraldique. Chaque famille veut avoir son arbre généalogique qui doit nécessairement remonter aux temps bibliques, ainsi que son histoire détaillée faite par des écrivains grassement payés, et qui n'est d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de convention. Quelques-uns de ces ouvrages contiennent cependant de précieux renseignements pour l'histoire. Ce sont les *Armoiries de la chevalerie polonaise* de Paprocki et la *Korona polska* du jésuite Niésecki.

Les quelques œuvres qui, par leurs tendances et leur valeur intrinsèque, doivent être placées en dehors du courant général, comme la *Guerre de Cho-*

1. Je citerai pour exemple un passage du discours que prononça le voïévode Zawisza en présence d'Auguste II : « Notre Niobée po« lonaise qui encore naguères *effusa in lucrymas, hodie concrescit* « *in gemmas;* après de sombres et tristes nuits *candida mundi si-* « *dera currunt*, car tu es monté sur le trône de Pologne *vultu si-* « *dereo discutiens nubila*. Nos espérances perdues reparaissent « *cum foenore*. La patrie *cum suis ordinibus* contenant désormais « dans son sein *primum majestis ordinem* c'est-à-dire V. M. *in* « *diademate suo*, ne ressemble plus à une plaintive tourterelle, « mais s'est parée des plumes de l'aigle. Elle porte ses regards « joyeux sur le ciel qui lui est favorable, et plane sur ces hauteurs « où elle avait l'habitude de *contra superbum orientis tyranum*, « *ignea vibrare tela*, etc. etc. » (Pypine et Spasovicz, ouvrage déjà cité.)

cim[1] et les *Mémoires de Pasek*, furent l'objet de l'indifférence la plus complète. La *Guerre de Chocim*, bien que poème héroïque, a des tendances satiriques qui dominent sur tout le reste. Les portraits des héros sont tracés avec vigueur et beaucoup de naturel; on y trouve en outre de belles descriptions.

La noblesse, comme je l'ai dit plus haut, avait perdu la notion de ces idées libérales qui avaient fait sa force et sa sécurité. Elle ressemble désormais à un vaisseau sans voiles et sans boussole qui erre au gré des vents. Les persécutions auxquelles les dissidents furent en butte causèrent de graves désordres dans l'organisme politique de la Pologne. Elles provoquèrent de sanglantes révoltes en Ukraine parmi les Cosaques. Elles amenèrent en outre les puissances voisines à s'ingérer dans les affaires intérieures du pays. Cette ingérence se manifestait surtout lorsqu'il s'agissait d'élire un roi. Chacune des puissances s'efforçait, par de fortes sommes d'argent, de faire passer son candidat. La noblesse, dans son orgueil et son aveuglement, crut tout naïvement que les regards de l'Europe entière étaient fixés sur elle. Elle chercha partout des candidats à la couronne : en France, en Allemagne, en Suède et même en Russie. La royauté était désormais aux enchères. La Prusse, la Saxe, la Russie et la France eurent, chacune, leurs partis auxquels elles faisaient passer de l'argent par leurs ambassades. La vie politique de la nation s'était concentrée dans les diètes qui, depuis l'application du *liberum veto*, constituaient une véritable puissance

1. Ce poème dans l'origine avait été attribué à différents auteurs. D'après les recherches de Szaïnocha et de Bartoszéwicz, il résulte qu'il est l'œuvre de Waclaw Potocki.

avec laquelle le roi et le sénat étaient obligés de compter. Les votes s'y achetaient, et quand l'argent ou la promesse de charges ne suffisaient pas, on recourait à l'intimidation et à la violence. Les diètes et même les diétines locales ne se passaient pas sans qu'il y eût des coups de sabre échangés. Dans cette confusion, la nation se partage en plusieurs camps bien tranchés. Les rois qui se succèdent sur le trône de Pologne, appuyés par l'alliance étrangère, et profitant des troubles intérieurs, veulent créer une monarchie absolue. A côté, c'est l'ambassadeur de Russie, Brühl, et le résident français travaillant chacun pour leur maître. La noblesse se fractionne autour des riches et puissantes familles des Radziwill, des Czartoryski, des Branicki, etc. Chacun de ces magnats a à sa solde une véritable armée. Branicki, par exemple, dans sa résidence de Bialystok, menait une existence royale. Il était entouré de régiments d'infanterie, d'artillerie, de dragons et de janissaires[1]. Au moment des élections, les riches patriciens tiennent table ouverte pendant des semaines entières, et traitent des dizaines de milliers de personnes. On en voit qui, de leur propre mouvement, font la guerre et signent des traités de paix avec les puissances voisines[2]. D'autres, lorsqu'ils se croient lésés dans leurs intérêts, se constituent en confédérations (*rokosz*). La petite noblesse leur vend ses votes et son épée. Comme au siècle passé, le plus pauvre gentillâtre, qui cire les bottes du riche patricien, est per-

1. Voir à ce sujet les *Mémoires de Matuszéwicz* (Varsovie, 1876.)
2. Ainsi, Chodkiewicz fit la guerre à la Suède ; Zamoïski aux Turcs et aux Tatars. Mniszek soutint le faux Dimitri et fit couronner sa fille Maryna tsarine de Moscou.

suadé qu'il a autant de droits que son maître au trône de Pologne. Mais cette notion d'égalité n'est plus qu'un vague souvenir d'autrefois, ou plutôt une fanfaronnade. Au-dessous de ce monde inquiet et bouleversé, végétait le paysan dont personne ne s'occupait, car il était une sorte de *substantia incompleta.* Il valait moins qu'une bête de somme et pouvait être vendu au gré de son maître.

En dépit de cette dissolution sociale, la Pologne semblait avoir atteint l'apogée du bien-être et de la prospérité. Les diètes comptaient de cinquante mille à cent mille gentilshommes, tous montés sur de beaux chevaux, ayant de riches costumes et des armes brillantes, ce qui faisait dire à Beauplan[1] que ces diètes représentaient tout le capital du pays. Les Czartoryski recevaient à leur table, dans les grandes occasions, plus de vingt mille personnes et, en cas de besoin, pouvaient compter sur un quart de la noblesse. Janusz, prince d'Ostrog, laissa à sa mort un majorat de 80 villes et bourgades, plus 2,760 villages, sans compter les villes et les villages de ses starosties[2]. En un mot, ces assemblées turbulentes qu'on appelait diètes absorbaient toutes les forces vives et productives du pays, toute la sueur et le travail du peuple, tous les capitaux et toute l'intelligence de la nation. La bourgeoisie des villes qui *seule* payait les impôts était ruinée. Mably, en voyant la misère des campagnes et le mauvais état des chemins, se croyait en Tatarie. Le métier de la guerre avait été abandonné, la chevalerie ne gardait plus les frontières

1. Beauplan : *Description de l'Ukraine.*

2. Starosties, sorte de grands fiefs viagers dont le roi donnait l'usufruit à ceux qu'il voulait récompenser.

qu'ébréchaient les Suédois, les Russes, les Tatars et les Turcs. Elle passait son temps à politiquer, à échanger des coups de sabre et à banqueter. Les fils de ces nobles vaillants qui avaient montré tant d'héroïsme n'étaient plus que des *bravi* à la suite des grands patriciens. Aussi quelques historiens polonais comparent-ils justement la Pologne de ce temps à une auberge[1]. Mais pendant que l'orgie balthazaréenne retentissait au dedans, les murs de cette auberge se crevassaient, le toit s'effondrait, et ces nouveaux Samsons allaient être écrasés. Un écrivain allemand, Baader, en parlant de cette époque, dit avec beaucoup de justesse, que pendant qu'une partie de la Pologne se *pétrifiait*, l'autre se *putréfiait*.

D'un autre côté, cette vie désordonnée, turbulente, qui exigeait une tension incessante d'esprit et de nerfs, donnait beaucoup de relief aux individualités. La chronique disparaît pour faire place aux Mémoires. Les plus curieux sont ceux de Pasek et de Matuszéwicz[2]. Pasek est le type achevé du *szlachcic*, du soldat-gentilhomme qui a fait les campagnes de Suède et de Russie et qui aux diètes est toujours prêt à boire et à dégaîner. Ce n'est qu'avec tristesse qu'on lit certains détails, comme par exemple la description de la rencontre qui eut lieu entre les troupes confédérées de Lubomirski et celles du roi, ou bien l'élection de Michel Korybut faite à coups de fusil, et où nous voyons les sénateurs effrayés se ca-

1. Voir Lelewel, Bandtkie et Trentowski. Un écrivain polonais du dix-huitième siècle disait en parlant de l'état de son pays : *Polonia cœlum nobilium, paradisus clericorum, infernus rusticorum.*

2. Les mémoires de Matuszéwicz viennent d'être découverts et publiés par le professeur Pawinski (Varsovie, 1876).

cher derrière leurs fauteuils ou sous leurs voitures. Les Mémoires de Matuszewicz jettent surtout une vive lumière sur les intrigues des grands divisés alors en deux partis : ceux qui tenaient pour l'alliance russe et ceux qui tenaient pour l'alliance française. Matuszewicz nous y apparaît comme un intrigant politique, un homme remuant, ennemi des Czartoryski et partisan de la cour et de l'hetman Branicki. Tous ces divers Mémoires offrent de nombreux matériaux qu'il faut consulter, lorsqu'on veut étudier sous toutes ses faces cette époque si compliquée d'intrigues et d'agitation.

IV. L'état de désorganisation que je viens de signaler n'était pas seulement commun à la Pologne. La France du dix-huitième siècle, par exemple, n'était pas meilleure. Mais aussi lorsque, chez nous, la royauté et la noblesse croulèrent sous les coups de la révolution, une autre classe se présenta, toute préparée à réorganiser le pays; lorsque l'Europe tout entière se leva en armes pour étouffer « l'hydre de la révolution », le peuple français sut tenir tête à ses ennemis. En Pologne, il en fut autrement. La noblesse du seizième siècle, qui formait un corps ou plutôt une caste ayant la prétention de représenter le pays tout entier[1], remplit noblement son but tant qu'elle eut conscience de son rôle. Alors les différents pouvoirs étaient équilibrés. Le sénat, avec ses tendances conservatrices, servait de contre-poids aux diètes, et ces deux corps veillaient avec un soin ja-

1. Leibnitz écrivait à ce sujet: *Persona Reipublicæ in nobilitatis personam translata est.*

loux au maintien des libertés. Au dix-septième siècle, lorsque tous les pouvoirs furent confondus, lorsque le sénat se vit débordé par la puissance absolue que se conféra la diète en usant et en abusant du *liberum veto*, lorsque l'intolérance religieuse amena les révoltes des dissidents, la perte de plusieurs provinces et l'ingérence des puissances étrangères, l'unité des vues politiques disparut, et chacun tira de son côté. Il était évident que du moment où la noblesse avait perdu conscience de sa situation, où il n'y avait pas d'autre classe qui put, soit lui apporter l'appoint de nouvelles idées, soit la remplacer dans la direction des affaires, du moment où les puissances voisines avaient intérêt à maintenir le *liberum veto* et le système électif qui faisaient la faiblesse de la Pologne, il était évident, dis-je, que le pays courait à sa perte. Il y eut des esprits éclairés qui le comprirent et qui travaillèrent, dans la mesure de leurs moyens, à remédier au mal et à éclairer leurs concitoyens sur les dangers qui les menaçaient. Les uns, comme Iablonowski, Garczynski, Karwicki, Konarski et Leszczynski[1], recoururent à la publicité ; d'autres, comme Konarski et les deux frères Zalucki, entreprirent de réformer l'éducation, et enfin les Czartoryski travaillèrent à remanier la constitution.

Iablonowski s'attaque aux défectuosités sociales et à la corruption des mœurs. Leszczynski[2], ce roi-philosophe, prend surtout la défense des paysans en vertu de cet axiome bien connu : « Il n'y aurait pas de nobles

1. *L'absence de scrupules en Pologne.* — *L'anatomie de la République.* — *De ordinanda Republica.* — *Le meilleur gouvernement.* — *Wolny glos* ou *Voix libre assurant la liberté.*
2. Il publia son ouvrage *Wolny glos* à Nancy (1733).

s'il n'y avait pas de paysans. » Il propose l'élection des rois au moyen du vote secret, et n'osant toucher au *liberum veto*, se borne à en limiter l'emploi. Konarski est plus audacieux et demande que le *liberum veto* soit remplacé par le vote de la majorité. Le même Konarski, qui était un piariste, avait compris les effets pernicieux de l'éducation donnée par les jésuites. Voulant y remédier, il fonda à Varsovie (1740) un *Collegium nobilium*, dont le programme d'enseignement était tout à fait à la française, et réforma toutes les écoles tenues par son ordre. Les langues modernes y furent enseignées concurremment avec le latin : les mathématiques, l'histoire et la géographie figurèrent dans le programme. Un autre patriote, Zalucki, évêque de Kief, bibliographe passionné et qui avait reçu une éducation toute française, fit don de son immense bibliothèque à Varsovie, et aida Konarski à publier le recueil de toutes les lois polonaises sous le titre de *Volumina legum*.

Les Czartoryski cherchèrent à donner un corps à toutes ces idées qui étaient encore en germe, et à les appliquer dans le domaine de la politique. Cette famille était alors toute-puissante et avait à sa tête un homme très remarquable, le prince Michel, chancelier de Lithuanie. Les Czartoryski ne voulaient rien moins que la suppression du *liberum veto* et l'institution d'une monarchie constitutionnelle. La tâche était audacieuse. Pour arriver à leurs fins, ils s'appuyèrent sur la Russie, parvinrent à écarter la maison de Saxe et à faire élire leur parent, Stanislas-Auguste Poniatowski. Mais ce dernier n'était pas l'homme de la situation. Élevé à la française, d'une nature fine

et délicate, aimant à s'entourer de poètes et d'artistes, cherchant à imiter en tout Louis XIV sans en avoir ni la grandeur, ni la noblesse, il possédait un caractère faible, égoïste, aimant plutôt louvoyer que de recourir aux moyens audacieux. L'avènement de ce prince au trône assura le triomphe des idées françaises, triomphe déjà préparé par Konarski. Varsovie devint une succursale de Versailles. Elle emprunta à Paris ses idées philosophiques, ses habits à la marquise avec la perruque et la poudre, et jusqu'à ses coiffeurs et ses cuisiniers. Dans les antichambres du roi, les nobles polonais coudoyaient des aventuriers italiens ou français. On se passait de mains en mains une lettre de Voltaire ou de madame Geoffrin. La noblesse de province se tint en dehors de toutes ces innovations, et resta obstinément attachée à ses vieilles idées. Le noble campagnard se sentait dépaysé à Varsovie avec son front rasé, son *kontusz* et son sabre au milieu de ces marquis frisés et poudrés, en habit de cour. Leur langage mêlé de mots français était incompréhensible pour lui qui en était encore au latin du moyen âge. Cette rivalité entre la cour et la province, entre le parti des novateurs et le vieux parti polonais nous explique la haine que ce dernier nourrissait contre le roi, et fut une des causes principales qui provoquèrent la confédération de Bar (1768). Cette confédération, résultat d'un fanatisme politique et religieux, que rien ne justifiait, amena la guerre civile qui fut compliquée de la révolte des Haidamaks en Ukraine, où nobles, juifs et prêtres tombèrent sous les coups de ceux qu'ils avaient si longtemps persécutés et exploités. Tous ces événements suivis de la guerre de Turquie aboutirent

au premier démembrement de la Pologne (1772).

Après cette catastrophe, le parti de la réforme vit augmenter le nombre de ses adhérents. Disons-le à sa louange, pendant que le vieux parti polonais avec un entêtement opiniâtre, refusait de sortir de son inertie et se rattachait obstinément aux quelques débris qui lui rappelaient le passé, les novateurs marchèrent hardiment en avant, et accomplirent dans le domaine social comme dans le domaine politique des réformes qui devaient sauver la nationalité polonaise d'une perte définitive. La *Diète de quatre ans*, comme on l'appelle, était pénétrée de la nécessité de ces réformes. Elle débuta par abolir le *Liberum veto* et la torture, et par proclamer la liberté des cultes. L'ordre des jésuites ayant été supprimé par Clément XIV, elle institua, sur la proposition du chancelier Chreptowicz, une sorte de ministère de l'instruction publique (*Komysia edukacyïna*). Cette commission composée des plus grands seigneurs du royaume, affecta les biens des jésuites à la fondation de collèges. Elle divisa le pays en neuf grands cercles, possédant chacun un collège et plusieurs écoles inférieures[1], Des inspecteurs (*visitatori*) étaient chargés de surveiller l'enseignement qu'on y donnait. Poczobut réorganisa l'université de Wilno; Kollontaï reçut la mission de réformer celle de Cracovie que l'évêque Soltyk n'avait pu tirer de son sommeil séculaire[2]. Des séminaires fondés dans les grands centres devaient préparer le personnel de l'enseignement.

1. Cette réforme de l'enseignement servit de base à celle introduite en Russie par Alexandre I.

2. Tous les professeurs étaient des prêtres. La physique y était encore enseignée d'après la *Physica Magni Alberti* (!).

Ajoutons toutefois que toutes ces réformes sociales, politiques et intellectuelles, dans quelque louable esprit qu'elles aient été faites, arrivaient trop tard, et ne pouvaient plus rien sur le caractère gâté de la nation.

L'influence des idées françaises du dix-huitième siècle ne se fit pas seulement sentir dans le domaine politique social, ainsi que dans le système d'enseignement. L'esprit français et principalement celui de Voltaire, pénétra aussi dans la littérature polonaise. Cette dernière, sous le règne de Stanislas-Auguste, a un caractère tout particulier. La langue nationale détrône définitivement le latin. Aux écrivains religieux, militaires ou nobles, succèdent les écrivains de profession, protégés et subventionnés par le roi, les Czartoryski et autres riches magnats. Stanislas-Auguste rendit de véritables services à l'instruction. En 1747, un théâtre national fut fondé sous ses auspices à Varsovie. En 1765, il institua le corps des cadets.

C'est l'esprit français avec son caractère de galanterie ou ses tendances satiriques qui se reflète dans les œuvres politiques de Wengierski, de Trembecki, de Krasicki [1] et de Naruszéwicz. Le fond est assez pauvre. On rime pour rimer, on vise à l'esprit et à la fine satire. La langue, en revanche, y gagne. Ses formes deviennent plus souples, plus flexibles ; le style est pur, châtié et élégant.

1. Krasicki était un véritable abbé de cour. Les pamphlets de l'époque lui avaient donné le surnom de *Umizgalsky* (le galant), et une caricature du temps le représente célébrant la messe, avec un entourage de dames en paniers qui remplissaient le rôle d'officiants.

Wengierski est acerbe et mordant comme Voltaire. C'est un épicurien et parfois un cynique. La débauche le fit tomber dans l'idiotisme. Trembecki est le type du poète à gages, n'ayant ni caractère ni convictions ; il fait une ode sur l'exil des jésuites, chante tour à tour Stanislas-Auguste, Catherine II, Czartoryski, le prince Repnine et la princesse Sophie Potocka en l'honneur de laquelle il écrivit un long et ennuyeux poème descriptif, qu'il intitula *Zofiowka* [1]. Trembecki est le triste produit d'une triste situation sociale. Dans la poésie, le fond lui importait peu, il ne voyait que la forme. Mais pour cette dernière, il n'eut pas de rival. Stanislas-Auguste lui avait donné le surnom de *Pythagoras*, car pendant trente ans, il vécut sans viande et sans vin.

Autrement grand et autrement noble était Krasicki. Cet évêque de Varmie [2] qu'on aurait appelé chez nous un abbé de cour, est une des individualités littéraires les plus saillantes de son époque et un des premiers adeptes de la philosophie française du dix-huitième siècle. Favori de Frédéric, il connut Voltaire à Sans-Souci, et subit son ascendant. On l'a comparé au philosophe français; nous ne sommes pas de cet avis. Moins profond que le solitaire de Ferney, il n'eut aucune influence sur son siècle. En revanche, sa gaieté est plus malicieuse, plus naïve et plus fine, ce qui le rapproche beaucoup plus de Gresset ou de Boileau. Dans sa *Myszeis* (1775), il dé-

1. La princesse Sophie, une Grecque que Potocki le futur confédéré de Targowica avait achetée au marché des esclaves à Constantinople, était célèbre par sa beauté et sa conduite dissolue.

2. L'évêché de Varmie appartenait à la Prusse depuis le premier partage.

crit la guerre des rats et des chats et la fin tragique du roi Popiel qui selon la légende populaire, fut dévoré par les rats. Ce poème plaisant est une fine satire des mœurs politiques de l'époque. Dans la dispute qui s'élève entre les rats et les souris sur la question de préséance, et dans le conseil tenu par les ministres de Popiel, les allusions sont frappantes, et il est évident que Krasicki a voulu ridiculiser la façon dont se comportaient les diètes. Un autre de ses poèmes, la *Monachomachia* (1778) qu'il écrivit sur la demande de Frédéric, dans l'appartement qui avait été occupé par Voltaire, est une excellente imitation du *Lutrin* de Boileau. Nous assistons à une dispute théologique entre les Dominicains et les Carmélites, dispute qui dégénère en coups de poing. L'avocat auquel les combattants réfèrent ne peut rétablir la paix qu'en leur montrant la dive bouteille, *vitrum gloriosum*. Nous voyons dans leur nudité les travers de la scolastique, l'ignorance et la paresse des moines. L'*Antimonachomachia* fut écrite dans le but de calmer l'irritation, produite par le poème précédent, mais elle est d'un mérite bien inférieur. Nous retrouvons le même esprit et la même ironie sceptique dans ses *Fables* et ses *Satires*. Celles de l'évêque Naruszéwicz ont un caractère plus national. Naruszéwicz, à l'opposé de Krasicki était un homme positif et pratique. Cette figure sombre et austère formait un saillant contraste avec l'entourage joyeux de Stanislas. Naruszéwicz sentait jusqu'à quel degré de faiblesse était tombé son pays, et cela l'irritait: aussi dans ses satires se montra-t-il impitoyable et violent pour tous les vices de son époque. Naruszéwicz ne fut pas seulement un satirique, il fut aussi un grand historien.

Il aurait voulu ramener la Pologne à la monarchie absolue telle qu'elle existait dans les premiers siècles; cette conviction politique l'amena à étudier l'histoire primitive de son pays. Il condensa le résultat de ses études dans une *Historia narodu polskiego* qui commence aux origines païennes de la Pologne et finit à l'avènement des Jagellons, car les événements ne lui donnèrent pas le temps de la terminer. Cette œuvre écrite avec beaucoup de soin, où tout est passé au creuset de la critique, et pour laquelle le roi lui-même fit recueillir des matériaux dans les archives du Vatican et des principales cours de l'Europe, mérita à son auteur le surnom de *Père de l'histoire* en Pologne. C'est à son école que devaient se former les historiens polonais du dix-neuvième siècle. Laissons de côté les idylles sentimentales de Karpinski et de Kniaznine, le poète à gages des Czartoryski, et arrivons aux travaux politiques de la grande diète.

Cette diète ne se contenta pas seulement de réformer le système de l'enseignement. La nécessité de remanier l'organisation politique du pays s'imposait à tous les esprits éclairés. Malheureusement, la diète sacrifia à la vogue du jour qui était alors aux théories politiques et aux utopies sociales des encyclopédistes français. Les institutions empruntées à la république romaine ayant fait leur temps, on demanda aux théories de Campanella, de Montesquieu, de Rousseau et de Turgot un nouveau système de gouvernement. Au lieu d'asseoir l'édifice politique et social du pays sur un terrain pratique et national, la diète le souda à l'aide d'éléments étrangers qui n'avaient aucune connexion avec les traditions historiques de la Pologne. Le système gouvernemental qu'elle voulut

créer n'était qu'une œuvre de théoricien ; son libéralisme fut un libéralisme d'amateur. La constitution du 3 mai 1791 transformait la Pologne en monarchie constitutionnelle. Mais la diète n'eut pas le courage d'être conséquente avec ses principes ; elle conserva à la noblesse tous ses privilèges. La bourgeoisie écrasée par les impôts et appauvrie, aurait du recevoir une organisation plus solide. On lui laissa la faculté d'être admise aux fonctions publiques et d'être ennoblie. Quant aux paysans, ils *pouvaient* conclure avec leurs seigneurs des transactions de *gré à gré*[1]. Ainsi les adoucissements à apporter à la triste situation des serfs étaient facultatifs et dépendaient de la volonté de la noblesse. Au lieu de réformer le pays par en bas, on le réforma par en haut. La diète décréta aussi une armée permanente de cent mille hommes. Mais quand il fut question de pourvoir à son entretien, la noblesse refusa de voter des subsides. « On n'impose pas un *peuple libre!* » s'écria le prince Radziwill[2].

Si la diète fut si peu conséquente dans l'ensemble de ses réformes, ce n'est pas que les avertissements ni les exemples lui aient manqué. Elle comptait dans son sein des membres plus éclairés, plus prévoyants, comme Kollontaï, Niemcewicz, Staszic, Naruszewicz

1. M. Mazade qui a inondé la *Revue des Deux-Mondes* de ses articles sur la Pologne, articles faits de seconde main et à l'aide de matériaux dont la source est trop partiale pour ne pas être suspectée, a commis naturellement une foule d'erreurs. Il dit entre autres que la constitution du 3 mai « brisa les castes et affranchit les serfs. » Je viens de prouver que rien de tout cela n'était vrai. Les serfs ne furent affranchis que par le gouvernement russe.

2. Dans ces deux mots que je viens de souligner est condensée toute l'histoire de la noblesse polonaise. Elle s'obstina jusqu'au dernier moment à se croire un *peuple libre* (!).

qui voulaient des réformes plus radicales et des orateurs comme Czartoryski, Sapieha, et Potocki[1] etc. De plus, le programme de ses travaux lui avait été tracé d'avance par les écrits politiques de Iablonowski, de Stanislas Leszczynski, de Konarski etc[2]. Kollontaï, après avoir dans son étude sur le *Droit politique du peuple polonais* tracé la marche que devait suivre la *commission réformatrice*, exposa dans ses *Lettres d'un anonyme sur la diète* les réformes qu'il y avait lieu d'opérer. Il demandait une armée permanente, la réorganisation de la diplomatie, de l'administration, et l'affranchissement des serfs. Staszic dans ses *Réflexions sur la vie de Jean Zamoïski* indiquait les défauts de la constitution, et demandait les mêmes réformes que Kollontaï. Il développe ses opinions d'une façon plus large dans ses *Avertissements à la Pologne*. Il attaque la haute aristocratie et déclare hardiment que «si la noblesse est une classe, elle n'est pas le peuple tout entier,» et que son existence est étroitement subordonnée à celle du peuple. Enfin Naruszéwicz que nous avons vu si impitoyable dans ses satires et qui siégeait à la diète, dégoûté de ne sentir autour de lui que faiblesse, intrigues et inertie, et désespérant de l'avenir, lance son fameux pamphlet: *La voix des morts*, qu'un critique appelle: la philosophie de la réforme polonaise du dix-huitième siècle[3]. «Troupeau errant de nobles en haillons, s'écrie-t-il,

1. Les talents oratoires de Stanislas Potocki lui valurent le surnom de : prince des orateurs polonais. Il devait être plus tard (1815) ministre de l'instruction publique. Il laissa un traité sur l'éloquence et le style.

2. Voir plus haut, pages 350 et 351.

3. Bartoszewicz: *Les hommes illustres du dix-huitième siècle en Pologne* cité par Pypine et Spasowicz.

« en voyant tes chefs rusés, — tu ne sais pas comme « se moquant de ta simplicité — réunissant et rom- « pant des diètines vénales — ils te font servir à « leurs intérêts personnels. — Tu veux la liberté, ce « sont eux qui l'ont. — Tu vends le palladium de tes « libertés séculaires — pour un verre de vin et un « salut poli — etc. »

Enfin la diète avait sous les yeux les exemples que lui donnaient certains seigneurs appartenant au parti libéral le plus avancé qu'on appelait alors les *Physiocrates* et qui avaient amélioré le sort de leurs serfs. Mais toutes ces nobles voix ne furent pas entendues. La divergence d'idées et de tendances qui existait entre la noblesse de province et la capitale, n'avait fait que s'accroître depuis la confédération de Bar. La proclamation de la constitution du 3 mai fut très mal reçue en province ; le parti de l'opposition en profita pour se confédérer à Targowiça sous la présidence de Potocki [1] de Branicki [2] et de Rzewuski, et se jeta dans les bras de la Russie. Catherine II déclara la guerre à la Pologne. Ce fut un sauve qui peut général, et on put voir alors combien la noblesse était profondément démoralisée. Ceux qui naguère encore avaient accablé le roi de leurs demandes, l'abandonnèrent [3]. Les quelques troupes que Ponia-

1. Ce Potocki enviait l'honneur d'être l'amant de Catherine. Plus tard, il écrivait à sa tante que s'il y avait une guerre entre la Russie et la Pologne, il servirait comme volontaire dans l'armée russe.

2. Branicki était un vrai type d'aventurier. Il avait épousé la nièce du prince Potemkine et faisait sa cour à Catherine II en ne cessant de lui répéter : « Je suis Russe ! Je suis Russe ! »

3. L'un demandait une place de voïévode « *pro titulo sepulchri* », le second un fauteuil de sénateur « afin que sa postérité soit ho-

towski et Kosciuszko purent réunir, avaient de mauvais officiers et se battaient mal. La Prusse se mit de la partie, et le second démembrement de la Pologne eut lieu. Kosciuszko tenta un effort héroïque pour sauver l'honneur de son pays. Le peuple de Varsovie se souleva avec le cordonnier Kilinski, et le corps d'Ingelström surpris la nuit dans ses quartiers fut massacré presque tout en entier. Kilinski dans ses *Mémoires*, a une étrange façon de parler de ce massacre ; il appelle cela : *tranquilliser*, *mettre en repos*. Souvarof s'en vengea cruellement. La petite armée de Kosciuszko fut battue à Macieïowice. Il fut fait prisonnier avec ses compagnons d'armes, et la Pologne fut démembrée pour la troisième fois (1795).

V. Ces catastrophes si soudaines, si précipitées, dispersèrent la noblesse dans toutes les parties du monde. En Amérique, Kosciuszko et Niemcewicz soutinrent la cause pour laquelle ils s'étaient battus dans leur patrie. Les légions de Dombrowski et de Kniazéwicz se rangèrent sous les drapeaux français dans l'espérance qu'un jour la France délivrerait leur pays[1]. Les magnats avaient cherché un asile auprès

norée » le troisième, un fauteuil de castellan « afin de ménager ses forces. » Le roi en refusant se faisait autant d'ennemis.

1. Un poète soldat, Wybicki, qui faisait partie de la légion de Dombrowski composa en Italie une chanson commençant par ces mots : *Ieszcze Polska nie zginela*. Cette chanson connue aussi sous le nom de *Marche de Dombrowski* devint plus tard nationale. Voici la traduction du premier couplet et du refrain :

« La Pologne n'est pas encore perdue — tant que nous vivons. — Ce que la force étrangère nous a pris, — nous le reprendrons avec le sabre. »

« Marche, marche Dombrowski — de l'Italie en Pologne, — sous ton commandement ; — nous nous réunirons au peuple. »

des cours étrangères. Ceux qui, plus courageux restèrent en Pologne, se remirent au travail et tâchèrent de sauver les débris de leur nationalité. Une circonstance heureuse les y aida. Alexandre Ier venait de monter sur le trône de Russie, et le prince Adam Czartoryski, son ami, connaissait son esprit généreux et ses dispositions libérales. De concert avec Czacki et Oginski, il tenta d'obtenir quelques adoucissements en faveur de la partie de la Pologne annexée à la Russie. Sa nomination au ministère des affaires étrangères (1802) lui permit de s'employer d'une manière plus efficace en faveur de cette œuvre de restauration nationale. L'université de Wilno complètement réorganisée, devint le centre d'un cercle scolaire. Czacki nommé *visitator* des écoles de Volhynie, de Podolie et du gouvernement de Kief, fonda en 1805 le lycée de Krzemieniec[1] qui eut quatre classes inférieures et six classes supérieures.

Les guerres de l'empire n'entravèrent pas ce mouvement. Après la bataille de Friedland, Napoléon constitua un grand duché de Varsovie et le donna au roi de Saxe, Frédéric-Auguste[2]. Après la paix de Vienne (1809) il y ajouta une bonne partie de la Galicie et Cracovie. Après la chute de Napoléon, Czartoryski et Oginski reprirent leurs négociations avec l'empereur Alexandre. Ce dernier ne voulut pas se souvenir que les Polonais avaient servi d'avant-garde à l'armée française, et accorda une amnistie générale. Les traités de Vienne rendirent la province de Posnan à la Prusse, et la Galicie à l'Autriche. Cracovie devint

1. Ce lycée subsista jusqu'en 1833.
2. En vertu de la constitution du 3 mai 1791.

un territoire neutre, placé sous la protection des trois puissances co-partageantes. Ces dernières s'étaient engagées à donner aux Polonais «une représentation et des institutions nationales.» La Russie seule, tint loyalement ses engagements. La constitution de 1815 accordée à la Pologne russe en faisait une monarchie constitutionnelle[1]. L'occasion se présentait pour la noblesse de prouver qu'elle avait renoncé à son égoïsme politique, et qu'elle désirait sincèrement le bonheur de son pays. Nous verrons plus loin comment elle mit à profit les leçons de l'expérience.

L'université de Wilno, après 1815, réunit dans ses murs la jeunesse polonaise. Jean Sniadecki, son recteur, y enseignait les sciences exactes ; Lelewel l'histoire et Goluchowski la philosophie. Celle de Varsovie, nouvellement fondée, avait les quatre facultés ordinaires, plus une chaire des beaux-arts. En 1800, quelques hommes éminents ayant à leur tête Krasicki avaient établi dans cette ville une *Société des amis de la science*. Elle eut pour présidents, Albertrandy qui s'occupait de compiler des matériaux historiques, Staszic, puis Niemcéwicz. C'est à cette société qu'on doit la publication des ouvrages les plus remarquables de l'époque.

La littérature, à cette époque de bouleversement et

1. Cette constitution donnait à la Pologne des ministres responsables, un Sénat, une Chambre législative, une armée avec les couleurs nationales et un budget particulier. La langue polonaise était officielle ; la liberté des personnes, la liberté de la presse et la liberté de conscience étaient garanties. Le général Zaïonczek fut nommé vice-roi ; le grand-duc Constantin chef de l'armée. Les Polonais avaient donc beaucoup plus de liberté que leurs vainqueurs.

de transition, fut au-dessous de sa tâche. La poésie ne sort pas des règles étroites du classicisme. La prose se soutient avec Niemcéwicz. Ce dernier avait pris une part active aux travaux de la grande diète, et combattu aux côtés de Kosciuszko à Maceïowice où il avait été fait prisonnier. Mis en liberté par l'empereur Paul, il passa en Amérique où il épousa une riche veuve, madame Levingston-Kean. De retour en Pologne, il fut nommé secrétaire du sénat et membre de la commission supérieure d'éducation. Lors de la révolution de 1830, il fut chargé par le gouvernement national d'une mission diplomatique en Angleterre. Il se fixa ensuite en France, et mourut à Montmorency en 1841. Niemcéwicz essaya de tous les genres. Son drame en prose, *Casimir le Grand* et ses *Chants historiques* dont plusieurs furent mis en musique, et eurent une certaine vogue dans les salons, sont d'une faible valeur. Niemcéwicz importa en Pologne un genre nouveau : le roman historique ; son *Jean de Tenczyne* est une peinture brillante de l'époque de Sigismond.

En résumé, les traditions littéraires léguées par les siècles précédents, sont impuissantes et frappées de stérilité. On est évidemment à la veille d'une époque nouvelle. Seuls, les mémoires présentent quelque intérêt. Ceux de Kitowicz, de Wybicki, d'Oginski, de Kosmian, de Niemcéwicz, des généraux Zaïonczek et Dombrowski doivent être consultés lorsqu'on veut étudier sous toutes ses faces, cette époque d'agitation.

1. Les mémoires de Niemcéwicz ont été publiés à Paris chez Martinet.

Les sciences eurent un glorieux contingent d'écrivains. Bandtkie (Jean) notaire de tout le grand duché, puis professeur de droit romain et de droit polonais au lycée de Varsovie (1808) laissa deux ouvrages très remarquables : l'*Histoire du droit polonais* et le *Droit privé en Pologne*. Il eut à cause de ce dernier livre une polémique assez vive avec Czacki qui était un juriste de premier ordre. Jean Sniadecki, recteur de l'université de Wilno, avait suivi à Paris les cours de Laplace et était en correspondance avec Herschell. Il laissa quelques ouvrages sur la philosophie, l'astronomie et les mathématiques. Pour le reste, il fut d'un caractère peu sympathique. Classique doctrinaire, puriste affecté, ennemi de la philosophie allemande et des théories de Kant, ayant des prétentions à l'éloquence et à la critique littéraire, il eut la triste gloire d'avoir forcé Lelewel à quitter l'université de Wilno. Son frère André est resté célèbre par sa *Théorie des êtres organiques,* dans laquelle il se montre un des précurseurs de l'évolutionisme [1]. Bandtkie (Georges) laissa une *Histoire de Pologne* qui, au point de vue de la hardiesse des critiques, était une rare exception.

Les études linguistiques et slaves auxquelles les travaux des savants tchèques avaient donné une forte impulsion ne furent pas non plus négligées. En 1807, Linde, bibliothécaire a l'institut d'Ossolinski, publia en six volumes son fameux *Dictionnaire de la langue polonaise* pour lequel il mit à profit les travaux philologiques du Tchèque Dobrovsky [2]. La langue polonaise

1. Voir à ce sujet : Kramsztyk : *André Sniadecki et sa théorie* (Varsovie 1873).
2. Ce dictionnaire (édition de 1854-60) contient 58,739 mots.

y est comparée aux idiomes congénères. Parmi les slavistes, citons le prince Iablonowski, le comte Ossolinski, le comte Jean Potocki, qui avait eu l'heureuse idée de publier en français tout ce qui concernait l'histoire ancienne des Slaves, et qui étudia tout particulièrement les Slaves de l'Elbe[1]; Maïewski qui rechercha l'affinité qui existait entre les langues slaves et celles de l'Inde — et Surowiecki dont l'*Etude sur les origines des peuples slaves* (1824) a servi de point de départ au célèbre Shafajik, bien que ce dernier ait été loin de l'approuver dans ses conclusions. Surowiecki fut le premier qui indiqua les différences qui avaient existé autrefois entre les Vénèdes, les Sarmates et les Scythes. Nommons en terminant Chodakowski[2] un des fondateurs de l'archéologie slave, et dont l'ouvrage : *Le slavisme à l'époque préchrétienne*, sous son enveloppe scientifique, est un vrai poème; et enfin l'évêque Kossakowski qui publia une dissertation sur la littérature tchèque.

Les recueils périodiques font leur apparition dès la seconde moitié du dix-huitième siècle. Krasicki fit ses débuts dans le *Monitor*; Naruszewicz dans les *Délassements utiles et agréables*. Jolkowski sous la rubrique *Momus* et *Pot pourri* publiait des fragments humoristiques dans le *Tygodnik* de Varsovie. Le recueil littéraire : *Pamientnik* donna les lettres de Sniadecki sur la langue polonaise. L'université de Wilno avait pour organe le *Dziennik* qui comptait parmi ses

1. Il ne publia que la première livraison de cet immense ouvrage.
2. Son vrai nom était Czarnocki.

collaborateurs le frère de Sniadecki, André célèbre chimiste, Iundzill professeur d'histoire naturelle, Groddeck professeur de philologie et Czacki. Nommons en outre la *Gazette de Varsovie*, qui tirait déjà à mille exemplaires.

II

LA LITTÉRATURE POLONAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER

Le romantisme en Pologne. — Son caractère original. — Sa transformation. — Lutte des classiques et des romantiques. — L'école oukraïnienne : Padura, Malczeski, B. Zaleski, Goszczynski. — Mickiéwicz : *les Aïeux* (deuxième et quatrième partie) *Conrad Wallenrod*.—Autres poètes : Witwicki, Goslawski, A. Chodzko, etc. (1818-1830).

Lorsque le romantisme pénétra en Pologne, il trouva le terrain tout préparé par le travail collectif de plusieurs générations. La langue épurée par Kochanowski et les écrivains du dix-huitième siècle se prêtait merveilleusement à cette nouvelle éclosion. Le sentiment patriotique fortement surexcité depuis les derniers événements devait pousser la poésie dans une voie plus nationale. Enfin, grâce au régime constitutionnel et à la tranquillité dont jouissait la Pologne russe depuis 1815, le travail des esprits et le développement de toutes les forces vives du pays activaient le mouvement intellectuel. L'université de Wilno, depuis sa réorganisation, était devenue le

centre de la vie littéraire en Pologne. Son recteur, Sniadecki veillait avec un soin jaloux à la pureté de la langue.

Goluchowski, un adepte de Schelling, y enseignait la philosophie transcendentale ; Lelewel l'histoire[1]; Groddeck la philologie; Munich les langues orientales, les classiques E. Slowacki[2] et Borowski la littérature. Les professeurs et les écrivains avaient fondé une association qui sous le nom de *Szubrawce* (Gueux), critiquait les tendances littéraires et les mœurs du jour, mais dont les satires étaient parfois d'un goût équivoque. Cette société avait pour organe: *Les nouvelles à la main*. En outre, un étudiant qui avait beaucoup d'influence sur ses camarades, Zan, avait créé la société des *Philarètes* dont le but était de venir en aide aux étudiants pauvres et de développer le goût littéraire. Elle comptait parmi ses membres: Mickiéwicz, Odyniec, Al. Chodzko etc. A Varsovie, le classique Osinski enseignait la philologie et Brodzinski la littérature. Le lycée de Krzemieniec fondé par Czacki, était le centre de la vie intellectuelle dans les provinces polono-russes. Seule, l'académie de Cracovie que n'avaient pu réveiller les réformes de Kollontaï restait plongée dans son sommeil séculaire. En revanche, le comte Ossolinski avait obtenu la fondation d'un institut (*Zaklad*) auquel il donna son nom et sacrifia son immense bibliothèque. Cette dernière fut confiée aux soins du savant Linde.

1 Lelewel fut forcé en 1818 de quitter l'université par suite des intrigues de Sniadecki. Il fut réélu au concours de 1821, et sa rentrée donna lieu à une ovation à laquelle prirent part tous les étudiants.

2. Le père du célèbre poète.

En 1818, rien encore ne faisait prévoir que le règne du classicisme touchait à sa fin. Le *Pamientnik* de Bentkowski, le *Tygodnik* et le *Courrier de Varsovie* du comte Kicinski portaient aux nues les tragédies classiques et maintenant oubliées de Wenjik, de Félinski et de Kropinski, ainsi que les *Bucoliques* de Kozmian dédiées aux paysans (!). Osinski dans ses cours du samedi, attirait un auditoire aussi nombreux que distingué, que charmait sa diction pure et élégante. Il est vrai que le même Osinski, devenu directeur du théâtre de Varsovie, donnait à côté du *Cid* et d'*Andromaque* des pièces de Shakespeare et de Schiller, mais un critique classique prétendait que tout étudiant pouvait faire quelque chose d'aussi beau, et Kozmian du haut de sa grandeur incontestée affirmait qu'en dehors de Virgile, d'Horace et de Boileau, il n'y avait point de salut. Jolkowski dans ses *Potpourris* indiquait ainsi la manière de faire une tragédie : « Prenez un héros et un scélérat ; au pre-« mier donnez toutes les vertus, au second tous les « vices ; mettez-les de façon à ce qu'on voie tantôt l'un, « tantôt l'autre ; ajoutez quelques douzaines de *ah!* « de *oh!* de *hélas!* quelques évanouissements, une « dose d'assassinat et d'amour *ad libitum*, faites cuire « et bouillir tout cela jusqu'au cinquième acte ; puis, « versez-y de la morale, et faites-le refroidir pen-« dant quelques jours; vous pouvez alors vous en « servir comme vous voudrez. [1] »

La même année (1818) un ancien soldat de Napoléon, Brodzinski, traducteur de Schiller, de Gœthe

1. Woïcicki : *Ostatni Klassyk* (Le dernier classique). Varsovie 1872.

et de Herder, publiait un article sur le classicisme et le romantisme, qui serait passé presque inaperçu, si Sniadecki n'y avait pas répondu. Les idées de Brodzinski sur ces deux écoles n'étaient pas encore très nettes. Sniadecki riposta au nom du goût littéraire tel que l'avaient défini Horace et Boileau, et affirma que parmi toutes les œuvres de Shakespeare il n'y avait pas une véritable tragédie ; il disait en terminant: « Evitons le romantisme qui est à la fois une trahison, et une épidémie. » Un peu plus tard, Brodzinski publia son *Wieslaw*, sorte d'idylle champêtre sur un thème cracovien et qui, à son apparition fut lue avec enthousiasme par la jeunesse, puis ses *Chansons des laboureurs* pleines de sentiment et de simplicité.

Quelque temps après il occupa la chaire de littérature à l'université de Varsovie, et ses leçons ouvrirent à la jeunesse de nouveaux horizons. Brodzinski peut être regardé comme le précurseur du romantisme en Pologne. S'il est inférieur à Mickiéwicz pour l'inspiration et la forme, il ne lui cède en rien au point de vue du sentiment et de la couleur locale.

L'année suivante (1822) A. Mickiéwicz fit paraître ses deux premiers volumes de poésie qui contenaient des ballades, des romances, *Grajina,* et les *Dziadi* (Aïeux, 2e et 4e partie). Dans la préface et la première pièce de vers intitulée : le *Romantisme* il répondit à Sniadecki. L'apparition de ces deux volumes fut le signal de la lutte. La jeunesse lut avec avidité *Grajina* et les *Aïeux*, et toute l'édition fut enlevée en un clin d'œil. Le camp des classiques poussa des cris d'alarme. Leurs recueils périodiques tonnèrent contre les jeunes romantiques. La *Bibliothèque* de

Dmochowski qui voulait tenir le milieu entre les deux écoles, s'attira les colères des classiques et ne fut pas épargnée par les romantiques. La lutte gagna les salons. Les chefs de l'école classique : Kozmian, Osinski, Morawski, qui étaient les habitués du comte Krasinski[1] s'amusaient, après un bon dîner, à faire de l'esprit aux dépens de la jeune école. Mais leur règne touchait à sa fin. Un romantique qui devait devenir célèbre comme écrivain et comme critique, Mochnacki fonda une revue : *Dziennik* de Varsovie avec Brodzinski, Lelewel, Mickiéwicz et B. Zaleski comme collaborateurs. Ce recueil qui plus tard, passa sous la direction d'Odyniec, entama une polémique ardente avec les classiques. Enfin, Mickiéwicz en publiant deux nouveaux volumes de poésies[2] qui renfermaient ses *Sonnets* et *Conrad Wallenrod* mit en tête de cette édition une préface adressée aux critiques de Varsovie. Dans cette préface, il couvre de ridicule ses adversaires qui s'obstinent à ne connaître que les classiques grecs et latins, qui restent isolés au milieu du mouvement des esprits et de la fermentation des nouvelles idées, et qui se décernant les uns aux autres des éloges mutuels, voudraient entourer Varsovie d'un cordon sanitaire afin de ne pas y laisser pénétrer les chefs-d'œuvre de la poésie contemporaine parus à l'étranger. Cette satire porta un rude coup aux champions du classicisme ; couverts de confusion, ils ne s'en relevèrent pas, et gardèrent le silence.

C'est qu'en effet la jeunesse élevée au milieu de

1. Le père du célèbre poète.
2. A Pétersbourg 1828-29.

toutes ces commotions qui avaient signalé la fin du dix-huitième et les premières années du dix-neuvième siècle, se trouvait dénuée de traditions et d'idéal. La littérature de cour et de salon du siècle de Stanislas Auguste, pas plus que les froides images de la poésie antique ne pouvaient plus satisfaire ses aspirations. La société nouvelle avait créé de nouveaux besoins et de nouvelles tendances. Elle trouva dans le romantisme des sources pleines de vie et de jeunesse. Les théories des philosophes allemands, les poésies de Schiller, de Gœthe, la *Loudmila* de Joukowsky [1] lui ouvrirent de nouveaux horizons et l'initièrent aux secrets poétiques et fantastiques du moyen âge. Les productions originelles des romantiques polonais s'en ressentirent. Ce fut un déluge de romances ou de ballades imitées de Gœthe ou de Bürger. Witwicki, Odyniec, Zan et Mickiéwicz sont ceux qui copièrent le mieux l'esprit allemand. Du reste, Mickiéwicz à cette époque ne comprenait pas autrement le romantisme. Dans la préface qu'il mit en tête de ses premières compositions, il déclare expressément que c'est chez les poètes du moyen âge qu'il faut chercher les véritables productions romantiques.

Mais cet engouement de la jeune génération pour le moyen âge ne fut pas de longue durée, et les classiques qui défendaient les traditions du passé national contre la nouvelle école, s'aperçurent bientôt que leurs craintes n'étaient pas fondées. Le romantisme en Pologne n'eut en effet ni le même caractère ni les mêmes tendances que dans les autres pays. En Fran-

1. Voir mon *Histoire de la littérature russe*, page 45, (Paris, Charpentier, 1875.)

ce, il était le résultat d'une grande révolution sociale, de l'avènement d'un monde nouveau, bourgeois et plébéïen. En Allemagne il fut le produit d'une révolution philosophique. L'Angleterre subit ces deux courants : philosophique et démocratique. Les romantiques polonais ne tardèrent pas à dépouiller le romantisme de ses formes étrangères, et à le fondre dans la vie nationale.

Or, le moyen âge européen, avec sa chevalerie et son organisation sociale, n'avait rien de commun avec les traditions historiques de la Pologne. Après avoir jeté leur premier feu dans une infinité de ballades, de sonnets et de romances, les jeunes poètes polonais en arrivèrent peu à peu à se reporter sur des sujets qui leur étaient plus chers et qui les touchaient de plus près. Ils fouillèrent avec avidité le passé de leur pays, qui leur paraissait d'autant plus brillant qu'il offrait dans l'histoire des nations un spectacle unique. Au lieu de briser les traditions historiques, ils les respectèrent et leur donnèrent un nouveau lustre, une vie nouvelle, en les représentant sous une forme plus belle, plus animée et plus saisissante. En résumé, si le romantisme en Pologne fut une évolution de la poésie dans le sens national, il ne se départit pas des tendances de son ainé, car il ne vit dans le passé que la noblesse, il fut et resta, à quelques exceptions près, aristocratique.

Du reste les poètes eux-mêmes ne se rendirent pas bien compte de cette transformation. Ils la subirent sans pouvoir la diriger. Chacun marcha de son côté, sans qu'il y eut d'affinité réciproque bien marquée. Brodzinski, Malczeski, Zaleski, et Goszczynski représentent, dans une mesure plus ou moins grande,

le génie slave; Mickiéwicz les aspirations politiques de la Pologne. Nous avons déjà parlé de Brodzinski; voyons maintenant les autres.

Malczeski, B. Zaleski et Gozczynski, tous trois enfants de l'Ukraine, chantèrent le passé de leur province natale. L'Ukraine, berceau de la poésie slavo-russe, si renommée par ses *Doumkas* et ses *Kobzars*[1], les aventures guerrières de ses Cosaques, et les exploits dont ses steppes immenses furent le théâtre, offrait un vaste champ d'inspiration à la poésie romantique. Chacun de ces trois poètes sans entente préalable, choisit dans cette riche mine, le filon qui convenait le mieux à son génie. Malczeski est plus aristocratique, Zaleski et Gosczynski sont plus populaires. Ce dernier prend ses héros parmi les Haïdamaques, Zaleski parmi les Cosaques. Mais tous trois eurent un prédécesseur qui leur servit de modèle, Padura, un petit-Russien, mais Polonais par le cœur et l'éducation, poète presque inconnu qui fut regardé longtemps comme un mythe, et dont les *Pienia* (chants) appris par cœur, firent le tour de l'Ukraine, avant d'être imprimés. Une de ses *doumas: Roman de Koszyra* peut être regardée comme un des chefs-d'œuvre de la poésie oukraïnienne.

Le poème de Malczeski, *Marie*, resta inaperçu à son apparition (1825) et ne fut bien apprécié qu'après la mort de son auteur. L'influence de Byron y est très visible. Malczeski connut le célèbre poète anglais à Venise. On prétend même que ce fut lui qui lui donna l'idée première de son *Mazeppa*. Malczeski choisit pour sujet de son poème un drame de famille encore récent, et qui avait impressionné l'Ukraine

1. *Kobzar*, barde populaire en Ukraine.

tout entière[1]. Mais sous la plume du poète, ce drame prend d'autres proportions; ses héros sont totalement transformés, de sorte que si l'on n'est pas prévenu, il est impossible de les reconnaître. Le triste Potocki traître à sa patrie, devient le beau et sentimental Waclaw. Son père a le caractère austère et résolu propre aux représentants des vieilles races, prêts à commettre un crime pour sauver l'honneur du nom, et qui emportent au tombeau le secret de leur conscience: « Ses lèvres pâlies ne faisaient entendre « devant personne — ni plaintes, ni pitié. — On ne « voyait aucune trace de larmes dans ses yeux fiers. « — Peu avec le monde, — plus souvent avec Dieu, « et vivant toujours seul. » Ce que l'on pourrait reprocher à Malczeski, c'est la recherche des effets, l'exagération des sentiments et l'absence complète de l'élément populaire dans son poème. En revanche, la figure du père de Waclaw est décrite avec une réalité saisissante; on la dirait taillée dans le marbre par le ciseau d'un sculpteur. En outre, les peintures de paysage sont pleines de poésie.

Bien autre est l'Ukraine de Bohdan Zaleski. Le pinceau magique de ce poète qui n'a rien de sombre ni de farouche, ressuscite les Cosaques et les *Kobzars* d'autrefois. Zaleski est un véritable enfant de l'Ukraine. On sent que lorsqu'il écrit, son sujet le domine et l'emporte sans qu'il puisse modérer son imagination. Sa patrie exerce sur lui une fascination

1. Le confédéré de Targowica, Félix Potocki, avait épousé une demoiselle Komorowska, fille d'un pauvre gentillâtre. Les parents de Potocki ne pouvant supporter cette mésalliance, firent disparaître leur bru.

magnétique dont il ne peut se défaire, même quand il chante l'Occident :

> Que me font les Alpes ou les Apennins [1] ?

ou bien :

> « Notre terre, mon cheval, est plus agréable — que les
> « sables de la Mazovie ; — les pâturages d'Oczakof sont meil-
> « leurs, — et l'eau du Dniepr est plus saine [2]. »

Dans la *Sainte famille* où il représente Jésus enfant enseignant au temple, c'est encore son peuple, c'est encore l'Ukraine qu'il dépeint. Dans ses *Fantaisies* dont les principales sont : *Prélude à la nouvelle poésie, Seul avec ma chanson, le Pont de Kalinow, les Rusalkas*, dans ses *Dumkas* [3] dont la plus belle est : *la Colline de l'adieu* et ses *Szumkas* [4], il brode sur des motifs populaires les fantaisies les plus admirables, sans idée préconçue, sans aucune pensée philosophique.

« Et moi aussi, fils de l'Ukraine, ma mère m'a bercé sur son sein avec des chansons. L'enchanteresse ! à l'aurore, dans l'air où vivent les oiseaux et où elle veille sur les générations, elle s'est écriée tout attendrie : » Rusalka, veille sur mon enfant, donne-lui le lait des *doumas* et le suc des fleurs, abreuve son corps délicat jusqu'à ce qu'il prenne son vol ! Dans son sommeil offre-lui les belles images de ma gloire séculaire ! Que les merveilleux contes de mon peuple florissent autour de lui comme un arc-en-ciel aux couleurs bleue et dorée. Oh ! les baisers de *Rusalka*, de ma nourrice, sonores comme des chansons, m'ont enflammé le sang pour toujours [5]. »

1. *Environs des Alpes.*
2. *Dumka de Mazepa.*
3 et 4. On appelle en Ukraine *dumkas* les chansons mélancoliques, et *Szumkas* les chansons gaies.
5. *Prélude à la nouvelle poésie.*

Comme les oiseaux, Zaleski a été fait pour chanter, et du reste il le dit lui-même :

« J'ai grandi avec le torban[1]. Le Dniepr, Ivanhora, la cabane du vieux sorcier dans le bois de chênes, je vois tout cela comme si je les avais quittés hier. Là, les oiseaux chantaient dès le point du jour, les jeunes filles chantaient au *maidan*, ou bien une voix d'homme chantait les exploits des atamans, et moi je chantais cette chanson[2]. »

Avec un tempérament ainsi doué, il n'est pas étonnant que Zaleski soit le plus slave de tous les poètes polonais, et ait même eu des tendances panslavistes. La renaissance de la littérature nationale chez les Tchèques et les Serbes l'intéressait. Il applaudit des deux mains à Shafajik, à Kollar, à Vouk-Karadjicz. « Donnez-nous des chansons ! (s'écrie-t-il) ; le reste, nous le chanterons, nous autres bardes. » Ce caractère slave apparaît surtout dans ses chants religieux, où le christianisme se confond avec les anciennes traditions mythologiques. Toutes ces petites pièces légères, sans prétentions, sont ce que le poète a de mieux. Faisons toutefois une exception pour les *Dumkas* dans lesquelles Zaleski dépeint les Cosaques sous un jour plein de fausseté. Ils manquent de naturel et n'ont pas été pris sur le vif. Lorsque Zaleski veut aborder la grande poésie, il se montre au-dessous de sa tâche. Prenons, par exemple, son *Duch od stepu* (l'Esprit de la steppe). Ce poème mystique, slave par ses sources d'inspiration et ses tendances, est une sorte d'épopée de l'humanité. Mais la forme harmonieuse du vers ne fait que recou-

1. *Torban*, instrument de musique dont se servaient les *Kobzari*.
2. *La Chanson vivante*.

vrir la pauvreté du fond. Zaleski avait une trop grande imagination poétique pour être philosophe. Ses *rapsodies* historiques sont ce qu'il a de plus faible. Il n'a pas de rival lorsqu'il chante les beautés poétiques de l'Ukraine, ou lorsqu'il rencontre sur son chemin un motif populaire; mais son pinceau doux et moelleux n'est pas assez vigoureux, quand il veut retracer les exploits guerriers dont les steppes oukraïniennes ont été le théâtre.

Avec Goszczynski, nous restons dans l'élément populaire. Mais cet élément avec ses instincts et ses superstitions, nous apparaît dans ce qu'il y a de plus farouche et de plus sanglant. Les caractères mieux dessinés, l'intrigue mieux conduite, font de Goszczynski un poète bien supérieur aux précédents. Son *Château de Kaniow* est un épisode de l'histoire de l'Ukraine emprunté à ce drame sanglant de la révolte des Haïdamaques et qui rappelle de tristes souvenirs aux Polonais [1]. Dans ce drame, rien ne manque: l'amour, l'assassinat, les combats, l'incendie, tout y est. Et pour donner encore plus de couleur locale à son œuvre, le poète nous initie à ce monde surnaturel de croyances populaires propres à l'Ukraine, monde hanté par des esprits sombres et farouches. Pas loin de l'endroit où, le soir, les garçons et les filles dansent au son de la *bandoura*, nous voyons,

1. Comme presque tous les poètes polonais sont traduits en français (Librairie du Luxembourg, Paris) je m'épargnerai la peine d'en faire l'analyse. Voici en résumé le sujet du poème de Goszczynski. Le Cosaque Nébaba a quitté son amante Xénie, et en aime une autre, Orlika. Celle-ci est forcée de donner sa main au gouverneur du château de Kanlow. Nébaba pour se venger attaque le château; Orlika assassine son mari et périt dans l'incendie du château.

là-bas, sous les arbres, une autre compagnie. C'est le rouge vampire porté par le vent funeste, qui, à minuit, suce le sang des enfants endormis ; c'est la sorcière qui a les yeux par derrière, et fait de la crème avec la rosée des fleurs ; c'est l'âme non baptisée qui se lamente sur les collines; c'est le serpent de feu qui dessèche les femmes. Goszczynski traite son sujet en vrai poète, c'est-à-dire d'une façon objective et impartiale. Pour lui, le passé est bien mort ; le même tombeau recouvre les nobles polonais et les haïdamaques d'autrefois.

« Lorsque mon esprit (dit-il en terminant) visita les rives
« du Dniepr — et s'arrêta sur les ruines de Kaniow — il
« chercha autour de lui les traces — du jour fatal de sa
« ruine. — Les murailles étaient encore rougies de sang, —
« là où l'épouse poursuivie par la troupe des meurtriers, —
« appuya sa main trempée dans le sang de son mari. —
« Rien n'a pu effacer ces taches, — de nouvelles apparaissent
« à la place des anciennes. — Mais le corps de la malheu-
« reuse criminelle, — a été réduit en cendres et emporté par
« le vent. — Dans un coin couvert d'un tendre gazon —
« mon esprit trouva une tresse des cheveux de Xénie, —
« mais un petit oiseau en avait fait son nid. — Tout près
« gisait l'acier des armes de Nébaba, — noirci par la flamme.
« — Après avoir erré longtemps au milieu des crânes
« nus, — il aperçut un *torban* au milieu d'un tas de ruines; —
« mais ce *torban* n'avait plus qu'une corde. — Ni les années
« ni les saisons — n'avaient pu ternir son éclat doré, — et
« le vent de la forêt voisine, son amant, — venait chaque
« nuit, jouer sur elle les exploits d'autrefois. — Et j'aimais
« ses sons enroués[1]. »

1. Goszczynski prit part à l'insurrection de 1830, puis passa en Galicie où il étudia les superstitions des montagnards des Karpaths qu'il décrivit dans un charmant poème intitulé : *Sobotka*. Il est mort cette année.

L'école oukraïnienne, malgré son talent réel, doit cependant céder la palme à Mickiéwicz. Ce dernier personnifia plus que tout autre le génie de la poésie polonaise et les aspirations politiques de la noblesse, dans la première moitié de ce siècle[1]. Capable de sentir violemment et de rendre toutes sortes d'émotions, enthousiaste pour toutes les idées grandes et belles, n'ayant par tempérament rien de platonique, mais doué d'une tendance instinctive à vouloir réaliser ce qu'il ressentait, même l'impossible, voilà les traits généraux du caractère de ce célèbre poète. Il les a du reste lui-même exprimés dans son *Ode à la jeunesse*.

« Celui qui encore enfant au berceau a arraché les têtes de l'hydre — a vaincu les Centaures dans sa jeunesse — arrachera à l'enfer ses victimes — et ira jusqu'au ciel cueillir des lauriers. — Va où le regard ne peut atteindre, — brise ce que la raison ne peut briser. — O jeunesse ! tes ailes ont la force de l'aigle, — tes bras, celle du tonnerre. — Allons ! la main dans la main, et formons une chaîne — qui entourera le globe terrestre, — Réunissons nos pensées et nos âmes, — dans un seul foyer ! — En avant ! globe terrestre ! — nous te pousserons dans une voie nouvelle — et débarrassé de ton écorce moisie — tu nous rappelleras nos jeunes années. »

Mickiéwicz au sortir de l'université, fut nommé professeur de latin et de polonais au gymnase de Kowno. Là il apprit le mariage d'une jeune fille qu'il aimait ardemment. Cette nouvelle le plongea dans un profond désespoir, et donna une nouvelle

1. Mickiéwicz est né en 1798 à Nowogrodek (gouvernement de Minsk) première capitale des princes lithuaniens.

impulsion à son génie. Il écrivit alors la deuxième et la quatrième partie de ses *Dziadi* (Aïeux) et *Grajina*. En Pologne, comme dans tous les pays slaves, les paysans ont l'habitude le 2 novembre, de placer sur les tombes de la nourriture et des boissons, afin de fêter les morts. Cet usage, souvenir d'une coutume antique, servit de point de départ aux *Dziadi*. Dans la quatrième partie qui a été évidemment inspirée par le *Werther* de Gœthe, le héros Gustave éprouvé par un amour malheureux, devient fou et se donne la mort. Rarement l'amour dans ce qu'il a de plus ardent et de plus passionné a été mieux chanté. A part cela, il règne un grand désordre dans ce poème fantastico-symbolique. L'auteur sous l'influence visible du romantisme allemand, a chanté l'amour comme étant une force universelle qui régit notre existence. Mais les Polonais seuls peuvent le comprendre et en admirer les beautés.

Le petit poème épique de *Grajina* nous reporte aux époques païennes de la Lithuanie. L'héroïne se sacrifie pour sauver son mari le prince Litavor, de la honte, et son pays des suites désastreuses d'une guerre avec les chevaliers teutoniques. C'est ici l'amour de la patrie qui est l'idée fondamentale.

Une nouvelle épreuve était réservée au poète; pendant son séjour à Kowno, il avait conservé d'intimes relations avec ses amis de Wilno. Le gouvernement russe ému par l'assassinat de Kotzebue, avait défendu toutes sortes d'associations parmi les étudiants à Pétersbourg et à Kazan comme à Wilno. L'association des *Philarètes* continua cependant à exister en secret, et se rattacha à une autre plus sérieuse, les *Promiénisti* (Rayonnants) qui se divisaient en autant

de sections que l'arc-en-ciel a de couleurs. Ces derniers étaient dirigés par le comité des *Philomates* qui avait un caractère politique. Ces associations étaient en relations avec celles fondées par les étudiants de Varsovie (les *Polonais libres*, les *Amis*, *Polonia*) ainsi qu'avec les loges des francs-maçons, des carbonari et des templiers où dominait l'élément militaire. Le sénateur Novosiltzef, nommé curateur de l'université de Wilno, procéda aussitôt à une enquête. Plusieurs étudiants gravement compromis furent arrêtés; d'autres furent renvoyés. Lelewel et Goluchowski durent quitter l'université. Mickiéwicz fut compris dans le nombre des suspects, et passa un an en prison. Ce fut là qu'il conçut le plan de la troisième partie des *Dziadi* et de *Conrad Wallenrod*. Il sortit de prison complètement transformé. Le caractère énergique de ses tendances s'accentua: son amour pour sa patrie est plus grand. Ses héros sont du même moule qui produisit les Faust et les Manfred, mais plus actifs, moins concentrés et moins raisonneurs. Mickiéwicz comme Byron et Gœthe nous transporte dans le monde surnaturel, dans la sphère des esprits, mais il reste sur le sol du christianisme.

Le poème de *Conrad Wallenrod* est rempli de défauts. Il n'y a pas d'agencement entre les parties, plusieurs endroits sont obscurs; les caractères manquent de naturel et de vraisemblance; en outre, la duplicité et la trahison de Conrad sont d'une morale équivoque. Mais lorsque Conrad jette loin de lui le masque de l'hypocrisie, et se montre tel qu'il est réellement, c'est-à-dire l'ennemi mortel des chevaliers teutoniques, lorsque, condamné à mort par le tribunal secret de l'ordre, il s'empoisonne et pousse le

cri de défi de la volonté individuelle qui raille la destinée, le poète se relève et devient sublime.

« Je suis prêt à mourir; que voulez-vous de plus? —
« Voulez-vous que je vous rende mes comptes? — Regardez
« ces milliers de cadavres — ces villes en ruine, ces villages
« en feu! — Entendez-vous l'ouragan? Il chasse des nuages
« de neige; — là, gèlent les débris de vos derniers batail-
« lons. — Entendez-vous? des masses de chiens affamés
« hurlent. — Ils se disputent les restes du banquet — C'est
« moi qui ai fait cela! moi grand et fier — d'avoir abattu d'un
« seul coup les nombreuses têtes de l'hydre — d'avoir comme
« Samson d'une seule secousse — ébranlé les colonnes de
« l'édifice et de mourir sous ses ruines! »

La note patriotique domine aussi dans plusieurs passages de ce poème. On y entend le tocsin de l'insurrection de 1830. C'est lorsque le vieux waïdelote Halban, dans une langue comprise par Conrad seul, lui rappelle son serment au milieu d'un banquet. Wallenrod remué par ces souvenirs, se lève et s'écrie:

« Et la fin, chante-la moi tout de suite, — ou bien donne-
« moi ta lyre... Pourquoi trembles-tu? — Je chanterai la
« fin si tu as peur. — Je vous connais... La chanson du
« waïdelote — prédit le malheur comme le hurlement des
« chiens pendant la nuit. — Vous nous laissez la gloire et
« les remords. — Encore au berceau, votre chanson perfide
« — enroule la poitrine de l'enfant comme une couleuvre —
« elle verse dans l'âme les poisons les plus actifs, — un stu-
« pide amour de la gloire et l'amour de la patrie... Je te
« connais, vieillard perfide. — Tu triomphes... *la guerre,*
« *c'est le triomphe du poète.* »

Le poète devait triompher, car la prise d'armes était proche. Mickiéwicz publia son poème à Pétersbourg (1829). Le gouvernement russe comprenant

les allusions qu'il renfermait voulut sévir. Grâce à la protection de la princesse Wolkonska, Mickiéwicz obtint un passeport pour l'étranger, et s'embarqua à Cronstadt avec son ami Odyniec. Après avoir visité Berlin, Dresde et Prague, il alla à Weimar saluer le vieux Gœthe. On prétend que le poète allemand qui connaissait les œuvres de Mickiéwicz par les traductions qui en avaient été faites, lui donna en le congédiant une plume d'or et lui dit : « Gœthe marche vers la tombe, et vous êtes le premier chantre de l'Europé. » Mickiéwicz se rendit à Rome; c'est là que l'insurrection de 1830 le trouva. Avant de passer à d'autres poëtes, disons encore un mot de ses *Sonnets* qu'il rapporta de Crimée, et qui sont de vrais bijoux, pleins de fraîcheur, de naturel et d'un grand coloris poétique.

Terminons en citant les poètes de second ordre qui se rattachent à cette époque. Witwicki débute comme tous ses contemporains par des ballades. Il quitta bientôt ce genre et publia ses *Poésies bibliques* (1829) où le vers a une certaine grandeur antique, puis des *Chansons de village* dont deux, *Hulanka* et le *Souhait*, furent mises en musique par Chopin. Al. Chodzko dans ses *Poésies grecques* et *Derar* poème oriental, fit preuve d'un talent peu original. Korsak lui est supérieur. Ces trois poètes appartiennent à l'école de Mickiéwicz. Goslawski se rattache à l'école oukraïnienne. Dans son poème en quatre parties, *Podolie*, celle qui dépeint la vie du peuple et ses chants, est la plus intéressante. Mais ces *Dumkas* sont loin d'égaler celles de Zaleski.

CHAPITRE II

Insurrection de 1830. — Son influence sur la poésie. — Apothéose du passé et mysticisme. — *La poésie polonaise au sein de l'émigration.* — Les trois grands poètes de cette époque : Mickiéwicz, Slowacki et Krasinski. — Poètes secondaires (1830-1848).

La noblesse polonaise à peine remise de ses blessures, oublia bientôt les dures leçons d'un passé encore récent, et se lança dans une voie d'agitation qui la conduisit de nouveau à l'abîme. Elle avait salué avec enthousiasme la constitution octroyée par Alexandre Ier [1]. Dès le lendemain cependant, les partis commencèrent à se dessiner ; l'opposition aristocratique ayant à sa tête le prince A. Czartoryski mécontent de ce que la vice-royauté avait été donnée au général Zaïonczek ; les ultramontains protégés par la princesse de Lowicz, femme du grand-duc Constantin [2], et enfin le parti polono-russe ayant à sa tête le prince Lubecki, ministre des finances. Ce dernier avait les vues les plus pratiques. Il comprenait qu'il fallait tirer de la nouvelle situation le meilleur parti possible. Malheureusement, ses efforts soulevèrent de nombreuses et violentes critiques. Les loges maçonniques et les associations des étudiants prirent un caractère politique, et se mirent en relations avec les sociétés secrètes qui existaient en Russie. En 1825, lorsque l'empereur Nicolas vint à Varsovie,

1. Voir pour plus de détails, ma brochure : *Pologne et Russie* (Paris, chez Dentu 1874.)

2. La princesse de Lowicz, avant son mariage, mademoiselle Grudzinska, était Polonaise. Le grand-duc Constantin en l'épousant, renonça à ses droits sur la couronne de Russie.

prêter serment à la Constitution, les conjurés voulurent l'assassiner. Mais le complot avorta faute d'entente. Le gouvernement russe, sentant partout des conspirations, commença à se repentir d'avoir donné à la Pologne la constitution de 1815. Les répressions commencèrent, la liberté de la presse et la liberté des personnes furent supprimées.

Le mouvement insurrectionnel éclata enfin dans la nuit du 29 novembre 1830. L'école des porte-enseignes et les officiers qui étaient dans le complot, en donnèrent le signal. Les insurgés débutèrent par des assassinats. Plusieurs généraux polonais et des officiers supérieurs russes tombèrent sous leurs coups[1]. Le grand-duc Constantin parvint à grand' peine à leur échapper. Mais les conjurés n'avaient arrêté aucun programme, et n'avaient pas de chefs. Le lendemain, le désarroi le plus grand régna dans Varsovie, et la populace en profita pour piller les magasins de vivres et les dépôts d'eau-de-vie. Les partis se disputent avec acharnement. Les uns avec le général Chlopicki persistent à reconnaître l'empereur Nicolas, et ne veulent pas sortir des limites tracées par la constitution; ils ont pour organe le *Courrier polonais*. Le parti aristocratique, ayant à sa tête le prince A. Czartoryski et Ostrowski demandent qu'on entame des négociations avec le grand-duc Constantin. Les démocrates dirigés par Lelewel et Mochnacki, appuyés par les clubs et le journal la *Nouvelle Pologne* du poète Garczynski, veulent l'in-

1. On cite entre autres : les généraux Gendre, Stanislas Potocki, Nowicki, Hauka ministre de la guerre et son chef d'état-major Trembecki etc. (Voir pour tous ces détails : Henry Schmitt, *Histoire de la Pologne après le partage*, (Lwow, 1868).

dépendance complète. Après trois mois de discussions, le parti démocratique l'emporte sur la contre-révolution, et la Chambre vote la déchéance de Nicolas [1]. La guerre est déclarée. Cette guerre mal conçue, mal dirigée, devait avoir une triste fin. Clopicki est nommé dictateur. Les généraux Radziwill, Skrzyniecki, Dembicki, Krukowiecki le remplacent et se succèdent dans le commandement. Varsovie capitule en septembre 1831. Les débris de l'armée polonaise mettent bas les armes un mois après à Zamosc.

La Pologne vaincue perdit ses libertés constitutionnelles. La noblesse s'exila et se dispersa à l'étranger. Désormais, ce n'est plus seulement à Varsovie qu'il faut étudier le mouvement de la littérature polonaise. C'est encore et surtout en France, en Suisse, en Italie, en un mot, dans toute l'Europe. Les poètes émigrés, emportant dans leurs cœurs l'image de la patrie abattue et d'un passé aussi fécond que brillant, pouvaient plus librement exprimer à l'étranger leurs souffrances et leurs aspirations. Occupons-nous donc de la littérature de l'émigration.

La poésie polonaise dut naturellement se ressentir de ces profondes secousses. Elle se jeta en plein dans le byronisme; perdant foi en elle-même et doutant de tout, elle invoque tour à tour le désespoir, la résignation, le mysticisme, et sonde les profondeurs de l'avenir afin d'y lire le secret de la destinée réservée à la Pologne. Parfois et le plus souvent, sous une forme allégorique, elle pleure sur les ruines de sa patrie. Puis, effarouchée par les tristesses du présent, elle se rejette en arrière et se réfugie dans le passé. Elle

1. Ce fut Niemcéwicz qui rédiga cet acte. Le prince Czartoryski en le signant, dit à Ostrowski : « Nous avons perdu la Pologne. »

se plaît à en invoquer toutes les grandeurs et les souvenirs, à en idéaliser les côtés brillants, tout en couvrant ses taches sous son manteau chatoyant. La Pologne d'autrefois, couronnée de cette belle auréole, devient l'objectif de tous les regrets et de tous les rêves. De tous les coins de l'Europe, les regards et les vœux des poètes se tournent vers elle, comme vers un Éden terrestre perdu à tout jamais.

Mais quand il s'agit de l'avenir, l'unité cesse. La poésie a ses partis politiques comme la presse. Les uns se jettent dans l'ultramontanisme et forment le parti rétrograde; les autres, comme Slowacki, prêchent l'action et se font les chantres inconscients de ce parti démocratique qui prépara l'insurrection de 1848; d'autres, comme Krasinski, doutent du présent, se contentent de chanter le passé, et, confiants dans la mission divine de leur patrie, prêchent la résignation; mais le plus grand nombre emportés par leur imagination ardente et un patriotisme mal entendu, voient dans le sort de leur pays une incarnation des destinées providentielles, et dans leur peuple, *l'homme-nation* réservé par Dieu à des desseins mystérieux. Ces prétentions, si étranges qu'elles puissent nous paraître, n'étaient pas nouvelles. La situation aussi brillante qu'exceptionnelle dont la noblesse polonaise avait joui autrefois, lui avait inspiré un orgueil sans bornes; elle se croyait faite d'un autre limon que les autres nations. Déjà Skarga, le fameux orateur, ne voyait sur la terre que deux peuples ayant reçu une mission divine : le peuple hébreu et le peuple polonais. Les confédérés de Bar identifiaient les destinées de leur patrie à celles du Sauveur, et un de leurs chants disait : « Le

sang que nous perdrons relèvera notre patrie et s'unira à celui de J.-C. » Ce rôle apostolique flattait singulièrement l'ambition des écrivains et de la noblesse. Par une étrange aberration d'esprit, cette dernière, qui n'avait vécu que d'emprunts faits à l'Europe occidentale, crut avoir joué dans le monde un rôle civilisateur. Ad. Mickiéwicz et Brodzinski diront que la Pologne est le Kopernik moral des nations[1]. Le *Kordyan* de Slowacki, faisant allusion au héros suisse de Sempach, appellera la Pologne : le Winkelfried du monde, Krasinski, le poète mystique, ira plus loin : il comparera sa patrie au Christ et prétendra que le Messie qui apportera la paix et le bonheur aux peuples, ne sera autre que la *sainte Pologne*. Mickiéwicz parlera d'un Messie libérateur dont Napoléon a été le précurseur. Le poète-soldat, Garczynski, appuyé sur un canon, pendant que les Russes couvrent les remparts de Varsovie d'une pluie de feu, chantera la Passion de la Pologne qu'il comparera au Crucifié.

C'est ainsi que la poésie, se faisant l'écho des rêves et des illusions de la noblesse, déifiera le passé, trompera son pays sur le rôle qu'il a joué autrefois dans l'histoire, et influencée par son mysticisme déclamatoire, l'élèvera sur un piédestal faux et mensonger. En lui inspirant encore plus d'orgueil, elle la poussera dans cette voie funeste qui aboutira aux insurrections de 1846, 48 et 63. Cette poésie aura une autorité d'autant plus dangereuse qu'elle sera sans rivale pour la fécondité, la richesse de l'inspiration et la beauté de la forme.

1. Qui potest capere, capiat.

Et pas une voix sensée ne s'élèvera pour dire à cette malheureuse noblesse qui se berce d'espérances chimériques : « On te trompe sur le rôle divin et ci-« vilisateur que tu as joué dans l'humanité. Jusqu'au « dernier moment, tu n'as pas même songé à civi-« liser ton peuple. Tu n'as jamais eu d'influence mo-« rale sur l'Europe. Cette dernière ne s'est occupée « de toi que pour acheter tes votes et te donner des « rois dont tu faisais des mannequins. Au lieu de te « poser en Christ ou en Apôtre, renonce à tes erre-« ments, pense à ton peuple, humilie-toi et travaille. « C'est l'orgueil qui perd les nations ; c'est le travail « qui les sauve ! »

Varsovie, à la veille de l'insurrection de 1863, fit célébrer un service funèbre en l'honneur de Mickiéwicz, de Slowacki et de Krasinski. C'est qu'en effet, ces trois grands poètes, pendant plus de vingt ans, représentèrent, sous toutes leurs formes, les espérances et les sentiments de la noblesse polonaise.

Nous avons laissé Mickiéwicz à Rome. Il y vivait au milieu d'un cercle d'amis intimes. C'étaient Garczynski, qui écrivait alors son poème philosophique : *Waclaw*, Montalembert, Lamennais, le prêtre Choloniewski, la princesse Wolkonska et le comte Henri Rzewuski. Ce dernier travaillait à ses *Souvenirs de Sopliça*, tableau merveilleusement achevé de l'ancienne Pologne. Sous l'influence de Rzewuski, Mickiéwicz écrivit son chef-d'œuvre *Pan Tadeusz*, poème profondément original et débarrassé de toute influence étrangère. Dans cette épopée nationale, il a voulu léguer à la jeune génération de 1830 la photographie fidèle et poétique des mœurs et des usages de la Pologne du commencement de notre siècle.

Cette époque était, en effet, caractéristique. Elle formait le point de rencontre de deux siècles : du dix-huitième avec son esprit philosophique emprunté aux encyclopédistes, et du dix-neuvième avec les grandes idées que les armées de Napoléon avaient importées avec elles. Ce tableau antithétique, qui finit à la marche de Napoléon sur Moscou, est dépeint par Mickiéwicz d'un pinceau ferme, sûr et fidèle. Krasinski disait de cette œuvre : « Aucun peuple européen ne possède une épopée semblable. *Don Quichotte* y est fondu avec l'*Iliade*. Le poète s'est placé entre la génération qui disparaissait et nous. Il les a vus avant leur mort, et maintenant ils ne sont plus. » Le héros, Thadée, joue dans ce poème un rôle peu actif. Le côté dramatique de cette épopée repose sur la haine qui désunit deux grandes maisons. Il y a quelques types bien réussis, surtout parmi les vieux serviteurs et les *szlachcic*, toujours prêts à batailler et qui ont gardé un vieux levain de la confédération de Bar. Un peu avant, Mickiéwicz avait publié la troisième partie de ses *Dziadi* où il est fait allusion à l'enquête de Novosiltzef à Wilno. En 1835, Mickiéwicz épousa mademoiselle Szymanowska, fille de la célèbre pianiste. Un peu plus tard (1839), le Sénat de Lausanne l'invita à professer la littérature latine à l'Académie de cette ville. L'année suivante, Cousin, qui était alors ministre de l'instruction publique, créa au collège de France, sur les instances de Montalembert et du prince Czartoryski, une chaire des littératures slaves. Elle fut donnée à notre poète qui y fit un cours de quatre ans. Dans ses leçons, qui ont été publiées depuis, Mickiéwicz a saisi et rendu avec assez de justesse les traits généraux du caractère slave, bien

que, dans ses vues d'ensemble, il y ait beaucoup de fantaisie et d'imagination. Poète, il donna la première place à la poésie. Mais son programme renferme de nombreuses lacunes, et il est loin d'être impartial. Plein d'indulgence pour le passé de son pays, il se garda bien d'en montrer les taches. En outre, il ne fit pas ressortir le caractère spécial de la littérature polonaise qui, dès l'origine, s'était écartée de la source commune. Enfin il donna trop d'importance à beaucoup d'auteurs polonais d'un faible mérite et ne tint pas assez compte des autres littératures slaves. De cette époque datent aussi la décadence et la chute du génie de Mickiéwicz. Au mois de juillet 1841, un émigré polonais, Towianski vint à Paris et se présenta à Mickiéwicz en se disant envoyé de Dieu et chargé de prêcher un Évangile nouveau. Cet apôtre inconnu ne visait rien moins qu'à refondre la politique à l'aide de la religion, et à renouveler l'humanité par l'influence directe de l'esprit divin. Mickiéwicz se laissa convertir à cette doctrine nébuleuse dont les germes couvaient déjà depuis quelque temps en lui, et qui fut le signal de sa chute.

Le mysticisme, emprunté au moyen âge par le romantisme, trouva surtout un facile accès chez les Polonais. Malheureux dans le présent, n'ayant qu'un poignant souvenir du passé, ils appelèrent le mysticisme à leur aide afin de pouvoir deviner l'avenir. Ces tendances sont toutes particulières à la poésie polonaise de notre siècle, dont elles flattent singulièrement l'orgueil national. Le mysticisme polonais tel que l'entendait Towianski, n'est en effet que la substitution individuelle de l'esprit humain au dogme de

l'Église. Cette émancipation de l'esprit appliquée aux grands faits historiques ou à la recherche de la destinée des peuples, devait nécessairement aboutir à des doctrines nébuleuses et insensées comme le messianisme. Mickiéwicz malgré toute la puissance de son génie n'y échappa pas. Il y avait déjà été préparé par la fréquentation du prêtre Choloniewski et de Lamennais à Rome et par son tempérament poétique militant. Il adopta avec enthousiasme cette alliance entre l'omnipotence de l'idée et la foi que prêchait le Towianisme[1]. « Avec l'idée et la foi, dit-il quelque part, on peut renverser et relever les trônes. » Appliquant cette théorie religieuse à l'histoire de sa patrie, il fut amené à parler des grandes guerres de Napoléon qui avaient fait une profonde impression sur son enfance. Il vit dans ce grand homme une incarnation des vues providentielles. La campagne de Russie où Napoléon entraîna derrière lui presque toute l'Europe occidentale, lui apparut comme un grand mouvement de l'humanité dans lequel l'empereur jouait le rôle de précurseur du nouveau Messie qui devait délivrer la Pologne. Ces théories forcèrent le gouvernement français à lui ôter la chaire des littératures slaves. Lors de la guerre de Crimée, le vieux poète crut que la réalisation de ses utopies messianiques allait s'accomplir, et il dédia à Napoléon III une ode intitulée : *Ode in Bomarsundum captum ad Napoleonem Cæsarem Augustum*, dernier et faible éclat d'un génie qui s'éteint. Envoyé à Constan-

1. Déjà quelques années auparavant, Mickiéwicz avait publié à Paris chez Pinard : *Le livre du pèlerin polonais*, sorte de profession de foi de l'émigration, écrite en style biblique et qui servit de modèle à Lamennais pour ses *Paroles d'un Croyant*.

tinople par le gouvernement français pour organiser une légion polonaise, il mourut à Péra le 28 novembre 1855. Ses restes furent inhumés au cimetière de Montmorency.

Le génie poétique de Mickiéwicz calme et serein plane au-dessus des passions humaines, puis finit par se perdre dans les nuages ; celui de Slowacki doué d'un orgueil excessif, d'une ambition sans bornes, d'une susceptibilité ombrageuse, fut le produit le plus complet, l'incarnation la plus saisissante de ce que la Pologne renfermait de bon et de mauvais à cette époque[1]. Ajoutez à cela un tempérament nerveux, une imagination fougueuse et ardente, une haine instinctive contre toute autorité reconnue, une tendance irrésistible à se moquer de lui-même et des autres, une puissance de parole que personne n'a égalée, pas même Mickiéwicz, et vous aurez le portrait de Slowacki[2]. Mickiéwicz malgré le caractère religieux et mystique de son génie, avait des tendances positives et un idéal tangible que l'on peut facilement saisir dans chacune de ses créations. Slowacki représente le côté négatif; il semble ignorer le passé, et l'absence d'idéal défini est une des causes principales qui nous explique la faiblesse de ses œuvres. Ce poète quitta la Pologne au moment de l'insurrection, et vint se fixer à Paris. Ses premières productions sont des imitations plus ou moins réussies de Byron. Hugo, Mindowe, le Moine, l'Arabe, Bielecki, Bothwell dans

1. Voir pour plus de détails mon article sur Jules Slowacki (*Revue Britannique*, avril 1875).

2. Slowacki naquit à Krzemieniec (Volhynie) en 1809. Son père Eusèbe professa la littérature à l'université de Wilno. A sa mort, sa mère épousa le docteur Bécu.

Marie Stuart[1], Zmia, Lambro, sont tous issus d'une même conception. Comme les héros de Byron, ils sont en guerre avec leur milieu. Hugo succombe en voulant fuir la vengeance de l'ordre teutonique. Le moine, l'Arabe, Bielecki, Zmia sont des traîtres ou des renégats. Mindowe prince lithuanien, embrasse le catholicisme pour endormir les soupçons des chevaliers teutoniques, se proposant quand le moment sera venu, de chasser ces apôtres bardés de fer. Mais Roghnéda, sa mère, le maudit, et Mindowe succombe avant d'avoir pu exécuter ses desseins. Lambro est un corsaire grec peu intéressant qui, pour oublier ses crimes, se grise toutes les nuits avec de l'opium, et que le poison finit par tuer. Il y a cependant dans ce petit poème de belles descriptions, et le récit de la mort de Ryga pendu au mât d'une frégate turque, est un des épisodes les plus émouvants.

Toutes ces œuvres où l'inspiration vraie fait défaut, ne sont que de pâles imitations, signe d'un talent encore jeune, et firent dire plus tard à Slowacki : « Je rougis de mes anciennes mélancolies à la Byron. »

Vers cette époque, Slowacki faillit avoir un duel avec Mickiéwicz. Il n'aima jamais ce dernier, probablement parcequ'il était une autorité au sein de la colonie polonaise de Paris. Un incident amena une rupture complète. Mickiéwicz dans la troisième partie de ses *Dziadi*, avait dépeint sous un jour défavorable, un docteur de l'université de Wilno. Le portrait était si transparent qu'on pouvait facilement reconnaître le docteur Bécu. Slowacki exaspéré voulut provoquer son rival. Ses amis l'en détournèrent et il partit pour

1. Je parlerai au chapitre *Théâtre* des drames de Slowacki.

la Suisse où il écrivit une charmante petite composition : *En Suisse*, qui est un vrai bijou. De là il jeta le gant à Mickiéwicz en publiant sous le voile de l'anonyme un nouveau poème *Kordyan*. Cette œuvre est le premier chaînon d'une trilogie qui ne fut jamais complète ; c'est aussi l'aurore d'une nouvelle époque dans la vie du poète. Le commencement rappelle, il est vrai, quelques scènes de *Faust* et de *Manfred*, mais le talent du poète commence à être plus national et plus indépendant. Le préambule nous transporte à la *Walpurgisnacht* du 31 décembre 1799. Satan entouré de ses démons, est occupé à faire sortir d'une chaudière brûlante ceux qui doivent jouer un rôle dans le siècle qui commence. A l'exemple de Mickiéwicz, Slowacki met en scène les personnages les plus marquants de la révolution de 1830. Le premier qui sort est le général Chlopicki « un vieux père de famille qui n'est bon ni pour la lutte ni pour la fatigue. » Une composition de diamant, d'encre secrète de Talleyrand et d'esprit de lunettes donne naissance au prince Czartoryski « vieille figure de monnaie romaine à demi effacée. » Le mélange des yeux et des pattes de l'écrevisse, des ergots du coq et des cornes de l'escargot craintif produit le général Skrzyniecki. Niemcéwicz « l'empereur des neuf sultanes de Phœbus » naît d'un mélange d'histoire de Pologne, d'un dictionnaire de rimes, d'un million de caractères d'imprimerie et de trois têtes de pavots. Enfin on voit sortir de la chaudière un petit être pâlot, au visage flétri. « Sa pensée est une mâchoire toujours ouverte ; il dévore sans cesse la poussière des bibliothèques, et chancelle sur ses deux jambes torses comme un mauvais système de gouvernement. » Cette caricature est le portrait du

savant historien Lelewel[1]. Kordyan, comme je l'ai dit, est de la même race que les Faust et les Manfred ; seulement ses souffrances sont trop légères pour que nous puissions croire à ses désillusions. Après avoir erré dans le monde entier, il revient dans sa patrie, et se dévoue pour assassiner le tsar. Cette partie est la plus faible, et manque de grandeur.

Kordyan était une œuvre de transition. Avec *Anhelli* le talent de Slowacki atteint sa maturité et devient indépendant. *Anhelli* composé sous l'inspiration du Dante, est un poème symbolique, écrit en style biblique. Il exprime sous des couleurs allégoriques, les souffrances de la Pologne et des émigrés après 1830. Il est de beaucoup supérieur à *Kordyan*. Il y règne un souffle d'inspiration vraie. La Sibérie en est l'enfer ; Virgile est remplacé par le Shaman. Anhelli n'est pas un homme d'action, un vengeur, un révolutionnaire comme Kordyan. C'est la victime qui doit racheter le peuple. Malheureusement, cette théorie est un peu nébuleuse et ne ressort pas assez clairement.

A Naples, Slowacki écrivit un autre petit poème *Waclaw*, qui fut très critiqué, non pas au point de vue de sa valeur artistique qui est incontestable, mais au point de vue du sujet. On lui reprocha d'avoir, en traitant le même motif que Malczeski, raconté le crime des Potocki d'une façon trop claire et trop actuelle. Nous ne comprenons pas trop ces scrupules. Malgré les soins que Malczeski a pris de faire perdre la trace de ses personnages, on les a parfaitement reconnus,

1. Faisons observer ici que Slowacki a montré très peu de tact en se livrant à des plaisanteries de ce genre. Niemcéwicz et Lelewel méritaient mieux que cela.

et du reste, le poète ne doit-il pas avoir les mêmes droits que l'historien ? N'étant point influencé par ces considérations, nous ne pouvons qu'admirer l'intérêt émouvant et dramatique qu'offre la confession du héros, et qu'avouer qu'elle peut soutenir la comparaison avec celle du *Giaour* de Byron.

Après la publication de ce poème, Slowacki visita la Grèce, l'Egypte, les Pyramides, les ruines de Thèbes, remonta le Nil et passa en Syrie après avoir observé la quarantaine à El-Arish. A Jérusalem, il pria toute une nuit auprès du Saint-Sépulcre ; puis il vit la mer Morte, Bethléem, Jéricho, la vallée de Josaphat, Nazareth, Damas, pénétra dans le Liban et passa quelques jours au couvent maronite de Belcheshban. Slowacki rapporta de ce voyage un petit chef-d'œuvre : *le Père des Pestiférés* qui excita l'admiration universelle. Dans ce récit règnent un désespoir poignant et une tristesse silencieuse et immense comme le désert lui-même.

Slowacki pendant son séjour à Florence, écrivit un petit poème l'*Enfer*, qu'il dédia à Varsovie « la veuve affligée du peuple polonais. » C'est le récit d'un vieux gentilhomme — soldat, Piast Dantyszek (le petit Dante) qui a parcouru l'enfer. A l'instar du poète italien, Slowacki y a placé ses ennemis ou plutôt ceux de son pays. Ce petit poème abracadabrant et d'une originalité très bizarre, est écrit avec un humour que les Polonais seuls peuvent apprécier. Toutefois les compatriotes de l'auteur le regardèrent plutôt comme un tour de force que comme une œuvre d'art.

Mais l'ambitieux Slowacki ne pouvait pas se contenter de ces bluettes. A son retour à Paris (1838), il publia deux grandes tragédies : *Balladyna* et *Lilla Ve-*

neda[1]. Son dessein était comme il dit dans sa dédicace à son ami Krasinski, de former « une légende fantastique de l'ancienne Pologne, et *Balladyna* n'est qu'un épisode d'un grand poème dans le genre de celui de l'Arioste, qui doit se composer de six tragédies ou chroniques dramatiques ». La donnée de *Balladyna* a été empruntée à une ballade lithuanienne de Chodzko : *Maliny* (les framboises). *Balladyna* et *Lilla Vénéda* ne sont pas des tragédies historiques proprement dites ; la légende et la fantaisie y tiennent trop de place. Slowacki n'avait pas le tempérament dramatique. On dirait qu'en composant *Balladyna*, il a voulu fondre en un seul drame *le roi Lear*, *Macbeth*, et *Un songe d'une nuit d'été*. Il a accumulé sur la tête de Balladyna tous les crimes de lady Macbeth, de Goneril et de Régane. Cette fille de paysan, devenue princesse, commet crimes sur crimes afin de monter sur le trône. Elle tue sa sœur, elle assassine Grabiec qu'elle prend pour le vieux roi Popiel, elle enferme sa vieille mère dans une tour et ordonne de la laisser mourir de faim. Lorsque celle-ci paraît tout à coup au milieu d'un festin que Balladyna donne à ses partisans, et demande à manger, sa fille feint de ne pas la reconnaître, et la fait chasser par ses serviteurs malgré l'orage qui gronde au dehors. Cette dernière s'écrie alors :

« O ma fille, réfléchis ! mais là-bas, dehors, il fait sombre, il pleut, et la foudre attend sous un nuage pour tomber sur mes cheveux blancs. Regarde par la fenêtre ; le tonnerre ne

1. J'ai eu recours pour les œuvres de Slowacki à l'élégante et fidèle traduction de M. Gasztowt qu'a publiée en partie la librairie du Luxembourg.

voudra pas croire, en me voyant seule par un tel orage, que je ne suis pas quelque criminelle qui erre dans la nuit... Ne me tirez pas, allez ! ma pauvre robe est bien assez déchirée, le vent jouera avec les haillons de la vieille mère... Oh ! c'est la fille du démon ! non, ce n'est pas la mienne, non, non, ce n'est pas ma fille. »

Ajoutons cependant que le caractère cruel de Balladyna nous semble exagéré. Slowacki a accumulé sur une seule tête les horreurs que Shakspeare a réparties dans plusieurs pièces. Avec *Lilla Veneda* nous assistons à la soumission des Vénèdes de la Vistule par les Léchites, et à l'introduction du Christianisme. Slowacki, en écrivant cette tragédie, semble s'être inspiré des *Niebelungen* et des *Martyrs*. Roza Veneda est une prêtresse exaltée et farouche comme Velléda. Elle en appelle à la force de la magie pour donner la victoire aux Vénèdes écrasés dans un premier combat, et comme dit Slowacki dans sa belle dédicace à Krasinski : « C'est une Euménide criant : la victoire ! cent cœurs d'hommes pour la victoire ! » Lilla Veneda, à l'opposé de sa sœur, est un ange de douceur ; les premières lueurs du christianisme l'ont élevée au-dessus du niveau de son époque. Nouvelle Antigone, elle brave tout pour sauver son père Derwid, roi des Vénèdes auquel les Léchites ont crevé les yeux ; mais son dévouement est inutile, et elle meurt étranglée par la femme du roi Lech, Gwinona. Cette dernière « fille de fer de la Scandinavie » a un tempérament cruel qui nous semble un peu chargé. Elle se vante devant Lilla d'avoir fait jeter son père dans une tour remplie de serpents.

« Je regardais hier dans une tour en ruines qui se dresse près du château, je regardais : des vipères semblables à des

plantes grimpantes reluisaient, couvertes de bave et se hissaient le long des murailles; et au fond, des nids de serpent, des yeux qui brillent, des queues qui tournoient, et sans cesse des sifflements, des grondements, des murmures, comme dans un vase qui bout. C'est là, dans ces ténèbres horribles, dans cette ombre sifflante, dans cette boue de serpents, dans cette ruche terrible que j'ai fait jeter ton père. »

Lilla Veneda renferme de vraies beautés qui peuvent rivaliser avec les passages les plus dramatiques d'Ossian, des *Niebelungen* et des *Martyrs*. Elle a des formes sculpturales qui semblent avoir été moulées sur la tragédie grecque. Il y a aussi des taches et des imperfections très visibles.

L'imagination de Slowacki était trop capricieuse pour suivre un plan tracé. Notre poète quitte les premiers siècles de la Pologne, pour aborder la confédération de Bar qui désormais sera son thème favori. *Beniowski* est l'odyssée d'un pauvre et jeune gentilhomme qui, fait prisonnier, fut envoyé en Sibérie et parvint à s'échapper. Il est regrettable que Slowacki se soit arrêté au cinquième chant, car au point de vue de la forme, ce poème peut être regardé comme son chef-d'œuvre. Il y a dépensé tous les trésors de son imagination et de sa fantaisie, et sur ce terrain, il n'a pas de rival en Pologne. S'inspirant à la fois de l'Arioste et de Byron, il passe de la poésie à la satire, de la description au pamphlet, sans qu'on aperçoive la moindre trace de travail. Avec une verve et un brio étonnants, il saute d'un sujet à un autre, interrompt une scène sentimentale pour se lancer dans des digressions un peu longues, il est vrai, et où il parle trop de lui-même, mais qu'on lui pardonne,

parce que tout cela est pétillant d'esprit. Son style est charmant, léger, sautillant, et d'une fascination qui faisait dire à Krasinski : « Il écrit les vers comme Liszt joue du piano. Il est si haut que personne ne le dépasse. » Mais quand Slowacki s'en prend à ses adversaires, il devient impitoyable et parfois même grossier ; on reconnaît le poète orgueilleux qui ne peut souffrir aucune critique. Parmi les journaux dont il avait à se plaindre, on comptait en première ligne la *Jeune Pologne*, organe parisien du parti démocratico-catholique. Voici en quels termes méprisants, Slowacki parle de cette feuille: «On dit que la *Jeune Pologne* est rédigée par une vieille femme ; et moi, à la voir mordre et aboyer, je crois que c'est par un jésuite qui a un goujat à son service[1]. » Mickiéwicz devait aussi avoir sa part. Slowacki ne pouvait lui pardonner le prestige dont il jouissait au sein de l'émigration. A la fin de son cinquième chant, il lui jette une seconde fois le gant :

« Tu me trouveras toujours sur ton chemin, debout, le front haut, le regard menaçant. Non, je ne suis pas *toi* et tu n'es pas le *znicz*[2]. Mais quand tu serais un dieu, moi je suis un homme vivant, prêt à te flageller, vaine idole, de mon fouet de serpents, tant que tu conduiras le monde vers le précipice. L'avenir est à moi ; à moi seul, la victoire au-delà du tombeau. »

Slowacki malgré sa rupture avec Mickiéwicz, augmenta le nombre des Towianistes. Ce qui l'attirait surtout vers cette doctrine, c'est qu'il croyait y trouver

1. Ces insultes faillirent amener une rencontre entre Slowacki et le rédacteur de la *Jeune Pologne*.

2. *Znicz*, feu sacré de la mythologie lithuanienne.

une sanction à l'orgueilleuse mission qu'il s'était adjugée, ainsi qu'un nouveau moyen de subjuguer les hommes. Après avoir partout cherché un dogme, après avoir invoqué tour à tour la résignation, la fatalité et le mysticisme, n'était-ce pas consolant de pouvoir transformer son âme et son inspiration en messagers transmettant la parole de Dieu? Le caractère et les tendances de sa poésie devaient naturellement s'en ressentir. Dans les trois grandes œuvres qui marquèrent cette évolution : le *Père Marc*, le *Songe d'argent de Salomé* et le *Roi-Esprit*, l'idée dominante, c'est l'anéantissement de la raison devant la supériorité de l'esprit. Les théories nébuleuses et les nuages mystiques qui obscurcissaient *Anhelli*, et *Kordyan*, s'épaississent encore davantage, et rendent ces œuvres peu compréhensibles. Le *Père Marc* est une des créations les plus faibles de Slowacki. Il s'agit ici de ce célèbre carme qui joua un rôle très actif dans la confédération de Bar. Les qualités scéniques de cette pièce sont nulles ; ce ne sont que péroraisons et discours emphatiques qui sentent le sermon. Les caractères sont faussés et contraires à la vérité historique. Le *Songe d'argent de Salomé* est supérieur au précédent. Le sujet a été emprunté à la révolte des Haïdamaques en Ukraine. Ici, le poète a montré plus d'impartialité et a su dramatiser d'une manière saisissante la haine que le peuple de ces contrées nourrissait contre ses dominateurs. Un type bien rendu, c'est celui de Vernyhora, le vieux barde de l'Ukraine, qui vient maudire ceux qui sont « tout rouges du sang de son peuple. »

Slowacki, docile aux inspirations de sa muse capricieuse, revient à son cycle de poèmes préhisto-

riques. Le *Roi-Esprit* (*Krol-Duch*) dont une seule rapsodie a paru, est l'incarnation des théories mystiques de l'auteur sur l'histoire de son pays — théories nuageuses car il est presque impossible d'en saisir le sens. Le héros du poème a été emprunté à la *République* de Platon [1]; c'est Er l'Arménien que Roza Vénéda fécondée par les cendres des morts [2] a fait revivre. C'est lui qui réalise le terrible serment proféré par sa mère, et qui venge les Vénèdes [3]. Popiel est la personnification du génie ou plutôt des destinées historiques de la Pologne. Ce n'est pas un homme, c'est l'incarnation d'une idée divine, fatale, qui apparaît, selon le poète, aux moments décisifs de l'histoire de Pologne. Nous ne pouvons approuver cette tendance qui veut substituer aux faits historiques une théorie personnelle, surtout quand cette théorie est basée sur la fatalité. En outre, Slowacki fait un trop fréquent abus de l'emploi des tableaux sombres et sinistres, chargés d'éclairs, de tonnerres et de cadavres. En peinture, une répétition aussi fréquente serait regardée comme la marque d'un talent sec et stérile. Prenez toutes les dernières œuvres de Slowacki : *Balladyna*, *Lilla Vénéda*, le *Père Marc*, le *Songe d'argent de Salomé*, le *Roi-Esprit*, les décors en sont partout les mêmes; il n'y a que les personnages de changés.

Slowacki ne fit pas longtemps partie du cercle des Towianistes. Son esprit indépendant ne put se faire à des principes aussi absolus. Après le départ de Towianski, il s'enfonça dans la solitude et la méditation. Mais des événements imprévus le rejetèrent

1. Voir la *République* de Platon, liv. X.
2. Cendres, en polonais *popiel*.
3. Voir plus haut l'analyse de *Lilla Vénéda*.

bientôt dans la vie réelle. Le parti démocratique de l'émigration commençait à se remuer ; dans les nombreuses brochures qu'il publiait à Paris et à Bruxelles, il faisait entendre que l'heure d'agir était venue. Affichant les doctrines les plus matérialistes, il reniait le passé, traitait la noblesse polonaise de « classe pourrie et corrompue, ennemie du peuple et obstacle éternel de tout progrès » et appelait la charité chrétienne de la faiblesse, la modération de la trahison. Krasinski le poète de la charité et de l'amour, protesta contre ces doctrines qu'il regardait comme antireligieuses et antipatriotiques, et lança ses célèbres *Psaumes de l'avenir*. Slowacki en les lisant, poussa un rugissement de colère et d'indignation. Krasinski pendant longtemps, avait été son seul et fidèle ami. Leurs relations s'étaient sensiblement refroidies depuis que Slowacki avait vainement essayé de le convertir au towianisme. Dans son *Père Marc*, il avait dépeint sous des couleurs très défavorables le maréchal Krasinski et Branicki ; or Krasinski venait d'épouser une Branicka. En outre, si Slowacki n'était pas un démocrate convaincu, il en avait du moins les tendances, par suite de son tempérament audacieux et de son esprit indépendant. La noble protestation de son ancien ami fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Slowacki sans se donner la peine d'en pénétrer la portée véritable, crut y voir une apologie de l'aristocratie, et se hâta de lancer sa *Réplique à l'auteur des Psaumes*. Cette *Réplique*, il n'aurait pas dû l'écrire, et il s'en repentit amèrement plus tard.

« A t'en croire *mon gentilhomme*, ce serait donc notre vertu à nous que d'endurer patiemment l'esclavage? Tu

transformes notre triste existence dans cette vallée de pleurs en une vie de purs esprits dans la lune argentée ; d'une voix d'enfant tu cries ; «l'action! l'action ! »... La nation se dresse, et voilà que tu trembles tout à coup, quand apparaît la face du peuple, et que du buisson qui s'embrase commence à retentir la parole de Dieu. »

« Autrefois, vous étiez cent mille gentilshommes, nobles par le cœur et par l'attitude ! De nos jours je n'en ai connu qu'un seul[1]. Le pays entier n'en a pas vu d'autres. Lui seul, par le supplice du cœur, par les intentions sinon par le succès, par une tristesse grande, silencieuse, et une fière attitude, par une main toujours pleine de dons, par une gloire sourde, antique, fut un gentilhomme, et eut le droit de se dire tel. Aujourd'hui, lui-même a abandonné vos rangs ; lui-même ne tient plus à sa dignité, *il est allé pourrir parmi les rois* ; il n'est plus, et vous n'êtes plus. »

Plusieurs de ces strophes se terminaient par ce refrain ironique et provocateur : « Et tu as eu peur, fils de noble ! » Cette fougueuse et ardente réplique fit croire que Slowacki appartenait au parti de l'action. On s'en arracha des copies ; la *Revue de Posnan* l'appela « la chanson d'Erostrate. » Mais hélas ! les événements répondirent eux-mêmes pour Krasinski, et prouvèrent une fois de plus que la révolution est une arme à deux tranchants. La boucherie de Galicie, les massacres de Tarnow et de Rzeszow donnèrent à Slowacki un démenti sanglant et cruel. Lorsqu'un peu plus tard (1848) la révolution éclata à Posen, Slowacki partit pour cette ville. Il en revint avec une maladie de poitrine et mourut à Paris le 3 avril 1849[2].

Sigismond Krasinski naquit à Paris en 1812. Son

1. Allusion au prince Czartoryski.
2. Il fut enterré au cimetière de Montmartre.

père, colonel dans les armées de Napoléon, obtint plus tard le grade de général, et après la chute de l'empereur, s'installa à Varsovie. Son salon très populaire fut pendant un certain temps, le rendez-vous des classiques. Ce fut dans un tel milieu que grandit le jeune Sigismond. Il connut cependant bien vite le malheur. L'attitude du vieux comte Krasinski au tribunal de la diète (1828) le fit regarder comme traître à la patrie [1]. L'année suivante, Sigismond par ordre de son père s'abstint de prendre part à la manisfestation organisée à l'enterrement du sénateur Biélinski. C'en fut assez pour que toute la famille fut condamnée par l'opinion publique à l'ostracisme. Le jeune Sigismond dut quitter l'université et même sa patrie (1829). Il commença dès lors une vie errante à l'étranger comme Mickiéwicz, Slowacki et tant d'autres. Ce fut à Genève qu'il apprit la révolution de 1830 ainsi que l'outrage fait à son père dont on avait refusé l'épée. Ces événements ébranlèrent fortement son organisation physique et eurent une grande influence sur ses convictions morales. Au lieu de retourner dans sa patrie et de profiter de la haute situation faite à son père, il préféra vivre à l'étranger. Il accepta ces épreuves en vrai chrétien, et en signe d'expiation, il ne voulut pas mettre son nom au bas de ses poésies qu'il signa du surnom de *Poète anonyme*. Ses intimes eux-mêmes ignorèrent pendant longtemps qu'il était l'auteur de ces beaux poèmes admirés par toute la Pologne. Il n'en parlait

1. Il s'agissait d'un complot qui avait pour chefs Krzyjanowski, Maïewski, Soltyk et Zablocki. Les conjurés furent jugés par un tribunal pris au sein de la diète. De tous les juges, le comte Krasinski fut le seul qui vota pour la mort.

lui-même qu'avec ironie et en haussant les épaules.

Ce qui distingue tout particulièrement Krasiński, ce n'est pas seulement le caractère profondément chrétien de son mysticisme, c'est aussi sa foi dans la vérité et la justice, ainsi que la persistance avec laquelle il défendit les traditions du passé et la noblesse polonaise[1]. Cette dernière circonstance jointe à la conduite de son père, lui attira les attaques violentes du parti démocratique. Tout en restant profondément attaché à l'idéal politique et religieux du passé, il était convaincu que ce passé était mort à tout jamais, et que la nouvelle société n'y reviendrait pas. Ce contraste entre le monde ancien et le monde nouveau, fait le sujet de son premier poème *Nieboska Komedia* (la Comédie infernale). A l'époque où ce poème parut, la noblesse polonaise était agitée par un bouillonnement d'idées aussi variées que peu définies, de passions et de tendances nouvelles dont personne ne pouvait pressentir l'issue. La vieille aristocratie avait encore conservé tout son éclat mais son prestige était considérablement diminué. Elle n'avait plus qu'une autorité factice sur la jeune génération élevée à l'ombre des événements de 1830, et qui voulait une entière rénovation. Cette lutte entre deux courants opposés, entre une aristocratie féodale, et une noblesse démocratique forme la base de la *Comédie infernale*.

Le comte Henri est le représentant de cette antique noblesse qui s'en va. Il a cherché le progrès de l'humanité dans les spéculations panthéistes du dix-huitième siècle et a adoré la *Mère Nature*. Pancrace est

1. Voir à ce sujet l'étude de M. Klaczko.

le défenseur des vaincus, des opprimés, l'ennemi des riches et des nobles. « Vous tous, s'écrie-t-il, « vieillis, décrépits, repus de mangeaille et de bois- « son, rongés par les vers, faites place aux jeunes, « aux affamés et aux altérés. » La guerre civile éclate, et le poète la dépeint avec une force de pinceau qu'eût enviée Gœthe. Le comte Henri à l'heure du danger, a retrouvé les croyances religieuses de sa jeunesse ; il jette loin de lui comme de vieilles guenilles ses rêveries philosophiques. Son cri de guerre est le nom de *Jésus* et de *Marie*. Toutefois, s'il combat pour défendre ses convictions, il n'a plus la foi, il ne croit plus au progrès. « Le progrès, dit-il, le bonheur du genre humain ! Moi aussi, j'y ai cru autrefois !.... Mais ce sont des rêves inutiles ! qui les accomplira?... Adam est mort dans le désert, nous ne retournerons plus au paradis... Aujourd'hui, il ne reste plus qu'à s'exterminer mutuellement. » Il meurt en désespéré, n'estimant plus la cause qu'il défend, et puni « pour n'avoir rien aimé, rien estimé que soi-même et ses pensées. » Cruelle leçon destinée à flageller l'égoïsme traditionnel de l'aristocratie polonaise ! Pancrace aussi succombe, d'une façon inespérée. En tombant, il montre une croix sanglante qui paraît au ciel, et s'écrie comme Julien l'Apostat : « *Galilæe, vicisti !* » Telle est la leçon que Krasinski a voulu donner aux deux partis qui divisaient alors la noblesse polonaise. Ce chantre de la charité, de l'union fraternelle, a voulu prouver que la guerre civile ne pouvait aboutir qu'à l'anéantissement général. Avait-il une intuition de la révolution sociale qui allait s'accomplir, et de la triste fin qu'elle devait avoir ?

Son second poème, l'*Irydion* (1836) aux proportions



plus grandioses, à la composition plus large que la *Comédie infernale*, est une sorte de drame philosophique et symbolique à la fois. La donnée en est la même que dans le *Conrad Vallenrod* de Mickiéwicz, mais le dénouement est tout différent. Nous sommes à Rome, sous le règne d'Héliogabale. Irydion fils d'un Grec et d'une Germaine, a été élevé dans la haine « des maîtres du monde ». Il vient à Rome avec sa sœur Elsinoë afin d'exécuter ses desseins de vengeance. Bientôt Héliogabale tombe amoureux d'Elsinoë, et Irydion ordonne à cette dernière de céder aux désirs du césar.

« Autrefois, le salut des nations n'exigeait que le sacrifice de la vie d'un homme; aujourd'hui il exige celui de l'honneur... Que chaque fois que le césar s'endormira dans tes bras, il entende parler de prétoriens en révolte, de patriciens conspirant sans cesse, et de peuple brisant les portes du palais. Lentement, jour par jour, goutte par goutte, enivre-le de folie et de rage, et bois toute la vie de son cœur. »

Elsinoë exécute fidèlement le programme tracé par son frère. Bientôt grâce à elle, Irydion possède toute la confiance du césar, et lui trace un plan machiavélique. Il lui prouve que dans cette guerre entre l'homme et la ville, la victoire doit finir par rester à l'homme. Il lui suggère l'idée de se venger de Rome en la détruisant, puis de retourner dans son pays. Irydion se charge lui-même de l'exécution de cet horrible projet. Lancer les troupes les unes contre les autres, ameuter les esclaves et les gladiateurs, lâcher « les confesseurs du prophète nazaréen, » tels sont ses moyens d'action. Il a tout préparé pour l'exécution de son plan. Il ne lui manque plus que le con-

cours des chrétiens. Afin de l'obtenir, il se fait baptiser sous le nom de Hiéronyme. Massinissa, son âme damnée, l'engage en outre à gagner à sa cause une jeune et belle vierge, Cornélia Métella que les chrétiens vénèrent comme une sainte. « Fais lui oublier son Christ, lui dit-il, et tâche qu'elle ne pense plus qu'à toi. Il est loin, lui, il a été sur la terre, mais il n'y reviendra plus : toi tu vis, tu existes, tu es à ses côtés... tu deviendras son dieu. » La lutte s'engage entre l'Irydion et Cornélia, lutte passionnée et dramatique. Cornélia succombe, et partage les idées de vengeance d'Irydion. Les chrétiens se révoltent à sa voix, mais au moment où ils vont se joindre aux prétoriens et aux gladiateurs, l'évêque Victor les arrête, et la révolte est domptée. Irydion doute alors de la légitimité de son œuvre. Mais le génie du mal est à ses côtés. Massinissa lui montre la Rome de l'avenir, la Rome des papes, abandonnée par les nations, et « son humiliation aussi grande que grand a été son orgueil. » Irydion appelle de tous ses vœux le jour du châtiment et de la vengeance. Alors Massinissa l'endort pour ne le réveiller qu'après des siècles, puis il le transporte dans la Rome moderne « habitée par le lierre rampant et un peuple rampant, » il lui montre « deux vieillards vêtus de pourpre et sur le «front desquels on lit l'indigence de la pensée». Irydion à ce spectacle de décrépitude, applaudit de toutes ses forces. Mais son triomphe n'est pas de longue durée. En voyant cette Rome chétienne dont le sort lui semble aussi triste que celui de sa patrie, il ne nourrit plus de haine contre elle, et se surprend à aimer la croix. Alors une voix d'en haut l'appelle et l'envoie en Pologne. « Va vers le nord au nom du Christ,

« et ne t'arrête que quand tu arriveras à la terre des « tombes et des croix... Va habiter au milieu des « nouveaux frères que je te donne ! »

Ne devons-nous voir dans ce poème que la décadence de la Rome antique, agonisant sous l'action combinée du génie grec, de l'élément barbare et du christianisme? Non. Ce poème cache une profonde leçon, et est le complément de l'œuvre précédente. La *Comédie infernale* fait pressentir à la noblesse polonaise ce qui lui arrivera, si elle est divisée, et si ses membres s'entre-déchirent. Irydion est la personnification historique de l'impuissance du patriotisme quand il ne s'appuie que sur l'esprit de négation et de haine. « Va, aie foi en mon nom, dit la voix céleste « à Irydion converti, sois calme en face de l'orgueil. « Ils passeront, mais ma pensée et toi vous ne pas- « serez pas. »

Telle est la pensée fondamentale qu'on retrouve dans toutes les œuvres de Krasinski. Défier Dieu par la foi qu'on a en lui, n'opposer à l'oppression qu'une résistance morale, attendre la liberté non pas du mal mais du bien, non pas de la révolution, mais du dévouement et du sacrifice, tel est le programme platonique que Krasinski recommande à ses compatriotes. Ah ! s'ils avaient écouté sa voix, et si Krasinski à côté de la résistance et du dévouement leur avait enseigné l'amour du travail et du progrès. C'est alors qu'ils seraient de vrais martyrs !

Après la publication de son *Irydion*, Krasinski avait épousé la comtesse Branicka, et s'était lié d'amitié avec Slowacki. Cette amitié, de la part du premier, fut toujours pure et désintéressée. Il défendit Slowacki contre ses nombreux adversaires, et porta son

talent aux nues. Bien plus clairvoyant et plus chrétien que son ami, il put résister aux entraînements du towianisme. Toutefois son mysticisme ne valait guère mieux. Ses idées exaltées sur la mission providentielle de sa patrie, et sur l'avenir qui lui était réservé, étaient pour le moins aussi dangereuses. Nous les trouvons clairement formulées dans son *Przedswit* (Aurore).

« Nous sommes morts au milieu du monde, à cause d'un saint amour pour lui. Il est notre frère, il fallait sauver ce frère de ses fautes d'infamie, prendre sur soi non pas ses péchés, mais son châtiment. Nous l'avons pris! et on a vu, au milieu des peuples, le fantôme de la Pologne descendre au tombeau pour trois jours. Le troisième jour, la clarté apparaîtra, et le matin sera éternel. »

«... Et j'ai entendu une voix céleste qui disait: « Comme je leur ai donné autrefois mon Fils, je te donne à eux maintenant, ô Pologne. Mon Fils était et sera unique, mais sa pensée vit en toi. Sois donc juste comme il l'est partout. Je te fais ma fille. Quand tu es descendue au tombeau, tu étais un membre de l'humanité. Mais maintenant, au jour de la victoire, ton nom est l'humanité entière. La terre t'est confiée pour que tu la conduises par tes actions... »

Quelle comparaison ridicule pour ceux qui connaissent l'histoire! Ce coupable orgueil de visionnaire exalté qui rappelle les extases de sainte Thérèse devait recevoir son juste châtiment. Les événements rappelèrent bientôt le poète à la réalité. La noblesse se remuait; le parti démocratique préparait les événements de Galicie et de Posen, et prêchait la révolte des paysans contre les nobles. Il voulait faire un nouveau 89. Krasinski dans ses *Psaumes de l'Avenir* se fit le champion de la noblesse « dont la poitrine fleurit toujours en cicatrices. » Il rappelle qu'au lieu

d'être une classe pourrie et corrompue, c'est elle qui avait édifié la gloire et la puissance de la Pologne d'autrefois. Vouloir massacrer la noblesse, c'était vouloir se suicider, puis après s'être suicidé, vouloir agir et vaincre. J'ai dit plus haut avec quelle fougue et quelle ironie Slowacki lui répondit; j'ai dit aussi que les événements justifièrent d'une façon éclatante les théories de Krasinski. Dans ses *Nouveaux Psaumes*, il put répondre à Slowacki :

« C'est donc la peur dis-tu, qui a parlé par ma bouche, alors que je prévoyais que nous allions vers les ténèbres et non vers la lumière, et que le peuple pouvait se souiller. Moi, je tremble devant le meurtre de mes semblables, je n'aime point à pousser dans l'abîme. »

Tous ses *Psaumes* et sa dernière œuvre : *Resurrecturis*, sont empreints d'une majesté qui n'a rien de terrestre. Mais quand on se dégage du charme dont vous enivre cette poésie mystique, on en voit les tendances dangereuses. La vie passive que Krasinski recommandait à sa nation, ne convient pas aux peuples opprimés. A côté du sacrifice, il y a le travail; si le sacrifice cloue un peuple sur place, le travail le fait marcher. Un autre reproche bien plus grave que j'adresserai à ce poète, c'est d'avoir fait l'apothéose de son pays. Lui dire qu'il est le Christ des nations, l'entretenir de ces illusions orgueilleuses, est-ce bien là, la tâche d'un vrai patriote?

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur Krasinski. Sa santé toujours chancelante, finit par inspirer de graves inquiétudes. Il passa l'hiver de 1858 à Paris, se proposant au printemps d'aller en Algérie, mais il mourut à Paris l'année suivante.

Autour de ces trois grandes constellations qui représentèrent dans toutes leurs nuances et pendant plus de vingt ans, les aspirations nationales et politiques de la noblesse polonaise à l'étranger, gravitent d'autres étoiles poétiques dont l'éclat est beaucoup moindre et dont je ne dirai que quelques mots. Gasczynski, un poète-soldat comme Witwicki, est l'auteur de chansons dont quelques-unes furent mises en musique par Chopin et Sowinski[1]. Garczynski fut l'imitateur et l'ami de Mickiéwicz, ce qui lui valut l'honneur d'être placé par ce dernier à la tête des poètes polonais[2]. Il faut beaucoup rabattre de cet éloge dû à l'amitié. Garczynski est loin d'être un poète original; Gœthe et Byron dirigèrent son inspiration. C'est sous leur influence que dans son poème philosophique *Waclaw*, il émet ses vues sur le sort de la Pologne[3]. Gorecki, autre poète-soldat et auteur fécond, fut quelquefois heureux dans son inspiration. Citons encore Uïeïski, un des rares survivants de cette époque. Ses poésies pleines de sentiment religieux (*Plaintes de Jérémie*, *Mélodies bibliques*) dénotent beaucoup de patriotisme. Un peu plus tard, les massacres de Galicie devaient lui inspirer un hymne : *Zdymem Pojarow* (De la fumée des incendies etc.) qui devint un chant national.

1. Il mourut à Aix en 1866.
2. Voir Mickiéwicz : *Cours de littératures slaves.*
3. Il mourut à Avignon en 1833.

CHAPITRE III

La littérature en Pologne (1830-1846). — État moral et intellectuel de la Pologne. — Roman, origines du roman. — Korzeniowski, Kraszewki, Rzewuski, etc.

Pendant qu'à l'étranger les grands poètes polonais chantaient les souffrances et les espérances de leur patrie, cette patrie était en proie au marasme le plus profond. Privée de ses libertés politiques et des meilleurs de ses enfants, elle ressemblait à un corps que l'anémie épuise. A l'étranger, l'émigration polonaise jouissant de toute la liberté accordée à la parole, représentait véritablement la patrie, ou plutôt c'était une nouvelle patrie superposée à la métropole et dont les grands centres s'appelaient Paris, Bruxelles et Rome. En Pologne, on ne trouve aucune trace de cette lutte entre le parti ultramontain-aristocratique et le parti démocratique dont j'ai parlé au chapitre précédent. Aux efforts suprêmes tentés lors de l'insurrection de 1830, avaient succédé la fatigue et l'apathie la plus complète. Les quelques revues qui paraissaient : *Museum Domowe* (Musée des Familles) *Gwiazda* (l'Etoile) *Pielgrzym* (le Pèlerin) au point de vue littéraire et critique, n'avaient aucune valeur. A Kief, Grabowski et Holowynski auteurs de poésies religieuses bonnes tout au plus à prendre place dans un almanach, avaient réuni autour d'eux un certain nombre de littérateurs, tous imprégnés de cléricalisme. A Pétersbourg la réaction était encore plus forte. Le comte Henri Rzewuski rédacteur du *Tygo-*

dnik (la Semaine) était à la tête d'un petit cercle d'écrivains qui professaient le plus grand mépris pour les idées du dix-neuvième siècle. Quant à la société, son mot d'ordre était abstention et indifférence. Tout ce qui pouvait faire allusion au présent, et à la vie réelle était écarté avec dédain. On restait en contemplation muette devant ce passé auquel les vers de Mickiéwicz et de Krasinski lus en secret, donnaient encore plus de charme.

Un peu plus tard, vers 1840, la vie reprend cependant ses droits. Il se forme à Varsovie et à Wilno quelques centres littéraires. Dans la première de ces villes, Woïcicki fonde une revue qui a pour titre *Biblioteka* (1841). Dans la seconde, Kraszewski crée l'*Ateneum*. Vers la même époque, un groupe de jeunes poètes à la tête desquels on comptait Lenartowicz, Zmorski, Wolski, Jeligowski, affiche des prétentions à l'indépendance de l'art. Cette sorte de bohème littéraire s'intitule elle-même : *Cechem glupcow* (la corporation des sots) ou *Société des Fossoyeurs*. Mais les efforts tentés par ces jeunes esprits réussissent-ils à galvaniser la Pologne ? N'étant pas eux-mêmes audessus du niveau de leur temps, nourris et élevés au milieu de cette atmosphère alourdie, devant en outre garder une certaine mesure que leur imposaient les nécessités politiques, ils ne peuvent sortir de l'ornière. Ils servent à la société la nourriture qu'elle voulait avoir. Cette nourriture ne devait être ni trop complexe ni trop forte.

Elle devait faire oublier le présent et l'avenir et rêver au passé. Dans cette voie étroite, les poètes furent obligés de chercher ailleurs leurs sources d'inspiration. Ainsi, Odyniec l'ami intime de Mickié-

wicz et le traducteur de Byron, de Moor, de Schiller et de Bürger, imite ses modèles. Dans ses *Ballades* domine le romantisme allemand ; ses *Légendes* et son épopée *Gora*, reflètent l'étude de Chateaubriand. Jeligowski (connu sous le pseudonyme de Sowa) écrit une fantaisie dramatique *Jordan*, qui ne réalise pas les espérances qu'elle avait fait concevoir. Son poème : *Lui*, *elle* et *eux*, a la prétention d'imiter la Monomachie de Krasicki, mais il est tout simplement immoral. Groza marche sur les traces de l'école oukraïnienne sans pouvoir lui être comparé. Toutefois son *Starosta de Kaniow* et ses *Doumas* prouvent une profonde connaissance du peuple, de sa vie et de ses traditions.

La poésie polonaise en Galicie a un autre caractère. Les suites désastreuses de l'insurrection de 1830 y furent moins sensibles : en outre la Galicie plus rapprochée de l'Allemagne, jouissait d'une liberté plus grande. Un groupe de jeunes poètes ayant à leur tête les frères Borkowski et Siemienski, étudie les vieilles épopées slaves. Ils prétendent recréer l'épopée préchrétienne et recherchent l'archaïsme. A ce groupe vient se joindre Magnuszewski qui fit concevoir de belles espérances, et dont les œuvres dramatiques : *Wladislaw le Blanc*, la *Vengeance d'Ursule* seraient plus parfaites si l'imitation de Hugo était moins visible. Bielowski traduisit le *Chant d'Igor*, Siemienski le manuscrit de Kralove-Dvor. Plus remarquable dans un autre genre est Wasilewski, poète malheureux et par cela même enclin à prendre pour modèles *Werther* et *Child-Harold*. Il épanche son cœur blessé dans les *Enfants du plaisir*. Ses *Krakowiaki* sont plus gaies et empreintes de sentiment populaire.

Sa *Cathédrale du Wawel*[1] poème dédié à la religion et au passé, est pleine de sentiment. Mais tous ces poètes galiciens sont dépassés par Wincent Pol dont la muse tendre et calme aime profondément tout ce qui touche à la patrie, sans faire de distinction parmi les classes. Ses *Chansons de Ianusz* (1833) qui appartiennent au genre historique et ses *Chants de la patrie* (1843) sorte de géographie poétique, respirent un profond amour pour la Pologne, et une grande connaissance de tous les souvenirs nationaux.

Si la poésie en Pologne n'atteint pas la hauteur où se sont placés les poètes de l'émigration, nous assistons à l'épanouissement d'un genre nouveau qui prendra de plus en plus de place et finira par détrôner la poésie. Je veux parler du roman ou plutôt de ce qu'on appelle en polonais la *powiesc*, c'est à dire le récit. Cette forme littéraire répondait beaucoup mieux aux goûts indolents et apathiques de la société d'alors. Les romans français étaient en pleine vogue. La *powiesc* polonaise se modela sur eux. Ses héros sont de pure fantaisie; elle est dépourvue de toute actualité, et reproduit la vie comme « on reproduit sur des mouchoirs de poche les compositions des grands maîtres[2]. » Les deux grands romanciers de cette époque, Korzeniowski et Kraszewski avaient tout ce qu'il fallait pour donner à leurs contemporains une vie quelconque, et leur inspirer l'amour du travail et du progrès. L'ont-ils essayé ? ont-ils consacré à ce but le talent dont ils disposaient? Si Kraszewski

1. Le Wawel est le Montmartre de Cracovie. C'est sur cette colline que s'élève la cathédrale.
2. Kraszewski.

l'a fait quelquefois, mais dans une bien petite mesure, Korzeniowski ne l'a pas tenté du tout. Il n'est pas sorti de l'ornière dans laquelle étaient embourbés ses contemporains. Mais il sut leur servir ce qu'ils désiraient, c'est ce qui explique son succès.

Le roman polonais ne date pas de 1830. La Pologne a eu ses Fénelon et ses Genlis. Au dix-huitième siècle, le célèbre évêque Krasicki dans son *Podstoli* avait tracé l'idéal du gentilhomme polonais de cette époque. Puis la princesse Marie Czartoryska [1] dans son roman *Malvina*, avait essayé de peindre la vie conjugale. Au commencement du siècle actuel, Walter Scott que Dmochowski avait fait connaître à ses compatriotes, trouva une foule d'imitateurs. J'ai déjà parlé du *Jean de Tenczyne* de Niemciewicz. Je citerai encore dans ce genre : Bernatowicz, Skarbek, Bronikowski, Magnuszewski dont la *Femme polonaise dans trois siècles* est d'une fausse originalité, ainsi qu'une foule d'autres qui ne peuvent prendre place ici.

Korzeniowski prit pour modèle le roman français. C'est la peinture des caractères et l'analyse des sentiments qui dominent chez lui; peinture et analyse idéales qui évitent avec soin de blesser les préjugés et les opinions reçues. Korzeniowski, même dans les scènes passionnées est toujours maître de lui, et toujours convenable. Chez-lui, l'analyse psychologique n'a point de profondeur et c'est en quoi il diffère de Balzac avec lequel certains critiques polonais se sont plu à le comparer. Prenez tous ses romans : la *Collocation*, l'*Émérite*, *Thadée le bâtard,* le *Bossu,* le *Veuf*, le *Spéculateur*, les *Parents*, les *Voyages d'un original*,

1. Mariée au prince de Würtemberg.

vous n'y trouverez rien de profond ni de creusé. Ils ressemblent à tous ces romans que nos journaux donnaient en feuilletons, il y a une trentaine d'anneés. Korzeniowski s'attache surtout à peindre la femme, mais là encore, on trouve des invraisemblances choquantes. Les héroïnes de la *Collocation* et du *Spéculateur* rencontrent les deux héros en voyage, dans une auberge, et c'en est assez pour s'en amouracher et rester fidèles à cet amour. Je dois cependant faire une restriction pour *Thadée le bâtard*, les *Parents* et surtout le *Bossu*. Ici, Korzeniowski semble avoir abandonné sa première manière. L'influence du roman français y est encore très visible, mais le romancier est plus indépendant dans ses allures; il met dans la bouche de ses personnages des opinions plus hardies, ce qui lui valut l'honneur d'être en butte aux attaques de la critique, soucieuse d'écarter tout ce qui pouvait troubler la tranquillité du public.

Arrivons maintenant à Kraszewski, à ce nom que tout Polonais a au bout des lèvres, lorsqu'on lui parle de sa littérature [1]. Mais comment parler de cet auteur dont les œuvres se montent actuellement à plus de trois cents volumes [2], qui publie plusieurs romans par an, qui a abordé tous les genres : roman, poésie, critique, journalisme, esthétique, histoire, littérature, philosophie etc., qui envoie à la fois des correspondances à plusieurs journaux et revues, a écrit je ne sais combien de préfaces, et dont la plume infa-

1. Né à Varsovie en 1812. Depuis 1863 il réside à Dresde.

2. D'après les bibliographes polonais, Kraszewski a écrit jusqu'à cette année près de 490 volumes, soit 36,000 feuilles. — (Voir: *Joseph Kraszewski* par Rola, Varsovie, 1878).

tigable couvre la Pologne de ses productions? Le cadre de ce livre est trop étroit pour en parler en détail. Kraszewski jusqu'à un certain point peut être appelé le Dumas (père) de la Pologne. Il ressemble en effet à notre romancier pour la fécondité, la facilité de la composition et l'uniformité du style. Serrant de plus près la vérité dans ses romans historiques, et le dépassant pour la fidélité des portraits, il lui est inférieur pour l'esprit et le brio du dialogue. Dans l'époque qui m'occupe en ce moment, Kraszewski s'en tient au roman de mœurs, et la façon dont il le traite, fait de lui une véritable exception. Il n'a pas son pareil pour la description et le portrait; il introduisit en outre dans le roman une note que ne connaissaient ni Korzeniowski ni les autres écrivains de l'époque. Korzeniowski est un idéaliste; Kraszewski est satirique et légèrement réaliste. Je dis *légèrement*, car ne voyant pas tout en rose comme ses contemporains, il lui manque cependant l'énergie et peut-être même le courage nécessaires pour désillusionner ses concitoyens sur la complaisance béate avec laquelle ils se jugeaient eux-mêmes. Dans ses romans les plus célèbres de cette époque : le *Poète et le monde*, *Roman sans titre*, les *Deux Mondes*, le *Sphinx* etc. Kraszewski pose une foule de questions morales et sociales, mais ne les résout pas. D'un autre côté, il se rapproche de Korzeniowski par l'uniformité du ton et la monotomie du style ; il lui manque la veine dramatique. Dans sa *Cabane près du village*, il aborde la vie du peuple, ce que personne n'avait encore fait avant lui, mais il y apporte plus de simplicité et de réalisme que madame Sand. En résumé, si Korzeniowski par son idéalisme, rentre dans le ton général qui régnait

à cette époque, Kraszewski par son réalisme mitigé prépare l'époque contemporaine.

A côté de ces deux romanciers, s'en trouvent encore quelques autres, mais d'un mérite moins grand. Madame Hofmann née Tanska, dans ses *Récits* et ses *Mémoires* ne s'élève pas au-dessus du niveau ordinaire, mais on ne peut lui refuser beaucoup de sentiment et beaucoup de chaleur. Ce qu'elle a écrit pour les enfants et pour les femmes a assuré sa réputation. Wilkonski dans ses *Ramoti* et *Ramotki* est un satirique, mais n'a rien d'aigre ni de mordant. C'est le vieil humour polonais qui transpire dans cette série de petits récits. J'ai déjà parlé plus haut du comte Henri Rzewuski. Ce triste rédacteur de la *Semaine* de Pétersbourg affichait le plus grand mépris pour le dix-neuvième siècle. Ses romans : *Souvenirs de Sopliça*, *Novembre*, le *Château de Cracovie* sont, il est vrai, une brillante peinture du passé, mais ils réhabilitaient des événements et des personnages que la société polonaise avait condamnés. Dans ses *Pots-pourris moraux* [1] èt ses *Mémoires de Michalowski*, il poussa jusqu'au cynisme son mépris pour le dix-neuvième siècle et son adoration pour ce que les esprits les plus arriérés eux-mêmes jugeaient sévèrement. Cette persistance à parler de choses que la Pologne tâchait d'oublier, lui fit une triste réputation. Czaïkowski [2] dans ses *Récits de l'Ukraine* n'est pas plus heureux. Tout y est flétri et faussé.

1. Son pseudonyme littéraire était Iarosz Beïla.

2. Il entra au service de la Turquie et prit le nom de Sadyk-Pacha.

CHAPITRE IV

Événements de 1846 et 1848. — Leur influence sur la littérature polonaise à l'étranger, en Galicie et dans le royaume de Pologne. — Poésie : Pol et Syrokomla. — Roman : Kaczkowski et Kraszewski (1846-1863).

Pour bien comprendre les événements de 1846 et de 1848 c'est-à-dire les massacres de Galicie, l'insurrection de cette province, le bombardement de Lwow et l'insurrection du duché de Posnan, il faut se reporter à ce que j'ai dit dans l'avant-dernier chapitre. J'y parlais de la lutte qui avait éclaté au sein de l'émigration entre le parti démocratique et le parti aristocratique. Les démocrates, faux Jacobins qui ne comprenaient pas un mot des théories qu'ils professaient, et qui eussent été fort étonnés si ces théories avaient été radicalement appliquées, choisirent la Galicie pour théâtre de leur propagande et de leurs exploits. Mais ils oublièrent que l'instrument révolutionnaire est une arme à deux tranchants, et au moment où les Polonais se soulevaient contre l'Autriche, les paysans petits-russiens se soulevèrent contre eux. L'insurrection de Galicie et du duché de Posnan prouva une fois de plus à ces soi-disant patriotes aveugles et entêtés, que la révolution est un mauvais moyen pour relever un peuple ou le guérir. Les suites désastreuses de ces événements furent immenses au point de vue matériel. Elles ne furent pas moins grandes au point de vue moral et intellectuel. La société polonaise effrayée par les excès des démocrates, confondit ces derniers avec les libéraux. Elle montra encore plus

d'antipathie pour tout ce qui pouvait ressembler au progrès. Un moment troublée dans sa quiétude, elle s'y enfonça encore plus profondément. L'abstention fut à l'ordre du jour. La réaction et le cléricalisme régnèrent sans conteste, et établirent autour de la Pologne un cordon sanitaire destiné à empêcher l'introduction de toute œuvre qui put rappeler l'indépendance de la pensée humaine. Trentowski, qui avait essayé de propager en Pologne la philosophie de Schelling et de Hégel, philosophie que nous trouvons aujourd'hui si innocente, s'écriait désespéré : « La nation a fait demi-tour en arrière, et se réfugie dans le treizième siècle aussi rapidement qu'en chemin de fer. Elle dépasse en cela l'Europe occidentale qui sous ce rapport a su résister vaillamment, et a fini par l'emporter ; elle ressemble maintenant à l'Espagne. Les quelques revues qui étaient consacrées à la civilisation, au progrès et aux sciences, ont dû cesser de paraître. Elles sont remplacées par d'autres qui ont des tendances moyen âge. La philosophie est excommuniée, la pensée humaine est méprisée... Les travaux philosophiques cherchent en vain des lecteurs et partant des éditeurs[1]. » Cette indifférence pour tout progrès intellectuel se faisait sentir partout. La *Biblioteka* de Varsovie et l'*Ateneum* de Kraszewski qui avaient servi auparavant de centres littéraires, sont obligés de suivre le courant, et voici ce que l'*Ateneum* au commencement de l'année 1851 souhaitait à ses lecteurs : « Évitons les folies des socialistes, car elles ne conviennent pas à nos esprits sainement élevés et instruits par l'expérience de l'histoire;

1. *Niwa* (45, 1876).

elles pourraient en outre ternir la bonne réputation dont nous jouissons. Rejetons l'enseignement des philosophes allemands, car il est ennuyeux, dangereux et malhonnête. Ne croyons pas surtout à leurs paroles trompeuses, car ce serait croire à la possibilité d'allier l'athéisme à la foi, l'enthousiasme au calcul[1]. » Les revues qui datent de cette époque leur apparition ne sont pas meilleures. Si nous ouvrons, par exemple, un numéro de la *Teka* fondée à Wilno par Kirkor (1857) nous y trouvons pour poésie une *Cantate à St. François d'Assise* et une de ces nouvelles que Plug appelait « des reliques d'un passé honnête » comme si le présent eût été malhonnête. En Galicie, Siemienski avait fondé le *Czas* (Temps) qui devint l'organe officiel de l'ultramontanisme. Le cordon sanitaire que le cléricalisme avait établi autour de la Pologne, ne laissait passer que les œuvres théologiques de Gaume et de Guillebois. Le poète, le romancier, le critique, tous d'un louable accord entretiennent la société dans cette béate ignorance des progrès de l'esprit humain, et satisfont sa curiosité avec des peintures où le passé est idéalisé. A l'étranger, les poètes qui succèdent à Mickiéwicz, Slowacki et Krasinski n'ont pas leur génie, et les nouvelles souffrances de la Pologne sont pour eux de faibles sources d'inspiration. Je ne vois guère à citer parmi eux que Lenartowicz. Le lyrisme de ce dernier ne peut pas être comparé à celui de Krasinski. Il manque de force et d'originalité. Il y a de tout dans ses *Lirence*, du sentiment, de la religion, de l'exaltation, de l'idylle, mais cela sonne parfois faux et est empreint d'affec-

1. Item.

tation. C'en est fait de la poésie polonaise à l'étranger, et Lenartowicz peut dire avec raison :

Ce qui devait être chanté a été chanté.

En Pologne, ce qui alimente la littérature, c'est la vie du gentilhomme-campagnard au dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, avec ses alternatives de guerre, de diète, de bruit, d'agitation et de repos. L'adoration du passé, le respect de la tradition sont passés à l'état de culte. Ce passé est peint sous les couleurs les plus brillantes, et on a bien soin d'en cacher les taches. Cette tendance étroite trouve une forme poétique aussi étroite, c'est la *gawenda* (causerie poétique). En prose, on avait la *powiesc* ou récit, en poésie on eut la *gawenda* ou la causerie. Ce culte de la tradition est surtout pratiqué par Pol. Sous l'impression des tristes événements de 1846-48, Pol se détourne de sa voie première, et entre dans une nouvelle phase beaucoup moins brillante. Il se fait le barde du passé dans ses *gawendas* historiques : *la Diétine de Sadowa Wiszna* (1855), l'*Arbitrage du sénateur* où le célèbre Krasicki joue le rôle principal, *Wit Stwosz* et l'*Entourage de l'Hetman* suite d'esquisses qui dépeignent la cour de l'hetman Tarnowski. Ces récits se distinguent par un optimisme dangereux. *Mohort* est le type du gentilhomme soldat comme il en existait encore à la fin du siècle dernier, de ces chevaliers qui ne se mêlaient pas de politique, toujours à cheval sur la frontière « qui vieillissaient sous les armes, et ne pensant qu'à la gloire, obéissaient plutôt aux hetmans qu'aux rois. » Le *Starosta de Kislar*, *gawenda* posthume,

contient de belles descriptions de chasse. Le style de Pol est facile, imagé, expressif, mais monotone et manque de coloris dramatique.

Kaczkowski, dans ses romans, exploite la même veine que Pol. Il s'attache à peindre l'état de la Galicie dans la seconde moitié du dernier siècle. Nous assistons au déclin ou plutôt à l'agonie d'une nation. Kaczkowski, pour étudier cette époque, avait entre les mains tous les manuscrits de la bibliothèque de l'Institut Ossolinski. La première série de ses romans est groupée autour de la famille des Nieczuï[1]. Le romancier fait défiler sous nos yeux de nombreux types de cette noblesse du siècle dernier, avec ses croyances, ses traditions, ses folies, ses querelles, sa vie turbulente et ses débauches. En le lisant, on se rappelle ce proverbe : « Le noble polonais est toujours prêt à boire ou à dégaîner. » Ces types n'ont rien de beau ni d'idéal, et ne ressemblent nullement aux portraits laissés par Pol et autres adorateurs du passé. Ces tendances attirèrent sur l'auteur de violentes critiques qui le forcèrent plus tard à déposer sa plume. *Murdelio* est le prototype de ces gentilshommes. Ce héros, élevé à la française et auquel l'auteur a donné une teinte assez prononcée de byronisme, ne connaît ni mesure ni contrainte. Il se livre aux orgies, à la débauche, rompt les diétines, chasse les juges des tribunaux, enlève les femmes et les filles, et expulse les fermiers qui ne veulent pas lui céder. Un autre roman, *Annuncyata* (1858), marque une époque de

1. *Bataille au sujet de la fille du Porte-Enseigne — Le nid des Nieczui — Les premiers exploits de M. Marcin — Les Castellans Lubaszewski — Le Tombeau des Nieczuï — Murdelio — Les frères mariés — Le Starosta de Holuba — Sodalis Marianus.*

transition. Kaczkowski aborde la confédération de Bar, sujet fort délicat pour les écrivains polonais, et pierre d'achoppement pour le plus grand nombre. Kaczkowski l'envisage au point de vue critique. Après *Annuncyata*, arrive toute une nouvelle série de romans qui prouve que le talent de l'auteur est entré dans une nouvelle phase. Ce sont : *les Petits-Fils, — la Femme étrange, — le Byroniste, etc.* Ici Kaczkowski, sous l'impression des événements de 1846-48, aborde certaines questions sociales et politiques. Il se montre l'ennemi de la démocratie, mais cela ne doit pas nous étonner, car il partageait en cela la manière de voir de ses contemporains, et du reste, la démocratie polonaise s'était compromise par ses excès et les désastres qu'elle avait amenés sur la Pologne. Kaczkowski n'était pas non plus un aristocrate réactionnaire. En général, il détestait toutes les opinions extrêmes, ce qui le fait ranger parmi les conservateurs modérés. Tout en se déclarant l'ennemi des encyclopédistes français et de la philosophie allemande, il n'était pas complètement aveugle sur le passé de son pays. Ennemi de toute révolution et de tout effort violent, il voulait le développement progressif de la Pologne par ses forces intérieures sans rompre avec la tradition. D'un autre côté, les types galiciens que Kaczkowski a transportés dans ses romans sont si peu attrayants, qu'on serait tenté de croire que Kaczkowski était l'ennemi de son époque. Ceux du temps du vieux Nieczuï avaient du moins, à défaut d'autres qualités, de l'énergie et un surcroît de vie et de forces à dépenser. C'est ce qui manque à la nouvelle génération que Kaczkowski étudie. Absence d'énergie, rapetissement physique et moral, singerie des usages

étrangers, voilà ses principaux traits. Kaczkowski pour la forme ne peut être comparé à Kraszewski. Mais il l'emporte comme penseur et écrivain satirique, et s'il n'a pu réveiller la société endormie, il faut du moins lui tenir compte de ses efforts, bien qu'on ne puisse approuver toutes ses tendances.

De la même époque date le début d'un autre romancier, Zachariasiéwicz. Dans ses romans de mœurs : *le Savant* (1855), *l'Orphelin du grand monde*, *les Voisins*, *les Enfants de Dieu*, *Reneta* (1858), il se montre psychologue et fin observateur. Ses romans politiques : *Sur les frontières* (1860), *Saint-Georges*, *A la veille* (1863), forment une époque de transition; on y sent les approches du réalisme. Le premier surtout, qui dépeint la lutte du slavisme et du germanisme, est palpitant d'intérêt dramatique.

La littérature dans le royaume de Pologne avec ses deux principaux représentants : Syrokomla pour la poésie et Kraszewski pour le roman, contient à peu près les mêmes données qu'en Galicie. C'est toujours la peinture du passé et le culte de la tradition qui [illegible]minent. Cependant Syrokomla est supérieur à P[illegible] autres poètes contemporains. Il y a chez lui [illegible]gueur, une petite note démocratique et populaire, et une teinte satirique qu'on ne trouve pas ailleurs. Toutefois la satire chez lui n'avait rien de mordant. Il est regrettable que les excès l'aient tué au moment où son talent avait acquis toute sa maturité [1]. Son style est un peu rude, ce qui ne déplaît pas. Il appelait sa plume, *sa charrue*. En effet,

1. Né en 1822, il mourut en 1862. Son vrai nom était Kondratowicz.

chacune de ses compositions lui coûtait une souffrance physique. Né en Lithuanie, il aimait beaucoup sa province natale. C'est à elle qu'il a dédié son *Jean Denborog* (1854).

O ma terre natale, ma sainte Lithuanie,
Recouverte de sable jaune et d'herbe menue, etc.

Élevé au village, il connaissait à fond la noblesse campagnarde et pouvait dire :

« Dans mes jeunes années, dans cet heureux temps, — j'ai moi aussi cultivé la terre, sur les bords du Niémen, — je sais comment on vit là-bas dans les maisons et les cabanes, — comment les blés se moissonnent aux champs, — et quelle odeur ont les foins. — Je devinerais l'eau de là-bas à son goût; — le chant d'autres oiseaux ne me tromperait pas. — Je sais comme l'alouette et le rossignol chantent là-bas. — Je reconnaîtrais les arbres des bords du Niémen par le bruit. — Et le vent de là-bas par mes poumons[1]. »

Syrokomla dans ses *gawendas* et son *Jean Denborog*, qui est réputé comme son chef-d'œuvre, est le chantre de la petite noblesse campagnarde qu'il dépeint si bien en quelques vers :

« Cette noblesse menue mais bien pourvue, — écrit de travers mais laboure droit, — a des procès, surveille ses limites, — brûle ses bois, loue Dieu, — et élève de beaux garçons[2]. »

Ce qu'il a de meilleur, ce sont ses *gawendas* historiques et populaires où règne le vieil humour po-

1. Extrait d'*Un morceau de pain.*
2. *Jean Denborog* (Edition de Leipzig, 1872).

lonaise. Il surpasse Pol par le sentiment; il est plus démocrate, car il préfère les classes inférieures, mais il les décrit avec le même optimisme que Pol décrivait l'aristocratie. Dans le *Jeudi-Saint*, *Ianko du cimetière*, *la vieille Porte* et autres *gawendas* de ce genre, il s'efforce de saisir la note populaire, mais il n'y réussit pas toujours, et tombe souvent dans un sentimentalisme affecté. D'autres se recommanden par un ton satirique et humoristique dont Syrokomla a seul le secret. Son *Philippe de Konopi*, par exemple, dont les mésaventures sont passées en proverbes, est une sorte de don Quichotte polonais ayant des idées trop avancées pour son temps. Pauvre gentillâtre, il a le malheur d'aimer la vérité et la justice, il ne sait pas courber l'échine devant le grand seigneur. Député à la diète, il a la sottise de proclamer que les paysans sont des hommes et les frères des nobles, et il manque de se faire massacrer. Le ton comique de ce morceau mitige un peu les vérités satiriques qu'il renferme. Syrokomla a essayé de tous les genres de poésie. Ce qu'il a de plus faible, ce sont ses poèmes historiques, comme *Margier* (1855), où il célèbre la défense du château de Püllen, en Lithuanie, contre les chevaliers teutoniques, et qui n'est qu'un pâle reflet du romantisme déjà passé de mode. Il est bien plus dans son élément lorsqu'il donne carrière à son humour et à sa verve satirique, genre qui le fait ressembler à notre Béranger. Il a écrit ainsi une foule de petites pièces comme, par exemple, *Ovide en Polésie*[1].

1. On appelle Polésie une zone de terrains s'étendant de la Lithuanie à la Volhynie, où dominent la boue, le sable et les grandes forêts.

« Le César-Auguste qui pour donner plus d'éclat à sa cour, — avait fait venir à Rome les Muses de l'Hélicon... — invita un jour à sa table Virgile et Horace. — Il remarqua (offense fort grave à l'étiquette) — qu'Ovide Naso faisait les yeux doux à sa fille. — Naso était un petit courtisan attaché au grand Auguste, — et ses pentamètres avaient plu à la demoiselle. — Julie était une fine brune, — une vraie Romaine pleine de sang et remuante comme le vif argent.»

Ovide pour la hardiesse de ses manières avec la belle Julie, se fait exiler dans le gouvernement de Pinsk, où il passe son temps à cueillir des champignons, à pêcher des écrevisses et à manger des canards sauvages. Faisant un retour sur lui-même, le poète compare sa vie à celle d'Ovide au milieu des belles Lithuaniennes qui ne se lavent et ne se peignent qu'une fois par an. Une autre pièce : *le Caporal Terefer et le capitaine Szerpentyna* est une vraie chanson à la Béranger où le caporal raconte à sa façon la retraite de Moscou. A la fin de sa carrière, Syrokomla, sentant la mort s'approcher, publie ses *Poésies de la dernière heure,* dont quelques-unes sont pleines de tristesse et de sarcasme.

Chez un autre poète, qui écrit encore aujourd'hui, Deotyma[1], c'est le premier jet et l'improvisation qui dominent, ce qui fait que ses productions ont tous les défauts de ce genre de composition. La forme n'a rien de travaillé ni d'affecté comme chez Lenartowicz, mais les créations évoquées par le poète sont par trop fantaisistes. Ses compositions dramatiques sont encore plus faibles.

Dans le roman, c'est toujours Kraszewski qui est

1. Pseudonyme de mademoiselle Jadwiga Luszczewska.

au premier rang. Nous le retrouvons avec la même fécondité et la même facilité. Mais déjà apparaissent les défauts de ses qualités. Cette fécondité et cette facilité engendrent la monotonie, la répétition des mêmes scènes et des mêmes tableaux. Son esprit d'analyse et son réalisme mitigé sont restés stationnaires. Ce qui hier était un progrès, paraît aujourd'hui arriéré. D'observateur, Kraszewski devient superficiel. Il étend sur tous ses tableaux une couche d'huile uniforme. On commence déjà à s'apercevoir qu'il fait non plus de l'art, mais du métier, et que sa plume n'est qu'un instrument de spéculation. Il est vrai qu'on ne saurait trop admirer cette puissance d'imagination qui crée ces types multiples, et cette fécondité inépuisable. Mais à quoi cela peut-il aboutir? De toutes ces centaines de volumes, combien resteront? Afin de remplir le plus grand nombre de pages possibles, l'auteur s'arrête en chemin, fait mille détours, introduit une foule d'accessoires auxquels il donne une importance capitale, fait défiler sous nos yeux toute la parenté de ses héros, oncles, frères, tantes, etc., et remonte à plusieurs générations (*les Intérêts de famille*). Sa satire devient molle, ou tombe à faux et ne produit que des caricatures (*les Comédiens*).

Un autre écrivain lithuanien, Ignace Chodzko, est bien plus modeste. Aussi quelques-uns de ses récits : *la Maison de mon oncle*, *les Souvenirs d'un Questeur*, *les Bords de la Klïa* sont charmants. Marréné (madame Morzkowska), dans son *Nouveau Gladiateur*, prépare les voies au réalisme que nous allons étudier dans l'époque contemporaine.

CHAPITRE V

Insurrection de 1863. — Ses résultats pour la littérature polonaise. — Stagnation complète. — Réaction ; ses effets. — La poésie et le roman. — Nouveaux écrivains ; leurs tendances.

L'insurrection de 1863 fut une triste folie provoquée par les démocrates, dont les principaux acquirent, plus tard, une célébrité équivoque à l'étranger. Les conservateurs, qu'on appelait alors *les blancs,* et la grande masse du peuple se tinrent à l'écart[1]. Ils n'en payèrent pas moins pour les coupables qui avaient pris la fuite, et grâce à la folie criminelle de ces derniers, toute la somme de travail acquise depuis 1830 fut perdue. La Pologne recula de vingt ans. Ce pays, privé des quelques éléments de vitalité qui s'étaient greffés sur son sol, ressembla à un cadavre. La littérature indépendante garde le silence, la pensée cesse de travailler. Pendant plus de dix ans, la Pologne est une seconde Chine séparée de l'Europe par la plus forte de toutes les murailles : l'obscurantisme et le cléricalisme. Les esprits étaient en proie à un ramollissement général. La catastrophe de 1863 ne sut inspirer aucun poète véritable. Le passé et lés malheurs de la patrie avaient été chantés et rechantés sur tous les tons. Les grands poètes l'avaient fait par inspiration ; ceux qui les suivirent, le firent par mode ou par tradition. Mais cette corde s'use bientôt. Le roman n'a plus rien à dire non plus sur ce passé écroulé et bien mort. Kraszewski con-

1. Voir ma brochure : *Pologne et Russie* (Paris, Dentu, 1874).

tinue, il est vrai, à approvisionner ses compatriotes de ses romans anodins et trouve des lecteurs. Cette société malade, qui veut oublier la vie réelle, se jette sur ses *powiesc* et sur les romans étrangers. Et comme si les feuilletons des journaux, les revues, les journaux de modes et les libraires ne lui en fournissaient pas assez, on voit naître des publications périodiques consacrées exclusivement aux romans, comme *la Semaine des Romans, la Semaine des modes et des romans, la Bibliothèque des romans curieux, la Bibliothèque de la Fourmi*. En un mot, pendant dix ans, c'est l'apathie la plus grande pour tout ce qui peut toucher à la vie, au progrès, au travail, indifférence de la part de la société, calme plat et stérilité dans la littérature.

Vers 1872, cependant, une réaction se produit dans la vie intellectuelle. Le courant réaliste et positiviste, qui dominait alors en Angleterre et en Allemagne, pénètre en Pologne. Les théories de Moleschott, de Darwin, de Hœckle, de Spencer, de Baine, de Littré, etc., trouvent des adeptes parmi la jeunesse des universités, et forment toute une génération d'écrivains. A côté des anciennes revues qui ne peuvent sortir de l'ornière, apparaissent des nouvelles (le *Przeglad Tygodniowy*, la *Niwa*) qui arborent le drapeau de la science contemporaine. Les sciences naturelles, jusqu'alors négligées, ont une vogue de plus en plus grande, et pour les vulgariser, les libraires Orgelbrand, Unger et la rédaction du *Przeglad Tygodniowy* publient des encyclopédies. La lutte éclate entre la tradition, l'obscurantisme, l'esprit d'abstention et l'idéalisme d'un côté, la vie, l'amour du travail et du progrès et le réalisme de l'autre. L'ardeur est égale

dans les deux camps. Mais c'est plutôt une querelle de mots que d'idées. On se bat pour un système sans le comprendre ou en l'appliquant faussement. Cette réaction exerça une influence salutaire sur la littérature.

La poésie perd pied à ce mouvement réaliste. Ses ailes sont rétrécies. Elle se borne à de petites pièces qui paraissent la plupart du temps dans les revues et les journaux. Lenartowicz et Uïeïski font encore entendre leurs voix, écho d'une époque morte à jamais. Quant aux jeunes poètes, on peut constater chez eux une tendance visible à se mettre au niveau des nouvelles idées, mais ils n'y réussissent pas toujours. Ils chantent quelquefois faux, et leurs convictions ne sont pas encore bien définies. Je citerai d'Aspis un poème oriental, *Sulamita*, où à côté de beaux chants, il y en a d'autres déclamatoires. Gomulicki est un des plus féconds, mais la qualité ne rachète pas la quantité. Miron est un des meilleurs, seulement ses désillusions à la Musset sont passées de mode. Il manque à Sowinski des tendances mieux définies pour être un bon poète. Ordon et E-ly (Asnyk) sont des premiers au point de vue de la forme et de la richesse de la fantaisie, mais il y a quelquefois chez eux confusion de tendances et d'idées. En résumé, la poésie en Pologne se meurt d'anémie et fait place au drame.

Les romanciers de l'époque précédente se tiennent pour la plupart en dehors du nouveau courant. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur les romans de mœurs de Kraszewski. Ses défauts ne font que s'accentuer. Comme si lui-même avait conscience de son impuissance et de son épuisement, il a abordé le

roman historique, genre qu'il semble désormais préférer. Cette veine nouvelle a un peu rajeuni son talent. L'époque qu'il a le mieux étudiée, est le dix-huitième siècle et surtout le règne de l'électeur de Saxe, et celui de Stanislas-Auguste. Sur ce nouveau terrain, Kraszewski rappelle Dumas (père) mais il est plus fidèle que lui à la vérité historique. *La Comtesse Cosel*, *Brühl*, *Un Episode de la guerre de sept ans*, nous dépeignent la cour de Saxe, et font défiler devant nos yeux une foule de portraits historiques ou de personnages de fantaisie, tous pleins de vie. *Morituri* est une description dramatique et saisissante de la chute d'une vieille famille princière. *La Marâtre* dans la seconde partie, contient une brillante peinture de Varsovie du temps de Stanislas-Auguste. L'an dernier, Kraszewski a promis de fournir une série de romans dont les sujets seraient empruntés à chacun des siècles de l'histoire de Pologne. Est-ce une gageure ? un défi à la vieillesse et à la volonté humaine ? J'ai là sous les yeux les deux premiers, et au moment où j'écris ces lignes, trois autres ont paru ou sont annoncés. Le premier : *Une vieille fable* nous reporte à l'époque presque légendaire de l'histoire de Pologne. Nous assistons à la lutte des *Kmètes* contre les *Knèzes* et à l'avènement de la famille des Piasts. Le second : *les Lubons* nous retrace l'introduction du christianisme en Pologne et le mariage du prince Mieszko (Mieczyslaw) avec la princesse tchèque Dubrawka. Tout en rendant justice au travail prodigieux qu'a nécessité l'étude des ces premiers siècles, ainsi qu'à l'étonnante facilité de composition de l'auteur, je dois dire qu'il a été au-dessous de sa tâche ; à part quelques scènes assez réussies, les descrip-

tions sont ternes, les négligences résultant d'un travail hâtif sautent aux yeux, et les principaux personnages sont plutôt des marionnettes que des héros d'épopée; ils manquent de grandeur. Le talent du Nestor du roman polonais baisse visiblement et touche à son déclin [1]. Ce jugement sur un auteur si vénéré en Pologne pourra paraître sévère, mais ce n'est qu'envers les talents hors ligne qu'on doit se montrer exigeant.

Zachariasiewicz continue ses études psychologiques et ses observations sur le cœur de la femme. Dans *Viktoria Régina* ou *Souvenirs d'une fiancée*, son talent a atteint son point culminant. Les autres : *L'homme sans lendemain*, *Vie de famille* où une femme se sacrifie froidement pour sauver l'honneur du nom, *Opinion de paroisse*, *le Bonheur de la femme* sont faibles. *Le dessous des cartes* est une concession faite par l'auteur aux idées du jour, et présente un tableau assez triste de la corruption qui règne parmi l'aristocratie galicienne. Marréné (madame Morzkowska) a un talent paradoxal ; dans ses études sur la vie, elle a tort de prendre pour criterium un système d'idées préconçues, et non pas la saine observation des faits. C'est ce qui fait la faiblesse de *Némésis*, *But de la vie*, du *Petit Dieu million*, de *la Lutte*, des *Maris et femmes*. Une de ses dernières productions : *Principes et actions* (1875) est un roman à tendances. On y voit la lutte entre une vieille famille aristocratique, ruinée, vivant dans la tradition et le respect du passé, et un parvenu assez grossier, mais actif et énergique. L'idée

1. La Pologne se prépare aujourd'hui à célébrer le cinquantième anniversaire de son grand écrivain.

est excellente, mais assez faiblement rendue. Si quelques portraits sont bons, l'intrigue et le dénouement sont faibles.

Je ferai le même reproche au roman contemporain qu'à la poésie. Les jeunes romanciers, partisans du réalisme, s'appliquent à étudier scrupuleusement la vie. Mais tantôt le but est peu clair et mal défini, tantôt ils sacrifient la vérité à leurs tendances. A la tête de l'école contemporaine, se trouve madame Elise Orzeszkowa. Ses premiers romans : les *Vertueux*, *Journal de Waclaw*, *Au fond de la conscience*, étaient assez faibles. Les détails n'étaient pas assez soignés, et ses thèsès sur les femmes n'étaient pas toujours convaincantes. Un autre roman : *monsieur Graba* regardé comme son chef-d'œuvre, produisit une vive sensation dans la presse polonaise. Il est en effet impossible de dépeindre avec plus de réalisme et de vérité ces types de provinciaux paresseux, joueurs, dépensant bêtement leur vie et leur argent. Ce Klonski qui joue et passe ses journées au café, ce Slabecki tué par les excès et qui a conscience de son état, cet anglomane qui se fait servir son déjeuner composé de beefsteaks et de porter, à son écurie entre son groom et son cheval anglais, ce Graba lui-même qui pour continuer sa vie de luxe ne recule pas devant le métier de grec, tous ces types ne sont-ils pas connus à ceux qui ont habité la province en Pologne? Toutefois ce roman a ses défauts. Si les hommes n'y valent pas grand'chose, les héroïnes sont trop parfaites, et l'*authoress* aurait dû un peu ménager notre sexe. En outre madame Graba est un type manqué. Le caractère énergique qu'elle semble avoir ne s'allie pas avec le joug humiliant qu'elle subit. *Eli Makower*

est une des meilleures productions de l'auteur. Il a pour sujet les préjugés qui caractérisent les rapports entre les juifs et les Polonais. Le dernier roman de madame Orzeszkowa : *les Pompalinscy* n'est pas inférieur aux précédents. Cette fois l'*authoress* s'en prend à l'aristocratie, non pas à l'aristocratie de vieille roche, mais à cette autre qui pousse comme des champignons à l'aide de titres achetés en Italie ou ailleurs. Nous y trouvons la dévotion ou plutôt la bigoterie alliée à la ruse et au calcul, le respect du nom ou pour mieux dire d'armoiries fraîchement peintes poussé jusqu'à la bêtise ou le despotisme. Dans cette large composition, dans ce vaste cadre où se meuvent de nombreux personnages aux caractères les plus variés, tous les portraits sont vivants, animés, tous sont esquissés avec une finesse qui place madame Orzeszkowa à la tête des romanciers polonais.

Une autre *authoress*, Zbigniew[1], excelle à peindre les détails, les scènes séparées. Son humour revêt les formes de l'allégorie, ou est une imitation de l'humour anglaise. C'est ce qui caractérise le *Voyage autour du monde* et les *Souvenirs d'une mouche*. Les *Quatre idéaux* et la *Vieille fille* sont écrits avec un certain esprit de désenchantement et de rêverie qui ne déplairait pas, si les héros étaient moins abstraits. Madame Marie Szeliga a débuté il y a quelques années et a publié : *Souvenirs d'une femme*, *A la veille*, *C'est comme cela que cela se passe*, *Oksana*, *Rien de nouveau sous le soleil* (1876). Il y a un peu trop d'exaltation et de fantaisie dans ses compositions. La forme ne

1. Pseudonyme de madame Sadowska.

manque pas de verve et de fraîcheur. L'auteur a encore besoin de beaucoup d'étude et de pratique. Gabrielle[1] morte l'an dernier, se fait remarquer par la beauté de la forme et l'originalité du style. Dans ses productions : le *Livre des Souvenirs*, *Maria Regina*, *la Rose blanche* etc., elle envisage la vie sous un côté triste et sceptique.

Comme on le voit, le beau sexe est largement représenté dans la littérature polonaise. Arrivons maintenant aux romanciers. Les études de Iége[2] sur la vie contemporaine (*Récit de Stasio*, *les Sacrifices* etc.) sont assez faibles. Dans l'*Emancipée* on voit une jeune fille sortie du couvent, se mettre à fumer, à monter à cheval, à chasser, à s'habiller en homme, et à faire toutes sortes de folies. Mais cette critique de l'éducation donnée dans les couvents est mauvaise et ne prouve rien. Les romans historiques de Iége: *Derslaw*, le *roi Olbracht*, sont plutôt des chroniques que des romans. Ce que Iége a de meilleur, ce sont ses nouvelles serbes et bulgares : les *Uskoks*, *le Herzog slave*, la *Fiancée de Haram-Pacha* etc. qui révèlent une profonde connaissance de la vie des Slaves du Danube, et de leurs relations avec les Turcs. Jordan atteignit du coup la célébrité avec ses *Voyages d'un Délégué*. Il est difficile en effet d'imaginer une galerie de portraits plus variés, et plus amusants. Prenez tous ces nobles campagnards : ce grand propriétaire X. et ses gendres, anglomanes au petit pied, qui se ruinent aux courses, et dont les biens passent entre les mains de Juifs ou d'Alle-

1. Pseudonyme de madame Jmichowska.
2. Pseudonyme de M. Milkowski. Il a habité, si je ne me trompe, la Bulgarie.

mands; — ce K. qui vit chez lui comme un ours, dont le bonheur suprême est de bien manger, et qui malgré la surveillance d'eunuque qu'il exerce sur sa fille, la voit s'enfuir avec son cuisinier; — ce D. qui passe son temps à boire avec ses voisins: — ce B. sorte de parasite qui vagabonde de maison en maison, de foire en foire, et dont le cocher, les chevaux et le chien vivent à l'aventure comme leur maître, ou enfin ces deux autres dont l'un se ruine en procès, et l'autre en construction de machines, et si vous habitez la province en Pologne pendant quelques années, vous pourrez mettre un nom au-dessous de tous ces portraits. A ce compte, les *Voyages d'un délégué* peuvent être continués à l'infini, et renfermer des types plus tristes encore. La plupart des critiques polonais n'y ont vu que le côté comique. Je trouve que l'humour de Jordan, tout en étant moins profond, ressemble beaucoup à celui du célèbre écrivain russe Gogol[1]. Il fait naître le même rire amer et triste, et les Polonais vraiment patriotes ne doivent lire ces *Voyages* qu'avec un serrement de cœur. Parlons encore de deux romans à demi-historiques de Przyborowski, *Sur la tombe* et les *Ariens*. Le premier est une peinture dramatique de la lutte entre les éléments germain et slave. Dans le second, je croyais trouver un ensemble d'observations sur la situation faite aux Ariens en Pologne au dix-septième siècle. Mais bien que le héros appartienne à cette secte, le roman ne renferme aucune allusion au titre qu'il porte.

La Galicie pour le talent et le nombre de ses roman-

1. *Les âmes mortes.*

ciers, ne le cède en rien au royaume de Pologne. Ajoutons qu'avec ses éléments divers et toujours en lutte, son ultramontanisme, ses vieux préjugés aristocratiques, ses divers partis politiques, sa bureaucratie bâtarde, la corruption de ses hommes politiques et de ses financiers qui ne le cèdent en rien à ceux de Vienne, la Galicie offre un vaste champ d'études à l'observateur. En tête de ses écrivains, il faut citer Lam, puissant satirique, qui frappe un peu trop fort, et déverse un peu trop de fiel, mais qui est impitoyable et tue du coup ceux qu'il veut ridiculiser. Aussi ses productions sont plutôt des tableaux de mœurs et des études satiriques que des romans proprement dits. Lam dans sa manière de procéder ressemble assez à Dickens, toutefois, il n'a ni sa profondeur ni sa variété d'analyse. Le *grand monde de Capowic* est dirigé contre la bureaucratie et les intrigues politiques de la province. Le district de Capowic est administré par un Tchèque bâtard, moitié slave et moitié allemand, c'est-à-dire la pire espèce des employés autrichiens. Selon les besoins de sa cause, il signe *Precliczek ein Böhme*, ou *Pretzlitschek ein Deustche* ou encore il s'appelle *ein Pole*, *ein Galizianer*. Il gouverne son district à l'aide d'un Juif qui est son secrétaire intime et lui facilite tous ses tripotages. Son adjoint Sarafonowicz est un Ruthène; par conséquent il n'est pas dans les bonnes grâces de l'auteur qui en fait un parfait imbécile. Un autre roman : *la Gent moutonnière*[1] est une peinture fort peu attrayante de l'abaissement des caractères et des mœurs

1. Il est impossible de traduire littéralement en français *Glowy do pozloty*. J'ai donc choisi une expression équivalente.

en Galicie. Le héros Klonowski, grâce à son esprit rusé, à sa souplesse et aux pourboires qu'il distribue partout, s'enrichit par le vol, dépouille les pupilles qui lui sont confiés et se rallie par sa bonne réputation une foule de partisans. C'est toujours l'histoire des moutons de Panurge que tout Polonais devrait savoir par cœur. *Les Influences de district* sont presque un pamphlet. Lam y flagelle sans pitié la paresse, la bêtise et l'incapacité de la noblesse galicienne lors de la dernière révolution. *Les Idéalistes* (1875) sont plus faibles précisément parce que c'est un vrai roman. L'héroïne qui de concert avec son amant veut empoisonner son mari, n'a rien de bien attrayant. Cette étude est faible au point de vue psychologique. Le coup de patte donné en passant au clergé qui dépouille une vieille folle, et le coup de griffe asséné à ces jeunes aristocrates qui se ruinent gaîment, le tout pour singer les petits crevés de Paris, ne sont pas suffisants pour rehausser la valeur du livre.

Balucki est un profond observateur, ni trop froid ni trop passionné. Ses premiers romans : *La Juive*, *Roman sans amour et amour sans roman*, *la Nièce du Curé* sont assez faibles. *Sabine* avec sa figure d'ange et son cœur de démon n'est pas développée comme elle pourrait l'être. *Un morceau de terre* et *De camp en camp* constituent un progrès. Le premier met en face l'un de l'autre l'aristocratie avec son insouciance, ses vieux préjugés et sa paresse, et la démocratie intelligente, laborieuse et honnête ; l'amour et un mariage les réconcilient. Le second reprend le même sujet, mais dans la sphère politique. Lozinski dans ses *Mémoires de Narwoï* jette un triste jour sur le patriotisme de la petite noblesse, lors des événements qui agitè-

rent la Pologne dans la seconde moitié du siècle dernier. *Les Mémoires de Daniel* de Trétiak traitent une thèse morale. Daniel est sceptique, hypocondriaque même, parce qu'il vit dans la solitude et ne connaît pas le monde. L'amour de deux femmes le provoque à la lutte et partant à la vie. Sienkiewicz, dans ses *Humoresce*, traite avec un talent égal la même thèse que Balucki dans *Un morceau de terre*. Un autre jeune écrivain, Lubowski, s'attaque à l'éducation donnée en Galicie (*Sur le déclin*). La vérité et le réalisme de ses types le firent accuser de pessimisme.

On voit par là que le mouvement réaliste est assez prononcé en Pologne, et que les écrivains de cette école envisagent le passé et le présent de leur pays d'une façon plus sérieuse et avec plus de critique que leurs aînés. Mais ils ont encore beaucoup à faire pour faire accepter leur manière de voir, et débarrasser la société de ses vieux préjugés. Malheureusement les débutants sont rares et n'ont pas encore réussi à s'imposer au public, de sorte qu'il est assez difficile de prévoir l'avenir du roman en Pologne.

CHAPITRE VI

Le théâtre en Pologne. — Ses origines. — La comédie et le drame au commencement de ce siècle. — Frédro et Korzeniowski. — Le théâtre contemporain. — Comédie et drame.

Le théâtre débuta en Pologne comme dans le reste de l'Europe par des *Mystères* qui se jouaient dans les églises et auxquels le clergé lui-même prenait part.

Lorsque le pape Innocent III eut sévèrement blâmé cette profanation, la scène fut transportée dans les cimetières et dans les écoles. A partir de Sigismond I, les chroniques font mention de dialogues religieux qui sont récités soit à la cour, soit chez les principaux seigneurs. Plus tard, ces dialogues sont entrecoupés d'intermèdes dont les sujets sont empruntés à la vie d'alors. A côté de la vie de J.-C., de sa Passion, ou de Judas en enfer, on trouve des allusions satiriques aux choses du jour. Ces intermèdes prennent de plus en plus de place, la société s'y reflète davantage, la comédie apparaît en germe. En 1578, le drame de Kochanowski : *Renvoi des ambassadeurs grecs*[1] écrit au sujet du mariage de Jean Zamoïski avec la nièce du roi Batory fut joué devant ce dernier. La comédie est surtout en vogue du temps de la reine Bona. Ce divertissement est appelé comédie de la mi-carême (*miensopustna*) à cause de l'époque où on le donnait. Plus tard, les Jésuites représentent dans leurs collèges les pièces de Plaute et de Térence revues et corrigées *ad usum Delphini*. Le roi Jean-Casimir qui avait épousé une princesse française, fait venir de France une troupe de comédiens qui jouent des pantomimes en plein vent. Je trouve à ce sujet dans les *Mémoires* de Pasek, un fait curieux qui caractérise, on ne peut mieux, les mœurs de l'époque. Un jour, la troupe française représentait une bataille entre les Français et les Allemands, bataille qui se terminait par la capture de l'empereur allemand. Or, à cette époque, l'empereur d'Allemagne n'était pas en odeur de sainteté en Pologne. Les spectateurs composés de

1. Voir à ce sujet page 337.

la noblesse de la cour et des environs étaient à cheval et armés. Lorsque l'ennemi fut mis en déroute, on amena l'empereur couvert de chaînes dans son costume impérial, seulement au lieu d'avoir sa couronne sur la tête, il la tenait dans ses mains, et la rendit au roi de France. Un spectateur qui prenait la chose au sérieux, se mit alors à crier aux Français : « Tuez ce fils de d... puisque vous l'avez enlevé ; ne le ménagez pas, car si vous le lâchez, il se vengera et recommencera la guerre, il versera le sang et de cette façon le monde ne sera jamais tranquille. Si vous le tuez, le roi de France aura l'empire ; il deviendra empereur et si Dieu le permet, roi de Pologne. Du reste, si vous ne le mettez pas à mort, je le tuerai moi-même. » Et il prend une flèche de son carquois, ajuste le prétendu empereur et le transperce. Les autres spectateurs l'imitent. Une nuée de flèches tombe sur les comédiens. Le roi de France blessé à la tête, saute en bas du théâtre et s'enfuit avec ses camarades. Si la reine, ajoute l'auteur, fut furieuse de ce dénouement tragique, le roi en rit aux éclats[1].

Sous Stanislas-Auguste, la fondation d'un théâtre national, l'introduction des mœurs françaises et l'agitation produite par la vie politique, donnèrent à la comédie un développement inconnu jusqu'alors. Les pièces sont pleines d'allusions aux événements du jour et aux mœurs nouvelles. *Le retour du nonce* de Niemcewicz, la meilleure comédie de cette époque est un écho de la lutte des partis. Le *Sarmatisme* et le

1. *Pamientniki Paska* (Mémoires de Pasek). Saint-Pétersbourg, 1860.

Fircyk[1] de Zablocki écrivain aussi original que fécond, tournent en ridicule, la première, les usages et les types d'autrefois, la seconde, les modes nouvelles. Un peu plus tard, Boguslawski auteur et acteur de talent, puis directeur des spectacles royaux, écrit de nombreuses comédies soit originales, soit traduites, et entre autres : *les Spasmes à la mode*. Il introduisit en outre sur la scène polonaise l'opéra-comique (*Hermine ou les Amazones*). Son opéra : *Krakowiaki i Gorale* (Cracoviens et Montagnards) est faible au point de vue scénique, mais c'est pour la première fois que l'on voit apparaître les mœurs du peuple avec ses chants et ses danses.

Le drame et la tragédie marchent de pair avec la comédie. A *Casimir-le-Grand*, drame en prose de Niemcewicz, succède une longue file de tragédies classiques dont les titres seuls ont survécu : *Barbara Radziwilowna* de Felinski, *Wanda* de Wenjik, *Ludgarda* du général Kropinski, etc. Osinski traduit le *Cid* et *Cinna*.

Le romantisme introduit de nouveaux éléments dans le théâtre polonais. Slowacki laisse deux drames : *Marie Stuart* (1832) et *Mazeppa* (1840), qui ne sont que des ébauches de génie. Slowacki avait le tempérament trop fougueux pour pouvoir se soumettre aux règles de la scène. *Marie Stuart* embrasse une action trop multiple. Nous assistons à la mort de Rizzio, à celle de Darnley, et au commencement des amours de la reine et de Bothwell. Le caractère de ce dernier est trop énigmatique; on ne voit pas bien comment il a réussi à captiver le cœur de la

1. On appelait alors *Fircyks*, les jeunes gens qui s'habillaient et vivaient d'après les modes françaises.

reine. *Mazeppa* a plus de qualités scéniques, mais il il pèche par le manque de naturel des caractères. Ce drame n'a d'historique que l'amour de Mazeppa pour la fille du woïévode. Le caractère du célèbre aventurier cosaque est complètement faussé. Le reste est de pure fantaisie. Il y a de belles scènes dramatiques; mais le tout est inachevé et le dénouement est manqué.

Felicyta d'Odyniec est une imitation de *Polyeucte* et nous reporte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. *Izora* du même auteur, est au contraire un drame romantique dont l'action se passe en Allemagne. Le drame se relève un peu avec Korzeniowski. Les premières compositions de cet auteur, *Klara*, *Aniela* qui ont la prétention de dépeindre la société d'alors, sont faibles. Ses drames historiques sont meilleurs. Il est vrai que *le Moine* et *André Batory*, manquent de nerf dramatique. En revanche, *les Tsiganes, les Juifs*, et les *Montagnards des Carpathes* peuvent être regardés presque comme des chefs-d'œuvre, au point de vue scénique. Dans *Dymitr et Maria* qui a pour sujet l'amour du fameux prétendant russe pour la fille de Mniszek, le côté psychologique est complètement négligé. *Barbara*, drame de Magnuszewski est une imitation de la manière de Hugo.

Quant à la comédie, après Kaminski directeur du théâtre de Lwow, puis d'une troupe ambulante, traducteur de Schiller et de Caldéron, et auteur de quelques pièces originales, qui continuent la tradition de Boguslawski, apparaît le comte Alexandre Fredro[1], qui peut être appelé : le père de la comédie

1. Né en Galicie en 1793, mort en 1876.

en Pologne. Pour bien se rendre compte du caractère de ses pièces, il faut se rappeler que Fredro a servi dans les armées de Napoléon [1], qu'il a habité quelque temps Paris, et a eu par là l'occasion d'étudier notre théâtre et surtout Molière qui était son auteur favori. C'est pour cela que ses pièces, par le tour de l'esprit et le caractère de l'intrigue sont éminemment françaises. Cela ne veut pas dire pour cela que Fredro, ne soit qu'un vulgaire imitateur. Bien loin de là. Son humour, son comique quelquefois un peu chargé, n'appartiennent qu'à lui. Sa satire est douce, gaie, sans fiel comme sans prétention, et parfois même naïve. Elle a un caractère qui lui est propre. Ses études sur le cœur humain sont fines, délicates; mais sans profondeur d'observation. Fredro n'est pas un écrivain national dans le sens strict de ce mot. A part une de ses meilleures pièces : *Zemsta* (la Vengeance), ses types pour la plupart sont pris dans l'humanité en général. Les personnages de *la Vengeance* n'appartiennent déjà plus à l'époque dans laquelle l'auteur écrivait. L'échanson et le notaire sont des types d'un autre siècle; mais l'auteur nous les montre avec tous les signes incontestables de la vérité. Ce sont des portraits tracés de main de maître. Le premier est violent, emporté ; mais au fond, franc et naïf. Le second est calme, rusé, aime les procès et a quelque chose de jésuitique. Ces deux voisins se querellent à propos d'un mur mitoyen. On voit d'ici le développement dramatique que produit cette situation. Un troisième type qui a disparu ou plutôt s'est

1. Il a laissé sur ses campagnes des *Mémoires* écrits avec beaucoup d'humour et d'entrain que la *Gazeta Polska* publie en ce moment sous le titre de *Trzy po trzy* (Trois fois trois).

transformé, c'est celui de Papkine. Comme tous les parasites de son espèce, il est gourmand, menteur, vantard et poltron. Le passage suivant où nous voyons Papkine envoyé par l'échanson pour porter un défi au notaire, donnera à mes lecteurs une idée de la manière de Fredro :

Papkine (*se glissant avec précaution*). Peut-on entrer?

Le Notaire. Je vous en prie.

Papkine (*fait un profond salut et d'une voix timide*). C'est pour moi en ce moment un grand honneur que de voir en votre digne personne le notaire et le maître de céans.

Le Notaire (*humblement*). Oui, je suis votre serviteur. Mais puis-je savoir qui j'ài l'honneur de recevoir?

Papkine (*à part*). Hum! Ce gentillâtre est assez humble; il fait le plongeon à chaque mot. J'ai eu tort de me gêner (*avec plus de hardiesse*). Je suis Papkine.

(*Le Notaire s'inclinant lui montre une chaise au milieu de la chambre. Papkine regarde attentivement son interlocuteur qui reste debout immobile, et les mains croisées sur la poitrine. Papkine à part.*)

A ce que je vois, j'arrangerai tout facilement.

(*Tout haut, s'étendant sur sa chaise.*)

Je suis Papkine, le lion du Nord, glorieux capitaine (*montrant ses décorations*) et chevalier par-ci par-là. Sage au conseil, vaillant dans les combats, je suis l'âme de la guerre et l'ennemi de la paix. Les Suédois, les Musulmans, les Saxons, les Italiens et les Espagnols connaissent la fameuse pointe de mon artémise, et mes bras savent la manier. En un mot, la terre connaît Papkine. Maintenant, camarade, donne-moi à boire.

Le Notaire (*après quelques moments d'hésitation, à part*). Nemo sapiens nisi patiens. (*Il prend une bouteille et verse un verre à Papkine.*)

Papkine (*à part*). Oh! ce gentillâtre est un franc poltron. Peut-être qu'après avoir fait l'affaire de l'échanson, l'écorcherai-je un peu. (*Il se couvre et boit.*) C'est fade. (*Il boit.*) Mauvais! (*Il boit.*)

Le Notaire (*à part*). C'est trop fort !

Papkine. C'est de la vraie piquette, mon cher. N'avez-vous rien de meilleur?

Le Notaire. Excusez, monsieur, mais c'est le reste.

Papkine. Voilà cependant comme est notre noblesse! (*Avec dédain.*) Elle s'enterre au village, sème, vanne, crie, s'ennuie, gronde, dit des injures, et quant au vin, elle n'en a pas. (*Il se verse encore.*) Ou bien si elle montre une bouteille; c'est d'une couleur repoussante. Et cependant elle vous invite à boire. N'invite pas, n'embête pas, planteur de choux, mais donne quelque chose de meilleur, que diable !

Le Notaire. Mais mon cher monsieur...

Papkine (*buvant*). C'est trouble, aigre au delà de toute expression. — Enfin de la vraie piquette, mon notaire !

Le Notaire (*à part*). Il faut beaucoup de patience, mais que la volonté du ciel s'accomplisse.

Papkine. Va voir mes caves, où il y a des vins de la moitié de la terre, où plus de cent tonneaux sont alignés. Si tu y trouves quelque chose de pareil, je te donne un cheval au choix.

Le Notaire (*s'inclinant*). Permettez-moi de vous demander, mon cher monsieur, puisque je l'ignore, quelle cause amène dans mon humble maison un fils de Mars?

Papkine (*s'étalant sur sa chaise*). Quoi? Tu veux le savoir?

Le Notaire. Je vous en prie.

Papkine. Sache donc mon pauvre homme, que je suis ici au nom de l'illustre échanson Raptusiewicz, dont le château a été attaqué ce matin par tes misérables serviteurs dignes de leur maître.

Le Notaire. Peut-être monsieur parlera-t-il plus bas, car son serviteur l'entend bien.

Papkine. Je parle toujours comme cela me plaît.

Le Notaire. Mais j'ai mal à la tête.

Papkine (*encore plus haut*). Hé ! que m'importe si j'assourdis vos oreilles ou si votre tête est malade ! Les stentors peuvent-ils avoir la voix du rossignol !

Le Notaire (*doucement*). Mais j'ai des gens, et je te ferai jeter par la fenêtre (*Papkine se lève et ôte son chapeau*) et c'est assez haut.

Papkine. Oh ! c'est inutile.

Le Notaire. Holà! quelqu'un!

Papkine. Ne vous en donnez pas la peine.

Le Notaire. Vous partirez d'ici comme une plume. (*A ses gens*). Que quatre d'entre vous restent derrière la porte!

Papkine. Pourquoi, voisin, cette cérémonie entre nous?

Le Notaire. Maintenant je vous écoute, cher monsieur. (*Il le fait asseoir presque de force.*) Je vous en prie, je vous en prie. (*Il s'assied tout près et en face.*) Quelle est votre mission? (*Il le regarde fixement.*)

Papkine. Vous êtes un peu trop vif. J'ignorais, je vous jure, que vous eussiez l'ouïe si irascible. Arrêtez-moi, je vous prie, lorsque je prononcerai un mot plus fort que l'autre.

Le Notaire. Saurai-je bientôt ce qui vous amène?

Papkine (*tout bas*). A l'instant. L'échanson vous prie fort...

Le Notaire. Quoi?

Papkine, Faut-il parler plus haut. (*Sur un signe affirmatif du notaire, il continue*): L'échanson demande..... ou plutôt pense que pour terminer en un moment la querelle..... que..... (*sous le regard du notaire, il se trouble de plus en plus*). Je dis bien... la querelle qui.... comme c'est connu... qui... oui... qui... fa... favorise... (*se retournant, à part*) : C'est un vrai regard de Satan, il m'enroule la langue dans le gosier.

Le Notaire. Je ne puis vous comprendre. Vous vous embrouillez.

Papkine. Car c'est... car... excusez, monsieur, votre vin était un peu fort. Et puis je ne suis pas très éloquent (*plus bas*). Est-ce que ces quatre sont encore derrière la porte?

Le Notaire. En un mot, mon cher, que désire mon voisin?

Papkine. Mais l'ambassadeur a un peu...

Le Notaire (*terminant*). Peur. Mais mon cher, sois sans crainte[1]...

Et cela continue sur ce ton jusqu'au moment où Papkine descend les escaliers un peu plus vite qu'il ne les a montés.

1. Komedye Fredry (Varsovie, 1871).

Pan Jowialski (monsieur le Jovial), ne mérite pas à mon avis tous les éloges qu'on lui a décernés. Cette figure avec sa gaieté et ses dictons qui coulent par torrents est pleine de comique, si l'on veut, mais d'un comique qui fatigue à la longue. En outre, retranchez ce type, et la pièce n'a plus de couleur nationale. Enfin, tous les autres personnages sont trop chargés. Le chambellan est par trop bête ; madame Jowialska par trop sotte avec ses exclamations à chaque plaisanterie que lance son mari ; Hélène par trop ennuyeuse avec son pathos ; son fiancé par trop insipide avec sa ritournelle : *J'ai de l'esprit et un village.* D'autres pièces reflètent les mœurs du jour. Ainsi *Geldhab* nous montre l'aristocratie réduite aux expédients et se rapprochant des parvenus de la finance. Geldhab toutefois n'est pas un parvenu ordinaire. Il veut prouver qu'il a lui aussi une généalogie dans ce pays où la valeur d'un homme se mesure par le nombre et l'illustration de ses ancêtres. Il se fait fabriquer un arbre généalogique, et dit à celui qu'il a chargé de ce travail :

Mets-y quelques woïéwodes et autant d'hetmans,
Au moins quatre chanceliers et une paire de castellans.
Quant aux évêques, mets-en six, du reste, tu verras.

La manie de l'étranger est une critique de ceux qui raffolent des mœurs étrangères et dédaignent leur pays. Dans le reste de ses pièces, Fredro, comme Molière, prend ses types dans l'humanité en général. La meilleure de ce genre est : *Un mariage de demoiselles*. Il s'agit de deux jeunes filles, Klara et Aniela, dont l'imagination a été gâtée par quelques romans

insipides et qui ont juré de ne jamais se marier; et cependant elles aiment en secret. Ces deux types sont pleins de naturel et on ne peut mieux réussis. Klara est pétulante, un peu fantasque, mais a bon cœur. Aniela est une nature douce et poétique au plus haut degré. Les autres pièces de ce groupe : *la Tante*, *les Amis*, *l'Usufruit*, *la Lettre*, *le Mari et la femme*, etc., n'ont rien qui les distingue des ces mille pièces qui encombrent les théâtres. *Malheur! qu'est-ce qui se passe?* est une farce dirigée contre l'émancipation des femmes. *Dames et Hussards* est une autre farce pleine de gaieté où l'on voit trois sœurs troubler le ménage paisible de vieux garçons. Fredro n'a été bien apprécié que plus tard. Découragé par certaines critiques par trop injustes et acerbes, il garda ses compositions pour soi. Ce n'est qu'après sa mort que son fils s'est décidé à les faire jouer [1].

Korzeniowski dans ses comédies est, à tous les points de vue, inférieur à Fredro. L'absence de cachet national, le peu de vraisemblance dans les caractères ou la pauvreté de l'intrigue, voilà ce qui le caractérise. Son *Vieux mari* est ridicule, d'abord parce qu'il épouse une toute jeune fille, et ensuite parce que par amour pour elle, il la jette dans les bras d'un amant. Son *Jeune mari* qui profite d'un bal masqué pour donner une leçon à sa femme jalouse, est manqué. *Moustaches et Perruques*, qui nous reportent aux modes du temps de Stanislas-Auguste, laissent le spectateur indifférent. *La Jeune veuve* où

1. Les principales sont: *Je ne veux pas me marier*, *Nitta et Ce*, *le Revolver*, *Un grand homme pour de petites affaires* que l'on joue actuellement au Théâtre des Variétés de Varsovie et qui sont fort louées par la critique.

l'on voit une jeune femme émancipée, vive, ardente domptée par un colonel plein de sang-froid et de raison, ne manque pas d'intérêt dramatique. Dans d'autres pièces, comme : *le Bavard*, *les Femmes mariées*, *le Concurrent et le Mari*, l'auteur, dans le dialogue, frise souvent la grossièreté.

Après Fredro et Korzeniowski, le théâtre polonais garde le silence. Par suite de la situation morale dans laquelle se trouvait la société de cette époque, il y a pénurie de pièces originales. Ceux qui auraient pu écrire étaient découragés par l'indifférence du public dont les goûts étaient gâtés par les œuvres de l'étranger. Un peu plus tard, le théâtre polonais avec Chencinski entre dans une période de transition et s'achemine lentement vers le réalisme. Dans *la Noblesse de l'âme* (1859) de cet auteur, on voit déjà apparaître les nouvelles tendances en lutte avec les anciens préjugés. *Les Gens comme il faut* renferment des types réussis, mais l'analyse psychologique y fait défaut. *Les Critiques*, imité de *Die Journalisten* de Freytag, sont pleins d'actualité. En général, Chencinski est encore trop poète et trop idéaliste pour être un observateur et un analyste subtil. On a encore du même auteur quelques levers de rideau. Étant régisseur, il composa les libretti des opéras de Moniuszko, de Grossman et traduisit plusieurs pièces d'Offenbach.

Depuis une dizaine d'années, le théâtre polonais a secoué sa torpeur, et a su inspirer un certain nombre de jeunes écrivains. Ceux-ci sous l'influence du courant réaliste qui s'est fait jour en Pologne, se sont appliqués à étudier la vie et à la représenter sous ses vraies couleurs. Mais cette étude est quelquefois

trop superficielle, ou bien les auteurs ont le tort de ne choisir que de rares exceptions, ce qui nuit beaucoup à l'intérêt.

En Galicie, je citerai d'abord Narzymski, déjà un peu vieilli pour l'époque, et qui n'a pas encore réussi à se débarrasser des anciennes traditions. Son *Épidémie de la Bourse* qui a pour but de préserver du jeu, est d'une morale bien usée aujourd'hui. *Les Positivistes,* tableau des tendances du jour, ne sont à tout prendre que de grossiers matérialistes. Balucki a transporté sur la scène les aptitudes d'observation que j'ai déjà signalées dans ses romans. *Les Conseillers de M. le Conseiller*, est une pièce pleine de verve et d'esprit. *Les Fainéants occupés* sont une satire dirigée contre ceux qui courent après les sinécures. Dans ses *Émancipées*[1], Balucki a voulu ridiculiser des types très rares en Pologne; ce qui ôte beaucoup d'intérêt à la pièce. L'une de ces émancipées passe son temps à faire des conférences sur les droits des femmes, ce qui ne l'empêche pas de marier sa fille à un vieillard, et la rend aveugle sur les débauches de son fils. Une seconde quitte la cuisine pour les tréteaux. Une troisième, aussitôt son mariage, veut aller étudier l'histoire naturelle à l'université de Zurich. *La Jeunesse dorée* où nous assistons aux exploits de fils de comtes et de marchands n'a rien à envier à celle de Paris. Si la France possède deux Dumas, la Pologne compte deux Fredro. Alexandre Fredro (fils) a hérité de la gaieté et de la verve de son père. Cela se voit surtout dans ses deux volumes composés de farces ou de levers de rideau, comme : *le Mentor*

1. Couronnée au concours de Cracovie en 1873.

Avant de déjeuner, *Connais avant d'aimer*, *Consilium facultatis*, etc. Dans ses *Éléments étrangers*, l'auteur soulève un petit coin de la vie contemporaine en Galicie. Le héros est une sorte de Rabagas de province, qui pour épouser la fille du maréchal, fait croire qu'il joue un grand rôle dans une société révolutionnaire. Le maréchal qui, dans le but de gagner de la popularité, donne de l'argent à ces nouveaux communards, quoiqu'il les exècre au fond du cœur, est un type assez bien rendu. Lubowski dans ses *Chauve-Souris* et les *Préjugés* où l'on voit un jeune comte ruiné entrer bravement au service d'un riche industriel, se montre un profond observateur. Chez lui, c'est le ton satirique qui domine ; toutefois il dédaigne un peu le côté technique.

Le royaume de Pologne ne le cède pas à la Galicie. Sarnecki après avoir débuté par la *Vengeance de la Comtesse*, *Febris aurea*, a déployé toutes ses qualités dans *les Estropiés*, *les Désintéressés*, *les Inconvénients de la dépendance*. Les deux premières ont le tort de vouloir généraliser des faits exceptionnels, et de classifier la société. La dernière est de beaucoup meilleure et renferme de vraies beautés. Quoi de plus dramatique en effet, que de voir la puissance que donne l'argent alliée à la force brutale, et en lutte contre la pauvreté, l'honnêteté et la dignité humaine, qui ne peuvent offrir qu'une résistance morale ? Sarnecki a beaucoup de qualités, son style est vif, élégant, la facture ne laisse rien à désirer ; c'est en outre un observateur. Zalewski ne le cède pas au point de vue de l'analyse ; il possède en outre très bien le métier de la scène. *Avec le progrès* rappelle un peu *le Gendre de M. Poirier*. On y voit un vieux comte qui sacrifie ses

préjugés de caste, et donne sa fille à un ingénieur. L'action est ralentie par des tirades sur l'égalité des conditions ; ce qui nuit beaucoup à la pièce. *Avant le mariage* rappelle un peu *le Vieux mari* de Korzeniowski. Le vieux fiancé craignant pour sa tranquillité ultérieure, soumet la jeune fille qu'il doit épouser à une rude épreuve. Il la rapproche d'un artiste, et lorsqu'il s'aperçoit que les deux jeunes gens s'aiment, il les unit. Madame Sophie Mellerowa est une débutante. Comme toutes les *authoress*, elle plaide la cause des femmes. Cela se voit dans *Wanda. Zizzio* est une critique de l'éducation. Ce Zizzio est au fond un fieffé coquin, pour qui rien n'est sacré, pas même le porte-monnaie de sa mère. L'amour seul le corrige. Cette pièce est assez faible. *Le Faux Eclat* nous montre une femme quittant un mari bon et aimant pour un amant qui a su la séduire par de belles phrases. Il y a dans cette comédie de belles scènes. La pièce de Sewer, *Un duel*, a été couronnée récemment au concours. C'est une étude de mœurs empruntée à la vie anglaise.

Le drame est moins heureux que la comédie, et les concours de Cracovie et de Varsovie donnent rarement le premier prix. Ce qui frappe surtout dans le drame contemporain en Pologne, c'est que le côté lyrique y tient trop de place, et la part faite à l'élément dramatique n'est pas assez large. Szouïski, historien et dramaturge à la fois, appartient plutôt à la génération antérieure. Ses drames historiques : *Georges Lubomirski*, *la reine Edwige*, *Twardowski*, *Kopernik*, sont plutôt de beaux poèmes que des drames véritables. Dzieduszycki a laissé une tragédie : *Bogdan Chmiélnicki* où il y a de véritables beautés dramatiques. Le célèbre réformateur italien, Cola Rienzi a

fourni à Asnyk le sujet d'un drame où la figure du héros est un peu trop laissée dans le vague. Rapacki, acteur et régisseur du théâtre de Varsovie, est un des principaux auteurs dramatiques de l'époque. *Wit Stwosz* renferme de véritables beautés. Nous voyons le célèbre artiste polonais, par amour pour l'art, quitter sa patrie et aller travailler à Nuremberg. Mais il est trompé et faussement accusé par ceux de sa corporation qui sont envieux de son talent et qu'irrite son orgueil. *Kopernik* qui nous représente le célèbre astronome dans sa vieillesse, n'est qu'un poème déclamatoire. Okonski qui a débuté il y a quelques années, a soulevé de véritables tempêtes, probablement parce que ses tendances réalistes déplaisaient à Cracovie, la terre bénie du cléricalisme. On ne saurait récuser à Okonski un grand talent dramatique. Toutefois ses conceptions sont trop abstraites, les individualités qu'il crée sont trop fantaisistes, ce qui nuit beaucoup à l'intérêt. *Les Innocents* nous montrent une femme et son mari, amenés par la logique des faits à se séparer. Son fatalisme et sa théorie du pardon ont fait rapprocher l'auteur d'Alexandre Dumas. Toutefois, cette pièce est plutôt une argumentation philosophique qu'un drame. Où a-t-on vu une femme qui se console de l'abandon de son mari en commentant les maximes de Marc-Aurèle? *Le Père Macaire* renferme une donnée éminemment dramatique. D'un côté, un moine qui avant son entrée au couvent, a laissé deux enfants, fruit de ses fautes; il voit sa fille placée sous la tutelle d'une jeune femme indépendante, franche, qui vit à sa guise, et à laquelle ses allures ont fait une mauvaise réputation dans cette ville de bigots. Il tremble pour l'avenir de sa fille, mais il ne peut

avouer son secret ni réclamer ses droits. D'un autre côté, Régina, trop fière pour s'expliquer, trop innocente pour comprendre les accusations du moine, le repousse loin d'elle. Le choc de ces deux natures donne lieu à de beaux développements dramatiques. Il est regrettable que l'auteur, entraîné par son amour pour l'argumentation et les abstractions, n'ait pas su en tirer tout le parti possible. Anszyc, dans son *Émigration de paysans* a choisi l'élément populaire. Il dépeint sous de tristes couleurs le sort réservé à ces paysans de Galicie qui persistent à émigrer en Amérique. Ses tableaux sont loin d'être une charge, comme le fameux drame de Sardou.

On voit par ce que je viens de dire que le théâtre polonais est dans une bonne voie. Il doit persévérer, se débarrasser de ses aperçus un peu théoriques, et étudier de plus près encore la vie réelle.

CHAPITRE VII

Histoire. — Archéologie. — Philologie. — Ethnographie. — Slavistes. — Droit. — Littérature, critique et bibliographie. — Philosophie.

L'histoire en Pologne est cultivée à l'égal des autres branches. Toutefois, les sciences qui s'y rattachent, comme la géographie, l'ethnographie, la numismatique, la philosophie, etc., sont plus négligées, et les savants polonais ne se sont pas encore habitués à les regarder comme les auxiliaires indispensables de l'histoire. Le passé de la Pologne est riche en événe-

ments de toutes sortes, mais les matériaux compulsés et les études publiées jusqu'à ce jour, sont loin de former un tout complet, et il y a encore bien des lacunes, des points non éclaircis.

En tête des historiens polonais du dix-neuvième siècle, il faut placer Lelewel (1786-1861). Arrêtons-nous un moment sur cette figure originale. Lelewel montra dès son enfance une grande aptitude pour l'histoire. A l'âge de quatorze ans, il dessinait de sa propre inspiration le plan du siège de Pskof par Batory. Trois ans plus tard, il écrivait l'histoire du treizième siècle. Ses premiers travaux historiques: *Hystorika*, l'*Edda scandinave*, *Coup d'œil sur les Hérules*, datent de l'époque où il fréquentait les cours de l'université de Wilno. Plus tard, il fut nommé professeur d'histoire de cette université. Ses manies de style et son entêtement le brouillèrent avec le recteur Sniadecki qui était un puriste fanatique. Lelewel dut quitter sa chaire, mais il ne tarda pas à être rappelé, et sa rentrée fut une véritable ovation. Lelewel était un vrai chercheur. Vivant en ascète, maniaque et modeste, son bonheur était de fouiller dans les bibliothèques, de compulser de vieux manuscrits et d'amasser des notes. Il n'avait rien de l'homme politique. Aussi est-on étonné de le voir fourvoyé dans le mouvement insurrectionnel de 1830, et mis à la tête des démocrates avec Mochnacki. Lelewel se réfugia à Paris. Mais ayant inspiré des inquiétudes au gouvernement de Louis-Philippe, il se fixa à Bruxelles, où il vécut modestement, pour ne pas dire misérablement, du produit de sa plume et des avances que lui faisait son éditeur de Posnan, Jupanski. Il est rare de rencontrer un tempérament scientifique mieux

doué. Il ne négligea aucune des branches qui se rattachent à l'histoire : chronologie, généalogie, géographie, politique, droit, monuments, monnaies, diplomatie, tout s'entassait dans son admirable mémoire. Il écrivit la géographie de la Pologne, celle du moyen âge et l'histoire de la géographie. Il publia une étude sur les découvertes maritimes des Carthaginois, et découvrit un nouveau chroniqueur polonais, Mathieu de Cholew. Il menait de front l'histoire de la Pologne, celle de l'Inde et l'histoire universelle. Dans son *Histoire de Pologne*, il étudia de préférence l'époque des Piasts. Certains portraits comme ceux de Boleslaw le Brave et de Lokietek sont admirablement dépeints. Lelewel publia aussi un *Manuel de la Bibliographie* et recueillit les anciens statuts de la Pologne. On a en outre de lui en français : la *Numismatique du moyen âge*, *Pythéas de Marseille*, la *Géographie du moyen âge*. On voit par là que la vie de Lelewel fut une vie bien remplie. Mais tout en rendant justice à son érudition et à son travail consciencieux, je dois ajouter que ses travaux, écrits avec la sécheresse du compilateur, manquent de largeur de vues et d'aperçus philosophiques. C'est de l'érudition toute pure.

Le collègue de Lelewel, Mochnacki, laissa une *Histoire de la révolution de* 1830 intéressante à consulter, car il joua un rôle important dans ces événements. L'*histoire de la République polonaise* (1842) de Moraczewski va jusqu'à Jean Casimir. Cet historien dont les opinions sont républicaines, a eu le tort de prendre la Pologne pour une véritable république. Lukaszewicz a surtout étudié les dissidents et le développement de l'instruction publique. Son *Histoire*

des écoles en Pologne (1849) est une des meilleures qui aient été écrites sur ce sujet. Narbut a écrit une *Histoire de la Lithuanie* en neuf volumes (1835) qui n'est qu'une compilation faite sans esprit de critique. Il a eu cependant le mérite d'avoir découvert de nouvelles sources; son ouvrage ne peut donc que servir de guide pour les historiens futurs. Szaïnocha (de Galicie) par la hardiesse de ses hypothèses, l'éclat de ses peintures, la beauté de ses descriptions, son style imagé, et l'étude approfondie des matériaux, peut être comparé à Augustin Thierry et à Macaulay. Il est supérieur à Lelewel. Ses principaux travaux sont : la *Première Renaissance de la Pologne* (1849), *Iadwige et Jagiello* (1855), *Boleslaw le Brave* (1844). On a encore de lui une étude sur l'*Origine léchite de la Pologne* (1858) où il prouve que les Lakhs on Lekhs sont venus de la Scandinavie, et enfin des *Esquisses historiques* dans lesquelles l'auteur est loin d'être partial envers le passé. Szaïnocha eut une vie très malheureuse. Jeté en prison par la police autrichienne, il y gagna des infirmités qu'il ressentit toute sa vie. Il fut pendant quelque temps bibliothécaire à l'institut d'Ossolinski. Bielowski, un autre Galicien, eut un grand retentissement avec son ouvrage: *Introduction critique à l'histoire de Pologne* (1850). Il démontre que les légendes contenues dans les chroniques polonaises sur les Piasts, Gniezno etc. ne sont que l'écho d'autres légendes polonaises des deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne. En conséquence les ancêtres des Polonais ou Polanes auraient eu pour demeures primitives les rives du Danube d'où ils auraient été expulsés par les Romains. Cette hypothèse admise, il faudrait conclure que l'origine de la Pologne est plus

ancienne qu'on ne le pense, et qu'elle est antérieure de plusieurs siècles. Cette théorie qui fait venir les ancêtres des Polonais de la Dacie, fut vivement combattue par Lelewel, Szaïnocha et Bartoszéwicz. Bielowski a aussi commencé la publication des *Monumenta Poloniæ historiæ* qui comprennent les anciennes sources de l'histoire de Pologne, c'est-à-dire les chroniques de Gallus, de Nestor, de Dytmar etc. dont le texte a été revu et corrigé par lui. Dziéduszycki, aussi un Galicien, a laissé quelques études détachées : *Pierre Skarga et son siècle* (1850) où il décrit l'histoire de la réforme en Pologne, ses progrès, et la carrière du célèbre jésuite ; *Zbigniew* (1853) qui traite d'une façon vive et animée l'époque postérieure à l'union de la Pologne et de la Lithuanie. Ce que l'on reproche à Dziéduszycki, ce sont ses opinions cléricales qui faussent souvent les jugements qu'il porte sur les hommes et sur les choses, et qui transforment quelques-unes de ses études en véritables pamphlets. Les œuvres historiques de Balinski (Michel) : *Souvenirs de la reine Barbara* (1837), *Etudes historiques* (1856), *Œuvres historiques* (1843) etc. sont sans prétention scientifique. C'est de l'histoire vulgarisée. Bartoszewicz a laissé de nombreuses études dont les principales sont : *Les Polonais illustres* (1853), *Les archevêques de Gniezno* (1858). On peut dire de lui qu'il est un écrivain consciencieux. Schmitt (de Galicie) est très fécond, mais il a un style monotone. Ses œuvres : *Histoire de la Pologne* qui n'est pas terminée (1854) *Histoire de Pologne après le partage* (1867) sont dépourvues de toute méthode, toutefois les jugements de l'auteur sont assez droits. Schmitt et Szouïski forment la période de transition. Ce dernier à la fois,

historien, dramaturge et secrétaire de l'académie de Cracovie, étudie surtout l'histoire au point de vue philosophique. Il s'est formé à l'école de Guizot. Les deux premiers volumes de son *Histoire de Pologne* sont assez faibles. Les deux autres sont beaucoup mieux faits. Ses *Études et récits historiques* (1876) sont excellents là où l'auteur a l'occasion de placer ses observations philosophiques.

Les historiens polonais contemporains, marchant sur les traces de Lelewel et de Szaïnocha, épluchent consciencieusement les matériaux, et découvrent tous les jours de nouvelles sources. Ils étudient le passé avec une indépendance complète d'opinions et sans préjugés. Ils s'attachent à certaines époques préférées, mais leurs études manquent de vues d'ensemble, et sont empreintes de sécheresse. On voit qu'ils ne dominent pas leur sujet. D'autres fois, consacrant toute leur attention aux faits extérieurs, ils ne sondent pas assez la vie du peuple. Je ne citerai que les principaux, à la tête desquels il faut placer le Dr. Czerny. Ses ouvrages : *le Règne de Jean Olbracht et d'Alexandre Iagiellonczyk*, et *Relations politiques et religieuses de la Bohême, de la Pologne et de la Hongrie* sont le fruit d'un travail consciencieux, mais l'exposition en est trop sèche, et se borne à l'examen des faits. Ce n'est pas le reproche que je ferai à M. Hofman dont l'ouvrage : *Les causes du partage de la monarchie polonaise sous Boleslaw Bouche-Torsé*, nous montre le rôle politique de ce roi, le drame et les malheurs qui suivirent sa mort ; il réhabilite ce souverain et rejette la faute de ces malheurs sur le clergé et quelques favoris. Une autre réhabilitation bien plus délicate, celle du dernier roi de Pologne, a été tentée par le

père Kalinka, Gumplowicz et Zaleski (Bronislaw), et je dois dire que ces écrivains ont complètement réussi. Il est plus facile d'accuser les autres que de s'avouer coupable soi-même. C'est ce qu'avait fait jusqu'alors la noblesse polonaise, et avec elle nous avons répété que Stanislas-Auguste avait vendu la Pologne à Catherine II. L'ouvrage du père Kalinka (*Dernières années du règne de Stanislas-Auguste*), celui de Gumplowicz (*Correspondance de Stanislas-Auguste et de Branicki*) et celui de Zaleski[1] (*Correspondance intérieure de Stanislas-Auguste*), nous exposent les faits à leur véritable point de vue. Le roi nous y apparaît complètement réhabilité de son reproche de traîtrise, avec sa faiblesse et sa légèreté, mais avec plus d'amour pour son pays. Nous assistons aux intrigues de l'opposition, à la bassesse et à la lâcheté des nobles au moment du danger. Prétendre que la chute de la Pologne fut l'œuvre d'un seul homme, c'est faire preuve d'une grande étroitesse de jugement. Stanislas-Auguste comme Louis XVI porta les fautes de plusieurs générations.

Parlons encore de l'ouvrage de Iarochowski : *Règne d'Auguste II* fait avec de nouveaux matériaux mais incomplet, de l'*Histoire de Pologne* de Morawski qui ne renferme rien de nouveau, mais qui est claire et bien écrite, et enfin de l'*Histoire des paysans en Pologne* par Macieïowski, qui est aussi incomplète, surtout pour ce qui regarde les changements introduits dans la situation des paysans polonais au treizième siècle. Le professeur Pawinski publie sous le titre de *Sources*

1. M. Zaleski est le directeur de la Bibliothèque polonaise de Paris.

historiques une série de matériaux devant former un tout complet. Enfin les Bibliothèques mettent les secrets de leurs archives au grand jour. Celle des Krasinski publie les mémoires et les actes des dignitaires de cette famille. Celle d'Ossolinski édite les documents qu'elle possède. L'académie de Cracovie publie aussi ses mémoires historiques. Le jubilé centenaire de Kopernik (1873) et la polémique que la nationalité de ce savant astronome a fait naître entre les Polonais et les Allemands, a produit de nombreuses études sur ce grand homme. Les meilleures sont celles du prêtre Polkowski et de Kowalczyk. Enfin, il y a à Leipzig une *Gesellschaft* fondée vers 1774 par le woïewode Iablonowski, qui ouvre tous les ans un concours sur des sujets historiques.

Les études archéologiques ont en Pologne le même caractère que les ouvrages historiques. Elles sont trop abstraites, et n'ont pas encore réussi à fondre leurs résultats avec ceux obtenus par l'histoire et la philologie. Parmi les archéologues polonais, je citerai Grabowski, Zawisza, Przediecki, Lipkowski, Przyborowski et Tyszkiewicz. Grabowski a découvert les noms de plusieurs artistes inconnus du moyen âge, et entre autres celui de Wit Stwosz. Przediecki a principalement étudié la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine. Lipkowski a publié de nombreuses études, une entre autres sur le livre de prières de Sigismond I[er]. Przyborowski a de préférence étudié les rives de la Vistule. Tyszkiewicz est à la fois archéologue et numismate. Enfin Krzyjanowski publie à Cracovie un annuaire d'archéologie et de numismatique.

La philologie compte aussi très peu d'adhérents. Suchecki, professeur de langue polonaise à l'univer-

sité de Prague, puis à celle de Cracovie, a laissé une étude importante sur les formes grammaticales de l'ancienne langue polonaise. Le prêtre Malinowski (de Posnan), à l'aide de la méthode comparée, a, dans ses *Études critiques* (1860), rapproché la langue polonaise des autres langues slaves et du sanscrit. On lui doit en outre la publication des *Prières de Waclaw*, qu'il compare avec la Vulgate et le Psautier de Florian. L'étude analytique de la langue le porte à croire que ce manuscrit est une copie du seizième siècle, mais que l'original date du quatorzième. Cette étude analytique et grammaticale fait le principal intérêt de l'ouvrage. Malecki, professeur de philologie à l'université de Lwow, et auteur d'une très remarquable étude sur Slowacki, s'est servi pour sa *Grammaire* de la méthode historique comparée. Dans la partie étymologique, il se montre le disciple de Miklosicz. Il a aussi laissé un travail sur la Bible de la reine Sophie. Nehring est l'auteur d'une étude sur le Psautier de Florian écrit en allemand, en latin et en polonais, et dont il fait remonter l'origine au commencement du quatorzième siècle. L'analyse du texte le porte à conclure que le tchèque a eu une grande influence sur la formation de la langue polonaise. Enfin, l'Académie de Cracovie publie des mémoires philologiques.

Les travaux ethnographiques sont également rares et ne datent que de l'époque contemporaine. En revanche, la qualité rachète la quantité. Les ethnographes polonais ont surtout fixé leur attention sur la partie de la Pologne annexée à la Prusse, dans laquelle l'élément polonais est sérieusement miné par la germanisation. Citons les noms de Malinowski

(Lucien), de Kentrzyski et de Szymanski. Malinowski a particulièrement étudié les Polonais des Silésies prussienne et autrichienne. Les ouvrages de Kentrzyski ont un caractère historique et ethnographique à la fois. Tel est son travail excellent sur les Mazures. Dans un autre intitulé : *La nationalité polonaise en Prusse*, il prouve que l'élément polonais occupait la Prusse orientale bien avant l'arrivée des chevaliers teutoniques. Les conclusions de l'ouvrage de Szymanski : *Statistique de la population sous la conquête prussienne* sont très peu consolantes pour les Polonais. L'auteur démontre que la moitié du pays est déjà perdue pour ces derniers, grâce à un système de germanisation appliqué avec vigueur. Le travail de Rapacki : *La population de Galicie* est surtout important au point de vue statistique.

Quant aux études slaves, la Pologne est loin d'occuper la place à laquelle elle pourrait prétendre. Cela provient de ce que sa civilisation intellectuelle s'est toujours inspirée de l'Occident. L'ouvrage de Macieïowski : *Histoire des législations slaves* (1832), a une renommée européenne. L'auteur y prouve que les ancêtres des Polonais viennent de la Saxe d'où ils ont été expulsés par les Allemands. Formé à l'école des savants tchèques, et par conséquent panslave, il ne relève que de lui-même dans son travail et a tout passé au creuset de la critique. Cet excès de prudence le rend parfois confus. Choïecki, connu à Paris sous le nom de Charles-Edmond, a laissé un excellent ouvrage : *La Bohême et les Tchèques* (1847), qui jouit d'une réputation incontestée. Boguslawski a écrit une très bonne étude sur les Serbo-Loujitches. Le public parisien (je parle du public sérieux), connaît aussi le

nom d'Al. Chodzko chargé du cours de littératures slaves au Collège de France. Par ordre de Napoléon III, il publia une *Grammaire paléoslave* (1869); on a encore de lui *les Légendes du moyen âge* (1854), qui renferment les légendes serbes, et, récemment, des *Études Bulgares* (1875), où il examine l'authenticité des chants bulgares recueillis par Verkovicz, et se prononce pour l'affirmative. Douchinski est un slaviste d'une autorité douteuse, surtout dans ceux de ses écrits qui se rapportent à la Russie (*Aryas et Tourans — Pologne et Russie*), où les faits et les preuves sont altérés ou faussés, sous l'empire d'une partialité haineuse. Il a eu le triste mérite d'avoir formé en France toute une école de demi-slavistes, comme Henri Martin, Viquesnel, etc., école qui, grâce à Dieu, est tombée aujourd'hui dans l'oubli. Hâtons-nous d'ajouter que c'est en France seulement que Douchinski a pu trouver des disciples aussi crédules. L'Académie de Cracovie a été loin de lui faire un aussi bon accueil. L'exposition de ses théories y a été froidement accueillie et a même trouvé des adversaires. L'ouvrage de Gliszczynski : *Huss et les Hussites*, et celui de Pawinski : *Serbie*, sont des compilations consciencieusement faites. Celui de Woïciechowski, *Croatie*, dont le premier volume seulement a paru, est écrit avec beaucoup de soin.

Quant à l'histoire du droit polonais envisagé au point de vue critico-historique, je n'ai guère à citer après Bandtkie que Helcel, dont l'œuvre monumentale, fruit de vingt ans de travail : *Anciens souvenirs du droit polonais* (1857), et publiée par les soins de l'Académie de Cracovie, est précédée d'une étude critico-historique sur le statut de Wislicki, édité par

Casimir le Grand. A Varsovie paraît une *Revue de jurisprudence*. Les noms sont aussi rares en fait d'économie politique. L'ouvrage de Tengoborski : *Essai sur les forces productives de la Russie* est bien connu en France.

Les ouvrages sur la littérature polonaise sont nombreux, mais aucun des auteurs n'a abordé sérieusement l'époque contemporaine. En tête de cette longue série, il faut placer l'*Histoire de la littérature polonaise*, de Bentkowski (1814), ouvrage consciencieusement fait, mais qui tient plutôt de la bibliographie que de la critique littéraire. Celle de Bartoszewicz (1828), est un travail original, mais les opinions cléricales de l'auteur l'ont rendu très souvent partial. Mochnacki, journaliste ardent, polémiste vigoureux, a surtout étudié la poésie romantique qu'il défendit contre les attaques des classiques (1830) ; on y voit l'influence de l'esthétique allemande. Grabowski (*Littérature et critique*, 1837) est à consulter pour ceux qui veulent étudier les poètes de l'école oukraïnienne. Quant au *Cours de littératures slaves,* de Mickiéwicz, j'ai déjà dit plus loin ce que j'en pensais. L'ouvrage de Lukaszewicz (1836) est court, mais peut servir d'excellent manuel ; aussi a-t-il déjà eu douze éditions. Celui de Wiszniewski (1840-57) est très important. Il contient dix volumes et s'arrête à la moitié du dix-septième siècle. Il possède une grande valeur, bien que bon nombre de ses aperçus esthétiques soient un peu arriérés. Il a été abrégé par le poète Syrokomla. Ce dernier y a ajouté de sa main une intéressante étude sur les poètes latins de la Pologne, qu'il connaissait parfaitement pour les avoir traduits. La *Littérature* de Woïcicki (1845), quoique d'une am-

pleur moindre, ne le cède en rien à celle de Wiszniewski. Aussi consciencieusement faite est celle de Maïorkewicz (1851). Il est regrettable qu'il se soit arrêté au dix-septième siècle. Cet écrivain ne relève que de lui-même, mais ses jugements ne sont pas toujours justes. Mais celui qu'il faut placer en première ligne, est l'ouvrage de Macieïowski, qui est indispensable à tous ceux qui veulent étudier la littérature polonaise. Le meilleur ouvrage sur l'histoire de l'éloquence en Pologne est celui de Mecherzynski (1856).

Les auteurs contemporains ne peuvent être comparés à ceux que je viens de nommer, et la littérature polonaise de l'époque actuelle paraît être pour eux une pierre d'achoppement. La littérature de Rogalski (1867) n'est qu'une mauvaise compilation. Celle de Rycharski est trop superficielle. Kuliczkowski (1872) est beaucoup meilleur, mais il est trop sec et trop court. Son livre ressemble à un indicateur bibliographique. Le manuel de littérature de Nehring est excellent. La littérature de Zdanowicz, revue et complétée par Sowinski, n'est qu'une compilation sans ordre des auteurs précédents.

Parmi les critiques contemporains, je citerai Siemienski et Tarnowski en Galicie, Tyszynski et Lewestam, en Pologne. Siemienski et Tyszynski appartiennent à la génération précédente. Le premier, pendant près de vingt ans, étant à la tête de la rédaction du *Czas*, eut une grande influence sur le mouvement littéraire de la Galicie. Ses articles ont été publiés en volumes, auxquels il a ajouté des *Portraits littéraires*. Ce serait un excellent critique de la vieille école s'il eût été moins clérical. Tyszynski a, pendant longtemps, tenu le sceptre de la critique

dans la *Bibliothèque de* Varsovie. Il a publié ses articles sous le titre de : *Examens et critiques* (1854). Il a tous les défauts du milieu dans lequel il vivait, et se montre idéaliste en fait d'esthétique. A part cela, c'est un critique excellent. Les professeurs Tarnowski et Lewestam sont les maîtres officiels de la critique en Pologne. Tous deux se recommandent par l'élégance du style, et semblent avoir été formés à l'école française. Lewestam est trop superficiel; Tarnowski serait meilleur, s'il se débarrassait de son cléricalisme. Chmielowski appartient à la jeune école réaliste; il est regrettable qu'il soit un peu sec et abstrait. Le nom de J. Klaczko est bien connu des lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*. Il appartient à cette vieille école qui, à genoux devant le passé et ceux qui le glorifient, a fait tant de mal à son pays par ses tendances rétrogrades. Toutefois, on ne saurait refuser à Klaczko un certain talent.

En fait de bibliographie, je signalerai une œuvre immense entreprise avec autant de patience que de succès par Estreicher, membre de l'académie de Cracovie, et dont la première partie embrasse la bibliographie polonaise depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Un libraire de Varsovie, Czarnowski, publie depuis 1871 un excellent *Rocznik literacki* (Annuaire littéraire), qui renferme des détails sur toutes les branches de la littérature, les écoles et la librairie.

La philosophie en Pologne n'a produit aucun penseur original. Dans la première moitié de ce siècle, Kremer, Libelt, Cieszkowski et Trentowski exécutent des fantaisies plus ou moins originales sur les thèmes philosophiques fournis par Hégel, Schel-

ling, etc. En fait d'esthétique, ils sont idéalistes. Hœne-Wronski connu en France pour ses travaux de mathématiques, a voulu ériger le Messianisme en système philosophique. Il suffit d'indiquer le titre de ses ouvrages publiés en français, pour s'en faire une idée. Ce sont : *Prodrôme du Messianisme*, *Métapolitique du Messianisme*, *Messianisme ou Union finale de la philosophie et de la religion*. Aujourd'hui c'est le positivisme modéré qui domine dans l'école contemporaine, dont les principaux coryphées sont les docteurs Ochorowicz et Chmielowski.

CHAPITRE VIII

Poésie populaire. — Les trois tronçons de la Pologne. — Journaux et revues.

Je n'ai fait jusqu'à présent, que décrire la vie intellectuelle de la noblesse polonaise. Le peuple est toujours resté en dehors de ce mouvement, et la littérature ne s'en est guère occupée. Ce n'est que dans ce siècle que, sous l'influence du romantisme et du panslavisme, quelques écrivains polonais se sont intéressés à la vie du peuple, et se sont mis à l'étudier. A leur tête, il faut placer Chodakowski. Cet écrivain était un panslave enthousiaste. Il parcourut à pied la Pologne, la Russie, la Bohême, la Serbie et la Bulgarie, vivant avec le peuple, et recueillant ses chansons. Woïcicki, le rédacteur en chef de la *Bibliothèque de Varsovie*, a publié un recueil de *Contes populaires* (1830) et les *Chansons des Croates Blancs*, *des Ma-*

zures, etc. (1836). Il a lui aussi visité la Silésie polonaise, la Bohême, la Moravie, la Serbie et la Croatie. Golenbiowski étudia les mœurs, les usages, les jeux et les amusements populaires. Un peu plus tard parurent les recueils de chansons polonaises de Galicie, de Waclaw d'Olesek, de Jégota et de Konopka. Le travail gigantesque de Kolberg doit être placé en première ligne. Cet auteur décrit dans les plus grands détails les traditions, les usages, les mœurs, les costumes, la manière de vivre, et les contes du peuple polonais. Le texte des chansons avec toutes leurs variantes, est accompagné de la musique. Chaque province de la Pologne y figure, car chacune a ses traits distinctifs. Jusqu'à présent Kolberg a déjà publié une dizaine de volumes, et l'ouvrage est loin de toucher à sa fin.

Le cadre de ce livre ne me permettant pas de donner une étude détaillée de la poésie populaire polonaise, je me bornerai à parler des chansons de la Galicie et plus particulièrement de celles des environs de Cracovie[1]. Là en effet, le type slave s'est conservé avec plus de pureté que dans les autres provinces. L'explication que les ethnographes polonais donnent de cette singularité est fort admissible[2]. Ces régions furent les demeures primitives du rameau serbo-croate et les Slaves qui remplacèrent ces émigrants ne subirent jamais le joug étranger. Les chansons du peuple polonais offrent de nombreuses analogies avec celles de la Bohême. Comme ces dernières, elles

1. Jegota Pauli : *Piesni ludu polskiego w Galicyi* (Chants du peuple polonais de Galicie), Lwow, 1838. — Kolberg : *Lud*, séries V, VI, VII et VIII. Cracovie, 1871-1875.

2. Kolberg, série V, page 73.

ne renferment aucunes traces de l'antiquité païenne, et sont toutes postérieures à l'introduction du christianisme. Dans le refrain de plusieurs *Kolendas* on trouve, il est vrai, les noms de *Lelom*, *Leluïa*, que quelques savants regardent comme une altération de la divinité mythologique Léle ; mais il est évident que ces invocations n'ont aucune signification, la preuve c'est qu'elles se trouvent à côté des noms de Jésus et de Marie.

Les chansons rituelles sont très nombreuses. Il y en a pour tous les grands événements de la vie comme la naissance, le mariage et les funérailles ; les détails les plus minutieux de ces solennités sont réglés par des chansons. C'est aussi la chanson qui préside aux travaux des champs, aux danses et aux veillées de l'hiver. Toutes les grandes fêtes de l'année ont leurs chansons, comme par exemple : les *Kolendas* qui se font entendre de Noël au nouvel an, les *Halkas* qui célèbrent le retour du printemps comme au temps du paganisme, les *Sobotkas* qui retentissent à la saint Jean ou à la Pentecôte, etc.

Chose étonnante chez une nation guerrière comme les Polonais, les *doumas* historiques sont rares. Cela provient sans doute de ce que chaque grande famille noble avait ses poètes attitrés pour célébrer ses exploits. Les *doumas* domestiques ou ballades sont plus nombreuses. Quelques-unes appartiennent au genre humoristique, comme par exemple celle qui dépeint l'amour du starosta de Kaniow pour une meunière. D'autres, et c'est le plus grand nombre, ont un caractère dramatique. Les nobles familles polonaises étaient très jalouses de leur honneur, et lorsque leur nom avait reçu une flétrissure, elles en

tiraient une vengeance sanglante. Toute jeune fille qui avait perdu le droit de porter la couronne, emblème de la virginité, était irrévocablement condamnée à mort. Ainsi la fille d'un seigneur qui avait déjà eu trois enfants portait encore sa couronne de vierge. Son père lui envoie le bourreau. Celui-ci lui dit : « Si tu veux m'appartenir, je te sauverai. » — « Donne-moi la mort puisque je l'ai méritée — répond la victime — car je n'y échapperai pas. » Et le bourreau jette la jeune fille dans le Sane. Dans une autre ballade, ce sont les frères qui vengent le rapt de leur sœur. Dans une troisième qui semble avoir inspiré Malecki et Slowacki, un starosta fait noyer sa fille qui a un amant. Voici comme une jeune fille pleure la perte de sa couronne.

« Hennis, hennis, mon cheval noir, en volant dans la plaine ! Que ma bien-aimée qui est à sa fenêtre t'entende ! »

Le cheval vole ; en volant, il hennit. La jeune fille l'entend : « Oh viens ! viens, mon bien-aimé ! Il y a longtemps que je ne t'ai vu. »

Et il est venu, et il est descendu de cheval près du balcon, et je lui ai donné ce que j'avais à lui donner, ma couronne de romarin.

Il ne faisait pas encore jour, que sa mère lui demanda : « Qu'as-tu fait de ta couronne ?— Je l'ai donnée à celui que j'aimais ; pouvais-je faire autrement ? »

Elle avait peur de sa mère ; elle alla au jardin cueillir des fleurs ; elle en arracha, mais toutes les feuilles vertes tombèrent.

Les feuilles tombèrent, les fleurs se fanèrent ; la jeune fille pleura : « Oh ! mon sort est infortuné ! Que suis-je maintenant ?

— Je ne suis ni jeune fille, ni veuve, ni femme de Iasio, mais je me promène toujours triste sur ce balcon. »

Les chansons d'amour comme les chansons tchè-

ques se rapprochent beaucoup de la romance moderne. Les unes sont sentimentales, d'autres sont pleines d'ironie ou satiriques. Le peuple polonais a un goût passionné pour la danse, et la *Mazourka*, la *Polonaise*, la *Krakowiak* sont trop connues en France pour que j'aie besoin de les décrire. Arrêtons-nous cependant quelques instants sur cette dernière. La *Krakowiak* qui est en usage aux environs de Cracovie et dans presque toute la petite Pologne, est une chanson rythmée de dix à douze syllabes, et dont les strophes se composent de deux ou de quatre vers. Le sens général en est peu important et la traduction en serait insignifiante. Ce qui en fait tout le charme c'est la musique[1] et la danse qui l'accompagne. Cette danse est accompagnée de toute une mimique qui a un caractère guerrier et sentimental à la fois. Il y a aussi une question de costume qui est nécessaire pour lui donner toute sa signification nationale. Le danseur doit avoir la *czapka* sur l'oreille, le *kontusz* serré à la taille, des bottes à ferrures d'acier et ornées d'éperons qui retentissent bruyamment. Sa pose est fière, belliqueuse ; de la main droite il embrasse la taille de sa danseuse, et sa main gauche est en l'air. La danseuse doit au contraire avoir l'air modeste, de la main gauche elle tient son cavalier à la ceinture. La chaîne est conduite par le danseur le plus habile, et doit se modeler sur lui. Lorsqu'elle forme le cercle, la première paire se place au milieu, et alors le cavalier poursuit sa danseuse, ou celle-ci son cavalier.

La Pologne, depuis bientôt un siècle, est partagée en trois tronçons. Chacun d'eux, par suite de cir-

1. La mesure est toujours de $\frac{2}{4}$.

constances intérieures et extérieures, vit dans des conditions qui lui sont particulières, et a un caractère qui le distingue des autres. Dans le royaume de Pologne, la génération contemporaine travaille à se débarrasser des vieilles traditions, et de la tutelle cléricale. Varsovie[1] compte cinquante-sept revues et journaux de tout genre, dont six journaux quotidiens. La presse polonaise ne présente aucun intérêt. Fidèle aux vieilles traditions, elle est persuadée que toute nouvelle complication qui surgit en Europe se rattache par un lien mystérieux aux destinées de la Pologne, et en conséquence elle s'occupe plus de ce que font Bismark et Disraëli que des intérêts de sa patrie. Tel est le caractère de la *Gazette de Varsovie*[2], de la *Gazette polonaise*, des deux *Courriers* et des journaux récemment fondés : *Wiek* (le *Siècle*)[3] et l'*Écho*[4]. Le *Siècle* passe pour être le meilleur de tous. Les revues offrent plus d'intérêt. Les principales sont : la *Bibliothèque de Varsovie*, l'*Ateneum*, la *Revue hebdomadaire* et la *Niwa*. La *Bibliothèque* est la plus ancienne de toutes. Fondée en 1841 par M. Woïcicki qui la dirige encore aujourd'hui, elle rendit de grands services à cette époque de stérilité et d'abstention. Aujourd'hui, elle a perdu son prestige. La partie historique y est la mieux traitée. La

1. Varsovie a une université qui en janvier 1878, comptait 502 étudiants (*Journal du ministère de l'instruction publique*, juin 1878). La Bibliothèque publique a été transportée à Pétersbourg. En 1873, le royaume de Pologne possédait 330 établissements supérieurs et secondaires et 2,584 écoles, le tout fréquenté par 170,062 élèves.

2. Ce journal est le plus ancien de tous. Il a été fondé en 1774.

3. A pour directeur M. Zalevski, auteur dramatique.

4. A pour directeur M. Sarnecki, auteur comique.

critique et la bibliographie y tiennent plus de place que le reste. L'*Ateneum*, mort plusieurs fois, a été remis sur pied par M. Spasowicz, célèbre avocat de Pétersbourg. Cette revue, principalement historique et scientifique, lourde et pédante, et aux tendances conservatrices, tient le milieu entre l'idéalisme et le réalisme, et n'a pas de raison d'être. Le mouvement réaliste qui s'est produit en Pologne, il y a quelque temps, a fait naître deux nouveaux organes : la *Revue hebdomadaire* et la *Niwa*. La première, sous la direction de M. Wislicki, lutte avec une énergie louable contre le vieil esprit d'obscurantisme et de cléricalisme qui a fait tant de mal à la Pologne. Il a de nombreux adversaires, dont la haine est allée jusqu'à lui refuser d'insérer des annonces payées. Accusé de nihilisme[1], il répond fièrement que les vrais nihilistes sont ceux qui ne savent *rien*, qui ne font *rien*, et qui ne laissent *rien* faire aux autres. Organe positiviste, il a publié la traduction des œuvres de Mill, de Spencer, de Taine, etc., à un bon marché incroyable. Je ne ferai pas les mêmes éloges à la *Niwa*. A son apparition, elle se proclama l'organe de la science et du progrès contemporain. Elle tint un moment sa parole. Aujourd'hui elle s'est écartée de son programme primitif et est devenue conservatrice.

La Galicie, qui jouit d'un système parlementaire complet, est plus arriérée que la Pologne. A quelques exceptions près, le cléricalisme y règne sans conteste. On dirait que cette province est attaquée de paralysie et de consomption ; le bysantinisme use ses forces et sa diète est impuissante à créer quelque chose. Sa poli-

1. Le mot *nihilisme* vient du latin *nihil*, qui signifie *rien*.

tique, vis-à-vis des Petits-Russiens, prouve qu'elle a oublié toute notion de justice. Cracovie est la terre bénie de l'ultramontanisme. Lwow est plus frondeur et plus libéral. Selon la remarque spirituelle de Kraszewski, Cracovie ressemble à un vieux magnat qui se ruine, et Lwow à un parvenu qui s'enrichit. Cracovie possède une Académie des sciences réorganisée en 1872 et divisée en trois sections : 1° section philologique; 2° section historico-philosophique, et 3° section de mathématiques et d'histoire naturelle. Chacune de ces sections se divise en commissions. Son président, M. Mayer, a beaucoup écrit sur la physiologie et l'anthropologie. Les deux premières sections ont des *Mémoires ;* en outre, chacune publie son *Bulletin.*

Cracovie et Lwow ont chacune une université[1]. La presse galicienne se compose du *Czas* (*Temps*), journal ultramontain, de la *Gazette nationale*, qui n'a pas de programme politique, et est assez insignifiante, de la *Gazette de Lwow*, organe du parti du prince Sapiéha, et de la *Gazette polonaise*, qui est assez libérale et où le romancier Lam persifle à son aise le byzantinisme de la diète. En tête des recueils littéraires, il faut placer la *Revue critique*, organe progressiste et plein de bonnes intentions ; la *Revue de Lwow*, rédigée par des prêtres et des comtes, tous ultramontains et Veuillots en herbe, et le *Guide polonais*, organe conservateur. On ne peut pas cependant nier que la vie intellectuelle ne soit assez fortement

1. En 1874-75, l'université de Cracovie était fréquentée par 611 étudiants, et celle de Lwow par 918. En 1874, la Galicie comptait dans ses écoles de tout genre 205,506 élèves des deux sexes, polonais et petits-russiens, sur une population de 5,418,016 âmes.

développée en Galicie. Ainsi Lwow compte trente-six revues et journaux divers.

La partie de la Pologne annexée à la Prusse se compose du duché de Posnan et de la Silésie polonaise. Ces contrées, travaillées par un système de germanisation aussi dur qu'opiniâtre, ont besoin de toutes leurs forces pour sauver leur nationalité. Aussi y trouve-t-on des sociétés de toutes sortes, littéraires, agricoles, etc. La *Société des Amis de la science*, de Posnan, est la plus importante. Wroclaw (Breslau), possède une *Société slave* et une université qui compte 102 professeurs et 851 étudiants. La *Société de secours pour l'instruction de la jeunesse* compte 1,070 membres. Mgr Ledochowski, dont le règne a laissé de bien tristes souvenirs, défendit aux membres du clergé d'en faire partie, sous prétexte qu'elle était protestante. Sur six journaux, il n'y en a qu'un de libéral, le *Dziennik* de Posnan ; les autres sont ultramontains. Le *Dziennik* est l'organe des célèbres orateurs polonais au Parlement de Berlin : Niégolewski et Kantak. Le recueil littéraire *Warta* est, lui aussi, ultramontain.

La Silésie est déjà à moitié germanisée. Vers 1845, cependant, le sentiment national se réveilla, et quelques esprits plus hardis organisèrent la lutte contre le *Kulturkampf* allemand. Aujourd'hui, cette petite région possède quelques journaux : le *Katolik*, qui paraît à Mikulow [1], sous la direction de Miarka ; *Monika* [2], journal pédagogique à l'usage des mères de famille ;

1. La Silésie s'étend du duché de Posnan, jusqu'à la Moravie et la Hongrie. Opole est la capitale de la Silésie prussienne, et Cieszyne la capitale de la Silésie autrichienne.

2. Ce journal compte plus de 2,000 abonnés.

la *Gazette de la Silésie montagnarde*, qui paraît à Bytom; le *Progrès agricole*, qui paraît aussi dans la même ville. La Silésie possède de courageux patriotes qui soutiennent vaillamment la cause nationale. Lompa, menuisier, puis instituteur, a publié plus de trente volumes, parmi lesquels on remarque surtout son *Recueil de chansons*. Nowacki fait paraître des romans populaires qui sont très répandus. On compte aussi un poète, Lubienski, qui chante de préférence la Silésie montagnarde. Mais le plus célèbre de tous ces patriotes est Miarka, d'abord instituteur, puis rédacteur et imprimeur du *Katolik*. Bismark lui fit offrir 7,500 thalers du *Reptilienfonds* s'il voulait céder son journal. Miarka refusa.

Dans la Silésie autrichienne, celui qui soutient le mieux la cause polonaise, est Stalmach, rédacteur de *l'Etoile de Ciesczyne*. Il a eu en outre le mérite d'avoir forcément contribué à la fondation d'une *Association de secours pour les études*. Enfin, les Mazures protestants de la Prusse ne restent pas en retard. Ils ont un journal qui se publie à Culm. Deux pasteurs : Mrongovius et Gizévius contribuèrent surtout au réveil national. Les Kaszoubes [1] eux-mêmes prétendent donner quelques signes d'existence. Leur langue offre quelques particularités qui la distinguent du polonais ; aussi l'un d'eux, le philologue Ceïnow qui a pris part à l'exposition ethnographique de Moscou, a-t-il inventé un nouvel alphabet à l'aide duquel il a publié un recueil de chansons sous le titre de *Frantowki*. Ses prétentions séparatistes sont soute-

1. Ce petit peuple, débris des Slaves de la Baltique, est situé au sud de Gdansk (en allemand : Dantzig).

nues par plusieurs slavistes russes, entr'autres par Boudilovicz.

L'émigration polonaise n'a plus cette fièvre intellectuelle et politique qui la secoua si profondément de 1830 à 1848. Il reste cependant encore des témoins de cette époque connue : les poètes Bohdan Zaleski et Lenartowicz. L'historien Morawski fait paraître une deuxième édition de son ouvrage. Nous avons déjà parlé de M. Chodzko du collège de France. Citons encore le R. P. Jérôme Kaïsiewicz dont les talents oratoires lui ont fait donner par ses compatriotes le nom de Skarga contemporain. Autrefois, l'émigration polonaise avait ses journaux qui se faisaient une guerre acharnée. Aujourd'hui que la Galicie jouit d'une autonomie complète, ils n'ont plus de raison d'être. A Paris, elle possède une *Société historico-littéraire* fondée en 1832, et réorganisée en 1854[1]. Cette société a pour président le prince Wladislaw Czartoryski et pour secrétaire M. B. Zaleski[2]. Sa bibliothèque[3] compte plus de 32,000 volumes.

1. Voir à ce sujet, *le Kalendrier polonais de Paris* (1877).
2. M. Zaleski est en même temps le directeur de la Bibliothèque polonaise.
3. Elle se trouve, 6, quai d'Orléans.

CONCLUSION

LE PANSLAVISME ET LA QUESTION D'ORIENT

Au moyen âge, lorsque les Lieux-Saints tombèrent au pouvoir des Turcs, l'Europe occidentale s'émut comme un seul homme. En France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, partout en un mot où les cœurs catholiques ressentirent profondément l'insulte faite à la religion, on n'entendit que le cri de : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » et des millions de croisés partirent à la délivrance de la Palestine. Pendant plusieurs siècles, ce ne fut qu'un grand courant humain que l'Europe déversa sur l'Asie. La lutte du monde occidental contre le monde oriental une fois engagée se prolongea sous les aspects les plus divers. En Espagne et en Italie, ce fut contre les Maures et les Sarrazins ; en Égypte, dans l'Asie mineure, puis plus tard sur le Danube, dans les plaines de la Hongrie, sous les murs de Vienne, sur le Boug, le Dniestr et le Dniepr, ce fut contre les Turcs ; près de Kief, de Moscou et sur l'Oka, ce fut contre les Petchénègues, les Polowtzis et les Tatars. En un mot, l'Europe en-

tière, faisant sentinelle sur ses frontières était unanime à vouloir rejeter de son sein l'élément barbare. La question d'Orient avec toutes ses subtilités et ses combinaisons diplomatiques, ses congrès et ses traités était encore inconnue. L'Europe de cette époque obéissait à un instinct irrésistible, celui de la conservation personnelle.

Aujourd'hui les choses ont changé d'aspect, et si saint Louis, Richard Cœur-de-Lion, Sobieski ou quelqu'autre de ces grands cœurs, sortaient de leurs tombeaux, ils n'en voudraient pas croire leurs yeux. Les Turcs non-seulement ont acquis leur droit de cité, mais leur faiblesse et leur inertie ont trouvé de puissants protecteurs dans cette Europe autrefois si chevaleresque, et qui cependant n'aurait qu'un mot à dire, pour les renvoyer d'où ils sont venus. Comment se peut-il qu'un peuple barbare, fanatique, qui n'a que du mépris pour l'Occident, que la civilisation est impuissante à entamer et à modifier, qui ne vit qu'en vertu d'un permis de séjour et qui compte à peine un million d'âmes en Europe, opprime impunément depuis des siècles plus de sept millions de chrétiens, les traite en bêtes de somme, et cela avec l'autorisation du monde civilisé ? D'où vient que cette Europe qui a supprimé la traite des noirs, qui s'est empressée de concourir à la délivrance de la Grèce, continue à être indifférente envers les chrétiens slaves, vivant depuis des siècles dans le plus dur esclavage ? Une contradiction politique aussi étrange n'a pu se produire brusquement et sans raisons. Ce n'est qu'insensiblement et sous l'influence de diverses considérations que l'Occident a modifié ses vues, qu'il a autorisé la présence des Turcs et les a admis dans le concert eu-

ropéen. Ce revirement ne doit pas uniquement être attribué à l'abaissement de l'autorité du pape, comme le prétendent les écrivains catholiques. La renaissance et la réforme firent surgir de nouveaux intérêts qui absorbèrent complètement l'attention de l'Europe. La lutte de la France et de l'Angleterre, la rivalité de la France et de la maison d'Autriche, les guerres religieuses et la guerre de Trente ans firent oublier ce qui se passait en Orient. Les chrétiens de ce pays délaissés par leurs anciens protecteurs, durent en chercher de nouveaux. Ils se tournèrent vers la Russie qui était à peu près la seule puissance en guerre perpétuelle avec la Turquie. Ils nouèrent avec elle des relations qui désormais, ne furent presque jamais interrompues. Ils s'habituèrent à voir en elle leur protectrice naturelle, et l'abandon obstiné de l'Europe donna un caractère de plus en plus intime à ce rapprochement. L'Occident sembla ignorer pendant longtemps cette alliance morale.

Vers 1830-1840, les journaux allemands et magyars lui apprirent tout à coup qu'il était menacé d'une nouvelle invasion : celle de la Russie à la tête de tous les Slaves. Le mot *slave* apparut pour la première fois dans la presse européenne, et comme l'objet qu'il définissait était totalement inconnu, on crut à un danger terrible ; on se rappela la phrase de Napoléon : « Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. » L'imminence du danger une fois admise, on lui trouva bientôt un nom : *le Panslavisme*. Les Allemands et les Magyars qui avaient donné l'alarme, savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la portée réelle du panslavisme. Tenant depuis des siècles une bonne partie des Slaves sous

le joug, ils avaient été effrayés de voir leurs esclaves donner signe de vie. Afin de réprimer toute velléité d'indépendance de la part de ces derniers, et de mieux masquer leurs desseins, ils travaillèrent à aveugler le reste de l'Europe en le menaçant du fantôme du panslavisme. Grâce à eux, tout le monde fut sérieusement convaincu que la Russie ne songeait qu'à réunir sous sa domination les Slaves du sud et de l'ouest, et qu'à expulser les Turcs de Constantinople afin de prendre leur place. Ce fut en France que le fantôme du panslavisme créé par les Allemands, fit le plus de dupes. Les émigrés polonais guidés par leur vieille haine contre la Russie, saisirent la balle au bond et donnèrent une couleur scientifique aux élucubrations fantaisistes des journalistes allemands et magyars. La presse française répéta avec exactitude le thème qui lui avait été donné ; elle joua le rôle d'écho sans avoir aucune idée de ce qu'étaient les Slaves. On déterra dans je ne sais quelles archives un prétendu testament de Pierre le Grand[1] et la France

1. On trouve encore aujourd'hui en France des écrivains de bonne foi, qui croient à l'existence de ce fameux testament. Disons quelques mots de la manière dont il vit le jour. Vers 1812, au moment où Napoléon Ier se préparait à sa lutte gigantesque contre la Russie, un employé du ministère des affaires étrangères, Lesure, fit paraître un pamphlet politique sous le titre de : *Des progrès de la puissance russe depuis son origine jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle*. Ce pamphlet, d'après le témoignage d'un écrivain anglais, sir Robert Wilson (*Private Diary*, London, 1861), avait été composé par ordre du gouvernement français. C'est là que le fameux testament de Pierre le Grand fit sa première apparition. Nous le retrouvons dans les *Mémoires du chevalier d'Eon*, publiés en 1836 par Gaillardet. Le personnage énigmatique connu sous le nom de chevalier d'Eon, fut comme on le sait, attaché à l'ambassade française de Pétersbourg de 1755 à 1760. Trois ans plus tard, un écrivain polonais habitant Paris,

fut bientôt convaincue que ses intérêts en Orient couraient de grands risques, grâce aux menées panslavistes de la Russie. Ce fut, pendant quelque dizaine d'années, un déluge d'articles politiques, de brochures et de gros livres destinés à combattre l'ennemi. On se fit une arme de tout ce qui tombait sous la main. Un

L. Chodzko, inséra le texte de ce testament donné par Gaillardet, dans son ouvrage populaire : *La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée.* En 1870, Gaillardet publia une seconde édition des *Mémoires du chevalier d'Eon*, où il déclare n'avoir plus obéi cette fois à son imagination, mais à la vérité historique la plus stricte. En conséquence, il donne de nouveau le texte du testament et réclame la paternité de cette découverte. Que ce document ne soit qu'une mystification, c'est ce dont on ne saurait douter, car à une lecture attentive, il ne supporte pas la critique. Son inventeur a prêté à Pierre le Grand un style et des expressions qui ne ressemblent en rien à ce que le monarque russe a écrit. Dans le paragraphe 14, par exemple, il est fait mention des « peuples nomades, féroces et avides de butin et des hordes asiatiques » que Pierre le Grand conseille à ses successeurs de jeter sur l'Europe. De pareilles expressions ne peuvent que faire sourire ceux qui connaissent tant soit peu la personnalité du souverain russe. Les écrivains qui se sont occupés de cette question, et qui concluent à une mystification, ne sont pas d'accord sur le nom de l'inventeur. Berchollz (*Napoléon Ier, auteur du testament de Pierre le Grand*, Bruxelles, 1863) en attribue la rédaction à Napoléon lui-même. Il base son opinion sur ce que de nombreux passages du *Mémorial de Sainte-Hélène* et d'autres écrits laissés par lui, sont identiques, au point de vue de la forme et des idées, avec le testament. Un écrivain russe, Schoubinsky (*Le Prétendu testament de Pierre le Grand*, Pétersbourg, 1877) pense qu'il est dû à la plume du chevalier d'Eon. Selon lui, cet étrange personnage, vrai type de l'aventurier-gentilhomme, spirituel et bien fait, avait su pendant son séjour à la cour de Russie, recueillir avec habileté tous les renseignements que lui demandait Louis XV. Dans son désir de se rendre agréable au roi, et d'arriver au poste d'ambassadeur qu'il occupa en effet pendant quelques jours, il aurait fabriqué ce testament, et l'aurait envoyé en secret à Versailles comme une pièce de la plus haute importance. Toutefois cette marque d'un zèle exagéré aurait été inutile, car, s'il faut en croire une de ses lettres, la lecture de ce testament laissa les ministres de Louis XV parfaitement indifférents.

publiciste[1] alla jusqu'à dire que le meilleur moyen de combattre efficacement la Russie et le panslavisme, était de réparer une erreur grammaticale. Le Corps législatif suivant ce conseil, et après une discussion sérieuse, décida que la chaire fondée par Cousin au Collège de France, ne devait plus s'appeler : *Chaire de littérature slave*, mais : *Chaire de littératures d'origine slave*[2]. Et pendant qu'on s'amusait à ces puérilités; pendant que tous les yeux et toutes les plumes étaient fixés sur l'Orient, d'où l'on s'attendait à chaque instant à voir déboucher les Russes entraînant derrière eux tous les Slaves révoltés, nos voisins d'outre-Rhin contents d'avoir détourné notre attention, préparaient en silence leur unité, et un beau jour, la France qui continuait à guetter le fantôme du panslavisme se trouva avoir sur les bras le pangermanisme, ennemi bien plus réel, celui-là, et beaucoup plus redoutable.

Aujourd'hui encore, on trouve des journalistes et des publicistes sérieusement convaincus de l'existence du testament de Pierre le Grand, et des menées panslavistes de la Russie. Ils persistent à croire que le panslavisme politique est aussi possible et aussi réalisable que le pangermanisme, et à toutes les objections qu'on leur présente, ils répondent obstinément que si la Prusse a accompli l'hégémonie de l'Allemagne, et le Piémont celle de l'Italie, la Russie peut tout aussi bien faire celle des Slaves. Cette déduction leur paraît logique, car ils ignorent que si les Alle-

1. Voir la brochure de M. Delamarre : *Un pluriel pour un singulier* (1868).
2. Pour être dans le vrai, il eût fallu dire : *Chaire de littératures slaves*.

mands ou les Italiens sont un *peuple*, les Slaves sont une *race*, comme par exemple la race romane, qu'il y a autant de différence entre un Russe, un Tchèque ou un Serbe, qu'entre un Français et un Espagnol, que si un Prussien peut comprendre un Bavarois, un Russe ne saurait comprendre un Tchèque ou un Bulgare.

L'ignorance est la mère des préjugés. Le jour où l'Europe occidentale connaîtra les Slaves, le fantôme du panslavisme aura disparu, et la question d'Orient sera théoriquement résolue. Le panslavisme politique n'existe que pour ceux qui ont intérêt à être les ennemis des Slaves. Quand on l'envisage au point de vue historique et scientifique, on est obligé de conclure à son impossibilité.

I

Dans la préface de ce livre, j'ai montré qu'à l'origine, les Slaves formaient une vaste agglomération de tribus reliées entre elles par la langue, les traditions, les usages, les croyances mythologiques et une organisation intérieure identique, mais sans liens politiques. La prédominance du régime patriarcal et de la famille furent cause que ces tribus ne purent jamais arriver à la fédération, ni former un État puissant; au contraire, l'esprit d'anarchie qui les divisait sans cesse, les plaça sous le joug d'autres peuples plus unis et plus compacts.

Pour arriver à un régime mieux ordonné, il fallut que le choc vînt du dehors. Dès le neuvième siècle, toutes ces tribus éparses se groupent, sous l'influence

d'éléments étrangers, en plusieurs grands centres politiques. Les Varègues créent l'état russe, les Lachs ou Lechs l'état polonais, la tribu touranienne des Bulgares l'état auquel elle donna son nom. D'autres tribus, comme les Tchèques, les Croates et les Serbes, se déplacent de leurs demeures primitives, et après bien des tiraillements, finissent par se fixer.

Une autre force extérieure qui augmenta la scission qui commençait à se produire entre les Slaves, fut l'adoption du christianisme, et avec lui d'une langue et d'un alphabet. Les Slaves orientaux (Bulgares, Serbes et Russes) reçurent le christianisme de Byzance : les autres le reçurent de Rome. Ce dualisme religieux eut sur la destinée ultérieure des Slaves et sur leur caractère national, une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croit. Les Slaves orientaux en se ralliant à l'église grecque, puisèrent dans la littérature byzantine les éléments originels de leur développement intellectuel. Cette littérature terne, froide, aux tendances scolastiques, ne fut accessible qu'aux lettrés. Les masses ne prirent du christianisme byzantin que son côté extérieur ; elles purent conserver tout ce qui constituait leur caractère national et formait l'esprit slave. Enfin, ce qui les préserva encore de toute altération, ce fut l'adoption d'une écriture et d'une langue liturgique uniformes, et à ce point de vue, les apôtres Cyrille et Méthode rendirent un service éminent à leurs compatriotes, surtout quand on se rappelle que cette langue liturgique fut pendant quelque temps la seule langue littéraire employée.

Les Slaves occidentaux ne furent pas aussi heureux. Le catholicisme romain fut pour leur nationalité une

double source de dangers. D'abord il leur apportait une culture et une langue étrangères; en outre, il leur était prêché par le clergé allemand, qui employait la force du glaive là où celle de la parole était impuissante, et qui servait autant la cause du germanisme que celle de Rome.

Ainsi donc, dès le dixième siècle, ces trois grands moteurs que l'on nomme : la politique, la religion et la langue, opèrent une profonde scission parmi les Slaves, et les détournent de leur caractère primitif pour les lancer dans une voie inconnue.

Toutefois, ces changement notables ne se manifestent qu'insensiblement dans le domaine des usages et de la langue. Ainsi, si l'on compare le *Zakonik* de Douschan, la *Rouskaïa Pravda* et le *Recueil des lois* de Victorine, on trouve encore dans les dispositions établies par ces codes de nombreux points de ressemblance. La langue primitive des Slaves ne s'altéra pas non plus brusquement sous l'influence des conditions locales. Les manuscrits religieux datant des premiers siècles qui suivirent la conversion des Slaves au christianisme, sont presque identiques au point de vue de la forme. L'*Évangile d'Ostromir*, rédigé en slavon d'Église, le *Jugement de Libousza*, écrit en tchèque et les *Fragments de Frisinsky*, que l'on a retrouvés dans un monastère slovène, offrent de nombreuses analogies linguistiques.

Mais à partir du onzième siècle, ces traces d'unité s'affaiblissent pour finir par disparaître. Le développement de la vie politique, les relations avec l'extérieur et la somme d'idées que tout peuple acquiert en grandissant, rendent les néologismes nécessaires. Enfin, sous la plume des copistes ou des auteurs, la lan-

gue nationale se fait insensiblement jour à travers le slavon d'Église ; elle prend de plus en plus de place, finit par détrôner la langue liturgique, et apparaît dans toute sa plénitude avec les formes et les flexions qu'a créées tout un ensemble d'influences locales. Il en est de même pour l'organisation sociale. Sous la pression des mœurs occidentales, l'égalité de tous les membres de la tribu fait place à l'institution des castes, au système féodal. C'est ce que nous voyons chez les Slaves catholiques. Le même fait peut se constater chez les Slaves orientaux dès le quatorzième siècle. Le *boïar* russe et serbe, le *pan* tchèque et polonais sont les produits d'une organisation sociale identique à celle qui a produit le *comes* dans l'Europe occidentale.

A la fin du quatorzième siècle, la désagrégation de la race slave est complète. Le type commun a disparu pour faire place à des formes multiples, qui se développeront désormais dans des conditions spéciales. Nous ne sommes plus en présence de Slaves, mais en présence de Russes, de Polonais, de Tchèques, de Serbes, de Bulgares, etc., qui ont totalement oublié leur origine commune, et chacun de ces peuples cherche son centre de gravitation dans la sphère que lui tracent les lois de son histoire.

Les Slaves occidentaux, ainsi que je l'ai dit, en recevant le catholicisme romain par l'intermédiaire du clergé allemand, se trouvent immédiatement soumis à l'influence du germanisme. Ceux qui, comme les Slaves de l'Elbe et de la Baltique, s'obstinèrent à vouloir garder leur nationalité, furent anéantis. L'état d'anarchie dans lequel ils vivaient, les rendit impuissants en face de l'ennemi. La Bohême, bien

qu'enfoncée comme un coin dans l'Allemagne, qui l'enserrait de trois côtés, fut plus heureuse à l'origine. Elle accepta le catholicisme, ce qui la fit échapper au joug allemand. En second lieu, le génie politique des princes de Prague, et de la dynastie des Przémysl, fit de ce pays un État puissamment organisé. Toutefois, il ne put se préserver complètement de l'influence du germanisme. Cette influence s'infiltra dans les villes, au sein de la noblesse et de la bourgeoisie, à la cour et à l'Université ; elle avait en outre le clergé pour agent, et finit par prendre des proportions inquiétantes qui suscitèrent une réaction. Mais le hussitisme, mouvement national, religieux et social, ne pouvait pas réussir, car les doctrines démocratiques qui formaient la base de son enseignement étaient trop avancées pour l'époque. Il avait en outre plutôt le caractère d'une guerre que d'une lutte nationale. Il fut dompté par les trois ennemis qu'il avait suscités contre lui : le germanisme, le féodalisme et le cléricalisme.

La Pologne devenue catholique, tomba aussi de bonne heure sous l'influence du germanisme, qui se traduisit surtout par l'organisation de la bourgeoisie et du code municipal. Mais grâce à plusieurs grands politiques qui dirigèrent ses affaires, à l'esprit libéral et patriotique dont fit d'abord preuve la noblesse, et aux résultats pratiques de la culture latine qu'elle appliqua de bonne heure, elle réussit à annihiler cette influence. Le latinisme donna à sa littérature un caractère essentiellement politique, et à son organisation intérieure une physionomie originale et unique en son genre. Il en fit une république féodale et démocratique à la fois, dans laquelle la noblesse

absorba peu à peu tous les pouvoirs, toutes les forces vives, et représenta à elle seule la nation. Tant que cette noblesse obéit à ses inspirations libérales, à son esprit de tolérance et à son patriotisme, la Pologne resta grande et forte. Mais cette organisation étrange portait en elle-même des germes dissolvants qui devaient causer la chute du pays. L'anarchie qui se glissa au sein de la noblesse amena la prépondérance de plusieurs grandes familles patriciennes et altéra le véritable patriotisme de la nation ; l'éligibilité des rois fut un obstacle fort grave à toute unité de vues et à tout système suivi dans la direction des affaires politiques ; l'intolérance que montra plus tard la législation, amena la guerre civile et la guerre religieuse ; et toutes ces causes réunies eurent pour résultat direct l'ingérence des puissances étrangères qui prirent de plus en plus de prépondérance dans les affaires du pays. A ces considérations viennent encore s'en ajouter d'autres. Dès le seizième siècle, il se produit en Europe un grand courant d'idées qui donne l'omnipotence aux États disciplinés par une monarchie centralisatrice, et contre lesquels une république oligarchique devait se trouver impuissante. Enfin, la Pologne oublia sa véritable mission de nation slave, qui était de lutter contre les Allemands et les Turcs. Elle se retourna contre ses frères de race, à l'est et au nord, et se lança dans une série de guerres aussi impolitiques que stériles.

Je ne parlerai que pour mémoire des Slovaques, des Moraves, des Slovènes et des Croates, qui n'étaient pas assez forts pour résister aux Allemands ou aux Hongrois. Voyons maintenant les Slaves orientaux.

La Russie fut constituée en État par la famille des Rurikovitches, et son centre politique après avoir été transféré successivement et selon les circonstances à Novgorod, à Kief, et à Vladimir, se fixa pour longtemps à Moscou, puis à Pétersbourg. Sa division en principautés fédérées et apanagées lui permit, il est vrai, de conserver plus longtemps le caractère primitif de l'organisation slave. Elle comprit parfaitement sa mission en colonisant et en slavisant les régions du nord et de l'est. Mais elle fut arrêtée dans sa marche envahissante par l'invasion mongole contre laquelle la discorde qui régnait entre ses princes la rendit impuissante, et elle dut subir ce joug honteux pendant près de deux siècles. L'influence mongole, sur le caractère national des Russes, se traduisit de deux façons différentes. D'un côté, elle mit fin au système fédératif, en le remplaçant par une monarchie absolue et centralisatrice qui devait fortifier le pays en le nivelant, et en créant son unité. De l'autre, elle ne fit qu'accentuer davantage les tendances autocratiques que la Russie avait puisées en germes dans le byzantinisme, et par là, modifia complètement l'idéal social de la nation. Les libertés politiques et la constitution de la famille léguées à la Russie par son origine slave, disparurent pour faire place au despotisme le plus dur, et à la soumission servile. « Moscou, dit à ce sujet un écrivain russe, Kavéline, fut la source première de notre développement antinational. » L'État moscovite absorbé pendant quelques siècles en lui-même par son travail de formation intérieure, et par le besoin de se créer une assiette politique, fut isolé de l'Europe. Pierre le Grand le rendit de force accessible au

courant des idées européennes; mais dans l'ensemble général de ses réformes, il se montra le continuateur des idées politiques des tsars moscovites. La Russie s'éloignait pour des siècles de son caractère slave.

Les Slaves du sud (Serbes et Bulgares), qui s'étaient approprié les formes extérieures de la culture byzantine, conservèrent mieux que leurs frères de race, les principaux traits du caractère originel slave. Mais en revanche, ils n'eurent ni le temps, ni la faculté de se développer sur des bases plus solides. Le Bulgare Siméon et le Serbe Douschan ne furent que de brillants météores, qui disparurent sans laisser de traces. Les Slaves du sud, divisés entre eux et affaiblis par des luttes intestines, se trouvèrent impuissants en face de l'invasion turque.

II

Ainsi, le développement historique des peuples qui constituent la race slave eut lieu dans les mêmes conditions que celui des peuples appartenant à d'autres races. Les rameaux se séparent du tronc, chacun cherche sa nourriture, et s'étend dans la direction donnée sans jamais plus se réunir aux autres. Dans l'histoire de la race slave, il n'est pas plus question d'entente commune, ni de rapprochement politique qu'entre les peuples qui constituent par exemple la race romane.

Toutefois les partisans comme les adversaires du panslavisme, pour montrer que cette théorie a de profondes racines dans l'histoire, signalent certaines

circonstances dans lesquelles les Slaves auraient gardé comme un souvenir vague de leur origine commune. Cette tradition se montrerait, selon eux, soit dans le rapprochement de deux peuples voisins, ou bien elle se serait perpétuée dans les œuvres de quelques esprits plus clairvoyants. Que de pareils faits existent, on ne saurait le nier. Mais ont-ils la portée qu'on veut leur donner, c'est ce qu'il faut examiner[1].

Il y eut, il est vrai, du septième au quatorzième siècle, des tentatives faites par certains grands politiques slaves, dans le but de créer une sorte d'état panslave. Ainsi, le marchand Samo (627-662), après avoir délivré les Slaves occidentaux du joug des Francs et des Avares, créa un grand royaume s'étendant des Alpes styriennes aux Carpathes. Un royaume semblable fut fondé par Svatopluk de Moravie (870-896). Le roi de Pologne, Boleslaw *Chrobry* (992-1025) ébaucha un empire qui embrassait outre la Pologne : les Tchèques, les Moraves, les Slaves de l'Elbe et les Slovaques. Enfin au sud, le tsar Douschan réussit à conquérir presque toute la péninsule. Mais toutes ces ébauches politiques furent l'œuvre personnelle de grands génies qui voulaient satisfaire leur ambition. Cette œuvre ne leur survécut pas.

Si nous passons aux tentatives de rapprochement entre les peuples, nous leur trouvons le même caractère. Ainsi, les Tchèques et les Polonais reliés par la religion, et qui avaient un ennemi commun, les Allemands, agirent plusieurs fois de concert, et les couronnes des deux pays furent même à plusieurs repri-

1. Voir pour ce qui suit : *Slovanska vzaiemnost* (Article de M. Perwolff), *Slovnik nauczny*, VIII, p. 607-644. — Perwolff : *Vychodni otajka-otajka slovanska* (*Osvěta*, 1878, III et suivants).

ses réunies sur une seule tête, mais cette union fut toute de hasard et de circonstance. La même chose peut être dite des Polonais et des Russes. Plusieurs tsars russes comme Ivan Groznoï, son fils Fedor (1586) et Boris Godounof (1600) furent invités par le parti polonais qui tenait pour la Russie, à poser leur candidature au trône de Pologne[1]. L'archevêque de Gniezno, Ouchanski, chef du parti russophile, conseillait à Ivan d'affirmer dans ses lettres qu'il n'était pas « hérétique, mais chrétien baptisé, que les Polonais et les Russes sont d'une même race slave ou sarmate, et qu'ils doivent, comme frères, n'avoir qu'un seul souverain. » L'ambassadeur polonais près de Boris Godounof, Jean Sapiéha, en lui adressant les propositions de son parti, lui rappelait aussi que les deux peuples étaient unis par la langue et l'origine commune. Si ces projets de fusion s'étaient réalisés, qui sait quelle influence ils auraient eue sur les destinées ultérieures des deux pays! Mais un obstacle insurmontable annihilait *a priori* toutes ces combinaisons, je veux parler de la différence de religion. Les Polonais ne pouvaient se résoudre à avoir un roi *schismatique*. En outre, comment concilier les *Pacta conventa* avec l'absolutisme de la monarchie russe? Une autre fois, ce furent les Russes qui demandèrent un roi à la Pologne. Réduits aux abois, ils envoyèrent à Sigismond une députation qui le pria d'autoriser son fils Wladislas à accepter la couronne de Russie. L'ambition de Sigismond perdit tout. Il voulut pour

1. Des propositions de ce genre furent faites deux fois à Ivan Groznoï. La première fois il eut pour rival Henri de Valois, et la seconde, Stephan Batory. Inutile d'ajouter que ses rivaux l'emportèrent.

lui-même le sceptre offert à son fils; les Russes refusèrent et élurent le premier des Romanof.

Si du domaine politique nous passons à celui de la littérature, nous y trouvons aussi quelques preuves en faveur du souvenir qu'avaient gardé les Slaves de leur origine commune. On peut, par exemple, citer chez les Tchèques, Pulkaya, qui, dans sa *Chronique* (1374), parle de cette origine; les grammairiens Blahoslav (1571) et Rosa (1672), font aussi allusion à la parenté qui relie les langues slaves. Les écrivains polonais Gornicki (*Dworzanin,* 1560), Wengierski[1], constatent aussi cette parenté. Des témoignages identiques se retrouvent chez les écrivains du sud, comme par exemple Bohoricz et Krijanicz. Le poète dalmate Palmoticz dans sa *Christiade,* dit que la langue slave est parlée depuis l'Adriatique jusqu'aux déserts couverts de glace.

Mais tous ces faits empruntés à la politique ou à la littérature sont ou personnels, ou dus à des influences momentanées, et n'eurent aucuns résultats décisifs. Le rapprochement que j'ai signalé entre les Tchèques et les Polonais les rendit-il plus forts contre l'ennemi, et empêcha-t-il leur asservissement? Les tentatives de fusion entre la Pologne et la Russie firent-elles disparaître la rivalité séculaire qui séparait ces deux pays, et qui ne devait finir que par l'anéantissement de l'un d'eux? Je crois qu'il n'est pas besoin de citer des faits; ils sont trop connus.

1. Wengierski mit en tête de son ouvrage la devise suivante: *Lingua slovenica seu illyrica longe, lateque patet per Europeam et Asiam, cujus variæ sunt dialecti.*

III

C'est surtout au sujet de la question d'Orient que le panslavisme apparait aux yeux de l'Europe dans ce qu'il a de plus sensible et de plus menaçant. Cette question, toutes les fois qu'elle revient sur l'eau, a le don d'émouvoir tous les diplomates, et on peut dire qu'elle est la bête noire des politiciens. Toutefois on a tort de croire qu'elle est née dans notre siècle, bien qu'il soit le siècle des questions. Sa naissance date du jour où les Turcs s'emparèrent de Constantinople. Lorsque l'Europe occidentale eut abandonné les Chrétiens d'Orient, il leur resta encore deux protecteurs : la papauté et Venise qui obéissaient chacun à des mobiles différents. Mais ils étaient peu dangereux pour les Turcs, car toute leur hostilité se borna à échafauder des intrigues qui n'aboutissaient pas[1].

A partir de cette époque, la question d'Orient entre dans une nouvelle phase. Les Chrétiens slaves, se voyant abandonnés par l'Europe, se tournent vers leurs congénères : les Uscoqs sur l'Adriatique et le Danube[2], les Tsernogoriens et les Haïdouques dans leurs montagnes, les Cosaques aux embouchures du Dniepr et du Don, engagent une guerre de partisans qui devait se prolonger pendant des siècles. Je ne prétends pas que les Cosaques aient été de fervents chrétiens ou d'ardents patriotes. Les Cosaques et

1. Voir : *La Question d'Orient aux seizième et dix-septième siècles*, par Makouschef (*Slavianski Sbornik*, tome III).

2. En 1695, près de 25,000 Slaves combattaient contre les Turcs sous les drapeaux de l'Autriche.

surtout les Zaporogues, comme l'ont prouvé de sérieuses études[1], étaient au contraire des aventuriers aimant la guerre qui les faisait vivre, cherchant partout du butin et prêts à vendre leurs épées pour de l'argent, sans se soucier de la bonté de la cause qu'ils défendaient. Ainsi, on vit un célèbre chef des Zaporogues, Wisniowiecki (ou Cosaque Baïda, comme il s'appelait lui-même) servir tour à tour le roi de Pologne, le sultan et le tsar de Moscou. Parlerai-je du fameux Lissowski, le vainqueur de Moscou, banni de son pays pour ses cruautés, et qui alla offrir son épée et ses Cosaques à Ferdinand II contre les Tchèques? Il faut lire, dans le *Theatrum europæum* (1620), le récit des atrocités qu'il commit en Moravie et en Silésie. Tous ces faits prouvent que les Cosaques n'avaient aucune idée de la fraternité slave. Quoiqu'il en soit, obéissant à un instinct tout-puissant bien qu'irréfléchi, ils prenaient surtout pour but de leurs courses les rivages de la mer Noire. Ils descendaient le Dniepr et le Don sur leurs *czaïkas* et allaient ravager les côtes turques. Ils brûlèrent même Sinope et Varna. Leurs exploits, leur audace et leur esprit guerrier attirèrent l'attention de ceux qui nourrissaient le dessein de chasser les Turcs de l'Europe. A la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, le patriarche bulgare, Athanase, agissant, croit-on, d'après les inspirations de Rome, avait formé le projet d'un soulèvement général des Slaves contre la Turquie.

1. Voir entre autres: *La Question d'Orient et les Slaves du Danube*, par Kounisz (*Journal du ministère de l'instruction publique*, II et III, Saint-Pétersbourg, 1878).

Après de longues pérégrinations, il arriva en Volhynie où il fut accueilli par le prince d'Ostrog, alors zélé protecteur des orthodoxes soumis à la Pologne. Ce fut là qu'il mourut, mais tout porte à croire qu'il chercha à entrer en relations avec les Cosaques dans le but d'obtenir leur concours. Quelques années après, un aventurier qui vivait à Paris sous le nom de prince Alexandre Ottomanus, et se faisait passer pour fils de Mahomet III et d'une Grecque orthodoxe, visita l'Europe avec des lettres de recommandation du prince de Nevers. Son but était de détrôner la dynastie régnante, et de réorganiser l'empire ottoman sur de nouvelles bases. En Autriche, il s'aboucha avec les principaux officiers de Lissowski, et par leur intermédiaire arriva en Petite-Russie, où il entra en pourparlers avec les Zaporogues, et réussit même à gagner à sa cause le métropolitain de Kief. Mais le gouvernement polonais qui venait de conclure la paix avec la Turquie, et redoutait la turbulence bien connue des Cosaques, réprima ce mouvement et fit traquer le prince Alexandre. Koniecpolski, chargé d'exécuter le décret de la diète, s'y prit avec énergie, et le prince Alexandre dut gagner secrètement la Moscovie. Là, ses projets politiques excitèrent la défiance, et il regagna l'Europe par Arkhangel [1].

La Pologne, pendant un certain temps, sembla avoir conscience de sa véritable mission, qui était de s'étendre au sud, et de relever l'élément slave dans ces régions. Le chroniqueur Strïkowski, qui

1. Voir Kounisz (*Journal du ministère de l'instruction publique*, etc.).

avait été à Constantinople et vu l'abjection des Slaves, s'écrie :

Nos biens ont passé aux étrangers,
Des mains cruelles ont pris le pain des orphelins, etc.

Le célèbre écrivain politique Orzechowski, parlant de la question d'Orient, dépeint le sort de la Hongrie et des pays environnants, sans cesse ravagés par les Turcs, et dit que le seul moyen pour la Pologne d'éviter une destinée semblable, est de déclarer la guerre à la Turquie, ajoutant que les Polonais auront pour alliés naturels les Grecs et les Slaves. L'écrivain polono-tchèque, Paprocki (1596), reproche à ses compatriotes leur indifférence pour leurs frères chrétiens tyrannisés par les Turcs. Grabowski, à la même époque, fait paraître deux brochures dans lesquelles il montre le danger qui résulte pour la Pologne du voisinage d'un État aussi puissant que la Turquie, et conseille le soulèvement général des Cosaques et de tous les Slaves du sud, liés aux Polonais par l'unité de la langue. Enfin, le poète Klonowicz, dans sa *Victoria Deorum,* donne les mêmes conseils. Les succès que les Polonais obtinrent à plusieurs reprises sur les Turcs firent renaître l'espérance dans le cœur des Slaves du sud. Gundulicz, dans son *Osman*, invoque Sigismond III; il souhaite que le cimeterre turc soit brisé par son glaive, et chante les louanges de son fils Wladislas qui « a vaincu et coupé en morceaux le cruel serpent de feu. » Le Dalmate Andronicus, dans son *Admonitio ad optimates Polonos* (1545), invoque le secours des Polonais. A la fin du seizième siècle, le serbe Komu-

lovicz, légat du pape en Pologne, forme le projet d'une alliance entre le roi de Pologne, le tsar, le hospodar de Roumanie et les Cosaques contre les Turcs [1].

Malheureusement tous ces avertissements salutaires donnés à la Pologne furent inutiles; elle se détourna de sa véritable mission politique, et porta ses efforts d'un autre côté.

La Russie, avec Pierre le Grand, était entrée dans une nouvelle voie. Ce grand génie politique, afin de donner un débouché à son pays, lui fraya la domination sur la Baltique et la mer Noire. Dans cette dernière direction, il devait rencontrer les Tatars de Crimée et les Turcs. Ses campagnes furent plus ou moins heureuses; toujours est-il qu'elles eurent pour résultat d'attirer l'attention des Slaves du sud, et de raviver leurs espérances. Déjà quelque temps auparavant, le Serbe Krijanicz, venu à Moscou, avait pressenti le rôle important que la Russie pouvait jouer dans la question slave. Il adjurait le tsar Alexis de se réunir aux Polonais contre les Tatars et les Turcs. « C'est sur toi seul, ô grand tsar, que sont fixés les regards de tous les Slaves. Sois pour eux comme un père, et rassemble tes enfants dispersés. Tu nous a été donné par Dieu afin de secourir les Slaves qui sont au delà du Danube, les Bulgares, les Serbes et les Croates, qui depuis longtemps ont perdu non-seulement toute espérance, mais encore leur force, leur langue et leur esprit; de sorte qu'ils ont oublié toute notion sur l'honneur et le respect de soi-même, et, comme ils sont impuissants à se délivrer

1. Voir Perwolff, cité plus haut.

eux-mêmes, le secours du dehors leur est nécessaire afin qu'ils puissent se rétablir. » Les campagnes de Pierre et de Catherine II, en Crimée et sur le Pruth, semblèrent être d'un bon augure pour les Slaves du sud. Pierre le Grand, lors de son expédition de 1711, avait projeté un soulèvement général des Slaves contre la Turquie. Il envoya, dans ce but, Miloradovicz (Serbe naturalisé Russe) dans la Tserna-Gora, et les chants de ce pays l'appellent : « l'envoyé du tsar slave chrétien qui invite les Tsernogoriens au combat pour sauver le peuple chrétien et glorifier le nom slave. » Les Tsernogoriens, agissant de concert avec les Russes, se soulevèrent aussi en 1788 et en 1806-1807. Le *vladyka* Pierre répondait au maréchal Marmont, qui lui reprochait de faire cause commune avec des barbares : « Vous haïssez et calomniez les Russes ! Mais nous tous, Slaves, nous ne voyons espérance et gloire qu'avec nos frères russes. S'ils périssent, tous les autres Slaves périront, et qui est contre eux est aussi contre tous les Slaves. » Le prestige de la Russie pénètre dans tous les coins des pays slaves. Le poète croate Vitesovicz dédie à Pierre le Grand un poème dans lequel il dit qu'il est envoyé de Dieu pour délivrer les Slaves et chasser les Turcs. Le jésuite ragusien Gradicz compare le monarque russe à une flamme qui embrase tout et doit consumer les Turcs. Une chanson serbe montre le sultan se proposant d'envoyer au tsar de Moscou la crosse de Saint Savva, la couronne d'or de Constantin et l'étendard de Lazare; mais l'un de ses pachas l'en dissuade, en disant que s'il envoie ces reliques, il faut aussi y joindre les clefs de Stamboul. Dans une chanson, la reine raconte à son époux

qu'elle a vu en songe un sapin s'élevant vers le ciel, et sur ce sapin un faucon qui couvrait de ses ailes tous les Slaves. Le roi voit dans ce faucon le peuple russe qui délivrera un jour la Serbie du joug turc.

Il ressuscitera la gloire serbe
Et viendra au secours de ses frères.

Dans une chanson bulgare, la reine de Moscou [1] se vante de ne craindre ni le sultan ni son vizir, mais seulement le Dieu très haut. Au début de l'insurrection serbe (1804), le métropolitain Stratimirovicz propose à Alexandre Ier de rétablir la Serbie et d'en faire la vassale de la Russie, en plaçant à sa tête un prince russe. Un autre Serbe, Karazine, présente un projet identique au prince Czartoryski qui était alors ministre des affaires étrangères. Il y eut même à ce sujet des commencements de négociations; car la Russie voulait alors expulser les Français des côtes de l'Adriatique. Lorsqu'en 1806, la guerre éclata entre la Russie et la Turquie, les Serbes et les Bulgares fournirent un nombreux contingent de volontaires aux Russes. Sur l'Adriatique, Serbes, Dalmates et Tsernogoriens prirent le parti de l'amiral Séniavine [2].

Certes, voilà un ensemble de faits qui peut fournir les éléments d'un réquisitoire contre les menées panslavistes de la Russie. Cependant, quand on envisage les choses d'une façon plus approfondie, on arrive à des conclusions tout à fait différentes. Il est

1. Il s'agit probablement ici de Catherine II.
2. Voir Perwolff, cité plus haut.

en effet certain que si les Slaves du sud s'étaient trouvés dans de meilleures conditions politiques, ou s'ils n'avaient pas été délaissés par l'Europe occidentale, ils n'auraient jamais songé à se réclamer de leur parenté avec la Russie. D'un autre côté, quand on étudie avec attention la marche de la politique de cette dernière puissance en Orient, on voit qu'elle n'a jamais songé sérieusement à améliorer le sort des Slaves. Au contraire, les faits sont là pour prouver que toutes les fois qu'elle s'est adressée à ces derniers, elle n'avait en vue que ses propres intérêts. Avant Pierre le Grand, la Russie n'avait aucune idée de sa mission slave, et ce même tsar Alexis, que Krijanicz invoquait comme le Messie de sa race, trouva les idées de ce dernier si saugrenues qu'il le fit exiler en Sibérie. La politique russe, depuis Pierre le Grand, porta tous ses efforts du côté de la mer Noire dont la libre possession lui assurait un débouché excellent. Dans ses guerres contre la Turquie, elle fit presque toujours appel aux Slaves, mais ce fut pour s'en servir contre ses ennemis ou pour opérer des diversions qui détournaient une partie des forces turques. Pierre, lorsqu'il conclut la paix avec Achmed III, abandonna les Tsernogoriens au ressentiment de la Turquie, qui tira une vengeance sanglante de leur rébellion. Catherine II conclut plusieurs fois des traités de paix fort avantageux avec la Turquie; mais on ne voit pas qu'elle ait songé aux Slaves. Au contraire, en 1780, le chancelier Bezborodko composa, d'après ses inspirations, le fameux *projet grec* qui n'était autre que le démembrement de la Turquie. Dans ce projet, la Serbie et les autres pays slaves étaient sacrifiés à l'Autriche.

Cinq ans après, le *vladyka* Pierre Niegosz, qui était allé à Pétersbourg implorer le secours de l'impératrice, reçut l'ordre de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures[1]. Lors du traité de Bucharest (1812), la Russie prit la Bessarabie, et se contenta de demander pour les Serbes révoltés avec Kara-Georges une amnistie complète, amnistie qui n'exista que sur le papier; car la Turquie écrasa la Serbie de toutes ses forces réunies. Au congrès de Vienne, non-seulement la Russie oublia les Slaves, mais encore l'empereur Alexandre força les Tsernogoriens à rendre à l'Autriche les Bouches de Cattaro, perte fort sensible pour ce petit pays qui manquait d'air; de sorte que le *vladyka* Pierre put, à juste titre, reprocher à l'empereur d'avoir oublié les Tsernogoriens et « donné la préférence aux étrangers. » Quant aux autres Slaves, Croates, Tchèques, Slovaques, etc., la politique russe les ignora toujours.

Enfin, un argument décisif qui prouve que l'idée slave et le panslavisme n'ont aucun fondement historique, c'est la situation des Slaves au commencement de ce siècle. Les Bulgares, les Serbes, les Croates, les Slovaques, etc., étaient ignorés, je ne dirai pas du reste de l'Europe, mais par leurs propres frères et gémissaient sous le joug. La Bohême, privée de la moitié de sa population, avait perdu toute notion de sa nationalité et oublié sa langue. La Pologne, après avoir essayé d'absorber les Petits-Russiens et de vaincre la Russie, venait d'être partagée en trois tronçons dont l'un était échu à une

1. Voir Makouszef : *Les Slaves d'au delà du Danube et de l'Adriatique*, page 152.

puissance slave. La Russie seule restait debout. Mais, absorbée entièrement par sa politique étrangère, elle se laissait guider par le courant des idées européennes et avait perdu son caractère slave.

Voilà où en était arrivée la race slave après huit siècles ! Un résultat aussi triste dénote assez clairement, il me semble, l'absence de toute idée de solidarité entre les divers membres de cette race. Mais, d'un autre côté, doit-on leur reprocher l'esprit d'anarchie et le séparatisme qui les divisèrent continuellement? Si les divers peuples qui constituent la race latine, ou la race germaine, ne cherchèrent qu'à s'élever aux dépens les uns des autres, et échangèrent de bons et rudes coups sans songer à l'affinité du sang, peut-on exiger des Slaves qu'ils aient été plus profonds penseurs et plus clairvoyants?

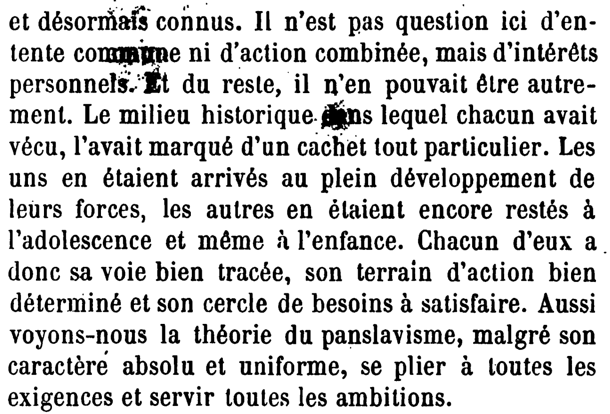
IV

A l'époque à laquelle nous nous sommes arrêtés, la cause slave paraissait perdue sans retour; le mot *slave* était même tombé dans l'oubli. Et cependant cette cause allait entrer dans une phase régénératrice qui devait être aussi subite que profonde et étendue. Au chapitre de la littérature tchèque, j'ai expliqué comment le panslavisme scientifique naquit en Bohême. Les recherches des savants tchèques furent approfondies et élargies dans les autres pays slaves. Jusque-là, la théorie de la communauté d'origine des divers peuples slaves avait un caractère purement scientifique et archéologique. Élaborée dans le si-

lence des cabinets et des bibliothèques, elle n'était l'apanage que d'un cercle restreint de savants.

Un concours de circonstances imprévues ou étrangères, comme la découverte des manuscrits tchèques de Zélénéhora et de Kralove-Dvor, la délivrance de la Serbie, le romantisme littéraire et les idées libérales qui commençaient à se répandre en Europe, donnèrent à cette théorie un tout autre caractère. Elle servit de sujet d'inspiration aux poètes, aux écrivains et aux publicistes. A Dobrovsky succéda Kollar. La vie littéraire s'en ressentit et une nouvelle impulsion lui fut donnée. En Pologne et en Russie, c'est-à-dire chez les peuples qui avaient toujours eu le libre emploi de leur langue, la littérature prit un caractère national. En Bohême, la langue sort de l'oubli où elle végétait, comme un papillon sort de sa chrysalide. Les Croates, en adoptant le serbe, entrent en communion d'idées avec tous les autres Slaves du sud. Vouk Karadjitch réforme cette langue. Vénéline apprend au monde entier que les Bulgares ne sont pas des Grecs mais des Slaves. La littérature, même chez des petits peuples comme les Loujitches, les Slovaques et les Slovènes que l'on croyait morts, reparaît et donne signe de vie.

Enfin, le panslavisme devient aussi une arme politique. Entendu dans ce sens, il était une conséquence naturelle du réveil national qui ébranlait l'Europe, ainsi que de la conscience que les Slaves avaient de leur origine commune et de leur faiblesse respective. Chacun d'eux s'en sert comme d'un point de départ, d'un levier pour sortir de la situation obscure où il végétait, et pour réclamer les libertés qui lui étaient dues en vertu de droits imprescriptibles



et désormais connus. Il n'est pas question ici d'entente commune ni d'action combinée, mais d'intérêts personnels. Et du reste, il n'en pouvait être autrement. Le milieu historique dans lequel chacun avait vécu, l'avait marqué d'un cachet tout particulier. Les uns en étaient arrivés au plein développement de leurs forces, les autres en étaient encore restés à l'adolescence et même à l'enfance. Chacun d'eux a donc sa voie bien tracée, son terrain d'action bien déterminé et son cercle de besoins à satisfaire. Aussi voyons-nous la théorie du panslavisme, malgré son caractère absolu et uniforme, se plier à toutes les exigences et servir toutes les ambitions.

Ce fut chez les Russes qu'il trouva le moins d'écho, et cela se comprend. Ils étaient non-seulement indépendants, mais encore forts et puissants. Le panslavisme n'était donc pas pour eux un *struggle for life* comme pour les autres Slaves. Il réussit tout au plus à créer une école d'écrivains ou plutôt de rêveurs qui eut son centre à Moscou. Les membres de ce parti, qu'on appelait les *slavophiles,* se nommaient Chomiakof, Sheviref, Yazykof, Axakof, Samarine, les frères Kirievsky, etc. À l'époque où cette école apparut, les théories de Hégel étaient fort en vogue en Russie. Hégel, comme on le sait, avait son système à lui sur le développement progressif de l'humanité. Il prétendait que chaque peuple était chargé à son tour de précéder et de guider les autres dans la voie du progrès, et que lorsqu'une race devenait incapable de tenir la tête, elle devait céder la place à une autre. Les slavophiles, croyant orgueilleusement que le moment était venu où leur pays devait porter le flambeau de la civilisation, affir-

maient que l'Occident était pourri, que son rôle était fini, et que la Russie et avec elle la race slave devaient le remplacer dans cette mission. Mais comme l'état actuel de leur pays n'offrait rien qui rappelât son origine slave et qui pût justifier leurs prétentions, ils cherchèrent leur idéal politique et social dans la Russie moscovite, telle qu'elle était avant Pierre, alors que le caractère de sa culture ne s'était pas encore altéré au contact de l'Europe. Telle est la civilisation idéale qu'ils prétendaient désormais imposer à l'Europe et aux autres Slaves. Selon eux, le principe de la prédominance de l'individu, qui était le caractère distinctif de la civilisation européenne, avait fait son temps, il fallait le remplacer par le principe de la communauté qui formait la base de la société slave dans l'antiquité. L'orthodoxie était la religion qui répondait le mieux aux aspirations des Slaves, car elle leur permettait de garder intacts tous les traits de leur caractère national. Enfin les Russes, en leur qualité de frères aînés des Slaves, devaient délivrer ces derniers et les réunir sous leur égide[1]. C'est ainsi que ces rêveurs naïfs prétendaient d'un trait de plume transformer leur propre pays et l'Europe. Mais rejeter et condamner la civilisation occidentale, et vouloir la remplacer par une soi-disant civilisation slave, n'était-ce pas vouloir créer deux civilisations? Et d'ailleurs, qu'est-ce que cette civilisation slave? Où étaient ses principes constitutifs, ses éléments, ses résultats? Quand et comment s'était-elle formée? La Russie, depuis Pierre le Grand, n'avait-elle pas vécu et ne continuait-elle pas à vivre d'em-

1. Voir l'*Aigle* de Chomiakof.

prunts faits à cet Occident pourri? Il fallait donc rayer deux siècles de son histoire? Mais, d'un autre côté, était-il juste de recommander pour idéal la société moscovite d'autrefois qui reposait sur le servage le plus dur, le despotisme le plus absolu, et la tyrannie de l'autorité paternelle? En admettant même qu'il eût été possible de faire page nette de ce qui s'était passé depuis quelques siècles, peut-on soutenir que le régime patriarcal doit être l'idéal des sociétés modernes? Prétendre, en outre, que l'orthodoxie devait être la seule religion des Slaves, était non-seulement faire preuve d'une grande intolérance religieuse, mais encore tomber dans une erreur historique. L'orthodoxie n'était nullement à l'origine la religion des Slaves, car ces derniers l'avaient empruntée à Byzance. Pour créer une religion véritablement slave, il faudrait remonter au paganisme et réinstaller le personnel aussi nombreux que varié de la mythologie slave. Et puis, qu'avait fait cette religion pour les Slaves? N'était-ce pas, au contraire, le catholicisme qui pendant tout le moyen âge avait poussé à la guerre contre les Turcs? Enfin, avec de pareilles prétentions, il faudrait ou faire abstraction des Slaves catholiques, ou les forcer à embrasser l'orthodoxie. Or le catholicisme a présidé et contribué au développement historique et social de ces Slaves; il a moulé leur vie et leurs idées et s'est identifié avec eux. Les prétentions aussi orgueilleuses que naïves des slavophiles prouvaient combien ils étaient aveuglés sur leur mérite national, et combien peu ils connaissaient les autres Slaves. Du reste, ils s'en tinrent à des phrases, et on ne voit pas qu'ils aient fait quelque chose, je ne dirai pas pour venir en aide à leurs frères

opprimés, mais même pour se rapprocher d'eux. Ces déclamations d'amateurs ne trouvèrent aucun écho dans la société russe. Non-seulement les organes du parti slavophile, comme la ***Besiada***, le ***Dien***, durent cesser de paraître, mais encore cette école vit se dresser contre elle le parti des ***Zapadniki*** (occidentaux) qui comptaient à leur tête le célèbre critique Bielinsky[1], et comme ces derniers avaient pour eux la raison, les faits et l'opinion publique, ils finirent par l'emporter. La guerre de Crimée porta le dernier coup au slavophilisme qui disparut momentanément de la scène.

Chez les Polonais, le panslavisme fit surgir plusieurs partis qui ne s'entendaient pas sur la ligne de conduite à conseiller à leur pays. Les uns, avec Staszic[2] et le comte Gourowski[3] ne voyaient le salut de leur patrie que dans une union franche et cordiale avec la Russie. Staszic, après le congrès de Vienne, disait à ses compatriotes : « Unissez-vous avec la Russie et vous renaîtrez. » Gourowski était encore plus explicite. A ses yeux toutes les nations slaves étaient des branches séparées du tronc et qui par conséquent se desséchaient. La Russie, seul Etat slave fort et indépendant, était le refuge naturel de la race slave. Il engageait donc ses compatriotes à oublier leurs utopies au sujet du rétablissement de l'ancienne Pologne, et à rester fidèles aux grands principes slaves personnifiés par la Russie. Les massacres de

1. Voir mon *Histoire de la littérature contemporaine en Russie*, pages 215-218.
2. *O rownowadze politycznej Europy.*
3. *La Civilisation et la Russie* (1840). *Pensées sur l'avenir des Polonais* (1841). *Le Panslavisme et le Germanisme* (1848).

Galicie (1846) arrachèrent un cri de haine au marquis Wielopolski[1] et au comte Krasinski[2] contre l'Autriche, et leur inspirèrent l'idée d'un panslavisme vengeur sous l'égide de la Russie. L'émigration polonaise sous l'influence du towianisme comprit le panslavisme à sa manière. Avec Mickiéwicz, elle se créa un système aussi fantaisiste et aussi orgueilleux que les théories des slavophiles de Moscou. Ce système était basé sur le rôle providentiel que, d'après elle, la Pologne régénérée devait jouer dans le monde. Les démocrates polonais qui préparèrent et dirigèrent l'insurrection de 1830, se rallient aux sociétés secrètes russes, et dans leur manifeste, déclarent s'unir au peuple russe. Lelewel dans l'adresse rédigée par lui, s'écrie : « Russes, nos frères ! nous vous appelons frères, car vous êtes comme nous fils de la grande famille slave. »

Les Tchèques se servent du panslavisme pour vouloir former de l'Autriche un Etat fédératif, dans lequel les Slaves qui sont en majorité, auraient eu la prépondérance.

Pour les Croates, le panslavisme est une arme qu'ils dirigent contre les Hongrois. Leur *leader* politique, Gaï, arbore le drapeau de l'illyrisme, et projette de fonder un royaume triunitaire à l'aide des pays slaves qui formaient autrefois l'Illyrie. Puis comme l'illyrisme n'avait aucune signification nationale pour les Slaves, il change cette dénomination pour celle de *yougo-slave*, qui, à elle seule, était tout un programme. Les Serbes de Hongrie veulent aussi la

1. *Lettre d'un gentilhomme polonais au prince Metternich sur les massacres de Galicie.*

2. *Panslavismus and Germanismus* (London, 1848).

liberté, mais ils repoussent les prétentions des Croates, et il s'engage entre ces deux peuples frères une violente polémique qui est loin d'être terminée aujourd'hui.

Les Slaves de la Turquie restent en dehors de ce mouvement.

Telle est la situation des Slaves avant 1848. La théorie du panslavisme scientifique tombée dans le domaine politique ne sert qu'à mettre davantage en lumière l'esprit de particularisme qui caractérise chaque peuple slave. En outre, le bruit qu'elle fit eut pour résultat immédiat d'indisposer les Allemands et les Magyars et d'effrayer l'Europe.

Les événements de 1848 prouvent d'une façon aussi évidente combien le panslavisme politique avait peu de consistance. A la nouvelle de l'émeute qui avait éclaté à Paris, les Allemands, les Magyars et les Slaves s'agitent. Les Allemands convoquent un parlement à Francfort (11 avril) où ils proclament l'annexion des Slaves à la grande Germanie. Palacky s'oppose à ces prétentions; dans sa lettre célèbre il proteste du dévouement des Slaves pour la maison des Habsbourg, et dit entre autres : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer pour le besoin des Slaves. » Au parlement de Francfort, les Slaves répondent par le congrès de Prague qui se réunit à la fin de mai. Des 340 membres qui le composaient, on comptait 237 Tchèques, Moraves et Slovaques, 42 Slaves du sud, 61 Polonais et Petits-Russiens de Galicie. La Pologne non-autrichienne était représentée par Libelt et Moraczewski, et la

1. Voir surtout l'*Obzor* croate et la *Zastava* serbe.

Russie par Bakounine. La composition de ce congrès prouve qu'il avait surtout pour but de traiter les affaires des Slaves de l'Autriche, et de s'entendre sur l'attitude qu'ils devaient prendre eu égard à la nouvelle situation créée par les événements. Après bien des débats, on convint d'adresser un manifeste à l'Europe, et la rédaction de ce document fut conférée à Palacky. Ce manifeste établit l'unité d'origine et les titres historiques des Slaves, réclame l'égalité politique pour les Slaves de l'Autriche qui doit être constituée en fédération, et proteste contre les empiètements des Allemands et des Magyars. Le congrès rédige aussi une adresse à l'Empereur, afin de protester contre les tendances annexionnistes des Allemands. En un mot, on se borna à exprimer des vœux timides qui révélèrent à l'Europe la faiblesse réelle du panslavisme. Quant aux moyens destinés à assurer l'exécution de ce programme, le congrès ne put ou ne sut les formuler. Surpris par la bourrasque révolutionnaire, il dut se séparer. Il était clair que le panslavisme, en tant que théorie politique, était étranger aux masses, qu'il n'était l'apanage que des esprits plus éclairés, que cette théorie non encore définie était prématurée, et qu'elle devait rencontrer dans la pratique une foule d'obstacles, dont le plus sensible était l'impossibilité de s'entendre, et la nécessité de recourir à l'allemand comme langue internationale[1].

L'attitude des Slaves lors de la révolution de 1848, fut une preuve de plus de leur peu de développement politique et de l'impuissance du panslavisme. Le ré-

1. Voir Perwolff, cité plus haut.

giment d'infanterie loujitche défendit la cause de la royauté dans les rues de Dresde. En Autriche, la monarchie mise en péril par les libéraux allemands et les Magyars aidés des Polonais Bem et Dembicki, fut défendue par les Croates de Ielaczic, les Serbes de Stratimirovicz, les Slovaques de Zach et de Bloudek, et une armée russe. Les Tchèques se révoltèrent pour leur propre compte. Les Bulgares et les Serbes[1] restèrent neutres. Où trouver dans toute cette variété d'intérêts et de passions une entente commune, un plan combiné d'avance? Qu'est devenu le panslavisme? Le résultat fut que les Slaves de l'Autriche avaient fait les affaires de la maison de Habsbourg, et, par ricochet, celles des Magyars, et ceux-ci purent à bon droit se moquer de leur fidélité. Ils s'aliénèrent en outre les sympathies du parti national allemand qui voulait des réformes et dont ils firent échouer les plans. Quant à l'empereur Nicolas, il avait été fidèle à la mission qu'il s'était adjugée en Europe, et qui était de protéger le principe de la royauté contre la révolution. L'idée slave n'eut aucune influence sur sa conduite en ce moment, pas plus que lorsqu'il prit le parti de la Turquie contre la Serbie dans l'affaire des forteresses.

V

Pendant quelques années, la question slave paraît oubliée; le panslavisme, vaincu sur tous les champs de bataille, avait reçu le coup de grâce au congrès de

1. La principauté serbe envoya toutefois quelques corps de volontaires de l'autre côté du Danube.

Paris, et l'Europe s'était apaisée. Le congrès ethnographique de Moscou (1867) souleva une nouvelle tempête. Les slavophiles russes qui avaient reconstitué leur phalange, triomphaient, et même l'un d'eux[1] prédit que ce congrès était destiné « à ouvrir une nouvelle ère dans l'histoire du monde slave. » Les journaux allemands et magyars, toujours aux aguets, donnèrent l'alarme. Les premiers considéraient ce congrès comme une démonstration politique. Tout en préparant les voies à l'unité allemande, ils s'opposaient à toute tentative de rapprochement entre les Slaves. L'organe de Deak prédisait que ce congrès devait avoir pour résultat « la concentration d'une force matérielle colossale entre les mains du tsar qui s'en servirait pour arrêter les progrès de la civilisation et de la liberté dans le reste de l'Europe » et annonçait une nouvelle invasion de Barbares. Les organes polonais de Galicie et de l'émigration protestaient contre tout rapprochement politique entre les Slaves sous l'égide de la Russie. M. Klaczko, dans la *Revue des deux Mondes*[1], dénonçait ce congrès à l'Europe; il lançait l'anathème sur les députés qui s'y rendaient, et se permettait des plaisanteries d'assez mauvais goût sur les sociétés « peu ou prou savantes de Prague, d'Agram, etc., » qui s'y faisaient représenter. La presse française, inquiétée par tout ce bruit, faisait chorus avec les alarmistes, mais plutôt par routine et comme écho, car elle ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait.

1. Lamansky; voir à ce sujet: *Le Congrès slave de Moscou* (Moscou, 1867).

2. Voir son article : *Le congrès de Moscou et la propagande panslaviste* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1867).

Mais pour un observateur sérieux, il était évident que les slavophiles avaient exagéré l'importance de cette manifestation. Le journal tchèque *Narodni Listy* se crut obligé de faire des réserves, et annonça que s'il le fallait « les députés tchèques n'hésiteraient pas à répéter à Pétersbourg et à Moscou ce qui se disait si souvent à Prague, à savoir que le peuple tchèque ne se laisserait pas priver de son indépendance politique. » On pouvait déjà pressentir que les principaux représentants tchèques, Palacky, Braun et Rieger, en se rendant à Moscou, entendaient traiter de puissance à puissance.

Quatre-vingt-un Slaves acceptèrent l'invitation qui leur avait été adressée par le comité d'organisation de Moscou [1]. Lorsque la députation slave eut franchi la frontière, elle se trouva dans une situation délicate qui ne prouvait guère en faveur de la fraternité slave. Les honneurs de Varsovie, du couvent de Czenstochowa et de Wilno lui furent faits par des Russes, et les Polonais se tinrent à l'écart. Les banquets se succédèrent à Pétersbourg et à Moscou. Au début, tout alla bien. On porta de nombreux toasts à la grande famille slave, à son union et au brillant avenir qui l'attendait. MM. Palacky et Rieger étaient de la part des Russes l'objet de préférences marquées. L'incident du banquet donné au parc de Sokolniki refroidit un peu cet enthousiasme officiel. On avait arboré les bannières des apôtres Cyrille et Méthode. Pogodine, parlant du caractère pacifique de cette fête,

1. Ils se répartissaient ainsi que suit : 1 Kaszoube, 2 Serbes-Loujitches, 4 Petits-Russiens de Galicie, 27 Tchèques-Moraves, 3 Slovènes, 10 Croates, 16 Serbes d'Autriche, 12 Serbes de la Principauté, 2 Tsernogoriens, 1 Bulgare.

avait fait allusion à l'abstention des Polonais, et s'était apitoyé sur leur aveuglement. Axakof avait ajouté que la mission de la Russie était « de réaliser sur la terre la fraternité des Slaves, et de les appeler à la liberté et à la vie. » Rieger releva le gant, et crut que le moment était venu de tenir la promesse qu'il avait faite avant son départ aux chefs de l'émigration polonaise. Il démontra que les Slaves polonais qui différaient des Slaves russes par leur langue et leur histoire, avaient droit à une existence nationale; « que toute union fraternelle n'est effective que quand chacun est considéré comme appartenant à la même famille et ayant les mêmes droits; » que « tant qu'un frère sera armé contre un autre frère pour défendre sa vie, il ne saurait être question de concorde; » qu'il était à craindre que les Polonais, poussés au désespoir, ne se jetassent dans les bras des Allemands, et que vainqueurs et vaincus devaient se faire des concessions mutuelles.

Ce discours plein de modération, n'eut le don de satisfaire ni les Russes ni les Polonais. Le prince Tcherkasky qui avait si bien réussi à « apaiser » la Pologne, répondit sèchement que les relations qui existaient entre la Russie et la Pologne, non-seulement reposaient sur l'égalité la plus complète, mais encore que la Pologne jouissait d'une situation privilégiée, que la Russie avait réglé d'une manière irrévocable ses anciens comptes avec la Pologne, et qu'il n'y avait pas au monde de force capable de modifier la situation actuelle. La *Gazette de Moscou*, commentant cet incident, se lança dans des distinctions assez subtiles. Le peuple russe, dit-elle, n'avait pas besoin de se réconcilier avec les Polonais, car toute réconci-

liation suppose de la haine; or, le peuple russe n'éprouve aucune haine pour le peuple polonais. D'un autre côté, le gouvernement russe doit sans cesse lutter contre tout ce qui pourrait menacer la vie nationale. « Au point de vue ethnographique, il n'existe ni antagonisme, ni différence réelle entre les Polonais et les Russes; mais le Polonais, comme terme politique, est l'ennemi naturel et irréconciliable de la Russie[1]. »

Les journaux polonais, de leur côté, trouvant sans doute le discours de Rieger trop modéré, et déçus dans leurs espérances, se fâchèrent contre lui, et prétendirent qu'il n'avait aucunement le droit de se faire l'interprète de la nation polonaise au congrès.

Mais on n'en avait pas fini avec les tiraillements. Quelques slavophiles emportés avaient mis en avant

1. Les Slavophiles et avec eux la plupart des organes de la presse russe, lorsqu'ils parlent de la réalisation de l'idée slave, et du rôle libérateur que doit jouer la Russie, tombent dans une contradiction qui saute aux yeux. Ainsi, ils prennent le parti des Tchèques et des Slovènes contre les Allemands, des Slovaques et des Serbes contre les Magyars, des Serbes et des Bulgares contre les Turcs; ils les encouragent à résister moralement ou ouvertement à leurs oppresseurs, et ils ne s'aperçoivent pas que ces arguments pourraient être retournés contre la Russie, au sujet de la situation politique faite à la Pologne. Ces droits qu'ils revendiquent avec tant de chaleur pour leurs frères opprimés, ils les refusent aux Polonais qui sont cependant slaves. Ils s'indignent de ce que le traité de Berlin ait coupé la Bulgarie en deux tronçons, dont l'un a été jeté en pâture aux Turcs; mais ils n'ont pas assez de mots pour anathématiser ceux qui défendraient aussi chaudement la cause de la Pologne. Il faudrait cependant être logique! Si tous les Slaves doivent être libres, pourquoi les Russes refusent-ils aux Polonais tout droit politique. Pourquoi, par exemple, ces derniers doivent-ils encore aujourd'hui payer une contribution de guerre qui se prélève depuis l'insurrection de 1863 ? Une pareille contradiction peut faire douter à bon droit du désintéressement ou de la sincérité des slavophiles russes.

le projet qu'ils caressaient depuis longtemps, et qui était de rendre la langue russe obligatoire pour tous les Slaves. Ils trouvèrent un adversaire dans la personne d'un jeune étudiant serbe, Georgievicz, délégué de la société littéraire serbe de Vienne, *Zora*. Aux prétentions orgueilleuses des slavophiles russes, Georgievicz objecta que l'unité slave ne devait consister uniquement que dans « l'harmonie des esprits; » que l'emploi du russe comme langue littéraire universelle ne pouvait avoir aucune utilité pratique, car chaque peuple slave a sa physionomie qui lui est propre, et qui ne peut se fondre dans un moule général, qu'admettre l'emploi d'une seule langue littéraire serait créer une caste d'écrivains qui seraient incompris des masses.

Les chauvinistes de Moscou ne pouvaient donc plus se faire illusion. Tous leurs rêves grandioses n'avaient abouti qu'à des compliments réciproques, et à des discours aussi creux qu'emphatiques. Lorsqu'ils avaient voulu aborder le côté pratique, ils avaient rencontré une résistance aussi polie qu'obstinée. Le congrès se sépara sans avoir formulé aucune résolution, ni arrêté aucun programme d'action. On ne saurait mieux qualifier ses résultats, qu'en citant un passage de l'adresse que les délégués slaves signèrent avant de quitter la Russie. « ..... Nous avons trouvé l'occasion agréable de nous connaître mutuellement, d'échanger nos sentiments, nos *conseils fraternels*, nos désirs et nos espérances... Sachant par expérience combien nous avons peu d'amis en Europe, nous éprouvons tous le besoin de nous aimer les uns les autres, et de nous soutenir mutuellement comme de vrais frères. » Les divers députés slaves en faisant

ainsi acte de personnalité et en traitant de puissance à puissance, montraient clairement qu'ils n'étaient pas disposés à accepter des mains des Russes un programme dans lequel ils n'auraient joué que le rôle de comparses. L'Allemagne un moment inquiète, le comprit, et elle put dire par l'intermédiaire du *Norddeustche Allgemeine Zeitung*, que « les Allemands n'avaient aucune raison de concevoir des craintes, et que le panslavisme tel que l'entendaient les journaux de Vienne, était impossible. » Un autre détail aussi caractéristique. Le gouvernement serbe priva l'étudiant Georgievicz, à son retour, de la bourse qu'il lui avait donnée, pour avoir tenu en Russie « des discours humiliants pour la dignité de la Serbie. »

VI

Tous ces échecs ont rejeté la théorie du panslavisme dans l'ombre. Elle a perdu tout crédit et n'est plus qu'une question oiseuse pour les slavophiles russes contemporains, ou qu'un mannequin dont les Allemands et les Magyars se servent pour continuer à jeter le discrédit sur les Slaves. Les slavophiles russes contemporains comme : Danilevsky, Oreste Miller, Lamansky, Kostomarof, Boudilovicz, Hilferding, etc., n'ont rien dit de nouveau et n'ont fait que répéter ce qu'avaient écrit leurs maîtres en 1840. Ils ont remplacé le mot *panslavisme* par un autre : *l'idée slave*, mais, jusqu'à présent, ils n'ont pu définir clairement ce qu'ils entendaient par là. Comme leurs

aînés, ils prétendent que la Russie est destinée à réaliser l'idée slave, que la langue russe doit être acceptée par tous les autres Slaves comme langue littéraire, qu'il est temps de substituer à la civilisation occidentale la civilisation slave, c'est-à-dire de remplacer l'individualisme par le régime communal, que la nationalité russe est le prototype de la culture slave, etc. Danilevsky[1] veut, par exemple, faire de la Russie un monde à part. Il dit qu'avant de lutter contre l'Europe (!!) elle doit augmenter ses forces morales, que son ennemi est le monde romano-germanique (!!) que pour contrecarrer l'influence pernicieuse de ce dernier, il faut lui opposer toutes les forces réunies du monde slave. « Le véritable danger qui menace les Slaves, ajoute-t-il, gît précisément dans l'ordre de choses qui est l'idéal de nos Occidentaux, dans l'établissement de la civilisation universelle, ou autrement dit romano-germanique qui leur plaît tant, ce qui équivaudrait pour les Slaves à l'impossibilité de tout progrès ultérieur. » Danilevsky en est encore aux théories de Hégel et à la pourriture de l'Occident. Aux yeux de Boudilovicz[2], élève de Lamansky, la Russie est la réalisation de l'idée slave. Elle est « le principal, peut-être même l'unique résultat de la vie politique de toutes les nationalités slaves... » Elle a été créée et fortifiée par toutes les forces combinées de la race slave. Il ajoute que l'idéal politique de la race slave a trouvé en elle son expression matérielle, et que « les autres peuples slaves doivent se grouper autour d'elle comme les branches autour du tronc. » Hilferding,

1. Danilevsky : *La Russie et l'Europe*, Saint-Pétersbourg, 1871.
2. L'*Etude du monde slave* (Slavianski Sbornik, II).

de son côté, publia un essai d'alphabet russe adapté à toutes les autres langues slaves.

Ces prétentions orgueilleuses servent tout au plus à flatter l'amour-propre de leurs auteurs, et ne sont prises au sérieux par personne. La Russie, en dépit des malédictions jetées par les slavophiles au monde romano-germanique, continue à être en relations avec l'Europe, et ne manifeste nullement l'envie de s'entourer d'une muraille de la Chine qui ne laisserait rien pénétrer. Toutefois ces prétentions ont le don d'irriter les Slaves et tout particulièrement les Tchèques. Ils trouvent que leur civilisation et leur littérature sont au moins égales à celles que veulent leur imposer les slavophiles russes. Quant à l'adoption de l'orthodoxie, ils répondent avec justesse que ce n'est pas au dix-neuvième siècle que l'on fait de la religion une question nationale, et que la Russie a encore assez de monde à convertir chez elle avant d'envoyer ses missionnaires chez les Slaves catholiques. Du reste, les slavophiles ont de vigoureux adversaires, même dans leur propre pays. En première ligne, on compte Solovief, Kavéline et Pypine. Le parti des *Occidentaux* est actuellement groupé autour du *Viestnik Evropi*, qui est sans contredit une des meilleures revues que possède actuellement la Russie. Pypine, dans la polémique presque incessante qu'il entretient avec les slavophiles [1], démontre avec justesse que c'est précisément le développement de l'individu qui fait la force des sociétés modernes,

1. Voir l'introduction et le chapitre final de l'ouvrage de cet écrivain : *Obzor istorii slavianskich literatur*, ainsi que ses articles dans le *Viestnik Evropi* (1877-78).

que le régime communal n'existe que chez les peuples barbares ou vivant à l'état primitif; que, pour substituer à la civilisation occidentale une civilisation slave, il faudrait tout d'abord créer cette dernière, et qu'avant de la créer il faudrait établir l'unité politique dont les Slaves sont encore bien éloignés; que, pour faire adopter la langue russe comme langue littéraire par les autres Slaves, il faudrait que ces derniers trouvassent en elle une puissance de séduction, une richesse et une supériorité qu'elle est loin de posséder, et qu'elle soit assez influente pour détrôner l'allemand dont les Slaves se servent comme langue internationale. Les slavophiles eux-mêmes, comme s'ils n'étaient pas toujours convaincus de la justesse de leurs prétentions, mettant quelquefois une sourdine à leurs discours déclamatoires et prennent un ton plus modeste. Ils avouent que, pour que leur idéal soit possible et réalisable, il faut que les Slaves se connaissent eux-mêmes, qu'ils étudient leurs forces et celles des autres[1]. O. Miller[2] confesse franchement que les Russes n'ont pas beaucoup de titres à civiliser les autres Slaves; qu'avant d'éclairer les autres, ils devraient d'abord s'éclairer eux-mêmes; que si les députés slaves, venus au congrès de Moscou, avaient visité les villages situés aux environs de cette ville, ils auraient vu de quoi faire rougir les Russes, car ils auraient compté plus de cabarets que d'écoles, enfin que l'emploi du russe ne peut se généraliser qu'avec le temps et lorsque les Slaves seront eux-mêmes

1. Lettre d'Axakof à Rieger.
2. Voir : *Le Monde slave et l'Europe* (Saint-Pétersbourg, 1877).

convaincus de sa nécessité. Lamansky[1] et Boudilovicz[2], dans leurs études sur le monde slave, constatent avec tristesse le décroissement progressif de cette race, et se laissent aller à des réflexions pessimistes sur son avenir problématique.

Il me faut encore dire quelques mots sur les comités slaves de bienfaisance établis dans les principaux centres de la Russie, qui, pour un moment, ont fait beaucoup de bruit; car la presse allemande les avait signalés à l'Europe comme les véritables foyers du panslavisme. Est-il besoin de dire que ces comités n'ont réalisé ni les craintes ni les espérances que leur création avait fait naître? Leur cercle d'action est très restreint; d'abord parce qu'ils sont placés sous le contrôle vigilant du gouvernement, ensuite parce que leur budget est fort limité. Toute leur activité consiste à prononcer de temps à autre des discours bien sonores sur l'unité slave, à fonder des bourses destinées à élever quelques jeunes Slaves de l'étranger dans les écoles russes, et à envoyer chez les autres Slaves des livres populaires qui, pour la plupart du temps, sont mal écrits ou mal choisis.

La théorie du panslavisme est, à l'heure qu'il est, totalement oubliée chez les autres Slaves. Les Polonais se sentent assez forts pour n'avoir pas besoin de s'appuyer sur leurs frères. Quant aux autres peuples, chacun d'eux est entièrement absorbé par ses intérêts personnels et les besoins du jour. Les Tchèques, les Slovaques, les Croates, les Serbes, les

1. *Étude historique du monde gréco-slave en Europe*. Saint-Pétersbourg, 1871.
2. *Slavianski Sbornik*. Tome III.

Bulgares n'ont pas le temps de discuter, comme les slavophiles russes, l'excellence de telle ou telle civilisation, les avantages de l'orthodoxie et du régime communal, et les inconvénients du catholicisme et de l'individualisme. Des questions plus pressantes s'imposent quotidiennement à leur intention, et le *struggle for life* les absorbe entièrement. Si la question de l'idée slave, telle que l'ont posée les slavophiles russes, n'est plus l'apanage que de quelques rêveurs orgueilleux et oisifs, cette idée, en revanche, se traduit de plus en plus sous une forme qui a beaucoup plus d'avenir, je veux parler du panslavisme scientifique. Le mouvement, qui prit son point de départ en Bohême, vers 1830, et de là se répandit dans les autres pays slaves, n'a pas cessé. En Russie, en Pologne, en Bohême, en Croatie, en Serbie, etc., tous les savants s'occupent, avec une ardeur égale et unanime, à étendre le domaine de la science slave et à se communiquer le résultat de leurs recherches. A ce point de vue, il y a une véritable communion d'idées entre tous les slavistes et les diverses sociétés savantes. Le moindre ouvrage, la plus petite découverte sont aussitôt étudiés, traduits et critiqués avec ardeur. Ai-je besoin de dire que cet échange incessant d'idées et de travaux est beaucoup plus profitable à la cause slave que les rêveries creuses des slavophiles russes? Au lieu d'effrayer l'Europe, il finira par attirer son attention et lui ôter ses préjugés.

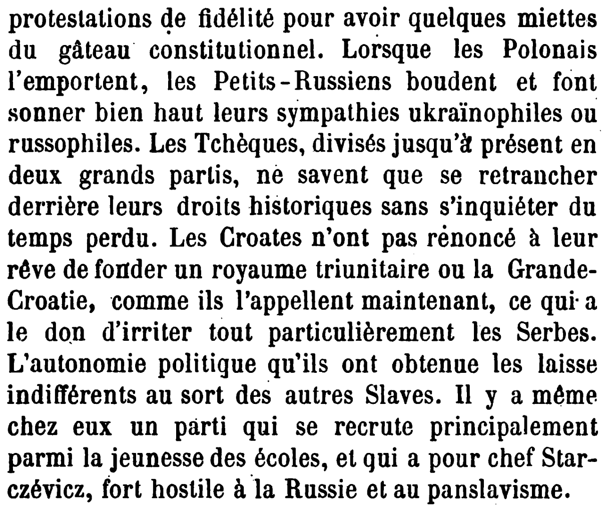


VII

Si nous examinons ce qui se passe autour de nous, nous verrons d'une manière plus effective encore que le panslavisme politique est un vain mot. En envisageant la situation actuelle des Slaves aux points de vue politique, littéraire, religieux et moral, nous n'y trouvons aucun des éléments nécessaires qui nous permettent de conclure à l'hégémonie de cette race dans un terme plus ou moins éloigné. Où trouver, par exemple, dans le *modus vivendi* qui règle les relations actuelles de la Russie avec la Pologne et la Petite-Russie[1] des traces de solidarité slave ? Je ne parlerai qu'en passant de la difficulté de réunir en un tout politique les trois tronçons de la Pologne, et j'arriverai aux Slaves de l'Autriche. La monarchie autrichienne compte 7,889,925 Allemands, près de 4 millions de Magyars et 17,196,720 Slaves[1]. D'où vient que l'élément slave, qui est en majorité, n'a aucune prépondérance politique dans les affaires ? N'est-ce pas à eux que s'applique la fameuse devise de la maison de Habsbourg : *Divide et impera ?* Les Polonais et les Petits-Russiens de Galicie se font une guerre mesquine ; ils se dénoncent mutuellement, et c'est à qui fera le plus de

1. Il s'agit bien entendu de la partie de la Pologne et de la Petite-Russie incluses dans la Russie. Il y a une école d'écrivains russes qui s'obstine à ignorer la branche petite-russienne et à lui donner le nom de russe.

2. Avec l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, le nombre des Slaves s'accroîtra de plus d'un million.



protestations de fidélité pour avoir quelques miettes du gâteau constitutionnel. Lorsque les Polonais l'emportent, les Petits-Russiens boudent et font sonner bien haut leurs sympathies ukraïnophiles ou russophiles. Les Tchèques, divisés jusqu'à présent en deux grands partis, ne savent que se retrancher derrière leurs droits historiques sans s'inquiéter du temps perdu. Les Croates n'ont pas renoncé à leur rêve de fonder un royaume triunitaire ou la Grande-Croatie, comme ils l'appellent maintenant, ce qui a le don d'irriter tout particulièrement les Serbes. L'autonomie politique qu'ils ont obtenue les laisse indifférents au sort des autres Slaves. Il y a même chez eux un parti qui se recrute principalement parmi la jeunesse des écoles, et qui a pour chef Starczévicz, fort hostile à la Russie et au panslavisme.

En un mot, tous ces petits peuples slaves sont entièrement absorbés par leurs intérêts locaux. Cédant à l'égoïsme le plus complet, ils ne pensent qu'à eux-mêmes, sans songer à leurs frères de race, ce qui fait que les Allemands et les Magyars l'emportent toujours aux élections, et qu'au *Reichsrath*, les Slaves, au lieu de former un parti compact et visant au même but, n'ont presque aucune signification. Le même manque d'entente se retrouve dans la péninsule des Balkans. Les Serbes et les Tsernogoriens se regardent d'un œil jaloux, et chacun d'eux convoite pour son propre compte l'Herzégovine et la Bosnie. Les Serbes musulmans de ces dernières provinces oppressent leurs frères orthodoxes. Les Bulgares et les Serbes ne peuvent se souffrir, et les premiers aimeraient mieux être régis par un prince roumain que par un prince serbe. Et ce n'est pas

tout. Si l'on voulait obtenir l'hégémonie politique, que ferait-on des Magyars et des Roumains enclavés au milieu des Slaves? Les Serbes sont répartis entre la Hongrie, la principauté, la Tserna-Gora et la Turquie. La Transleithanie offre un dédale inextricable de nationalités, de religions, de langues et même d'alphabets divers qui défient le diplomate le plus habile qui voudrait satisfaire les besoins particuliers de tous ces peuples, car à côté des Serbes, des Slovaques, des Petits-Russiens et des Croates, vous trouvez des Allemands, des Magyars, des Roumains, des Juifs et des Tsiganes.

La même variété désunit les Slaves dans les domaines de la religion et de la littérature. On compte, en effet, chez les Slaves dix langues se fractionnant en plus de vingt-cinq dialectes, trois alphabets et six religions différentes[1]. Les Petits-Russiens veulent avoir une littérature distincte de la littérature russe; les Kaszoubes veulent être séparés des Polonais. Le Mazoure, qui est Polonais mais protestant, ne peut souffrir ses frères catholiques, et prétend être Prussien[2]. Les Serbo-Loujitches, qui sont au nombre de 136,000, ont trouvé le moyen d'avoir deux religions et deux alphabets. Les Slovaques, dans ces derniers temps, ont quitté le tchèque et préfèrent se servir de leur dialecte. Les Serbo-Croates, qui parlent la même langue, ont deux religions et deux alphabets. Les Serbes proprement dits et les Bulgares sont divisés en orthodoxes, catholiques et musulmans, et cette diversité religieuse est assez forte pour faire oublier l'unité nationale.

1. Voir pour plus de détails les tableaux de la préface.
2. Kentrzycki : *O Mazurach*, Posnan, 1876.

Les Slaves du rit grec ont sept églises : le patriarche de Constantinople, celui de Karlovac, l'exarque de Bulgarie, le synode russe, le métropolitain de la Tserna-Gora, celui de Bukovine et le métropolitain serbe. Bien qu'ils emploient tous l'alphabet cyrillique, on trouve cependant dans l'orthographe des différences essentielles. Cet alphabet n'a pas partout le même nombre de lettres; en outre, dans la langue serbe, c'est le système phonétique qui domine; dans la langue bulgare, c'est le système étymologique.

Tout cet ensemble d'éléments divers est une des causes qui prolongent l'affaiblissement de la majorité des Slaves. Pendant que les autres peuples sont solidement établis dans leur assiette politique, l'élément slave semblable à une côte minée par la mer, perd de plus en plus de terrain, et les slavophiles les plus exaltés sont eux-mêmes obligés d'en convenir[1].

Les Slaves de la Baltique et de l'Elbe ont disparu. Qui sait que ces petits îlots, débris de vastes pays, qui surnagent dans le grand océan germanique et qu'on appelle : Kaszoubes, Silésiens, Serbo-Loujitches, sont slaves et non allemands ? La petite peuplade slave des Rézianes, située sur la frontière nord-est de l'Italie, vient d'être découverte au grand ébahissement des slavistes[2]. Dans le duché de Posnan et la Silésie, l'élément polonais disparaît peu à peu sous la pression de la germanisation. Il y a trente ans, les Polonais possédaient dans cette province 1,220,902 ar-

1. Voir Boudilovicz, *Slaviansky Sbornik*, *I*.
2. Voir l'article de Baudouin de Courtenay sur les Rézianes dans le *Slavianski Sbornik*, III.

pents de plus que les Allemands; aujourd'hui, ces derniers en ont 725,249 de plus que les Polonais. Sur 26 districts, les Polonais sont en majorité dans 9, les Allemands dans 13; dans les quatre autres, les deux races se font équilibre[1]. On peut constater le même décroissement de la race slave en Bohême, et les journaux de ce pays avouent avec tristesse que la germanisation fait de plus en plus de progrès effectifs. Dans l'espace de cinquante ans, des districts entiers ont été enlevés à la nationalité tchèque. Toute la Schoumava est en train de se germaniser. Les grandes propriétés passent entre les mains des Allemands[2], et ces derniers forment aujourd'hui plus de 37, 64 0/0 de la population de Bohême[3]. Les principales villes de la Moravie, comme Brünn (Brno), Olmutz, n'ont plus rien de slave.

Les Slaves du sud n'offrent rien de plus consolant. Le rivage oriental de l'Adriatique est à peu près perdu pour eux. Trieste est italianisé. La Vieille-Serbie s'est albanisée. Une partie de la Thrace et de la Macédoine a été enlevée aux Bulgares, que l'élément grec a refoulé des bords de la mer dans l'intérieur des terres. Le Danube, tant chanté par la poésie

1. Jichlinski : *Rapport de la propriété polonaise à la propriété allemande dans le grand-duché de Posnan* (Posnan, 1878). Dans mes nombreux voyages en Russie, il m'est arrivé de rencontrer parmi les professeurs des Slaves de l'Allemagne. Je dois dire que la plupart étaient plus prussiens que les Prussiens eux-mêmes.

2. Les Allemands avant de germaniser un pays commencent d'abord par le coloniser. Avant de s'attaquer aux habitants, aux institutions et à la langue, ils prennent la terre. Ainsi, les provinces occidentales de la Russie sont aujourd'hui fortement menacées par la germanisation et les colons allemands s'y comptent par dizaines de milliers.

3. Chiffre donné par le statisticien Fickler en 1869.

populaire slave, est entre les mains des Allemands, des Magyars et des Roumains.

Voilà qui est bien autrement éloquent que toutes les phrases des slavophiles sur l'unité slave ! Et si l'on étudie la situation intérieure de chaque peuple slave pris en particulier, on arrive aux mêmes conclusions. Chez les Slaves de l'Allemagne et de l'Autriche, la noblesse a abandonné son peuple pour passer du côté du vainqueur; elle est devenue indifférente à la cause nationale et même quelquefois hostile. Les classes éclairées en Bohême ont une sympathie si marquée pour les livres et les journaux allemands, que le nombre des librairies allemandes augmente de jour en jour[1]. Les Slovaques n'ont pas d'ennemis plus mortels que leurs nobles qui, comme Kossuth, se sont magyarisés; les Polonais et les Petits-Russiens de Galicie, que les fonctionnaires de nationalité tchèque; les paysans de Bosnie et d'Herzégovine que leurs seigneurs.

A toutes les causes que je viens d'énumérer pour prouver les divergences profondes qui séparent les Slaves, il faut encore en ajouter une qui n'est pas moins grave, c'est l'ignorance dans laquelle les Slaves vivent au sujet les uns des autres. Cette ignorance est tellement vraie, que jusqu'aujourd'hui l'allemand leur est indispensable dans leurs relations internationales. C'est pour populariser leurs œuvres que Shafajik, Kopitar, Palacky, Ireczek, Miklosicz ont dû écrire en allemand. Un Russe, un Polonais, un Tchèque ne possèdent pas plus de notions sur leurs frères de race qu'un Français ou un Anglais. Le

1. *Osvěta*, II, 1878.

public russe, par exemple, malgré les prétentions de ses slavophiles, ignore totalement les littératures tchèque, serbe, etc., et voudrait-il se renseigner, qu'il manquerait des livres nécessaires. M. Pypine, dans la préface de sa littérature, avoue l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de se procurer plusieurs ouvrages indispensables, et tout écrivain qui voudra traiter le même sujet se heurtera contre cet obstacle, vu la difficulté des communications et la sévérité de la censure russe. Les meilleurs ouvrages que l'on possède sur les Slaves du sud sont dus à des Allemands et à des Anglais[1]. La guerre de Serbie et celle de Bulgarie n'ont pas rendu ces relations plus faciles. C'est en vain que l'on aurait cherché alors dans les journaux russes, des correspondances faites par des écrivains sérieux et compétents. Les meilleures, de l'avis de tous, furent celles de Mac-Gahan dans le *Daily News,* que la presse russe s'empressa de copier. Mais prenons, par exemple, deux pays slaves voisins : la Pologne et la Russie; ils se connaissent beaucoup moins que nous ne les connaissons. La *Bibliothèque de Varsovie*, voulant rendre compte de mon ouvrage sur la littérature russe, fut obligée d'avouer son ignorance en pareille matière. M. Makouschef écrivait à ce propos : « Nous avons connu et connaissons trop peu les Polonais, et c'est pour cela que dans nos relations avec eux, nous avons commis des fautes impardonnables. Les Polonais, de leur côté, ne connaissaient pas, ou pour mieux dire, ne voulaient pas connaître la Russie et les Russes à leur véritable point de vue, et c'est pour

1. Il faut cependant faire exception pour celui de Hilferding.

cela que fort souvent ils ont agi sans raison et sans tact[1]. »

Un exemple bien frappant de cette désharmonie morale qui divise les Slaves, c'est l'attitude des Russes pendant la guerre de Bulgarie. Cette attitude et les malentendus qu'elle provoqua, prouvent au plus haut degré que les Russes n'avaient aucune notion de l'esprit et des besoins du peuple bulgare. Le prince Tcherkasky bien connu pour son caractère despotique, fut placé à la tête de l'administration civile de ce pays. Il débuta par conférer tous les emplois à des officiers de la garde (!!) et implanta sur le sol bulgare le système administratif russe. L'inexpérience de ces officiers transformés subitement en fonctionnaires, le peu de conformité qui existait entre le caractère du peuple et celui des institutions qu'on voulait lui imposer, et enfin la roideur et le despotisme qui caractérisent tout particulièrement l'administration russe, firent naître une foule de récriminations. Le célèbre publiciste bulgare, Karavelof, se vit refuser l'autorisation de fonder un journal, et le prince Tcherkasky se montra fort dur pour l'*Omladina* bulgare, lui faisant sans doute un crime d'avoir voulu révolutionner le pays contre la Turquie[2]. Déjà dans les guerres précédentes, les Russes avaient laissé derrière eux fort peu de bons souvenirs. Tous ces malentendus jetèrent du froid dans les relations des deux peuples. Les Bulgares se plaignirent d'être traités en écoliers plutôt qu'en frères, et les Russes voyant que ces derniers rejetaient les bienfaits de la

1. *Slavianski Sbornik*, III.
2. Voir à ce sujet les lettres de M. Outine : *La Bulgarie pendant la guerre* (*Viestnik Evropi*, II et suivants, 1878).

prétendue civilisation qu'ils leur apportaient, se récrièrent sur l'ingratitude des Bulgares.

De tout ce qui précède, on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Le panslavisme, tel qu'on l'entend communément dans le sens politique, est irréalisable. Il n'existe que pour les Allemands et les Magyars, car toute leur force et toute leur supériorité consistent à empêcher la formation d'États slaves qui leur seraient funestes ; en outre ils ont besoin d'évoquer ce fantôme pour dissimuler aux yeux de l'Europe leurs tendances d'absorption. Je crois avoir prouvé d'une façon convaincante que les peuples slaves, même les plus petits, aiment la liberté avec passion, et qu'ils poussent cette passion jusqu'à ses limites les plus extrêmes.

2° La divisiòn des Slaves en peuples distincts est un fait accompli, consacré par l'histoire, et aucune force humaine ne saurait refaire le travail de neuf siècles.

3° L'idée slave en tant qu'union morale et scientifique entre les Slaves, est nécessaire à ces derniers pour sauvegarder leur nationalité et continuer à résister à l'élément allemand.

4° La diplomatie européenne ne peut pas refouler plus longtemps les aspirations des Slaves à la liberté. Cela est aussi impossible que de comprimer la vapeur dans une chaudière. Le meilleur moyen d'annihiler les dangers qui peuvent résulter de cette pression trop prolongée, est de donner une issue à ces aspirations en les satisfaisant pleinement. Jusque-là,

toutes les combinaisons politiques, les congrès et les traités inventés par l'Europe sans avoir consulté les Slaves, ne trancheront jamais la question d'Orient. Qu'on ne l'oublie pas, la question d'Orient est avant tout une question slave.

5° En admettant même que le panslavisme politique soit possible, et que la Russie ait réellement les projets ambitieux qu'on lui prête, le meilleur moyen de remédier au danger est de régulariser la situation des Slaves, en leur donnant les libertés auxquelles ils ont droit.

6° Le traité de Berlin n'est qu'une demi-mesure ou plutôt un armistice. Il n'a fait que poser des jalons pour dessiner la marche future mais prochaine des événements. C'est un pas en avant pour éclairer cette nuit de ténèbres et de sang qui pèse depuis des siècles sur la péninsule des Balkans.

7° La France a fait le jeu de l'Allemagne en criant avec elle au panslavisme. Qu'elle ne retombe pas aujourd'hui dans la même erreur! Sa véritable politique est de défendre les Slaves. Car la délivrance de ces derniers ne peut que lui être utile.

FIN

INDEX

I. — LITTÉRATURE BULGARE.

II. — LITTÉRATURE SERBE.



III. — LITTÉRATURE CROATE.



IV. — LITTÉRATURE SLOVÈNE.

LITTÉRATURES DES SLAVES OCCIDENTAUX

I. — LITTÉRATURE TCHÈQUE.

II. — LITTÉRATURE SERBO-LOUJITCHE.

III. — LITTÉRATURE SLOVAQUE.

IV. — LITTÉRATURE PETITE-RUSSIENNE.

V. — LITTÉRATURE POLONAISE.

FIN DE L'INDEX.

TABLE DES MATIÈRES

III. — LITTÉRATURE CROATE

IV. — LITTÉRATURE SLOVÈNE

LITTÉRATURE DES SLAVES OCCIDENTAUX

I. — LITTÉRATURE TCHÈQUE

I. — LES ORIGINES ET LE PASSÉ DE LA LITTÉRATURE TCHÈQUE

II. — LA LITTÉRATURE TCHÈQUE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

II. — LITTÉRATURE SERBO-LOUJITCHE

III. — LITTÉRATURE SLOVAQUE

IV. — LITTÉRATURE PETITE-RUSSIENNE

V. — LITTÉRATURE POLONAISE

I. — ORIGINES ET PASSÉ DE LA LITTÉRATURE POLONAISE

II. — LA LITTÉRATURE POLONAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CONCLUSION

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Page 21, note 1, ligne 3, au lieu de : *naczzny*, lire : *nauczny*.
25, note 2, ligne 3, au lieu de : Malaga, lire : Malala.
28, note 1, ligne 3, au lieu de : Treczek, lire : Ireczek.
28, note 1, ligne 1, au lieu de : *harod*, lire : *narod*.
31, note 1, ligne 1, au lieu de : Treczek, lire : Ireczek.
32, notes 1 et 2, au lieu de : Treczek, lire : Ireczek.
36, ligne 10, au lieu de : Païsü, lire : Païsi.
36, ligne 20, au lieu de : Païsü, lire : Païsi.
38, ligne 13, au lieu de : Palouzof, lire : Palaouzof.
39, ligne 3, au lieu de : et en, lire : en.
39, ligne 5, au lieu de : édicté, lire : édité.
39, ligne 14, au lieu de : Robovsky, lire : Rokovski.
51, note 2, au lieu de : *Traductions*, lire : *Traditions*.
60, note 1 ligne 2, au lieu de : avec la rédaction, lire : sous la rédaction.
82, ligne 25, au lieu de : Nombreux, lire : nombreux.
83, ligne 1, au lieu de : serbes, lire : Serbes.
84, ligne 26, au lieu de : marchand haïdouques, lire : marchands, haïdouques.
87, ligne 27, au lieu de : *vlko*, lire : *Vlko*.
92, ligne 3, au lieu de : Inétivy, lire : Snétivy.
93, ligne 1, au lieu de *neneo*, lire : *neue*.
154, ligne 12, au lieu de *Craniczari*, ltre : *Graniczari*.
157, ligne 31, au lieu : de 1574, lire : 1874.
162, ligne 24, au lien de : qu'il, lire : qu'elle.
180, ligne 8, au lieu de : Turt, lire : Turn.
206, ligne 9, au lieu de : 500, lire : 5000.
217, dernière ligne, au lieu de : 1220, lire : 1620.
284, ligne 13, au lieu de : *Noving*, lire : *Noviny*.

N. B. Je ferai en outre observer qu'il y a une erreur de pagination. Ainsi, la série de pages de 281 à 288 inclusivement, se répète deux fois. Il faut tenir compte de cette erreur quand on voudra consulter l'index et la table des matières.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

